L'I

PRÉCIS

DE

L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AINÉ,
CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL DE SAINT-MICHEL,
IMPRIMEUR DU ROI.

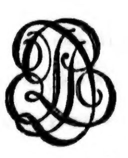
PRÉCIS
DE
L'HISTOIRE UNIVERSELLE
OU
TABLEAU HISTORIQUE

PRÉSENTANT LES VICISSITUDES DES NATIONS, LEUR DÉCADENCE ET LEURS CATASTROPHES, DEPUIS LE TEMPS OU ELLES ONT COMMENCÉ A ÊTRE CONNUES JUSQU'A LA FIN DU XVIII[e] SIECLE.

PAR ANQUETIL,
DE L'INSTITUT ET DE LA LÉGION D'HONNEUR.

NOUVELLE ÉDITION
REVUE ET CORRIGÉE.

TOME PREMIER.



A PARIS
CHEZ JANET ET COTELLE, LIBRAIRES,
RUE NEUVE-DES-PETITS-CHAMPS, N° 17.
M. DCCCXVIII.

PRÉCIS



A PARIS

PRÉFACE.

J'ai lu avec attention l'*Histoire Universelle, depuis le commencement du monde jusqu'à présent,* composée successivement par plusieurs sociétés de gens de lettres. Cet ouvrage m'a paru excellent dans son total, et le mérite que j'y ai reconnu m'a fait desirer que quelqu'un s'occupât à réduire au moindre nombre possible, sans rien omettre d'essentiel, les 126 tomes in-8° qui le composent; et cela tant pour la satisfaction de ceux qui n'ont pas le temps de lire une collection si volumineuse, que pour l'avantage de ceux qui n'ont pas le moyen de l'acheter.

Ce que d'autres n'ont pas fait pour moi, je l'ai entrepris pour eux. Il y a à-peu-près dix ans que j'ai commencé. Cet ouvrage m'a non seulement occupé agréablement, mais souvent fort intéressé par le fréquent rapport des événements passés avec ceux que j'ai eus sous les yeux pendant la durée de mon travail. Je crois même que c'est la présence des objets si ressemblants aux anciens qui a quelquefois donné à certaines parties de la narration une vivacité, une chaleur, qu'elles n'auroient peut-être pas eues sans cela.

C'est, je l'ai éprouvé, c'est dans le tourbillon d'une

révolution, assis sur les ruines qu'elle amoncelle, dans la solitude sombre de la prison, sous la hache menaçante des bourreaux, qu'on lit avec une véritable utilité l'histoire des perfidies et des fureurs qui ont troublé et ensanglanté le monde.

S'il restoit, par exemple, quelques doutes sur l'étendue et les horreurs des proscriptions de Marius et de Sylla; sur l'iniquité froide et ironique du tribunal de Préneste; sur les victimes amenées en foule dans la place publique et tombant sous le glaive, ou déchirées par le peuple; sur l'assassinat de quatre mille hommes massacrés auprès du sénat, qui entendoit les cris de leur désespoir et les hurlements de leur agonie; s'il restoit enfin des doutes sur d'autres horreurs semblables, ils disparoissent à la vue de nos tribunaux révolutionnaires, des chariots funèbres traînant à la mort le vieillard et l'adolescent, la fille et la mère, l'époux avec sa jeune épouse. Et ce peuple qui les regarde d'un œil stupide ou féroce; et les cavernes, les carrières, les glacières, qui s'ouvrent pour recevoir leurs cadavres; et les corps encore palpitants qu'entraînent les rivières; et ceux qu'elles engloutissent enchaînés ensemble sous leurs eaux; et les proscrits égorgés, assommés dans les prisons; et les armes foudroyantes tournées contre des malheureux sans défense, qui tombent sous les coups, morts ou expirants, ou ne se relèvent que pour être achevés par les barbares satellites qui les environnent...

et des monstres, je le dis en frémissant, des monstres qui se délectent à ces spectacles, qui interdisent les larmes et qui les punissent! tous ces faits, quand nous en sommes témoins, étendent à nos yeux ce qui est quelquefois compris dans deux pages de l'histoire.

Pour moi, après les tristes méditations provoquées par la lecture de ces pages, je trouvois ordinairement dans les suivantes des motifs d'espérance. J'étois comme un voyageur qui, surpris dans une forêt par l'orage, entend le tonnerre gronder, le vent mugir entre les arbres, voit les uns se courber sur sa tête avec violence, les autres tomber autour de lui avec fracas, avance néanmoins toujours, et parvient à entrevoir des lueurs de sérénité qui le rassurent. De même, loin de laisser ralentir ma marche par la tempête, je n'en étois que plus ardent à continuer ma course; je me hâtois de finir une scène d'horreur pour en tracer une consolante. De ces alternatives de crainte et d'espérance il me restoit une pleine confiance en celui qui se joue des projets des hommes, qui creuse l'abyme au pied du trône que l'ambitieux s'élève; et de cette confiance naissoit la résignation, et, sauf quelques moments d'inquiétude, une parfaite tranquillité.

Arrivé à la fin de mon travail, après en avoir retiré l'avantage que je viens d'exposer, et que je souhaite à ceux qui le liront, comme je l'avois fait, pour ainsi dire, d'une haleine, sans jamais regarder en arrière, je me

suis mis à examiner si je conserverois l'ordre que j'ai suivi d'après l'original, ou si je lui en donnerois un autre. J'ai reconnu avec satisfaction que cet ordre étoit plus convenable pour moi et pour les lecteurs : pour moi, en ce qu'il m'épargneroit le travail d'une refonte toujours pénible, et qui ne vaudroit peut-être pas le premier jet ; pour les lecteurs, parceque la distribution en nations soulage l'attention par la variété, et présente fréquemment à la mémoire des points d'appui qui deviennent plus distincts, étant rapprochés par l'abréviation.

Mais aussi cette abréviation rend les dates plus difficiles à appliquer, parcequ'elle les fait quelquefois correspondre à plusieurs événements à-la-fois, et même à des événements éloignés. Ceux qui voudront avoir les époques plus exactes et plus fixes auront recours à l'original, qui leur fournira aussi les éclaircissements nécessaires pour la géographie, les détails de quelques faits, et des preuves dont notre abrégé n'a pu se charger.

Je préviens de plus que j'ai refait à part l'histoire d'Écosse et celle d'Irlande, que les auteurs de la collection ont confondues dans celle d'Angleterre. J'ai aussi ajouté tout ce qui étoit nécessaire pour conduire jusqu'à nos jours les histoires de France, de Suède, de Danemarck, de Pologne, de Russie et d'autres états.

L'ouvrage étant ainsi parvenu à son terme, il a fallu

lui trouver un titre; car le titre ne contribue pas peu à l'opinion qu'on prend d'un livre et à sa bonne fortune. J'avois d'abord imaginé celui-ci: *Tableau historique de l'Univers, ou vicissitudes des nations, leur formation, leur agrandissement, leur décadence et leurs catastrophes*. Ce titre me plaisoit. En effet, il donne une idée assez juste d'un ouvrage dans lequel chaque nation est représentée et suivie depuis le moment où elle a commencé à exister jusqu'à celui où nous sommes, sur-tout quand dans le tableau on n'a rien négligé de ce qui a rapport à la religion, aux mœurs, au commerce, à la position et aux productions du pays; encore plus ce titre convient-il, si l'auteur s'est principalement appliqué au développement des faits qui ont occasioné des changements dans l'état civil, politique, militaire et religieux de tous les peuples qui se sont pressés sur la surface du globe, qui en ont disparu, ou qui s'y montrent encore.

Or, telle est la matière de mon ouvrage; considéré dans son ensemble, il présente réellement un *Tableau de l'Univers*. Néanmoins j'ai abandonné ce titre, parcequ'il m'a paru en même temps trop fastueux et trop commun: trop fastueux, parcequ'il annonceroit au public un grand dessin, tandis qu'on ne lui donneroit qu'une miniature; trop commun, car combien de Tableaux! *Tableau des Mœurs, Tableau de la politique des Cours, Tableau du Siècle, Tableau de Paris,* et tant

d'autres! On en peut dire autant du mot *Abrégé*, quant au vice d'être trop commun; car combien n'y en a-t-il pas en tout genre, et sur-tout dans le genre historique? Ce titre, employé seul, n'auroit donc pas assez différencié mon ouvrage.

J'ai cru rencontrer ce qui convient dans le mot *Précis*, qui est ainsi défini dans le Dictionnaire de Trévoux: *Précis, abrégé de ce qu'il y a de plus essentiel et de plus important dans une chose*. Ce mot me convient, d'autant plus que j'ai abrégé même dans l'*essentiel* et l'*important*.

J'ai retranché tout ce qui n'étoit pas absolument nécessaire à la connoissance des moyens qui, soit insensiblement, soit brusquement, ont altéré, dénaturé, ou enfin bouleversé des gouvernements; qui de la monarchie les ont fait passer au despotisme, du despotisme à l'état républicain, tantôt aristocratique, tantôt démocratique, puis à l'oligarchie, ensuite à l'anarchie, pour redevenir monarchiques. Nul doute que la marche de ces vicissitudes, présentées sous un point de vue circonscrit, ne soit mieux saisie que dans le vague des narrations qui n'omettent rien. Il y a seulement à craindre qu'à force de vouloir être court on ne devienne obscur:

Brevis esse laboro,
Obscurus fio.

C'est l'écueil ordinaire des abréviateurs. J'ai tâché de juger par moi-même si j'ai su l'éviter.

Il est des âges qui apportent des altérations à la mémoire comme aux autres facultés de l'ame. Certainement, à soixante-seize ans, elle n'a pas l'activité de la jeunesse; mais cet affoiblissement m'a été utile pour former en moi-même un jugement sur mon ouvrage, parceque je l'ai lu sans presque aucune réminiscence, et comme j'aurois lu l'ouvrage d'un autre. Il m'a donc paru que j'y apprenois tout ce qu'il faut savoir sur l'origine des nations, leurs mélanges, leurs transmigrations, la succession des peuples sur le même sol, sous les mêmes noms ou sous des noms différents. J'ai aussi senti, en lisant le récit des faits les plus intéressants de cette histoire, que j'avois du plaisir à revenir sur ce que je savois déja. Si les lecteurs instruits éprouvent le même sentiment, ils jugeront mieux que moi d'où il leur vient.

Quant au style, les matières sont si variées! j'aurois desiré traiter chacune selon son genre; mais comment y réussir? Ordinairement je me suis pénétré de mon sujet, et j'ai laissé courir ma plume.

Heureux si elle a rencontré l'expression propre à chaque sujet: véhémente pour peindre le guerrier fumant de carnage; tempérée, cependant avec quelque chaleur, pour dévoiler l'ambitieux rampant ou audacieux; énergique et tonnante pour soulever l'indignation contre le scélérat qui prospère; douce et presque gémissante pour attendrir sur l'homme vertueux qui

souffre ; pure et simple comme la nature en en décrivant les beautés ; enfin le *molle atque facetum* d'Horace, aussi nécessaire pour l'agrément de l'histoire que pour le charme de la poésie ! Mais on sait toujours mieux ce qu'on doit faire qu'on ne le fait.

Le même législateur du goût marque ce qu'un auteur qui s'abandonne à l'impression peut raisonnablement espérer de ses lecteurs, savoir, de l'indulgence pour des fautes que quelque négligence a laissé échapper, ou que la foiblesse humaine a empêché de prévenir :

Quas aut incuria fudit,
Aut humana parum cavit natura.

Il ajoute un autre motif d'indulgence, applicable sur-tout à un vieillard ; c'est qu'il est possible et même pardonnable que le sommeil se glisse dans un long ouvrage :

Opere in longo fas est obrepere somnum.

Si j'ai eu le malheur de m'y laisser aller, puisse-t-il ne pas gagner mes lecteurs !

N. B. Comme on m'a quelquefois attribué des ouvrages qui n'étoient pas de moi, je mets ici la liste de ceux que j'ai donnés au public.

1° L'Histoire de Reims.	3 vol. in-12.
2° L'Esprit de la Ligue.	3
3° L'Intrigue du Cabinet.	4
4° Louis XIV, sa Cour et le Régent.	4
5° Vie de Villars.	4
6° Les Motifs des guerres et des traités de paix de la France, depuis 1648 jusqu'à 1783.	1
7° Précis de l'Histoire universelle.	12
8° Histoire de France, depuis les Gaulois jusqu'à la mort de Louis XVI.	14

Un
co
dû
no
ma
d'U
Jés
apr
on
ann
le
off
dan
pa
dou
nor
d'a

AVERTISSEMENT.

Dans les trois premières éditions du *Précis de l'Histoire Universelle* les dates marginales de l'histoire ancienne étoient composées de quatre chiffres, qui, faute d'avertissement, ont dû être une espèce d'énigme pour la plupart des lecteurs. Ces nombres indiquoient la distance des événements au déluge : mais cette époque, prise pour point de départ, n'est pas celle d'Ussérius, qui, d'après le texte hébreu, fixe la naissance de Jésus-Christ 4004 ans après la création du monde et 2348 ans après le déluge. Les auteurs de la grande Histoire Universelle ont supputé d'après le texte samaritain, et placé la première année de l'ère vulgaire 4305 ans après la création et 2998 après le déluge. Comme ce mode est peu usité, et que par suite il offre des idées chronologiques un peu confuses, on y a joint dans cette édition la manière la plus ordinaire de compter par la distance à la première année de Jésus-Christ. De là les doubles dates de l'histoire ancienne. La première indique le nombre d'années depuis le déluge, et la seconde le nombre d'années avant Jésus-Christ.

T
m
dif
tio
do
seu

sat
Qu
vra
vêt
qu'
de
que
« cr
« et
« ea
« ar
« l'a
« fr
« So

PRÉCIS

DE

L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

CRÉATION DU MONDE.

Tous les peuples de la terre reconnoissent que le monde a été créé par un être intelligent. Ils ont pu différer dans leurs opinions sur le mode de cette création, mais du moins aucun n'a pensé à révoquer en doute une aussi grande vérité. Quelques philosophes seuls ont pu embrasser une opinion contraire.

De toutes les histoires de la création, la seule qui satisfasse la raison est celle que Moïse nous a laissée. Quand on la considéreroit seulement comme un ouvrage purement humain, on la trouveroit encore revêtue de toutes les marques de probabilité et de vérité qu'on peut souhaiter. Le début de cet historien, plein de majesté, a toujours été cité comme un modéle d'éloquence. Il s'exprime ainsi : « Au commencement Dieu « créa le ciel et la terre. Il dit : que la lumière se fasse, « et elle fut faite. Il étendit le firmament, sépara les « eaux supérieures des inférieures, ordonna à l'élément « aride de paroître, le nomma terre, et appela mer « l'assemblage des eaux. Terre, ajouta-t-il, enfante des « fruits, produis des arbres, couvre-toi de verdure. « Soleil, éclaire et échauffe la terre, préside au jour.

« Lune, efface l'obscurité de la nuit : marquez ensem« ble le temps et les saisons. Que les mers se remplis« sent de poissons, et les airs d'oiseaux. Animaux sau« vages, peuplez les forêts; reptiles, sillonnez la terre. « Croissez et multipliez, animaux domestiques, pour « l'usage de l'homme. » L'homme fut le complément de la création. Dieu le fit à son image, le nomma Adam, lui donna une compagne qu'il appela Eve, et qu'il forma de la chair et de la substance même du premier homme.

La science des hommes est trop bornée pour qu'ils osent espérer d'expliquer des mystères aussi sublimes. Cette manie de vouloir remonter aux causes, lorsqu'à peine nous pouvons nous rendre compte des effets; cette manie qui a toujours régné, et qui règne encore, se fait remarquer aussi dans les opinions « sur l'essence « des esprits et des corps », et principalement sur la nature et les attributs de l'homme.

Qualités d'Adam.

Après sa création, il fut, selon Moïse, placé dans un jardin délicieux, nommé le Paradis terrestre. Sans doute lui et sa femme étoient dans un état adulte, couple qu'on peut conjecturer parfaitement beau. Mais les Rabbins Thalmudistes, commentant la Genèse d'une manière ridicule, renchérissent sur cette conjecture, et exagèrent ses proportions jusqu'à le faire assez grand pour atteindre d'un bout de la terre à l'autre; car, disent-ils, il falloit bien qu'il pût passer les mers et visiter son domaine; mais, ajoutent-ils, après son péché, sa stature fut réduite à cent aunes. Des docteurs mahométans ne lui donnent, dans cet état, que la hauteur d'un grand palmier. Pour l'homme et la femme, leur esprit, assurent ces docteurs, étoit le réser-

voir de toutes les sciences. Point d'arts dont ils ne connussent les procédés et les finesses.

Quand les ames sont créées.

Cet esprit, ce souffle divin, c'est ce que nous appelons ame. Dieu, demande-t-on, en crée-t-il une à chaque homme qui naît ? ou en a-t-il créé d'abord tout ce qu'il en faut, tant que le genre humain subsistera ? Questions assez inutiles, et tout aussi peu solubles que celles de la création du monde. Des mystères nous entourent de toutes parts; c'est en vain que nous essayons de soulever le voile auguste que la sagesse divine a mis entre nous et le ciel. Les moindres opérations de la nature arrêtent notre intelligence; et nous osons pénétrer dans cet abyme des secrets de Dieu!

Paradis terrestre.

Le premier séjour d'Adam et d'Eve fut le Paradis terrestre. Moïse en a fixé la situation, et l'a décrite avec soin. On en a cherché les traces, sans songer qu'elles ont dû être effacées par le déluge. Ne les trouvant pas, on a placé le paradis terrestre dans tous les endroits que les préjugés, le goût et l'imagination ont indiqués; en Asie, en Europe, en Afrique et jusque dans l'Amérique; il est bien plus probable que le berceau du genre humain a été placé dans la première de ces parties.

Chute d'Adam.

Nos premiers parents possédèrent le paradis terrestre sous une condition terrible, ainsi exprimée : « Mangez « de tous les fruits de ces arbres, mais ne mangez pas « du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal; « car, en même temps que vous en mangerez, vous « mourrez. » Moïse raconte les suites de cette menace.

Le fruit étoit beau : il tente Eve; elle le desire; la crainte la fait hésiter. Le serpent la rassure et l'enhardit; elle en goûte; en fait manger à son mari. Aussitôt leurs yeux s'ouvrent, ils s'aperçoivent qu'ils sont nus,

se couvrent de feuilles, et se cachent de honte. Dieu les appelle, leur reproche amèrement leur faute, les blâme ironiquement d'avoir cru que ce fruit les rendroit semblables à l'Eternel. Ils veulent s'excuser, mais, reprenant toute sa sévérité, Dieu maudit le serpent, condamne la femme à être assujettie à son mari et à enfanter douloureusement ; l'homme en même temps est condamné à labourer péniblement la terre, et à n'en tirer que difficilement sa nourriture : « Vous mangerez, lui dit-il, votre pain à la sueur de votre visage, « jusqu'à ce que vous retourniez dans la terre dont « vous avez été tiré ; car vous êtes poussière et vous « retournerez en poussière. » A cette sentence, il les chasse du paradis, les portes se ferment, et deux chérubins, armés d'une épée flamboyante, en défendent l'approche au couple infortuné.

Un arbre dont les fruits donnent la connoissance du bien et du mal, un autre qui rend immortel, un serpent qui parle, un dieu qui converse avec ses créatures ! tout cela a paru à quelques commentateurs une allégorie orientale. Il faut d'abord, disent-ils, que le serpent, pour lier conversation avec Eve et ne pas l'effrayer, n'ait pas eu la forme hideuse que nous lui connoissons. C'étoit sans doute le démon sous la figure d'un beau jeune homme ; les fruits qui donnent la science du bien et du mal sont les plaisirs qu'il étoit défendu aux jeunes époux de goûter, pendant quelque temps, et c'est le remords de la transgression dont ils crurent Dieu témoin, qui leur causa la confusion qu'ils cherchèrent à cacher.

Il n'est pas étonnant, ajoute le commentaire, que Dieu, qui venoit de les créer, et qui étoit accoutumé

de se montrer à eux, conservât une familiarité que nous devons, dans l'éloignement, trouver fort extraordinaire. L'arbre qui rendoit immortel, ne seroit-ce pas le moyen de se perpétuer qui donne une espèce d'immortalité. Mais, peut-être aussi, disent d'autres, Dieu avoit-il créé un arbre dont les fruits savoureux et substantiels auroient eu la faculté de conserver toujours aux hommes la même force, de les préserver des maladies et de toutes les sensations douloureuses, jusqu'à ce qu'il lui plût de les transporter dans un séjour encore plus heureux.

Voilà bien des efforts d'imagination pour expliquer des faits surnaturels, dont le seul résultat est nécessaire à connoître : savoir que le premier homme a péché, que non seulement il a été puni en sa personne, mais que toute sa postérité a été enveloppée dans le châtiment de sa faute. Telle est la source des malheurs qui affligent le genre humain. Quant à Adam et Eve, on conviendra que si, chassés du paradis, ils ont eu nos goûts et nos besoins, sans avoir, pour y satisfaire, nos moyens et nos équivalents, ils ont été les plus malheureuses créatures qui aient existé.

Chronologie avant le déluge.

Les chronologistes les font vivre les uns huit cents, les autres près de mille ans. Ils mettent la même variété dans l'âge de leurs enfants, les patriarches antidiluviens ; ce qui porte l'espace du temps qui s'est écoulé depuis la création jusqu'au déluge, ou à treize cent sept, ou à deux mille deux cent soixante-deux ans.

Tradition.

On sait ce qui s'est passé dans cet intervalle, par les récits qui, de patriarche en patriarche, sont parvenus jusqu'à Noé, qui a survécu au déluge. Celui-ci a de même transmis la mémoire des événements à ses des-

cendants, desquels Abraham les a reçus et perpétués dans sa race, jusqu'à Moïse, qui nous les a conservés, mais en très petit nombre, relativement à la durée de cette époque.

Mort d'Abel.

Elle nous présente le tableau des chagrins sans doute les plus amers qu'un père et une mère puissent éprouver. Adam et Eve, entre plusieurs autres enfants dont il est fait mention, en avoient deux qui sont devenus célèbres : Caïn, d'un caractère sombre, né envieux et méchant ; Abel, doux et naturellement vertueux. Le premier se livroit à l'agriculture, le second au soin des troupeaux. Quelques préférences accordées par les parents aux qualités aimables d'Abel aigrissent Caïn. Dans un mouvement de jalousie, il tue son frère, et l'enterre.

Châtiment de Caïn.

Moïse introduit encore ici Dieu parlant directement à Caïn. « Qu'est devenu votre frère ? lui dit-il. En suis-« je le gardien ? répond brusquement le coupable. En « punition de votre crime, reprend l'Eternel, vous se-« rez errant et fugitif sur la terre. » Cette idée d'errer perpétuellement exposé au ressentiment de ses frères effraie le scélérat. « Ils me tueront, dit-il. Rassurez-« vous, répond le Seigneur, j'ai posé un signe qui em-« pêchera ceux qui vous connoîtront de vous ôter la « vie. »

Ce signe, qui devoit arrêter les bras des assassins, a été chez les commentateurs le sujet de mille conjectures. Etoit-il dans sa personne ou dehors ? dehors, ce pouvoit être un tremblement de terre qui l'environnoit perpétuellement, et empêchoit qu'on ne l'approchât, ou le chien d'Abel, qui s'étoit attaché au meurtrier, et éloignoit les malveillants. Dedans, les lettres initiales

du nom d'Abel, ou du sabbat, ou du nom de Dieu, gravées sur son front : une croix, une corne, la lèpre ou un air effaré ; des yeux ensanglantés, un tremblement dans tous les membres ; ou enfin, ce qui paroît plus vraisemblable, un air d'agitation et d'inquiétude, suite de ses remords, signe le plus capable de suspendre le coup vengeur, en inspirant de la compassion pour le malheureux.

C'est ainsi que les commentateurs alongent, par leurs rêveries, le récit simple, naïf, touchant et sublime de Moïse. Nous les avons fort abrégées ; cependant nous n'avons pas jugé à propos de les omettre, parcequ'elles font connoître la foiblesse de l'esprit humain, quand il veut expliquer ce qui est hors de sa portée.

Moïse nous marque en peu de mots la naissance de plusieurs arts et coutumes, et de leurs inventeurs. Lamech, fils de Caïn, donna l'exemple de la polygamie. Caïn lui-même bâtit le premier des villes, fixa les poids et les mesures. Un de ses petit-fils sortit des cavernes, dressa des tentes, et appela à l'entour des bestiaux. Jubal inventa la musique ; Tubal-Caïn, l'art de forger le fer, et de couler l'airain ; et on doit à une fille, nommée Naamah, l'art de filer et de faire la toile. Naissance des arts, etc.

L'idolâtrie a précédé le déluge. Sans doute il en faut éloigner le commencement du temps où la mémoire de l'unité de Dieu étoit encore fraîche chez les hommes. Peut-être a-t-elle eu son principe dans le respect et la reconnoissance pour des bienfaiteurs de l'humanité, ou destructeurs de monstres, ou inventeurs d'arts. Ces sentiments amènent aisément l'adoration. La contemplation des astres, et l'admiration qu'ils inspirent, L'idolâtrie.

a aussi été capable d'attirer vers eux l'hommage religieux des hommes. Leur cours, leur révolution, ont été observés avant le déluge. Leurs périodes furent alors marquées sur deux colonnes, l'une de pierre, pour résister à l'eau, l'autre de brique, pour résister au feu : deux éléments qui, selon une prédiction d'Adam conservée par une tradition, devoient l'un après l'autre opérer la destruction du genre humain. L'historien Josephe prétend avoir vu la colonne de pierre encore existante.

Le déluge.

L'écriture ne donne pas d'enfants à Abel, mais elle reconnoît une nombreuse postérité à Seth, dont la naissance consola Eve de la mort d'Abel. Les descendants de Seth vécurent long-temps pieux et sages, séparés des descendants de Caïn. Ils s'en rapprochèrent à la fin par des alliances, et adoptèrent beaucoup plus les vices des Caïnites, qu'ils ne communiquèrent leurs vertus à ces enfants d'un père maudit. Dieu les trouva confondus dans le crime, lorsque son imagination lui fit prendre la résolution de détruire cette race perverse.

Un seul, nommé Noé, descendant de Seth, avoit échappé à la corruption générale, et mérita d'être excepté de la proscription, avec ses trois enfants, Sem, Cham et Japhet, et leurs épouses. Dieu leur ordonna de construire une arche ou vaisseau capable de contenir un couple de tous les animaux, et de les y renfermer avec lui. Quand ils y furent entrés, Dieu, selon l'expression de l'écriture, ouvrit les cataractes des cieux, appela les eaux des abymes, et elles couvrirent la terre plusieurs coudées par-dessus les plus hautes montagnes. L'inondation dura cinq mois, pendant lesquels

tout périt, excepté ce qui étoit dans l'arche. Noé en sortit quand la terre fut séchée.

Piété de Noé.

L'aspect nu et sauvage de cette terre, autrefois si riante, les traces effrayantes des torrents, la solitude et son vaste silence, quelles tristes réflexions ces objets ne durent-ils pas faire naître chez Noé et sa famille ! Ils se jetèrent avec confiance dans les bras de la Providence, le plus sûr refuge des malheureux, et lui élevèrent sur le mont Ararat, où ils étoient descendus, un autel, comme témoin de leur résignation, et dépositaire de leurs vœux.

Dieu, content de leur soumission, changea pour eux en bénédiction l'anathême prononcé contre Adam et Eve. « Multipliez, leur dit-il, et remplissez la terre ; « que tous les animaux tremblent devant vous ; nour- « rissez-vous de tout ce qui a vie et mouvement. Qui- « conque aura répandu le sang, sera puni par l'effusion « du sien. Je fais une alliance éternelle avec vous ; il « n'y aura plus de déluge ; j'en donne pour garant ce « signe qui paroît dans les cieux. » C'étoit l'arc-en-ciel ; effet naturel de la réfrangibilité des rayons du soleil dans une nuée opposée ; effet que Dieu indiqua pour lors aux hommes que l'éruption des eaux devoit effrayer, comme un signe, qu'il n'y auroit plus de déluge. Pendant sa durée, l'épaisseur des nuages, en voilant l'éclat du soleil, avoit dû interrompre ce phénomène ; et son retour, occasioné par la dispersion des nuages, annonçoit aux hommes que les jours désastreux du déluge ne reviendroient pas tant que l'arc-en-ciel reparoîtroit.

Son ivresse.

Noé cultiva la terre et planta la vigne ; il éprouva le premier les effets souvent dangereux de son jus.

L'ivresse le montra dans un état d'indécence à ses enfants. Cham, père de Chanaan, s'en moqua; au contraire, Sem et Japhet couvrirent respectueusement leur père d'un manteau. Le vieillard, revenu dans son bon sens, apprenant ce qui s'étoit passé, dit dans une colère prophétique : « Seigneur, bénissez Sem, et que « Chanaan soit son esclave; multipliez la postérité de « Japhet, qu'il habite les tentes, et que Chanaan le « serve. »

Sa mort.

Noé mourut trois cent cinquante ans après le déluge, près du mont Ararat, où on le dit inhumé. D'autres lui font abandonner ses trois fils nés avant le déluge, et partir avec leurs puînés pour la Chine, dont les habitants se croient le plus ancien des peuples.

Ses descendants.

On a tâché de suivre la marche progressive des trois enfants de Noé, et de leurs établissements. La critique qui a présidé à ces recherches n'est ni sûre ni lumineuse; et d'un chaos immense d'érudition on ne tire que quelques faits très abrégés.

La véritable religion, c'est-à-dire, le culte d'un seul Dieu, s'est conservée long-temps dans la race de Sem. Cham est accusé d'avoir jeté les premiers fondements de l'idolâtrie, d'avoir inventé la magie, d'avoir été débauché, incestueux et cruel. Le plus distingué de ses descendants fut Nemrod, qui bâtit de grandes villes, qu'on croit avoir été le premier roi, et qui étoit un *grand chasseur devant le Seigneur*. Cette occupation donnoit alors de la réputation, et méritoit la reconnoissance des hommes, parceque ceux qui s'y livroient purgeoient la terre des animaux nuisibles.

C'est dans la branche de Sem que s'est perpétuée la famille patriarcale; les Hébreux ont emprunté leurs

noms de son fils Heber ; sous ses enfants on commença à bâtir des temples, et à rendre des honneurs divins à différents chefs des nations. Tharé, beau-père d'Abraham, s'occupoit à faire des statues. Voilà à-peu-près ce qu'on peut recueillir de l'histoire hébraïque pendant l'espace de mille soixante-dix-huit ans, depuis le déluge jusqu'à la vocation d'Abraham ; c'est comme un immense livre dont on a seulement quelques pages écrites.

Tour de Babel.

L'entreprise de la tour de Babel en est, pour ainsi dire, le principal chapitre, tant pour le fait en lui-même que pour les suites, telles que la séparation des nations et leur dispersion par toute la terre. Cet événement est raconté de la manière suivante : Environ quatre cents ans après le déluge, et quarante ou cinquante ans depuis la mort de Noé, ses enfants, qui s'étoient multipliés au bas du mont Ararat, dans la plaine de Scinhar, en s'étendant sur les bords de l'Euphrate et du Tigre, commencèrent à s'apercevoir que ce pays n'étoit pas suffisant pour les contenir, et qu'il faudroit bientôt se séparer. Ils résolurent d'élever auparavant une tour qui leur serviroit de point de réunion, s'il leur prenoit envie de se rassembler. A ce motif, dont on ne peut blâmer le but, se joignit un sentiment répréhensible d'orgueil, exprimé par ces paroles : « Bâtissons-nous une ville et une tour dont le sommet aille jusqu'aux cieux. » Comme si, modèles des Titans, ils s'étoient proposé d'attaquer Dieu jusque sur son trône.

Ils se mirent avec ardeur à l'ouvrage. Trois ans furent employés aux préparatifs, qui consistoient principalement en briques cuites au soleil, d'un pied et

demi d'épaisseur, et en de grands amas de roseaux qui servent encore dans ce pays de ciment, quand ils sont mêlés avec le bitume qu'on ramasse sur les lacs voisins. L'édifice se forma de huit tours carrées, placées l'une sur l'autre; elles décroissoient proportionnellement en diamètre à mesure qu'elles s'élevoient, la montée étoit extérieure, coupée sur la masse en rampe douce, qui facilitoit l'élévation des matériaux.

Confusion des langues.

Parvenus, les uns disent à une lieue, les autres à deux lieues de hauteur, tout-à-coup les ouvriers s'aperçoivent qu'ils ne s'entendent plus, et que chacun parle une langue différente de celle de son voisin. C'étoit un miracle par lequel Dieu les punissoit de leurs prétentions orgueilleuses. Il n'y eut alors d'autre parti à prendre que d'abandonner l'ouvrage. Quelques voyageurs ont cru encore en reconnoître les restes. Chacun se joignit à ceux dont il entendoit la langue, et dont il étoit entendu. Ainsi se formèrent les peuplades, qui, de proche en proche, ont couvert la surface de la terre.

PREMIERS AGES DEPUIS LE DÉLUGE.

Leur origine.

Du fait de la confusion des langues, tel que Moïse le rapporte, on tire du moins cette conséquence avouée par la raison, c'est à Dieu qu'elles doivent leur origine. Nous savons combien il est difficile d'apprendre les langues, et combien, à plus forte raison, il a fallu de peine pour les former; disons plus, il a fallu pour cela un miracle. On sait qu'il est impossible de prononcer certaines syllabes à ceux qui n'y ont pas été accou-

tumés dès l'enfance. Les premières langues ont dû être très simples, parcequ'elles étoient nécessairement resserrées dans les bornes des connoissances alors peu étendues. Les arts, les sciences, et mille autres causes, ont fourni successivement des découvertes qui ont enrichi le langage. Si la première langue des hommes a été unique, il a fallu des siécles pour lui donner une sorte de perfection. « Trois causes, dit Scaliger, ont « contribué d'abord à former, et par la suite à perfec« tionner le langage; savoir, la nécessité, l'usage et le « desir de plaire. La nécessité produisit un ensemble « de paroles très imparfaitement liées; l'usage en les « multipliant leur donna plus d'expression, et c'est au « desir de plaire qu'on dut ensuite ces tournures, cet « heureux assemblage de mots qui donnent aux phra« ses de l'élégance et de la grace. »

L'écriture.

L'écriture doit être de beaucoup postérieure à la parole. Nous ne nous éloignerons pas de croire qu'elle a été pratiquée avant le déluge, puisqu'il y avoit de grands empires, par conséquent une police, des gouvernements, toutes choses qui ne peuvent guère se soutenir sans des signes convenus, qui fassent parvenir au loin avec sûreté et secret les intentions du chef, et ces signes, quels qu'ils aient été dans le principe, sont l'écriture.

La plus ancienne paroît être l'hiéroglyphique, qui peint les choses, et qui a dû être la plus facile à trouver. Celle dont nous nous servons, qui peint la parole, est l'effort le plus admirable de l'esprit humain, et, comme nous l'avons dit plus haut, est d'origine céleste.

Dispersion des peuples.

Il n'en a pas fallu non plus pour effectuer la disper-

sion des peuples. Il est tout naturel qu'une foule pressée dans un endroit, voyant plus loin un pays où elle sera plus à son aise, s'y porte, et ainsi progressivement. L'Ecriture sainte marque dans cette progression un ordre qui fait croire qu'elle ne dépendit pas du hasard. Quelques calculateurs ont supputé le nombre d'hommes qui existoient au moment de la dispersion; et, d'après la proportion de la vie des hommes d'alors, ils ont conclu qu'il doit être porté au-delà de deux cent quarante mille. Sans doute Noé leur avoit appris les arts qui se pratiquoient avant le déluge; car il en existoit, ne fût-ce que celui de fondre le fer et tous autres métaux, de les manier et de façonner le bois, sans lesquels arts l'arche n'auroit pu être construite. En ce cas, les enfants de Noé n'auront pas eu la peine d'inventer, peine qui, si le hasard ne s'en mêle, l'emporte sur celle de perfectionner.

Pour le commerce, il a dû s'établir aussi aisément. On a des denrées superflues, le voisin en manque, on échange avec lui ce qu'il a de trop : et quand des contrées se sont égalisées mutuellement, on porte plus au loin ce qui reste. On parcourt les pays, on traverse les mers; à la place de ce qui seroit embarrassant ou de trop difficile défaite, on reçoit des métaux, et pour être sûr du titre, on desire qu'ils soient empreints de l'effigie du prince, ou d'un signe quelconque caractéristique de la garantie de l'état : de là est venue la monnoie. Celui à qui vous confiez votre marchandise n'a pas de ces métaux; mais il promet de vous en livrer dans un temps déterminé; de là les billets, les lettres-de-change, et les autres obligations qui ont fort étendu le commerce, mais qui lui ont beaucoup ôté de sa pre-

mière franchise et de sa sûreté. Enfin, la conformité de caractères et de mœurs, l'identité de religion, les fléaux même, la guerre, la famine, les inondations, l'ascendant d'un homme plus courageux ou plus fort qui a su dominer les autres, ont concouru à la formation des empires dont nous allons donner l'histoire.

ÉGYPTIENS.

L'Égypte en Afrique, entre l'Éthiopie, au bas des cataractes du Nil, la mer Rouge, l'isthme de Suez, la Méditerranée et la Libye.

Quoique les Egyptiens ne soient peut-être pas le plus ancien peuple, l'usage a prévalu qu'on les mît les premiers dans l'histoire, sans doute parcequ'ils sont ceux dont il nous reste les notions les plus anciennes et les plus étendues. Leur pays, séjour du bon sens et de la superstition la plus absurde, est long de deux cents lieues, large de trente, et quelquefois seulement de neuf à dix lieues. Ce pays est partagé dans sa longueur par le Nil, qui l'arrose et le féconde; on le divise en haute, moyenne et basse Egypte.

Description.

La première partie, la plus voisine des cataractes, étoit autrefois embellie par un grand nombre de superbes villes, de temples majestueux, de palais, de tombeaux, d'obélisques, et sur-tout cette fameuse Thébes, célèbre par son étonnante population, ses richesses, ses édifices. De chacune de ses cent portes, dit-on, elle faisoit sortir deux cents chariots et dix mille hommes. Ce qui reste encore de ruines rend presque croyable ce qu'on en a écrit. Memphis, dans la partie moyenne, sans égaler Thébes, étale encore aux yeux des voyageurs des débris imposants. Près d'elle sont les monu-

ments gigantesques nommés Pyramides, et les traces du lac Mœris, creusé de main d'homme, et d'une étendue dont l'imagination est effrayée. On croit que la partie basse de l'Egypte, nommée le Delta, à cause de sa figure ressemblante à cette lettre grecque Δ, est une création du Nil, qui en apportant son limon a formé cet attérissement. Au défaut des ouvrages de l'art, elle est richement embellie des dons de la nature, et douée d'une fécondité inaltérable. Il est à remarquer que cette fécondité du Delta est indépendante des crues du Nil, qu'il la doit à la bonté de son sol, et que cette fécondité est toujours assurée, lors même que les basses eaux de ce fleuve occasionent la disette dans les autres parties de l'Egypte.

Le Nil. Cataractes.

Le Nil, originaire de l'Ethiopie, grossi par les pluies qui tombent en cette contrée dans les mois d'avril et mai, se décharge en Egypte par sept cataractes dont l'aspect et le bruit font frissonner les curieux qui en approchent; mais les habitants des deux bords, familiarisés avec le danger, ont donné de tout temps, et donnent encore aux voyageurs, un spectacle d'intrépidité vraiment effrayant. On les voit suspendus à la cime du fleuve se précipiter à travers les rochers, diriger leurs frêles nacelles au milieu des gouffres écumants, couverts d'un brouillard perpétuel; et lorsqu'on les croit engloutis, ils reparoissent voguant tranquillement sur le fleuve, devenu calme comme un canal. Ses eaux se répandent lentement sur les terres, qu'elles couvrent de proche, et sont conduites dans les plus éloignées, par différents procédés que la nécessité et la pratique du nivellement ont appris aux Egyptiens. Elles restent quatre mois comme stagnantes, et, de peur qu'elles ne

s'écoulent trop rapidement avant qu'elles aient déposé leur limon fécondant, il souffle pendant ces quatre mois un vent de mer qui les retient.

Aspect de l'Égypte.

Dans le temps de l'inondation, en se plaçant sur quelque lieu élevé, comme seroient les pyramides, on découvre une vaste mer, du milieu de laquelle s'élèvent plusieurs villages, qui ressemblent à des amas d'îles liées par des chaussées pour la commodité des habitants. Elles sont entremêlées de bosquets, dont on ne voit que le sommet; mais dans ces mêmes lieux où voguoient encore, au commencement d'octobre, des embarcations de toute espéce, quand la terre est raffermie, vers décembre et janvier, on voit bondir des bestiaux dans une immense prairie émaillée de fleurs, coupée par des haies odoriférantes, et peuplée d'arbres, dont les uns promettent et les autres donnent déja les fruits les plus délicieux.

L'activité du cultivateur anime encore ce tableau. Le travail du laboureur est facile; il ne fait que gratter la terre quand elle s'affermit, y mêler un peu de sable, et elle donne les plus belles récoltes. Le préjugé a étendu jusqu'aux femmes et aux femelles des animaux la propriété fécondante du Nil; il est vrai que les animaux multiplient prodigieusement dans ce pays, et que les Egyptiennes peuvent être mères à neuf et dix ans; mais elles doivent sans doute cet avantage, si c'en est un, moins à l'eau du Nil qu'elles boivent, qu'à la salubrité de l'air, et à la douceur du climat tempéré, quoique sous un soleil brûlant, par la fraîcheur des eaux, et par un vent constant du nord-est.

Il faut au Nil à-peu-près trente pieds d'élévation pour procurer l'abondance; trop ou trop peu cause la stéri-

lité et la disette. C'est pour cette raison que les habitants considèrent avec une attention inquiéte l'accroissement du fleuve. Mille moyens ont été inventés pour s'en assurer ; la superstition s'en est mêlée. Pour se rendre le fleuve favorable, on jetoit autrefois une jeune vierge dans les eaux , au moment qu'elles commençoient à s'enfler ; à présent on se contente d'y précipiter une statue, et c'est à Amrou qu'on doit l'abolition de cette coutume abominable. Encore actuellement , la crue du Nil est en Egypte la nouvelle du jour , qui , selon le degré, occasione du deuil ou des fêtes.

Animaux

Les animaux particuliers à l'Egypte sont l'hyppopotame, ou cheval de rivière, animal indomptable, féroce et très irritable ; le crocodile, monstre amphibie et vorace, semblable au lézard, mais quelquefois de trente pieds de long et au-delà ; l'ichneumon, espéce de rat qui purge la terre des reptiles et autres insectes engendrés dans le limon après l'inondation : c'est aussi un ennemi très redoutable pour le crocodile ; il casse les œufs de cet amphibie, et, lorsque le monstre dort, le petit rat entre, dit-on, par sa gueule et lui ronge les entrailles. Les animaux domestiques, bœufs, chévres, brebis, réussissent merveilleusement en Egypte, le mouton y est d'un goût exquis. On trouve également des caméléons, des singes, des chameaux et des gazelles.

Entre les oiseaux qui planent sous ce beau ciel, on distingue l'aigle et le faucon. La pintade et toutes sortes de volailles peuplent les basses-cours. Des bords du fleuve et des étangs qu'il forme, s'élévent le pélican, le héron, des nuées de canards, et d'autres oiseaux aquatiques. Le poisson y abonde, et fournit au peuple sa

principale nourriture. L'autruche accourt en Egypte des plaines sablonneuses qui l'environnent ; et l'ibis, oiseau autrefois adoré et encore actuellement très respecté, se tient à l'entrée du désert, comme sur une frontière confiée à sa garde, et dévore les serpents que la Libye envoie.

Excepté les arbres fruitiers, tout autre bois y est rare. Entre les premiers, le dattier est le plus commun, et entre les derniers, le palmier, quelques cèdres, et un arbre garni d'épines, qu'on croit être l'acacia, propre à faire des bateaux. La nature dédommage l'Egypte de la disette des bois par les plantes, le lin toujours si estimé, le *papyrus* dont on tiroit le papier, des habits, des ustensiles, des médicaments, et même dont on mangeoit la moelle. On faisoit le même usage du *lotus* ou lis d'étang. Il croît aussi des plantes odoriférantes avec lesquelles les femmes se parfument. L'homme qui a goûté des fruits, des légumes et des végétaux de l'Egypte, n'est pas étonné que les Juifs aient regretté ces biens naturels.

On va voir en Egypte les pyramides, qui sont justement mises au nombre des merveilles du monde ; les trois plus remarquables subsistent depuis plus de trois mille ans, près de l'endroit où étoit autrefois Memphis, et où est actuellement le grand Caire. Le mot de pyramide, le nom des architectes, le terme fixe de la bâtisse, l'exécution, sont la matière de longues et savantes dissertations qui n'apprennent rien. On n'est pas plus instruit du but de l'ouvrage ; il y a seulement lieu de conjecturer que les pyramides ont été destinées à des sépultures. Ce sont donc des sépulcres qui ont été élevés à si grands frais ; et ce but n'est pas indigne des Pyramides.

Egyptiens, qui attachoient une si grande importance à la conservation des corps de leurs parents, qu'on trouve encore des cadavres qu'on appelle momies, très entiers sous leurs bandelettes aromatisées, et qui ont certainement plusieurs milliers d'années.

La plus belle pyramide est placée avantageusement sur un rocher de cent pieds d'élévation, dans une plaine unie. C'est un carré parfait, dont chaque côté, regardant une des quatre parties du monde, et marquant exactement le méridien, a près de sept cents pieds à sa base, près de cinq cents d'élévation, et va toujours en diminuant jusqu'à une plate-forme d'à-peu-près seize pieds carrés, composée de neuf pièces. On y monte, mais très difficilement, par des lits extérieurs de pierres, qui, à chaque assise, se rétrécissent de trois pieds. Étant entré par un passage pratiqué dans le milieu, on trouve des galeries, des montées, dont les parois sont d'une pierre brillante, d'un poli fini; et dans la plus grande chambre, revêtue de beau marbre, est encore un tombeau de porphyre, où la clarté ne pénétre par aucune ouverture. On a employé pour la bâtir, disent quelques historiens, trois cent soixante mille hommes pendant vingt années, et on a dépensé plus de dix millions en ail, raves et ognons pour les ouvriers.

Le labyrinthe

Le labyrinthe, encore plus étonnant, bâti près du lac Mœris, superbement décoré à l'extérieur, contenoit trois mille pièces; vestibules, cabinets, chambres, dont une de cinquante pieds de haut, quinze cents au rez-de-chaussée, et quinze cents sous terre; celles-ci destinées, suivant Hérodote qui les avoit vues, à conserver les cadavres embaumés des animaux regardés comme

des dieux; on les nourrissoit dans l'étage supérieur.

Palais des cataractes et autres.

Près des cataractes se voient les ruines d'un édifice qui paroît avoir été un palais. Son emplacement est semé de colonnes, de statues brisées, et de fragments du plus beau marbre très délicatement sculptés. On y arrivoit par des avenues de colonnes. Les voyageurs nous assurent qu'il en existe encore six mille, tant debout que couchées, de soixante-dix pieds de hauteur, portées trois à trois sur une base, et chargées sur leurs chapiteaux d'énormes figures de sphinx et de lions; ouvrages bien prodigieux, mais qui n'approchent pas encore du temple de Dendéra, dans le même canton de la Haute-Egypte, dont les colonnes peuvent à peine être embrassées par huit hommes, et dont la grandeur est telle, que les Arabes ont placé une ville sur la plate-forme qui servoit de comble. Ne fût-elle composée que de tentes à la façon des Arabes, une ville posée sur le comble d'un bâtiment est toujours bien admirable.

On va d'étonnement en étonnement, quand on suit les voyageurs dans les grottes d'Osiût, encore dans la haute Egypte, percées au nombre de plus de mille dans un roc très dur, ouvertes avec symétrie, ornées de pilastres et de colonnes taillées dans la pierre même. Quelques unes de celles où ils disent avoir pénétré, et qui ne sont pas les plus grandes, pourroient contenir six cents cavaliers rangés en bataille. Ces grottes étoient vraisemblablement les carrières d'où on tiroit les obélisques de deux cents pieds de haut d'une seule pierre, qui nous étonnent encore. On a trouvé dans ces grottes quelques unes de ces colonnes qui attestent l'habileté des Egyptiens à rendre agréables les lieux les moins propres à être embellis.

Lac Mœris. Si l'utilité de ces énormes excavations est peu connue, du moins celle du lac Mœris n'est pas douteuse. Mœris, roi d'Egypte, qui l'a fait creuser, lui a donné son nom. Dans les années d'un trop grand débordement du Nil, il recevoit les eaux superflues, et les rendoit en supplément dans les années de disette. Malgré les éboulements de terre, et les amas du limon qui ont dû rétrécir ce canal, on lui trouve encore douze ou quinze lieues de tour. Au milieu se voit un monticule, qui paroît formé par les débris de deux statues du roi et de la reine sa femme, qui avoient trente-six pieds de haut, et par les ruines d'un palais. Les frais d'entretien de ce lac étoient immenses, mais aussi la pêche en étoit très lucrative. Les canaux pour l'entrée et la sortie des eaux, les travaux des berges pour les contenir, les portes et les écluses dont on voit encore des traces, marquent que les Egyptiens étoient aussi habiles dans l'architecture hydraulique que dans la colossale. Quelle étonnante révolution s'est faite, comme on va le voir, dans l'intelligence et les talents de ce peuple, ainsi que dans son état civil et ses mœurs!

Origine. La manie des hommes, en fait d'origine, est quelquefois bien étrange. Pour paroître plus anciens, les Egyptiens ont mieux aimé, par un excès d'orgueil, se croire nés du limon de ce fleuve, que de se reconnoître une origine commune avec celle des autres hommes. Cependant le nom de Mesraïm, que leur pays porte souvent dans l'écriture, peut faire croire qu'ils descendent de ce fils de Cham, second fils de Noé.

Gouvernement. Rois. Leur gouvernement a toujours été monarchique; mais il paroît que dès le commencement ils ont pris de sages précautions pour que la puissance d'un seul ne

fût pas nuisible à tous. L'éducation du roi n'étoit pas arbitraire. Dès sa naissance, le prince qui devoit régner étoit confié aux prêtres, hommes graves, instruits de la religion et des lois. On l'entouroit de jeunes gens de mœurs éprouvées. Nul esclave, nul homme suspect ne s'approchoit de sa personne. On lui inculquoit, par des exercices religieux, par des exemples, par le récit journalier des belles actions et des crimes, l'idée d'un Dieu rémunérateur et vengeur. L'heure de toutes les actions de la journée étoit marquée, la forme des habits prescrite, le retour des exercices fixé; sa boisson, les mets de sa table étoient réglés, tant pour la qualité que pour la quantité. Loin de se trouver gênés par la sévérité de ce régime, plusieurs rois reconnurent qu'ils lui devoient leur force et leur bonne santé. Tant que le monarque vivoit, il étoit respecté comme un dieu; mais, à sa mort, il subissoit le sort des hommes. Le peuple entier le jugeoit sur le seuil de son sépulcre; et, après une exacte discussion, si les bonnes actions ne l'emportoient pas sur les mauvaises, il étoit honteusement privé de la sépulture.

Division des familles. Classes et biens.

Le royaume étoit divisé en provinces, qui avoient chacune un gouverneur, et les terres étoient partagées entre le roi, les prêtres et les soldats, qui formoient les trois ordres principaux. Il y avoit trois autres sous-ordres, les bergers, les laboureurs et les artisans. La part du roi étoit destinée à l'entretien de sa cour, où brilloit la plus grande magnificence; elle étoit aussi consacrée à subvenir aux frais de la guerre, ainsi qu'à récompenser ceux qui avoient bien mérité de l'état. Les biens des prêtres étoient affectés aux frais du culte et de l'éducation nationale, et au soutien de leurs fa-

milles ; les biens des soldats leur tenoient lieu de solde.

La science et la vertu attiroient aux prêtres une grande vénération. Ils avoient un habit distingué, et ils entroient dans le conseil d'état : quand il arrivoit aux Egyptiens d'élire un roi, s'il n'étoit pas de la classe des prêtres, on l'initioit dans l'ordre avant que de l'introniser. Sans doute le sacerdoce étoit héréditaire, puisque les Egyptiens étoient obligés de suivre la profession de leurs pères, et que même les enfants des soldats n'étoient point exceptés de cette obligation. Ceux-ci donnoient, ainsi que les prêtres, leurs biens à cultiver aux laboureurs, à charge d'une redevance. L'habileté des cultivateurs égyptiens a toujours été renommée, tant pour le labour, que pour l'industrie à nourrir et à multiplier les bestiaux. Ils pratiquent encore de nos jours l'ancienne manière de faire éclore les poulets dans des fours, et de multiplier ainsi prodigieusement la volaille. Nous la connoissons cette manière ; nous l'avons essayée avec quelque succès, et cependant nous l'avons abandonnée.

Justice et lois. Le premier soin apporté dans le choix des juges, étoit qu'ils eussent des mœurs irréprochables. Les membres du premier tribunal de la nation, composé de trente, se prenoient dans les principales villes, parcequ'on y supposoit plus de lumières. Ils choisissoient leur président, qui, pour marque de sa dignité, portoit suspendue au cou l'image de la vérité, ornée de diamants. Le roi les payoit ; les causes étoient plaidées par les parties ; le demandeur présentoit sa requête par écrit ; copie en étoit donnée au défendeur, qui répondoit encore, si cela étoit nécessaire ; et, sans mot dire, le juge tournoit l'image de la vérité vers celui dont il re-

connoissoit le droit. Point d'avocats : leur éloquence, leur astuce, leur habitude de déguiser la vérité les rendoient suspects. En général, ils aimoient mieux juger sur écrit que sur parole, parceque la différence dans la facilité à s'exprimer peut donner à une des parties une supériorité nuisible à la justice.

Leurs lois ont été reconnues si sages, que les sages des nations même éloignées venoient en puiser la connoissance, et les rapporter ensuite dans leur propre pays. La sagesse des Egyptiens étoit devenue proverbe. Il nous reste de ces lois sur le parjure, le meurtre, l'esclavage, le commerce, l'adultère, le mariage, et sur beaucoup d'autres sujets ; toutes marquent beaucoup de sagacité. On en jugera par celle-ci : « Les parents qui auront tué leurs enfants ne seront pas « mis à mort, mais ils tiendront les cadavres embrassés « pendant trois jours et trois nuits. » Et afin qu'ils ne pussent pas éluder la loi, on mettoit des gardes auprès d'eux. Selon une autre coutume qui équivaloit à une loi, les voleurs et filous formoient une société qui avoit un chef ; ils étoient obligés de s'inscrire sur un registre, et de s'engager par serment à remettre le vol au chef ; ceux qui étoient volés s'adressoient à lui ; il rendoit l'objet, et retenoit seulement la quatrième partie de la valeur. Un semblable tribunal ne pourroit assurément convenir à nos mœurs, et cette composition de la probité avec le vice seroit avec raison regardée comme une honte par un sage gouvernement.

Les Egyptiens adoroient plusieurs divinités, dont les principales étoient le soleil et la lune, sous les noms d'Isis et d'Osiris. Ils établirent aussi des dieux pour tous les éléments. Vulcain fut le dieu du feu ; Cérès, la déesse Religion.

de la terre, l'Océan commanda à la mer, Minerve à l'air; Jupiter représenta l'esprit, la force vivifiante; ils le plaçoient dans le ciel; ils faisoient animer les étoiles et les planétes par d'autres dieux subalternes ou par les ames des héros. Une preuve de la persuasion où ils étoient de l'existence d'un Dieu suprême, créateur et conservateur du monde, c'est cette inscription d'un de leurs temples: « Je suis tout ce qui a été, est et sera, « et aucun mortel n'a encore levé le voile qui me cou- « vre. » Et cette autre qui existe encore: « A toi, la « déesse Isis, qui, étant une, es toute chose. »

Le desir de faire connoître l'influence et le pouvoir qu'ils attribuoient à leurs dieux en a rendu les représentations très bizarres. Un œil au bout d'un sceptre signifioit la providence d'Osiris; un faucon, la vue perçante de ce dieu. Ces emblêmes s'ajoutoient à sa figure de jeune homme, décorée d'un signe très marqué de la génération; ce signe se nommoit *Phalle*. Isis étoit toute couverte de mamelles, pour signifier qu'elle nourrissoit toutes choses. On lui mettoit à la tête des cornes, un sistre et une cruche dans la main, et d'autres signes qui indiquoient les phases de la lune, la fécondité du Nil et les fêtes établies à cette occasion. Sérapis, dieu de l'abondance, avoit un boisseau sur la tête. Jupiter-Ammon avoit la tête d'un belier, Anubis celle d'un chien; d'autres dieux avoient des têtes, des pieds, des mains, des corps d'animaux avec des faces humaines; d'où il arrivoit que le peuple, oubliant le motif de ces signes, s'attachoit à la chose représentante, et il en est venu jusqu'à adorer les animaux, dont les figures n'étoient ajoutées ou substituées au personnage que pour

rappeler les qualités qui le rendoient l'objet d'un culte particulier.

Superstition.

De là au culte des animaux mêmes il n'y avoit pas grand chemin à faire, et les Egyptiens le franchirent. On sait les attentions, les précautions, les soins avec lesquels ils choisissoient et nourrissoient le bœuf Apis. Il n'y avoit pas une seule ville qui n'eût son animal divinisé, chat, chien, loup, porc, crocodile, reptile, oiseau, poisson, avec de grands bâtiments, des viviers, des volières, selon leur nature, et des prêtres pour les servir. Mais la chose la plus bizarre, c'est que l'animal adoré dans une ville étoit immolé dans l'autre, d'où naissoient des haines funestes entre les habitants du même pays. On prétend que ces haines avoient été provoquées par la politique d'un de leurs rois.

Voyant ses sujets naturellement enclins à la révolte, il ordonna à chaque province et à chaque ville d'adorer un animal particulier, et de suivre un régime de vie différent. Par cette loi, les Egyptiens se trouvant partagés en sociétés distinctes, prévenues les unes contre les autres au sujet de la religion, et se méprisant mutuellement à cause de la diversité de leurs coutumes, ne pouvoient que très difficilement se réunir pour causer des troubles généraux dans l'état. On pourroit encore dériver ce culte des animaux de leurs étendards, sur lesquels ils peignoient ceux qui leur étoient le plus utiles, comme l'ibis et le faucon, qui dévoroient les serpents, l'ichneumon, qui empêchoit la multiplication des crocodiles, le chat, qui détruisoit les rats, fléau commun en Egypte. Mais pour le culte des ognons, poireaux, féves et autres légumes, on n'en peut trou-

ver l'origine que dans une inconcevable démence, qui n'a pu être le partage que de la partie la plus ignorante du peuple, si toutefois ce culte a jamais été suivi, et si ce n'est pas une exagération des historiens, pour mettre le comble au mépris qu'attiroit aux Egyptiens leur fanatisme religieux, de la part des autres nations, et sur-tout de la part des Grecs, le plus malin de tous les peuples.

Culte.

Il est certain qu'on ne peut rien ajouter au respect, à la vénération, à l'exactitude scrupuleuse que les Egyptiens portoient dans leurs cérémonies. Ils avoient des sacrifices, et même, affreuse superstition! des sacrifices humains, une liturgie pompeuse, des fêtes gaies et brillantes. Comme les autres peuples, ils se firent des oracles. Leurs temples et leurs idoles brilloient d'ornements, et s'enrichissoient tous les jours par les offrandes. A voir cette magnificence, on auroit peine à croire que l'objet en étoit une brute ou un légume; mais tout s'allie parmi les hommes, même les coutumes les plus contradictoires; ainsi, avec la démence la plus ridicule, on trouve chez les Egyptiens les institutions civiles les plus sages. Ils les ont conservées long-temps, et une coutume nouvelle chez eux étoit un prodige.

Mœurs et coutumes.

L'éducation étoit fort soignée, et confiée aux prêtres qui enseignoient la religion, la géométrie, l'arithmétique, à lire et à écrire, sur-tout aux jeunes gens qu'on destinoit au commerce : ils les formoient à la sobriété, en ne permettant pas qu'ils usassent d'aliments trop recherchés. Les Egyptiens étoient peu vêtus, et marchoient nu-pieds. On les accoutumoit de bonne heure à respecter la vieillesse. On ne vouloit ni de la musique

ni de la lutte : la première énervoit l'ame, la seconde pouvoit nuire au corps par des efforts outrés. Il n'est pourtant pas vraisemblable qu'ils se soient passés de chant : ce plaisir est de toutes les nations et de tous les temps ; mais ils tempéroient étrangement la gaieté. Dans les grands repas, on apportoit sous les yeux des convives un cercueil, ou un vrai cadavre, et de temps en temps quelqu'un apostrophoit ainsi son compagnon de table : « Regarde ce mort, tu deviendras semblable » à lui. »

La circoncision étoit en usage chez les Egyptiens. Ils se faisoient une obligation de la propreté, et un point d'honneur de la reconnoissance, leur vertu favorite. On remarque que dans certains cantons les femmes faisoient le commerce et les affaires du dehors, les hommes filoient et s'occupoient du ménage. On leur trouve encore plusieurs habitudes propres à un sexe transférées à l'autre.

Deuil, sépulcres, embaumements.

Le dogme de l'immortalité de l'ame étoit soigneusement enseigné en Egypte. C'étoit la base de l'éducation privée et publique ; mais le système de la métempsychose défiguroit ce dogme consolant. L'ame, disoient-ils, passe d'un corps dans un autre, même dans ceux des animaux ; mais ces transmigrations ne commencent qu'après la corruption du cadavre ; de là venoit qu'ils prenoient tant de mesures pour le conserver. Ils n'épargnoient ni peines ni dépenses dans la construction de leurs sépulcres, qu'ils nommoient les demeures éternelles, pendant qu'ils n'appeloient les plus beaux palais que des hôtelleries.

Les cérémonies funèbres commençoient par le deuil des femmes, lequel consistoit en lamentations et en

cris forcenés. L'embaumeur étoit appelé; selon le prix qu'on vouloit y mettre, il employoit des aromates plus ou moins précieux, observant des procédés plus ou moins parfaits: il exécutoit les détails de son art avec tant d'adresse, que le corps n'en étoit point défiguré. Les poils même des sourcils et des paupières n'en recevoient aucune altération, et les formes du visage étoient assez bien conservées pour qu'on pût reconnoître la personne. Ils couvroient le cercueil d'hiéroglyphes, servant peut-être d'épitaphes.

Jugement des morts.

Les parents du défunt faisoient avertir, par un crieur public, que, tel jour, un tel, qu'ils nommoient, devoit être transporté à son sépulcre, et ils invitoient à la cérémonie ses amis, et les juges établis pour l'examen des actions du défunt: on repassoit toute sa vie sans parler de sa naissance, parceque les Egyptiens se croyoient tous égaux. Les hommes reconnus vertueux étoient renfermés dans le tombeau avec des éloges, des hymnes d'actions de graces, et des prières aux dieux de les placer dans un séjour de bonheur. Quand le défunt avoit commis quelque crime, ou laissoit des dettes, il n'étoit pas déposé dans la tombe. Son corps restoit dans quelque lieu particulier de la maison, et il est arrivé que ses descendants, devenus riches, satisfaisoient les créanciers, et faisoient ainsi obtenir à leurs ancêtres les honneurs de la sépulture.

Les sciences et arts.

En ne faisant attention qu'au nom des arts pratiqués et des sciences cultivées par les Egyptiens, on croiroit qu'ils ont eu toutes les connoissances des peuples modernes, augmentées de tous les talents acquis par les nations pendant la durée de plusieurs siècles. Mais, en approfondissant, on s'apercevroit qu'ils ont connu

seulement le nom et les éléments de quelques unes de ces sciences, et qu'ils étoient bien loin de notre perfection; très estimables néanmoins d'avoir fait briller quelques jets de lumière, lorsque les autres nations étoient plongées dans une épaisse obscurité.

Louons donc ce peuple d'avoir eu une géométrie, c'est-à-dire, de s'être fait quelques principes pour reconnoître les bornes des terres abandonnées par le fleuve; mais ils ne savoient pas mesurer les distances inabordables. Leur arithmétique étoit un calcul économique, et tout au plus mercantile. Placés sous un ciel serein et sur un sol uni, jouissant d'un vaste horizon, sur-tout dans la Basse-Egypte, ils ont étudié le cours des astres, et ont fixé le retour des mois et des années, ce qui est beaucoup, mais cependant est très peu en comparaison des théories savantes qui forment notre astronomie. Crédules et superstitieux, ils ont donné dans l'astrologie judiciaire, c'est-à-dire l'opinion de l'influence des astres sur la destinée des hommes; ils ont également donné dans la magie, qui est la science de tromper par les illusions. Si on juge de leurs progrès dans la peinture par les figures qu'on trouve sur les cercueils des momies, les seuls monuments de cette espéce qui nous restent, ils étoient fort peu avancés. Leurs dessins sont grossiers et lourds. Il paroît qu'ils n'étoient pas plus habiles en sculpture. Leurs ouvrages en ce genre sont des figures emmaillotées jusqu'aux épaules, ou qui, diminuant de la ceinture jusqu'en bas, finissent en gaîne. Il y avoit, dit-on, des ouvriers qui ne faisoient que des jambes, d'autres que des pieds, d'autres que des bras et des mains, d'autres que des têtes, et ainsi du reste. Conçoit-on que toutes ces par-

ties faites dans des ateliers différents aient jamais pu s'adapter avec grace et justesse, et donner, comme quelques auteurs le prétendent, des statues parfaites?

Les bornes posées à la médecine ont dû aussi empêcher le développement de cette science. Il n'étoit permis à un médecin de s'occuper que d'un genre de maladie. Si même dans cette maladie il employoit un traitement autre que celui qui étoit prescrit par le dispensaire, et si le malade succomboit, le médecin étoit puni de mort. Deux inconvénients très nuisibles dans cette loi: le premier, que le médecin, borné à la cure d'une seule maladie, les ramenoit toutes à celle qu'il connoissoit, et par-là étoit exposé à employer souvent un traitement tout contraire à celui que le mal exigeoit. Le second, que, ne pouvant sous peine de mort varier ses ordonnances, il ne pouvoit non plus faire d'expérience : ainsi la science restoit toujours dans l'enfance. Les médecins étoient payés par le trésor public. L'art des embaumements auroit dû leur procurer des connoissances anatomiques; mais il paroît qu'ils n'en ont pas beaucoup profité, ou plutôt qu'une aveugle superstition les empêchoit de tirer parti de cette science.

Commerce. Le commerce a fleuri dès les premiers siécles en Egypte, et dans l'intérieur et à l'extérieur. Dans l'intérieur, par le Nil entre les villes et les provinces; à l'extérieur, avec les étrangers, par les canaux tirés à travers les déserts, communiquant du fleuve à la mer Rouge, golfe de l'Océan, s'étendant par le même fleuve à la Méditerranée. Ainsi l'Egypte étoit le lien des deux mers. Elle tiroit, par les caravanes, les marchandises précieuses de l'Arabie et de l'Inde, qu'elle transportoit

avec ses blés dans la partie méridionale de l'Europe, qui en étoit peu fournie.

Art militaire.

L'art de la guerre n'étoit pas ignoré des Egyptiens. Circonscrits par des montagnes et des déserts, défendus, par des remparts naturels, contre les invasions des ennemis, ils auroient dû vivre dans une paix perpétuelle; mais ils eurent, comme tant d'autres peuples, la manie des conquêtes, et, pour vaincre plus sûrement, ils se formèrent sur-tout une cavalerie qui a été célèbre.

Langue et écriture.

Les Egyptiens, ainsi que presque tous les Orientaux, avoient deux langues, l'une sacrée et l'autre profane. On prétend même que la langue sacrée étoit double: une, appliquée aux mystères les plus secrets, étoit possédée seulement par les chefs des prêtres. La langue profane s'est conservée chez les Coptes, habitants indigènes, descendants des anciens Egyptiens. Il y a eu deux sortes d'écriture, l'hiéroglyphique, dont nous avons tant de traces sur les monuments égyptiens, et une autre pour les usages communs de la vie, et qui peignoit les mots. On présume que ces caractères ressembloient à-peu-près à ceux des Chinois. Langue et écriture, tout est perdu pour nous. Ce sont les Grecs qui nous ont fourni ce que nous avons dit sur les usages des Egyptiens, et qui nous fourniront ce que nous allons dire sur l'histoire de l'Egypte.

Temps fabuleux.

Jupiter et Junon, enfants de Saturne et de Rhée, c'est-à-dire, du Temps et de la Terre, engendrèrent Osiris, Isis, Typhon, Apollon, et Vénus. Rhée, par une infidélité commise après beaucoup d'autres avec Mercure, dont elle se trouvoit enceinte, fut condamnée par son mari à ne pouvoir accoucher dans aucun

mois de l'année ; mais son amant eut l'adresse de dérober à plusieurs mois des heures, dont il forma cinq jours, qui n'appartenoient à aucun mois. Pendant ces jours, la déesse, comme pour se dédommager, se délivra d'une multitude de dieux et de déesses.

L'aîné de cette étonnante progéniture reçut encore le nom d'Osiris, et son éducation fut confiée à une vierge qui l'éleva avec beaucoup de soins et de tendresse. Parvenu au trône d'Egypte, il travailla à adoucir les mœurs sauvages de ses sujets, bâtit la première ville, et des temples, et conçut le projet d'étendre sur toute la terre le bienfait de la civilisation.

Nul conquérant ne peut lui être comparé, s'il n'employa que les armes qu'on lui suppose : savoir, l'éloquence, la musique et la poésie. Il se fit accompagner dans son voyage par neuf vierges, habiles musiciennes, qu'il mit sous la conduite d'Apollon, son frère. Il leur joignit Maro, qui le premier enseigna à planter et à cultiver la vigne, et Triptolème, auquel on doit l'art de semer et de recueillir le blé. Outre ces personnes utiles, il grossit son cortége de quelques satyres, dont la gaieté, les danses et les facéties lui parurent propres à gagner le peuple, moyen en effet souvent plus puissant que la raison.

En allant travailler au bonheur des autres nations, Osiris n'oublia pas la sienne. Il laissa pour défendre ses sujets Hercule, qu'il nomma chef de l'armée. Antée, Busiris et Prométhée furent chargés du gouvernement des principales provinces, et il confia l'administration générale à Isis sa femme, sous la direction d'Hermès : d'Hermès, qui a été sans contredit le plus habile des hommes, puisqu'on lui doit les sons articulés et appel-

latifs, les lettres, la religion, l'astronomie, la musique, la lutte, l'arithmétique, la lyre à trois cordes, et l'usage de l'olive.

Ces précautions prises, Osiris passe en Ethiopie, parcourt l'Arabie, l'Inde, une bonne partie de l'Asie, s'avance jusqu'à la lisière de l'Europe, marquant son passage par des villes qu'il bâtissoit, des temples et d'autres monuments qui lui méritèrent moins de gloire que les connoissances utiles dont il enrichit tous ces peuples.

Revenu dans ses états, le conquérant législateur n'y trouva pas le bonheur qu'il avoit droit de se promettre. Typhon, son frère, dans le dessein de s'approprier le royaume, avoit formé un parti dont le roi ne se défioit pas. Reçu avec l'apparence de l'amitié, Osiris se rend à un repas préparé par Typhon. Les convives étoient les complices du perfide. Pendant le repas on apporte un coffre magnifique. Chacun en admire l'ouvrage et la richesse. Il sera, dit Typhon, à celui d'entre vous qui le remplira avec plus de justesse. Plusieurs s'y mesurent inutilement, Osiris y entre à son tour; le coffre se ferme; on verse dessus à grands flots du plomb fondu, et on le précipite dans la mer.

Isis, son épouse, désolée, cherche le coffre, et après bien des peines le trouve chez un roi voisin qui l'avoit retiré de la mer. Elle jette un tel cri que le fils de ce roi en meurt de peur. D'un regard elle tue l'autre fils, qui eut l'indiscrétion de venir la surprendre pendant qu'elle colloit tristement son visage sur celui de son époux, et elle sèche d'un souffle un fleuve coupable de la seule faute de n'avoir pas arrêté un vent qui lui déplaisoit.

Cette terrible princesse poursuit Typhon, le bat, le

tue, place ses enfants sur différents trônes, tout cela par les conseils secrets d'Osiris, qui revint clandestinement sur la terre, et la rendit encore mère.

Temps héroïques.

Rois. Ménès.

Après ces temps fabuleux, le premier roi qui se présente sur la scène, dans les temps qu'on appelle héroïques, mais sans date certaine, est Ménès. Il dessécha la partie basse de l'Egypte, de marais la rendit terre ferme, changea le cours du Nil pour l'utilité du pays, enseigna la religion, institua des fêtes solennelles, et fut suivi de cinquante rois de sa race.

Rois pasteurs.

Il paroît que l'Egypte s'enrichit et s'embellit pendant cette longue succession; mais elle perdit ces précieux avantages par l'invasion des peuples venus du couchant, qui fondirent sur ce beau royaume, et l'asservirent. Les conquérants sont représentés comme une horde de sauvages, et leurs rois comme des tyrans qui pilloient, massacroient, détruisoient, et qui sembloient mettre leur gloire à effacer jusqu'au nom des nations conquises. Ces conquérants sont appelés peuple pasteur; apparemment parcequ'ils s'occupoient uniquement, comme les Arabes de nos jours, à faire paître de nombreux troupeaux. On ne sait s'ils dominèrent long-temps en Egypte; des historiens disent qu'ils restèrent maîtres de ce royaume, la Haute-Egypte exceptée, l'espace de trois cent soixante ans; mais enfin ils furent vaincus à leur tour, confinés d'abord dans un coin du pays, ensuite chassés ou détruits, ou confondus avec les indigènes. Quelques commentateurs les prennent pour les Israélites; mais la chronologie contredit cette opinion; il est plus probable que c'étoient des tribus arabes.

Osymandias.

Les Egyptiens ayant chassé les étrangers, créèrent

des rois de leur nation. Après une suite de plusieurs princes, parmi lesquels se fait remarquer l'affreux Busiris, fondateur de Thébes, parut Osymandias. Ce roi fut assez puissant pour lever contre les Ethiopiens une armée de quatre cent mille fantassins et de vingt mille cavaliers. Il attachoit un grand honneur à son goût pour les bâtiments. « Celui, disoit-il, qui « enviera ma grandeur, n'a qu'à m'égaler dans quel- « qu'un de mes ouvrages. » Ce roi des rois, ainsi s'appeloit-il lui-même, orna Memphis de portiques, de temples, de son propre tombeau et d'autres monuments. Il sut joindre dans ses édifices l'agrément à la majesté, différent de plusieurs de ses prédécesseurs et de ses successeurs, qui ne s'embarrassoient pas qu'une chose fût belle, pourvu qu'elle fût grande. Il bâtit aussi une bibliothéque, et mit sur la porte cette inscription : la pharmacie de l'ame.

Plusieurs autres monarques après lui augmentèrent Thébes et l'embellirent. Nitocris fut la première femme qui porta la couronne en Egypte. Elle la reçut des Egyptiens qui avoient ôté le sceptre à son frère. Mais, plus vindicative que reconnoissante, elle fit noyer dans un souterrain les seigneurs qui, précipitant le frère du trône, y avoient porté la sœur. On la dépeint belle, avec des cheveux blonds et un teint admirable ; mais on lui reproche sa cruauté. Elle éleva une des pyramides. Nitocris.

Douze générations se passèrent jusqu'à Mœris, qui creusa le fameux lac de son nom. On le fait prédécesseur immédiat du célèbre Sésostris ; d'autres donnent au père de ce monarque illustre le nom d'Aménophis. A la naissance de son fils, le père prévoyant fit assem- Sésostris.

bler tous les enfants nés le même jour, pour être élevés avec lui, persuadé que ceux qui auroient été ses compagnons et ses égaux pendant son enfance seroient un jour des ministres fidèles et des soldats affectionnés.

C'est le Sésostris que l'auteur de *Télémaque* a su faire admirer et aimer, en lui donnant dans sa vieillesse du repentir de son orgueil, de son amour pour les conquêtes, de son luxe et de toutes les brillantes foiblesses qui séduisent les jeunes monarques. Il lui reconnoît de la douceur, de la bonté, du goût pour les sciences et les arts, une grande tendresse pour les peuples, vertus que l'histoire ne dément pas.

Sésostris, dans une première expédition, entreprise par ordre de son père, purgea la Libye de serpents et de monstres, et combattit les Arabes, qu'il vainquit en portant ses armes jusqu'à l'Océan Atlantique. Ces succès lui inspirèrent le desir de les étendre plus loin, même sur toute la terre, s'il étoit possible. Il commença par assurer la tranquillité du centre de sa puissance; s'efforça de gagner les cœurs de ses sujets, par des libéralités et des actions de clémence, pardonna à tous ceux qui étoient coupables de rebellion, paya les dettes de ceux qui étoient insolvables, joignit à ces actes de bienfaisance une aimable affabilité, et pourvut à la sûreté du pays en y établissant trente-six gouverneurs sous la régence de son frère.

Sachant que l'union et l'honneur font la force des armées, Sésostris établit pour la terre et pour la mer des ordres militaires formés de l'élite de ses sujets. A la tête de ses braves, tantôt sur les vaisseaux qui couvrirent l'Océan de l'Inde et la Méditerranée, tantôt

avec des corps d'armée qui parcoururent toutes les contrées depuis les bords du Gange jusqu'en Thrace, il subjugua, vainquit, triompha et érigea en plusieurs endroits des colonnes qu'on voyoit encore long-temps après lui : elles portoient cette inscription : « Sésostris, roi des rois, seigneur des seigneurs, a soumis ce pays par la force de ses armes. » Il se trouvoit même plusieurs siécles après, dans la Colchide, des hommes qu'à leur teint basané, à leurs cheveux frisés, à leur langage, à leurs coutumes, sur-tout à celle de la circoncision, on jugeoit Egyptiens. Une tradition les faisoit descendre des soldats de Sésostris. Les conquérants sont des torrents qui laissent souvent une partie de leurs eaux dans les terres qu'ils ravagent.

Après neuf ans de travaux, Sésostris revint en Egypte, traînant après lui une foule d'esclaves. Armaïs que d'autres nomment Danaüs, son frère, qui s'étoit accoutumé à commander, voulut se défaire du roi, qui échappa, comme par miracle, aux feux qui devoient le consumer. Il se contenta de chasser le coupable, qui se retira en Gréce. Sésostris employa le reste de ses jours à fortifier ainsi qu'à embellir l'Egypte. Il construisit une grande muraille à travers les déserts, pour prévenir les courses des Syriens et des Arabes, nivela, pour ainsi dire, son royaume, en creusant les endroits qui ne pouvoient pas recevoir le fleuve, et en élevant ceux qui étoient trop inondés. Il coupa l'Egypte par beaucoup de canaux utiles au commerce ; mais la nation qui, jusqu'alors, avoit été redoutable par ses chevaux et ses chariots, perdit par ces coupures cet avantage. Enfin, il construisit dans chaque ville importante un temple magnifique avec cette inscription :

« Aucun Egyptien n'a travaillé à cet édifice. » Preuve de l'extrême attention qu'il avoit à ne pas fouler son peuple.

Tout le travail retomba apparemment sur les esclaves. On peut juger de la conduite qu'il tenoit à l'égard du commun des captifs par la manière dont il traitoit leurs rois. De temps en temps il les faisoit atteler à son char. S'apercevant un jour qu'un de ces infortunés, lié au timon, tournoit souvent la tête, et considéroit tristement les roues, il voulut savoir quelle pensée l'occupoit alors : « O roi, répondit le prince, le tournoiement « de la roue me rappelle les vicissitudes de la fortune ; « chaque partie est tour-à-tour en haut et en bas ; c'est « le sort des hommes. Assis aujourd'hui sur le trône, « ils se voient réduits le lendemain au plus honteux « esclavage. » Cette leçon corrigea Sésostris. Dans sa vieillesse il devint aveugle, et se tua lui-même : action qui fut célébrée comme un acte du plus grand courage.

Sésostris II. Sésostris II eut de commun avec son père de devenir aveugle, non pas cependant par vieillesse, mais par punition d'un sacrilége. Le dieu du Nil qui s'étoit ainsi vengé de ce qu'il avoit, dans un excès de colère, lancé un javelot contre ses eaux, lui indiqua malignement un remède qui se trouva difficile; c'étoit de se laver les yeux avec l'urine d'une femme qui auroit toujours été fidèle à son mari. Celle de sa femme, par laquelle il commença, n'opéra point; il s'adressa sans succès à plusieurs autres ; et enfin la guérison s'accomplit par la femme d'un jardinier; il l'épousa et fit brûler toutes celles qu'il croyoit adultères.

Actisanès. A plusieurs rois égyptiens, dont le dernier fut un tyran, succéda Actisanès, Ethiopien, que les Egyptiens

eux-mêmes appelèrent au trône. Il étoit grand justicier. Sa sévérité peupla Rhinocolure, ville la plus reculée des terres entre la Syrie et l'Egypte, dans une contrée stérile, et sans autre boisson qu'une eau salée et amère. Il y envoyoit les voleurs dont il fit faire une exacte recherche, et qu'on flétrit d'une ignominie éternelle en leur coupant le nez. La nécessité, mère de l'invention, leur enseigna l'art de faire des filets de roseaux, avec lesquels ils prenoient des cailles qui passoient par ce pays à des temps marqués.

Mendès. Protée.

Mendès, son successeur, roi par élection, bâtit le labyrinthe. Une anarchie de cinq générations amena sur le trône Menès, d'une naissance obscure, appelé par les Grecs Protée. Ils lui ont donné comme à un grand magicien le pouvoir de prendre toutes sortes de formes, même celle du feu : ce qui n'est que l'emblême de la coutume des Egyptiens, d'orner la tête de leurs rois de figures d'animaux et de végétaux, et même d'encens brûlant. Pendant le règne de Protée, Pàris et Hélène furent poussés par la tempête en Egypte, et n'échappèrent que difficilement à la justice du roi, qui vouloit les punir de leur adultère.

Remphis.

Remphis, son fils, fut extrêmement avare. Il fit bâtir une forteresse pour garder ses trésors. Il la croyoit inaccessible, mais en allant visiter ses richesses, il s'aperçut qu'elles diminuoient. La cause en étoit simple. L'architecte, en bâtissant, avoit placé une pierre avec tant d'art, qu'un seul homme pouvoit l'ôter et la remettre sans qu'il y parût, et pouvoit ainsi entrer et prendre ce qu'il voudroit. En mourant il déclara ce secret à ses deux fils, qui en faisoient l'usage dont le roi s'aperçut par la diminution de son trésor. Il mit

des piéges autour des vases qui contenoient l'or. Les voleurs, ne se défiant de rien, vinrent comme à l'ordinaire. Le premier fut pris, et voyant qu'il ne pouvoit se débarrasser, il exhorta son frère à lui couper la tête et à l'emporter, afin qu'on ne pût découvrir les complices. Intéressé par sa propre sûreté, le frère obéit, et le lendemain le roi ne trouva qu'un corps sans tête, dont il ne put tirer aucun indice. Il mit tout en œuvre, jusqu'à prostituer sa propre fille, pour découvrir le voleur. Celui-ci, s'exposant toujours, échappoit à toutes les recherches, et fit tant de traits d'adresse et d'habileté, que le roi, auquel il osa se déclarer, lui donna sa fille en mariage, et l'employa utilement dans le gouvernement de ses états.

Chéops. Après huit rois, Chéops monta sur le trône, et bâtit la grande pyramide. Sa fille qui se prostitua pour aider son père à faire les frais de cet édifice, en bâtit une petite du produit des présents particuliers de chacun de ses amants. L'histoire fait connoître que les femmes égyptiennes n'étoient pas délicates sur la pudeur, et ce trait, s'il est vrai, suffit pour nous le prouver.

Mycérinus. Nous avons cependant l'exemple d'une princesse qui se donna la mort pour un attentat fait à sa chasteté. Cet attentat étoit le crime de Mycérinus son père. Elle se pendit. Le père lui fit faire des obséques magnifiques : on vante d'ailleurs la douceur et la bonté de ce monarque ; ce furent, dit-on, ses vertus qui hâtèrent sa mort. Un oracle lui signifia qu'il n'avoit plus que six ans à vivre ; « mais, répliqua-t-il, mon père et mon « oncle qui étoient des monstres d'impiété et de « cruauté ont vécu long-temps; ma clémence sera très « mal récompensée si une prophétie aussi sévère s'ac-

« complit. — Votre père et votre oncle, répondit « l'oracle, savoient les décrets du sort qui avoit con- « damné les Egyptiens à cent cinquante ans d'esclavage « et de misère, et ils ont agi conformément à cette « connoissance ; vous avez interrompu le cours de « leurs maux, et vous vous êtes opposé aux décrets « du sort, à la vérité involontairement, mais vous n'en « serez pas moins puni. » Singulière manière de donner raison à ses dieux.

Gnéphactus est le roi qu'on place après Mycérinus. Il est renommé pour sa sobriété : le goût lui en vint par nécessité. Dans une expédition qu'il fit en Arabie, les vivres lui ayant manqué, son armée se soutint plusieurs jours par les aliments les plus vils ; il en conclut qu'on pouvoit bien se passer d'alimens délicats, et il les défendit dans tous ses états. Un autre auroit pu croire qu'il falloit au contraire dans l'abondance se dédommager de la disette. Gnéphactus.

Son fils, Bocchoris le Sage, a mérité ce surnom par des institutions utiles, qui le font regarder comme un législateur. Pour rétablir le crédit, et faire circuler l'argent, Architis permit d'emprunter sur le corps de son père, et cet emprunt devenoit ainsi une obligation inviolable qu'on se transmettoit. Le débiteur, son successeur, donnoit en gage le cadavre à son créancier ; il ne pouvoit être enterré, ni lui ni ses descendants, que la dette ne fût acquittée. Bocchoris-le-Sage. Architis, ou Asichis, d'après Hérodote.

Un Ethiopien, nommé Sabbaco, monta sur le trône par droit de conquête, et en précipita Anysis, qui s'enfuit dans les marais. Les dieux, dans une vision, avoient ordonné à l'Ethiopien cette entreprise ; dans une autre vision, cinquante ans après, ils lui ordonnèrent de Anysis, Sabbaco, Sethos.

massacrer tous les prêtres : il aima mieux abdiquer la couronne, et se retira dans son pays. Anysis reprit le trône et y fut remplacé, après sa mort, par Sethos, de l'ordre sacerdotal. Cette alternative de rois conquérants, de rois détrônés, de rois rétablis, présage une grande révolution, qui arriva effectivement, et se termina par l'établissement de douze rois.

Les douze rois.

Maîtres du royaume, ils prirent toutes les mesures possibles pour s'affermir. Les plus embarrassantes étoient contre l'ambition l'un de l'autre. Ils consultèrent l'oracle, qui répondit : « Celui d'entre vous qui « fera une libation avec une coupe d'airain sera roi de « toute l'Egypte. » Un autre oracle ajouta : « Celui que « vous maltraiterez sera vengé par des hommes d'ai- « rain, qui sortiront de la mer. » Un jour qu'ils étoient tous rassemblés pour un sacrifice, il ne se trouva que onze coupes pour eux douze. Psammitichus, l'un d'entre eux, emplit de vin son casque d'airain, et s'en sert pour faire la libation aux dieux. Voilà déja l'explication du premier oracle. Ses collégues s'en alarment, et le reléguent dans les marais, apparemment dans la partie basse de l'Egypte. Pendant qu'il s'y abandonnoit à l'indignation que lui causoit un traitement si injuste, des habitants de la côte accourent effrayés, et lui disent : « Des hommes d'airain sortent de la mer. » C'étoient des corsaires ioniens et cariens, revêtus de cuirasses d'airain, qui abordoient pour piller. Application du second oracle. Psammitichus la saisit, fait alliance avec ces étrangers, assemble une armée dont ils deviennent la principale force, fond à leur tête sur les onze autres rois, les défait, et s'empare seul du trône. On a l'époque de cet événement. A dater du régne de ce

prince, commence le temps vrai de l'histoire égyptienne.

Temps vrai. Après le déluge. Ap. D. 2339. Av. J. C. 659. Psammitichus.

Les Grecs, à cette époque, obtinrent un grand crédit en Egypte. Psammitichus leur donna des terres, et leur marqua la plus grande confiance. Deux cent mille Egyptiens, apparemment de l'ordre militaire, piqués de cette préférence, abandonnent leur patrie pour aller chercher des établissements ailleurs. Le monarque envoie après eux, y court lui-même, leur fait de grandes promesses; démarche inutile. Frappant de leurs lances sur leurs boucliers: « Tant que nous aurons des armes, « dirent-ils, nous ne manquerons pas de patrie; et il « nous suffit d'être hommes pour ne manquer ni de « femmes, ni d'enfants. » Ils se retirèrent en Ethiopie, et s'y établirent dans une contrée fertile.

Pour réparer cette perte, Psammitichus s'efforça de s'attacher ses sujets par de bonnes manières, sans cependant négliger les étrangers, auxquels il témoigna toujours beaucoup d'égards. Il leur ouvrit ses ports, et fit fleurir le commerce. Il fit rechercher les sources du Nil, et fut le premier des rois d'Egypte qui but du vin. Il y avoit pourtant déja plus de deux mille ans que Noé avoit planté la vigne. C'étoit aussi bien tard rechercher quelle étoit la plus ancienne nation de la terre. Psammitichus crut pouvoir le connoître, par la première parole que prononceroient deux enfants qu'il fit élever, sans qu'ils entendissent jamais un seul mot. A deux ans ils prononcèrent le mot *beccos*, qui signifie en phrygien du pain; d'où l'on conclut que la nation phrygienne étoit la plus ancienne.

Néchos Pharaon. Ap. D 2387. Av. J. C. 612.

On rapporte que sous Néchos Pharaon, son fils et son successeur, les Egyptiens, guidés par les Phéniciens, sortirent de la mer Rouge par le détroit de

Babel-Mandel, dirigèrent leur course vers les bords orientaux d'Afrique, doublèrent le cap de Bonne-Espérance, et, ayant passé le détroit de Gibraltar, retournèrent par la Méditerranée en Egypte, où ils arrivèrent au bout de trois ans.

Pendant que les flottes de Néchos couvroient la Méditerranée et le golfe Arabique, ses armées de terre combattoient les Médes et les Babyloniens, qui venoient de renverser la monarchie des Assyriens. Il vainquit les premiers sur les bords de l'Euphrate, triompha aussi des Juifs sous Achaz ; mais il fut à son tour vaincu par Nabuchodonosor, roi de Babylone.

Psammis.

On ne voit pas que Psammis, fils de Néchos, ait continué cette guerre. Il avoit apparemment une grande réputation de sagesse, puisque les Grecs vinrent le consulter sur la police des jeux olympiques. Sa première question fut : « Vos propres citoyens, qui « jugent les compétiteurs, sont-ils admis à disputer le « prix ? — Sans doute, répondirent-ils. — C'est pécher, « répliqua le roi, contre les régles de l'hospitalité, « car il est naturel qu'ils favorisent plus leurs com- « patriotes que les étrangers. » On ne sait si les députés profitèrent de cette sage observation.

Apriès, Pharao Hophra.

Apriès, le Pharao Hophra de l'écriture, fut un prince belliqueux. Il continua ou reprit la guerre contre les Babyloniens, et déploya de grandes forces, tant de terre que de mer, contre les Tyriens, les Sidoniens et les Cypriots. Sa politique astucieuse trompa les Juifs, qu'il engagea dans une guerre contre Nabuchodonosor, roi d'Assyrie. Il les abandonna ensuite ; mais il fut lui-même puni de cette lâcheté, et il fut la vic-

time d'une trahison, que des rebelles lui suscitèrent dans son propre royaume. Ce prince avoit indisposé son armée, qui, après une défaite, l'accusa de l'avoir exposée témérairement : mécontente, poussée à la révolte, elle abandonna le malheureux monarque. Amasis, un de ses officiers, essaya de faire marcher dans le devoir ces lâches déserteurs, qui le forcèrent lui-même d'accepter la couronne. En vain Apriès opposa au nouveau roi une armée d'étrangers; malgré leur bravoure, ils furent battus, et Apriès tomba entre les mains du vainqueur.

Amasis vouloit sauver le prince; mais le peuple, Amasis.
toujours féroce dans sa haine, l'obligea de s'en défaire, Ap. D. 2530.
et il fut étranglé. Avant que de parvenir au trône, Ama- Av. J. C. 508.
sis avoit mené une vie conforme à sa naissance grossière, libertine et même criminelle, car il aimoit le vol, et ne se tira souvent des mauvaises affaires que cette inclination lui suscitoit, que par la hardiesse et l'effronterie. Il paroît que c'étoit un vrai soldat élevé dans la licence des camps, qui ne sut jamais ni se gêner, ni se corriger dans ses propos et dans ses plaisirs. On lui manquoit de respect, il s'en offensoit peu. Cependant il voulut un jour faire connoître qu'il n'étoit pas tout-à-fait indifférent au manque d'égards qu'on lui refusoit, à cause de la bassesse de son extraction. D'une cuvette d'or qui servoit à laver ses pieds il fit faire une idole qu'il plaça dans le temple le plus fréquenté de la ville, où elle fut révérée de tout le monde. Alors il assembla sa cour, et lui dit : « Le dieu « que vous adorez à présent a été fait d'un vase des- « tiné aux usages les plus vils. Il en doit être de même « à mon égard. Autrefois homme du peuple, je suis

« présentement votre roi, n'oubliez jamais le respect « que vous me devez. » Il punit ceux qui avoient favorisé ses désordres, et marqua au contraire de l'estime et de la considération à ceux qui ne l'avoient pas ménagé.

L'Egypte fut très florissante pendant la plus grande partie de son régne. Soit goût naturel, soit habileté à discerner les bons ouvriers, il orna son royaume d'édifices magnifiques. Il nous reste de ce prince une loi sage, savoir : l'obligation prescrite à chaque Egyptien d'informer une fois par an le magistrat du genre de travail qui lui procuroit sa subsistance.

Amasis auroit joui jusqu'au bout de sa carrière d'un bonheur inaltérable, sans une haine mortelle que lui jura, sur la fin, Cambyse, roi de Perse. On en rapporte pour cause le refus qu'Amasis fit de donner une de ses filles à Cambyse ; ou plutôt des historiens prétendent qu'Amasis lui-même donna, au lieu de sa fille, une courtisane à Cambyse, fourberie qui, ayant été dévoilée, mit en fureur le roi des Perses, qui gagna Phanès d'Halicarnasse, le meilleur des généraux au service de l'Egypte. Il sut, pour se procurer une flotte, se prévaloir d'une faute bien impolitique d'Amasis, contre Polycrate, tyran de Samos, son ancien ami.

« J'apprends, lui écrivoit confidemment le monar« que, que vous êtes parfaitement heureux, et je crains « pour vous un retour fâcheux, si vous ne vous pro« curez vous-même quelque peine qui mélange ce « bonheur trop constant. Examinez donc ce que vous « possédez de plus précieux, ce que vous perdriez avec « plus de sensible regret, et perdez-le de manière qu'il « ne puisse être retrouvé ; et si la fortune s'obstine à

« vous favoriser, obstinez-vous aussi jusqu'à ce que « vous ayiez apporté du remède à votre prospérité par « le moyen que je vous indique. » Polycrate se prête à ce caprice; il avoit un bijou qu'il aimoit beaucoup, il le jette dans la mer. On le retrouva, quelques jours après, dans le ventre d'un poisson, qui fut rapporté au tyran. « Voilà, se dit Amasis, un bonheur trop « constant, je pourrois bien être enveloppé dans les « disgraces de Polycrate. » Aussitôt il lui signifie qu'il renonce à son amitié, et le tyran de Samos, piqué, fournit à Cambyse des vaisseaux pour transporter des troupes et des vivres en Egypte.

Amasis ne fut pas témoin lui-même des premiers Psamminite.
avantages de Cambyse. Le fléau tomba sur Psammi- Ap. D. 2474.
nite, son fils et son successeur. Une seule bataille le Av. J. C. 524.
mit dans les fers des Perses, mais avec des circonstances qu'il est bon de raconter pour faire frémir sur l'erreur des représailles.

Le général qui avoit abandonné les drapeaux d'Amasis se nommoit Phanès, et étoit Grec. Ses soldats restés attachés aux Egyptiens quand le chef déserta, sachant qu'il étoit dans l'armée persanne, pour donner à Psamminite une preuve de leur attachement, prennent les enfants de Phanès qu'ils avoient retenus, les conduisent à la tête de l'armée prête à combattre, et, à la vue du père et de ses nouveaux amis, les égorgent, reçoivent leur sang dans un vase, et le boivent. La mêlée fut terrible. La rage et le désespoir animoient les deux partis. Les Egyptiens cèdent à la fin, et s'enfuient jusqu'à Memphis. Cambyse leur envoie un héraut pour les engager à se rendre. Ces forcenés mettent en pièces le héraut, et traînent ses membres par la

ville. Les Perses y entrent sans effort. Les hommes cruels sont presque toujours lâches. La punition du peuple, peut-être seul coupable de cet affreux excès, retomba sur les grands qui ne l'avoient pas empêché.

Dix jours après la prise de la ville, le roi d'Egypte est traîné honteusement, près de sa capitale, pour jouer son rôle dans la plus affreuse tragédie qu'il soit possible d'imaginer. On le place dans un endroit élevé; aussitôt paroît devant lui sa fille habillée comme une pauvre esclave, avec une cruche pour puiser de l'eau, attribut de la basse servilité, suivie des filles des premières maisons de l'Egypte, revêtues d'habits pareils, et déplorant à grands cris leur infortune. Les pères qu'on avoit placés avec Psamminite fondoient en larmes à ce spectacle. Lui seul, quoique près de succomber sous le poids de sa douleur, retenoit ses sanglots. Ces filles étoient suivies du fils du roi, et de deux mille jeunes seigneurs égyptiens, portant des mors dans la bouche, et des licols autour du col. Ils alloient être immolés aux mânes du héraut perse qui avoit été massacré. Psamminite, comme s'il eût été pétrifié de douleur, ne levoit pas les yeux, pendant que les pères autour de lui donnoient les marques les plus éclatantes de désespoir. Mais ce monarque, si maître des signes de sa sensibilité, apercevant dans la foule un de ses intimes amis, dont l'extérieur annonçoit la plus affreuse misère, pleura amèrement et se frappa comme un furieux. Cambyse lui fit demander l'explication de sa conduite. « Les calamités de ma « famille sont trop grandes, répondit-il, pour donner « lieu à la réflexion qui fait couler les larmes; mais la « vue d'un ami réduit à la misère m'a donné le temps

« de réfléchir, et me permet de pleurer. » Est-ce que les larmes ne sont que l'effet de la réflexion?

Cette réponse fit connoître au monarque perse que l'infortuné prince avoit senti tout l'excès de son malheur. Il le crut assez puni, ordonna qu'on fît grace à son fils; mais il n'étoit déja plus. Psamminite, ayant laissé dans la suite échapper quelque desir de vengeance, fut aussi condamné à mort, et finit sa vie, après six mois de régne. Cambyse promena, pour ainsi dire, sa vengeance et sa fureur sur toute l'Egypte, qu'il pilla et ravagea inhumainement. Il fit tirer le corps d'Amasis du tombeau, le fit mettre en piéces et brûler. Mais ce qui toucha le plus les Egyptiens, ce fut la mort du bœuf Apis, leur dieu, que Cambyse tua lui-même. Cette injure, qu'ils regardoient comme faite à toute la nation, les affecta tellement, qu'ils conservèrent depuis une haine implacable contre les Perses, et ne purent jamais rester paisibles sous la domination de ce peuple.

Réduite en province de l'empire des Perses, l'Egypte devint un foyer perpétuel de séditions. Les Egyptiens mordoient avec rage le frein qui les retenoit, et quiconque se présentoit pour les en délivrer étoit accueilli. A cette condition, ils déférèrent la couronne à Inarus, roi de Lydie. Ce prince se soutint quelque temps contre les Perses, fut vaincu à la fin, et fait prisonnier, quoiqu'il eût su tirer un secours puissant des Athéniens. Les vainqueurs firent inhumainement crucifier ce prince. *Inarus. Ap. D. 2539. Av. J. C. 459.*

Un si terrible exemple n'empêcha pas que les Egyptiens ne trouvassent des chefs contre les Perses; tant une couronne a d'attrait pour les ambitieux. Elle fut *Amyrthée. Ap. D. 2583. Av. J. C. 415.*

successivement portée par Amyrthée et sept princes après lui ; mais elle fut toujours chancelante, et tomba souvent sous les efforts des Perses, malgré la protection des Grecs qui acquirent pendant tout ce temps une grande prépondérance en Egypte, et qui surent bien faire payer leurs secours.

Tachos. Ap. D. 2632. Av. J. C. 366. On crut quelque temps que Tachos, d'une race égyptienne, affermiroit le trône sur lequel on l'avoit placé ; mais il ne sut pas profiter des conseils d'Agésilas, roi de Sparte. La simplicité et l'air peu distingué de ce vieux général lui déplurent. Il confia ses principales forces à un autre chef, qui se laissa vaincre. Cette défaite mécontenta les Egyptiens, qui chassèrent Tachos. Agésilas contribua au succès de la révolte, par vengeance contre le roi qui l'avoit méprisé.

Nectanébus. Ap. D. 2642. Av. J. C. 356. Le chef des révoltés, Nectanébus, aussi d'un sang égyptien, prit le sceptre et la couronne. Le peuple, accoutumé aux factions, travailla bientôt à renverser son propre ouvrage. Le roi se trouva enfermé dans une ville ; il en sortit par le secours d'Agésilas, et fut assez habile pour former une ligue de plusieurs peuples contre les Perses, qui possédoient toujours une partie de ce royaume, et songeoient à reconquérir l'autre partie. Ceux-ci firent un dernier effort, et soumirent entièrement l'Egypte. Nectanébus ramassa ce qu'il put de ses trésors, et s'enfuit en Ethiopie, d'où il ne revint plus. Par-là s'accomplit la prophétie d'Ezéchiel : « Il n'y aura plus de prince du pays d'Egypte. »

Ainsi le royaume le plus riche et le plus florissant, le dépôt des arts et des sciences, puissant en flottes et en troupes de terre, qui avoit souvent imposé la loi à ses voisins, et porté ses conquêtes dans les provinces

éloignées, célèbre par son attachement à sa religion et à ses rois, le centre du commerce par sa position entre les deux mers, inaccessible aux invasions par les déserts qui l'environnent, n'a cessé d'être la proie des factions et des étrangers, et n'est plus visité par les voyageurs que comme un monument de ruines, couvert des débris de sa grandeur.

MOABITES.

Moabites, situés entre le lac Asphaltide, le Jourdain, les Ammonites, les pays de Madian et d'Édom.

L'histoire d'Egypte est liée par le voisinage à celle des Israélites; mais, avant de parler de ceux-ci, il convient de faire connoître les peuples avec lesquels ils eurent des relations, lorsqu'ils prirent possession de la terre de Chanaan, ou terre promise.

Loth.

Les premiers sont les Moabites, descendants de Moab, fils de Loth, par sa fille aînée. Loth étoit neveu d'Abraham, qui le prit sous sa protection, et l'emmena avec lui en Egypte, lorsque la famine contraignit ce patriarche d'y aller. En se séparant, à cause de leur nombreuse suite, Abraham abandonna à Loth la plaine du Jourdain. Loth se trouva voisin de Sodome, dont les habitants, en punition de leurs mœurs infames, furent détruits par le feu du ciel. Fuyant avec deux de ses filles cette contrée maudite, il se réfugia dans une caverne. Ces jeunes filles, s'imaginant que tous les hommes avoient péri par l'embrasement de Sodome, et ne voulant pas laisser finir le monde, enivrent Loth et deviennent enceintes, l'aînée de Moab, père des Moabites, et la cadette d'Ammon, père des Ammonites.

Pays et mœurs. Le pays des Moabites est montueux et propre au pâturage. Leur capitale se nommoit Ar. Ils étoient gouvernés par des rois, et pratiquoient la circoncision. Moïse trouva encore établie parmi eux la croyance en un seul dieu, sans doute transmise par Loth, mais obscurcie par des notions fausses. On leur reproche de l'obscénité dans les mœurs. Ils sacrifioient sur les montagnes des taureaux et des boucs, et même, dans des occasions extraordinaires, des victimes humaines. Les enfants de Moab, se multipliant et s'étendant, chassèrent ou détruisirent les premiers habitants du pays, race gigantesque et terrible qui descendoit de Cham, mais qu'ils trouvèrent très affoiblis par les victoires de Coder La Homer, roi d'Edom.

Balaam. Balack, un de leurs rois, pressé par les Israélites quand Josué les introduisit dans la terre promise, et sentant son impuissance, employa avec succès contre eux les moyens des hommes foibles, la superstition et la séduction. Persuadé qu'il y a une vertu secréte attachée aux imprécations et malédictions qu'on lance contre un ennemi, Balack fait venir un prophète nommé Balaam, l'engage d'aller sur une montagne d'où il pourroit voir l'armée ennemie et de la maudire. Balaam se met en marche ; mais son ânesse refuse d'avancer. Il la pique, l'animal résiste, parle, et se plaint d'être maltraité pendant qu'un ange armé lui barre le chemin. Balaam cependant, desirant gagner les présents qu'on lui promettoit, ouvre la bouche pour lancer des malédictions, mais contre ses efforts il n'en sort que des bénédictions. Outré à son tour d'être malgré lui un organe de prospérité pour le peuple qu'il vouloit perdre : « En vain, dit-il, à Balack, vous pré-

« tendez nuire à cette nation, tant qu'elle sera fidèle à « son Dieu ; le seul moyen de la vaincre est de lui faire « oublier sa religion : envoyez dans leur camp vos plus « belles filles munies d'instructions nécessaires, et « comptez sur le succès. » En effet, il ne se fit pas attendre ; de la débauche, les Israélites passèrent bientôt à l'idolâtrie. Dieu les en punit par une plaie qui emporta plusieurs milliers d'hommes, et les Moabites furent délivrés.

Un roi de cette nation, nommé Eglon, tint pendant dix-huit ans les Israélites sous sa domination, et leur imposa un fort tribut. Un Benjamite, nommé Chol, qui étoit chargé d'aller le payer, forma le projet d'affranchir sa nation de cette servitude, et y réussit en tuant le tyran. A leur tour, ces peuples passèrent sous le joug des Israélites pendant le règne de David ; et en général ils partagèrent les succès de leurs vainqueurs et leurs disgraces ; traînés comme eux en captivité, révoltés, soumis, jusqu'à ce qu'ils se confondirent dans les grandes nations qui ravagèrent ces contrées, où quelques uns de leurs descendants existent, dit-on, encore sous la dénomination générale d'Arabes.

AMMONITES.

Ammon, père des Ammonites, descendoit de Loth, par sa fille cadette : ils trouvèrent, comme les Moabites, des géants qui insensiblement disparurent. Ce pays, assez uni, étoit fertile en blé. La capitale se nommoit Rabbah. Ils avoient des rois, et pratiquoient la circon-

Ammonites, situés entre les montagnes de Galaad, le Jourdain, la rivière d'Amon, les Moabites et les déserts de l'Arabie.

Mœurs et coutumes.

cision. C'est tout ce qu'on en sait. On n'a pas plus de lumière sur leur religion, qui a été pure dans son principe ; mais ils la souillèrent par le culte de Moloch, dieu du feu, auquel ils immoloient leurs enfants. Des historiens disent qu'ils ne faisoient que les passer sur la flamme pour les purifier ; d'autres, ce qui n'est que trop vraisemblable, prétendent qu'ils les jettoient vivants dans des fournaises de cuivre, au bruit des tambours, qui empêchoit qu'on entendît les cris de ces malheureuses victimes.

Ils soutinrent souvent la guerre contre les Israélites avec des succès variés. On raconte une cruauté atroce de Nahash, un de leurs rois. Ayant réduit à l'extrémité la ville de Jabès qu'il assiégeoit, les habitants offrirent de se rendre, et de le reconnoître pour souverain. « Je le veux, répondit-il, mais à condition que, pour « préliminaire de l'alliance, on vous crévera à chacun « l'œil droit. » En réponse à cette terrible proposition, les habitants demandèrent sept jours de délai. Pendant cet intervalle il leur arriva des secours, et le barbare en fut pour son affreux projet.

L'imprudence d'un jeune roi, nommé Hanon, leur attira une guerre cruelle de la part de David. Ce prince lui avoit envoyé des ambassadeurs pour le féliciter au commencement de son régne. De mauvais conseillers persuadèrent à Hanon que c'étoit un prétexte pour reconnoître ses forces. Sur cette supposition, il leur fait couper la moitié de la barbe et leurs habits jusqu'à la ceinture, et les renvoie ainsi honteusement défigurés. David prit les armes. La guerre dura plusieurs années. Enfin Hanon fut assiégé dans sa capitale, qui fut prise d'assaut, et il périt dans l'action. David, dit

Joseph, ôta lui-même de dessus la tête du mort sa couronne d'or, ornée de pierreries de grand prix, et fit expirer tous les habitants dans les supplices. Ceux des autres villes ne furent pas mieux traités. Ce carnage effaça pour long-temps les Ammonites de la liste des nations belliqueuses. Cependant on les voit reparoître sous les Macchabées, leur tenir tête, puis disparoître engloutis par les grandes nations, et ne plus subsister qu'en petit nombre, comme leurs frères les Moabites, sous le nom d'Arabes.

MADIANITES.

Madianites, dans l'Arabie Pétrée, entre le lac Asphaltide, le pays de Moab, la mer Rouge et l'Idumée.

A l'orient du Jourdain, sur le bord de la mer Rouge et de l'Arabie Pétrée, habitoient les Madianites, issus de Madian, fils d'Abraham et de Cétura son esclave. Cette position les rendit pasteurs et marchands. Les premiers vivoient sous des tentes, faisoient paître leurs immenses troupeaux dans ces plaines, partie verdoyantes, partie sablonneuses et parsemées de roches; ils s'arrêtoient où ils trouvoient des sources et des pâturages : et quand ceux-ci étoient consommés, ils alloient ailleurs en chercher d'autres.

Mœurs et coutumes.

Entre les bestiaux qui composoient leurs troupeaux, il se trouvoit beaucoup de chameaux et dromadaires, qu'on appelle les vaisseaux de terre, à cause de la charge qu'ils portent. Ils les vendoient avantageusement à ceux de leurs compatriotes qui se livroient au commerce. Ces marchands le faisoient, comme ils le font encore aujourd'hui, à travers les déserts. Ils ap-

portoient aux pasteurs des parfums de l'Arabie. Le voisinage de la mer Rouge les rendit aussi marins. Par cette voie ils tiroient les étoffes précieuses de l'Inde ; de sorte que, sous des tentes couvertes d'un feutre grossier, habitoit souvent le luxe asiatique.

Religion.

Des peuples errants et voyageurs, s'ils ont une religion, ont rarement un culte fixe ; celui-ci se propage par la communication et l'enseignement dans les grandes sociétés, et sur-tout dans les villes. Or il y avoit très peu de cités chez les Madianites. Leur capitale s'appeloit Madian ; on en voit encore les ruines sous le même nom. Ils ne pratiquoient pas la circoncision, ils adoroient en grande partie de faux dieux ; mais ils rendoient aussi hommage au véritable. Jéthro, surnommé le prêtre de Madian, qui fut en commerce d'amitié avec Moïse, laissa au milieu des Madianites, ses frères, une postérité qui ne se souilla jamais par les rites de l'idolâtrie, mais qui aussi fit peu de prosélytes.

Gouvernement.

Les chaînes du gouvernement ne les gênoient pas plus que le joug de la religion. Ils se laissoient commander tantôt par un roi, tantôt par plusieurs chefs, qui étoient obéis autant que l'autorité pouvoit se faire respecter chez des peuples si portés à l'indépendance. Leurs guerres étoient des courses très redoutées par les Israélites, qui fréquemment y ont été fort exposés, et s'en sont quelquefois cruellement vengés; mais il n'étoit pas aisé d'atteindre les Madianites. Ils se précipitoient dans le pays comme un torrent, ravageoient, fuyoient, et, quand on les croyoit bien loin, revenoient piller le reste. Si on les poursuivoit avec opiniâtreté, hommes, femmes, enfants, bestiaux, s'enfonçoient dans le désert, ne laissant après eux aucune trace.

Leurs guerres avec les Israélites ont toujours été fort cruelles. Il semble que ce fût un défi à qui s'extermineroit avec le plus de fureur ; ils s'égorgeoient et réduisoient leurs villes en cendres. Après avoir subi les mêmes vicissitudes du sort que les Israélites, le nom des Madianites s'est mêlé et perdu dans les nations les plus célèbres de l'Arabie.

ÉDOMITES OU IDUMÉENS.

Édomites ou Iduméens, situés entre Madian, le Jourdain et la Méditerranée.

Les Iduméens descendoient d'Abraham par Isaac son fils, qui fut père d'Esaü, nommé aussi Edom. La terre qu'ils habitoient a tellement varié, qu'il est impossible d'en fixer la juste position et l'étendue. On sait seulement que, tantôt élargie, et tantôt resserrée, elle a occupé un lieu difficile à circonscrire, entre Madian, le Jourdain et la Méditerranée, qu'elle touchoit en plusieurs points : elle est remplie de montagnes, baignée d'eaux courantes ; mais elle a des sources, et elle produisoit autrefois du vin et du froment.

Mœurs et coutumes.

Même difficulté pour décrire les mœurs et les coutumes des Iduméens, qui ont dû changer dans la durée des siécles. Pendant leur état de prospérité ils faisoient un grand commerce, tant sur la mer Rouge que sur la Méditerranée ; leur commerce principal étoit avec Tyr et Sidon. Ils mettoient sur pied des troupes nombreuses, et beaucoup de chariots armés, qui décidoient alors du succès des combats. Leurs villes étoient bien bâties et bien fortifiées ; ils cultivoient les sciences et les arts. On leur reproche quelque chose d'insociable

dans le caractère, de la dureté, de l'orgueil, qui ne les abandonnoit pas même dans leurs disgraces.

Religion et gouvernement.

Descendants d'Isaac, ils conservoient la circoncision et le culte d'un seul dieu, sauf les cérémonies idolâtres que l'ignorance, les préjugés, la corruption des mœurs et les mauvais exemples de leurs voisins ont pu y joindre. Le premier gouvernement fut patriarcal, ensuite ils établirent la royauté élective.

Enfants d'Isaac par Esaü, comme les Juifs l'étoient par Jacob, ces deux peuples frères furent des ennemis très acharnés. Les Iduméens, dans le pays où Esaü les avoit pour ainsi dire implantés, avoient trouvé d'anciens habitants dont la race s'éteignit insensiblement. Ils y réussirent seuls, s'y établirent, s'y fortifièrent; et, lorsqu'ils jouissoient tranquillement de leurs possessions, arriva une nation entière, que le désert où elle avoit erré pendant quarante ans vomit sur cette contrée florissante. Le roi Edom s'opposa d'abord à son passage, et traita ensuite avec elle.

On sait l'antipathie chagrine qu'Esaü montra toujours à son frère Jacob, depuis que celui-ci lui eut acheté son droit d'aînesse. Il semble que ce sentiment devint héréditaire dans leurs descendants. Les Iduméens et les Juifs ne firent pas la guerre comme les autres peuples : c'étoit une fureur et une rage qui les portoit non à se vaincre, mais à se détruire. Après une bataille importante qu'ils se livrèrent, dans laquelle les Iduméens perdirent dix-huit mille hommes, Joad, général de David, fit massacrer tous ceux qu'on put rencontrer. Les malheureux restes de ce peuple infortuné se réfugièrent partie chez les Moabites, partie en Egypte, avec Nadad leur roi. Il tenta de rentrer dans son royaume,

et ne réussit pas. L'Idumée resta assujettie à la maison de David, gouvernée par ses vice-rois. Les Iduméens voulurent rompre leurs chaînes; les Juifs les appesantirent; quoique vaincus, ils les secouèrent de nouveau, et une défaite éclatante entraîna la perte de leur capitale, située sur des rochers, d'où le général ennemi fit précipiter dix mille captifs.

Après de pareilles exécutions, il n'est pas étonnant qu'ils aient conservé une haine violente contre les Juifs; ils étoient toujours prêts à se liguer contre eux. Réduits comme eux en esclavage par les Babyloniens, il semble que leur malheur ait été soulagé par celui de leurs anciens ennemis; et ils firent tous leurs efforts pour engager leur commun vainqueur à raser Jérusalem.

Il manqueroit un trait au tableau du caractère opiniâtre et vindicatif des Iduméens, si on ne remarquoit qu'ils étoient aussi incapables de se céder entre eux, que de s'entendre avec leurs voisins. Ils se minoient par des guerres perpétuelles au dedans et au dehors, et une nation si puissante fut réduite à se réfugier sur un coin de la contrée qu'elle occupoit auparavant tout entière avec gloire. Elle se fondit dans la masse des Juifs qu'elle abhorroit, et dans la lie des peuples voisins dont elle avoit souvent soumis l'alliance à ses intérêts et à ses caprices.

AMALÉCITES.

Les Amalécites descendoient d'Eliphaz, premier né d'Esaü, mais par une esclave, au lieu que les Iduméens

Amalécites, entre Chanaan, Édom, l'Égyp-

te et les déserts du côté de la mer.

descendoient d'une femme légitime. C'est sur cette diversité d'origine que l'on fonde la différence qui a toujours existé entre ces deux peuples.

Arts et coutumes.

D'ailleurs ils se ressembloient par la religion, mélangée de bien et de mal, par le goût des arts, par le commerce, que leur position entre les mers Rouge et Méditerranée, et la proximité de l'Egypte, leur permirent de cultiver et d'étendre. On les soupçonne même d'avoir été conquérants, et d'avoir fait partie de ce peuple pasteur qui subjugua l'Egypte, et y domina pendant trois cent soixante ans. C'est sans doute à l'époque d'une si éclatante prospérité que les historiens juifs le nomment *le premier des peuples*; mais aussi, à côté de cette pompeuse qualification, se trouve cette prédiction : « Sa mémoire sera pour jamais effacée de dessous les « cieux. »

En effet, les guerres perpétuelles contre leurs voisins, et sur-tout contre les Juifs, les ruinèrent insensiblement. Saül en fit une destruction effrayante; David extermina, par l'ordre d'un prophète, ce qui avoit échappé au premier massacre, et il n'eut pas la permission de sauver leur roi Agag, qui fut coupé par morceaux. Depuis cette terrible exécution on ne voit plus le nom d'Amalec que dans l'histoire d'Esther, lorsque Aman, Amalécite, par vengeance d'une humiliation que le Juif Mardochée lui avoit attirée sans le vouloir, conçut le dessein de faire périr en une seule nuit, non seulement tous les Juifs répandus dans les états d'Assuérus, roi de Babylone, mais ceux même qu'il avoit laissés en Judée, pleurer sur les ruines de leur patrie. Cet affreux projet retomba sur Aman, qui fut exterminé avec toute sa famille; et les Juifs eurent la permission de

poursuivre par-tout leurs ennemis, dont ils firent un grand carnage. Après cet événement les Amalécites n'ont plus reparu.

CHANANÉENS.

Chanaan, entre le mont Liban, les Moabites et les Philistins.

Il est aussi difficile de fixer l'arrondissement du pays des Chananéens, que d'y placer les différentes tribus qui l'ont habité. Elles étoient au nombre de sept ou de neuf, descendant de Cham, fils de Noé. Les Chananéens furent principalement l'objet des malédictions que nous avons rapportées, données par Noé à Cham, père de ces peuples, et leur destinée étoit d'être à la fin exterminés, chassés ou assujettis.

Mœurs et coutumes.

On sait peu de chose des Chananéens avant l'irruption des Israélites dans leur pays. De certains détails qui se rencontrent incidemment dans les historiens juifs, on conclut que les Chananéens étoient bergers, laboureurs, soldats, artisans, marchands, matelots, selon leur sol et leur position. Chaque tribu étoit gouvernée par un roi; ils se réunirent souvent contre Israël, l'ennemi commun. Leur résistance, quand ils étoient attaqués, fait croire qu'ils étoient bons soldats. Ils ne manquoient pas de bonnes villes et de forteresses, où ils soutinrent des siéges prolongés par tout ce que l'art des défenses fournissoit alors d'expédients; enfin ces sept ou neuf peuples faisoient comme un corps de nation partagé en plusieurs membres, avec des lois soit communes, soit propres à chacune : il en étoit de même de la religion. On voit d'un côté Melchisedech, un de

leurs rois, professer hautement le culte du vrai dieu, et de l'autre des prêtres de Moloch brûler impitoyablement les enfants qu'une partie des Chananéens offroient en holocauste à cette divinité infernale.

Du reste, il paroît que leurs rois n'étoient pas despotes ; ils régloient les affaires intérieures et extérieures dans des assemblées populaires. Ainsi ce fut le peuple entier, et non le roi seul, Ephron, qui transigea avec Abraham pour un terrain propre à la sépulture de sa famille. Ces chefs n'usoient guère que du droit de persuasion, comme il paroît dans l'aventure de Dina.

Dina. Hamor, roi de Sichem, avoit un fils qui devint éperdument amoureux de Dina, fille de Jacob. Emporté par la fougue de ses desirs, ce jeune prince osa satisfaire sa passion sans l'aveu de celle qui la causoit. Les frères de la personne outragée courent aux armes. Hamor, les larmes aux yeux, conjure Jacob et ses fils de pardonner aux siens ; et le jeune prince, revenu à des sentiments vertueux, offre d'épouser la jeune Israélite. Les frères consentent au mariage et à oublier l'injure, à condition que Hamor se fera circoncire avec toute sa famille. Hamor assemble son peuple, lui représente l'avantage d'une alliance qui ne sera solide qu'à cette condition : ils se laissent gagner. L'opération se fait ; et le troisième jour, dans la force de la douleur, Siméon et Lévi, enfants de Jacob, paroissent subitement à la tête de leurs serviteurs armés. Hommes, femmes, enfants, bestiaux, ils passent tout impitoyablement au fil de l'épée, sans que les Chananéens, mis par la blessure hors d'état de se défendre, puissent faire aucune résistance.

Rois. Leur histoire, depuis, n'est qu'une longue suite

de guerres avec les Israélites, dans lesquelles ils éprouvoient beaucoup plus de revers que de succès. Leurs défaites sont toujours, dans l'histoire, accompagnées de circonstances merveilleuses et funestes. Arod, roi du sud de Chanaan, Og, roi de Basan, voulant résister aux premiers efforts du peuple de Dieu, sont totalement détruits. Josué prend Jéricho par un miracle, et n'y laisse en vie qu'une femme et sa famille. Le roi d'Aï est étranglé à la vue de sa ville dévorée par les flammes. Les Gabaonites évitent le sort commun, en surprenant une alliance comme s'ils venoient de loin; si Josué leur laisse la vie, il les condamne pour toujours aux travaux des esclaves. Cinq rois se joignent et mettent à leur tête Adonizédec, pour arrêter Josué. Celui-ci appelle contre eux une nuée de pierres qui les écrasent, arrête le soleil pour achever la défaite, et les fait pendre tous cinq à l'entrée d'une caverne où ils s'étoient réfugiés. Sept princes encore réunis périssent avec leurs peuples sous les successeurs de Josué. Adonizédec, qui avoit fait couper les pouces des mains et des pieds de soixante-dix rois ou chefs chananéens, subit la même peine. Sisara, un d'entre eux, qui croyoit écraser les Israélites sous les roues de ses chariots de fer, que l'on comptoit au nombre de neuf cents dans son armée, est mis en fuite, et périt de la main d'une femme, qui lui enfonça un clou dans la tête. Ainsi tout contribuoit aux triomphes sanglants du peuple choisi, pendant que les malheureux Chananéens, sous l'anathème de la proscription, s'anéantissoient malgré des prodiges de valeur. Les uns s'ensevelirent sous les ruines de leurs cités, les autres les abandonnèrent en frémissant de rage; ceux-ci allèrent fonder des colonies en Afrique;

plusieurs s'établirent sur la côte, où le commerce les rendit célèbres sous le nom de *Phéniciens ;* le plus petit nombre resta dans le pays où il dominoit auparavant, et fut toléré.

PHILISTINS.

Philistins, Philistine ou Palestine, le long de la mer Méditerranée, entre Amalec, Édom, les tribus de Dan, Siméon et Juda.

A la différence des peuples dont nous venons de parler, destinés au glaive des Israélites, les Philistins étoient comme une verge dans la main de Dieu, quand il vouloit châtier son peuple. Leur pays, uni le long de la mer, s'éléve dans le fond en montagnes et en collines non seulement très fertiles, mais ornées de points de vue les plus agréables. Il n'y a point de rivières; mais il y a un grand nombre de ruisseaux qui descendent des montagnes. Le climat est doux et tempéré. Des Philistins, le pays a pris le nom de *Palestine*, lequel est demeuré à ce pays, que les Juifs habitoient anciennement. Leurs principales villes étoient Gaza, un peu dans les terres, mais jointe à la mer par un port peu éloigné; Ascalon, vrai port de mer; et Azoth, située sur une colline plantée de vignes. Des vallées fertiles en blé les environnent; ces villes subsistent encore.

Mœurs et coutumes.

Les Philistins descendoient de Cham, et pourroient bien avoir été une colonie égyptienne. Leurs chefs n'avoient d'abord qu'une puissance bornée, ou plutôt leur gouvernement étoit une espéce d'aristocratie : ils élisoient des chefs qui rendoient compte tantôt aux grands, tantôt au peuple; de sorte qu'on peut dire que quelquefois ils ont vécu sous une république démocratique

Leur langue différoit peu de celle des Juifs ; ils possédoient sans doute les mêmes talents dans les arts. On leur attribue l'invention de l'arc et de la flèche ; ils avoient parmi eux des géants, reste d'une ancienne race détruite.

Abimélech, un de leurs rois, connoissoit le vrai Dieu. Religion.
Cette lumière s'est éclipsée insensiblement, et peu de pays ont été couverts d'une idolâtrie aussi épaisse. Dagon étoit adoré à Azoth ; Astarté ou Vénus, à Geth : Béelzebuth ou le dieu des mouches, à Ezron, où il y avoit un oracle célèbre. Les Philistins s'acquittoient des devoirs extérieurs de leur religion avec beaucoup de pompe dans des temples spacieux et bien décorés. Ils offroient à leurs dieux la partie la plus précieuse de leur butin. Quoique extrêmement superstitieux, ils n'immoloient pas de victimes humaines.

Deux Abimélech ont été successivement amoureux, l'un de la femme d'Abraham, l'autre de la femme d'Isaac, que ces patriarches faisoient passer pour leurs sœurs ; et tous deux les rendirent intactes à leurs époux, et joignirent des présents à cette restitution. S'il y eut, dans ces premiers temps, entre les deux nations, de la bonne intelligence, toutes deux se brouillèrent par la suite, et n'eurent jamais de paix constante. Sous le règne de Jephté, Samson, renommé pour sa force, humilia cruellement les Philistins ; il leur tua à plusieurs fois beaucoup de jeunes gens, prit Ascalon, emporta sur ses épaules les portes de Gaza, brûla leurs moissons. Ils surprirent ce guerrier trahi par Dalila, sa maîtresse, et lui crevèrent les yeux ; mais les principaux de la nation l'ayant fait venir pour leur servir de jouet [illegible] e temple où ils étoient assemblés, il en ébranla

les colonnes, et s'ensevelit avec eux sous les ruines.

On ignore en grande partie les succès de ce peuple sur les Israélites : ils furent considérables, sans doute, puisqu'ils purent s'emparer de l'arche d'alliance, ce dépôt si précieux, si cher au peuple de Dieu; ils la mirent dans le temple de Dagon, leur idole, comme une offrande qu'ils lui présentoient. Dieu les en punit en renversant l'idole, et en permettant qu'ils fussent eux-mêmes attaqués d'une maladie honteuse. Une autre preuve encore de la supériorité des Philistins, c'est qu'ils ôtèrent aux Israélites toutes leurs armes, et ne laissèrent pas chez eux un forgeron. Ceux-ci se retirèrent de cette humiliante situation par les victoires du jeune David, qui, d'un coup de pierre lancée avec sa fronde, tua le géant Goliath, couvert de pied en cap d'une armure d'airain.

Les Philistins reprirent leur supériorité, et gagnèrent une grande bataille où Saül fut tué; David vengea cette défaite. D'autres rois d'Israël les tinrent sous le joug; mais ils le secouèrent, et ne furent jamais soumis. Enfin, comme si la destinée de ces deux peuples devoit se balancer jusqu'à la fin, après s'être épuisés réciproquement, ils passèrent ensemble sous la domination des Assyriens; mais les Philistins s'y sont perdus. Tels sont les peuples qui ont occupé avant les Israélites la terre qui leur étoit promise. Ceux-ci ont été contrariés dans leurs conquêtes, et quelquefois asservis par des voisins dont l'histoire doit encore précéder celle des Juifs, parcequ'elle y porte des lumières nécessaires.

SYRIENS.

La Syrie, entre le mont Taurus, l'Euphrate, l'Arabie déserte, la Palestine, la Méditerranée, et la Cilicie.

La Syrie a été partagée en plusieurs provinces, dont les bornes et les noms ont perpétuellement varié. On y trouve de grandes montagnes, des rivières considérables, des pays fertiles et des déserts. Pendant qu'un froid âpre glace les sommets du Taurus, que le Liban et l'Anti-Liban sont couverts de neige, que le reste de la Syrie, privé du souffle des vents, privé d'ombrage, languit sous un climat d'une chaleur étouffante qui affaisse les esprits et les corps, un air frais circule entre les collines qui soutiennent les hautes montagnes, suit les bords du fleuve Oronte, et vivifie les habitants de ces contrées délicieuses. Entre les raretés naturelles doivent être cités les cèdres du Liban, ces arbres célèbres, objet d'un culte antique, et encore religieusement honorés de nos jours; deux vallées qui sont remplies de sel à une profondeur qu'on n'a pu sonder, enfin les eaux minérales de Palmyre.

Climat.

Balbec et Palmyre.

Quand les guerres, nos discordes civiles et la main du temps auront détruit nos cités, ceux que notre réputation attirera dans nos déserts pour y contempler les restes de notre ancienne magnificence trouveront des monceaux de décombres effrayants; mais nulle part ils ne trouveront une quantité aussi prodigieuse de riches débris qu'on en admire à Balbec et à Palmyre.

Balbec, située dans une plaine délicieuse au pied du mont Liban, paroît avoir été la demeure de plusieurs

puissants rois qui se sont succédé dans ce palais : un seul de ces rois n'auroit pu achever les édifices dont les débris étonnent encore. Cette ville est absolument ruinée; mais on n'y peut faire un pas sans trouver des fragments précieux de sculpture et d'architecture, des statues sans nombre, des colonnes, de vastes voûtes, et des murailles chargées de bas-reliefs, de longues rampes d'escalier du plus beau marbre, des incrustations, et tout ce qui peut orner les édifices superbes par eux-mêmes.

Palmyre, entourée de sables, encore éloignée de l'Euphrate, présente des débris qui, par la quantité, les masses et la variété, ne sont pas moins imposants que ceux de Balbec. On fait remonter la splendeur de cette côte au temps de Salomon. Les Grecs et les Romains y ont, comme à Balbec, imprimé le caractère de leur touche élégante. On y distingue encore des temples, des amphithéâtres, des cirques, des tombeaux, où la vanité humaine survit aux dépouilles de ceux qu'on y a déposés : leurs noms sont effacés; mais ceux de la reine Zénobie et de Longin, son ministre, resteront gravés avec éloge dans les fastes de l'histoire.

Mœurs et coutumes.

Les Syriens descendent d'Aram, le plus jeune des fils de Sem. Il s'est joint à eux beaucoup de familles chananéennes échappées au fer d'Israël, en sorte qu'ils descendent aussi en partie de Cham. La Syrie a été d'abord divisée en petits royaumes, dont le principal étoit celui de Damas. Pendant un certain espace de temps il a envahi tous les autres. En général, les Syriens ont passé et passent encore pour une nation molle et efféminée. Aux efforts qu'ils faisoient pour se rapprocher, non seulement des habitudes des femmes, mais encore

de leur sexe, on croiroit qu'ils avoient honte d'être hommes.

Religion.

Ces désordres peuvent provenir du climat; mais ils proviennent encore plus de la religion. On n'en connoît pas dans l'antiquité dont les rites et les emblêmes aient été plus propres à gâter l'imagination et à corrompre les mœurs. Leurs prêtres les plus accrédités étoient des eunuques qui ne portoient que des habits de femme, et qui affectoient des manières molles et lascives.

Le temple de la grande déesse syrienne, bâti dans la ville d'Hériapolis, étoit comme un panthéon ou une réunion de toutes les divinités grecques, soit que les Syriens les aient prises des Grecs, ou les Grecs des Syriens. Le sanctuaire étoit rempli du cortége des dieux et déesses, Jupiter, Apollon, Mercure, Junon, Vénus, Minerve, enfin de toutes les divinités qui peuploient l'olympe grec. La déesse elle-même portoit en ornement les attributs de chacune des divinités femelles : le sceptre de Junon, la ceinture de Vénus, la quenouille de Némésis, le ciseau des parques, chaque emblême orné de pierreries les plus estimées pour leur éclat et leur grosseur. Le soleil et la lune avoient aussi leur trône dans ce temple, mais ces divinités n'avoient aucune statue. On y voyoit pourtant celle de Sémiramis, à laquelle on attribue la fondation de ce temple; et, ce qui paroît étonnant, celles d'Hélène, d'Hécube, d'Andromaque, de Pâris, d'Hector, en un mot les statues de tous les héros de Troie. Ce mélange cause une grande incertitude sur ce qu'il faut penser des dogmes syriens, d'autant plus qu'il y avoit aussi des statues de dieux qui présidoient aux maladies, aux fléaux et aux infirmités, celles de Philomèle, de Progné, de Térée changé en oi-

seau, et de Sardanapale même. Enfin, on montroit avec vénération une fente au pavé, par laquelle s'étoit écoulée l'eau du déluge de Deucalion.

Rien ne manquoit à ce temple. On y gardoit des chevaux, des lions, des aigles, animaux sacrés. Un lac environné de statues conservoit des poissons. On ne sait si c'étoit en leur honneur qu'on brûloit jour et nuit de l'encens sur un autel qui paroissoit flotter sur l'eau, tant on avoit de peine à deviner ce qui le soutenoit. L'arsenal du paganisme n'auroit pas été complet, s'il n'y avoit pas eu un oracle : il étoit rendu par Apollon, le seul de ces dieux qui eût des vêtements, mais exprimé par l'organe de ses prêtres, après des bruits effrayants qu'on entendoit dans le temple, dont les portes restoient fermées. Les cérémonies les plus impures se pratiquoient dans l'enceinte de ces temples.

Arts, sciences et commerce.

Une infame mollesse n'empêchoit pas les Syriens de se rendre habiles dans les arts et dans les sciences. Leur heureuse situation, presque au centre de l'ancien monde, les a rendus comme dépositaires et gardiens des connoissances des autres peuples; ils les ont très long-temps conservées dans leur langue, et perpétuées par leur écriture, qui ressembloient beaucoup, l'une et l'autre, à celles des Hébreux. Ils ont fait un grand commerce, sur-tout par l'Euphrate, qui leur procuroit les marchandises de la Perse et de l'Inde, qu'ils portoient en Asie. Leur pays étoit aussi le passage de la côte la plus commerçante de la mer Rouge à la Méditerranée, et ils eurent sur la première mer un port qui les rendit quelque temps maîtres du commerce de l'Égypte.

Rois de Zobah.
Ap. D. 1055.
Av. J. C. 1044.

Plusieurs cantons de Syrie ont eu leurs rois, dont on connoit peu le nombre et la succession. Le plus fameux

de ceux de Zobah fut Hadarézer, qui eut une guerre malheureuse avec David. Auparavant il aspiroit à la souveraineté de toute la Syrie; mais quand il vit ses troupes et celles de ses alliés défaites, il dut s'estimer heureux de mourir sur son petit trône.

Celui de Damas s'éleva sur les ruines de ce trône. De Damas. Benhadad I.
Trois de ses possesseurs soutinrent contre les Israélites des guerres dont on ignore le détail. Les efforts inutiles Ap. D. 2059. Av. J. C. 939.
de Benhadad Ier sont plus connus. L'imagination est effrayée du nombre d'hommes que les anciens rois de Syrie mettoient sur pied, et des prétentions insolentes que leur inspiroient ces armées formidables. Benhadad, campé devant Samarie, n'ordonnoit pas moins au roi Achab, que de laisser fouiller son palais ainsi que les palais des grands, pour y prendre tout ce qui conviendroit, richesses, hommes et enfants. « S'il refuse, ajou« toit-il, j'aménerai une autre armée si nombreuse, que « quand chacun de mes soldats n'apporteroit des ruines « de Samarie qu'une poignée de terre, toute la ville dis« paroîtroit. » Cette menace eut le sort ordinaire de ces sortes de bravades. Benhadad étoit tranquille dans son camp, où il se croyoit fort en sûreté; on l'avertit qu'un petit corps d'Israélites sort de la ville : *Qu'on me les amène en vie*, dit-il. C'étoit le roi Achab, qui, à la tête d'une troupe déterminée, venoit à midi surprendre les Syriens, qui étoient à table. A la première attaque du monarque israélite, les Syriens, saisis d'une terreur panique, fuient épouvantés jusque dans leur pays.

« Cette victoire, dirent à Benhadad ses courtisans, a « été bien facile à Achab. Son dieu est le dieu des mon« tagnes; les nôtres sont les dieux des plaines : atta« quez-y les Israélites, vous verrez ce qu'ils devien-

« dront. » Benhadad l'éprouva : il perdit cent mille hommes ; et une muraille de la ville d'Aphek, où il se réfugia, en écrasa, dit-on, vingt-sept mille en tombant. Ces défaites abattirent la fierté de Benhadad ; il demanda la paix à Achab, et on les vit tous deux placés dans le même char comme des amis ; mais ces rois se brouillèrent encore, et il y eut une bataille sanglante dont le succès resta indécis.

Naaman. Le général qui commandoit cette expédition se nommoit Naaman ; il étoit affligé de la lèpre. Une jeune fille israélite qu'il avoit faite captive lui conseilla de recourir à Elisée, prophète israélite. Ce général y recourut, et le prophète non seulement lui procura la santé du corps, mais encore celle de l'ame, en l'instruisant dans la foi et le culte d'un seul dieu. La réputation d'Elisée comme d'un homme favorisé de Dieu, et à qui rien n'étoit caché, se répandit dans la cour de Benhadad. Ce prince, à l'occasion d'une autre expédition méditée contre les Juifs, et dont le secret avoit été éventé, se persuada que c'étoit l'homme merveilleux qui avoit découvert son projet. Il envoie des soldats pour le prendre et le lui amener. Ils arrivèrent de nuit ; mais le soleil ne se leva pas pour eux : ils furent frappés d'aveuglement. On les mena sans qu'ils s'en aperçussent au milieu de Samarie, où la vue leur revint, et ils furent bien étonnés de se voir où ils étoient. Les Samaritains, qui avoient tant à se plaindre de l'acharnement de leur roi, ne les traitèrent cependant pas en prisonniers ; ils les renvoyèrent sains et saufs.

Hazaël. Ap. D. 2159. Av. J. C. 839. Malgré cette générosité, Benhadad revint encore une fois contre Samarie, et ce fut la dernière : Hazaël, un de ses généraux, lui ôta la couronne et la vie. Celui-ci eut

contre les Juifs toute l'animosité de son prédécesseur, et plus de succès, puisqu'il prit et saccagea Jérusalem, et qu'il assujettit les royaumes d'Israël et de Juda ; il se fit aussi, par la prise d'Elath, un grand établissement sur la mer Rouge. Sous Hazaël la Syrie parvint au plus haut degré de puissance.

Benhadad II, son fils, perdit toutes ses con[illegible] même fut contraint de se rendre tributaire d[illegible] Rézon effaça cet opprobre, et l'imprima à son tour sur le front d'Israël : réciprocité cruelle que les peuples exercent les uns contre les autres, sans prendre garde qu'elle les méne à leur perte. Ces deux peuples rivaux passèrent, comme on le verra, sous le joug des Assyriens.

Rézon.
Ap. D. 2063.
Av. J. C. 835.

PHÉNICIENS.

Le nom de Phénicie, celui de Tyr et de Sidon, les principales villes de ce pays, présentent à l'esprit l'idée d'une des contrées les plus commerçantes de l'univers. Otez-en les étrangers que le commerce y attiroit, vous n'aurez qu'un peuple peu nombreux, peut-être des fuyards de Chanaan, fortifiés de familles syriennes et égyptiennes, répandus en long sur un terrain assez fertile, et bordé par la Méditerranée.

Phénicie, entre la Syrie, le royaume de Juda et la Méditerranée.

Origine des Phéniciens.

Les villes des Phéniciens, surchargées d'habitants, ont été obligées, en plusieurs circonstances, de se débarrasser par des colonies de l'excédant de leur population. Des côtes de la Méditerranée, elles s'étendirent jusqu'au détroit de Gibraltar. Les Phéniciens, actifs,

Mœurs et coutumes.

Arts et sciences.

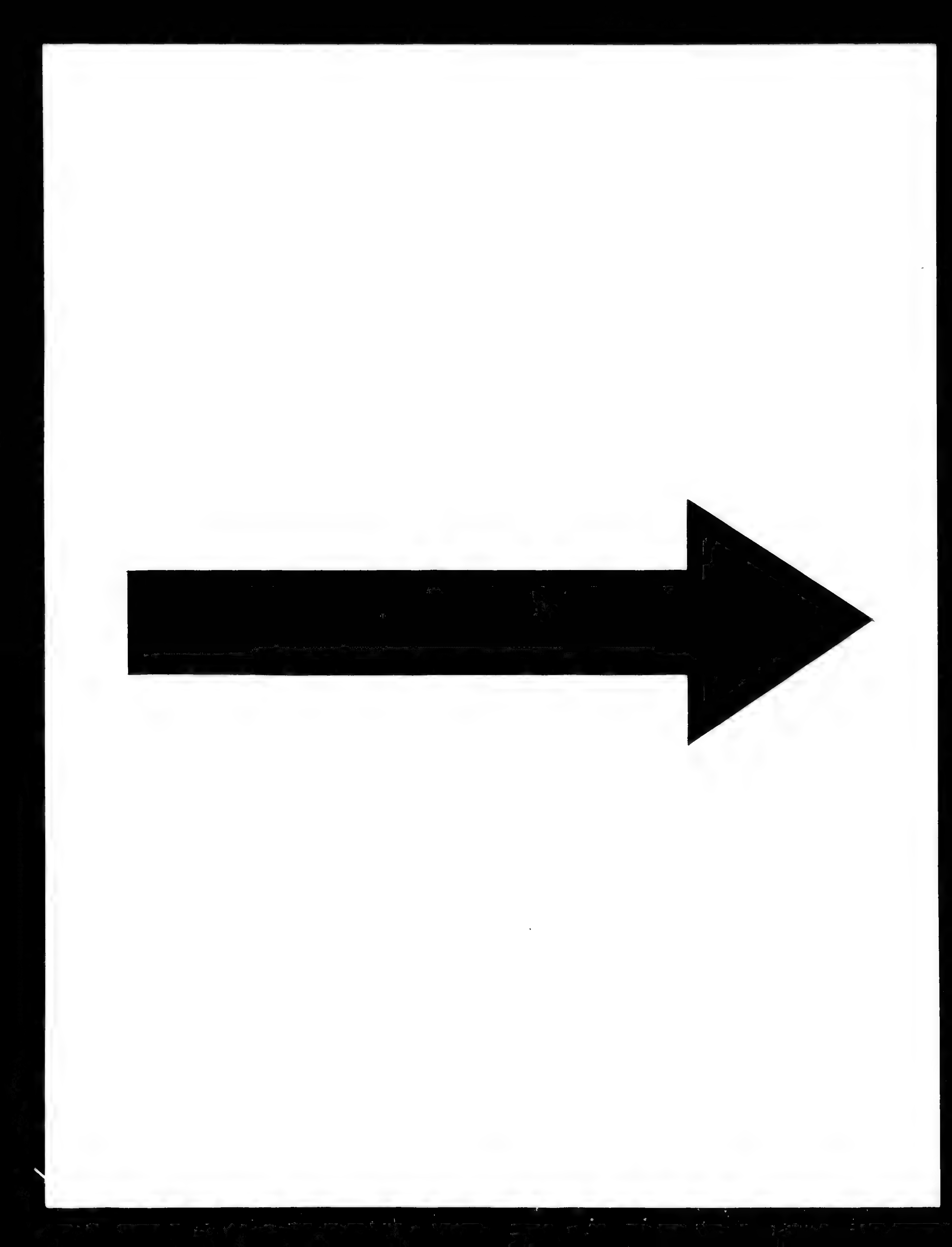
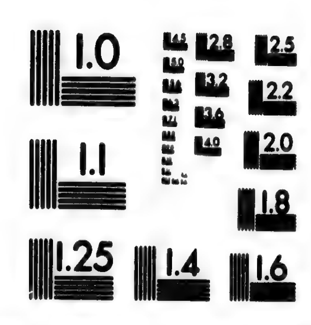


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"



entreprenants, firent des voyages de long cours, et découvrirent une grande partie de notre continent dont les côtes étoient peu connues. Ce furent les navigateurs de cette nation industrieuse qui, les premiers, après avoir passé les colonnes d'Hercule, abordèrent du côté de Cadix dans les Espagnes, et reconnurent les Cassitérides ou îles Britanniques. Tout favorisoit autour d'eux les spéculations de commerce. La mer baignoit leurs côtes, les forêts du Liban leur fournissoient abondamment les bois propres à la construction des vaisseaux. Les voiles, les cordages et autres agrès leur arrivoient facilement de l'Egypte. Leurs ports étoient nombreux, sûrs et spacieux, ils en faisoient sortir des flottes chargées, non seulement des ouvrages de leurs manufactures, mais encore des productions de l'Orient et du Midi, qu'ils tiroient par la Syrie et qu'ils répandoient dans la Gréce et au-delà de cette contrée, de sorte qu'ils furent pendant plusieurs siécles les facteurs de l'Occident, et le lien des trois parties du monde.

Commerce.

Non seulement les Phéniciens avoient l'industrie et les ruses de commerce, ils en avoient encore la jalousie. Suivis quelquefois par des concurrents qui cherchoient à découvrir les lieux qu'ils fréquentoient, on dit qu'ils ne se contentoient pas de faire fausse route pour éviter les curieux observateurs; mais qu'ils se jetoient même dans des mers orageuses et semées d'écueils, au hasard de se perdre, et satisfaits, pourvu qu'ils entraînassent avec eux leurs rivaux.

Les villes dans ce petit pays sont aussi fameuses que les royaumes dans beaucoup d'autres; Sidon, Tyr, ont eu une grande réputation en tout genre. Dans ces cités opulentes étoient cultivées avec éclat la philoso-

phie, l'éloquence, les sciences qui demandent de la tranquillité et une certaine aisance. Les besoins du commerce y perfectionnèrent la géométrie, l'astronomie et l'arithmétique. Il s'y forma des ouvriers et des artistes excellents : sculpteurs, peintres, architectes, brodeurs, constructeurs, charpentiers, forgerons. C'est aux rois de ce petit état que recouroient de grands monarques, quand ils vouloient ériger des monuments importants : ainsi Salomon, ayant entrepris de bâtir et d'orner le temple de Jérusalem, s'adressa à Hiram, roi de Tyr, pour avoir des directeurs d'ouvrages et des ouvriers expérimentés.

Une remarque qui se présentera souvent, c'est que ces villes où fleurissent les sciences, où brillent les lumières, qui devroient par conséquent être l'asile de la sagesse et des mœurs, sont au contraire presque toujours un foyer d'erreur et un séjour de corruption. On est surpris qu'à l'adoration du vrai dieu, que les Phéniciens tenoient des patriarches, leurs pères, ils aient substitué assez rapidement les cultes usités surtout chez les Syriens, leurs voisins, celui du soleil, sous le nom de Baal ; de la lune, sous celui d'Astarté, et sous le nom de Moloch, le culte du feu, divinité à laquelle ces peuples offroient des victimes humaines.

Mais un culte qui leur étoit particulier étoit celui d'Adonis. Adonis fut un jeune homme d'une beauté singulière : deux déesses se disputoient le cœur de ce jeune homme : Vénus l'emporta sur Diane, et celle-ci, dans un accès de jalouse fureur, fit déchirer par un sanglier l'objet de sa passion. Ce sont ces amours, et la funeste catastrophe d'Adonis, que les Phéniciens, hommes et femmes, célébroient avec tous les raffine-

ments de la débauche. En mémoire de la douleur de Vénus, privée de son amant, les femmes étoient obligées, le jour de la fête, de consacrer leurs cheveux sur l'autel du temple, à moins que dans ce même temple elles ne rachetassent leur chevelure par un entier abandon de leur personne aux desirs de ceux qui se présentoient.

Un phénoméne naturel contribuoit à consacrer cet usage. Tous les ans, dans la même saison, le fleuve Adonis paroissoit couleur de sang, parcequ'alors ses eaux enflées par la fonte des neiges du Liban s'élevoient jusqu'à des terres rouges qu'elles lavoient, et dont elles prenoient la teinte. Le peuple croyoit que c'étoit l'effet du sang qui couloit de la blessure d'Adonis, et cette croyance perpétuoit la superstition. D'ailleurs, il paroît que les Phéniciens connoissoient les dieux qui ont été adorés dans la Gréce, même sous les noms grecs Jupiter, Mars, Neptune, Pluton et autres. Les aventures qu'ils en racontoient avoient beaucoup de ress[illegible]blance avec celles que les Egyptiens publioient d[illegible]urs dieux, sous d'autres noms. Ce rapport a servi à des écrivains laborieux pour imaginer une filiation de l'idolâtrie. Au reste, on peut dire que chez les Phéniciens, qui étoient négociants, voyageurs, marins, on trouvoit toutes sortes de croyances.

Tyr, Sidon, Tripoli.

Tyr et Sidon sont renommées par leurs manufactures, l'élégance des ouvrages en bois, en fer, en or, argent, airain et autres métaux, et par la blancheur et la finesse de leurs tissus de lin. On croit que le verre a été inventé par les habitants de Tyr. Sur ces côtes se trouvoit un petit coquillage qui donnoit la pourpre,

et qu'on n'y rencontre plus, et l'on attribue à un pur effet du hasard une si précieuse découverte. Tyr a été bâtie successivement sur la terre ferme, ensuite dans une île vis-à-vis, et enfin dans cette même île devenue péninsule par une digue sur laquelle les maisons se sont prolongées. Il paroît, par ce qui reste de ruines peu fastueuses, que ses habitants, qui connoissoient en marchands l'avantage de l'économie, bâtissoient plus pour l'utilité que pour la splendeur. Du côté de Sidon on trouve encore des restes de magnificence commune aux deux villes, entre autres une vaste citerne, qui non seulement servoit à l'usage des habitants de Sidon, mais qui alloit encore rafraîchir Tyr par des canaux placés sur la digue. Quand Tyr eut été transportée dans l'île, ces deux villes, et une troisième nommée Aradus, étoient si voisines, que Tripoli, ainsi nommée comme pour signifier trois villes, couvre leur terrain de manière qu'on ne peut dire si elle s'étend plus sur l'une que sur l'autre.

Sidon, un peu dans les terres, étoit sans doute la demeure des grands, et Tyr celle des marchands. Celle-ci avoit deux ports, l'un d'hiver et l'autre d'été; ou plutôt, par l'inflexion favorable de la côte, on pouvoit y aborder et en sortir en toute saison. Les villes de la Phénicie ne se bornoient pas aux trois que nous avons nommées. La terre, chargée en beaucoup d'endroits de montagnes, de décombres, jonchée de débris à l'entour, atteste l'existence des cités, en plus grand nombre qu'un pays si petit n'auroit dû en porter, s'il n'avoit été vivifié par le commerce.

Quelques unes de ces villes ont formé des républiques, d'autres ont été soumises à des rois. L'histoire Rois.

fabuleuse nomme les premiers Agénor et Phénix, de qui la Phénicie a pris son nom. Cadmus, par leur ordre, alla chercher sa sœur Europe en Grèce, où il trouva des trésors, et ensuite y fonda des royaumes : ce qui ne marque sans doute que des expéditions de commerce maritime.

Rois de Sidon. Le premier roi de Sidon est Sidon, fils de Chanaan. Après lui se trouve un très long intervalle, jusqu'à Tetramnestus, qui fournit trois cents galères à Xerxès, roi de Perse, contre les Grecs ; on ne sait si c'étoit à titre d'allié ou de tributaire. Mais sous Tennes, son successeur, les Sidoniens devinrent sujets et se révoltèrent. Darius Ochus marcha contre eux avec toutes ses forces, déterminé à les soumettre ou à les détruire. Après s'être défendus vigoureusement, ils parlèrent de se rendre à certaines conditions. Mais il se trouva des traîtres parmi eux. Le roi de Sidon lui-même abandonna ses sujets. Ceux d'entre eux qu'ils députèrent au camp des Perses pour traiter furent inhumainement massacrés. Les ennemis entrèrent dans la ville, dont les portes leur furent livrées, par la connivence du roi, qui étoit demeuré avec les Perses. Les malheureux habitants, réduits au désespoir, s'enfermèrent dans leurs maisons avec leurs femmes et leurs enfants, y mirent le feu, et s'ensevelirent sous les ruines de leur patrie. Il ne resta à Darius que des cendres, d'où il tira cependant de grandes richesses, tant en métaux fondus qu'en effets précieux, qui échappèrent aux flammes. Le foible roi qui avoit abandonné son peuple ne gagna rien à sa lâcheté. Le vainqueur, qui le méprisoit, le fit mourir.

Ap. D. 2648. Av. J. C. 350.

Abdalonyme. Quelques familles sidoniennes s'étoient soustraites

sur leurs vaisseaux à la barbarie de Darius. Après le départ de ce monarque, elles revinrent sur les débris fumants de leur ville qu'elles rebâtirent ; mais elles ne purent y rétablir la splendeur dont elle avoit joui. La haine contre les Perses s'y perpétua. Alexandre, qui leur faisoit la guerre, s'étant présenté devant Sidon, cette ville ouvrit ses portes malgré son roi, nommé Straton, qui ne vouloit pas subir ce nouveau joug. Alexandre mit sur le trône à sa place un homme qui par sa sagesse et ses vertus s'étoit attiré, sans y prétendre, l'estime de ses concitoyens. Il se nommoit Abdalonyme. Les députés du vainqueur qui lui portèrent la couronne le trouvèrent occupé des travaux de son jardin. Après des regrets adressés à sa retraite champêtre, il se laissa entraîner sur le trône. Sa main, ornée du sceptre, fit fleurir le royaume, comme, chargée de la bêche, elle avoit fertilisé son petit jardin. Il rendit son peuple heureux, et justifia le choix d'Alexandre.

Le premier roi de Tyr dont on soit bien certain est Abidal, prédécesseur d'Hiram, connu par ses relations avec Salomon. Il fournit à ce prince du bois de Liban pour la construction du temple de Jérusalem et de ses flottes. Ces deux rois se proposoient des énigmes à deviner, genre d'application qui étoit estimé chez les anciens. Rois de Tyr. Abidal, Hiram. Ap. D. 1984. Av. J. C. 1014.

On ne sait guère que les noms des sept rois suivants jusqu'à Pygmalion. Celui-ci a laissé la réputation d'un prince avare qui tua son beau-frère pour jouir de ses trésors. Pygmalion.

Les richesses des Tyriens excitèrent contre eux la jalousie des monarques voisins ; aussi ce peuple eut-il de fréquentes guerres à essuyer. Il soutint dans Tyr deux Baal. Ap. D. 2420. Av. J. C. 578. Straton.

siéges, l'un de cinq ans, l'autre de treize, sous des rois peu connus; et enfin il en soutint un troisième sous le roi Baal, contre Nabuchodonosor. Après une opiniâtre résistance, les Tyriens se sauvèrent sur leurs vaisseaux, et abandonnèrent au vainqueur leurs maisons vides; il se vengea en les détruisant.

Tyr étoit sur le rivage. Les Tyriens la rebâtirent sur une petite île très peu éloignée, et la fortifièrent de manière à la rendre presque imprenable. Après avoir élu des magistrats qui les gouvernèrent sous le nom de *suffettes* ou juges, ils retournèrent à la royauté. Quatre rois régnèrent sans aucune renommée. Sous le dernier, pendant un interrègne, les esclaves, qui étoient en grand nombre à Tyr, tuèrent leurs maîtres, s'emparèrent de toutes les richesses, épousèrent les veuves et les filles, et résolurent ensuite de se donner un roi. Leurs chefs assemblés, ne pouvant tomber d'accord, convinrent que celui d'entre eux qui, le lendemain, verroit le premier le soleil, seroit proclamé comme le plus favorisé des dieux. Un d'entre eux avoit sauvé la vie à Straton, son maître, dont il avoit toujours été traité humainement. L'esclave lui rapporta le résultat de la délibération. « Sans doute, lui dit Straton, ils regarderont tous l'o« rient; vous, tournez les yeux vers l'occident, sur « l'endroit le plus élevé de la plus haute tour de la ville, « et vous la verrez avant toute autre dorée par les rayons « du soleil. » Ce conseil fut suivi, et réussit. Les esclaves étonnés, persuadés qu'une pareille sagacité passoit les bornes de leur capacité ordinaire, exigèrent de l'esclave qu'il découvrit de qui il tenoit son expédient. Il avoua que c'étoit de Straton, son maître, qu'il avoit sauvé avec son fils, en reconnoissance de sa bonté. Les

esclaves, regardant Straton comme un homme conservé par la providence particulière des dieux, le proclamèrent roi.

Son fils lui succéda, et le sceptre passa entre les mains de ses descendants, dont le dernier se nomme Azelmic. Azelmic. Prise de Tyr. Sous son règne, Alexandre vint, disoit-il, venger l'affront fait par les esclaves à leurs maîtres plus de deux cents ans auparavant. Ap. D. 2667. Av. J. C. 331. Toutes les raisons sont bonnes à un conquérant; mais il trouva des hommes que les victoires n'épouvantoient pas, et qui étoient déterminés à se défendre. Pour rester fermes dans leur résolution, et ne pas se laisser ébranler par la pitié, ils envoyèrent leurs femmes et leurs enfants à Carthage. Leurs murailles étoient épaisses, environnées de la mer, hérissées de machines offensives et défensives protégées par une flotte.

Après le mauvais succès de plusieurs attaques, Alexandre comprit qu'il falloit en venir au seul moyen efficace contre une île; c'étoit de la joindre à la terre ferme. Il travailla à la construction d'une digue qui devoit traverser la mer. Ce fut alors que le courage et l'industrie des assiégés se manifestèrent. Des Tyriens, plongeant sous les eaux, écartoient les pierres qu'on jetoit dans la mer, et à l'aide de leurs chaloupes ils tiroient et arrachoient les arbres qu'on enfonçoit pour retenir ces blocs. Cependant l'ouvrage avançoit, et bientôt on put combattre de près. Il n'y a rien, dans cette extrémité, que les assiégés n'employassent : traits enflammés pour éloigner les assiégeants, longs crochets pour les attirer et les précipiter entre la digue et la ville; du haut de leurs murailles ils versoient sur eux de l'huile bouillante et du sable ardent, qui, s'insinuant par les join-

tures des armures, brûloient vifs les ennemis, et leur faisoient pousser des cris affreux.

Le siége dura sept mois. Alexandre enfin emporta Tyr l'épée à la main. Il y entra en vainqueur irrité. Il fit passer deux mille hommes au fil de l'épée, et en fit mettre deux mille en croix autour des murailles; race d'esclaves, disoit-il, et qui ne méritoit que le supplice des esclaves. Pour donner un air de justice à ce qui n'étoit en effet qu'une vengeance des pertes essuyées pendant le siége, il épargna les descendants de Straton. Ce qui restoit de cette Tyr, Alexandre le renversa, et sur ses décombres aplanis il en bâtit une nouvelle dont il se déclara le fondateur.

Rois d'Arad. Gérostratus. Ce fondateur éprouva, sinon de la résistance, du moins de la mauvaise volonté de la part de Gérostratus, troisième roi d'Arad, petit pays dont Aradus, la capitale, située dans une île, faisoit toute la force. Gérostratus vouloit rester fidèle à l'alliance de Darius; mais son fils livra toutes les places de son père; celui-ci ne le désavoua pas. Le vainqueur voulut bien prendre pour bonne volonté ce qui étoit l'effet de la nécessité, et la Phénicie échut en partage aux généraux d'Alexandre.

JUIFS.

Juifs. En rentrant dans les terres, on trouve la Judée, composée des pays que nous avons décrits en parlant des peuples de Chanaan.

Abraham. Ap. D. 1076. Av. J. C. 1922. Les Juifs reconnoissent pour leur père Abraham, fils de Tharé, issu de Sem, fils de Noé, dont Moïse donne

la filiation. Les descendants de Sem s'étendirent de l'Arménie, où l'on croit que l'arche s'arrêta, en Mésopotamie, et de là en Chaldée, où Abraham naquit. Comme ce patriarche devoit être la tige d'un grand peuple, Dieu le sépara des autres descendants de Sem, habitants de ce pays, en inspirant à Tharée de quitter la Chaldée avec son fils. Il se transporta dans le pays d'Haram, près de la Mésopotamie, où il mourut. Abraham croyoit s'y fixer; mais la même volonté divine qu'il connut aussi par inspiration le conduisit dans la terre de Chanaan, qui devoit être l'héritage de ses enfants.

Ici commence cette longue suite d'événements dirigés par Dieu même. Non contents de raconter les faits passés, les livres saints annoncent les événements futurs qui concernent l'universalité des peuples de la terre. Ils prédisent, plusieurs siècles auparavant, le sort des empires, fixent le moment de leur élévation et de leur chute, dévouent à une destruction entière et éternelle les villes les plus florissantes dans le moment de leur splendeur, telle que la grande, la somptueuse Babylone, dont, en effet, selon la menace du prophète, on cherche inutilement la place. Ils appellent Cyrus par son nom, bien avant qu'il existe, et annoncent avec la même certitude les victoires et les humiliations de Nabuchodonosor. Enfin les écrivains sacrés décrivent, comme s'ils les avoient sous leurs yeux, les désastres des nations ennemies du peuple chéri, et les malheurs mérités de ce même peuple, bien avant qu'ils arrivent.

De qui, ajoutent les théologiens juifs et chrétiens, de qui les auteurs de ces livres tirent-ils leur prescience, sinon de celui devant qui l'avenir est comme le présent

et le passé? Or, il est contre toute vraisemblance que des hommes en commerce intime avec la divinité, choisis pour être ses organes, aient donné à l'univers, pour des vérités, un tissu de mensonges. Ainsi, quelque étranges que paroissent certains faits ou leurs motifs, quoique leur possibilité ou leur justice semblent en contradiction avec les lumières naturelles, dès-là que des historiens dont la véracité ne permet aucun doute présentent ces faits et leurs motifs comme inspirés, commandés, dirigés par l'auteur de la nature, maître de changer les lois qu'il a créées, on doit les raconter avec la naïveté de la conviction, se gardant bien de les expliquer ou commenter comme s'ils avoient besoin de justification. On fera observer comme un mérite de cette histoire, à l'égard de ceux mêmes qui seroient assez aveugles pour lui refuser l'inspiration divine, qu'elle est la seule des annales anciennes qui nous instruise exactement de la formation, des progrès et des vicissitudes que peut éprouver une nation dans une longue suite de siècles. C'est pourquoi nous nous permettrons, sur les commencements du peuple juif, des détails que l'interruption fréquente dans la suite des faits nous force de refuser aux autres peuples.

Voyages d'Abraham.

Le premier soin d'Abraham, en arrivant dans le pays de Chanaan, fut d'ériger un autel au vrai dieu qui lui apparut, et qui lui confirma la promesse déja faite de donner cette terre à ses enfants. Une grande famine força ce patriarche de passer en Egypte, où la beauté de Sara, sa femme, fille de son oncle, l'exposa à de grands dangers de la part du roi Pharaon. Il étoit convenu avec elle qu'il l'appelleroit sa sœur, de peur que le roi ne se défît du mari pour l'épouser. En effet, la

croyant sœur, et non femme d'Abraham, Pharaon voulut l'admettre au nombre de ses propres femmes; mais Dieu fit connoître à ce prince le crime qu'il alloit commettre, et il s'en abstint. La famine cessa, et Abraham retourna en Chanaan. Sans enfant, et n'en espérant point de Sara, déja avancée en âge, il se proposoit de donner tout son bien à Eliézer, le chef de ses domestiques; Sara, éprouvant la même crainte, voulut du moins voir un héritier à son mari, et lui proposa de prendre Hagar, sa servante. Il en eut un fils qu'il nomma Ismaël. Sara devint aussi mère, et mit au monde Isaac, auquel son père fit l'opération de la circoncision. Abraham, qui l'avoit subie lui-même par ordre de Dieu, en imposa l'obligation à toute sa postérité, comme un signe ineffaçable de l'alliance que Dieu contractoit avec elle.

Une mésintelligence survenue entre les deux mères obligea Abraham d'opter entre sa servante et sa femme légitime. Il se décida à renvoyer Hagar et son fils, qui dirigèrent leurs pas vers le désert. Ismaël y devint père des Arabes, nation qui, selon la promesse faite à Abraham, n'a jamais été assujettie. Il garda près de lui le fils de la femme libre, Isaac, l'objet de la prédilection de son père, sur qui se sont répandues et reposent les bénédictions promises au peuple juif, dont il fut le père.

Isaac et Ismaël. Ap. D. 1101. Av. J.C. 1897.

La foi d'Abraham dans les promesses qui regardoient Isaac et ses descendants fut mise à une terrible épreuve. Dieu lui ordonna de sacrifier cet enfant chéri. Sans murmurer, sans se plaindre, mais le cœur serré par la douleur la plus vive, Abraham charge son fils du bois qui devoit composer le bûcher où il alloit être consumé, se met avec lui en chemin, et garde un morne silence aux questions que cet étrange appareil arrache à son

Sacrifice d'Isaac.

fils. Parvenu au lieu, il attache cette innocente victime; mais, lorsqu'il étoit près de frapper, un ange l'arrête; et Dieu, satisfait de son obéissance, lui confirme par serment les promesses déja faites. Sara mourut; le patriarche épousa Ketura, dont il eut six enfants; il les dota de manière qu'ils n'eussent rien à prétendre dans la part d'Isaac. Ils tournèrent aussi leurs pas vers l'Arabie, où ils se mêlèrent aux enfants d'Ismaël.

Mariage d'Isaac.

Ap. D. 1142.
Av. J. C. 1856.

Le mariage d'Isaac, qui devoit être l'origine d'une nation sainte, demandoit des précautions. Abraham voulut lui donner une fille de sa famille. Il envoya dans son pays natal Eliézer, qui lui ramena Rebecca, fille de son beau-frère. Elle consola la vieillesse d'Abraham; cependant elle ne devint mère qu'après la mort du patriarche.

Jacob et Ésaü.

Ap. D. 1152.
Av. J. C. 1848.

Jacob et Esaü, deux jumeaux dont elle accoucha, firent pressentir, dès le ventre de leur mère, la division qui devoit régner entre eux. Esaü vint le premier; mais il vendit ensuite son droit d'aînesse à Jacob, et cette cession fut le principe de la discorde qui s'éleva entre les deux frères, parcequ'à ce droit d'aînesse étoit attachée la possession de tous les avantages promis à Abraham, entre autres celui d'être le chef et le père du peuple dont naîtroit le Messie, qui devoit étendre son empire sur toute la terre.

Jacob et Rachel.

Ap. D. 1239.
Av. J. C. 1759.

La haine d'Esaü obligea Jacob à chercher un asile dans le berceau de sa famille, d'où étoit venue Rebecca sa mère. Il trouva deux cousines chez Laban, son oncle. Rachel, la plus jeune, captiva son cœur. Il la desiroit en mariage; par une surprise de Laban, qui vouloit marier l'aînée la première, il se trouva époux de Lia, et n'obtint l'objet de ses desirs qu'après quatorze ans de

persévérance, dont la plus grande partie fut employée au profit du beau-père.

Chez Laban naquirent, tant des deux épouses que de leurs servantes, les dix fils de Jacob, qui devinrent pères des tribus, et une seule fille nommé Dina. Rachel, dans ce nombre, ne compte que deux fils qu'elle eut après une longue stérilité, savoir Joseph et Benjamin, le dernier de tous. Joseph devint, par la suite, père de deux enfans, qui complétèrent les douze tribus d'Israël. Leurs enfants.

Après plusieurs années employées à se faire un fonds de richesses et à fortifier sa famille, Jacob eut envie de faire voir à son père sa belle postérité. Laban, qui s'étoit bien trouvé du séjour de Jacob pour sa fortune, voulut le retenir; mais celui-ci trompa la vigilance de son beau-père, et partit. Laban le poursuivit et l'atteignit; mais ils s'accordèrent, et Jacob continua son voyage.

Echappé à ce danger, il fut exposé à un autre plus grand de la part d'Esaü, son frère. Jacob, près d'arriver chez Isaac, son père, dans la maison duquel Esaü demeuroit, lui avoit envoyé faire des soumissions. Esaü ne répondit point à cette politesse, et Jacob apprit que son frère venoit au-devant de lui, accompagné d'une troupe armée. Les motifs de leur ancienne division donnoient au voyageur lieu de concevoir des craintes. Cependant il se trouva que c'étoit l'amitié qui conduisoit Esaü à la rencontre de Jacob. Celui-ci, aussitôt qu'il sut que son frère approchoit, avoit rangé ses serviteurs, ses femmes et ses enfants sur deux lignes. Quand il parut, elles allèrent successivement porter leurs présents aux pieds d'Esaü; il les embrassa, et qnand arriva le tour de son frère, il le serra tendrement Rencontre de Jacob et d'Esaü.

entre ses bras. Il vouloit l'accompagner, et lui servir d'escorte jusque chez leur père; mais Jacob, un peu défiant, le remercia. Esaü repartit pour le pays des Iduméens, où il demeuroit, et Jacob resta auprès d'Isaac. Il mourut dans la terre de Chanaan. Ses deux fils l'inhumèrent dans le tombeau d'Abraham. Esaü retourna dans son pays adoptif, et Jacob, comme jouissant du droit d'aînesse, se fixa dans le domaine paternel.

Il n'avoit pas eu la satisfaction d'y amener sa bien-aimée Rachel. Elle mourut avant qu'il eût rejoint son père. Joseph et Benjamin, fils de cette épouse chérie, furent la consolation de la vieillesse de leur père. Quelques uns de ses autres enfants jetèrent de l'amertume dans son ame. Ruben se souilla d'un inceste avec la concubine de son propre père. Siméon et Lévi, par une vengeance atroce et une barbare perfidie, massacrèrent tous les mâles d'un peuple qui s'étoit fié à leur parole. Dan, Nephtali, Gad, Aser et Juda, se rendirent coupables, à l'égard de Joseph, d'un crime qui influa sur le sort de toute la famille.

Joseph.
Ap. D. 1284.
Av. J. C. 1714.

Jacob avoit pour ce fils de Rachel une prédilection qui excita la jalousie de ses autres enfants. L'âge de Joseph l'empêchoit de prévenir les effets de cette passion, et peut-être de la remarquer. Il lui échappa de leur raconter, devant son père même, ces deux songes : « J'ai rêvé qu'étant tous ensemble occupés à lier « nos gerbes, la mienne se tenoit debout au milieu, et « que les vôtres se prosternoient pour l'adorer. Il m'a « semblé une autre fois, ajouta-t-il, que j'étois le soleil « et que la lune et onze étoiles, empressées autour de « moi, me rendoient leurs hommages. » Jacob blâma

son fils de la vanité que ces récits sembloient déceler. Mais ses frères ne se contentèrent pas de cette réprimande : ils firent le complot de se venger, et apercevant un jour Joseph venir à eux, les visiter de la part de leur père dans le désert où ils gardoient leurs bestiaux : « Voici, se dirent-ils entre eux, notre son-« geur ; qui nous empêche de nous en défaire ? »

Ils alloient porter sur lui leurs mains meurtrières, lorsque Ruben les arrêta, leur fit horreur de répandre le sang de leur frère, et leur conseilla de le descendre dans une citerne sèche, où il mourroit bientôt de faim. Son dessein étoit de l'en retirer quand ils seroient éloignés, et de le renvoyer. Mais il passa une caravane de marchands ismaélites ; les frères de Joseph le tirèrent de la citerne, et le vendirent. Afin d'ôter à Jacob jusqu'à l'idée de soupçonner quelque crime dans l'événement qui le privoit de la présence de son fils bien-aimé, ils lui envoyèrent des lambeaux de ses habits teints de sang, et lui insinuèrent que les bêtes féroces l'avoient dévoré. Le malheureux père le crut, et la tendresse qu'il partageoit entre les deux enfants de Rachel, il la transporta tout entière sur Benjamin, sans néanmoins cesser de regretter Joseph.

Joseph en Égypte.

Les marchands menèrent leur esclave en Egypte, et le vendirent à Putiphar, grand officier de la couronne. Son maître lui trouva tant d'intelligence, qu'il lui confia le soin de ses affaires domestiques. Sa maîtresse remarqua trop en lui d'autres qualités. Il étoit dans la fleur de l'âge. Elle veut le séduire, il résiste ; elle le presse, il s'enfuit ; elle veut le retenir par le manteau, et il abandonne le manteau entre ses mains. Ce qui étoit une preuve de l'innocence de Joseph

devient, pour cette femme vindicative, un moyen de conviction contre lui. Elle l'accuse d'avoir voulu lui faire violence; son mari la croit, et fait mettre son esclave dans la prison royale.

Il y trouva l'échanson et le pannetier du roi, détenus sur des accusations dont ils attendoient le jugement. Dans cette situation, il n'est pas étonnant que leur affaire les occupât, même pendant le sommeil; ils firent des songes, et les communiquèrent à Joseph, qui leur en donna l'explication. Il prédit la mort au pannetier; et à l'échanson, qu'il seroit rétabli dans sa charge, ce qui arriva.

On peut remarquer dans cette histoire l'opinion du temps, qui portoit à croire aux songes comme à des inspirations relatives aux événements futurs. Pharaon, roi d'Egypte, rêva aussi. Etant réveillé, il lui resta de ses songes une agitation qui l'inquiéta. Tous les sages d'Egypte furent invités à les expliquer : aucun n'y réussit. La perplexité du roi rappela à l'échanson l'interpréte de son réve dans la prison. « J'ai cru voir, lui « dit Pharaon, sept vaches belles et grasses, paissant « sur les bords du Nil; sept autres, maigres et difformes, sont sorties du fleuve, et ont dévoré les premières. Il m'a aussi semblé voir sept épis beaux et pleins, « qui ont été engloutis par sept autres épis grèles et « petits. — Prince, dit Joseph, les sept vaches grasses « et les sept épis pleins désignent sept années d'une « abondance excessive, qui n'empêcheront pas les désastres qu'enfanteront sept années d'une horrible « famine, représentées par les sept vaches et les sept « épis maigres. Ainsi, les deux figures signifient la « même chose; mais la répétition du pronostic annonce

« que l'événement ne tardera pas d'arriver. Il est donc « de votre prudence de choisir dès à présent quelqu'un « capable de prendre les moyens propres à écarter les « maux qui doivent naître des sept années de famine. » Sur le témoignage qu'on rendit au roi de l'intelligence de Joseph, le choix fut bientôt fait. Pharaon le chargea de pourvoir à tout. Le ministre fit bâtir de grands magasins, et établit dans chaque province des commissaires pour serrer la cinquième partie du blé de chaque année d'abondance, qu'on retrouveroit dans les années de disette.

Joseph avec ses frères.

La famine prédite devint horrible. Elle s'étendit principalement chez les peuples voisins, qui avoient coutume de venir chercher leur subsistance en Egypte. Pour les Egyptiens, à l'aide de leurs greniers de réserve, ils sentirent peu la disette, et se trouvèrent même en état d'attirer chez eux l'argent des étrangers. Jacob, pressé comme les autres par la famine dans le pays de Chanaan, sachant qu'on vendoit du blé en Egypte, envoya ses dix enfants en acheter.

Dix hommes du même pays, qui paroissent tous frères, excitent l'attention. Joseph est averti, se les fait présenter et les reconnoît. Ils lui demandèrent du blé pour de l'argent. Il les interrogea avec un air de soupçon sur leur pays, leur profession, leur famille, et malgré la naïveté et le caractère vrai de leurs réponses, prenant tout-à-coup un air imposant : « Vous êtes, leur « dit-il, des imposteurs, des espions, qui venez examiner la foiblesse du royaume pour l'attaquer. — Non, « répondent-ils, nous ne sommes point des traîtres, ni « des espions, mais tous frères et enfants d'un même « père. Nous en avons encore laissé un jeune auprès de

« lui pour le consoler de la perte d'un autre qui est « mort. — Eh bien, reprend le ministre, qu'un de vous « parte et me raméne ce jeune frère. Les autres, en « attendant, resteront ici en otage. » Ils ne pouvoient s'accorder sur le choix; Joseph les fait conduire en prison.

Ils y restent trois jours à se reprocher réciproquement la manière dont ils avoient traité leur malheureux frère. « Ce qui nous arrive, disoient-ils, n'est qu'une « trop juste punition de notre crime. » Joseph étoit instruit de leurs discours. Un cœur fraternel se laisse aisément attendrir; il les crut assez punis, et les fit reparoître devant lui. « Je me contente, dit-il, d'un seul « otage. Que les autres partent; faites ce que je vous « demande et vous vivrez; car je crains le Seigneur. » Le sort tomba sur Siméon. Les autres se mettent en route. En ouvrant leurs sacs pour y prendre la nourriture de leurs bêtes, ils y trouvent chacun l'argent de leur blé. Grand étonnement! Grand sujet de trouble! Ceci n'auroit-il pas été fait dans l'intention de les traiter en voleurs, et de les faire esclaves quand ils reviendront dégager leur otage? Après quelques reflexions, contents d'un moyen qu'ils imaginent pour faire connoître leur innocence, ils jugent à propos de ne point retourner sur leurs pas, et continuent leur voyage.

Arrivés près de Jacob, il faut d'abord le consoler de l'absence de Siméon; mais ce n'étoit pas l'affaire la plus difficile de leur mission. Il faut ensuite engager leur père à se priver pour quelque temps de Benjamin. A cette proposition, le bon vieillard fond en larmes. Elle lui rappelle la perte de son bien-aimé Joseph, il ne peut consentir à se séparer du dernier rejeton de sa

chère Rachel. Enfin, les horreurs de la famine, qui va croissant, les instances de ses enfants, l'engagement que Juda prend sur sa tête de lui ramener Benjamin, lui arrachent un consentement bien amer à son cœur. Il embrasse ce cher enfant, le presse dans ses bras, conjure ses fils, en les interpellant chacun par leur nom, d'en avoir le plus grand soin : et ils étoient déja loin, qu'il leur recommandoit encore une tête si chère.

Ils s'entretenoient en route du but de leur voyage, et sur-tout de leur prompt retour. Selon eux, ils n'avoient qu'à paroître, prouver, en rendant l'argent qui s'étoit trouvé à l'entrée de leurs sacs, qu'ils n'étoient pas des voleurs, montrer Benjamin, délivrer Siméon, charger leurs bêtes et partir. Ils trouvent leur frère Siméon en bonne santé, fort content de la manière dont il avoit été traité. Le ministre les accueille avec bienveillance et distinction, les retient à dîner, leur envoie des plats de sa table. Une chose les frappe, c'est que ces plats sont mis devant eux l'un après l'autre, non indistinctement sur la place qu'ils occupoient, mais selon leur âge, et qu'on présente à Benjamin une portion cinq fois plus grande que les autres.

Après cette observation, qui leur donna quelque inquiétude, après les adieux affectueux du ministre qui leur causoient de l'étonnement, ils se mettent en chemin. Peu éloignés encore, ils voient arriver sur eux une troupe de gens armés. Le maître d'hôtel du ministre étoit à leur tête. Il se plaint qu'ils ont pris la coupe de son maître. Tous se récrient avec indignation, demandent eux-mêmes qu'on fouille leur bagage; mais quelle surprise, lorsque la coupe se trouve dans le sac de Benjamin !

On les ramène en criminels devant le ministre. Après de vifs reproches : « Je pourrois, leur dit-il d'un ton « irrité, vous retenir tous en esclavage ; mais je me « contente de garder le coupable ; que les autres s'en « retournent. » A cette terrible sentence, ils se jettent aux pieds du ministre, protestant de l'innocence de leur jeune frère. Juda sur-tout qui en avoit répondu représente le chagrin qu'éprouvera le vieillard ; qu'il en mourra de douleur : s'il ne peut fléchir le juge, il offre de rester esclave à la place de Benjamin. Il presse, supplie, conjure avec tant de force que le ministre ne tient plus à son émotion. Il fait retirer les Egyptiens qui l'environnoient, et se trouvant seul avec ses frères, il se jette dans leurs bras : d'une voix étouffée par les sanglots il leur dit : « Je suis Joseph, votre frère, mon « père vit donc encore ! » Ce peu de mots explique les contrastes d'une conduite dans laquelle les marques de ressentiment n'avoient servi qu'à mieux faire éclater la tendresse fraternelle.

Le bruit se répandit bientôt à la cour que les frères du ministre étoient arrivés. Le roi voulut les voir. Il dit à Joseph de faire venir sa famille en Égypte, et de choisir un séjour assez agréable pour qu'elle ne fût jamais tentée de regretter le pays qu'elle quitteroit. Cet ordre obligeant fut accompagné de l'envoi de chariots pour transporter les femmes et les enfants. Joseph joignit des présents d'habits, de parfums et d'autres choses précieuses pour chacun de ses frères, ainsi que pour son père, et leur recommanda d'obtenir de lui qu'il viendroit être témoin de son élévation.

Les Israélites en Égypte.

Il fallut aux frères de Joseph bien des paroles et des répétitions pour faire comprendre à Jacob les merveilles

de leur voyage. A chaque nouvelle circonstance, le vieillard, les yeux baignés de larmes de joie, s'écrioit : « Il suffit ; mon fils Joseph vit encore. J'irai, je le verrai avant de mourir, c'est tout ce que je desire. » Son souhait fut accompli ; il se transporta avec toute sa famille en Egypte. Joseph alla le recevoir, et le plaça dans le pays de Gessen, contrée fertile, propre au pâturage, entre le Nil et la mer Rouge. Ainsi les enfants de Jacob, séparés du reste de la postérité d'Abraham et de celle d'Esaü, se trouvèrent établis et se multiplièrent dans une terre étrangère à celle qui leur étoit promise. Ils abandonnoient alors une petite partie de cette terre où ils devoient retourner un jour pour la posséder tout entière.

Mort de Jacob.

Jacob, au moment de sa mort, appela ses enfants autour de son lit, et leur donna sa bénédiction. Elle contient d'une manière frappante la prédiction de ce qui devoit arriver à chacune de ces tribus, leurs avantages, leurs revers, leurs liaisons, leurs désordres, et jusqu'aux caractères qui les ont différenciées. Il demanda aussi que son corps fût porté en Chanaan, dans la sépulture de ses pères. Joseph lui en fit la promesse, et l'exécuta. A son tour, Joseph exigea de ses enfants la translation de son corps dans le même sépulcre, acheté autrefois par Abraham ; et ce desir lui donna occasion de prédire aux Israélites, d'une manière très affirmative, qu'ils ne resteroient pas en Egypte. Cependant les promesses du roi, les mesures prises par Joseph pour leur sûreté, la vie pastorale et patriarcale qu'ils continuoient de mener dans ce pays, la force et la population qui en sont une suite, sembloient leur présager un établissement à l'abri de toute révolution.

Vie patriarcale.

Pour peu qu'on ait l'idée des mœurs douces de la campagne, entre les habitants dont l'excès des travaux forcés n'abat point l'ame et n'épuise pas le corps, il n'est pas difficile de se figurer quelle étoit la vie patriarcale, la première vie des Hébreux, et peut-être de tous les peuples. Le soin des bestiaux, la chasse, la culture, les occupations du ménage, les devoirs de l'hospitalité partageoient le temps et faisoient couler les jours sans ennui. Le gouvernement paternel entretenoit la paix dans les familles, l'unité de culte les rassembloit à des époques fixes qui devenoient des jours de fête. Les rencontres occasionoient des mariages, la sagesse en formoit les nœuds, et une nombreuse postérité en étoit la richesse. Une longue vie fut la récompense du travail et de la frugalité. Au moyen de la polygamie, autorisée depuis long-temps chez les Hébreux, en cent soixante ans douze familles se multiplièrent et s'accrurent, par le desir religieux d'avoir beaucoup d'enfants, jusqu'au nombre de six cent mille hommes en état de combattre, non compris les filles, les femmes et les enfants mâles jusqu'à vingt ans, et les vieillards depuis soixante.

On ne sera pas surpris qu'une pareille multitude ait causé de l'ombrage aux Egyptiens; mais puisqu'ils avoient donné retraite chez eux à la famille de leur ancien ministre, ils auroient dû tenter de se l'attacher par des bienfaits, ou du moins ne pas la traiter de manière qu'elle eût droit de se plaindre; ou enfin, s'ils n'en étoient pas contents, ils devoient la renvoyer dans son premier pays ou dans tout autre où elle auroit pu s'établir; au contraire, ils vouloient la garder parmi eux et la traiter en esclave. Tout ce qu'ils purent imaginer de vexations, de travaux pénibles, d'impôts exorbitants,

d'humiliations flétrissantes, ils les employèrent pour affoiblir cette nation. Voyant qu'elle n'en continuoit pas moins à se multiplier de manière à faire craindre le succès d'un coup de désespoir, Pharaon (ainsi étoient nommés tous les rois d'Egypte) donne l'édit peut-être le plus barbare que jamais tyran ait rendu; il ordonne, sous peine capitale, aux sages-femmes égyptiennes appelées par les juives, d'étouffer tous les enfants mâles qu'elles recevroient; et sous la même peine, aux femmes juives qui accoucheroient sans le secours des égyptiennes, de tuer elles-mêmes leurs enfants.

Une Israélite, nommée Jocabeth, de la tribu de Lévi, Moïse.
avoit eu deux enfants avant la cruelle ordonnance. Un Ap. D. 1428.
troisième lui survint après; elle le garda trois mois; Av. J.C. 1570.
mais effrayée par les recherches qui pouvoient lui être aussi funestes qu'à son fils, voulant néanmoins s'épargner la douleur déchirante de le voir périr sous ses yeux, elle l'enferme dans un petit coffre, et l'expose sur le Nil, avec la précaution d'aposter sa fille Marie, pour voir ce que son fils deviendroit. La fille de Pharaon se promenoit par hasard sur le bord du fleuve; elle aperçoit le coffre, se le fait apporter, l'ouvre, et se laisse toucher par la beauté et les cris de l'enfant; elle demande une nourrice: la jeune Marie, qui n'attendoit que cet ordre, appelle sa mère. La princesse, sans le savoir, attache de nouveau l'enfant au sein maternel, l'emmène dans son palais, prend du goût pour lui, et le fait élever sous ses yeux.

Elle lui donna le nom de Moïse, qui veut dire *sauvé des eaux*. Il fut instruit dans toutes les sciences des Egyptiens, s'avança à la cour; on dit même qu'il commanda des armées. Sa mère n'avoit pas sans doute négligé de lui faire connoître sa naissance. En prenant de

l'attachement pour sa nation, il conçut contre les oppresseurs une antipathie dont il osa donner des preuves non seulement par des marques de compassion en faveur des opprimés, mais par des représailles violentes. Cette hardiesse le rendit suspect; il fut obligé de fuir et de se cacher dans le pays de Madian, chez Jethro, son beau-père, où il resta quarante ans. On croit qu'il composa dans cet asile le livre de *Job*. En effet, les idées sublimes de cette espèce de poëme ressemblent beaucoup aux beautés majestueuses des cantiques dont Moïse est certainement l'auteur.

Ce fut à la fin de cette longue retraite que Dieu lui découvrit le dessein qu'il avoit de se servir de lui pour délivrer son peuple de la captivité où il gémissoit. Le Seigneur lui apparut, lui parla, écouta ses objections, y répondit avec complaisance, et triompha de sa répugnance par des miracles. Moïse, convaincu de la certitude de sa mission, part pour l'Egypte, et trouve en son chemin Aaron, son frère, qui, guidé par une inspiration divine, venoit à sa rencontre.

Les Hébreux sortent de l'Égypte.

Ap. D. 1508.
Av. J. C. 1491.

Ces deux hommes arrivés dans la contrée qu'habitoient les Hébreux, leur font part des ordres de Dieu, concertent leurs mesures, et se présentent au roi d'Egypte. « Nous sommes, lui disent-ils, envoyés par « l'Eternel, Dieu d'Israel, qui ordonne à son peuple, « sous peine des plus terribles fléaux, d'aller à trois « journées dans le désert célébrer une fête en son hon« neur, et lui offrir un sacrifice. — Je ne connois pas vo« tre Dieu, répond Pharaon, et je défie sa colère. » Pour mieux marquer son mépris, il accable les Hébreux de nouveaux travaux. Ceux-ci qui, sur la parole de Moïse, s'attendoient à une prompte délivrance, éclatent en

plaintes et en murmures. Moïse a recours au Seigneur.
« Présentez-vous de nouveau, lui dit-il, je vous donne « la puissance d'opérer toutes les merveilles propres à « convaincre et à forcer son incrédulité. »

Armé du pouvoir de commander à la nature et de s'en faire obéir, Moïse étend sa verge devant le roi, et elle se change en serpent; il frappe, et les eaux du Nil se convertissent en sang; il redouble, une immense multitude de grenouilles se répand sur la surface du royaume, et infecte les maisons. Les magiciens de Pharaon imitent ces prodiges, et leur adresse endurcit le roi dans son obstination. Cependant il promet de laisser aller les Israélites, rétracte sa parole, promet et retire sa promesse à mesure que les fléaux cessent et recommencent. Moïse les multiplie : il fait naître une multitude d'insectes aussi épaisse que la poussière des champs, qui tourmentent les bêtes et les hommes; il remplit l'air de mouches qui gâtent et corrompent tout; les bestiaux sont frappés de maladies aiguës, et meurent en mugissant; les hommes se trouvent couverts d'ulcères fétides et douloureux; le ciel se cache sous des nuages qui vomissent des torrents d'eau et de grêle; les éclairs et le tonnerre glacent tous les cœurs d'effroi. L'Egypte entière est ravagée. Le peu de verdure qui reste est livré aux sauterelles que Moïse appelle, et pendant plusieurs jours ce malheureux royaume est livré à des ténèbres épaisses qui font craindre que le soleil n'ait disparu pour toujours, pendant qu'il brille sur la terre de Gessen, où l'on ne se ressent en rien de ces fléaux.

Il en restoit un terrible dont Moïse prévint le roi, et il avertit en même temps les Israélites de se préparer

à partir au moment que le dernier coup de la foudre céleste éclateroit sur les Egyptiens. Ce fléau ne se fit pas attendre. La nuit même, l'ange exterminateur frappe tous les premiers nés d'Egypte, depuis l'aîné du monarque jusqu'à celui du dernier de ses sujets, de sorte que des cris lugubres retentissent dans toutes les familles. Les Israélites profitent de cette circonstance pour quitter l'Egypte. Moïse leur fait prendre auparavant un dernier repas qu'ils appelèrent *la Pâque*, c'est-à-dire *le Passage du Seigneur*. Ils reçurent ordre de célébrer dans la suite ce repas tous les ans, en équipage de voyageurs, un bâton blanc à la main, et leurs habits longs ceints autour des reins, comme pour marcher plus facilement. Il ne se trouva parmi eux, au moment du départ, ni infirmes ni malades. Les vieillards recouvrèrent leurs forces pour fuir leurs bourreaux; et ils emportèrent beaucoup de meubles précieux qu'ils avoient empruntés aux Egyptiens, sous le prétexte de rendre plus majestueuse la fête qu'ils alloient célébrer dans le désert.

Passage de la mer Rouge.

Ils en prirent le chemin sous la conduite de Moïse. Alors commença la suite des miracles que Dieu ne cessa d'employer pour favoriser ou pour châtier son peuple selon ses mérites. Le premier des miracles fut une colonne de fumée le jour, de feu la nuit, qui se levoit exactement pour éclairer ou couvrir la marche, marquer le moment du départ et du repos. Les Israélites avançoient tranquillement sous cette égide, lorsqu'ils entendirent derrière eux le bruit d'une grande armée qui les poursuivoit. Devant eux se trouvoient les gouffres de la mer Rouge; la frayeur les saisit : ils entourent Moïse. « N'y avoit-il pas, lui dirent-ils, assez de tombeaux

« en Egypte, sans nous faire engloutir dans les eaux. » Moïse ne répond rien, étend seulement sa baguette, en frappe la mer; elle se divise, et les Israélites passent à pied sec. Les Egyptiens veulent les poursuivre; Moïse étend de nouveau sa formidable baguette : les eaux retombent, hommes, chevaux, chariots, tout est englouti; les flots roulent sur le rivage les cadavres, dont les dépouilles servent à armer les Israélites.

Les Israélites dans le désert.

Les voilà au nombre d'à-peu-près trois millions dans un désert, sans provisions, sans ressource humaine, livrés aux seuls soins de la Providence; mais elle ne leur manqua jamais, malgré la défiance et les murmures de ce peuple ingrat. Leur premier besoin étoit la nourriture; Dieu y pourvut. Tous les matins, la manne, espèce de rosée condensée et substantielle, tomboit autour du camp; ils s'en lassèrent; Dieu leur envoya des nuées de cailles qui se laissoient prendre facilement. Quand l'eau manquoit, Moïse frappoit les rochers, d'où elle jaillissoit abondamment. Celle qui se trouvoit amère, il la rendoit douce; et toujours la nuée alternativement lumineuse et obscure préservoit pendant la marche des ardeurs du soleil, et pendant la nuit éclairoit les fugitifs.

La loi donnée sur le mont Sinaï.

Ap. D. 1490. Av. J. C. 1508.

Il y eut quelques expéditions peu décisives contre les nations limitrophes du désert d'où les Israélites tâchoient de sortir; mais la main de Dieu, barrière impénétrable, les y retenoit. La même main les conduisit au pied du mont Sinaï, célèbre par la loi qui fut donnée aux Juifs. Ils furent avertis de se préparer à la recevoir; de bien examiner ce qui se passeroit, mais de se tenir dans un éloignement respectueux. Moïse seul eut droit d'aborder la montagne, où il eut plusieurs entretiens avec le Seigneur. Au jour indiqué, le sommet se cou-

ronne d'une nuée, il en sort des feux et des éclairs, le tonnerre gronde, des trompettes sonnent, la terre tremble, et une voix prononce distinctement le *Décalogue*, c'est-à-dire les dix commandements, qui contiennent l'abrégé de toute la morale. Moïse resta quelques jours sur la montagne, et en descendit pour rapporter la loi gravée par le doigt de Dieu sur deux tables de pierre. En descendant il entendit des ris, des chants, le bruit d'une multitude qui se livroit à une joie effrénée. Que vit-il en approchant? Le peuple dansant autour d'un veau d'or. Les filles et les femmes avoient donné leurs bijoux pour faire ce dieu, et Aaron avoit eu la complaisance criminelle de fondre cette idole. Moïse, outré de colère, s'écrie dans le transport de son zèle : « Quels « sont ceux qui sont du parti de l'Eternel? » La tribu de Lévi se présente, passe au fil de l'épée un grand nombre de coupables, et mérite par-là le sacerdoce; mais la grande prêtrise demeure dans la famille d'Aaron. Le peuple fit ensuite pénitence de son idolâtrie, et Dieu lui pardonna.

Arche d'alliance.

Moïse l'occupa de la confection, tant de l'arche où devoient être renfermées les tables refaites après la fracture des premières, que de celle du tarbernacle destiné à recevoir l'arche. Toutes les dimensions, tous les ornements avoient été fixés dans les entretiens de Dieu avec Moïse sur le mont Sinaï. On choisit d'habiles ouvriers; les Israélites donnèrent sans hésiter tout ce qu'ils possédoient en bijoux et en étoffes propres non seulement pour l'arche, mais encore pour les habits sacerdotaux et les instruments du culte. Le temps du séjour dans le désert fut aussi employé à établir le gouvernement général, la police entre les tribus et les

familles ; à fixer les fêtes, régler les cérémonies religieuses, et aguerrir le peuple par des excursions sur les terres qu'on devoit ensuite occuper ; aguerrir le peuple, c'est-à-dire la partie du peuple qui étoit destinée à y entrer. Or, tous ceux qui avoient plus de vingt ans quand ils sortirent d'Egypte furent privés de cet avantage, en punition de leurs murmures et de leurs fréquentes rebellions. Moïse lui-même ne fut pas exempt de ce châtiment, pour avoir hésité dans une chose que Dieu lui commandoit : il lui fut seulement accordé de voir la terre promise du haut d'une montagne.

Les seuls Josué et Caleb échappèrent à cette proscription générale. Ils avoient été envoyés avec dix autres tribus, un de chaque tribu, pour examiner le sol et les productions de la terre de Chanaan : ils firent un rapport avantageux, capable d'encourager le peuple. Les autres députés, au contraire, firent du pays qui étoit destiné aux Israélites une peinture si désagréable, que le peuple se souleva contre Moïse. Il fallut encore en venir à des punitions, qui étoient ordinairement la mort des coupables. Le glaive des Amalécites en châtia quelques uns ; la terre engloutit Coré, et un feu surnaturel consuma Dathan et Abiron, sacriléges profanateurs du sacerdoce. Des serpents brûlants détruisirent de nouveaux rebelles; mais la vue du serpent d'airain élevé par Moïse suspendit l'activité de ces feux dans ceux qui le regardoient. Le zéle de Phinées punit de mort l'idolâtre Zamri. Ce châtiment n'empêcha pas les Hébreux de prostituer leur religion à leur passion pour des filles étrangères, et d'adorer de faux dieux. Moïse, près de mourir, leur fit de vifs reproches

Fin de Moïse.

sur ce fatal penchant, et des menaces terribles s'ils continuoient de s'y livrer.

Il leur fit aussi renouveler entre ses mains l'alliance avec Dieu, et jurer d'y être fidèles. Il nomma pour son successeur Josué, qui s'étoit déja distingué dans plusieurs expéditions; ensuite il entonna un cantique d'action de graces, qui retrace d'une manière pathétique et touchante les bienfaits de Dieu à l'égard d'Israël et contient des vœux pour sa prospérité.

Après avoir donné sa bénédiction à ce peuple qui, malgré ses infidélités, lui étoit toujours cher, le saint législateur se retira sur la montagne de Nébo, d'où il vit encore la terre promise. Les principaux des douze tribus l'accompagnèrent : pendant qu'ils lui faisoient de tendres adieux il s'échappa de leurs bras, s'éloigna et mourut dans le pays de Moub, vis-à-vis de Phogor, sans qu'on ait jamais connu son tombeau.

Josué.

Josué réunit le commandement des armées et le gouvernement civil. L'administration de la justice appartenoit aux lévites, et le peuple étoit divisé de tribus en décuries, et de décuries en familles, pour se mieux reconnoître. Ces divisions contribuoient aussi à un ordre prompt et réglé dans les marches et les campements; chacun avoit son poste marqué, en avant, en arrière, aux deux côtés de l'arche qui faisoit toujours le centre; et dans les combats, dans les retraites, le même ordre s'observoit le plus exactement qu'il étoit possible.

Enfin, après quarante ans de marches directes, circulaires, rétrogrades dans le désert, il fut question d'entreprendre sérieusement la conquête de la terre promise. Josué connoissoit cette contrée. Dans son rapport sur l'état de ce pays, en donnant des espéran-

ces, il n'avoit pas dissimulé les difficultés. On conçoit que les habitants de la terre de Chanaan n'avoient pu voir sans inquiétude errer depuis si long-temps, sur leurs frontières, un peuple dont ils sentoient que la seule ressource étoit d'envahir les terres de leurs voisins. Il y avoit eu, entre les possesseurs et les prétendants, plusieurs combats meurtriers, et toujours suivis de scènes d'horreur. On se massacroit sans pitié, parceque les agresseurs chassoient ou exterminoient pour s'établir, et les habitants exterminoient également pour conserver. La même fureur destructive régna entre les adversaires pendant tout le temps qu'ils employèrent à conquérir le pays.

Josué commença cette conquête par une cérémonie imposante. Toute la nation eut ordre de se purifier pour le passage du Jourdain. Au jour marqué, le peuple se rangea, comme dans les marches ordinaires, autour de l'arche portée par les lévites. Aussitôt qu'ils touchèrent l'eau de leurs pieds, elle se suspendit comme dans la mer Rouge, et s'affermit sous leurs pas. Ils s'arrêtèrent au milieu du fleuve, jusqu'à ce que tout le peuple fût passé. Alors un député de chaque tribu plaça une grosse pierre dans l'endroit que l'arche avoit occupé; ils en tirèrent aussi chacun une du lit du fleuve, dont ils formèrent sur la rive un monceau ou monument de mémoire, dont il subsistoit encore des vestiges du temps de l'historien Joseph, qui en parle dans ses écrits. Passage du Jourdain.

De ce moment le nuage conducteur disparut. Josué fit le partage de la terre qu'il alloit conquérir, et assigna à chaque tribu le pays qu'elle devoit habiter. Cette opération dut inspirer une singulière ardeur, non seulement à toute la nation, mais encore à chaque particu-

lier; il n'y en eut aucun qui, en voyant un champ, une maison, ou toute autre propriété, ne se dit à lui-même: « Ceci est à moi, et celui qui l'occupe est un usurpa- « teur. » D'un autre côté, les habitants devoient se dire: « Nous avons défriché ces terres, planté ces arbres; ces « villes opulentes, ces tours, ces murailles, c'est nous « qui les avons bâties. » Quel courage dans l'attaque, quelle opiniâtreté dans la défense, ces réflexions ne devoient-elles pas faire naître? Et malgré les six cent mille combattants avec lesquels les Israélites commencèrent leurs conquêtes contre des nations aguerries qui défendoient leurs femmes, leurs enfants, et tout ce qu'on a de plus cher au monde, auroient-ils jamais pu réussir, s'ils n'avoient été secondés par une puissance surnaturelle?

Cette puissance se manifesta efficacement dès la première entreprise qui fut dirigée contre Jéricho, ville considérable. Un miracle la livra aux Israélites. Ils eurent ordre de promener sept fois l'arche autour des murailles; au septième tour, les lévites sonnent de la trompette; les soldats jettent tous ensemble un grand cri: les murs se renversent, les tours s'écroulent, les assiégeants entrent en foule, massacrent tout, et ne sauvent qu'une femme qui avoit favorisé leurs espions. Il y eut là un exemple de discipline très sévère. On avoit publié la défense de rien garder en particulier du butin qui se feroit à Jéricho: c'étoit le moyen d'enflammer également le courage de tous, par l'espoir d'un partage général. Achan, de la tribu de Juda, cacha des effets qu'il comptoit s'approprier; il fut découvert, et lapidé sans miséricorde, lui, sa femme, ses enfants et ses bestiaux. Deux miracles éclatants signalèrent encore le commencement de la conquête.

Les Gabaonites, nation peu nombreuse, avoient recherché l'alliance des Israélites, moins par affection que pour se soustraire à leur fureur. Les rois de Chanaan, qui faisoient ensemble cause commune contre ces étrangers, s'offensèrent de ce que les Gabaonites se retiroient de leur ligue, et les attaquèrent. Josué vola au secours de ceux-ci. Il trouva tous ces princes déterminés à vaincre ou à périr. C'étoit une bataille décisive. Elle fut long-temps disputée; la déroute des alliés ne commença que vers la fin du jour. Josué craignant qu'ils ne lui échappassent à la faveur de la nuit s'écria : *Soleil, arrête-toi!* et le jour fut prolongé. Il appela aussi contre eux une nuée épaisse, d'où, à l'aide d'un vent furieux, se lancèrent des pierres qui écrasèrent les fuyards. Ces deux événements miraculeux jetèrent la consternation dans tout le pays de Chanaan, et en facilitèrent la conquête, qui fut achevée en six ans.

Nouveau Chanaan ou Judée, entre le pays d'Édom et Amalec, la mer Morte, le Jourdain, la mer de Galilée, les montagnes du Liban, les Phéniciens et la Méditerranée.

Il n'y a point de pays qui ait été soumis à autant de divisions successives que le pays de Chanaan. Sous ses premiers habitants, il contenoit des royaumes; sous les Juifs, des tribus; sous les conquérants babyloniens et autres, des provinces; sous les rois iduméens, des tétrarchies et heptarchies; après les Romains, sous les Mamelus, des villes éparses, sans lien de gouvernement; sous les Croisés, un royaume; et enfin sous les Turcs, ce pays autrefois si peuplé, si florissant, si fertile, est presque inhabité. On ne peut inférer de là, avec certains philosophes aussi ignorants qu'impies, que la terre de Chanaan n'ait jamais été très fertile ni couverte d'une nombreuse population. Que de régions étoient, dans l'antiquité, renommées pour la fertilité, la beauté, la richesse de leur sol, la multitude prodigieuse de leurs

habitants, et qui aujourd'hui sont condamnées à la stérilité, au silence du désert. Il suffit de nommer ici la Mésopotamie et la Syrie, pour convaincre de mauvaise foi ou d'ignorance les hommes qui traitent de fabuleuse la peinture que l'Histoire Sainte nous fait de l'heureuse abondance de cette terre de Chanaan, où se sont opérés les principaux mystères de notre religion, et sur laquelle, dans les transports d'un enthousiasme religieux, se précipita dans la suite des âges toute l'Europe chrétienne. Les limites, et par conséquent l'étendue de la terre promise, ont varié selon les temps: peu de ces parties ont conservé leur nom primitif. Comme la tribu de Juda étoit la plus nombreuse et la plus belliqueuse, les nations subjuguées se sont accoutumées à appeler les vainqueurs Juifs, et leur pays, la Judée.

Des hommes qui sortoient de plaines arides, où leurs pères et eux avoient erré pendant quarante ans sans domiciles fixes, durent s'estimer heureux lorsqu'ils se trouvèrent bien établis dans un pays d'une douce température, suffisamment arrosé, fertile sur-tout en vin et en huile, sans cependant manquer de blé. Le miel étoit aussi une de ses productions; il y avoit des plantes aromatiques, dont on tiroit un baume précieux. Rien n'y manquoit pour le nécessaire, et on y trouvoit même le superflu; et maintenant, disions-nous plus haut, cette terre désolée ne présente plus que stérilité et solitude, au point que plusieurs écrivains ont regardé comme très exagérées et comme fausses les descriptions avantageuses que les livres saints nous en ont laissées. Ces critiques ne réfléchissent pas assez sur les changements affreux que les fléaux de toute espèce, prolongés pendant tant de siècles, peuvent et doivent

opérer dans les pays même les plus favorisés de la nature.

Quelque dégradée que soit la Judée, la dévotion et la curiosité y amènent encore les chrétiens, pour y visiter les lieux consacrés par leur religion. Les souvenirs touchants dont les ames pieuses aiment à se laisser pénétrer et attendrir, sont seuls capables de faire supporter les dangers et les fatigues de ce voyage. Des hordes de voleurs infestent les campagnes; les villes, soumises à un gouvernement oppressif, n'offrent pas un plus sûr asile: la plupart sont réduites en bourgades. La seule Jérusalem présente quelques débris de monuments augustes, qu'on peut croire être l'ouvrage, les uns des Juifs, les autres des Croisés.

Religion; gouvernement, sciences, commerce, art militaire.

Pour tracer une esquisse fidèle des mœurs et des institutions des Juifs, il faut les prendre dans le temps de prospérité qui suivit la conquête; lorsque encore frappés des merveilles opérées en leur faveur, ils ne s'écartoient qu'avec scrupule des lois qui leur avoient été données, et que, ramenés par les châtiments, ils revenoient avec zèle et avec confiance à ces lois saintes.

Tout avoit été prévu, tant dans le code de Moïse, ou plutôt dans le code de Dieu lui-même, publié sur le mont Sinaï, que dans les institutions politiques et sacrées, qui sont un ample commentaire de ce code. Les lois les plus recommandées étoient celles qui regardent la religion : proscription de l'idolâtrie sous toutes les formes, obligation étroite de la circoncision, pratique du sabbat, c'est-à-dire cessation rigoureuse de tous les travaux, même les plus nécessaires, et repos absolu pendant un jour entier de la semaine. Les solennités principales étoient la Pâque, instituée en mémoire de

la sortie d'Egypte; la Pentecôte, anniversaire de la loi donnée sur le mont Sinaï; la fête des Tabernacles, figure du séjour errant pendant quarante ans dans le désert, la fête des Trompettes, qui annonçoit les premiers jours de l'année, de chaque mois, et les nouvelles lunes; des fêtes expiatoires, des jeûnes qui rappeloient des crimes commis, la punition, le repentir et le pardon.

L'année sabbatique et celle du jubilé, la première arrivant tous les sept ans, la seconde, tous les sept fois sept ans, avoient des obligations et des privilèges analogues entre elles. On ne semoit, récoltoit et commerçoit que pour les pauvres. De plus, dans l'année jubilaire, les esclaves juifs recouvroient leur liberté, et ceux qui, pendant cet espace de quarante-neuf ans, avoient aliéné leurs biens, rentroient en possession.

Les lois du rit forment seules, dans ce code, un article très étendu, tant il y avoit de précautions à prendre pour le choix des victimes, les cérémonies des sacrifices, le service du tabernacle, celui du temple, les habits des prêtres et des lévites, leur matière, leur forme, leur conservation! Les occupations de ces deux ordres sont spécifiées en grand détail. On voit quels étoient leurs revenus, leur part dans les sacrifices, leurs biens; savoir, la dîme de tous les biens, et des villes avec leur territoire qui leur étoient affectées dans chaque tribu.

Plusieurs des lois civiles rentroient dans les lois ecclésiastiques, ou du moins y tenoient par des cérémonies qui en sanctifioient pour ainsi dire l'exécution. On ne citera que la cérémonie *des eaux de jalousie*. C'étoit un breuvage composé par les prêtres; ils le

présentoient eux-mêmes à la femme que le mari traduisoit devant eux comme suspecte d'infidélité. Ces eaux tuoient la coupable, et rendoient l'innocente plus belle et plus saine. D'ailleurs, il n'y avoit pas d'acte de la vie que la religion ne réglât: deuils, festins, funérailles, emploi du temps, heures du lever et du coucher, les égards et les civilités réciproques.

Les prêtres et les lévites étoient admis parmi les juges, et prononçoient avec eux la punition infligée au vol, à la fraude, à l'usure, aux mensonges, aux fautes comme aux crimes. Le meurtre étoit toujours puni de mort. Toute espèce de violence sujette à la loi du talion étoit punie par le supplice du talion. On ne voit cependant pas que le mariage ait eu besoin du ministère des prêtres, ni le divorce de leur sanction. Une fonction qui leur étoit exclusivement propre, et sans doute moins agréable, c'est le discernement de la lèpre, maladie cutanée que nous ne connoissons plus en Europe du moins, car les voyageurs assurent qu'on voit encore des lépreux dans les îles de l'Archipel grec. Les symptômes en étoient aussi effrayants que dégoûtants; elle s'attachoit même aux meubles et aux maisons: c'étoit aux prêtres à déclarer ceux qui en étoient atteints, à les sequestrer de la société, et à les y rappeler quand les malades étoient guéris.

Les études des Juifs se bornoient à la science de la religion. En effet, elle leur apprenoit toute la morale, et ce qu'il leur étoit nécessaire de savoir en physique pour leur conservation et leur bonheur. Outre que les pères étoient très exacts à instruire leurs enfants, il y avoit encore des écoles publiques où l'on formoit la jeunesse. Leur langue, quoique peu abondante, est

harmonieuse, propre aux élans de la poésie sublime. Les mouvements moins marqués d'une poésie tendre ne leur manquent pas. Soit qu'ils gémissent de leurs fautes, soit qu'ils implorent la clémence de l'Eternel qu'ils ont offensé, c'est toujours avec une sensibilité qui part du cœur, qui touche et qui émeut. Qu'étoit-ce quand le rhythme de ces hymnes étoit soutenu par les charmes de la musique, et quand des vierges pures, de jeunes lévites en marquoient, par leurs pas, la cadence dans les solennités?

La vie privée n'offre rien de remarquable. Sans doute ils avoient des manufactures dans les villes; ils y exerçoient des métiers utiles; mais ils cultivoient peu les arts agréables; car ils ne connoissoient le luxe, ni dans les bâtiments, ni dans l'ameublement, ni dans les habits; ils aimoient mieux être parés de la propreté que de la richesse. Si l'on peut juger d'un peuple par les desirs qu'il exprime, on croira que le Juif estimoit surtout la vie champêtre. Ce qu'il souhaitoit, c'étoit d'être assis à l'ombre de sa vigne et de son figuier, de cueillir ses olives, de traire ses brebis, de conduire ses bestiaux, de les voir bondir dans de gras pâturages. Ce qu'il regrettoit dans sa captivité, c'étoient les rives agréables du Jourdain, les saules auxquels il avoit tristement suspendu son luth et sa harpe. Souvenirs amers! tristes effets des guerres et de la servitude!

Au reste, ce que les Juifs ont essuyé de malheurs et de fléaux, ils l'ont fait éprouver à d'autres. On ne peut nier qu'ils n'aient été très belliqueux; mais la force de leurs armées, portées dans quelques époques jusqu'à onze et douze cent mille hommes, donne tout lieu de croire qu'ils faisoient alors la guerre plutôt à la manière

des barbares, dont la nation s'arme tout entière, que comme des peuples formés, qui ont des corps d'élite, et par conséquent une tactique et une science de cet art funeste; d'autant plus que cette multitude étoit ordinairement mal armée. Mais, par la suite, ils eurent des phalanges couvertes de bonnes armures, des chariots hérissés de fer, une cavalerie exercée, des arsenaux bien fournis, des machines meurtrières sur leurs remparts, et tout l'attirail redoutable de l'attaque et de la défense; mais, ce qu'ils eurent de plus que les autres nations, c'est la protection immédiate de Dieu, quand ils étoient fidèles à son culte. Dieu s'étoit déclaré leur chef, et on doit regarder leur gouvernement, dans son principe, comme une théocratie.

Ce gouvernement subsista sous Josué et les juges ses successeurs: c'est-à-dire que les Juifs n'entreprenoient rien que d'après l'inspiration divine, qui leur étoit manifestée par les prophètes, dont le nombre fut très grand dans cette époque. Ce conquérant eut, avant de mourir, le plaisir de voir le peuple qui lui avoit été confié, bien établi dans le pays soumis par ses victoires. Elles furent souvent sanglantes, et presque toujours suivies d'exécutions cruelles. On accuse Josué d'avoir eu un zèle destructeur. Son motif étoit le desir de préserver le peuple qu'il gouvernoit de la contagion funeste de l'imitation. Il connoissoit son goût effréné pour l'idolâtrie, et il auroit bien voulu détruire ce penchant. Le meilleur moyen étoit d'ôter les exemples, soit en chassant, soit en exterminant ceux qui les donnoient. Ce vainqueur austère fit l'un et l'autre; mais sa sévérité contre les Chananéens, son inflexibilité à punir les Juifs coupables, n'eurent que peu de succès. En partie

Mort de Josué.
Ap. D. 1555.
Av. J. C. 1443.

par compassion, en partie par l'intérêt d'avoir des esclaves, les Juifs éparguèrent beaucoup de Chananéens. Ceux-ci, au défaut des temples qu'on renversoit, célébrèrent leurs fêtes dans les bocages. La curiosité, la fraîcheur, la gaieté y attirèrent les Juifs. Les filles chananéennes, dans le dessein d'adoucir les vainqueurs, cherchèrent à leur plaire. Les Juifs se laissèrent prendre à cette amorce, contractèrent des mariages, changèrent bientôt une religion austère contre les cérémonies dont leurs épouses faisoient l'ornement. Ils abandonnèrent Dieu, revinrent à lui, et vécurent entre la vraie et les fausses religions dans une fluctuation perpétuelle, cause des alternatives de victoires et de défaites qu'ils ont éprouvées sous les juges.

Juges. Ap. D. 1580. Av. J. C. 1418.

On ne sait comment s'élisoient les juges, ni jusqu'où s'étendoit leur puissance. Elle étoit militaire, puisqu'on trouve parmi eux des hommes habiles dans le commandement des armées, et fameux par des expéditions guerrières; mais elle n'étoit pas non plus uniquement militaire, puisque parmi eux on trouve des femmes, entre autres Débora, qui gouvernèrent la nation. Il y a beaucoup de ces juges dont on ne sait que le nom, et peut être ne sont-ce pas les moins estimables, par la raison que la célébrité est due quelquefois plus aux vices brillants qu'à la vertu.

Benjamites.

Sous Othoniel, successeur de Josué, se voit le premier exemple de schisme. Un jeune lévite, gagné par la prière d'une vieille femme, érige, dans une maison particulière, un petit autel, contre la défense expresse de sacrifier ailleurs que devant l'arche. Les habitants d'une ville voisine, nommée Dan, appellent ce lévite avec son autel et ses habits sacerdotaux, et se font un

culte séparé. Sous le même Othoniel arriva le crime affreux des Benjamites, qui firent à la femme d'un lévite les plus outrageuses violences, dont elle mourut. Le lévite coupa le cadavre en onze quartiers qu'il envoya à chacune des tribus. Elles s'armèrent, et exterminèrent la tribu de Benjamin, à six cents hommes près; mais elles se repentirent ensuite d'avoir presque détruit toute une tribu. Les Juifs se souillèrent d'un nouveau crime, en égorgeant tous les habitants non Israélites d'une ville du voisinage pour avoir leurs filles, et comme ils n'en avoient pas encore assez, ils enlevèrent, dans une embuscade, les filles d'une autre ville. La tribu de Benjamin se rétablit ainsi; mais elle ne fut jamais aussi nombreuse que les autres.

Gédéon est fameux par sa victoire sur les Madianites. Ils avoient totalement asservi les Juifs, et triomphoient insolemment. Dieu eut pitié de son peuple, qui s'étoit humilié, et suscita Gédéon pour les tirer d'esclavage. Il avoit rassemblé une armée très inférieure à celle des ennemis. Dieu la trouva encore trop nombreuse. « Menez, dit-il, vos soldats le long du ruisseau; « ceux qui se mettront à genoux pour boire à leur aise, « renvoyez-les; ceux qui ne feront que prendre, en « passant, de l'eau dans le creux de leur main pour « étancher leur soif, gardez-les. » Il n'en resta que trois cents de ceux-ci. Gédéon les divisa en trois corps. Ils sortent la nuit de leur camp, portant chacun une épée dans une main, et dans l'autre un flambeau allumé caché dans un vase de terre. Ils arrivent au camp ennemi, jettent de grands cris, brisent leurs vases l'un contre l'autre; la lumière paroît, l'épouvante saisit toute l'armée, qui fuit en désordre. Gédéon les poursuit, et

Gédéon.
Ap. D. 1761.
Av. J. C. 1297.

cette seule nuit rend la liberté à toute une nation.

Allégorie.

Ap. D. 1801.
Av. J. C. 1197.

Les enfants légitimes de Gédéon, au nombre de soixante-dix, gouvernèrent après la mort de leur père, apparemment chacun leur canton. Abimélech, fils d'une concubine, résolut de régner seul. Il tua soixante-huit de ses frères, et se fit proclamer dans une assemblée tumultueuse. Joathan, le seul qui avoit échappé au massacre, du haut d'une montagne d'où il voyoit cette assemblée lui adressa cette allégorie : « Les arbres « s'assemblèrent un jour pour choisir un roi. Ils offri- « rent d'abord le sceptre à l'olivier; il répondit qu'il ne « vouloit pas se priver de son fruit et de son huile, si « agréable à Dieu et aux hommes, pour régner sur eux. « Ils invitèrent le figuier, qui refusa, parceque l'excel- « lence de son fruit lui suffisoit. La vigne, priée à son « tour, préféra à l'empire qu'on lui offroit son jus, « qui réjouit les dieux et les hommes; enfin la dignité « royale ayant été offerte à l'épine, elle répondit : si « vous avez réellement dessein de me confier la su- « prême autorité, retirez-vous sous mon ombre, ou con- « sentez que le feu sorte de mon sein et dévore les cé- « dres du Liban. » La morale que Joathan tira de cette fable, c'est que les bons ambitionnent rarement l'autorité, et que les méchants ne peuvent dominer que par la destruction.

Jephté, Samson.

Jephté et Samson sont célèbres, l'un par son vœu téméraire, et l'autre par sa force prodigieuse. Le premier étoit un chef d'aventuriers, qui se portoit, sans distinction d'amis ni d'ennemis, par-tout où il espéroit trouver du butin. On pourroit se représenter le second comme un soldat d'une valeur féroce, domptant tout, excepté ses passions. Dieu se servit de ces deux hommes

pour humilier les Philistins, ennemis de son peuple. Jephté gagna plusieurs batailles; mais, dans une où la victoire balançoit, il fit vœu, s'il étoit vainqueur, de sacrifier au Seigneur la première créature vivante qui se présenteroit. En rentrant dans la ville il entend des instruments et des chants de triomphe; il regarde, et veut détourner les yeux; mais le coup étoit porté : c'étoit sa fille unique qui venoit, à la tête de ses compagnes, le féliciter. Jephté, le cœur percé de douleur, fit part à sa fille de l'engagement solennel qu'il avoit pris. Elle l'écoute avec fermeté, demande seulement deux mois pour aller sur les montagnes pleurer sa virginité avec ses compagnes. Ce terme expiré, elle revint docilement consommer son sacrifice. Samson, également vainqueur des Philistins, mérita long-temps ses victoires par la discrétion qui lui étoit ordonnée sur le don de force qu'il avoit reçu; mais trop complaisant pour Dalila, sa maîtresse, il se laissa arracher son secret, et paya son imprudence par une mort tragique, qu'il rendit, autant que sa vie, funeste à ses ennemis.

L'avant-dernier juge fut Héli, grand sacrificateur, homme pieux et juste, mais poussant jusqu'à la foiblesse l'indulgence pour Ophni et Phinées, ses enfants, qui ne lui ressembloient pas. Il élevoit dans le temple un jeune lévite nommé Samuel, dont il estimoit la simplicité et la candeur. Cet enfant, voué à Dieu dès sa naissance par sa mère, qui l'avoit obtenu après une longue stérilité, fut chargé d'annoncer au grand-prêtre, son bienfaiteur, des vérités terribles, mais nécessaires. Dieu lui ordonna, pendant son sommeil, d'aller trouver Héli, de lui reprocher la conduite de ses fils et sa foiblesse à leur égard, de le menacer lui-même d'un

Héli.
Ap. D. 1900.
Av. J.C. 1098.

châtiment exemplaire s'il ne réprimoit leurs désordres. L'avertissement étoit humiliant pour un vieillard de la part d'un enfant; mais Samuel y mit tant de ménagements, prouva si bien que Dieu lui-même en étoit l'auteur, qu'Héli, loin de se choquer, prit la résolution de se corriger. Il n'en eut pas la force; ses enfants continuèrent d'abuser de sa bonté; les Israélites, alors en guerre avec les Philistins, furent battus, l'arche fut prise : à cette nouvelle, le malheureux vieillard tomba de sa chaise et se tua.

Samuel.

Le gouvernement des juges dura trois cent quarante-huit ans, et finit à Samuel. Il signala le sien par une grande victoire sur les Philistins, et il eut la satisfaction de voir Israël dans une paix profonde. Pour se soulager dans les fonctions pénibles de juge, Samuel donna l'administration d'un canton à deux de ses fils; leur conduite ne répondit pas à la confiance du père; le peuple murmura. Les anciens avertirent le prophète, et lui dirent que, puisque ses enfants se montroient indignes de lui succéder, la nation demandoit un roi. Samuel assembla le peuple, lui remontra les dangers qu'il couroit à changer le gouvernement de Dieu contre celui d'un homme. Leur résolution étoit prise; ils y persistent. Le prophète consulte le Seigneur, qui exauce les vœux du peuple, et indique celui qui devoit être placé sur le trône.

Rois. Saül.
Ap. D. 1904.
Av. J. C. 1094.

Dieu le prit parmi les bergers; il se nommoit Saül. Samuel le sacra à l'insu de tout le monde; mais quand il fallut lui faire exercer les fonctions de la royauté, il assembla le peuple et fit tirer au sort. De tribus en familles, il tomba sur celle de Cis, de la tribu de Benjamin, et dans sa famille, sur son fils Saül, qui étoit de

la taille la plus avantageuse. Sa première action, comme roi, fut une victoire très complète sur les Amalécites. Ce glorieux exploit lui gagna l'estime du peuple ; la nation assemblée marqua son attachement et son respect par des présents, espèce d'hommage qui tenoit lieu de consécration. Mais pendant que les Israélites se félicitoient d'avoir un roi doué, à ce qu'ils croyoient, des qualités propres à sa dignité, Samuel, à qui Dieu faisoit connoître l'intérieur de ce prince, n'étoit pas content de ses dispositions. Dans des choses essentielles il agissoit sans consulter les sages de la nation, ou il désobéissoit ouvertement à des ordres formels. Ce roi poussa l'ingratitude au point que le prophète lui déclara qu'en punition de ces prévarications la couronne ne se perpétueroit pas dans sa famille ; et en effet il donna l'onction royale à David, pris aussi parmi les bergers, en présence de son père et de ses frères.

Plusieurs événements fournirent à David l'occasion de se faire connoître. D'abord une mélancolie profonde, tenant de la manie, saisit Saül ; elle ne pouvoit être suspendue que par les sons mélodieux de la harpe. David excelloit à jouer de cet instrument ; il fut appelé, et il charma si bien les ennuis du roi, que ce prince lui donna une place auprès de sa personne. L'insolence de Goliath, géant philistin, fut un autre moyen dont Dieu se servit pour étendre la réputation de David. Fier de sa force, Goliath, couvert de fer, bravoit l'armée d'Israël et défioit au combat les plus intrépides guerriers ; personne n'osoit se mesurer avec lui. David se propose, attaque le barbare avec le sang froid qui lui étoit ordinaire lorsque ce héros affrontoit les lions et les tigres du désert, armé seulement de sa fronde : il lui lance

une pierre au milieu du front, et le tue. Cet exploit lui mérita Michol, fille du roi, que ce prince lui donna en mariage.

Ce fut la dernière faveur que David reçut de Saül. En proie à une sombre jalousie, le roi ne cessa depuis de tourmenter son gendre, tâcha de le faire tuer par des assassins qu'il envoya à sa poursuite, et voulut le tuer lui-même. Soit que les Israélites fussent instruits que Samuel avoit déja donné l'onction royale à David, soit commisération pour un innocent persécuté, il paroît que le vainqueur de Goliath avoit un grand parti à la cour; Jonathas lui-même, fils de Saül, faisoit profession ouverte d'amitié avec lui.

La Pythonisse. Mort de Saül.

Cette faveur généra e, que Saül ne pouvoit ignorer, augmenta le trouble de son esprit. De noirs pressentiments le tourmentoient; il n'avoit plus Samuel pour lui confier ses peines et prendre des résolutions sages : le prophéte étoit mort. Saül résolut d'évoquer son ombre. Dans une petite ville nommée Endor, une vieille femme, sous la qualité de *pythonisse*, c'est-à-dire habile à deviner, découvroit les choses cachées, et rendoit des espèces d'oracles. Saül va la trouver dans son antre, et lui explique son desir. Elle fait ses conjurations; le roi en attend l'effet dans un profond silence; à la fin elle parle. « Je vois, dit-elle, des ombres effrayantes qui sortent de « la terre, et avec elle un vieillard au regard sévère, « couvert d'un petit manteau. » C'est Samuel, s'écrie le prince; il se prosterne, et lui demande quelle sera l'issue d'une bataille qu'il doit livrer aux Philistins. « Pour« quoi viens-tu troubler mon repos? répond l'ombre « redoutable; l'Eternel irrité s'est retiré de toi : il a donné « ton royaume à David; demain, toi et tes fils vous se-

« rez avec moi. » Elle dit, et disparoît. La bataille se donne : Saül et Jonathas sont tués ; il ne resta des fils de Saül qu'Isboseth.

Ce prince soutint pendant sept ans son droit à la couronne, David.
secondé par d'habiles généraux et par la plus Ap. D. 1944.
grande partie de la nation. David n'avoit que la tribu Av. J. C. 1054.
de Juda, à la vérité égale en force à toutes les autres. La mort d'Isboseth, lâchement assassiné, sans qu'on voie que David ait eu part au crime, le rendit souverain de toute la nation.

Le tableau brillant de ce règne a aussi ses ombres ; il commence par des prospérités. David triomphe des ennemis extérieurs, assoupit toutes les discordes intérieures ; fait renaître dans les peuples, par des cérémonies augustes, l'attachement à la religion ; leur inspire le goût des arts, en appelant auprès de lui, pour ses ameublements et ses édifices, des ouvriers habiles en tout genre. Il leur offre aussi un exemple de reconnoissance rare, c'est d'inviter à la cour Misphiboseth, fils de Jonathas, et de lui donner près de sa personne un rang et des honneurs qui rappeloient sans cesse la tendre amitié qu'il avoit eue pour son père. Heureux David, s'il n'eût ouvert son cœur qu'à ce genre de tendresse !

Mais, se promenant sur la terrasse de son palais, il Betzabée.
aperçut sur une autre terrasse une belle femme dans la Ap. D. 1964.
liberté et la négligence du bain. Ce prince se laisse en- Av. J. C. 1034.
flammer d'un desir criminel, et réussit à le satisfaire. Betzabée, cette beauté dangereuse, étoit femme d'Urie, qui depuis plusieurs mois combattoit sur la frontière. Elle se trouve enceinte, et fait part de son embarras à son amant. Il mande Urie, comptant qu'après une lon-

gue absence ce guerrier profitera volontiers de l'occasion de revoir son épouse. « Je n'ai garde, répond le « brave soldat, pendant que mes compagnons sont « exposés aux injures de l'air, d'aller coucher mollement dans un lit. » Il passe la nuit avec ceux qui veilloient à la porte du palais, et repart. David le fait accompagner, avec un ordre au général de l'exposer dans la première occasion dangereuse. Urie est tué. Ainsi un crime en appelle un autre, et l'adultère devient homicide.

Pendant que David étouffoit ses remords dans la jouissance, le prophète Nathan se présente à lui, comme pour demander justice d'un fait atroce. « Un « homme riche, dit-il, avoit un repas à donner; pour « épargner ses nombreux troupeaux, il a enlevé à son « voisin, pauvre, une brebis chérie qui étoit tout son « bien, et l'a égorgée. Le barbare! s'écrie David avec « colère, il mérite la mort. — Vous êtes cet homme, ré« plique avec fermeté le prophète. » Il n'eut pas besoin d'insister auprès du prince sur la grandeur de sa faute. David en sentit toute l'énormité, fondit en larmes, en demanda humblement pardon à Dieu, qui lui remit son péché, mais non les peines qui devoient en être l'expiation.

De ce moment son règne ne fut plus qu'un tissu d'infortunes. Il vit son royaume ravagé par des guerres malheureuses, par la peste et par la famine. Il éprouva des maux domestiques, et l'inceste souilla sa famille. La nation murmura et se plaignit; des révoltes éclatèrent. Celle d'Absalon, fils trop chéri de David, fut accompagnée de circonstances humiliantes. Le roi s'enfuit de sa capitale, chargé des imprécations du peuple

qui l'adoroit auparavant. Son fils, conseillé par les perfides qui avoient intérêt de le rendre irréconciliable avec son père, fit élever une tente sur la terrasse du palais royal, y appela les concubines de David, et n'eut pas honte de faire à ce prince, à la vue du peuple, le plus grand des outrages. La vieillesse de David fut troublée par des chagrins de la part de l'aîné de ses enfants, qui aspiroit au trône. Mais, par ordre exprès de Dieu, David destina sa couronne à Salomon, fils de Betzabée, et qui étoit né après que, devenue veuve, il eut contracté mariage avec elle.

L'entreprise que David mourant recommanda le plus expressément à Salomon fut la construction du temple. Il avoit trouvé Jérusalem petite et foible, et l'avoit agrandie, fortifiée, et rendue la capitale de ses états. Il se flattoit de l'orner d'un temple magnifique destiné à recevoir l'arche d'alliance, et dans lequel on célébreroit avec magnificence toutes les cérémonies du culte. David avoit donné le plan de ce superbe édifice; les matériaux étoient apportés, les ouvriers les plus habiles mandés, l'argent amassé : il ne s'agissoit plus que de mettre la main à l'œuvre. Dieu lui refusa ce bonheur, et l'accorda à Salomon, qui s'employa avec ardeur à la construction du temple, qui fut achevé au bout de sept années.

Salomon.
Ap. D. 1984.
Av. J.C. 1014.

C'étoit le seul temple qui fût permis aux Juifs. Là se faisoient les sacrifices; là se rendoient les oracles de la religion; là demeuroient le grand sacrificateur, les autres prêtres et les lévites de service.

Il étoit ordonné à tous les Juifs en âge de raison de s'y rendre chaque année à la fête de Pâques. Jérusalem, Sion, le temple, le saint des saints, son parvis, ses portiques, revenoient dans toutes leurs hymnes et leurs

cantiques, et c'étoient les objets perpétuels de leur vénération. La dédicace de ce monument se fit avec une magnificence proportionnée au respect religieux des spectateurs. Dieu le consacra par sa présence; une colonne de feu s'élança du sanctuaire, et consuma les holocaustes.

Jugement de Salomon.

La jeunesse de Salomon et le commencement de son règne sont illustrés par un jugement digne de la maturité de l'âge, et qui dut inspirer beaucoup de confiance au peuple dans la sagesse de son nouveau souverain. Deux femmes vivoient ensemble, mères chacune d'un enfant à la mamelle. L'une d'elles étouffe le sien par accident, et, comme la fécondité étoit une bénédiction chez les Juives, cette femme va, pendant que sa voisine dormoit, prendre son enfant vivant, et lui substitue l'enfant mort. Celle-ci, réveillée, redemande son fils, qu'elle reconnoît entre les bras de l'autre, qui, au contraire, affirme que le mort n'est pas le sien. Salomon rendoit la justice en public. Ces deux femmes paroissent devant lui. Il les interroge, leurs réponses et leur obstination ne font que rendre la question plus obscure. Le roi se recueille un moment, et adressant la parole à un de ses gardes: « Prends, lui dit-il, l'enfant vivant, partage-le en deux; « que chacune en ait la moitié. » Une des femmes frémit et se précipite aux pieds du roi. *Ah!* s'écrie-t-elle, *qu'elle l'ait tout entier*. C'étoit le cri de la nature. *Voilà la vraie mère*, dit Salomon, *qu'on le lui rende*.

La reine de Saba.

La sagacité de ce jugement étoit bien propre à étendre la réputation du jeune monarque; aussi vola-t-elle jusque dans les pays les plus éloignés. Elle lui attira la visite de la reine de Saba, qu'on croit Egyptienne ou

Ethiopienne. Elle vint disposée à l'admiration ; mais ce qu'elle vit surpassa encore les idées qu'elle s'étoit formées. L'esprit du prince, les égards flatteurs d'une réception qu'on veut rendre agréable, charmèrent la reine. On se proposoit alors des énigmes à deviner. Le succès de Salomon dans ce genre d'exercice lui attira, de la princesse, des témoignages d'une singulière estime. Il la fit passer d'étonnement en étonnement dans son palais enrichi d'ornements précieux ; richesses de l'Asie et de l'Afrique venues par la mer Rouge ; dans ses jardins où se trouvoient toutes les productions de la nature, « depuis l'hyssope, disent les historiens sacrés, « jusqu'aux cédres du Liban ; » dans ses arsenaux fournis de machines, de chariots de guerre et d'armes de toute espéce.

La reine s'instruisit de la police du royaume, de l'administration de la justice, de la tenue des troupes, des établissements politiques, civils et religieux, tous objets qui, pendant la durée de la monarchie judaïque, n'ont jamais été au point de perfection où les porta Salomon. Sa sagesse est devenue proverbe. Nous en avons des monuments précieux dans les écrits moraux qui nous restent de lui : la Sagesse, l'Ecclésiaste, livres remplis de préceptes applicables à toutes les situations de la vie. Ces préceptes prouvent que Salomon connoissoit parfaitement le cœur humain, et le Cantique des cantiques marque qu'il savoit exprimer la tendresse.

Ce prince, nommé le sage par excellence, démentit honteusement ce surnom à la fin de sa vie. La volupté le perdit. Il épousa un grand nombre de femmes de tout pays et de toute religion. L'écriture sainte fait monter ce nombre à sept cents, et celui de ses concu-

bines à trois cents. Sa complaisance pour elles le jeta dans l'idolâtrie; et ce roi si fameux, comme les grands fleuves qui se perdent dans les sables, mourut sans laisser d'autre souvenir de sa puissance que la confusion qui suivit son régne.

Roboam. Ap. D. 2014. Av. J. C. 984.

Un prophéte lui avoit prédit qu'en punition de son idolâtrie son royaume seroit divisé. Pendant les dernières années de ce roi il y avoit eu quelques mouvements parmi le peuple. Un jeune seigneur, nommé Jéroboam, fier et ardent, s'étoit mis à la tête des mécontents. Salomon le fit arrêter et lui pardonna ensuite. A la mort de ce prince, les murmures du peuple se renouvelèrent et furent accompagnés de menaces. Il demandoit la diminution des impôts, texte ordinaire de tous les mouvements populaires. Roboam, fils de Salomon, au lieu de les satisfaire, ou de les calmer par la douceur, leur fit cette dure réponse. « N'attendez « pas de moi que je vous traite autrement que mon « prédécesseur; et, si vous me désobéissez, au lieu de « fouets, je me servirai de sangles pour vous châtier. » Dix tribus renoncèrent sur-le-champ à lui garder obéissance, et il ne lui resta que Juda et Benjamin. Roboam envoya des négociateurs pour regagner les autres, il n'étoit plus temps. Jéroboam avoit habilement profité de l'occasion. Il se fit proclamer roi d'Israël,et éleva un mur éternel de séparation entre les deux parties du même peuple.

Son premier soin, celui qu'emploieront toujours les rebelles, fut de détruire les liens de cette religion sacrée qui unissoit entre elles les douze tribus. L'unité d'un temple, l'obligation d'y aller tous les ans porter ses vœux et ses offrandes, en faisoient un peuple de

frères. Jéroboam rompit ce lien sacré, et autorisa partout l'idolâtrie en faveur de ceux de ses sujets qui vouloient un but déterminé pour leur dévotion; au lieu du temple de Jérusalem, dont il défendit le voyage, il érigea aux deux extrémités de son royaume des autels où les Israélites devoient borner leur pélerinage. Les prêtres, les lévites, qui tâchoient de retenir les peuples dans l'ancienne religion, furent tourmentés et persécutés; il ne leur fut pas même permis, non plus qu'aux autres fidéles, de fuir, et d'aller chercher un asile dans le royaume de Juda, de peur qu'il ne se fortifiât aux dépens de celui d'Israël, mais ces précautions vexatoires n'empêchèrent pas que beaucoup d'Israélites n'échappassent aux persécuteurs, et le royaume de Juda, quoique réduit à deux tribus, balança toujours les forces de son rival, et dura plus long-temps

Prophètes. Ap. D. 2018. Av. J. C. 980.

Cette époque est celle des prophètes. Jamais il n'y en eut autant: Adias, Elie, Elisée, Isaïe, Zacharie, Jérémie, et beaucoup d'autres dont il ne nous reste que les noms et les indications. Mais en même temps parurent aussi un grand nombre de faux prophètes qui cherchèrent à égarer l'esprit du peuple, et à le repaître d'espérances chimériques. Les prophètes, non seulement instruisoient les peuples, mais encore donnoient courageusement aux rois des avis salutaires qui n'étoient pas toujours écoutés. Leurs mœurs étoient austères, leur morale sévère, leurs exhortations vives et pathétiques, et cependant il n'y eut jamais tant d'irréligion et d'idolâtrie que de leur temps; effet du schisme qui, manifestant dans les ministres de la religion des opinions contraires, jette les peuples dans une perplexité qui cause d'abord des doutes, et qui finit par l'incrédulité.

Roboam, pour son intérêt, par la même politique qui conseilloit le schisme à son rival, auroit dû soutenir le culte de Jérusalem. Il ne le fit pas, ou le fit mollement, et laissa établir l'idolâtrie dans son royaume. Dieu le punit par une invasion des Egyptiens. Sésac, leur roi, entra dans Jérusalem, enleva les vases sacrés du temple, et des boucliers d'or renfermés dans le palais du roi.

Abias. Asa.

Abias, successeur de Roboam, porta au royaume d'Israël, encore gouverné par Jéroboam, un coup dont il ne put se relever. En une seule bataille celui-ci perdit trois cent mille hommes qui restèrent sur la place. Zara, roi d'Ethiopie, attaqua Asa, successeur d'Abias, prince pieux. L'Ethiopien traînoit après lui un million d'hommes, et cependant fut vaincu. Malgré sa victoire, Asa crut devoir contre une nouvelle invasion se fortifier du secours de Benadad, roi de Syrie. Cette défiance de la Providence, après la protection qu'il venoit d'en éprouver, lui fut reprochée par un prophète, et Dieu le punit d'une maladie douloureuse qui lui fit traîner une vie languissante. Dans le même temps la famille de Jéroboam disparoissoit de la surface de la terre, victime de plusieurs conspirations, justes châtiments de celle qui avoit occasioné sa splendeur.

Achab, roi d'Israël.

Ap. D. 2081.
Av. J. C. 917.

Achab passe pour un des plus méchants rois d'Israël. Cependant on remarque dans sa vie quelques traits de bonté, et il paroît qu'il y auroit peu de reproches à lui faire, s'il n'avoit épousé une méchante femme. L'action qui a fait le plus de tort à sa mémoire est le meurtre

Naboth.

de Naboth. C'étoit un Israélite craignant Dieu; il cultivoit paisiblement une petite vigne, son seul bien. Malheureusement elle se trouvoit située de manière à

gêner quelques projets du roi. Il voulut l'acheter. Naboth s'excusa de vendre l'héritage de ses pères. Jézabel, femme d'Achab, voyant son mari affligé de ce refus, s'arrange avec des juges iniques et suscite de faux témoins. On accuse Naboth d'un crime capital. Il est condamné, lapidé, et sa vigne confisquée. Achab s'en mit en possession. On ne voit pas qu'il ait participé à cette horrible injustice; mais il en profita, et ne la punit point. Dieu lui fit annoncer par un prophète que les chiens lécheroient son sang, et dévoreroient les membres de la cruelle Jezabel. Achab fut tué dans une bataille, le sang qui inondoit son char fut léché par les chiens; et Jézabel, précipitée d'une fenêtre, par ordre de l'usurpateur Jéhu, devint, selon la prophétie, la proie des mêmes animaux.

Josaphat, roi de Juda.

Ap. D. 2102.
Av. J. C. 896.

Pendant qu'Achab régnoit sur Israël, le trône de Juda étoit occupé par le saint roi Josaphat. Cette épithète seule le caractérise: Il ne fut pas exempt de malheurs; Dieu n'épargne pas toujours les épreuves à ses plus fidèles serviteurs; mais il triompha d'une ligue formée contre lui, et trouva dans ses succès la récompense de ses vertus.

Siége de Samarie.

Ap. D. 2110.
Av. J. C. 888.

Pendant que le royaume de Juda jouissoit de la paix, Bénadad, roi de Syrie, couvroit de ses troupes celui d'Israël: il pénétra jusqu'à Samarie, la capitale, qu'il tint étroitement bloquée. Du haut de ses remparts, le roi Joram n'imaginant pas de ressources, regardoit tristement cette multitude effrayante qui le resserroit. La famine étoit parvenue à ce dernier excès qui fait frémir la nature. Une femme, tirant une autre femme après elle, vint interrompre la sombre rêverie du roi. « Justice, » s'écria-t-elle, justice: pressée par la faim, j'ai partagé

« mon fils avec cette malheureuse, à condition que je « partagerois aussi le sien. Actuellement que le mien « est mangé, elle le cache, et refuse de tenir sa parole. » Joram, pénétré de douleur, déchira ses vêtements. Le malheur amena le repentir. Il eut recours à Elisée, qu'il avoit maltraité auparavant. Le prophète lui promit que le lendemain il seroit délivré; et en effet un bruit d'armes et de chevaux qui se fit entendre pendant la nuit persuada aux Syriens qu'une formidable armée d'Egyptiens arrivoit au secours des Israélites. Ils levèrent le siége, et laissèrent toutes leurs provisions, dont les Samaritains profitèrent.

Jéhu, Athalie, Joas.

Ap. D. 2121. Av. J.C. 877.

Jéhu, qu'on pourroit surnommer l'exterminateur, fit tuer en une seule fois soixante-dix fils d'Achab, quarante-deux princes de la maison de Juda, qui alloient visiter les premiers. Malgré ce massacre, il en resta encore assez de la race de David pour assouvir la rage sanguinaire d'Athalie, fille de Jézabel. Elle avoit résolu d'extirper cette famille jusqu'au dernier rejeton, afin de rendre vaines les promesses de perpétuité faites à son chef par la bouche de Dieu lui-même. Mais son projet impie n'eut pas le succès desiré. Joas, enfant d'un an, échappa à ses recherches, et son élévation au trône fut la sentence de mort d'Athalie. Joas, pieux quelque temps, devint ensuite idolâtre comme ses prédécesseurs, et fit lapider dans le temple le grand-prêtre Zacharie, son oncle, auquel il devoit la vie et la couronne. Ce prince ingrat vit son royaume dévasté, et fut attaqué dans sa capitale par Hazaël, roi de Syrie. Pour se soustraire à l'esclavage, Joas dépouilla le temple, et livra en forme de rançon ses trésors au conquérant. Il survécut peu à cette lâcheté: ses propres

serviteurs l'assassinèrent dans son lit. Le mépris du peuple le poursuivit après sa mort, et le priva de l'honneur d'être enterré dans la sépulture des rois.

Amasias, son fils, punit les assassins de son père, mais ne fut pas plus heureux que lui, parcequ'il ne fut pas plus religieux. Il avoit de la bravoure et même de l'audace, qu'il exprimoit quelquefois très fortement. Se trouvant en guerre avec un autre Joas, roi d'Israël, il lui écrivit : « Viens : que nous nous voyons l'un et « l'autre en face. » L'autre lui répondit : « Tu ressembles « à l'épine qui, voulant faire alliance avec le cèdre, est « foulée aux pieds par les bêtes sauvages. » Ce défi amena une bataille qu'Amasias perdit avec ses trésors et sa liberté. Joas la lui rendit généreusement. Depuis Joram II, son fils, et Zacharie, son petit-fils, qui se succédèrent, les rois d'Israël ne sont presque plus connus que par leurs défaites et leurs malheurs.

Amasias, Joram.

Ap. D. 2160. Av. J. C. 818.

Ap. D. 2227. Av. J. C. 771.

Osias guérit, par sa sagesse et sa douceur, les plaies faites au royaume de Juda sous les derniers règnes. Il auroit été heureux jusqu'à la fin, si une vanité désordonnée ne s'étoit emparée de lui. Il voulut exercer les fonctions du sacerdoce. Dieu le frappa de lèpre. Il périt misérablement. Les vertus de Joathan consolèrent Juda, pendant qu'Israël languissoit sous la tyrannie de Phacée. Les peuples de celui-ci, peu affectionnés à un si mauvais maître, se défendirent mal contre Theglat-Phalazar, roi d'Assyrie, qui emmena captive la tribu de Nepthalie tout entière.

Osias, Phacée, Joathan.

Ap. D. 2228. Av. J. C. 770.

Malgré une si grande perte, les Israélites se trouvèrent encore assez puissants pour faire trembler une dernière fois tout le royaume de Juda. Ils passèrent au fil de l'épée cent vingt mille Juifs, et en emmenoient

Achaz.

prisonniers deux cent mille des deux sexes et de tout âge, lorsque le prophète Obed se présenta à eux. « Que « faites-vous? leur dit-il; après un si affreux massacre, « voulez-vous encore réduire en servitude les restes « infortunés de vos frères? avez-vous résolu de faire « disparoître de la terre la malheureuse tribu de Juda? « Si Dieu vous a livré les idolâtres, vos coups ne doivent « pas tomber sur les innocents, et si vous continuez à « abuser de votre victoire, craignez que le Seigneur ne « lance sur vous les traits redoutables de sa vengeance. « Contentez-vous des riches dépouilles que vous em-« portez, et renvoyez vos frères à leurs frères. » Cette exhortation pathétique eut son effet. Ils relâchèrent les prisonniers, et leur donnèrent en partant des marques sensibles d'attachement et d'humanité. Les malheureux Juifs avoient grand besoin de consolation, ils venoient d'être pillés par un roi de Syrie qui avoit pénétré jusqu'aux portes de Jérusalem. Les peuples voisins, Iduméens et Philistins, anciens ennemis, assailloient les frontières, et tout le régne d'Achaz n'offre que deuil et désolation.

Ézéchias.

Ap. D. 3272.
Av. J. C. 726.

Après tant de calamités, qui fondirent comme un ouragan furieux sur Juda pendant le régne d'Achaz, un calme inespéré fut rétabli dans ces mêmes contrées pendant le régne d'Ezéchias, son fils. Il est vrai que ce prince, en montant sur le trône, prit des mesures bien propres à ramener du moins quelques jours sereins dans ce royaume désolé. Ezéchias commença par y rétablir la religion, à l'observation de laquelle est attachée la soumission des peuples ainsi que leur prospérité. Il purgea son royaume de l'idolâtrie qui l'infestoit, abattit les bosquets, asiles des cultes infames,

chassa leurs impurs ministres, rendit au temple du vrai Dieu ses ornements et ses sacrifices, et fit célébrer la fête de Pâques avec une magnificence inconnue depuis Salomon. Il y invita ses sujets par des lettres circulaires; ils y vinrent en foule, et non seulement ses sujets y accoururent, mais encore ceux du royaume d'Israël.

Captivité des Israélites.

Les malheureux! c'étoit la dernière fois que leurs yeux devoient encore apercevoir quelque lueur de l'éclat dont brilloit autrefois leur patrie. Ils étoient désormais destinés à la regretter pour toujours. Salmanasar, roi d'Assyrie, sans autre motif que celui du pillage, s'y précipita comme la foudre, prit Samarie, la capitale, dont il fit un monceau de cendres, emmena le roi Osée en captivité, avec ceux de ses sujets qui purent échapper à la première rage des vainqueurs. Les prophètes les représentent comme des barbares altérés de sang, qui poussoient la cruauté jusqu'à fendre le ventre des femmes enceintes, et à écraser les enfants contre terre. Ainsi furent détruites les dix tribus qui composoient le royaume d'Israël. Elles furent en partie massacrées, en partie dispersées entre les peuples qui composent le grand empire des Assyriens. Quelques familles de ces infortunés se réunirent dans les lieux de leur exil, et on en trouve encore des restes; mais jamais elles n'ont existé en corps de nation. Pour repeupler ce pays, les vainqueurs envoyèrent des colonies d'autres nations par eux subjuguées.

Cadran d'Achas.

La vue d'un désastre si voisin effraya Ezéchias; il envoya de grands présents à Salmanasar, et détourna ainsi de ses états le torrent qui étoit près de l'emporter. Mais il se vit bientôt menacé par un autre. A Salma-

nasar, vainqueur barbare des Israélites, avoit succédé Sennachérib. Ce prince, ne voyant plus rien à piller en Israël, jeta les yeux sur Juda. Ezéchias l'arrêta aussi par des présents, et descendit même jusqu'à se soumettre à un tribut. C'est un mauvais moyen d'avoir la paix que de paroître craindre la guerre. Sennachérib crut que de nouvelles menaces lui vaudroient de nouvelles richesses; il signifia ses prétentions par des lettres insolentes, et les soutint avec une armée qui s'avança jusque sous les murs de Jérusalem.

Ezéchias étoit malade alors. De plus, lorsqu'il arrêta les Assyriens dans leur première invasion, il s'étoit attribué, comme dû à sa prudence, tout l'honneur du succès. Dieu voulut le punir de sa vanité. Le prophète Isaïe lui annonça le châtiment. Ezéchias s'humilia, et Dieu non seulement lui rendit la santé, mais encore lui prédit que les efforts de Sennachérib seroient impuissants. Il demanda au prophète un miracle, comme un garant de cette promesse. Isaïe commanda, et l'ombre du stylet qui marquoit les heures sur le cadran du palais retourna en arrière de dix degrés; rétrogression qui, si elle eut lieu sur tous les autres cadrans, ne put s'exécuter sans un mouvement rétrograde de tous les astres; par conséquent, c'est le plus grand miracle qui ait jamais été fait. En comparaison, celui de garantir Ezéchias de la fureur de Sennachérib étoit peu de chose. Dieu, pour s'acquitter de ses promesses, envoya dans le camp des Assyriens un ange exterminateur, qui, en une nuit, en tua quatre-vingt-cinq mille. Le reste se sauva en désordre, et Ezéchias fut délivré. Il laissa la réputation d'un prince pieux, et cependant trop susceptible de vanité. Ce défaut lui

attira encore quelques châtiments. Il embellit Jérusalem, y amena des eaux, encouragea l'agriculture, et mourut regretté de son peuple.

Son fils Manassès ne l'imita point. La mesure de ses iniquités fut celle de ses malheurs : idolâtre, sacrilége, altéré du sang des prêtres et des adorateurs du vrai dieu, il subit à son tour le châtiment de ses cruautés. Les Assyriens, revenus en Judée malgré leurs défaites, dévastèrent de nouveau le royaume, chargèrent le roi de chaînes, l'entraînèrent garrotté à Babylone, qu'ils venoient de conquérir, et le jetèrent dans un cachot. Le malheur fit naître le repentir; les vainqueurs de Manassès se laissèrent toucher par ses prières, et le renvoyèrent sur son trône. Il fit oublier ses crimes par ses vertus, et rendit son peuple heureux. Amnon, son fils, imita les criminels égarements, et non le repentir de son père; il périt malheureusement assassiné par ses sujets.

Manassès, Amnon.
Ap. D. 2308.
Av. J. C. 690.

Avant la dernière catastrophe qui ébranla le royaume de Juda jusque dans ses fondements, il reste un régne intéressant à présenter, celui de Josias. Parvenu presque enfant au trône, il ne démentit point durant une assez longue vie les bonnes qualités qu'il avoit montrées d'abord. Il détruisit les idoles que, sous le régne d'Amnon, quoique court, on avoit rétablies en grand nombre; et, non seulement il les détruisit dans Juda, mais encore dans Israël, dont probablement il avoit réuni quelques contrées à son empire. Josias envoya par-tout des commissaires revêtus de son autorité, et chargés de faire revivre les lois civiles et religieuses. Ne se fiant pas entièrement à leur zéle et à leurs lumières, il parcourut lui-même ses provinces. Sous l'œil vigilant du monarque, les abus échappés aux commissaires disparois-

Josias.
Ap. D. 2356.
Av. J. C. 642.

soient. De retour à Jérusalem, il répara le temple, et fit célébrer la fête de Pâques avec la même pompe qui avoit distingué la fête célébrée par Ezéchias; ce fut la dernière. Josias ayant voulu s'opposer à une armée des Egyptiens qui prétendoient passer par la Judée pour aller attaquer les Assyriens, ses alliés ou ses protecteurs, leur livra bataille, et fut tué dans le combat. On croit que c'est à l'occasion de cette mort que Jérémie composa ses lamentations, élégie énergique et touchante qui exprime les sentiments de la plus vive douleur. En effet, il n'y eut jamais de tristesse plus légitime, puisque la religion, le bonheur et la gloire de la nation expirèrent avec ce saint roi.

Joachas, Joachim.

Ap. D. 2389.
Av. J. C. 609.

Son fils Joachas subit le sort destiné à son père, et fut emmené captif en Egypte. Les vainqueurs donnèrent la couronne à Joachim, son frère, dont on fait un portrait très hideux. Ses palais, disent les historiens, étoient fondés sur le meurtre, et embellis de rapines. Il supposoit des crimes à des innocents pour avoir occasion de les dépouiller et de les condamner à mort. Il lutta avec désavantage contre Nabuchodonosor, roi d'Assyrie, qui subjugua tout le pays, pilla le temple, emmena le roi captif à Babylone, et lui rendit ensuite la couronne à condition qu'il paieroit un tribut. Après l'avoir payé trois ans, Joachim se révolta et fut tué.

Jéchonias.

Ap. D. 2400.
Av. J. C. 598.

Jéchonias, son fils, le remplaça et imita ses crimes; aussi éprouva-t-il les mêmes malheurs. Soit qu'il eût pris le sceptre sans l'aveu de Nabuchodonosor, soit qu'il eût tenté de secouer le joug, ce monarque l'attaqua; et quoique le roi juif tâchât de fléchir le vainqueur par les supplications les plus humbles, l'Assyrien inexorable l'emmena chargé de chaînes, avec toute sa

famille, à Babylone, où il mourut. Le palais, le trésor, le temple furent pillés une seconde fois. Les ustensiles destinés au culte, qui existoient depuis le temps de Salomon, et qui avoient été respectés dans le premier ravage, furent enlevés dans celui-ci; et avec ce butin les vainqueurs emmenèrent les Juifs les plus distingués par leurs talents et leurs richesses, et les meilleurs ouvriers; de sorte qu'il ne resta en Judée que la lie de la nation, et ce qu'il falloit d'hommes pour ne pas laisser les terres en friche.

Pour gouverner ce reste infortuné d'une nation jadis si florissante, Nabuchodonosor laissa Sédécias, oncle du roi détrôné. Sans être intimidé par l'exemple de son neveu, il eut l'imprudence de refuser le tribut à son bienfaiteur. Ce prince revint avec toute la fureur d'un vainqueur offensé. Il assiégea Jérusalem, y entra le flambeau à la main, fit tout passer au fil de l'épée, sans distinction d'âge ni de sexe, renversa les édifices et ruina le temple de fond en comble. Alors arrivèrent tous les maux prédits par les prophètes : les sacrifices cessèrent, ce qu'on n'avoit pas vu, même dans les plus grandes calamités; l'arche d'alliance et les dépôts sacrés qu'elle contenoit furent profanés; il n'y eut plus ni oracles ni sacerdoce. Le roi, les princes, les princesses du sang royal, arrachés de leurs palais, furent traînés en captivité avec tout le peuple. Les enfants étoient séparés du père et de la mère, l'épouse de l'époux, et chassés en troupeaux comme des bêtes. Leurs impitoyables vainqueurs gardèrent les plus distingués dans les chaînes à Babylone, et dispersèrent les autres dans les contrées les plus éloignées de leur empire, jusqu'au temps marqué par la Providence pour leur retour, après la des-

Sédécias. La grande captivité.

Ap. D. 3417.
Av. J. C. 581.

truction de l'empire des Assyriens, leurs vainqueurs et leurs tyrans, destruction prédite aussi par les prophétes.

ASSYRIENS.

Assyrie, entre le Tigre et l'Euphrate, jusques au pays compris entre l'Asie mineure, l'Arménie, la Médie, la Perse, l'Arabie déserte et la Syrie.

Il est difficile d'assigner les bornes de l'ancienne Assyrie; on les place communément entre le Tigre et l'Euphrate, dans l'endroit où ces deux fleuves commencent à se rapprocher, en sortant de la Mésopotamie, jusqu'à celui où ils se joignent, non loin de leur embouchure, dans le golfe de Perse.

On est étonné qu'un si petit pays ait pu envoyer hors de son sein des armées d'un million et de douze cent mille hommes, nombre qui effraie l'imagination, quand on songe combien, outre les combattants, il devoit se trouver à la suite d'hommes pour le service.

Mœurs, religion, commerce.

En vain voudroit-on connoître les mœurs, la religion, le commerce, les usages des Assyriens; ils ont dû avoir ceux de tous les peuples qu'ils rassembloient; c'est-à-dire qu'ils étoient conquérants et barbares, excessivement libres entre eux sur la police et les rites, pourvu qu'aucun n'adoptât des lois ou des pratiques capables de ralentir les succès guerriers.

On conçoit que des peuples livrés à une pareille agitation n'ont guère eu le temps ni les moyens de laisser des annales sur lesquelles on ait pu asseoir une base de chronologie d'où il soit possible de tirer des dates certaines; tout au plus conservoient-ils par tradition des faits principaux; encore les Grecs, qui nous en ont

transmis quelques uns, les ont-ils singulièrement altérés; on doit, il faut en convenir, à cette dernière nation, presque toutes les connoissances historiques relatives aux anciennes nations asiatiques; mais il faut avouer aussi que souvent ils ont travesti, ils ont grécisé les noms des dieux et des hommes, et lié les récits à leurs traditions, de sorte qu'au lieu de vérités bien constatées, on n'a souvent que des fables grecques. Cet avertissement suffit pour indiquer le degré de confiance qu'on doit accorder à l'histoire de ces anciens temps.

Ninus, Sémiramis.

Ninus et Sémiramis sont le héros et l'héroïne des vieilles chroniques assyriennes, compilées par le Grec Ctésias. Ninus régnoit dans une petite contrée sur la rive gauche du Tigre, peu loin de sa source, entre des lacs et des montagnes. Cette position explique comment il devint guerrier et conquérant : ce fut sans doute pour trouver un pays plus fertile. Ninus, disent les historiens, se forme d'abord une troupe d'élite de la jeunesse de ses états; il les exerce au travail et à la fatigue, fait alliance avec un roi arabe dont il craignoit une diversion quand il seroit plus loin. Ces précautions prises, il suit le cours de l'Euphrate, l'assujettissant jusqu'à l'endroit où il bâtit Babylone; remonte dans l'Arménie, qu'il soumet, détruit la famille royale, et fait expirer le roi sur une croix. Les autres exploits de ce prince sont plutôt des promenades que des expéditions militaires. Comme si la peur enchaînoit les bras de tous ceux qui auroient pu lui résister, il parcourt l'Egypte, la Célésyrie, les pays sur l'Hellespont, ceux des Parthes, des Médes, des Perses, et n'est arrêté que par les Bactriens, dont les montagnes et la valeur suspendent ses succès, mais seulement pour quelque temps.

Ici Ctésias fait paroître Sémiramis, à laquelle cet historien attribue une naissance fabuleuse; elle devint épouse de Ménon, gouverneur de Syrie; elle surpassoit en esprit et en beauté toutes les personnes de son sexe. Ninus mit le siége devant Bactres. Sémiramis suivit son époux Ménon à ce siége.

Sémiramis remarque que toutes les attaques se dirigent contre les endroits foibles; que les assiégés, par conséquent, y portent toutes leurs forces, et laissent les endroits difficiles sans défense. Cette femme cherche des hommes accoutumés à gravir les rochers, en forme une troupe, se met à la tête, et après des peines inexprimables s'empare de la partie haute de la forteresse, qui, attaquée de tous côtés, est forcée de se rendre.

Ninus veut voir celle qui a imaginé et conduit ce projet; il en devient amoureux, et la demande à Ménon. Le mari refuse de céder sa femme. Le roi insiste. Le général se pend de désespoir; et Sémiramis, devenue veuve, épouse Ninus, qui alla jouir avec elle du fruit de ses conquêtes dans Ninive, qu'il avoit bâtie. On croit que cette ville étoit située vers le haut du Tigre, dans les premiers états de Ninus. Les historiens en parlent comme d'une ville superbe, mais sans aucun détail de ses beautés. On sait qu'elle étoit d'une immense étendue; on ignore absolument où elle a existé; et quelque recherche qu'on ait faite, on n'en a trouvé aucune trace.

Sémiramis vécut peu de temps avec Ninus, qui, en mourant, lui laissa un fils nommé Ninias. Comme elle avoit commencé sa réputation par un exploit guerrier, elle la soutint et l'augmenta par le même moyen. Mais son mari ne mettoit sur pied que des armées de seize cent mille hommes; elle en leva de trois millions, as-

sura la soumission des pays déja conquis, et en subjugua beaucoup d'autres. La guerre, dans ses courses, n'étoit pas sa seule occupation; elle marquoit sa marche par des établissements utiles, combloit des marais, construisoit des ponts, aplanissoit des montagnes, traçoit des routes à travers les sables et les rochers. Longtemps après ces routes portoient encore le nom de *chemins de Sémiramis*.

Babylone.

Comme Ninus avoit fondé, ou du moins avoit embelli Ninive, par émulation Sémiramis bâtit Babylone. L'une et l'autre villes étoient entourées d'une muraille de plusieurs lieues et de cent pieds de haut. Sur les remparts de Ninive il ne pouvoit passer que trois chariots de front, au lieu qu'il en passoit six sur ceux de Babylone.

Cette ville étoit située sur l'Euphrate, qui la partageoit en deux. Un seul pont, dont le plancher étoit de bois de cédre, réunissoit les deux parties. Des quais de marbre très élevés ornoient et assuroient les bords du fleuve. On arrivoit au niveau de l'eau sous des voûtes fermées par des portes d'airain. Sur une rive étoit le magnifique temple de Bel; sur l'autre le palais de la reine. Ces deux édifices se communiquoient par un passage sous le lit de l'Euphrate. Un lac immense fut creusé pour recevoir les eaux du fleuve, pendant soixante jours qu'on employa à pratiquer ce passage.

L'historien grec s'étend avec complaisance sur la description des ornements placés dans ces deux édifices, entre autres sur les jardins suspendus. C'étoit une masse énorme de terre que Sémiramis avoit fait élever sur le tombeau de son mari. Cette masse étoit si étendue, que cette reine y planta des jardins ornés de

grands arbres. Au reste, on doit remarquer qu'elle montra en plusieurs occasions du goût pour ces monts factices. Il lui est arrivé, pendant le cours de ses expéditions, d'occuper une partie de son armée à construire dans de grandes plaines de pareilles montagnes. Elle y faisoit placer sa tente, et se plaisoit, de cette espéce de trône, à promener sa vue sur cette multitude d'hommes rampants à ses pieds. En élevant dans son palais ces jardins presque aériens, Sémiramis se donnoit le plaisir de contempler sa création du fond de ses bosquets; on peut dire sa création, car, pour complëter le prodige, l'historien ajoute que tant de merveilles ne furent l'ouvrage que d'un an. La reine partagea le terrain de la ville entre les principaux seigneurs de la cour, à condition qu'ils bâtiroient sur le modéle qu'elle donna, et qu'ils l'achéveroient dans un temps fixe.

Quant à l'argent nécessaire à ces grandes entreprises, il ne faut pas s'imaginer qu'il provînt d'impôts établis avec équité et levés avec methode. Lorsque les trésors remplis par les pillages étoient épuisés, ces princes dévastateurs entroient à main armée dans les contrées qu'on croyoit opulentes. Ils ne se contentoient pas de contribution, mais ils prenoient et emportoient tout, vivres, bestiaux, produits de l'industrie et du commerce, hommes, femmes, enfants, qu'ils vendoient à leur profit; et cet argent consommé, ils alloient ailleurs chercher de nouvelles richesses.

Ainsi Sémiramis, ayant épuisé tous les pays situés à une assez grande distance de son empire, résolut d'attaquer l'Inde qui passoit pour le plus riche pays de l'univers. Ses préparatifs durèrent trois ans; mais le succès n'y répondit pas. Après quelques avantages,

son armée composée de trois millions d'hommes fut battue, dispersée, et elle-même, blessée, prit la fuite. On ne sait si elle put regagner ses états, ni dans quel lieu elle mourut. Ninias, son fils, au rapport de quelques historiens, forma contre elle une conjuration qui fit périr cette reine ambitieuse et guerrière.

Sémiramis a laissé après elle la réputation d'une princesse habile et courageuse. Elle fit preuve de l'une et de l'autre qualités dans une occasion importante. Pendant qu'elle étoit à sa toilette on vint l'avertir qu'il y avoit une sédition dans la ville. Elle se lève en désordre, vole où étoit le danger, et soit par la force, soit par la persuasion, elle apaise la révolte. Elle voulut qu'une statue la représentât échevelée dans le désordre de sa toilette, afin de perpétuer la mémoire de cet événement. On l'a crue d'une vertu plus que suspecte. Elle étoit toujours entourée des plus beaux jeunes gens de son royaume sous le nom de gardes. Souvent il en disparoissoit quelques uns, et principalement ceux qu'elle avoit le plus honorés de son attention; ce qui a fait croire que, joignant, par un reste de honte, la cruauté à la débauche, elle se défaisoit des instruments de ses plaisirs.

Son fils, Ninias, imita plus sa mère dans les désordres de sa vie privée que dans les occupations de sa vie politique et guerrière. La manière dont il pourvut à sa sûreté et à la jouissance tranquille de ses plaisirs mérite d'être remarquée. Chaque année il levoit une armée composée d'hommes pris dans les différentes provinces de son empire. Sur chaque division provinciale il établissoit un chef de son choix. Cette armée servoit un an sous ses yeux, occupée à la garde de la Ninias.

ville et de son palais, mais assujettie à une sévère discipline. Ce temps expiré, il la licencioit, après avoir fait prêter à chaque individu serment de fidélité, et il en appeloit une autre formée de la même manière. Officiers et soldats, ayant à peine le temps de se connoître, d'ailleurs étant commandés par des chefs de son choix, ne pouvoient concerter d'entreprises contre lui; et ainsi sans crainte de révolte il s'abandonnoit dans son palais aux plus honteuses voluptés. Ses successeurs ne fournissent pas de plus beaux traits à l'histoire. On ne peut compter sur les dates de leur succession, ni sur leur filiation, jusqu'à Sardanapale, qui est le dernier.

Sardanapale. Le nom de ce prince est devenu presque une injure. Il mérite l'ignominie dont il est couvert, s'il n'a pas eu honte de s'habiller en femme, de filer avec ses concubines, de se farder, d'affecter les parures les plus recherchées et la lasciveté des prostituées les plus effrontées. Soit par indignation contre ses désordres, soit par ambition, deux hommes formèrent le projet de le détrôner. L'un se nommoit Arbaces, Méde de nation, bon général; l'autre Bélésis, Babylonien, prêtre et grand astrologue. Ce fut celui-ci qui séduisit et qui échauffa l'autre par de prétendues prédictions. Ils commencèrent par faire une ligue entre les gouverneurs de province, qui par une négligence maladroite du roi, se trouvoient alors rassemblés à Ninive; ensuite ils gagnèrent l'armée annuelle.

Mais, avant d'éclater, Arbaces voulut connoître celui qu'il alloit attaquer, précaution sage dans un conspirateur. Il se fit introduire dans le palais, et lorsqu'il eut vu la conduite honteuse de Sardanapale, il ne douta pas du succès. Cependant cet homme efféminé montra

dans le danger beaucoup plus de fermeté et de bravoure qu'on n'auroit dû s'y attendre. Trois fois il battit les rebelles, trois fois ils se retirèrent déconcertés, et trois fois l'astrologue Bélésis les ramena par ses prédictions, et les engagea enfin à un dernier effort. Moyennant la défection d'une partie des troupes royales que Bélésis sut ménager, ce dernier effort fut heureux. Sardanapale, contraint de se retirer dans Ninive, comptoit s'y défendre long-temps, parcequ'il l'avoit bien munie, et que les assiégeants n'avoient point de machines pour battre les murs; mais une inondation imprévue en renversa une partie, et ouvrit une grande brèche aux assaillants. Pour ne pas tomber entre leurs mains, Sardanapale se brûla avec ses femmes et toutes ses richesses. Les vainqueurs détruisirent Ninive de fond en comble; mais ils traitèrent les habitants avec humanité.

Entre les faits attribués par le Grec Ctésias à Ninus, Sémiramis, Ninias, et Sardanapale, il peut se faire qu'il y en ait beaucoup de véritables; mais selon toutes les apparences, cet historien a réuni sur quatre princes les événements qui appartiennent à un bien plus grand nombre; de sorte qu'il a fait un roman plutôt qu'une histoire. Les historiens juifs, dans leur briéveté, vont nous fournir assez de notions pour appliquer à-peu-près à chaque personnage les faits qui lui appartiennent, et pour donner en forme d'annales quelque ordre à l'histoire des Assyriens.

Le premier monarque des Assyriens, comme nation puissante, se nomme Pûl. Il trouva Ninive bâtie. Pûl est connu par ses exploits contre le royaume d'Israël. Il le rendit tributaire, après avoir traversé en vainqueur celui de Syrie.

Empereurs d'Assyrie, selon les Juifs.

Ap. D. 3228.
Av. J. C. 770.

Ap. D. 2259. Av. J. C. 739. Theglath-Phalasar aggrava le malheur des Israélites, en transportant beaucoup d'entre eux captifs dans ses états : mais il protégea Achas, roi de Juda, contre Rezin, roi de Damas, qui l'opprimoit, et détruisit le royaume de l'oppresseur.

Ap. D. 2274. Av. J. C. 724. Salmanazar combla les infortunes des Israélites, les emmena en captivité, et les dispersa dans ses vastes états. Ce prince étendit ses conquêtes sur la Syrie et la Phénicie, et dompta l'orgueil des Tyriens, qu'il ne put cependant assujettir. Sennachérib et Rabsacès, son général, attaquèrent Ezéchias, roi de Juda. Ils se permirent des menaces et des imprécations, et défièrent insolemment la puissance du Dieu des Hébreux. Rabsacès étoit sous les murs de Jérusalem ; mais Isaïe, en annonçant ce siége long-temps auparavant, avoit dit : « Tu ne « te présenteras pas contre elle avec le bouclier, et tu « n'y jetteras aucune flèche. » L'accomplissement de cette prédiction se trouve exactement dans Hérodote, historien prophane. Il marque qu'une quantité prodigieuse de rats coupèrent, dans une seule nuit, toutes les courroies des boucliers, et toutes les cordes des arcs de l'armée assiégeante. Salmanazar fut tué par ses propres enfants.

Ap. D. 2287. Av. J. C. 711. Ezar-Adden, un de ses fils qui n'étoit pas du nombre des assassins, releva la gloire de l'Assyrie. Au sceptre de Ninive il joignit celui de Babylone, acheva la ruine des Syriens et des Juifs, qui cessèrent d'être des nations, et porta ses armes victorieuses en Egypte et en Ethiopie.

Ap. D. 2351. Av. J. C. 647. Nabuchodonosor soumit les Médes, et détruisit la magnifique Ecbatane, leur capitale. Il écrivoit à Holopherne, un de ses généraux : « Marche contre les habi-

« tants du pays d'Occident; ordonne-leur de m'apporter « la terre et l'eau ; s'ils désobéissent, je couvrirai le « dessus de la terre des pieds de mon armée; je les « donnerai en proie à mes soldats, jusqu'à ce que les « corps de ceux qui auront été tués remplissent les val- « lées et les torrents, et fassent déborder les rivières. « Accomplis mes ordres, et ne tarde pas. » En conséquence, Holopherne ramasse une armée prodigieuse, repousse dans le désert les Arabes, enfants d'Ismaël, traverse la Mésopotamie, ruine les villes de ce pays, attaque les enfants de Madian, brûle leurs tentes et leurs bergeries, couvre de décombres la plaine de Damas, dont il égorge les habitants, désole les côtes de la mer, se déclare contre tous les dieux, et défend qu'on en adore désormais d'autre que Nabuchodonosor.

Judith.

Cette défense, signifiée aux Juifs avec des menaces blasphématoires, les pénètre de frayeur. Ils s'attendoient à un massacre général, lorsqu'une jeune veuve de leur nation, nommée Judith, conçoit le projet de les délivrer. Elle se fait présenter au général assyrien. Frappé de ses charmes, il l'introduit dans sa tente, se met à table avec elle; mais, trop peu en garde contre l'effet du vin, il s'enivre et s'endort. Judith, aidée de sa servante, lui coupe la tête, l'emporte dans un sac, et retourne dans Béthulie. A cette nouvelle, toute l'armée se dissipe, et les Juifs sont délivrés. Nabuchodonosor, en punition de son orgueil, fut changé en bête; c'est-à-dire apparemment qu'ayant voulu s'élever au-dessus de la nature humaine, il devint moins qu'un homme.

Son règne, qui avoit été l'époque glorieuse de l'em-

pire assyrien, en vit commencer la décadence. De chute en chute, il se précipita dans l'empire babylonien, et s'y engloutit, de manière que dans les siècles même prochains à peine restoit-il quelque trace de sa dernière existence.

BABYLONIENS.

Babylonie, entre le Tigre et l'Euphrate, la Mésopotamie et le golfe de Perse.

Il faut distinguer le royaume de Babylone de l'empire des Babyloniens. Il reste des notices du premier dès les temps les plus reculés qui ont suivi le déluge. Le royaume étoit très resserré, puisqu'il ne passoit pas les rives des deux fleuves du Tigre et de l'Euphrate. Tout au plus s'étendoit-il un peu au-delà du Tigre, vers l'endroit qu'on soupçonne avoir été l'emplacement de Ninive, d'où sont peut-être venus les premiers monarques de ce royaume; mais l'empire, c'est-à-dire cette puissance qui a donné des lois non seulement au petit canton où elle étoit établie, mais encore à tout ce qui l'environnoit fort au loin, cet empire s'est formé par une suite de conquêtes, qui quelquefois se sont portées du centre aux extrémités, quelquefois ont reflué des extrémités au centre. Aussi voit-on dans la liste des rois babyloniens des Arabes, des Perses, des Médes, dont les uns ont formé des dynasties, les autres n'ont fait que paroître sur le trône, enfants de leur valeur, et n'ont point laissé de successeurs de leur race. Il résulte de ces observations que la Babylonie et l'Assyrie, dont nous venons de parler, sont le même pays; que ces deux empires se sont presque toujours

confondus, avec la différence que l'empire babylonien a survécu à l'empire assyrien, par conséquent qu'il a eu des usages plus fixes ; que ces usages étant plus connus, on doit en faire mention, ce qui n'a pas été possible à l'égard de l'Assyrie.

Climat.

Quant au climat, ce qu'on dit de l'une de ces contrées, il faut l'entendre de l'autre. La Babylonie est un pays absolument plat, exposé à des chaleurs souvent insupportables, qui forcent quelquefois les habitants de se mettre dans des citernes, ou dans de grands vases de terre, dans lesquels ils dorment. Il n'y pleut presque jamais ; mais les deux fleuves, grossis par des pluies supérieures, débordent tous les ans, et laissent dans les terres de grandes marres d'eau, dont les habitants éloignés des rives se servent pour arroser leurs terres ; de sorte que la Babylonie, malgré la sécheresse continuelle, est très fertile. Les fruits y sont excellents ; et lorsque ce pays étoit peuplé, l'abondance, la grosseur et la qualité de ses grains surpassoient celles des pays les plus favorisés de la nature : aussi y a-t-on placé le paradis terrestre. On ne trouve aucune curiosité naturelle dans cette terre uniforme, excepté une espéce de bitume propre à brûler et à bâtir, et qui est charriée comme de l'écume par une petite rivière d'Arménie qui se jette dans l'Euphrate.

Ancienneté.

Les Babyloniens et les Assyriens disputoient d'ancienneté avec les Egyptiens, et prétendoient même l'emporter sur ceux-ci. En effet, si les Assyriens avoient pour fondateur de leur monarchie Nemrod, petit-fils de Noé, que des historiens prétendent avoir bâti Ninive, ils sont vraisemblablement le plus ancien peuple qui ait existé en corps de nation. L'idolâtrie, dit-on, est

née sur les bords de l'Euphrate et du Tigre, d'où elle s'est répandue en Egypte et en Gréce. A la vérité, les fables de tous ces pays se ressemblent, à quelques nuances près. Que ce soit Pûl, Bel ou Jupiter, c'est sous différents noms le dieu qui habite le ciel, lance le tonnerre, et régle les destinées des hommes ; que ce soit l'Astarté des Syriens, la Mélita des Babyloniens, ou la Vénus des Grecs, c'est toujours une femme de la plus grande beauté, la mère des Graces et des Amours, qui préside aux plaisirs, et les excite par son exemple.

Religion.

Tous les cultes qui ont parcouru l'univers semblent partis de Babylone.

On y adoroit des héros déifiés, et des animaux. On offroit de l'encens aux arbres, aux éléments, aux saisons, et dans le même temple, à côté des fausses divinités, qu'on croyoit apaiser par des victimes humaines, s'élevoit un autel consacré au vrai Dieu : étrange contraste, qui a été depuis imité par des nations aussi éclairées que les Babyloniens. C'est ce mélange qu'on a appelé *Sabéisme*, qui consistoit à croire en un Dieu premier, sans exclure les dieux secondaires.

Coutumes.

Les Babyloniens faisoient, à des temps marqués, une espéce d'enchère de leurs filles. Ils les rassembloient dans un endroit public, où chacun étoit libre de les voir. L'argent donné pour obtenir les belles servoit à marier les laides. Les purifications étoient rigoureusement prescrites et nécessaires dans un pays aussi chaud. Ils exposoient les malades à la porte des maisons, afin que les passants qui auroient été attaqués du même mal, et qui en connoissoient le remède, l'indiquassent. Quoiqu'ils fussent assez près du pays

des parfums, ils enduisoient les corps de cire et de miel; c'étoit là leur manière d'embaumer. Ils accompagnoient leurs funérailles de longs et de profonds regrets.

Nul peuple ne s'est livré à plus de dissolution que les Babyloniens. Les plus affreuses orgies étoient fréquentes parmi eux, et ils n'avoient point horreur d'y appeler jusqu'à leurs propres femmes. La prostitution étoit chez eux un acte de religion. C'étoit même, s'il en faut croire quelques historiens, un tribut que les femmes devoient payer à la divinité, dans son propre temple: mais il est à présumer que ce fut plutôt une coutume qu'un devoir, et même qu'elle ne fut jamais générale. Au reste, il faut que cette incroyable dépravation ait été bien avérée et bien commune, pour que plus d'un historien en ait fait mention. Ils en assignent la cause au climat, qui portoit à la mollesse, ou à la religion, qui consacroit les plus grands désordres; peut-être doit-on l'attribuer à l'une et à l'autre.

Prêtres et devins.

Les Babyloniens prenoient leurs prêtres parmi les Chaldéens, qui étoient leurs philosophes, leurs devins et leurs astronomes. Ils regardoient les astres comme des dieux, ou du moins comme le séjour des divinités subalternes, auxquelles le Dieu suprême avoit confié le gouvernement du monde. De là l'astrologie judiciaire, dont nous avons déja remarqué qu'on les disoit inventeurs. Elle consistoit à épier quel astre paroissoit sur l'horizon à l'instant de la naissance d'un enfant, dans l'opinion que la puissance de cet astre, ou de la divinité qui l'habitoit, influeroit sur toute la vie du nouveau-né; de sorte qu'ils se croyoient fondés à prédire par-là qu'il seroit courageux, riche, heureux

ou malheureux, selon le genre de puissance qu'ils supposoient à l'astre dominant.

Les Chaldéens devinoient aussi par le vol des oiseaux, par les entrailles des victimes, par les traits du visage, par les linéaments des mains, par les phénoménes de la nature, qu'ils convertissoient en présages. Ils étoient fort respectés, et avoient près des temples des établissements magnifiques où ils tenoient leurs écoles; mais leur science ne sortoit pas de leurs familles. En cela la profession des devins ne différoit pas des autres, qui, généralement dans l'Orient, passoient et passent encore du père au fils; pratique utile à la perfection des arts, mais peu favorable à l'invention.

Habillement.

La religion du peuple étoit le culte d'Oanès, monstre sorti de la mer, moitié homme, moitié poisson, qui avoit enseigné toutes les sciences, et d'une Vénus, mère des Graces. Ce fut sans doute cette déesse qui présida à leurs habillements. Ils avoient en même temps du faste et de la mollesse; ils portoient une veste de lin descendant jusqu'aux talons, recouverte d'une autre de laine fine; le tout étoit couvert d'un manteau. Les habits des femmes ne différoient guère de ceux des hommes, et les uns et les autres se ressembloient par la richesse des ornements accessoires. Leurs têtes, garnies de cheveux, étoient, dans les deux sexes, ornées d'une mitre, et leurs doigts chargés d'anneaux, dont un servoit de cachet. Ils sortoient rarement sans avoir à la main un bâton ou espéce de sceptre surmonté d'une fleur ou d'un oiseau, et sans avoir aux pieds de riches sandales.

Sciences, arts et commerce.

Les Babyloniens connoissoient la danse et la musique. Les historiens juifs l'attestent, et blâment l'usage qu'ils en faisoient dans les fêtes de leurs faux dieux. Quant

au commerce extérieur, ils ont eu de bonne heure, par la navigation de leurs deux grands fleuves, des facilités dont ils ont dû profiter. Le commerce intérieur ou de consommation étoit sans doute actif au milieu d'un peuple aussi nombreux, dans un centre où affluoient toutes les magnificences des nations conquises. Riches filatures, tissus variés, teintures éclatantes, ouvrages délicats en buis, cuivre, or et argent. Tous les ornements de luxe se trouvoient chez ce peuple délicat et industrieux, ainsi que le talent, plus rare encore, de les employer avec goût; en sorte que pour faire valoir un bijou, le marchand disoit : « C'est un ouvrage baby- « lonien. »

Rois et divisions du peuple.

Les monarques babyloniens se faisoient appeler *rois des rois*. Ils prétendoient qu'on les adorât sur ce raisonnement : « Nous avons triomphé de la puissance des « dieux et des autres nations, par conséquent nous « sommes plus qu'eux. On les adore, donc on doit en- « core plus nous adorer. » Leur monarchie prenoit le titre superbe de *reine de l'Orient*. Le roi étoit despote, et sa cour avoit un faste proportionné à son orgueil. Les livres saints nous ont conservé la gradation de ses officiers : un capitaine des gardes, un chef des eunuques, un premier ministre, un chef des magiciens, une hiérarchie de juges pour écouter les plaintes du peuple, des gens armés pour faire exécuter les ordres du souverain. Les supplices étoient prompts et terribles, comme on le remarque encore en Orient. Une coutume qui n'est pas non plus abolie en plusieurs parties de l'Asie, et qui tient aux premiers principes de l'éducation, c'est que le peuple étoit divisé en différentes classes ou castes. Chacune avoit ses usages, exerçoit exclu-

sivement une profession, et se nourrissoit de tels mets qu'une autre abhorroit; elles avoient aussi leurs doctrines, leurs écoles séparées, et des sectes dont les noms sont connus.

Temps fabuleux.

On croiroit que les annales d'une nation qui a figuré d'une manière brillante parmi les premiers peuples connus devroient fournir des faits intéressants; cependant elles ne présentent guère qu'une séche nomenclature.

Nabuchodonosor.

Ap. D. 2394.
Av. J. C. 604.

Après Arsacès, on fait régner cinq rois divisés par des interrégnes qui ont beaucoup de peine à remplir les siécles écoulés depuis ce prince jusqu'à Nabopolassar, qui est le Nabuchodonosor de l'écriture. Nous avons parlé de ses guerres et de ses conquêtes; il a été, de plus, fameux par ses songes : on y attachoit alors de l'importance. Il rêva qu'il voyoit une grande et magnifique statue, au regard terrible, ayant la tête d'or, la poitrine et les bras d'argent, le ventre et les jambes d'airain, les pieds en partie de fer, en partie de terre. Une pierre lancée par une main invisible frappe la statue au pied; elle se fond en paille que le vent emporte, et il reste à la place une grande montagne qui remplit toute la terre. Nabuchodonosor avoit oublié des parties de ce songe. Daniel, un des Juifs qu'il avoit emmenés en captivité, retrouva ces parties, et expliqua le songe tout entier. Les différents matériaux de la statue, or, argent, airain, fer, terre, signifioient les différences spécifiques des empires qui succédèrent à ceux de Babylone, Médes, Perses, Grecs, Romains; après eux est une inondation de barbares emportés par le vent comme la paille, remplacés par une grande montagne ou un dernier royaume qui devoit durer éternellement, ce que les Juifs entendent par le régne du Messie.

Songes.

Nabuchodonosor rêve encore ; il voit un grand arbre dont le sommet touchoit les cieux, et les racines le centre de la terre ; les branches étoient chargées d'oiseaux et de fruits. Les animaux venoient s'en nourrir et se reposer sous son ombre. « Pendant que j'admirois, dit-il, « une voix forte cria : Abattez l'arbre, coupez les branches, faites tomber les feuilles, répandez les fruits, « que les bêtes fuient, que les oiseaux s'envolent ; laissez néanmoins la racine, liez-la avec des chaînes de « fer..... Que son cœur d'homme soit changé : qu'on « lui donne un cœur de bête, et que sept ans se passent « sur lui. » Il étoit bien dangereux d'expliquer en face ce songe au monarque ; aussi Daniel fit-il de grandes difficultés. A la fin, cependant, il lui déclara que c'étoit lui qui en étoit le héros, et qu'après avoir été l'admiration de son empire, comme grand arbre, il deviendroit réduit à l'état de bête et un objet de pitié.

Pendant les sept années de son châtiment, il paroît, Évil-Mérodac.
quel qu'ait été le gouvernement de son royaume, qu'il Ap. D. 2437.
n'éprouva aucune secousse ; il y eut seulement un évé- Av. J. C. 561.
nement moins important par lui-même que par ses suites. Evil-Mérodac, son fils, dans une partie de chasse, se permit une excursion sur le territoire des Médes ; ceux-ci le repoussèrent. Uu divertissement imprudent devint la cause d'une guerre funeste. Evil-Mérodac n'en vit que les préparatifs ; il fut tué en trahison par son beau-frère.

Nériglissor trouva, en montant sur le trône, l'empire Nériglissor.
babylonien menacé par les Médes et les Perses. Il vint Ap. D. 2439.
à bout de former contre eux une ligue formidable des Av. J. C. 560.
rois voisins, et de leur opposer une armée très nombreuse ; mais les Babyloniens s'enfuirent sans com-

battre. Les alliés abandonnés se retirèrent, et laissèrent leur camp à la merci des vainqueurs. Nériglissor fut tué.

Laborosoarchod.

Ap. D. 2443.
Av. J. C. 555.

On ne sait si Laborosoarchod fut son fils. Il est flétri dans l'histoire par deux actions aussi infames l'une que l'autre. La première est le meurtre de Gobryas, qu'il fit tuer par jalousie, parceque ce jeune seigneur, étant d'une grande adresse, avoit abattu une bête que lui-même avoit manquée; la seconde action est la mutilation d'un autre seigneur nommé Gadates, commandée parcequ'une de ses concubines lui en avoit dit du bien. Ces deux familles très puissantes se réunirent aux Mèdes et aux Perses, et concoururent au renversement du trône babylonien, déja très ébranlé.

Nabonœdius ou Baltazar.

Nitocris.

Ap. D. 2564.
Av. J. C. 434.

La dernière catastrophe eut lieu sous Nabonœdius ou Nabonit, que l'écriture sainte nomme Baltazar. Il avoit pour mère Nitocris, dont les historiens vantent le courage, la dextérité dans les affaires, et le goût des grandes entreprises, qualités par lesquelles elle ressembloit à Sémiramis; mais elle arriva dans un temps moins propre à faire valoir ces qualités estimables. L'empire babylonien étoit sur le penchant de sa ruine; elle tâcha de l'étayer en fortifiant Babylone. On dit qu'elle fit mettre sur son tombeau cette inscription : *Si quelque roi de Babylone a besoin d'argent, il trouvera ici ce qui lui est nécessaire*. Celui qui l'ouvrit pour tout trésor trouva ces mots : *Si tu n'étois pas le plus avide des hommes, tu n'aurois pas violé l'asile des morts*.

Les murailles qu'elle avoit fait bâtir étoient si élevées et si épaisses, que son fils, qui soutenoit le siége contre les Mèdes et les Perses, étant bien pourvu de vivres, se flattoit qu'il lasseroit les assiégeants. Dans cette con-

fiance, il se livroit dans son palais au plaisir comme en pleine paix. Etant un jour à table avec ses concubines et les compagnons ordinaires de ses désordres, par un raffinement de débauche, il imagine de faire apporter les vases enlevés par Nabuchodonosor dans le temple de Jérusalem, et d'y faire verser à boire aux convives. Soudain paroît une main qui traçoit sur la muraille des caractères inconnus. La frayeur s'empare des assistants. On fait venir le prophète Daniel, habile dans l'art de deviner. Il lit, et prononce cette terrible sentence : *Les jours de ton règne sont comptés; tu as été pesé dans la balance, et trouvé trop léger. Ton royaume a été divisé, et donné aux Perses et aux Mèdes.* La même nuit, les ennemis, qui avoient détourné le fleuve, entrèrent par son lit dans la ville, passèrent le roi, la garnison et presque tous les habitants au fil de l'épée. Babylone fut insensiblement effacée de dessus la surface de la terre, et on cherche encore inutilement la place où elle a existé. Les Babyloniens se fondirent dans les Médes, leurs vainqueurs.

MÈDES.

Médie, entre la mer Caspienne, la Perse, l'Assyrie, la Parthie et l'Arménie.

La Médie ressent, dans un petit espace, le froid sur les montagnes, la chaleur dans les plaines. Le produit des terres varie comme la température; elles sont fertiles dans un endroit et stériles dans un autre, comme il arrive d'ordinaire; sur-tout les montagnes nourrissent d'excellent gibier et en quantité. L'air y est très sain, mais pourtant moins salutaire dans les plaines, sur-

tout vers la mer Caspienne ; les environs y sont souvent inondés par le débordement des fleuves qui s'y jettent, et infestés par une multitude d'insectes très incommodes.

Mer Caspienne.

La mer Caspienne est un grand lac, dont l'étendue et les bords ont été très mal connus par les anciens, et n'ont été décrits avec un peu de justesse que très récemment par les modernes. A voir le nombre et la grandeur des fleuves qui s'y jettent, on seroit tenté de croire que cette mer ne peut absorber toutes ces eaux sans les décharger par une communication souterraine dans l'Océan, ou plutôt dans la mer d'Azoph et dans la mer Noire. Les anciens ont imaginé des gouffres, système que les modernes ont renouvelé; mais d'habiles physiciens ont calculé que l'évaporation suffit pour entretenir cette mer dans sa mesure ordinaire. Elle est très peu salée sur les côtes, perpétuellement baignées par les eaux douces des fleuves, et abonde en poissons de beaucoup d'espèces, dont quelques unes lui sont particulières.

Les montagnes de la Médie, hautes et rudes, sont la plupart comme des bornes posées entre les provinces, et ne laissent que des passages étroits semblables à des portes. Celles qu'on appeloit portes Caspiennes sont un sujet de discussion entre les géographes. Ptolomée les place entre la Médie et l'Arménie.

Ecbatane.

Dans quelques contrées où le blé manque, les habitants font du pain avec des amandes sèches; mais les parties méridionales produisent des grains et tout ce qui est nécessaire à la vie avec la plus grande abondance, sur-tout d'excellent vin. Ce canton, où est actuellement la ville de Tauris, est appelé le jardin de la

Perse. Dans ce beau pays étoit bâtie la fameuse Ecbatane, dont on ne connoît plus l'emplacement. Elle étoit construite sur une montagne en rond, entourée de sept murailles concentriques. Leurs sommets s'élevant au-dessus l'un de l'autre, étoient peints de différentes couleurs, qui de loin lui donnoient un aspect singulier et agréable.

Antiquité, gouvernement, mœurs.

On suppose pour patriarche aux Médes, Madaï, troisième fils de Japhet. Ces peuples, d'abord très belliqueux, en s'alliant aux Perses qui étoient déja plongés dans la mollesse, devinrent efféminés comme eux ; ils achevèrent de prendre toutes leurs habitudes, lorsque Cyrus le grand eut réuni les deux empires en un seul. Les Médes manioient l'arc avec beaucoup d'adresse, et empoisonnoient leurs fléches. On leur reproche d'avoir introduit la coutume barbare de faire des eunuques ; mais comme s'ils eussent voulu donner un dédommagement à ces êtres dégradés, ils leur marquoient beaucoup d'estime. C'est à eux qu'ils confioient l'éducation de leurs princes, parcequ'ils avoient remarqué que, privés des douceurs d'une famille, ils s'attachoient plus fortement aux éléves qui leur en tenoient lieu, et que, sans soins domestiques, et sans vues pour l'avenir, ils étoient plus propres aux sciences. En effet, de cette classe d'hommes dégénérés il est quelquefois sorti d'habiles ministres, et même d'excellents généraux ; mais en général ils ont cependant causé plus de mal que de bien. La polygamie réciproque étoit en usage chez les Médes. Un homme ne jouissoit pas d'une certaine considération, s'il n'avoit au moins sept femmes, et une femme cinq maris. L'historien Strabon, qui rapporte cet usage, n'a pas calculé, peut-être, combien il

seroit difficile, en tirant de la population sept femmes pour un homme, de trouver sans confusion cinq hommes pour une femme. Il ne faut pas ajouter plus de foi à la barbare coutume qu'on prête à toute la nation, d'avoir nourri de grands chiens, auxquels ils jetoient leurs amis et leurs parents à l'agonie, parcequ'ils regardoient comme une chose honteuse de mourir dans leur lit, ou d'être déposés en terre. Cette affreuse coutume, si elle a existé, n'a pu être que le délire de quelques particuliers pieusement cruels.

Religion. La religion des Médes a été celle des Perses, dont nous parlerons. Il paroît qu'uniquement appliqués aux armes pendant la courte durée de leur empire, ils s'occupoient peu du commerce; d'ailleurs ils n'étoient pas placés d'une manière avantageuse pour l'étendre. Les lois une fois faites chez eux ne pouvoient être supprimées ou changées, même par celui qui les avoit établies; aussi les lois des Médes sont-elles appelées dans l'écriture sainte *irrévocables*. Ce frein imposé aux rois est étonnant, car les Médes avoient pour eux un respect qui alloit jusqu'à l'adoration. On n'osoit ni rire, ni cracher en leur présence. Ils donnoient à leur monarque le titre suprême de *roi des rois*. Cette flatterie s'est propagée jusqu'aux Parthes et aux Perses. Sapor, l'un de ces derniers, écrivant à un empereur romain, s'intituloit, *roi des rois, allié des étoiles, frère du soleil et de la lune*.

Temps fabuleux. Dans le berceau des Médes, on retrouve encore Sémiramis. Tantôt bienfaisante, elle comble des précipices, dessèche des marais, aplanit des montagnes; tantôt fastueuse, elle découpe un rocher, en fait sortir sa statue gigantesque, environnée de cent cavaliers.

tantôt jalouse de toute espèce de renommée, elle détruit la superbe Ecbatane, et transporte les richesses de cette ville dans sa Babylone qu'elle bâtit. Ainsi les événements du monde ne sont qu'un cercle de création et de destruction. Huit rois se succèdent, dont les noms même ne sont pas plus certains que les expéditions qu'on leur attribue. Soit par leur incapacité, soit par le cours des événements, le royaume tomba dans une violente anarchie. Heureuse la contrée qui trouva alors quelque homme capable de la juger et de la gouverner!

Temps vrais. Déjocès. Ap. D. 2300. Av. J. C. 698.

Entre ceux que les Médes avoient été obligés de choisir, pendant cette anarchie, se trouvoit un nommé Déjocès, qui montra un talent rare pour le gouvernement. Il étoit affable, exact, conciliateur intelligent et juge intègre. De sa province, sa réputation se répandit dans les autres; et il se vit enfin l'arbitre du royaume. Arrivé à ce point, l'adroit Déjocès déclare que le travail l'accable, que sa santé en souffre, que sa fortune dépérit, parcequ'il n'a pas le temps de vaquer à ses affaires. Il le dit, il le fait publier en tous lieux, se renferme dans l'intérieur de sa maison, refuse de donner audience à ses compatriotes, et se rend tout-à-fait invisible. On s'aperçoit bientôt qu'on n'est plus gouverné. Les désordres croissent; on s'assemble pour trouver un remède. Déjocès aposte des gens qui disent que le seul moyen est de le faire roi. Cette opinion est reçue favorablement dans l'assemblée; on l'approuve par l'acclamation, et on offre le trône à Déjocès qui l'accepte.

Alors le renard devient lion. On remarque que cet homme, si accessible auparavant, s'enferma dans son

palais, s'entoura d'une garde nombreuse, et devint despote. Apparemment, pendant sa popularité, il avoit reconnu que le peuple vaut mieux lorsqu'on le contraint que lorsqu'on le flatte. Aussi punissoit-il rigoureusement; mais, d'un autre côté, il récompensoit avec noblesse ceux qui se rendoient dignes de ses faveurs. Les actions, les discours, il n'ignoroit rien au fond de sa retraite. De là partoient des lois sages, qui civilisèrent les Médes. Son économie prépara le commencement du régne brillant de ses descendants.

Phraortès. Ap. D. 2353. Av. J.C. 645.

Phraortès envahit la Perse; cette conquête le rendit fier; il attaqua l'Assyrie, fut battu et tué.

Cyaxare. Ap. D. 2375. Av. J. C. 623.

Son fils Cyaxare le vengea, mais il eut la douleur de voir la Médie ravagée par les Scythes, qui inondèrent l'Asie; il n'opposa long-temps qu'une digue impuissante à cette inondation. Pour s'en délivrer tout-à-fait il eut recours à une barbarie qui n'a été que trop imitée. Il invita les principaux Scythes à un grand festin, et pendant la joie du repas il les fit égorger. Ses sujets avertis en firent autant dans la plupart des villes. Il en resta cependant quelques uns. Les Médes les réduisirent en esclavage; ils s'en firent des domestiques et des officiers de cuisine. Quelques uns de ces derniers, maltraités par Cyaxare lui-même, tuèrent de rage un enfant qu'il chérissoit, et le servirent sur sa table. Après s'être fait craindre des Babyloniens, ce prince fit alliance avec eux, partagea leurs conquêtes, et laissa à Astyage, son fils, le royaume dans le plus haut degré de puissance.

Astyage ou Antiochus, Esther. Ap. D. 2415. Av. J. C. 583.

Entre les captifs Hébreux partagés par les Médes avec les Assyriens, se trouvoit une fille juive, d'une grande beauté, nommée Esther. Astyage la mit au

nombre de ses femmes. Elle avoit été suivie par Mardochée, son oncle, homme sage et prudent. Un heureux hasard lui fit découvrir une conspiration, il en donna connoissance au conseil du roi. On profita de son avis, mais sans le récompenser : Astyage, se faisant lire les annales de son règne, tomba sur cet article. Quand il vit qu'un service si utile n'avoit pas été reconnu, il fit appeler Aman, son premier ministre. « De « quelle manière, lui dit-il, dois-je traiter un homme « à qui je veux marquer la plus grande estime? » Aman, plein d'orgueil, s'imagine qu'un homme à qui le roi veut donner les plus grandes marques de considération, ne peut être que lui. « Prince, répondit-il, il faut « faire monter cet homme sur le plus beau de vos che- « vaux, que le plus distingué de votre cour le mène « par la bride, et que le héraut qui le précédera crie : « Peuples, prosternez-vous devant celui que le roi veut « honorer. — Allez, réplique Astyage, faites vous-même « pour Mardochée ce que vous venez de me dire. »

Aman obéit, mais la rage dans le cœur, parcequ'il détestoit Mardochée, qui n'avoit jamais fléchi devant lui. Il se propose bien de se venger, épie le moment favorable, et fait signer au roi, par surprise, l'ordre d'égorger, à la même heure, tous les Juifs dans son royaume. Ce projet atroce fut connu. Mardochée en instruisit Esther, et l'exhorta d'employer tous les moyens pour le faire révoquer. Mais il falloit aborder le roi, et une loi, apparemment faite du temps de Déjocès, qui avoit jugé à propos de se rendre inaccessible, défendoit, sous peine de mort, d'approcher les rois sans avoir été appelé. Esther, après avoir beaucoup hésité, hasarde cette démarche; mais en entrant

la crainte la trouble, et une défaillance la fait tomber entre les bras des suivantes. Cet état ne fit que rendre ses graces plus touchantes. Astyage lui-même se précipite de son trône, et lui présente son sceptre à baiser. C'étoit le signe de la grace. Il écoute sa prière, et, surpris de la cruauté qu'un ministre infidéle vouloit lui faire commettre, le condamne à la mort, et met Mardochée à sa place.

Cyaxare II.
Ap. D. 2450.
Av. J. C. 548.

Les Juifs étoient ainsi quelquefois soulagés, vengés et consolés dans leur esclavage. Un d'eux, nommé Daniel, après avoir été soixante-cinq ans chef du conseil des rois de Babylone, devint premier ministre de Cyaxare II, fils et successeur d'Astyage. La confiance que ce prince lui marquoit excita la jalousie des courtisans. Ils résolurent de le perdre. Pour exécuter leur mauvais dessein, ils engagèrent le roi à faire proclamer une défense d'adorer, pendant trente jours, d'autre dieu que lui, sous peine, aux contrevenants, d'être jetés aux lions, qu'on gardoit pour dévorer les criminels. Les courtisans étoient sûrs que Daniel, exact jusqu'au scrupule aux exercices de sa religion, ne s'en abstiendroit pas. En effet, il continua ses prières, apparemment publiques, et il fut précipité dans la fosse aux lions. On avoit eu soin de les priver quelque temps de nourriture, afin de les rendre plus voraces. Mais, par un miracle du dieu des Juifs, Daniel resta trois jours au milieu de ces animaux sans éprouver aucun mal, et fut nourri par un autre miracle. Le roi en étant instruit vient lui-même faire retirer son ministre de la fosse, et par ses ordres on y précipite les criminels courtisans, qui furent sur-le-champ dévorés.

Cyaxare II a été le dernier roi des Médes. Astyage,

son père, avoit donné Mandane, sa fille, en mariage à un Perse nommé Cambyse, qui eut un fils appelé Cyrus; ce prince réunit sous sa puissance les deux royaumes des Perses et des Mèdes. Celui-ci perdit son nom, et fut englouti dans l'autre.

PERSES.

Perse, entre la Scythie, l'Inde, la mer des Indes, la mer Rouge, l'Arabie, la Méditerranée et la mer Caspienne.

La Perse est peut-être le pays le plus agréable de l'Asie. Outre qu'il donne les productions communes à cette partie du monde, savoir, le riz et d'excellents fruits, on y recueille, ce qui lui est particulier, du froment et du vin. Les parfums, les plantes médicinales n'y sont pas rares, et plusieurs provinces fournissent les métaux qu'on y travaille habilement, le Kirvain de l'argent, l'Hyrcanie du fer et de l'acier, le Mazenderan du cuivre, les montagnes et les plaines de l'alun, du souffre, du sel, du naphte, des marbres, des turquoises, et enfin le golfe Persique, les plus belles perles de la mer. La terre y est presque par-tout émaillée de fleurs : jasmin, tulipes, anémones, renoncules, jonquilles, tubéreuses, y croissent d'elles-mêmes. On mange en Perse les meilleures dattes du monde, et on y recueille le meilleur opium. Enfin, on y trouve en abondance tout ce que la nature produit avec épargne dans d'autres pays.

Productions. Climat.

On n'y cite qu'une plante vénéneuse. Son nom persan signifie en françois, *fleur qui empoisonne le vent*, parceque, dans les grandes chaleurs, ses émanations corrompent l'air qui passe dessus, et tue alors ceux

qui le respirent. Par-tout ailleurs il est très salubre, et rafraîchi par les rivières qui ne sont pas considérables, mais qui sont en grand nombre. Les eaux des sources suspendues sur les coteaux circulent dans des rigoles habilement ménagées pour l'arrosement, avant de tomber dans les plaines qu'elles fertilisent. Les grands orages sont rares, les tonnerres et les éclairs peu fréquents; mais on n'est pas à l'abri des tremblements de terre.

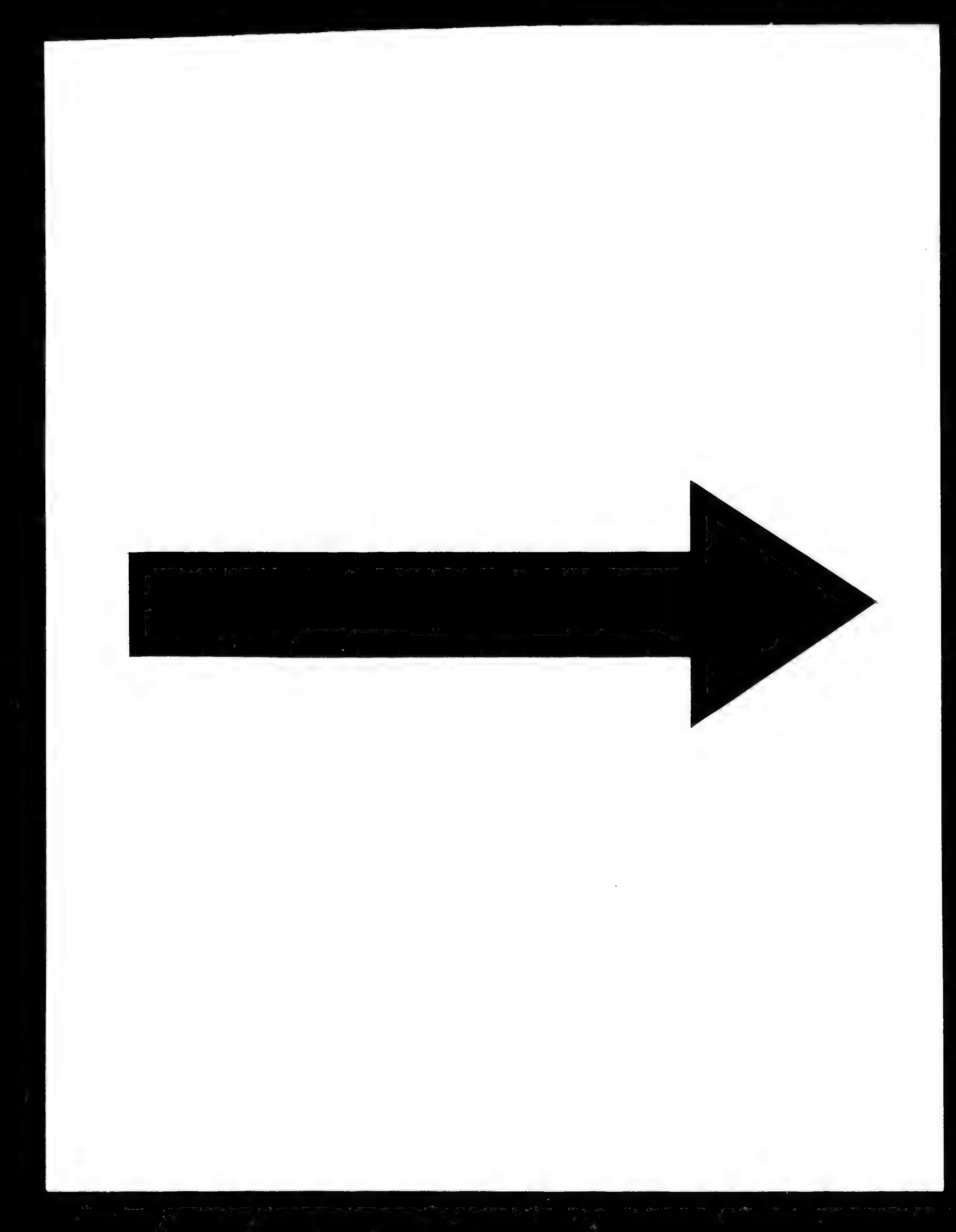
Animaux. Les chevaux persans sont très estimés, et ne le cèdent qu'aux chevaux arabes. Les femmes montent des mulets et des ânes, qui sont quelquefois d'un grand prix. Les chameaux servent aux longs voyages et aux gros transports. Les bestiaux sont nombreux dans tous les endroits propres à les nourrir. Il y a dans les montagnes des lions et des tigres. On nous parle de lézards d'une aune de long, et d'énormes crapauds horribles à voir, mais point malfaisants.

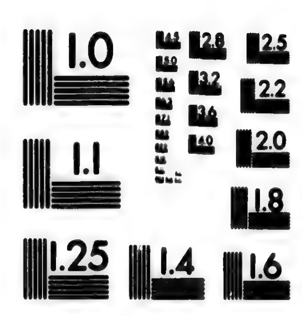
Toutes sortes d'oiseaux voltigent dans les campagnes. Le pélican, ou *porteur d'eau*, est particulier à la Perse. C'est un oiseau pêcheur; cependant il habite le plus loin qu'il peut des rivières, quelquefois à deux journées, de peur d'être surpris. Mais quand la soif et la faim le pressent, il y vient se désaltérer, et chercher pour lui et ses petits la provision de poissons. Il les porte dans une grande poche placée sous son bec; on dit qu'un agneau y entreroit. Nous serions tentés de regarder comme une fable ce que les historiens et les voyageurs disent, cependant d'un ton sérieux, d'un oiseau nommé l'Abmélec, qui mange les sauterelles; ce n'est point là le merveilleux; mais c'est qu'il aime si fort l'eau d'une certaine fontaine de la Bactriane,

qu'avec un flacon de cette eau on est sûr de s'en faire suivre par-tout, pourvu cependant qu'elle n'ait point passé dans une maison, ce qui apparemment lui ôte sa vertu. Ce qu'on peut prendre aussi, si on veut, pour une vérité, c'est que [illegible] de la mer Caspienne sont si sûrs de leur co[illegible], que quand ils ne peuvent point vendre tou[illegible] poissons, ils les jettent dans la mer, sans garder de quoi vivre pour le lendemain.

Les curiosités naturelles sont en très petit nombre en Perse : c'est une rivière souterraine qu'on aperçoit par une espéce de soupirail, une caverne dont la voûte laisse échapper des gouttes d'eau, qui forment des stalactites ; le Bézoar, que donnent les chévres du Corassan, regardé autrefois comme un excellent remède, enfin un arbuste qui empoisonne les ânes, et n'empoisonne que ces animaux. En vain chercheroit-on chez les Persans modernes des curiosités artificielles, c'est-à-dire des ouvrages pompeux ; le voluptueux mahométan, renfermé dans son sérail, ne songe qu'à y prendre l'avant-goût des plaisirs promis par son prophéte, sans beaucoup s'embarrasser d'orner, dit-il, l'hôtellerie qu'il doit bientôt quitter. L'ancien Perse, au contraire, aimoit à embellir sa demeure pour lui et pour ses descendants, et à imprimer sur ses monuments le sceau de l'immortalité. Curiosités.

Dans la plus belle plaine de l'Orient, traversée par l'Araxe et arrosée par une multitude de petits ruisseaux sortis des montagnes qui la couronnent, dans cette plaine encore peuplée de plus de quinze cents villages, séparés par des bosquets touffus et des jardins odorants, s'élevoit la majestueuse Persépolis, digne capitale d'un Persépolis.





6"



si beau royaume. Ses ruines affectent le spectateur d'un sentiment d'admiration et de douleur. La ville et le palais étoient situés au pied d'une montagne dont les sinuosités et l'escarpement ont été habilement employés par l'architecte à la commodité et à la décoration des édifices. Dans le granit même sont taillées des figures qui semblent sortir de la pierre, et que la main du temps et la fureur destructive des conquérants n'ont pu faire disparoître. Quelques unes sont emblématiques ou historiques; d'autres représentent des combats, des chasses, d'anciennes cérémonies profanes et religieuses. Elles s'élévent sur les péristyles, s'entremêlent aux colonnes, tapissent les murailles des tombeaux, non seulement autour du principal palais, mais fort loin dans la ceinture des montagnes qui forment cette plaine. Ces figures font connoître que les hommes étoient en Perse ce qu'ils y sont encore, d'une haute stature, d'un port noble, bien musclés, qu'ils avoient une physionomie spirituelle, de l'action dans les membres. Les femmes sont d'une taille majestueuse, mais elles ont plus de dignité que de grace: on démêle sur leur figure un air dédaigneux et hautain, un air de commandement qui répond à l'idée qu'on a de l'empire qu'elles exerçoient sur leurs maris et sur leurs enfants.

Antiquité, gouvernement, coutumes, sciences, etc.

Les Perses descendent de Sem, par Elam, son fils. Ses descendants peuplèrent la Suziane et d'autres provinces voisines, d'où l'écriture les appelle *Elamites*.

Rois.

Leur gouvernement a toujours été monarchique et la couronne héréditaire. Nous ne prétendons ici parler seulement que des princes qui régnèrent depuis Cyrus, car avant ce conquérant c'étoit un peuple pauvre qui

vivoit frugalement, et dont les mœurs étoient très simples.

Pendant une longue suite de rois, tous absolus, le trône s'est consolidé et environné d'une majesté qui portoit les Perses à regarder les rois comme des dieux. La volonté du monarque étoit une loi suprême; aucun sacrifice ne coûtoit pour lui prouver son dévouement. Il recevoit à son couronnement une tiare, qu'il portoit seul relevée en pointe. Les courtisans la portoient baissée plus ou moins, selon le rang et la dignité. Un ruban pourpre et blanc, qu'on a nommé diadème, ceignoit la tiare du souverain. Comme son avénement au trône étoit célébré par de grandes réjouissances, sa mort causoit un deuil universel. Dans cette seule occasion, chaque famille éteignoit le feu sacré, qu'elle entretenoit ordinairement comme un dieu tutélaire.

Les monarques perses, possesseurs d'un vaste empire, changeoient de demeure selon le degré de température qu'il leur plaisoit de choisir; ils avoient pour cela des palais dans le nord et le midi de leurs états. Celui qu'ils habitoient étoit alors sacré et respecté comme un temple. Le lit, le trône étoient d'or massif émaillé de pierres précieuses, les murailles incrustées d'or, d'argent, d'ambre, d'ivoire; on peut juger par-là du reste de l'ameublement. Il y avoit toujours au chevet de son lit une cassette contenant une grosse somme. On l'appeloit l'*oreiller du roi*, apparemment parcequ'elle contribuoit à sa tranquillité; précaution sage, qui a pu être utile à plus d'un monarque.

Les plaisirs étoient le souverain bien de ces princes voluptueux. Ceux que fournissoit l'intérieur du palais ne suffisant pas à un d'entre eux, Xerxès, il n'eut pas

honte de promettre, par un édit, une récompense à celui qui en inventeroit de nouveaux. Ce n'étoit cependant pas faute de principes vertueux qu'ils se livroient ainsi à la débauche; leur éducation étoit très soignée; on peut en juger par celle de leurs sujets.

Éducation. Des mains des femmes, à l'âge de cinq ans, on faisoit passer l'enfant dans celles des mages, qui lui enseignoient, plus encore par leurs exemples que par leurs discours, à pratiquer toutes les vertus, à fuir tous les vices, entre lesquels étoient comptés le mensonge et l'imprudence de contracter des dettes. A dix-sept ans l'élève prenoit un état. On ne sait jusqu'à quel âge les pères conservoient sur leurs enfants le droit de vie et de mort; du moins il leur étoit défendu de l'exercer pour des fautes peu importantes, et pour un crime unique. La même restriction enchaînoit le despotisme du roi.

Mœurs et coutumes. Les Perses regardoient une nombreuse postérité comme un présent du ciel, et les fam[illegible] qui jouissoient de ce bonheur étoient récompensée[illegible] l'état. Ils célébroient avec magnificence le jour de leur naissance, aimoient à avoir des motifs et des occasions de se traiter. C'étoit à table qu'ils délibéroient sur les affaires importantes; mais ce n'étoit que le lendemain à jeun qu'ils prenoient un parti.

Soit qu'ils se rencontrassent, soit qu'ils se visitassent, leur politesse, à l'égard les uns des autres, étoit extrême, toujours marquée par des gestes respectueux et des embrassades affectueuses. En général, ils faisoient une grande estime de leurs compatriotes: cependant aucune nation ne s'est montrée plus disposée à adopter les usages des autres peuples, et même leurs vices.

Les Perses n'avoient point de loi contre le parricide : ils regardoient ce crime comme impossible ; et s'il survenoit une accusation de ce genre, les juges la déclaroient mal fondée. Ils suivoient dans les jugements criminels une coutume très sage ; il seroit à souhaiter qu'on pût la mettre par-tout en pratique : le juge étoit obligé d'examiner avec soin toute la conduite du coupable. Si les mauvaises actions l'emportoient sur les bonnes, il étoit permis de le punir ; si les bonnes excédoient, le coupable obtenoit ou le pardon total ou un adoucissement de peines proportionné.

Supplices.

Leurs supplices étoient horribles. Celui des auges suppose dans l'inventeur un raffinement de cruauté infernale. Il consistoit à coucher le malheureux dans un arbre creusé, recouvert par un autre. On n'en laissoit sortir que la tête, les pieds et les mains qu'on frottoit de miel pour attirer les mouches et les autres insectes qui le dévoroient, pendant que les vers produits par ses excréments lui rongeoient les entrailles. On l'exposoit ainsi au grand soleil, et on prolongeoit sa vie en lui faisant prendre de la nourriture malgré lui. Des malheureux ont vécu dix-sept jours dans ce supplice. Les empoisonneurs étoient écrasés entre deux pierres, et les criminels de lèse-majesté seulement décapités.

Jalousie.

Ils avoient beaucoup d'eunuques pour servir leur jalousie, qui étoit et qui est encore extrême. C'étoit un crime capital que de toucher les femmes du roi, fût-ce par hasard ; de les approcher lorsqu'elles voyageoient, ou de ne pas s'éloigner d'elles au plus vite. Ils avoient plusieurs épouses et concubines ; une d'elles étoit la maîtresse dominante et souvent cruelle. On ne peut assurer si c'étoit un usage commun à toute la nation, ou seu-

lement particulier aux grands, d'épouser leurs sœurs et même leurs filles. Ils tenoient peut-être ce désordre des Egyptiens ou des Phrygiens, chez lesquels on dit qu'il étoit autorisé ou toléré.

Institutions. Ils avoient toutes les institutions politiques, civiles, militaires ou religieuses qui constituent un gouvernement bien réglé. Lois rurales, police dans les villes, surveillance sur les chemins, postes, ou du moins l'équivalent en courriers à pied payés par l'état, qui faisoient un rude apprentissage. Ils battoient monnoie en or si pur, que toutes les nations recherchoient leurs espèces. Leur commerce ne paroît pas s'être étendu au dehors. Quant aux sciences, la célébrité de leurs mages prouve qu'elles ont été cultivées en Perse avec avantage. Les mages s'appliquoient principalement aux mathématiques et à l'astronomie. Ils les tenoient des Indiens, avec quelques autres branches de sciences et des mystères qu'on ignore. Il semble qu'ils en fussent jaloux, car ils les renfermoient dans leurs colléges, et initioient dans les mystères seulement des adeptes bien éprouvés, ou des membres de la famille royale, à l'éducation de laquelle ils présidoient.

Militaire. Tout Perse naissoit soldat. Le service militaire étoit d'obligation stricte; il n'étoit pas permis de s'en dispenser; demander même cette dispense étoit un crime. En voici un exemple terrible: Un vieillard avoit rendu service à l'état. « Demandez-moi, lui dit Darius, fils d'Hys« taspe, la récompense que vous voudrez, et je pro« mets de vous l'accorder. — Prince, lui dit le vieillard, « je suis infirme, et j'ai besoin de secours; j'ai cinq fils « à l'armée; que votre majesté permette à l'aîné de ve« nir soulager ma vieillesse. » Le roi ne répond point;

mais il ordonne que le malheureux fils soit coupé en deux, et fait défiler l'armée entre les deux moitiés palpitantes.

Armes. Par une suite de leur destination à l'état militaire, les Perses ne quittoient jamais leurs armes, même en pleine paix. Ainsi les hommes étoient toujours prêts à se rendre sous le drapeau. Ils servoient sans solde et sans autre récompense que la part du butin. Leurs armes défensives consistoient en une tiare à l'épreuve pour la tête, une cotte de mailles en écailles, des cuissards, des brassards, et un bouclier. Les armes offensives étoient des javelines et des épées courtes, des arcs fort longs, des flèches de roseaux qui se brisoient dans la plaie; leurs chevaux étoient aussi couverts de peaux épaisses. Ils les manioient avec beaucoup de dextérité, et tiroient leurs flèches avec une adresse étonnante, sur-tout en fuyant, usage que les Parthes eurent depuis de commun avec eux.

On croit qu'ils ont inventé les chariots armés, qui pouvoient servir dans les plaines, mais dont l'usage devenoit inutile dans un pays montueux. C'étoit dans leur équipage militaire qu'ils étaloient leur plus grand luxe. Ils couvroient leurs armures de manteaux de pourpre ou de couleur plus gaie, ce qui leur donnoit un air efféminé, mais qui n'ôtoit rien de leur courage. Une armée persane, dans ses marches et ses revues, présentoit un spectacle magnifique : le monarque étoit au centre, environné de l'élite de ses troupes, plus ou moins richement parées, à proportion de l'éloignement de sa personne; l'étendard royal, qui étoit un aigle d'or, et le char du soleil tiré par six chevaux blancs, précédoient le roi. Il étoit suivi de ses enfants, de ses

femmes et de celles des plus grands seigneurs de la cour, cortége embarrassant, mais qui avoit son utilité. Des guerriers, combattant sous les yeux de ce qu'ils avoient de plus cher, devoient vaincre ou mourir. Cependant cette coutume fut fatale aux Perses, et fut une des principales causes de toutes les défaites qu'ils essuyèrent dans la suite.

Lois.

Leurs lois avoient pour but plutôt de prévenir le crime que de le punir, d'inspirer l'amour de la vertu et l'horreur du vice. Dès l'enfance on leur inculquoit ces principes dans les écoles. Elles étoient dirigées, non par des maîtres mercenaires, mais par des hommes d'une naissance honnête et d'une probité éprouvée. La discipline étoit sévère; du pain et du cresson pour nourriture, de l'eau pour boisson; encore ces douceurs étoient-elles achetées dès le matin par de violents exercices. Ceux qui n'avoient point passé par ces écoles ne pouvoient être admis aux charges ni aux emplois. Les Perses sont peut-être le seul peuple qui ait établi une loi pénale contre l'ingratitude. Le roi permettoit qu'on lui donnât des conseils. Celui qui s'y hasardoit s'asseyoit sur un lingot d'or: il l'emportoit si l'avis étoit bon, et il étoit puni du fouet s'il étoit trouvé mauvais.

Impôts.

Chaque province avoit son trésor. Les impôts ont été long-temps volontaires. Le premier roi qui en exigea, Darius, fils d'Hystaspe, fut appelé par reproche *marchand*. Des cantons payoient en nature; d'autres nourrissoient et entretenoient la cour ou une partie de la cour pendant des semaines et des mois; des provinces étoient affectées à des portions de dépenses, pour les écuries du roi, pour ses bâtiments, pour la ceinture de la reine. L'Ethiopie, quand elle fut assujettie, en-

voyoit de l'or, l'Arabie des parfums, la Colchide cent jeunes garçons et autant de jeunes filles.

Religion. Théisme.

La religion pratiquée en Perse jusqu'à la destruction de l'empire, et transférée dans l'Inde par les Perses qui la pratiquent encore, mérite plus qu'aucune autre d'être approfondie. Ce fut d'abord le pur théisme, qui étoit déja mélangé d'opinions hétérodoxes du temps d'Abraham; mais ils conservoient toujours précieusement l'idée de l'unité de Dieu; on ne doit point conclure des respects qu'ils rendoient et qu'ils rendent encore au feu et au soleil, qu'ils aient jamais adoré, ou qu'ils adorent cet élément et cet astre. Zoroastre, leur grand législateur, prescrit à la vérité de se tourner en priant vers le soleil ou le feu; mais, dans les formules de prières qui doivent accompagner cette direction du corps, tout est pour le souverain Etre; rien pour les symboles. On doit faire observer que, dans certaines sectes, l'eau étoit aussi respectable que le feu, et qu'il étoit aussi défendu de la souiller que de jeter dans le feu des matières impures.

Théologie.

Leur théologie est fort embrouillée. Au premier principe, nommé Oromadès, *bon et juste*, ils en associent un mauvais; les uns disent co-éternel avec l'autre, les autres produit dans le temps par les ténèbres; on le nomme Ariman. De ces deux principes, qui se combattent sans cesse, naissent le bien et le mal. Le mal est puni dans l'autre monde sous l'inspection de deux anges coupables, qui ont pour supplice de proportionner les souffrances des condamnés. Ils en seront délivrés tous ensemble, au jour du jugement général, qui sera à la fin de douze mille ans. Ils prétendent que Dieu a employé six saisons à la création du monde, et ils ho-

norent le commencement de chacune de ces saisons par cinq jours de fête.

Cérémonies

Nul peuple, dans aucune religion, n'a autant de cérémonies et de formules adoratoires, préparatoires, expiatoires, initiatoires, qu'ils pratiquent avec une exactitude scrupuleuse, quoiqu'elles soient gênantes et fatigantes par leur multiplicité et leur longueur. Les Parsis n'ont point d'éloignement légal pour certains mets; mais comme ces hommes sont doux et complaisants, ils s'abstiennent dans l'Inde de manger de la chair de vache, pour ne pas déplaire aux Banians, et de manger du porc pour contenter les Mahométans. Leurs mariages sont bénis par les prêtres qui reçoivent le consentement des parties. Le prêtre est aussi appelé auprès du mourant qu'il exhorte, et pour lequel il prie; mais il n'en approche plus quand il est mort, de peur de se rendre impur. Le cadavre est porté à *la tour du silence*, où il est dévoré par les oiseaux de proie. Ainsi il n'infecte ni le feu, ni l'eau, ni l'air, ni la terre. Les Parsis ont conservé dans l'Inde ces espéces de cimetières; mais ils n'ont pour temples que des maisons particulières, au lieu de ces pyrées, ou temples de feu, qui s'élevoient autrefois magnifiquement, et en grand nombre, dans les pays de leur domination.

Temps fabuleux.

L'enfance de l'empire perse est enveloppée de ténèbres. Hérodote a voulu les dissiper, mais à sa manière, c'est-à-dire, en remplaçant des incertitudes par des fables. Malgré son desir de connoître l'origine des Perses et de découvrir la vérité, cet historien n'a pu remonter au-delà du temps de Cyrus. On a vu que Astyage, roi des Médes, avoit donné sa fille Mandane en mariage à un Perse nommé Cambyse. Ce mariage

fut occasioné par un songe d'Astyage. Il rêva deux fois ; la première, qu'il sortoit de sa fille une quantité d'eau qui inondoit toute l'Asie ; la seconde, que du corps de Mandane s'élevoit une vigne dont l'ombrage couvroit toute cette partie du monde. Ces songes interprétés signifièrent que l'enfant dont sa fille accoucheroit occuperoit le trône d'Astyage, et étendroit sa domination sur toute l'Asie. En donnant à Mandane un Méde pour époux, son père auroit craint de se voir supplanter par un de ses sujets. Il la maria à un Perse, homme doux et pacifique, à qui d'ailleurs il ne croyoit pas assez d'esprit et de fermeté pour élever son fils dans des principes de révolte et de conquête.

Pour sa plus grande sûreté, quand sa fille se trouva enceinte, il la fit venir en Médie, et l'enfant dont elle accoucha, il le donna au chef de ses bergers, nommé Harpage, avec ordre, sous peine des plus cruels supplices, de l'exposer dans l'endroit le plus désert et le plus dangereux des montagnes. Harpage ne put cacher le secret de cette commission à sa femme, qui, touchée par les graces de l'enfant, demanda à le garder. Il y consentit ; et Cyrus, élevé dans la cabane du berger, y prit des forces par les exercices violents de cet état, et vécut dans un état d'égalité avec ses camarades, auxquels cependant il imposoit par un certain air de supériorité que la nature lui avoit donné.

Quand il s'agissoit dans leurs jeux de mettre quelqu'un à leur tête, ils le choisissoient. Un jour ils l'élurent roi. Cyrus, qui n'avoit que dix ans, commandoit avec hauteur, et prétendoit que ses ordres fussent exécutés. Le fils d'un grand seigneur qui se trouvoit dans la bande refuse d'obéir. Le jeune roi le fait punir

rigoureusement. L'enfant porte ses plaintes à son père, qui en instruit le roi. Astyage veut voir ce petit monarque qui savoit si bien se faire obéir. Dans sa physionomie, dans ses réponses, il aperçoit quelques indices qui lui donnent des soupçons. Il fait des recherches, et découvre que ce jeune homme est son petit-fils qui n'a pas été livré à la mort, selon ses ordres. D'abord il punit cruellement Harpage, en lui faisant servir dans un repas les membres de son propre fils. Il cherche ensuite ce qu'il doit faire du jeune prince. Les mages consultés disent : « Il devoit être roi dans la Médie, il « l'a été ; l'oracle est accompli, il ne le sera pas deux « fois. » Sur cette réponse, Astyage le renvoya en Perse auprès de son père et de sa mère.

Ils l'avoient pleuré. Le miracle de son retour les combla de joie. Ils voulurent en savoir les circonstances, et leur compassion pour le berger Harpage se tourna en desir de l'obliger. Lui, de son côté, conçut celui de la vengeance. Les rapports que sa charge lui donnoit avec les grands seigneurs de Médie lui fournirent les moyens de se satisfaire. Le mécontentement régnoit à la cour. Le peuple étoit opprimé et murmuroit ; Harpage écrit à Cyrus l'état des choses, et l'exhorte à profiter de l'occasion pour soustraire les Perses au joug des Médes.

Cyrus commence par supposer une lettre d'Astyage, qui l'établissoit chef de toutes les forces en Perse, et la fait lire dans le conseil général de la nation. Muni et fort de cet ordre, il assemble l'armée, lui impose un très grand travail, et la congédie assez mécontente, sans boisson ni nourriture. Il la rappelle le lendemain; et, lorsque les soldats s'attendoient à une nouvelle fati-

gue, ils sont fort surpris de trouver un bon repas et abondance de tout ce qu'ils pouvoient desirer. « Quelle « vie vous plaît davantage, leur dit Cyrus, de celle « d'hier ou de celle d'aujourd'hui? — Il n'y a point à « délibérer, s'écrient-ils tous ensemble. — Eh bien, « répond Cyrus, suivez-moi, et je vous promets toujours « celle d'aujourd'hui; ceux qui resteront ne doivent s'at- « tendre qu'à la vie d'hier sous le gouvernement des « Médes. »

Il rentre dans le royaume de son grand-père, à la tête de cette armée qu'il avoit su remplir d'enthousiasme. Astyage eut l'imprudence de confier le commandement de la sienne à Harpage. Ce général se laissa battre deux fois, et se donna le plaisir d'apprendre au roi méde, fait prisonnier, que c'étoit lui qui avoit tramé la révolution, par vengeance de l'abominable repas qu'il lui avoit fait faire.

Jusqu'à la fin Hérodote met du merveilleux dans la vie de Cyrus. Il le fait combattre contre Tomyris, reine des Massagettes, dont il tue le fils. Cette princesse prend sa revanche, et tue Cyrus. Elle se fait apporter le cadavre, lui coupe la tête, et la plonge elle-même dans une cuve de sang humain. « Barbare! s'écrie-t-elle, « abreuve-toi de sang, puisque tu en as toujours eu « soif. »

Xénophon, dans la vie de Cyrus, se tient entre la fable et l'histoire. On le soupçonne d'avoir voulu, dans un roman fondé sur des faits, donner des leçons aux princes qui liroient sa Cyropédie. Cyrus naît toujours de Cambyse et de Mandane; mais ils l'élévent eux-mêmes en Perse, et vont le présenter, à l'âge de douze ans, à son grand-père. Il plaît beaucoup à la cour de

Temps vrai. Cyrus.

Ap. D. 2400. Av. J. C. 598.

Médie, et y fait ses premières armes avec tant d'avantage, que Cyaxare II, son oncle, successeur d'Astyage, obligé d'entrer en guerre contre le roi d'Arménie, donne à son neveu le commandement de ses troupes. Cyrus mit promptement fin à cette guerre, dans laquelle, sans combattre, il fait d'un ennemi un ami dévoué à sa personne et aux intérêts des Perses, et il se contente d'en exiger le tribut que depuis long-temps les rois d'Arménie payoient aux Médes. Depuis ce temps l'oncle et le neveu vécurent en parfaite intelligence, associés dans les combats et dans les victoires. Ils combattoient ensemble à la fameuse bataille de Timbrée, qui décida du sort de Crésus, roi de Lydie.

Bataille de Timbrée.

On fait monter leur armée à cent quatre-vingt-seize mille hommes, cavalerie et infanterie, trois cents chariots armés de faux, attelés de quatre chevaux de front, une quantité considérable de chariots plus grands, chargés chacun d'une tour de dix-huit pieds de haut, qui contenoit vingt archers, tirés par seize bœufs de front, et un grand nombre de chameaux, sur chacun desquels il y avoit aussi deux archers arabes adossés. Crésus fut pris après cette bataille dans Sardes, capitale de ses états. Cyrus le traita généreusement, après l'avoir fait descendre du bûcher, où il l'avoit fait monter.

Prise de Babylone.

Après la prise de Sardes, le vainqueur met le siége devant Babylone, que Nitocris avoit récemment fortifiée. Cyrus la prit par ruse. Ayant fait écouler l'Euphrate des deux côtés de la ville il entra par le lit du fleuve mis à sec, et s'en empara.

Fin de la captivité des Juifs.

Au temps marqué par les prophètes pour la fin de la captivité des Juifs, Cyrus devint, sans le savoir, exé-

cuteur de la volonté divine. Il permit, par un édit solennel, à tous les Juifs captifs dans ses états de retourner en Judée et de rebâtir le temple. Il accompagna cette grace de secours pécuniaires, et réprima les efforts des Samaritains, qui, par une basse jalousie, vouloient empêcher les Juifs de se rétablir dans leur patrie. Ap. D. 2463. Av. J. C. 535.

Cambyse. Ap. D. 2470. Av. J. C. 528.

Cyrus réunit, après la mort de son oncle Cyaxare, les royaumes de Médie et de Perse, les laissa à Cambyse son fils aîné, et donna à Smerdis, son autre fils, des gouvernements considérables. L'histoire d'Egypte a rapporté les cruautés et les dévastations de Cambyse dans la guerre contre ce royaume.

Siége de Péluse.

La prise de Péluse, place frontière, et la clef de l'Egypte, détermina le succès de cette guerre. Le monarque recourut à une ruse pour se rendre maître de la ville assiégée. Sachant que la garnison étoit presque toute composée d'Egyptiens, pour qui les animaux étoient sacrés, il fit précéder ses soldats montant à l'assaut par des chats, des chiens, des brebis et d'autres bêtes. Les Egyptiens n'osèrent pas tirer sur leurs dieux, et, à l'aide de ce rempart, Cambyse entra facilement dans la ville.

Guerre contre l'Ethiopie.

Maître de l'Egypte, il voulut subjuguer l'Ethiopie, et envoya dans cette contrée, sous le titre d'ambassadeurs, des espions chargés de présents. Le monarque éthiopien les reçut, et leur dit: « Je connois votre in-« tention. Si votre prince étoit sage, il se contenteroit « de ce qu'il a, et ne songeroit point à charger de fers « un prince qui ne lui a jamais fait de mal. Portez-lui « mon arc, ajouta-t-il en le bandant devant eux, et « dites-lui que je ne lui conseille de me faire la guerre « que quand ses Persans pourront plier un arc comme

« celui-ci aussi aisément que je le fais. En attendant, « qu'il rende grace aux dieux de ce qu'ils n'ont pas mis « aux cœurs des Ethiopiens le desir de s'étendre hors « de leur pays. »

Cette espèce de défi pique Cambyse. Sans provisions, sans prendre aucunes précautions, il part pour l'Ethiopie; et s'enfonce dans les déserts sablonneux qui l'environnent. Bientôt vivres et eau, tout lui manque. Il s'avance toujours davantage dans l'espérance d'arriver à un pays cultivé. Les soldats se disputent l'herbe qu'ils peuvent rencontrer. Ils mangent les bêtes de charge; enfin la famine fut telle, qu'on en vint jusqu'à manger les hommes. Ils tiroient au sort, et le dixième servoit de nourriture aux autres. Alors Cambyse est obligé de rétrograder, et ramène en Egypte une petite troupe presque mourante, au lieu de l'armée immense qu'il avoit conduite. Pendant ce temps, une autre armée de cinquante mille hommes qu'il avoit envoyée pour piller le temple de Jupiter Ammon, périssoit dans les sables, sans qu'on en ait jamais eu de nouvelles.

Cruautés de Cambyse.

Ce fut alors que le caractère farouche de Cambyse, aigri par ses malheurs, lui fit commettre les cruautés qui le rendirent exécrable, d'abord aux Egyptiens, qu'il accabla de toutes sortes de maux, ensuite à son propre peuple, témoin et victime de sa barbarie. Son frère Smerdis, d'un caractère plus doux, plus humain, devint l'objet de sa jalousie et de ses soupçons; il le fit assassiner par Prexaspe, son principal favori. L'amour entra dans le cœur de ce monstre, mais ce fut pour mieux faire éclater sa férocité. Il avoit une sœur, nommée Méroë, dont les charmes le touchèrent. La coutume d'épouser ses sœurs n'étoit pas encore établie en Perse.

Il fit venir les mages, et demanda leur avis. Placés entre le glaive du tyran et l'estime publique, qu'une réponse favorable au crime pouvoit leur faire perdre, ils se tirèrent habilement de ce pas difficile. « Il n'y a « point, lui dirent-ils, de lois qui autorisent à épouser « sa sœur; mais il y en a une qui permet à l'empereur « de faire tout ce qu'il veut. » Ainsi Méroë tomba entre ses mains.

Elle étoit douce et humaine, et sa sensibilité la perdit. Elle assistoit un jour au combat d'un jeune lion contre un chien. Celui-ci étoit près de périr, un autre chien s'élance et le délivre. Ce spectacle amusoit le roi. Il regarde son épouse, et s'aperçoit que ses yeux se mouilloient de larmes, il veut en savoir la cause. « Hélas, répond-elle naïvement, il ne s'est trouvé per« sonne pour sauver mon frère Smerdis! » Le brutal se lève, la frappe du pied dans le ventre; elle étoit enceinte, et elle en mourut.

Prexaspe, l'exécuteur de ses ordres contre Smerdis, fut puni par Cambyse lui-même de sa lâche complaisance. Il voulut savoir de ce favori ce que disoient de lui les Perses dans leurs conversations particulières. « Ils admirent en vous, seigneur, répondit-il, un « grand nombre d'excellentes qualités, mais ils vous « croient un peu trop adonné au vin.—C'est-à-dire, « répondit-il, qu'ils croient que le vin me rend in« capable d'agir. Vous allez en juger. » Il se met à boire avec plus d'excès qu'à l'ordinaire, et plongé dans une grande ivresse, sans que le vin lui fasse oublier son projet, il appelle le fils de Prexaspe, le fait placer à certaine distance, la main gauche sur la tête, bande son arc, tire, et le jeune homme tombe. Il appelle le

père, fait ouvrir le corps sous ses yeux, et lui montre que la flèche a percé juste le milieu du cœur. « Avouez, « dit-il, qu'on ne me rend pas justice, en prétendant « que le vin m'ôte l'usage de la raison.—Apollon, s'écria « le lâche courtisan, n'auroit pas visé plus juste. »

Après cet acte de cruauté froide et réfléchie, on ne sera pas étonné qu'il ait fait enterrer tout vivants des seigneurs de sa cour. Il ne se passoit pas de jour qu'il n'immolât quelqu'un à sa vengeance ou à son caprice. Crésus, l'ami de Cyrus, revenoit souvent dans la cour de son fils, et en étoit aimé; cependant Cambyse, un jour, donna l'ordre de le faire mourir. Ceux qui en étoient chargés, soupçonnant que le roi, revenu de l'ivresse, pourroit s'en repentir, sursoient à l'exécution. En effet, le lendemain il demande Crésus. On lui dit ce qu'il avoit commandé la veille, et il en marque du regret. Sur cette démonstration, les exécuteurs avouent qu'ils ont différé l'exécution de son ordre. Il en témoigne de la joie; mais il les fait mourir pour lui avoir désobéi. Peut-être les auroit-il punis de même s'ils avoient exécuté ses ordres.

Sa mort. Un accident termina le cours de ces affreuses barbaries. Cambyse alloit d'Egypte en Perse pour s'opposer à une révolte que venoit d'exciter Pasisithe, chef des mages. Le roi en quittant la Perse lui en avoit confié le gouvernement. Le mage avoit un frère très ressemblant à Smerdis. La mort de ce prince étoit restée quelque temps cachée. Aussitôt que Pasisithe en fut assuré, connoissant la disposition des esprits à l'égard de Cambyse, qu'on détestoit, il met son frère sur le trône. Le roi part pour aller combattre les rebelles qui lui donnoient de l'inquiétude, parcequ'il avoit songé

que Smerdis le chassoit du trône. En passant par Ecbatane, petite ville de Syrie, il se blesse de sa propre épée en montant à cheval. Quand il sut le nom de cette ville il se crut mort, parcequ'un oracle lui avoit prédit qu'il mourroit dans Ecbatane. Comme il ne connoissoit que celle de Médie, il avoit toujours évité cette ville; mais il ne put fuir son mauvais sort qui l'attendoit dans une Ecbatane, selon la prédiction de l'oracle. Il fit assembler les principaux seigneurs, leur certifia devant Prexaspe la mort de son frère Smerdis, et les engagea à ne pas se soumettre à l'imposteur, mais à choisir quelqu'un d'entre eux pour occuper le trône. Ils crurent que cette exhortation étoit une suite de la haine qu'il conservoit pour son frère, n'ajoutèrent point foi à sa protestation, et reconnurent le Smerdis qu'on leur présentoit.

Smerdis le mage.

Ap. D. 2477. Av. J. C. 521.

L'excès de précaution nuisit au frère du mage. On crut apercevoir qu'il craignoit des éclaircissements; c'en fut assez pour donner des soupçons. Il avoit épousé toutes les femmes de Cambyse, entre autres Atosse, sa sœur. Elle devoit connoître son frère. C'est par elle qu'on se flatta de découvrir s'il étoit le vrai Smerdis. Mais toutes ces femmes étoient séparées, et ne se communiquoient point: de sorte que Phédenie, fille d'Otanès, une d'entre elles, que son père, un des plus grands seigneurs de Perse, avoit chargée d'interroger Atosse, répondit qu'il ne lui étoit pas possible d'approcher cette princesse. Nouvelle matière à de plus grands soupçons. Il ne restoit qu'un moyen de les éclaircir. Cyrus avoit fait couper les oreilles au mage pour certains crimes, il s'agissoit de vérifier ce qui en étoit. Phédenie, sur les instances de son père, se

chargea de cette dangereuse recherche. Pendant que le mage dormoit auprès de cette princesse, en le touchant elle s'assure de la mutilation, et en avertit son père. Il met dans sa confidence trois de ses amis qui s'en associent trois autres, et tous jurent entre eux de venger l'honneur du trône, et d'en précipiter l'imposteur.

Le témoignage de Prexaspe lui avoit été favorable, parceque, gagné par les mages, il disoit avoir sauvé Smerdis, malgré les ordres de Cambyse. Dans le moment où les murmures du peuple commençoient à se faire craindre, les deux mages veulent se fortifier de nouveau de ce témoignage qui leur avoit été si utile. Prexaspe se rend à leurs vœux, monte sur une tour pour être mieux entendu, et, soit mouvement subit, soit aveu médité : « Peuple, dit-il, je reconnois que j'ai « été forcé par Cambyse de tuer son frère. J'en de« mande pardon à Dieu et aux hommes. Celui qui oc« cupe maintenant le trône est Smerdis le mage. » Il dit, et s'élance du haut de cette tour. Les conjurés profitent de l'émotion du peuple, se jettent dans le palais et tuent les deux frères. La rage s'étendit sur tous les mages qu'on put trouver, ils furent massacrés dans le premier moment de fureur.

L'autorité devoit naturellement rester entre les sept conjurés. Ils s'assemblèrent et délibérèrent quelque temps pour savoir quelle forme de gouvernement seroit adoptée. Otanès vouloit que l'autorité fût remise au peuple ; Mégabyse opinoit pour l'aristocratie ; Darius se déclara pour le gouvernement monarchique, et l'emporta. Ils convinrent qu'un d'entre eux seroit roi. « Je « le veux, dit Otanès, puisque vous le décidez ; mais je « ne serai pas votre compétiteur pour cette dignité que

« j'abhorre. Je vous cède tous mes droits; je demande « seulement de rester dans l'indépendance, et que ce « privilége s'étende jusqu'à mes enfants. » Ce privilége lui fut accordé avec beaucoup d'autres honneurs dont sa postérité a toujours joui.

Les compétiteurs agitèrent quelle seroit la forme d'élection. Ne pouvant s'accorder, ils voulurent rapporter l'honneur de l'élection au soleil qu'ils adoroient, et décidèrent que le lendemain ils se rendroient dans un endroit indiqué, et que celui dont le cheval henniroit le premier au lever du soleil seroit reconnu roi. L'écuyer de Darius attacha la veille une cavale à l'endroit du rendez-vous, et y amena la nuit le cheval de son maître. Quand l'animal s'y trouva le lendemain au soleil levant, il hennit, et Darius fut salué roi de Perse.

Darius Hystaspes.

Ap. D. 2477.
Av. J. C. 521.

Presqu'en montant sur le trône il donna un grand exemple de sévérité en la personne d'Intapherne, un des sept conjurés. Ce seigneur, imaginant sans doute avoir chez le souverain le même droit qu'il avoit chez les particuliers, se présenta pour entrer au palais à une heure peu convenable. Les eunuques lui en refusèrent l'entrée; il leur coupa le nez et les oreilles. Darius le fit prendre, et le condamna à mort avec tous les mâles de sa famille. Avant l'exécution, la femme d'Intapherne assiégeoit les portes du palais, et demandoit grace à grands cris. Le roi importuné lui dit de choisir celui qu'elle vouloit sauver, sans même excepter son mari. Cette tendre épouse demanda son frère, « parceque, « dit-elle, un second mariage peut me donner un mari « et des enfants, et mon père et ma mère étant morts, « je ne puis avoir d'autre frère. » Darius lui accorda de plus son fils, et fit mourir tous les autres.

Désespoir des Babyloniens.

La première guerre que soutint ce prince fut contre les Babyloniens. Ces peuples ne pouvoient pardonner aux Perses d'avoir transporté leur capitale à Suze, encore moins de se voir écrasés d'impôts par leurs vainqueurs. Ils résolurent de secouer le joug. Darius les attaqua, et les serra dans les débris de leur ancienne ville, qu'ils avoient mise en état de défense. Leurs provisions étoient considérables; et, pour les faire durer plus long-temps, ils prirent la résolution la plus désespérée et la plus cruelle dont on eût jamais entendu parler, ce fut d'exterminer toutes les bouches inutiles. Ils rassemblèrent femmes, enfants, vieillards, et, sourds à la voix du sang et de l'amitié, ils les étranglèrent tous.

Fidélité de Zopyre.

Ils se défendirent pendant vingt mois; peut-être auroient-ils lassé la patience de Darius, lorsque du haut de leurs murs ils aperçurent un homme qui accouroit vers eux et leur tendoit des mains suppliantes. Ils ouvrent leurs portes, et voient un malheureux qui avoit le nez et les oreilles coupés, les membres couverts de blessures, et dont les plaies sanglantes inspiroient autant de pitié que d'horreur. « Je suis Zopyre, s'écrie-t-il; « voilà l'état où Darius m'a mis pour avoir parlé en « votre faveur. » Les Babyloniens le reçoivent avec confiance, et comme ils connoissoient sa capacité, ils le mettent à la tête de leurs troupes. Il défit dans une sortie dix mille Perses, ensuite quatre mille; ces succès valurent au transfuge la garde des murailles; mais ces victoires étoient concertées avec Darius, auquel Zopyre avoit fait ce sacrifice sanglant pour lui procurer l'entrée de la ville. En effet, un assaut convenu entre eux l'en rendit maître. Darius fit empaler trois mille habitants des plus coupables, et pardonna aux autres. Il falloit

que leur nombre fût encore grand, puisque le roi ordonna aux provinces voisines de fournir aux Babyloniens cinquante mille femmes pour remplacer celles qu'ils avoient étranglées comme bouches inutiles. Le sort des anciennes femmes ne devoit pas beaucoup rassurer les nouvelles. Darius garda Zopyre à sa cour, le combla d'honneurs et de biens; mais jamais il ne le regardoit sans verser des larmes.

Guerre contre les Scythes.

Deux autres expéditions signalent le régne de Darius. L'une contre les Scythes, l'autre contre les Grecs. Le monarque perse donna pour prétexte de la première l'invasion que les Scythes avoient faite cent vingt ans auparavant en Asie. Il leva une armée de sept cent mille hommes, et passa le bosphore de Thrace sur un pont de bateaux; sa flotte vint le rejoindre par le Danube. Il traversa ce fleuve sur un autre pont de bateaux, et entra en Scythie. Les Scythes avoient comblé tous les puits ainsi que toutes les fontaines, et consumé tous les fourrages. En se retirant insensiblement devant les Perses, ils cherchoient à les harasser et à les engager dans des endroits où ils pourroient les attaquer avec avantage. Darius sentit le piége, et se replia à temps; heureux de retrouver en fuyant les ponts qu'il avoit passés en attaquant la Scythie avec l'orgueil d'un guerrier sûr de sa conquête.

Guerre contre les Grecs.

Hérodote parle d'une invasion de Darius dans l'Inde, dont ce roi fit la vingtième province de son empire. Ce succès dut lui rendre plus amères les disgraces qu'il essuya dans la Grèce. Quand on cherche la cause de l'animosité qui a régné entre les Grecs et les Perses, sentiment qui, contre toutes les apparences, s'éteignit d'abord dans le cœur de ces derniers, on trouve qu'elle

a eu son principe dans l'orgueil des seigneurs perses qui commandoient sur les frontières limitrophes de la Gréce. Ces riches gouverneurs dédaignoient un peuple pauvre alors; des sujets du *grand roi* méprisoient de petits républicains. Qu'est-ce que c'étoit auprès d'un général perse, que ces rois de quelques contrées, qui n'auroient été qu'un point dans l'empire de son maître? Ces comparaisons rendoient les commandants hautains, et la jeunesse de leur cour insolente.

Amyntas, roi de Macédoine, éprouva leur insolence, mais il fut bien vengé. Mégabyse, lieutenant de Darius, après avoir subjugué la Thrace, envoya à ce prince sept jeunes seigneurs, lui demander *la terre et l'eau*, c'est-à-dire service de vassal. Ils arrivent en jeunes conquérants, sont reçus avec honneur, bien traités et bien fêtés; mais la bonne chère ne leur suffit pas, ils demandent que le roi introduise ses concubines, ses femmes et ses filles. Quoique ce ne fût pas l'usage, le bon roi, de peur de leur déplaire, y consent; mais ils reconnurent mal cette faveur, et se comportèrent très indécemment. Alexandre, fils du roi, qui les observoit, fait sortir sa mère et ses sœurs de la salle, sous quelque prétexte, et promet qu'elles reviendront bientôt; à leur place, il fait entrer des jeunes gens déguisés en femmes, armés sous leurs habits. A la première liberté que se permettent les seigneurs perses, ils se jettent sur ces insolents, et les massacrent. Mégabyse, malgré sa fierté, voulut ignorer cette aventure, qui fut assoupie.

Il n'y a point de guerre dans laquelle on ait mieux éprouvé que dans la longue querelle des Grecs avec les Perses ce que peuvent l'horreur de l'esclavage et la passion de la liberté, présentées aux hommes avec

énergie, et rendues comme naturelles par le desir de la vengeance. Imagineroit-on que des rois ont abdiqué leurs couronnes entre les mains du peuple, pour l'engager à mieux défendre la liberté, devenue, par l'égalité, un bien commun entre celui qui avoit été chef, et ceux qui avoient été sujets. Aristogote, roi de Naxos, eut ce courage; et non seulement il déposa le sceptre, mais il parcourut les îles voisines, engagea leurs rois à l'imiter, à rendre au peuple les droits du gouvernement, afin que le parti extrême qu'il prendroit contre les Perses, étant désormais son ouvrage, il fût plus déterminé à le soutenir jusqu'à la mort.

En effet, menacés par des armées de huit à neuf cent mille hommes, par des flottes de quatre à cinq cents vaisseaux, les Grecs ne se laissèrent jamais intimider. Ils combattoient toujours. Chassés de terre par le grand nombre, ils gagnoient la mer; repoussés de la mer, ils reprenoient terre. Ils eurent quelquefois l'audace d'aller brûler des villes jusque dans le centre du pays ennemi. Quelque part que le roi de Perse eût la guerre, même sur les frontières opposées, il y trouvoit des Grecs. Darius, fatigué de ce qu'il regardoit comme une persécution, irrité de ce que les Athéniens avoient contribué, avec les Ioniens révoltés, à la prise ainsi qu'à l'incendie de la ville de Sardes, ordonna que tous les jours, lorsqu'il se mettroit à table, on lui diroit: « O « roi, souviens-toi des Athéniens! »

Ses généraux échouèrent entièrement dans une première entreprise. Une tempête affreuse détruisit sa flotte, et les Thraces défirent son armée de terre.

Une seconde expédition fut entreprise sous les ordres de Datys et d'Artapherne, qui comptoient écraser les Marathon.

ennemis avec une armée de cent dix mille hommes, l'élite des troupes persanes. Les Athéniens, au nombre de dix mille seulement, mais commandés par Miltiade, l'attendirent fièrement dans la plaine de Marathon, à dix lieues d'Athènes. Les Athéniens attaquèrent; l'action fut vive et sanglante. Les Perses furent entièrement défaits, et les vainqueurs trouvèrent dans le bagage des marbres qu'ils avoient apportés pour ériger un monument de leur victoire, et des fers pour en charger les vaincus. Les généraux de Darius, afin d'adoucir son chagrin, ou de diminuer leur honte, eurent la bassesse d'envoyer au roi dans Suze, sa capitale, des prisonniers faits dans une autre occasion, comme si la défaite avoit été partagée. Darius, soit qu'il démêlât le motif, soit par humanité, reçut avec bonté ces malheureux, et leur donna des habitations agréables dans la Suziane.

Il n'en conserva pas moins du ressentiment contre les Grecs, et le desir de le satisfaire. Il travailla trois ans à lever des troupes, et à rassembler des vaisseaux et des provisions pour une armée telle que l'Asie, excepté dans les temps fabuleux de Ninus et de Sémiramis, n'en avoit jamais vu de pareille. Il vouloit la commander lui-même. Lorsqu'il étoit près de partir les grands de sa cour lui représentèrent qu'avant de se livrer à une expédition dangereuse, qui alloit le tirer de son royaume, il étoit de la prudence qu'il se nommât un successeur. Il balança dans son choix, entre Artabaze, son fils aîné, qui étoit né avant qu'il fût roi, et Xerxès, qui en naissant avoit vu son père sur le trône, et qui d'ailleurs étoit fils d'Atosse, son épouse favorite, de la race de Cyrus. Ces raisons l'emportèrent, et

Xerxès fut déclaré successeur de Darius, qui mourut presque aussitôt. Darius étoit doué d'excellentes qualités. Les anciens ont relevé, par de grands éloges, sa sagesse, sa clémence et sa justice. Il affermit l'empire de Cyrus, que la mauvaise conduite de Cambyse et l'usurpation de Smerdis le mage avoient ébranlé. Il recula les frontières de ses états en y ajoutant l'Inde, la Thrace, la Macédoine, et les îles de la mer ionienne.

Xerxès.

Ap. D. 2514.
Av. J. C. 484.

Son expédition contre la Grèce.

Xerxès continua les préparatifs de son père, et même en fit de plus considérables encore. Il s'essaya d'abord contre les Egyptiens révoltés, qu'il fit rentrer dans le devoir. Pendant ce temps, indépendamment des levées faites dans ses immenses états, il travailloit à susciter de tous côtés des ennemis aux Grecs. Il fit alliance avec les Carthaginois, qui, outre les soldats d'Italie et d'Afrique, lui en ramassèrent trois cent mille en Espagne et dans les Gaules. Ils étoient destinés à tomber sur les parties maritimes, d'un côté, pendant que les troupes asiatiques attaqueroient de l'autre.

Les historiens font monter toutes ces armées réunies, à deux millions six cent quarante-un mille combattants; et en comptant les eunuques, femmes, valets, vivandiers, et autres gens de cette espéce, au moins à cinq millions; la flotte à treize cents vaisseaux de combat, et trois mille de transport.

Xerxès, lorsqu'on lui fit l'énumération de ses troupes, avoit près de lui Artabaze, son oncle, qui n'avoit jamais goûté le projet, dont il craignoit l'issue. « Eh « bien, lui dit le roi, douterez-vous encore du succès? « — Ma crainte est toujours la même, répondit Arta- « baze: deux choses m'effraient, la terre et la mer: « la terre, parcequ'il n'y a pas de pays qui puisse

« nourrir une si nombreuse armée; la mer, parcequ'il « y a peu de ports capables de contenir un si grand « nombre de vaisseaux. » Réflexion sage, mais inutile avec un présomptueux. « Dans les grandes entreprises, « reprit Xerxès, il ne faut pas y regarder de si près. » Ce n'étoit pourtant pas une si petite chose que la nourriture d'une si grande multitude, et la sûreté de ses vaisseaux; mais ce roi ne doutoit de rien.

Afin d'éviter les tempêtes du promontoire formé par le mont Athos, il en fit percer l'isthme, pendant qu'avec beaucoup moins de frais il auroit pu faire traîner ses vaisseaux par-dessus, comme on faisoit alors; mais il lui paroissoit glorieux de laisser ce monument de sa puissance. Par inspiration de la même vaine gloire, au lieu de transporter son armée d'Asie en Europe sur ses vaisseaux, il préféra d'établir un pont de bateaux sur l'Hellespont. Une tempête le rompit. Il fit couper la tête à ceux qui avoient conduit l'ouvrage; et, par une démence qui a rendu son nom célèbre, il fit fouetter la mer. On y jeta des chaînes par son ordre, comme pour la mettre aux fers, et on l'apostropha en ces termes: « Elément salé et amer, ton maître te fait in« fliger ce châtiment pour l'avoir offensé sans raison, « et il a résolu de traverser les flots en dépit de ton « insolente résistance! » L'armée employa sept jours et sept nuits à passer le détroit, quoique souvent on la fît avancer à coups de fouets. Etranges soldats que ceux que l'on conduisoit ainsi! En cette occasion il échappa à Xerxès une réflexion judicieuse, accompagnée d'humanité. Il contemploit avec satisfaction cette multitude soumise à sa puissance. Tout-à-coup ses yeux se remplissent de larmes. « Qu'avez-vous, lui dit

« son oncle Artabaze ? — Je songe, répond le roi, que « de ce grand nombre d'hommes, dans cent ans il n'y « en aura pas un sur la terre. — C'est donc une raison, « reprit Artabaze, de leur rendre la vie douce, puis- « qu'elle doit être si courte. »

Thermopyles.

Xerxès envoya la plus grande partie de son armée ravager tout le pays voisin, piller, renverser, brûler; et lui, avec l'élite, il se porta contre les Athéniens et les Lacédémoniens réunis. Les autres Grecs subissoient le joug de tous côtés. Il ne lui restoit plus, pour pénétrer dans la Gréce, qu'à franchir les Thermopyles, passage de vingt-cinq pieds de large, entre la mer et des montagnes escarpées. Léonidas, roi de Lacédémone, se chargea de le garder avec trois cents de ses compatriotes. Xerxès crut que la fermeté spartiate ne tiendroit pas contre des offres flatteuses qu'il lui fit; mais Léonidas les rejeta avec dédain. Ce monarque envoya alors demander la terre et l'eau, formule menaçante. « Viens les prendre toi-même, répondit le La- « cédémonien. — Mais, lui dit-on, ne savez-vous pas « que l'armée des Perses est si nombreuse, que si « chacun des soldats tire seulement une flèche, ils « obscurciroient le soleil. — Tant mieux, repartit Léo- « nidas, nous combattrons à l'ombre. » Ces braves gens se firent tuer jusqu'au dernier. Mais les Perses achetérent chèrement la victoire; leurs meilleures troupes y périrent. La Gréce fit, par la suite, élever sur le lieu même un tombeau avec cette épitaphe : « Passant, « va annoncer à Lacédémone que nous sommes morts « ici pour obéir à ses justes lois. » Tous les ans on faisoit l'éloge de ces héros de la patrie, et on célébroit des jeux en leur honneur.

Les Athéniens ne se flattoient pas que les Thermopyles garantiroient leur pays. Ils avoient pris la précaution d'envoyer leurs vieillards, leurs femmes et leurs enfants au loin, dans les villes de la Gréce qui voulurent bien les recevoir, et ils laissèrent les maisons d'Athènes vides, à la garde de quelques citoyens qui se dévouèrent à leur défense. Ils n'avoient pour toute fortification que des palissades de planches; mais ils y avoient confiance, parceque l'oracle d'Apollon avoit prononcé « qu'Athènes seroit sauvée par des remparts « de bois. » Ils se défendirent jusqu'à l'extrémité, et furent tous tués.

Les autres s'étoient retirés dans leurs vaisseaux, *les vrais remparts de bois* qu'on jugea que l'oracle avoit voulu faire entendre. Ils louvoyèrent si habilement entre les îles que la flotte persane ne put les entamer; au contraire, ils la battirent par parties, puis complétement à Salamine. La dispersion fut si générale, et la défaite si entière, que Xerxès craignit de ne pouvoir pas conserver un vaisseau pour sortir de l'Europe. Il se sauva au plus vite, et s'estima heureux de trouver une barque qui le passa en Asie.

Ces succès ranimèrent les Grecs. Ils furent honteux d'avoir laissé les Athéniens et les Lacédémoniens soutenir seuls les efforts d'une si énorme puissance, et se joignirent aux vainqueurs. Les Perses furent harcelés de tous côtés; le reste de leur flotte fut détruit à Mycale. L'armée de terre risquant le dernier combat à Platée en Béotie, de trois cent mille hommes, si on en croit les historiens, il n'échappa que quarante mille, et les Grecs n'en perdirent que deux cents. Il paroît cependant que la puissance des Perses ne fut pas totalement

anéantie en Grèce. L'argent et l'intrigue leur donnèrent dans la suite de l'influence, et secondèrent assez long-temps l'effort de leurs armes.

On n'auroit plus à parler de Xerxès, sans une affreuse tragédie qui se passa dans son palais, et à laquelle il n'eut que trop de part. La jalousie en fut le principe ; et le caractère du prince, qui ne connoissoit pas de modération dans la débauche, en fut l'occasion. Il devint amoureux de la femme de Masiste, son frère, déja assez éloignée de la jeunesse, puisqu'elle avoit une fille nubile. Il crut gagner la mère en mariant sa fille à Darius, son fils aîné. Cette faveur ne rendit pas l'épouse de Masiste plus complaisante à ses desirs. Il n'eut pas de honte d'en montrer à la jeune épouse de son fils, qu'il trouva plus docile que sa mère. Elle tira même vanité de la passion de son oncle. Amestris, femme de Xerxès, impérieuse et cruelle, s'imagina que sa nièce, qui lui enlevoit le cœur de son époux, avoit l'aveu de sa belle-sœur, et résolut de s'en venger.

Selon une coutume respectée chez les Perses, le roi étoit obligé, le jour de sa naissance, d'accorder à son épouse ce qu'elle desiroit. Amestris desira que sa belle-sœur lui fût livrée. Xerxès, qui connoissoit sa femme, frémit, mais enfin lui accorda sa demande. L'infortunée fut livrée à la reine, qui lui fit, sous ses yeux, couper le nez, les oreilles et les mamelles, qu'on jeta devant elle aux chiens, et la renvoya ainsi mutilée à son mari. Masiste, qui aimoit tendrement sa femme, et qui l'avoit même refusée à son frère, outré de douleur, rassemble toute sa famille, et part pour la Bactriane dont il étoit gouverneur. Le roi, craignant sa vengeance, le fait suivre et assassiner avec tous les

compagnons de sa fuite. Un désordre aussi affreux en suppose bien d'autres, qui rendirent Xerxès odieux, et firent concevoir à Artabane, son capitaine des gardes, le projet de le supplanter sans risque. Aidé d'un eunuque, il l'assassina dans son lit.

Artaxerce Longuemain.

Ap. D. 2536. Av. J. C. 462.

Xerxès laissoit trois fils ; Darius, l'aîné, et Artaxerce, le troisième, étoient à sa cour. Hystaspe, le second, vivoit dans son gouvernement de la Bactriane. Dans le désordre causé par le meurtre du roi, Artabane, l'assassin, court chez Artaxerce, et lui dit : « Darius, votre frère, vient d'égorger votre père. Il ne mérite pas « la couronne ; c'est à vous de la prendre, si vous savez « le venger. » Le jeune prince, transporté de colère, vole à l'appartement de son frère et le tue. C'étoient déja deux crimes heureux pour Artabane, le premier d'avoir rendu le trône vacant ; le deuxième, en se défaisant du légitime successeur, de s'assurer la reconnoissance de celui qu'il y élevoit. Il lui en restoit un troisième à commettre, plus utile que les deux autres, savoir, de tuer Artaxerce lui-même, pour se mettre à sa place. Quant à Hystaspe, relégué dans la Bactriane, Artabane ne s'en soucioit pas pour le moment. Il comptoit bien trouver l'occasion de s'en débarrasser par la suite. Sept fils qu'il avoit, tous braves et possédant les plus belles charges de la cour, lui donnoient espérance d'exécuter son coupable projet. Mais Artaxerce en fut instruit, prévint Artabane, et le fit massacrer avec toute sa famille. L'eunuque complice de l'assassinat de Xerxès expira dans le supplice des auges.

Hystaspe, dans son éloignement, ne se regarda pas comme déchu du trône ; il arma pour soutenir son droit de primogéniture. Le parti qu'Artabane avoit formé

étoit puissant : Hystaspe eut l'adresse de l'attirer à lui. Cette jonction rendit à-peu-près égales les forces des deux frères. Aussi, dans une première bataille, la victoire fut-elle incertaine. Artaxerce l'emporta dans une seconde, et on n'a plus entendu parler d'Hystaspe.

Artaxerce étoit le plus bel homme de son royaume. Il eut le talent du gouvernement, connoissoit ceux qu'il mettoit en place, et surveilloit leur conduite. On ne voit pendant son règne qu'une guerre importante, celle de l'Égypte, qui s'étoit révoltée, et qu'il remit sous le joug. Il en agit avec les Grecs comme avec un peuple qu'il estimoit ou qu'il craignoit. Par un traité solennel il s'engagea à ne point faire entrer dans leurs mers de vaisseaux de guerre, à tenir toujours ses armées à une distance convenue de leurs frontières, surtout à ne pas se mêler de leurs affaires, et à les laisser vivre selon leurs lois; mais cette dernière clause fut souvent violée par la faute des Grecs eux-mêmes, qui, dans leurs dissentions domestiques, appeloient les satrapes perses du voisinage, pour en tirer avantage contre leurs rivaux.

Ce prince donna le rare exemple d'un roi qui oublie une révolte, et qui reçoit à sa cour un homme auquel il avoit été forcé de pardonner. Mégabyse jouit de ce privilége auprès d'Artaxerce. Il avoit pris les armes pour se venger de ce que le roi, par foiblesse pour sa mère, avoit laissé mettre en croix un général auquel Mégabyse avoit promis la vie sauve en le faisant prisonnier. Le motif de la rebellion peut avoir déterminé Artaxerce à l'indulgence; mais il put être aussi engagé à traiter avec le rebelle par ses premiers succès, qui en faisoient craindre de plus grands. Quelle qu'ait été la

cause du procédé d'Artaxerce, la modération du roi, et la confiance du sujet font également honneur à l'un et à l'autre.

Xerxès II, Sogdien.

Artaxerce mourut trop tôt pour ses peuples, et avant d'avoir atteint un âge avancé. Il laissa dix-sept enfants de ses concubines, et un seul légitime nommé Xerxès. Ce prince ne fit que passer sur le trône, et fut assassiné, presque en y montant, par Sogdien, un des dix-sept frères. Un autre vengea Xerxès, et fit à son tour périr Sogdien.

Ochus ou Darius Nothus.

Ap. D. 2568. Av. J. C. 430.

Le meurtrier se nommoit Ochus, qui est connu dans l'histoire sous le nom de Darius Nothus, ou le *Bâtard*. Il fut gouverné pendant tout son règne par Parysatis, sa sœur et sa femme. Un de ses frères nommé Arsite, ayant vu le succès d'Ochus contre Sogdien, imagina aussi de tenter fortune. Dans une bataille qui se donna, Artasyras, son principal général et son conseil, fut pris. Darius vouloit le faire mourir. « Gardez-vous-en bien, « lui dit Parysatis; au contraire, traitez-le bien. Faites « des propositions à votre frère. Votre conduite modé« rée à l'égard de son confident lui persuadera qu'à « plus forte raison il doit espérer un meilleur traite« ment, et il n'hésitera pas à se rendre. » Le moyen réussit, Arsite vint trouver son frère avec confiance. Darius vouloit lui faire grace, mais Parysatis obtint de son foible époux qu'on s'en déferoit. Il fut condamné avec Artyphius au supplice des cendres, qui consistoit à précipiter le malheureux dans une tour remplie de cendres qu'une roue agitoit. Ce supplice fut très en vogue pendant ce règne.

Darius, prince indolent, perdit l'Egypte, qui secoua le joug des Perses, et se donna un roi. Il eut aussi peu

d'influence sur la Gréce, par une fausse politique, qui lui fit adopter une alliance exclusive avec les Lacédémoniens, au lieu de paroître se tenir neutre entre toutes ces républiques, de leur fournir, à leur réquisition, des secours bien ménagés, et de les ruiner ainsi les unes par les autres. C'est ce que lui représentoit son fils Cyrus, qu'il avoit envoyé commander sur les frontières de la Gréce, mais avec des ordres limités.

Ce jeune prince, fils de Parysatis, fier de la puissance de sa mère, comme s'il eût déja porté la tiare royale, en affectoit les prérogatives. Il fit mourir deux de ses cousins, uniquement parcequ'ils avoient manqué de se couvrir les mains de leurs manches en sa présence, selon le cérémonial prescrit à l'égard des rois de Perse. Cette prétention orgueilleuse, qui en supposoit d'autres, irrita son père, il l'appela auprès de lui sous prétexte de maladie. Cyrus n'étoit pas sans crainte, cependant il se mit en chemin, comptant sur l'ascendant de sa mère. Il ne se trompa point. Elle obtint sa grace; mais elle ne put engager son époux à déclarer cet enfant favori son successeur. Son choix étoit irrévocablement fixé sur Arsace, son aîné. Le refus ne devoit pas désobliger Parysatis, puisque Arsace étoit aussi son fils. Il demanda à son père mourant quelle conduite il devoit tenir pour régner aussi heureusement que lui. Darius répondit : « J'ai toujours fait ce que la « religion et la justice exigeoient de moi, sans jamais « m'écarter de l'une ni de l'autre. » Sans doute il ne regardoit pas comme ses fautes celles qu'il avoit commises à l'instigation de sa femme.

On peut se faire une idée de la foiblesse de Darius Ochus pour Parysatis, par le récit abrégé des cruautés Artaxerce Mnémon.

Ap. D. 3584. Av. J. C. 414. qu'il lui permit. Arsace, son fils, avoit épousé Statira, fille d'Hidarne, Perse de grande distinction. Outre cette fille, Hidarne en avoit une autre appelée Roxane, et un fils nommé Teriteuchme, qui, en conséquence du mariage de sa sœur, épousa Amestris, sœur d'Arsace et fille de Parysatis. Teriteuchme devint amoureux de Roxane sa propre sœur. Pour la posséder, il se défit d'Amestris, et apparemment poursuivi pour son crime, il se révolta. Udiaste, qui s'étoit toujours montrés on ami, le tua en trahison. Alors commencèrent les vengeances de Parysatis. Elle fit scier en deux Roxane, dont la beauté avoit été cause de tout le mal, et massacrer tout le reste de la famille d'Hidarne, à l'exception de Statira, qu'elle accorda aux prières d'Arsace son fils. Mais lorsque Statira fut montée à son tour sur le trône avec son époux, Arsace, qui prit alors le nom d'Artaxerce, elle fit périr dans les supplices Udiaste, assassin de Teriteuchme, son frère.

Artaxerce, qu'on a surnommé *Mnémon* à cause de sa prodigieuse mémoire, se trouvoit souvent embarrassé entre sa mère et sa femme. Celle-ci accusa l'autre de pencher pour Cyrus, son fils bien-aimé, qui venoit de se révolter. Les deux frères non seulement se trouvèrent en présence en bataille réglée, mais encore s'attaquèrent comme dans un duel. Ils s'aperçurent du centre de leur armée. « Je le vois, s'écrie Cyrus », et il fond sur Artaxerce, le désarme et le blesse à terre; celui-ci se relève; Cyrus le blesse d'un second coup; mais au moment qu'il alloit être lui-même percé par la javeline de son frère, il est atteint de plusieurs flèches et tombe mort. Il y avoit des Grecs dans les deux armées, mais il s'en trouvoit un plus grand nombre dans celle du re-

belle. Les Grecs auxiliaires de Cyrus, au nombre de dix mille, commandés par Xénophon, firent cette belle retraite que celui-ci a décrite lui-même, et qui a toujours passé pour un chef-d'œuvre d'opérations militaires.

Parysatis n'avoit pas oublié les soupçons dont Statira s'étoit efforcée de la noircir pour lui faire perdre la confiance de son fils; et une femme qui n'oublie pas se venge quand elle peut. Elle feignit de se réconcilier avec sa belle-fille, et l'invita à un repas. On y servit un oiseau rare. Parysatis le coupa, en donna la moitié à Statira, et mangea l'autre; Statira mangea sa moitié, et mourut. On sut par l'esclave de Parysatis, qu'on mit à la torture, que le couteau étoit frotté de poison du côté qui avoit touché la part de Statira. Artaxerce exila sa mère; mais elle eut le talent de se faire rappeler, et cette femme atroce reprit son crédit auprès de lui. Les deux princesses étoient aussi cruelles l'une que l'autre: si l'une faisoit scier en deux, l'autre faisoit écorcher vif. Elles présidoient elles-mêmes aux supplices, et comptoient pour peu la mort de leurs ennemis, même de leur sexe, si elles ne l'avoient fait précéder par les tortures. Les bourreaux qu'elles employoient, s'ils ne servoient pas leur vengeance par le raffinement des supplices, étoient punis de mort; et s'ils obéissoient, ils étoient tués de même, pour avoir trempé leurs mains dans le sang royal.

Comme ses prédécesseurs, Artaxerce fut occupé à réduire les Egyptiens. Pendant tout son règne il travailla à diviser les Grecs, à secourir tantôt les Lacédémoniens, tantôt les Athéniens. Ces républicains, toujours désunis, toujours se déchirant de leurs propres mains, ne pouvoient suivre un plan d'opérations fixes, Traité d'Antalcide. Ap. D. 2512. Av. J. C. 486.

pendant que les généraux perses, en vertu d'instructions uniformes, concouroient tous ensemble au même but. Il est même arrivé que la haine et la jalousie entre les républiques ont procuré au *grand roi* des avantages auxquels il n'auroit pas dû s'attendre. Tel fut le traité d'Antalcide, négociateur des Lacédémoniens. Par ce traité il abandonnoit au roi de Perse toutes les villes grecques de l'Asie, et les îles de Cypre et de Clazoméne. Les Lacédémoniens le ratifièrent par dépit contre Athènes, qui s'étoit fortifiée contre eux sous la protection des Perses. Les Spartiates, ces fiers amis de la liberté, sacrifièrent sans scrupule celle de leurs compatriotes au plaisir de les humilier et de les affoiblir comme rivaux.

Cette guerre contre les Grecs, qui ne fut presque point interrompue sous Artaxerce, étoit très utile à ce prince, parcequ'elle lui donnoit le moyen d'occuper au loin et séparément les seigneurs perses, dont la réunion et l'oisiveté auroient pu être nuisibles à sa tranquillité. Par cet artifice il parvint à vivre jusqu'à quatre-vingt quatorze ans assez tranquille dans sa cour, quoique entouré de cent dix-huit fils; trois d'entre eux, Darius, Ariaspe et Ochus, nés d'Atossa, sa femme légitime, les autres de ses concubines, qui étoient presque toutes ses propres filles.

Artaxerce destina la couronne à Darius, l'aîné; et, pour la lui mieux assurer, il ceignit son front du bandeau royal; mais il le mécontenta en lui refusant une de ses concubines, qu'il demandoit. Darius conspira contre la vie de son père, et entraîna dans son complot cinquante de ses frères. Ils mirent à leur tête un seigneur expérimenté, nommé Teribaze, mécontent aussi parce-

que le vieux monarque, lui ayant promis une de ses filles, l'avoit prise pour lui-même; il en promit une autre, et la prit encore pour lui. Une conjuration dont le secret étoit confié à tant de personnes ne pouvoit demeurer secréte. Elle fut découverte, et Darius fut puni de mort avec tous ses complices.

Il restoit deux prétendants au trône, nés de la femme légitime, Ariaspe et Ochus. La prédilection du vieillard en mit un troisième sur les rangs, nommé Arsame, fils d'une concubine. Ochus, sans s'amuser à des représentations, se défait d'Arsame d'un coup de poignard. Il court à l'appartement d'Ariaspe, prince foible et timide, lui présente une coupe empoisonnée, et le menace de le faire expirer dans les tourments les plus affreux s'il ne la boit. Ariaspe avale le poison, et meurt. Artaxerce, instruit de ces forfaits, meurt aussi de chagrin, et Ochus est maître du trône.

Mais si le barbare s'y plaçoit sans remords, ce n'étoit pas sans crainte. Son père avoit été juste pour les peuples, clément, généreux, et son autorité étoit respectée. Succédant à un tel prince, Ochus sentit bien qu'il ne trouveroit pas les mêmes dispositions dans les peuples ni dans la noblesse, à laquelle il s'étoit rendu odieux par l'assassinat de ses frères. Pour empêcher les effets de cette haine, il gagne les eunuques et les autres personnes qui approchoient le roi, et fait cacher sa mort. Il prend ensuite les rênes de l'empire, donne des ordres et scelle les décrets du nom d'Artaxerce. Dans un de ces décrets il se fit, toujours au nom du roi, proclamer son successeur.

Ochus.
Ap. D. 2630.
Av. J. C. 368.

Au bout de dix mois, pendant lesquels il crut avoir pris des mesures suffisantes, il déclare la mort du roi.

A cette nouvelle, la moitié de l'empire refuse de le reconnoître. Les révoltés, s'ils eussent été bien d'accord auroient pu le chasser du trône; mais Ochus, aussi habile que scélérat, vint à bout de les désunir, et les réduisit les uns après les autres. Pour ôter désormais aux provinces qui se révolteroient l'appui de quelque prince de la maison royale, et pour se délivrer des inquiétudes que ces princes pourroient lui donner, il les fit tous mourir, sans égard pour l'âge ou pour la proximité du sang. Il fit enterrer vive sa sœur Ocha, dont il avoit épousé la fille; et ayant renfermé un de ses oncles avec cent de ses fils dans une cour, il les fit tous tuer à coups de flèches. Ochus traita avec la même barbarie tous les seigneurs qui lui donnoient le moindre ombrage, et n'épargna jamais aucun de ceux auxquels il soupçonnoit quelque sujet de mécontentement.

Guerre d'Égypte.

Ces cruelles précautions n'empêchèrent pas que ce roi barbare ne fût en butte encore à des révoltes; mais il les apaisa toutes; et quand il se trouva bien affermi sur le trône, il résolut de donner de l'éclat à son règne par quelque exploit important. L'Egypte, souvent conquise par les Perses, jamais bien soumise, offroit un beau champ à l'ambition d'un prince guerrier. Il y entre donc à la tête d'une armée de cent mille hommes. En passant il prend Sidon, fameuse par son commerce et par ses richesses, et la ruine de fond en comble. La destruction de cette ville jeta la terreur parmi les Phéniciens. Ces peuples auroient pu arrêter la flotte d'Ochus; la frayeur qu'il leur inspira enchaîna leur courage, et ils s'engagèrent à ne mettre aucun obstacle à son entreprise.

Son premier exploit fut la prise de Péluse, qui étoit

la clef de l'Egypte. Pendant qu'il battoit cette place, un de ses généraux remonte le Nil, et en porte un corps d'armée considérable au centre du pays. Ochus y joint bientôt celle qu'il commandoit en personne : une seule bataille décida du sort du royaume. Pour ôter aux Egyptiens la tentation de secouer le joug qu'il vouloit leur imposer, le monarque perse fit démanteler les places fortes, détruisit le gouvernement, enleva les archives, pilla les temples, dispersa et massacra les prêtres, fit tuer le dieu Apis, c'est-à-dire le taureau sacré que ces peuples adoroient, et réduisit l'Egypte à n'être plus qu'une province de la Perse. Après cette expédition, Ochus, n'ayant plus d'ennemis, s'abandonna aux plaisirs ainsi qu'à la mollesse, et laissa le gouvernement aux soins de deux ministres.

L'eunuque Bagoas, l'un des deux, étoit Egyptien. Il n'avoit pu voir sans une extrême douleur la ruine de sa patrie. Comme il étoit très attaché à la religion de son pays, tout ce qu'Ochus avoit fait pour la détruire, quoiqu'il l'eût souvent conjuré de l'épargner, lui laissa un profond ressentiment. Il racheta secrétement les archives et tout ce qu'il put des ornements des temples et des objets du culte, qu'il fit reporter en Egypte. Quant à l'affront fait aux divinités du pays, et sur-tout le meurtre du dieu Apis, Bagoas crut que cet outrage ne pouvoit être vengé que par la mort d'Ochus, et il l'empoisonna ; puis, par un raffinement de vengeance puérile, mais digne d'un dévot enthousiaste, il fit inhumer un autre corps à la place de celui du roi ; et comme ce prince avoit fait manger le dieu Apis par ses soldats, Bagoas hacha la chair du cadavre royal, et la fit manger par des chats et des chiens, qui étoient les dieux des

Egyptiens. De ses os il fit des manches d'épées et de couteaux.

Arsès. Il plaça sur le trône Arsès, le plus jeune des fils du roi, et fit tuer tous les autres. Bagoas ne laissa à ce prince qu'une ombre d'autorité, et se réserva tout le pouvoir. Il avoit pris exprès jeune cette espéce de simulacre, afin de jouir plus long-temps de sa puissance. Mais s'apercevant qu'Arsès commençoit à sentir son esclavage, et qu'il prenoit des mesures pour s'en délivrer, il l'empoisonna, et extermina toute sa famille, pour qu'il ne lui restât pas de vengeur.

Darius III Codoman.

Ap. D. 2651. Av. J. C. 347.

Dans un état obscur vivoit un rejeton de la race royale de Darius Nothus, échappé au couteau d'Ochus. Il se nommoit Codoman. Sous le dernier régne, il portoit les dépêches aux gouverneurs. Peut-être étoit-ce une fonction de confiance, mais sans éclat. Il se trouva à l'armée dans la guerre contre les Cadusiens, lorsqu'un d'entre eux, d'une stature gigantesque, défia les Perses d'envoyer un champion contre lui. Personne ne se présentoit; Codoman s'avance, et tue le Cadusien. Cet acte de courage lui valut le gouvernement d'Arménie. Bagoas connoissoit sa douceur et sa modération; il se flattoit de conserver sous lui toute l'autorité, et il le mit sur le trône. Le nouveau roi prit le nom de Darius. Mais le jaloux ministre, ne trouvant pas Codoman plus complaisant qu'Arsès, résolut de le traiter de même. Le roi fut averti; il surprit le vieux scélérat, et le força de boire le poison que celui-ci lui préparoit.

Darius Codoman régna heureux environ quinze ans, respecté des grands, qu'il contenoit sans les choquer; aimé des peuples qu'il gouvernoit avec douceur, et dont il faisoit le bonheur, autant que la surveillance

d'un si grand empire pouvoit le permettre. Sa cour, à la différence de celle de ses prédécesseurs, étoit un modèle de mœurs et de vertus, sous l'inspection de Sysigambis, sa mère, princesse élevée dans l'école du malheur, puisqu'elle étoit sœur des cent infortunés que le barbare Ochus avoit fait percer de flèches dans une cour, avec leur père. Statira, épouse de Darius, princesse d'une grande beauté, étoit attachée à son mari par le double lien de la tendresse conjugale et fraternelle. Sous leurs yeux s'élevoient deux princesses qui, des formes indécises de l'enfance, passoient déja aux graces prononcées de l'adolescence, et un fils âgé de six ans, élevé dans l'espérance de la fortune de son père. On donne à Darius trois cents concubines. Sysigambis réunissoit autour d'elle les filles des plus grands seigneurs, charmés de les confier à ses soins.

Le gouvernement de Darius fut aussi doux que modéré; mais le monarque manqua de la fermeté nécessaire pour lier les parties de l'empire par une réciprocité de secours qui rend le tout indissoluble. Chaque gouverneur étoit à-peu-près maître chez lui, et Darius, quand il eut besoin d'un effort général, éprouva que l'excès de confiance du chef, et sa trop grande bonté, sont quelquefois plus contraires à la félicité publique, que la rigueur et l'excès de défiance. Faut-il que ce soit presque toujours sous les princes recommandables par la bonté que s'opèrent les révolutions des empires, et que soit marqué l'instant de leur chute?

Passage du Granique.

Ap. D. 3668. Av. J. C. 332.

Pendant que Darius, calme dans sa cour, jouissoit d'une tranquillité sans nuage sous un ciel pur et serein, il savoit à peine que du bord de son horizon s'avançoit une petite nuée menaçante, qui couvrit bientôt son

royaume tout entier. Philippe, roi de Macédoine, pays limitrophe de la Gréce, avoit pris, par sa proximité, part aux querelles qui subsistoient depuis long-temps entre les Perses et les Grecs. Les Macédoniens s'étoient aguerris. La politique de Philippe lui fit concevoir le hardi projet de former une ligue des peuples inquiétés par les satrapes perses, et d'aller avec eux porter la guerre dans ce vaste empire. Tout étoit prêt; mais, au moment de partir, Philippe mourut. Alexandre, son fils, prit sa place; génie ardent, incapable de se refroidir dans une entreprise, intrépide, opiniâtre, plein de confiance, l'inspirant aux autres, il donnoit en même temps l'ordre et l'exemple.

Il développa ces qualités dès son entrée dans la carrière militaire. Les Perses lui opposèrent cent mille hommes de pied, et dix mille de cavalerie. Alexandre avoit tout au plus trente mille fantassins et cinq mille cavaliers; mais c'étoit l'élite des troupes de la Gréce, déja exercées aux travaux de la guerre, et bien disciplinées. Il étoit attendu par les Perses sur les bords du Granique, qu'ils couvroient de leurs soldats. Alexandre, malgré les représentations de ses capitaines, se jette dans le fleuve, à la tête de sa cavalerie, le passe à la nage, et arrive un des premiers sur la rive opposée, qui étoit très escarpée. Il la franchit, suivi de ses troupes. Alors commence un combat furieux. Dans le fort de la mêlée, il aperçoit Spithridate, désigné gendre de Darius, qui soutenoit le combat avec valeur. Il s'élance vers lui; les deux rivaux se mesurent. Le Perse lance un javelot qui tombe sans effet, et fond l'épée à la main sur le Macédonien: celui-ci le reçoit avec sang froid, et au moment où il lui voit lever le bras

pour lui porter un coup de sabre, il le perce de sa lance. En même temps, Rosaces, frère du mourant, décharge sur le casque d'Alexandre un grand coup de hache qui abat son panache, et le blesse légèrement. Comme il alloit redoubler, Clitus, capitaine macédonien, d'un revers de sabre, coupe la main au seigneur perse, et sauve la vie à son maître. Cette espèce de duel décida la victoire. Les Perses s'enfuirent de tous côtés.

Il ne resta sur le champ de bataille qu'un petit corps de Grecs à la solde de Darius. Alexandre les fit passer au fil de l'épée, pour intimider ceux qui seroient tentés de porter leurs armes contre leurs compatriotes. Une victoire si bien disputée, chose presqu'incroyable, ne coûta aux Macédoniens que cent quinze hommes, tant cavaliers que fantassins, pendant que les Perses y perdirent trente-six mille hommes d'infanterie et deux mille cinq cents hommes de cavalerie. Alexandre fit faire par Lysippe, le plus habile sculpteur de la Grèce, les statues de vingt-cinq Macédoniens qui s'étoient le plus distingués, et qui avoient été tués dans le passage. Maître de la campagne, il permit à ses troupes le pillage, ambition et récompense du soldat. La terreur le précédoit. Des villes capables de résistance apportoient leurs clefs avant d'être attaquées. Il y faisoit reconnoître son autorité, mais sans tourmenter les peuples. Ainsi il s'en fit des points d'appui pour la retraite, ou pour de nouvelles conquêtes.

La nouvelle de cette invasion, qui prenoit un caractère serieux, fit résoudre dans le conseil de Darius de rassembler la plus grande armée possible, afin d'écraser par le nombre ceux que leur courage sembloit rendre invincibles. Si les historiens qui nous ont laissé la de- Description de l'armée persane.

scription de cette armée n'ont pas voulu faire un épisode de roman, ils nous donnent l'idée d'un faste, d'un luxe, d'une magnificence, dont nous n'avons pas d'exemple.

A la tête étoient portés des autels d'argent sur lesquels brûloit le feu sacré. Les mages suivoient en chantant des hymnes. Ils étoient accompagnés de trois cent soixante-cinq jeunes gens vêtus de robes de pourpre. Après eux venoient le char de Jupiter et les coursiers du Soleil, conduits par des écuyers ayant chacun une baguette d'or à la main. Derrière plusieurs chariots, ciselés en or et en argent, marchoit un corps de cavalerie tiré de douze nations armées différemment, et dix mille hommes d'infanterie appelés les immortels, parceque aussitôt qu'il en mouroit un on en substituoit un autre. Ils avoient des colliers d'or, des robes de drap d'or frisé, avec des casaques à manches couvertes de pierreries. Quinze mille cousins ou parents du roi (apparemment titre de dignité), encore plus richement parés que les immortels, précédoient le monarque. On l'apercevoit de loin porté sur un char en forme de trône, resplendissant d'or et de pierres précieuses. Deux cents de ses plus proches parents l'entouroient, environnés de dix mille piquiers à cheval, dont les armes étoient argentées et dorées. Trente mille fantassins formoient l'arrière-garde, suivis des chevaux du roi, au nombre de quatre cents, qu'on menoit en laisse.

A une petite distance venoit Sysigambis, mère du roi, sur un char, sa femme sur un autre, leurs suivantes à cheval, quinze grands chariots qui contenoient les enfants du roi, et tout l'attirail de leur

suite, les concubines, au nombre de trois cents, parées comme des reines ; six cents mulets, et trois cents chameaux qui portoient le bagage royal et le trésor, escorté d'une nombreuse garde d'archers. Enfin la marche étoit fermée par les femmes des officiers de la couronne, des principaux seigneurs, et par un corps de troupes légères.

Bataille d'Issus.

Ap. D. 2667.
Av. J. C. 331.

Quel appât pour les Macédoniens ! et quelle imprudence d'offrir à des soldats une proie si capable de les tenter ! Darius en commit une plus grande encore. Au lieu d'attendre Alexandre dans les plaines, où il auroit pu envelopper son ennemi, il l'attaqua dans un passage étroit de la Cilicie, fermé d'un côté par la mer, et de l'autre par les montagnes. La nature du lieu força Darius de ranger les soldats les uns derrière les autres. Cet ordre et cette position décidèrent en un moment la victoire. Les premiers rangs, rompus par les Macédoniens, se renversèrent sur les seconds, et ainsi de suite. Bientôt ce ne furent plus qu'une confusion et une déroute générale. Cependant vingt mille Grecs auxiliaires des Perses ébranlèrent la phalange macédonienne. Le combat fut opiniâtre entre ces deux corps, et Alexandre ne put les forcer à céder que quand ils se trouvèrent réduits à huit mille. Alors ils se retirèrent fièrement, et regagnèrent en bon ordre les vaisseaux qui les avoient apportés. Le reste de l'armée épouvanté, éperdu, se précipitoit du haut des rochers, et présentoit la gorge sans défense au fer du vainqueur.

Entrevue d'Alexandre et de Sysigambis.

Darius eut de la peine à se sauver. Son trésor, sa mère, sa femme, ses filles, toutes celles de ses capitaines, et les bagages qu'il avoit envoyés d'avance dans la ville d'Issus, tombèrent au pouvoir d'Alexandre. Un de nos plus

grands peintres a pris son pinceau de la main de l'histoire pour représenter l'entrevue du héros macédonien avec cette famille désolée. On voit l'infortunée Sysigambis, abreuvée de chagrins dès sa jeunesse, offrir en suppliante sa fille et ses enfants à la compassion du jeune vainqueur. Statira, les yeux gonflés de larmes, voudroit détourner la tête pour ne pas voir l'auteur des ses peines, mais un geste obligeant d'Alexandre la rappelle. Elle jette sur lui un regard timide et embarrassé. Le prince est étonné de son extrême beauté. Il s'en alarme lui-même, et paroît lui jurer un respect dont, en effet, il ne s'écarta jamais.

Sysigambis crut un jour avoir à redouter un traitement peu digne d'elle. Les malheureux sont si délicats! Alexandre avoit reçu de Macédoine des étoffes de laine, qu'il envoya en présent à ses prisonnières. Elles les admirèrent. Il crut que l'estime qu'elles en marquoient pouvoit aller jusqu'à desirer de s'occuper de ces ouvrages dans leur solitude, et il offrit de faire venir des ouvrières pour les instruire. Il ignoroit qu'en Perse le travail de la laine étoit réservé aux femmes du peuple. Sysigambis imagina que la proposition d'Alexandre étoit une manière indirecte de leur faire entendre qu'elles devoient s'attendre à être désormais traitées comme des esclaves. Des sanglots, des cris annoncent leur crainte et leur douleur. Alexandre en est instruit. Il court chez Sysigambis, lui marque combien il se reproche d'avoir donné lieu à son erreur; que, loin d'avoir voulu l'humilier, il n'a fait que comparer les princesses aux femmes les plus distinguées de sa nation : « Car, « leur dit-il, cette étoffe dont je suis vêtu est un présent « de mes sœurs, et l'ouvrage de leurs mains. »

Il est consolant d'éprouver dans ses disgraces un traitement si humain. Darius en fit remercier Alexandre. Mais les égards réciproques n'empêchoient pas les deux rivaux de se poursuivre à outrance. On surprit des lettres par lesquelles des ministres de Darius exhortoient certains Macédoniens, sous l'espérance de très grandes récompenses, à se défaire de leur chef; et il étoit à croire que cette invitation n'étoit pas faite sans l'aveu du roi. D'un autre côté, Alexandre rejetoit avec mépris les propositions de Darius, qui alloit jusqu'à lui offrir la moitié de son royaume : « J'accepterois « si j'étois Alexandre, lui dit Parménion, son favori.— « Et moi aussi, répondit Alexandre, si j'étois Parmé- « nion. » Il est vrai que le monarque perse, superbe encore dans son humiliation, mettoit à ses lettres cette suscription : *Le roi Darius à Alexandre. Le roi Alexandre à Darius*, lui répondit le Macédonien.

Depuis la bataille d'Issus, la fortune accompagna fidèlement Alexandre par-tout où le conquérant voulut porter ses pas. Il humilia l'orgueil des Tyriens, conduisit son armée sous le soleil brûlant de la Syrie, fit ses offrandes dans le temple des Juifs, reçut les hommages de l'Egypte entière, pénétra dans le désert de l'Oasis, et écouta avec complaisance, s'il ne sollicita pas, l'oracle de Jupiter Ammon, qui le déclaroit fils de ce dieu.

Pendant ces courses il s'entretenoit toujours une espèce de négociation, ou plutôt Darius offroit ce qu'il n'avoit pu conserver, et Alexandre vouloit tout ce qu'il n'avoit pas encore conquis. Point d'accord ni de paix, si le monarque perse ne descendoit de son trône, et ne reconnoissoit le roi de Macédoine pour son souverain.

Bataille d'Arbelles.

Ap. D. 3668.
Av. J. C. 330.

Cette dure condition ne pouvoit être acceptée qu'à l'extrémité, et Darius ne s'y trouvoit pas réduit. Il étoit encore au centre de son empire, à la tête d'une armée aussi nombreuse qu'il en eût jamais eu. Alexandre ne s'en inquiéta point. On remarque même qu'après avoir fait ses dispositions il s'endormit tranquillement, et qu'il fallut l'éveiller pour commencer la bataille.

Elle se donna près d'Arbelles, ville située sur les confins de la Perside. Darius y montra son ancienne valeur, et il combattit comme pour le trône; mais ce malheureux prince ne fut pas secondé. Cependant la phalange macédonienne chancelle; en ce moment paroît dans les rangs Aristande, le devin, habillé de blanc, tenant une branche d'olivier à la main, exhortant les soldats. Il leur montre même un aigle qui planoit sur la tête d'Alexandre. Ils le virent ou ne le virent pas; mais ils en furent encouragés, et leur dernier effort assura la victoire. Toute l'armée persane se dispersa, pendant que si chaque soldat eût voulu seulement lancer une pierre, ils auroient écrasé les Macédoniens.

Darius, se voyant abandonné, tourna son cimeterre contre sa poitrine, mais un moment de réflexion lui montra quelque ressource. Il gagna Arbelles, et ne voulut pas qu'on rompît le pont derrière lui. « J'aime « mieux, dit-il, risquer d'être pris, que d'exposer à une « mort certaine les malheureux qui me suivent. » Il mit bientôt les montagnes d'Arménie entre lui et le vainqueur.

Ruine de Persépolis.

Celui-ci se présenta devant Persépolis, capitale de la Perse, qui ne fit point de résistance: il livra les habitants à la discrétion des soldats, par vengeance de

ce que de cette ville étoient parties autrefois les résolutions cruelles qui avoient prescrit les dévastations de la Gréce. « Ce n'est pas assez, s'écria Taïs, courtisane « athénienne, à la fin d'un repas licencieux, ce n'est « pas assez, dit-elle à Alexandre ; qu'il vous souvienne « que les Perses ont brûlé Athènes. » Elle prend un flambeau ; Alexandre et tous les conviés la suivent. En un instant l'édifice le plus magnifique de l'univers devient la proie des flammes.

Cette exécution, sur-tout à la fin d'un repas, est une tache dans la vie d'Alexandre ; on lui reproche aussi une cruauté à l'égard de Bétis, gouverneur de Gaza. Ce guerrier s'étoit défendu en homme de courage, et par sa résistance avoit retardé la marche du conquérant ; au lieu d'applaudir à la fidélité et à la valeur de son ennemi, le vainqueur ordonne qu'on lui perce les talons, qu'on y passe des courroies, qu'on l'attache derrière un chariot, et qu'on le traîne autour de la ville, jusqu'à ce qu'il soit mis en piéces. Vouloit-il imiter Achille dont il se prétendoit descendant ? Achille qui fit ainsi traîner le corps d'Hector autour des murailles de Troie. Ou vouloit-il intimider, par cet exemple, ceux qui seroient tentés de lui résister ? Les historiens hésitent entre ces deux motifs. Le dernier prétexte, malheureusement trop souvent allégué dans les guerres, n'en est pas plus excusable aux yeux de l'humanité. Bétis.

En fuyant, Darius rassembloit une autre armée, avec laquelle il comptoit faire un dernier effort ; mais deux de ses généraux, Narbazane et Bessus, celui-ci, gouverneur de la Bactriane, ne lui en laissent pas le temps. Ils forment le complot de se rendre maîtres de Mort de Darius.

Darius. Si Alexandre les poursuivoit, ils comptoient obtenir grace, et même des récompenses en livrant leur roi. S'ils avoient le temps d'amener leur prisonnier jusqu'en Bactriane, leur résolution étoit de le tuer, de s'emparer chacun des états à leur bienséance, et de s'y faire reconnoître rois.

Leur dessein s'ébruita ; Patron, général des Grecs, à la solde de Darius, l'en avertit, et l'exhorta à faire tendre sa tente dans leur quartier. Absorbé par le sentiment de ses malheurs, le monarque le remercia, et se livrant à sa destinée : « Je ne puis trop tôt mourir, dit-« il, si les Perses me jugent indigne de vivre. « La trahison ne tarda pas à s'effectuer. Les conjurés saisirent Darius sans beaucoup d'efforts, le lièrent avec des chaînes d'or, comme pour honorer sa dignité, le mirent dans un chariot couvert, et prirent avec lui le chemin de la Bactriane.

Alexandre, averti de leur dessein, les poursuivoit avec tant de vîtesse, qu'un jour il se trouva n'avoir avec lui que vingt-cinq cavaliers. A mesure qu'il avançoit, il apprenoit de ceux qui abandonnoient l'armée des rebelles l'extrémité à laquelle Darius étoit réduit, et ces nouvelles redoubloient son ardeur. Enfin il les voyoit, il les atteignit, et, quoique très inférieur, il alloit les combattre. Les traîtres, pour avoir moins d'embarras dans leur fuite, veulent faire monter Darius à cheval. Il refuse, ils le percent de leurs dards, tuent les conducteurs, et abandonnent le chariot. Les chevaux, laissés à eux-mêmes, le traînent hors du grand chemin, et s'arrêtent près d'un village.

Un Macédonien nommé Polystrate, qui étoit à la poursuite des ennemis, arrive à ce village mourant de

soif. Il demande à boire. On lui indique une fontaine peu éloignée. Pendant qu'il puisoit de l'eau, il entend les gémissements d'un homme mourant. Il approche; le malheureux prince se fait reconnoître et demande à boire. Polystrate lui apporte avec empressement de l'eau dans son casque. Après avoir bu il regarde le Macédonien, et lui dit : « Dans l'état de ma fortune, j'ai « du moins la consolation que mes dernières paroles ne « seront pas perdues. Je te charge de rendre à Alexan- « dre mille graces de toutes les bontés qu'il a eues pour « ma mère, pour ma femme et pour mes enfants. Je « prie les dieux de rendre ses armes victorieuses, et de « le faire monarque de l'univers. Je ne crois pas avoir « besoin de lui demander qu'il venge le régicide commis « en ma personne. C'est la cause des rois. » Puis prenant la main de Polystrate, « Ami, ajouta-t-il, touche pour « moi la main à Alexandre, comme je touche dans la « tienne, et porte-lui de ma part ce seul gage que je « puis lui donner de mon affection et de ma reconnois- « sance. » Il meurt et Alexandre arrive.

Sans doute il se seroit fait gloire de sauver Darius, et peut-être de lui rendre la couronne; les larmes qu'il répandit le font présumer. Il poursuivit infatigablement Bessus à travers les marais, dans les forêts, sur les montagnes de la Bactriane, où il avoit pris le titre de roi. Il ne se trouvoit plus entre eux que le fleuve Oxus. Bessus avoit brûlé tous les bateaux. Alexandre, à qui les expédients ne manquèrent jamais, prend les peaux qui couvroient les tentes de ses soldats, en fait des outres qu'on remplit de vent. Son armée passe, met en fuite celle de Bessus, qui est pris, mutilé et livré aux parents de Darius. Ils lui firent souffrir encore d'autres

tourments qui finirent de cette manière : on plia des arbres avec effort, on attacha à chacun un des membres du scélérat, et en se redressant ces arbres le déchirèrent, et emportèrent chacun une des parties de cet affreux régicide.

Par la mort de Bessus et la soumission de tous les grands du royaume, qui entraîna l'obéissance des peuples, Alexandre se vit tranquille possesseur de toute la monarchie des Perses.

Temps héroïques.

On doit se rappeler que nous avons commencé l'histoire de Perse au moment où cet empire s'est réuni à celui des Médes ; mais si nous voulons en croire les auteurs orientaux, il s'étoit écoulé bien des siécles depuis le déluge jusqu'à la réunion de ces deux empires ; et c'est ce temps que ces auteurs ont rempli par une suite très longue de régnes dont ils ne donnent point les dates. Sans ajouter foi à ce que les annales des Perses rapportent, nous allons cependant citer plusieurs faits, plusieurs fragments de cette histoire, afin de faire connoître le génie des peuples de l'Orient, lorsqu'ils décrivent l'histoire des premiers siécles de leur pays. On y trouvera quelques traits curieux, et quelquefois instructifs.

Cajumarath.

Cajumarath, qui en persan signifie *juste juge*, est le premier roi cité dans les fastes héroïques. Son équité rassembla les peuples sous son sceptre, même malgré lui, car on lui fit violence pour le porter sur le trône. Il disoit « que, pour faire le bonheur de son peuple, un « roi est souvent obligé de renoncer au sien. » Pénétré de la même vérité, son fils se retira de la cour de son père, et alla vivre avec sa femme dans un petit ermitage, pour ne s'occuper que de l'étude. Il y mourut jeune, et laissa un fils que son grand-père plaça sur le

trône; celui-ci périt à la fleur de son âge dans une bataille. Cajumarath, en attendant que le fils du dernier fût en état de porter la couronne, la reprit encore, pour ne pas laisser périr les belles institutions dont il étoit l'auteur, et auxquelles son empire avoit dû jusqu'alors sa félicité et sa gloire.

Il réunit et civilisa ses peuples, leur apprit l'art de bâtir, de filer et de tisser. Il établit des cours de justice, et on le croit auteur du rit religieux qui avoit chez les Perses le soleil pour objet. Voisin, comme on le suppose, des patriarches, et peut-être même contemporain de quelques uns, il n'est pas à présumer qu'il ait voulu altérer dans ses sujets l'idée de l'unité de Dieu.

Hushang, son petit-fils, inventa les instruments d'agriculture, apprit aux Perses à fouiller les mines, à conduire les eaux, à s'habiller de fourrures; il a composé un livre intitulé : *La sagesse de tous les temps*. Il en reste des fragments entre lesquels on peut distinguer ceux-ci : « A force de fréquenter les hommes, on peut « découvrir leurs passions, mais on ne parviendra jamais à démêler celles des femmes. » Il en conclut qu'il est difficile de les employer dans le gouvernement. « Le « marbre et l'albâtre, dit-il encore, servent à la con« struction des palais; mais nous renfermons les dia« mants dans nos cabinets. » Le marbre et l'albâtre sont les hommes dont les qualités solides doivent être employées à l'utilité publique, et les femmes, les diamants qui servent à l'agrément. Hushang.

Le nom de son successeur indique beaucoup de finesse ou de force. Thamusrab signifie en persan *celui qui humilie le diable*. Il fut conquérant, mais aussi sage que courageux. Ce fut la douceur de son gouvernement, Thamusrab

autant que sa valeur, qui réunit les peuples sous son empire. Il forma une hiérarchie de magistrature, et fut le premier qui eut un visir ou premier ministre.

Gjemschid. Quel homme fut jamais comparable en beauté à Gjemschid, c'est-à-dire *soleil!* Les qualités de l'ame répondoient en lui à celles du corps. Il appela auprès de lui tout ce qu'il put trouver de gens habiles dans les sciences et dans les arts. Ce fut par leurs bons conseils qu'il régla la police de ses états, telle qu'elle y a long-temps subsisté. Il partagea ses sujets en trois classes, soldats, laboureurs, artisans. La musique instrumentale et vocale se perfectionna sous son régne. Il fit bâtir des greniers où l'on réservoit du blé pour les années de disette. La guérison d'une dame de sa cour rendit l'usage du vin commun : jusqu'alors le vin avoit été regardé uniquement comme remède. Se trouvant tourmentée d'un grand mal de tête, cette femme pénétra dans l'endroit où on gardoit le vin du roi, en but, et se sentit soulagée ; en but encore, et fut guérie. Le bruit de cette cure se répandit, et, de remède qu'il étoit, le vin fut employé comme préservatif.

L'astronomie, que ce prince cultiva, ne fut pas chez lui une science stérile ; elle lui servit à réformer le calendrier et à fixer invariablement les cérémonies civiles et religieuses. Le nouvel an s'annonçoit par une fête qui duroit six jours : six jours de bienfaits et de réjouissances. Chacun comparoissoit à son tour devant le trône pour recevoir des graces : le premier jour, le commun du peuple ; le second, les savants et les artistes ; le troisième, les prêtres et officiers civils ; le quatrième, la noblesse et les parents du roi ; le cinquième, ses enfants ; et le sixième étoit le vrai jour de la fête.

Dès le matin on introduisoit dans la chambre du roi un beau jeune homme qui, à la question du monarque, « Qui êtes-vous? répondoit : Je suis le distributeur des « bénédictions, et j'apporte, de la part de Dieu, la « nouvelle année. » Les portes s'ouvroient, et les principaux nobles entroient, portant chacun un vase d'argent dans lequel il y avoit du froment, de l'avoine, des pois, des fèves, deux cannes de sucre et deux pièces d'or nouvellement frappées. Le visir, le trésorier, les autres officiers et seigneurs suivoient, portant chacun leur vase. A la fin de la cérémonie on mettoit devant le prince un pain fait des différents grains offerts. Il en mangeoit, et il exhortoit les assistants à l'imiter. « C'est, « disoit-il, un nouveau jour, un nouveau mois, le com- « mencement d'une nouvelle année, il est juste que nous « renouvelions les biens qui nous nourrissent. » Ensuite, revêtu de la robe royale, il souhaitoit à son peuple toutes sortes d'avantages, recevoit de riches présents, et tous les assistants, à haute voix, faisoient des vœux pour la prospérité commune. Cette cérémonie se pratiquoit plus ou moins solennellement chez les grands du royaume, les chefs du gouvernement, et dans chaque famille. Les Persans modernes n'ont point oublié cet usage; ils saluent, pour ainsi dire, encore l'année nouvelle par des concerts de musique, et forment les uns pour les autres des vœux qu'ils accompagnent de présents.

Le Salomon persan finit, comme celui des Hébreux, par s'abandonner dans la vieillesse aux excès de la volupté, qui lui firent perdre l'estime de ses sujets. Du mépris ils passèrent à la révolte : l'infortuné monarque fut pris dans une bataille, et le vainqueur, chef des révoltés, le fit scier en deux.

Dehoc.

Le barbare qui donna cet ordre se nommoit Dehoc, c'est-à-dire *qui a dix mauvaises qualités*. Redevable de sa couronne à la force ainsi qu'à l'injustice, il gouverna avec un sceptre de fer, cependant en prince éclairé; ce qui n'est pas étonnant, disent les historiens, parceque Dehoc possédoit les noirs secrets de la magie.

Phridun ou Féridoun.

Un des successeurs de ce monstre, qui fut détrôné, laissa en mourant ce conseil remarquable : « Mon fils, « regardez les jours de votre régne comme autant de « feuillets d'un livre. Faites en sorte qu'il ne soit écrit « sur ces feuillets que ce qui sera digne d'être connu « de la postérité. »

Manugjahr.

Manugjahr, son fils, docile aux leçons de son père, gouverna comme lui avec sagesse et intelligence. Il fixa plus exactement que n'avoient fait ses prédécesseurs les limites de chaque province. Il y établit un gouverneur-général; mais il n'y avoit pas de ville un peu considérable qui n'eût un président ou chef dont l'autorité étoit indépendante de celle du gouverneur : ainsi les pouvoirs se balançoient, et ils étoient un frein l'un pour l'autre. Manugjahr s'occupoit avec un grand zéle de tout ce qui pouvoit être utile à son peuple. Comme la disette d'eau étoit la plus grande cause de la stérilité de la Perse, il fit rassembler les filets d'eau qui sortoient du haut des montagnes, et fit creuser au bas des réservoirs où elle étoit gardée pour l'arrosement. Ce prince étudioit et pratiquoit lui-même les procédés de l'agriculture, afin de pouvoir diriger les travaux de ses sujets. Il s'appliqua aussi à découvrir les propriétés des herbes, des fleurs, des plantes et des arbres les plus utiles. Il en faisoit des semis ou des pépinières dans ses

jardins et dans ceux de ses courtisans, d'où on les tiroit pour les multiplier.

Sous son règne on trouve l'origine vraie ou fausse de l'antipathie des Persans et des Turcs. Phridun, par politique ou par d'autres raisons, avoit épousé une fille de l'affreux Dehoc. Il en eut un fils nommé Turc, qui, digne descendant de ce monstre, fit la guerre à son père. Il fut battu et repoussé avec ses partisans dans une province limitrophe des frontières, où ils se multiplièrent; mais les Persans les avoient en horreur, et ne se permettoient pas de contracter d'alliance avec eux.

Il ne se passa aucun événement historique mémorable jusqu'au règne de Gushtasp. On croit que Zoroastre, l'instituteur ou le réformateur du magisme, vécut dans ce temps. Zoroastre trouva le culte du feu établi; il ne fit qu'en régler les cérémonies, et donner des lois aux ministres. Avant lui on honoroit le soleil et le feu en plein air. Il fut le premier qui établit des pyrées, temples où l'on conservoit le feu sacré. Comme presque tous les instituteurs de religion, il disparut quelque temps du milieu des hommes pour méditer, et sans doute pour faire croire qu'il tenoit de Dieu la religion qu'il présentoit.

Zoroastre.

A travers les obscurités des annales persanes on aperçoit que le roi et le prophète étoient d'intelligence. Gushtasp dit à Zoroastre qu'une religion divine doit être fondée sur des miracles, et qu'il ne croira pas à la sienne s'il ne lui en montre. Zoroastre convient du principe, et se soumet à faire les prodiges qu'on exigera. On vient dire au roi que son cheval qu'il aime le plus est immobile, parceque ses quatre jambes sont

retirées sous le ventre. Zoroastre consent de guérir l'animal ; mais il veut, pour ainsi dire, être payé d'avance. Il dit au roi : « Croyez que ma religion est di-« vine. » Le roi croit, et voilà une jambe qui s'étend. « Faites croire votre femme. » Elle croit aussi, et une autre jambe se déplie. Le mouvement d'une troisième récompense la foi des enfants. Enfin, la soumission de tous les grands et du peuple met le cheval sur ses quatre jambes, et il marche.

Gushtasp demande un autre miracle, dont la vérification pouvoit se passer entre le prophète et lui, ou quelque adepte aposté et bien instruit. « Je voudrois, dit-il, « contempler de mon vivant les joies du paradis ; sa-« voir tout ce qui se passera jusqu'au jour du juge-« ment, être invulnérable et immortel. » Quatre choses, comme on voit, qui peuvent s'accorder sans risque quand on s'entend. « Je le veux bien, répond le pro-« phète ; mais tant de graces sont trop pour un seul « homme, je vais les distribuer à quatre personnes. » Le roi est choisi pour la première épreuve. Il s'endort, et pendant trois jours que dure son sommeil il voit les joies du paradis, et ne fait aucun doute sur sa vision en s'éveillant. Zoroastre donne une rose à sentir à Gyamasp, favori du roi, qui étoit choisi pour le second miracle. Gyamasp flaire la rose, et aussitôt dans sa tête abonde la connoissance de tout ce qui se fera, sans qu'on puisse le contredire. Beshuten, second favori, boit une coupe de lait, et le voilà immortel. Un quatrième mange un pepin de grenade, et devient invulnérable, sur la garantie de Zoroastre, qui peut-être sera dans la tombe quand l'un sera blessé et quand l'autre mourra.

Au reste, le dogme que ces prétendus miracles con-

firmoient étoit sage et raisonnable. L'unité de Dieu, et sa toute-puissance, sa bonté pour les hommes, un grand respect pour le feu, type visible de la divinité invisible, un grand éloignement pour Ariman, mauvais principe, instigateur des mauvaises pensées, mais non co-éternel à Dieu. La morale renfermée dans les livres de Zoroastre est très pure et toute fondée sur l'amour du prochain. Aussi les Parsis, ses disciples, sont-ils les plus doux des hommes. Ils s'assujettissent avec la plus grande exactitude aux cérémonies de son rit, qu'on regarderoit volontiers comme minutieuses, si rien de ce qui concerne les hommes pouvoit être dédaigné. Les prêtres Parsis sont sobres, d'une piété exemplaire, et fidéles jusqu'au scrupule à leur rit, comme l'a recommandé le législateur, et ils conservent, autant qu'ils le peuvent dans leur état de gêne, la hiérarchie primitive.

Une chose qui peut confirmer le soupçon d'un concert établi entre le prophéte et le roi, c'est le zéle de celui-ci à faire embrasser par ses peuples les instituts de Zoroastre. Cette ardeur du monarque occasiona une guerre civile très opiniâtre. C'est la première guerre de religion connue. Zoroastre en fut victime. Des hommes, qui le regardoient comme l'auteur des maux de leur patrie, le découvrirent dans un asile où il s'étoit retiré, et le tuèrent.

Gushtasp, instruit, par sa propre conduite auprès de son père, de celle que pourroient tenir ses enfants, les occupa dans cette guerre. Il promettoit la couronne à celui qui se distingueroit le plus, et, quand arrivoit le moment de la récompense, il trouvoit des prétextes pour différer. Ses enfants moururent dans cette attente.

Gushtasp, dans une extrême vieillesse, céda, avant de mourir, le trône à son petit-fils.

Bahaman.

Ce prince, nommé Bahaman, fut occupé pendant tout son règne à guérir les plaies faites au royaume pendant les guerres civiles de son grand-père. Il parut tenir quelque équilibre entre les ennemis de Zoroastre et ses sectateurs, de manière cependant qu'il faisoit un peu pencher la balance du côté de ces derniers. Il eut l'adresse de mettre, pour ainsi dire, le peuple dans la confidence de sa conduite. Bahaman l'assembla, demanda des conseils, s'engagea solennellement à les suivre. On fut enchanté de cette déférence; on le remercia, et le peuple fit ce que le roi voulût. Son fils aîné, à qui la couronne devoit appartenir, la dédaigna et se retira dans une solitude. Le même dégoût survint au père dans un âge encore peu avancé. Il quitta le trône et le laissa à sa femme, qu'on croit avoir été aussi sa sœur, et qui étoit enceinte. Bahaman aimoit à répéter cette maxime : « La porte du roi ne doit jamais être « fermée. »

Homaï. Darab I.

Au moment que Homaï accoucha, les devins consultés prédirent que son enfant seroit le fléau de sa patrie, et opinerent à s'en défaire. La tendresse maternelle ne put se résoudre à ce sacrifice; mais elle permit qu'on l'exposât sur la rivière. Le berceau qui le renfermoit, et dans lequel on avoit mis des bijoux très précieux, arrive dans un endroit où un pauvre teinturier lavoit sa laine. Il porte à sa femme l'enfant et les richesses; cet enfant grandit, prend le métier des armes, se distingue à la guerre, et est reconnu par sa mère, qui lui céde le trône. Si on en croit les annales, Homaï fut une seconde Sémiramis, non pour les con-

quêtes, car elle resta renfermée dans son royaume, mais pour le goût des bâtiments et des grands édifices. On lui attribue la construction d'une grande partie de ceux de Persépolis, qui avoient été commencés par Gushtasp. Darab I ne réalisa pas les craintes inspirées par les devins ; au contraire, son régne fut pacifique et heureux.

Darab II.

Darab II est le vrai Darius Codoman. Nulle part les écrivains persans ne se rapprochent plus des grecs que dans la vie de ce prince. Il y a pourtant cette différence, que les Grecs font de Darius un prince bon et juste, au lieu que les Persans disent qu'il fut cruel et exacteur, et que ce furent le mécontentement et les cris des peuples qui appelèrent Alexandre. Ils ne donnent cependant aucune preuve de cette imputation. D'ailleurs ils célèbrent les grandes actions d'Alexandre, dont le nom est encore prononcé avec admiration dans toute l'Asie ; et, dans leurs fastes comme dans les écrits des Grecs, l'infortuné Darab périt victime d'un complot odieux, et assassiné par des traîtres.

SCYTHES.

Scythie, entre l'Inde, la Perse, les glaces du Nord, l'Océan celtibérien et l'Afrique.

Les Scythes, qu'on a nommés pères des nations, tirent leur origine de Gomer, fils aîné de Japhet, lui-même fils aîné de Noé. Ses descendants s'étendirent vers les parties septentrionales de l'Asie, et de là vers l'Europe, pendant que les descendants de Sem et de Cham s'avançoient vers les parties méridionales de l'Asie et en Afrique.

Noms.

Les descendants de Gomer sont connus sous le nom de Gomérites, Gymnériens, Galates, Gaulois, Titans, Celtibériens, Scythes, Celto-Scythes, et enfin Celtes, qui est la dénomination la plus commune chez les auteurs européens.

Transmigrations et langue.

Il seroit fort difficile, pour ne pas dire impossible, de marquer l'ordre de leurs transmigrations. Ils alloient s'établir loin de leur premier centre, y revenoient après des siècles, en chassoient les habitants, qui étoient leurs premiers parents, mais qui ne leur ressembloient plus que par quelques coutumes et quelque affinité dans les termes de la langue.

Anciens cultes des Scythes.

Le foundateur, premier roi ou législateur, se nommoit Samothès, ou plutôt Zamolxès. On conjecture que le droit de propriété fut établi par lui, qu'il régla la discipline militaire et la religion dont les Curettes étoient les ministres. Ils étoient aussi juges. Celui qui refusoit de se soumettre à leur décision perdoit le droit d'assister aux rites sacrés. Personne ne pouvoit contracter avec lui : premier exemple de l'excommunication.

Religion, sciences. Mœurs et coutumes.

Ils déifioient les héros et les rois. Leurs prêtres, outre leur nom de Curettes, connus aussi sous celui de Druides et de Bardes, enseignoient la philosophie, l'astronomie, l'astrologie judiciaire, l'immortalité de l'ame et la métempsychose. Ils avoient, pour cela, des écoles publiques. On prétend que la religion païenne et les sciences ne sont point passées des Grecs chez eux, mais qu'elles sont passées d'eux chez les Grecs. Ils ont eu, comme beaucoup de peuples, la malheureuse coutume d'immoler des victimes humaines. Le butin étoit leur premier but dans la guerre. Ils y étoient redoutables par leur courage, la bonté de leurs armes, et la

rapidité de leur course. Les poëtes mettoient en vers les exploits des héros, et ces espèces d'hymnes étoient chantées dans les jeux publics, et au moment d'attaquer l'ennemi. Leurs lois militaires même étoient écrites en vers, afin qu'elles se retinssent plus facilement. On prétend que leur langue s'est conservée chez les Gaulois et chez les Bas-Bretons.

Dieux.

On trouve chez les Scythes les divinités de la Grèce : Uranus et Rhéa, le ciel et la terre, qui engendrent Saturne ou le Temps; Saturne qui dévore ses enfants; Jupiter échappe à sa voracité, épouse sa sœur Junon, très jalouse, et avec raison, des galanteries de son mari, auxquelles Mercure doit sa naissance. Vénus, Mars, Neptune, Pluton, les demi-dieux, Pan et Sylvain, ont vécu en Scythie; l'Olympe entier est peuplé de Scythes.

Scythes.

On appeloit ainsi, du temps d'Alexandre, tous les peuples qui enveloppoient la Perse, depuis les sources du Gange jusqu'à la mer Caspienne, à une profondeur indéterminée vers le nord. Les divisions de cet immense pays ont varié à l'infini. Les peuples qui l'ont habité successivement ont porté toutes sortes de noms, mais c'est toujours une même nation, et on remarque entre les individus qui peuplent encore ces vastes contrées un air de ressemblance, qui atteste l'identité d'origine.

Mœurs.

Les Scythes étoient les uns sédentaires, les autres nomades ou errants. Les premiers ont bâti des bourgades, des maisons éparses et des villes en petit nombre; les seconds vivoient sous des tentes, ou dans les chariots qui leur servoient à transporter leurs familles dans les endroits propres aux pâturages. Ils portoient

au plus haut degré le mépris des richesses, la tempérance et l'amour de la justice. C'étoit un peuple guerrier : un homme ne pouvoit prétendre au mariage, qu'après avoir tué un ennemi. Ils étoient laborieux, d'une force de corps prodigieuse, et très avides de gloire. Comme leurs maisons restoient toujours ouvertes, et que leurs bestiaux erroient sans gardien, ils avoient le vol en horreur, et le punissoient sévèrement.

Lois. A un peuple de ce caractère il falloit très peu de lois. Ils en avoient une remarquable, qui a peut-être contribué à entretenir long-temps chez eux l'innocence et la simplicité : c'étoit la peine de mort pour quiconque proposeroit le moindre changement à leurs coutumes. Ils ont poussé la précaution à cet égard jusqu'à punir de mort les étrangers qui abordoient sur leurs côtes, ou que la tempête y avoit jetés, de peur que leur conversation n'inspirât du mépris pour les lois, et ne portât à les enfreindre. Au reste, dans une étendue de pays si immense, il est impossible que les usages aient été uniformes, et il est inutile d'avertir que les bizarreries féroces ou ridicules ne peuvent être le caractère d'une nation entière.

Rois. Inhumations. La couronne étoit héréditaire, le pouvoir du roi borné, et sa personne l'objet d'un tendre respect. Sa maladie causoit une tristesse publique, et sa mort occasionoit un deuil général. Quand même on y auroit été indifférent, on n'étoit pas libre de le paroître. Il étoit d'usage de promener le corps dans toutes les tribus, et les habitants, à sa vue, étoient obligés de se faire quelque blessure visible, comme de se couper une partie de l'oreille, de se déchiqueter le corps, ou du moins de se raser la tête. Le deuil étoit sans doute plus sincère dans

les familles des grands, parcequ'on les contraignoit de fournir cinq cents jeunes gens qu'on étrangloit, et qu'on mettoit autour du sépulcre, sur autant de chevaux aussi étranglés; on y ajoutoit un valet de chambre, un cuisinier, un échanson, un écuyer, un courrier, des chevaux, des concubines et d'immenses richesses, qu'on renfermoit dans le tombeau.

Comme guerrier, Mars étoit le dieu qu'ils honoroient le plus: c'étoit à lui sur-tout qu'ils immoloient des victimes humaines. Ils consultoient leurs entrailles palpitantes, et tiroient des augures sinistres ou favorables de la manière dont la victime tomboit lorsqu'elle étoit frappée, et de la manière dont le sang couloit. Ils marquoient de ce sang les plus grands arbres de leurs forêts. On ne voit pas qu'ils aient eu d'autres temples, ni d'autres autels que des pyramides de bois, lesquelles servoient à faire cuire la chair des bœufs et autres animaux qu'ils offroient en holocauste. Usages.

Le cheval étoit regardé comme le plus noble des animaux: c'étoit lui que les Scythes sacrifioient de préférence. Ils offroient aussi des fruits, de l'or, des aromates, et ce qu'ils trouvoient de plus précieux dans leur butin; ils alloient quelquefois, comme en pélérinage, porter des présents aux dieux éloignés dont la réputation parvenoit jusqu'à eux.

Leurs pactes, leurs traités étoient accompagnés de cérémonies religieuses qui les rendoient sacrés, mais toujours avec un caractère de férocité, comme de se tirer du sang, et d'en mêler dans une coupe de vin que les contractants vidoient ensemble. De la peau de leurs ennemis ils faisoient des baudriers, des bourses, des brides, en couvroient leurs carquois, et s'en revêtoient

eux-mêmes : c'étoit un honneur de pouvoir en attacher la tête sanglante à la porte de sa maison. Les femmes regardoient avec complaisance ces trophées de la valeur de leurs maris ; elles y accoutumoient leurs enfants, auxquels elles faisoient, pour ainsi dire, sucer le sang avec le lait.

La polygamie, non seulement celle qui souffre plusieurs femmes, mais celle encore qui permet de jouir de la femme d'autrui, se pratiquoit chez les Scythes, comme une chose d'habitude dont personne n'étoit ni surpris, ni blessé. La haine pour les ennemis et la vengeance ont fait chez eux des anthropophages, comme chez d'autres peuples ; mais croiroit-on que la piété filiale a fait des cannibales ? Cet horrible délire s'est trouvé chez les Scythes. Quand un père, une mère, ou quelque autre parent, étoient attaqués de maux qui faisoient craindre pour eux une vie douloureuse, ils le tuoient et faisoient un festin de sa chair ; le mourant se félicitoit d'une pareille sépulture, bien plus honorable pour lui que s'il devenoit la pâture des vers.

Commerce, arts, agriculture.

Manufacture, commerce, il n'en faut point chercher dans une nation qui ne connoissoit pas le luxe, et qui avoit très peu de besoins. Ainsi, ils ont pu avoir des forgerons pour leurs armes, des charrons pour leurs chariots ; mais presque point d'autres ouvriers : aucuns de luxe, ce qu'on appelle des artistes, qui ne pullulent guère que dans l'aisance et l'oisiveté des villes. L'agriculture n'a pas dû être non plus en honneur chez un peuple pasteur qui se nourrissoit presque uniquement de la chair de ses troupeaux, et se revêtoit de leurs peaux.

Les conquêtes des Scythes sont plus excusables que

celles des autres peuples. Cette nation frugale et robuste étoit extrêmement féconde: sa grande population rendit étroits pour elle les premiers pays qu'elle habita. Repoussée par les glaces du nord, et obligée de se jeter sur des pays moins froids, elle en chassa devant elle les habitants, ou se les incorpora. Voilà ce que l'on en sait en général, et très confusément; car nous ne connoissons aucun historien scythe, soit que leurs annales se soient perdues, soit qu'il n'y en ait jamais eu dans une nation si ambulante et si agitée.

Les Amazones sont une des merveilles de la Scythie: leur existence, comme corps militaire, ne seroit pas fort étonnante chez une nation errante qui ne connoissoit pas les travaux sédentaires et domestiques, et chez qui l'éducation des femmes étoit toute virile. Mais on a peine à croire qu'il se soit formé une association de femmes qui a exclu les hommes, excepté à des temps marqués. Encore moins persuadera-t-on que cette association a duré long-temps, et qu'elle est devenue un empire qui a eu des reines, a soutenu des guerres, et porté au loin ses exploits. Amazones.

Mais si l'établissement d'un pareil empire est comme surnaturel, du moins la manière dont il a fini est très conforme à la nature. Des vaisseaux chargés d'Amazones qui revenoient d'une expédition, battus par la tempête, sont jetés vers les Palus Méotides; elles descendent pour se procurer des vivres: les Scythes défendent leur territoire. Ils crurent d'abord avoir affaire à des adolescents; mais des prisonniers qu'ils firent les tirèrent d'erreur. Alors ils imaginèrent un genre de guerre conforme aux circonstances: ils firent un corps de tous leurs jeunes gens. « Point de violences,

« leur dirent-ils ; quand elles avanceront, vous recu« lerez ; vous avancerez quand elles reculeront. » Cette manœuvre arrêta la première impétuosité des Amazones. On s'examina : un jeune Scythe aperçut une Amazone qui s'écartoit, il la suivit. Sans savoir la langue l'un de l'autre, on s'entendit. L'Amazone fit comprendre au Scythe que, s'il amenoit le lendemain un compagnon, elle amèneroit une compagne. Les couples se multiplièrent, et bientôt les deux camps n'en firent qu'un.

Temps fabuleux.

Les Scythes jouiroient d'un privilége unique si leur berceau n'étoit pas, comme celui des autres nations, environné de fables.

Rois Scythes. Sigyllus.

A Scythès on fait succéder Sigyllus, qui envoya son fils au secours des Amazones attaquées par Thésée. Pour obtenir ce secours, elles se dirent Scythes d'origine, forcées jadis de renoncer au mariage et à la société habituelle des hommes, par fidélité à la mémoire de leurs époux qui avoient été assassinés.

Madyès.

Sous Madyès, les Scythes se jetèrent sur l'Asie, soumirent la Syrie, et furent repoussés de l'Egypte. Cette expédition dura vingt-huit ans. Quand ils revinrent, ils trouvèrent leurs femmes, qui s'étoient ennuyées, mariées à leurs esclaves, et une nombreuse génération provenue de ce commerce. Il fallut combattre pour rentrer dans ses foyers. Les maîtres éprouvèrent de la résistance. « C'est bien mal-à-propos, s'écrie l'un « d'entre eux, que nous employons contre de vils sé« ducteurs des armes qui nous ont servi à vaincre des « nations belliqueuses : des fouets, cela suffit. » Ils avancent armés de cet instrument redoutable ; les esclaves fuient, et les femmes se tuent.

Tomyris.

On connoît Tomyris par la guerre que Cyrus déclara aux Massagettes, dont elle étoit reine; mais la vengeance qu'elle tira de cet injuste agresseur, en le tuant, et en plongeant sa tête dans une outre pleine de sang, est tout ce qu'on sait de la vie et des exploits de cette reine.

Jancyrus.

L'histoire nous a laissé plus de détails sur Jancyrus ou Indaty, qui fut aussi attaqué injustement par les Perses. Aux bravades de Darius, qui lui envoyoit demander la terre et l'eau, il répondit par une espèce d'énigme relative à ces éléments. Jancyrus lui envoya un oiseau, une grenouille, une souris et cinq flèches. Les devins s'assemblèrent pour expliquer ces emblêmes. Darius aimoit à se persuader qu'ils signifioient une soumission entière à ses volontés. « Point du tout, répondit un seigneur nommé Gobrias, qui connoissoit « mieux les Scythes que son maître; cela veut dire: Si « les Perses entrent chez les Scythes, ils ne doivent pas « se flatter de leur échapper, à moins qu'ils ne sachent « voler en l'air comme des oiseaux, nager dans l'eau « comme des grenouilles, ou entrer dans la terre « comme des souris. » Quant aux flèches, elles signifioient cinq rois Scythes qui devoient se joindre à Jancyrus, pour repousser l'ennemi commun.

Mais ces alliés lui manquèrent au besoin. Jancyrus trouva moyen de les punir par les mains des Perses eux-mêmes. Il divisa si bien ses troupes, ruina si à propos le pays, que les Perses, attirés par ses manœuvres dans des contrées où ils ne trouvoient pas de subsistances, furent obligés d'en aller prendre chez ces princes neutres, qui payèrent ainsi les frais de la guerre; et, sans presque aucun effort, il ôta aux Perses le desir de revenir dans son pays.

Scythès II.

Scythès eut le malheur d'être élevé par une mère grecque, qui lui donna de l'aversion pour les mœurs sauvages, et lui inspira beaucoup de goût pour la mollesse des Grecs : ses sujets, indignés de cette préférence, le détrônèrent. Il fut tué par son frère, qu'ils avoient mis à sa place.

Ariantes.

Pour ne rien omettre de ce qui est extraordinaire, dût-on le trouver invraisemblable, nous dirons qu'Ariantes, voulant faire le dénombrement de son peuple, ordonna que chacun jetteroit dans un endroit marqué la pointe d'une flèche, ce qui forma un tel monceau, que le prince barbare eut de quoi en faire construire un vaisseau. Ce vaisseau fut consacré à un dieu ; mais Hérodote ne dit pas comment on s'y prit pour former des poutres, des planches, des mâts avec ces bouts de flèches, ni si ce vaisseau vogua jamais.

Athéas.

Athéas, qui vivoit du temps de Philippe, roi de Macédoine, trompa ce monarque, le plus habile prince de son temps. Il obtint de lui un secours considérable pour repousser une invasion dont il étoit menacé ; et quand les ennemis effrayés, par les préparatifs de Philippe, se furent retirés, il l'envoya remercier, et prétendit ne lui devoir aucun dédommagement pour ses préparatifs, puisqu'on n'avoit point fait la guerre.

Les deux princes alors eurent recours à la ruse, et se servirent réciproquement de cette arme. Philippe fit savoir à Athéas qu'il avoit fait vœu d'ériger une statue d'Hercule sur le bord de l'Ister, opposé à ses états, et qu'il desiroit la poser lui-même. Athéas, qui pénétroit son motif, lui fit dire : « Envoyez la statue, je me « charge de la consacrer avec toute la solennité conve- « nable, et de veiller à sa sûreté. » Philippe trouva un

autre moyen d'entrer dans les états du roi scythe. Il remporta sur lui une grande victoire, emmena vingt mille femmes et enfants, un nombre prodigieux de bestiaux, et vingt mille des plus belles cavales, pour avoir de leur race. On remarque que dans le butin il ne se trouva ni or, ni argent, ni bijoux, preuve de la pauvreté et de la simplicité des Scythes, dont le nom ne paroît presque plus dans l'histoire comme corps de nation.

ASIE MINEURE.

Asie mineure.

L'Asie mineure est la contrée du monde peut-être la plus favorisée de la nature : elle est située sous le plus beau ciel, la température la plus égale, bien arrosée, baignée par plusieurs mers qui l'environnent presque entièrement. Le sol en est fertile, riche en toutes sortes de productions. Aussi a-t-elle été peuplée dès la plus haute antiquité. Ses habitants ont formé des royaumes plus ou moins grands, dont les Grecs, leurs voisins et leurs frères, nous ont transmis l'histoire, mêlée, à leur ordinaire, de beaucoup de fables.

PHRYGIENS.

Haute-Phrygie, entre le Pont, la Troade, la mer Égée, la Carie et la Pamphilie.

Les Phrygiens occupoient presque le centre de l'Asie mineure : mais on ne peut fixer précisément les limites de leur pays, qui ont été avancées ou reculées

selon les temps et les circonstances. La Phrygie abondoit en toutes sortes de grains. La culture en purifioit l'air, qui est maintenant épais et grossier; triste effet des guerres qui ont chassé les laboureurs, détruit les troupeaux, et converti les pâturages en marécages pestilentiels. Le même fléau a fait disparoître les villes en grand nombre qui embellissoient ce pays, presque par-tout couvert de ruines : mais la guerre n'a pas opéré seule ces désastres; les tremblements de terre y ont eu beaucoup de part, et encore plus la tyrannie des Turcs. On remarque avec étonnement qu'une ville fut bâtie sous différents noms quatre fois sur le même endroit, et fut quatre fois détruite : il n'en reste plus que des décombres. Les rivières de la Phrygie sont peu considérables, les montagnes peu élevées; mais l'imagination des poëtes a prêté des eaux aux unes, de la hauteur aux autres, et s'est efforcée d'appliquer à leurs noms des événements qui les ont rendues recommandables aux amateurs de la mythologie.

Antiquité, mœurs et coutumes.

Les Egyptiens avouoient que les Phrygiens étoient plus anciens qu'eux. On les fait descendre d'un des fils de Gomer. Le Phrygien passoit pour être efféminé, d'une conception lente; on ne le rangeoit à son devoir qu'à force de coups. Il étoit très superstitieux; on lui attribue l'invention de la divination par le vol et le chant des oiseaux. Sa musique, connue sous le nom de mode phrygien, et sa danse lente et peu animée, tenoient de la mollesse du caractère des habitants.

Commerce.

Avec des mers environnantes et de bons ports, il est difficile que les Phrygiens n'aient pas eu de commerce : mais on ignore dans quel temps il a fleuri, et jusqu'où il s'est étendu. On ne sait pas non plus quelles étoient

leurs sciences, et s'ils ont cultivé des arts autres que ceux qui sont absolument nécessaires pour les besoins de la vie. Ils avoient une langue dont il reste quelques mots qui ne ressemblent point du tout à la langue grecque, et nous ne savons quels étoient les caractères de leur écriture.

Religion.

La religion des Phrygiens est fameuse par un rit aussi ridicule que cruel. Atys, né de la fille d'un roi de Phrygie, qui devint mère en mettant une fleur de grenadier dans son sein, fut nourri par Acdestis, espèce de sorcier, et par Cybèle, nommée *la bonne déesse*, qui s'attachèrent singulièrement à leur élève. La destinée d'Atys étoit apparemment d'être aimé. Midas, autre roi de Phrygie, en fut si épris qu'il lui destina sa fille. Sans doute cette résolution fut prise sans consulter Acdestis ni Cybèle, qui en furent piqués. Midas, craignant leur mauvaise volonté, fit fermer son palais le jour des noces. Mais Cybèle enlève les murs et les tours de la ville, qu'elle met sur sa tête, et paroît au milieu de l'assemblée avec cette coiffure, qui lui est restée, et avec laquelle on la représente. Acdestis fait pis. Il souffle la confusion entre les convives. La fureur s'empare d'eux, Atys se mutile et meurt. La jeune épouse se tue, et Cybèle court le monde pour déplorer la mort de son cher Atys. Cette catastrophe donna lieu à un culte religieux dont l'acte principal étoit la mutilation exercée par les prêtres sur eux-mêmes. Ils promenoient dans les villes et les bourgs les statues de la bonne déesse, en chantant des cantiques en son honneur. Vraisemblablement ces chants étoient accompagnés de rites lascifs, qui par la suite firent également mépriser la liturgie et ses ministres.

Rois, Iannacus.

Les rois ont été fort multipliés en Phrygie, c'est-à-dire, qu'il y a eu beaucoup de petits royaumes, quelquefois composés d'une seule ville et de son territoire; mais ils portent en général dans l'histoire le nom de rois de Phrygie, sans qu'on puisse fixer le lieu précis de leur domination. Le premier qui paroît sur la scène s'appeloit Iannacus. L'oracle lui prédit qu'à sa mort tout périroit avec lui, et Iannacus se mit à pleurer, et toutes les fois qu'il songeoit à ce triste avenir, Iannacus pleuroit, d'où vient le proverbe : *Pleurer comme Iannacus.* Mais ses pleurs ne servirent à rien. Après sa mort arriva le déluge, qui détruisit le genre humain.

Midas I. Gordien I.

Les rois de Phrygie se nommoient ordinairement Midas et Gordien; ce qui met une grande confusion dans leur succession. Un Midas précéda Gordien I, qui, de la charrue, fut appelé au trône. Pendant qu'il labouroit, un aigle se percha sur le joug de ses bœufs, et y resta tout le jour. Cet événement méritoit bien que le devin fût consulté. Gordien y alla. Autre aventure: en entrant dans la ville il rencontre une belle dame, et lui parle du sujet qui l'amène. « Je vous expliquerai « votre prodige aussi bien qu'un autre, lui dit-elle, car « je m'y entends. » Elle l'écoute, et lui apprend que ce prodige lui annonce une couronne. Il avoit peine à la croire : « J'en suis si sûre, ajouta-t-elle, que je m'offre à « vous épouser pour partager le trône avec vous. » Gordien accepta la garantie.

Quelque temps après il s'éleva une guerre civile pour le choix du roi. Ne sachant comment terminer ces querelles sanglantes, les Phrygiens convinrent d'élever sur le trône le premier homme qu'ils verroient arriver sur un chariot dans le temple de Jupiter. Cet

homme fut Gordien. On le salua roi. Il consacra son chariot dans le temple. Le nœud dont il attacha le joug étoit fait avec tant d'art, que l'oracle promit que celui qui le délieroit obtiendroit l'empire de l'univers. C'est le fameux nœud gordien qu'Alexandre coupa, ne pouvant le dénouer.

L'oracle parle aussi pour Midas, son fils, à l'occasion d'une fourmilière qui vint déposer dans sa bouche, pendant qu'il dormoit, toute sa provision de froment. *Il aura d'immenses richesses*, dit l'oracle; et la prophétie s'accomplit. Midas II.

Sous Gordien, son fils, s'ouvrit un grand trou au milieu de la ville de Célène. On fit des sacrifices afin d'obtenir des dieux que le gouffre se refermât; mais le gouffre s'ouvroit davantage de jour en jour, raison, s'il en fut jamais, de consulter l'oracle. « Jetez-y, ré« pondit-il, ce que vous avez de plus précieux. » Les femmes aussitôt d'y jeter or, argent, joyaux, qui n'étoient peut-être pas engloutis pour tout le monde, et la fente ne faisoit que s'ouvrir de plus en plus. *Qu'est-ce donc qu'il y a de plus précieux que tout cela?* pense en lui-même Oncharus, excellent citoyen. *Ah! sans doute c'est la vie.* Enchanté de sa découverte, il embrasse son père, prend congé de sa femme, monte à cheval, et se précipite dans le gouffre, qui se referme. Gordien II.

Il ne reste de l'existence des rois de Phrygie que leurs noms, et l'époque où cette monarchie paroît avoir cessé; les noms les plus célèbres sont Midas et Gordien.

TROYENS.

Basse-Phrygie ou Troade, entre la Propontide, la mer Égée, la Mysie mineure, l'Hellespont.

En descendant de la Haute-Phrygie, vers l'Hellespont, on se trouve sur les lieux rendus célèbres par le génie d'Homère. Le mont Olympe, séjour des Dieux, le mont Ida sur lequel le berger Pâris donna à Vénus le prix de la beauté; le détroit de Sestos et d'Abydos, fameux par les amours de Léandre et d'Héro; le Scamandre et le Simoïs, fleuves au temps de la guerre de Troie, à peine rivières à présent; enfin Troie elle-même, ou plutôt ses ruines.

On ne peut, en parlant de la Basse-Phrygie, que répéter ce qu'on a dit de la haute, que c'est un pays délicieux, fertile, agréablement tempéré; toutefois avec cette différence, que l'air, rafraîchi par des vents de mer qui s'élévent à des temps réguliers, y est plus salubre. L'Ida, qui est plutôt une chaîne de montagnes qu'une cime isolée, est semé de vallons, dans lesquels, sous les ombrages qui pendent des hauteurs, on respire un air embaumé.

Mœurs, religion, commerce.

Pour la religion, les mœurs et le caractère, les habitants de la Troade n'ont pas dû différer des autres Phrygiens: ils étoient plus belliqueux peut-être, parceque le voisinage de la mer a introduit chez eux des colonies grecques, avec lesquelles ils ont contracté des alliances, et dont ils ont adopté les mœurs. Le même voisinage a pu leur donner le goût et l'exercice du commerce.

Rois. Teucer. Dardanus.

Teucer, fils de Scamandre et d'Ida, c'est-à-dire, né

dans la Troade, où il régna, n'est guère connu que Ap. D. 1491.
par Dardanus, son successeur, qui n'étoit pas son fils, Av. J. C. 1507.
mais son gendre. De l'ile de Samotras où il régnoit, Teucer le fit venir, sur la réputation de sa vertu. Ce prince ne trompa point ses espérances. Il fut pieux et juste : il apporta avec lui le Palladium, statue de Minerve. L'oracle attachoit à la conservation de cette statue le salut de la ville où elle seroit déposée. Dardanus bâtit un temple où il la plaça.

Erichthonius, son fils, qui lui succéda, hérita de ses Erichthonius.
vertus et de son bonheur.

Tros, fils d'Erichthonius, étoit père de Ganymède, Tros et Ilus.
jeune homme d'une très grande beauté. Son père l'en- Ganymède.
voya porter des présents à Jupiter, roi d'un pays peu Ap. D. 1631. Av. J.C. 1367.
éloigné. Pour arriver à ses états il falloit passer sur ceux de Tantale, roi plus voisin. Celui-ci, épris de la beauté de Ganymède, le garda à sa cour. Jupiter le réclama. Le refus de Tantale produisit une guerre entre les deux rois. Tantale fut vaincu et condamné à voir toujours présents les objets qu'il desiroit et à n'en pouvoir jamais jouir. Tros fut fondateur de Troie. De lui descendit Anchise, qui plut à Vénus. De leurs amours naquit Enée. Ilus, fils de Tros, lui succéda. Il eut deux fils fameux, Memnon, dont la statue, frappée des premiers rayons du soleil, rendoit un son harmonieux, et Titon, l'amant de l'Aurore. On lui prête des rendez-vous avec cette déesse, parcequ'étant grand chasseur, il se levoit fort matin. Elle lui obtint le privilège d'être immortel, mais non celui de ne point vieillir; ce qui rendoit le présent de l'immortalité au moins inutile.

La citadelle de Troie doit sa fondation à Laomédon, Laomédon.
fils d'Ilus. Ce prince la bâtit avec le secours d'Apollon Ap. D. 1704. Av. J. C. 1294.

et de Neptune, c'est-à-dire avec les richesses qu'il trouva dans leurs temples. De son temps, les Argonautes abordèrent dans la Troade, et y furent bien reçus. Laomédon fut tué par Hercule, qu'il avoit imprudemment provoqué. Ces différents princes et leurs aventures nous conduisent à la guerre de Troie.

Priam.

Ap. D. 1750. Av. J. C. 1248.

Selon le poëte, elle fut causée par l'enlèvement d'Héléne, que Pâris, fils de Priam, ravit à Ménélas, son époux, chez qui il avoit été bien reçu. L'époux la redemanda; le roi de Troie ne voulut pas la rendre. Ménélas arma toute la Gréce pour sa cause; les princes ligués jurèrent la ruine de Troie, et de ne se séparer qu'après l'avoir détruite de fond en comble. L'obstination de Priam à ne pas rendre Héléne, obstination consacrée par le récit d'Homère, est étonnante. Mais les historiens y ajoutent une circonstance que le poëte a omise, et qui justifie l'opiniâtre défense de Priam.

Ce prince avoit une sœur nommée Hésione, qui fut mariée à Télamon, roi d'une petite île dans la mer de Gréce. Celui-ci la traitoit plus en concubine qu'en femme légitime. Priam, piqué de ce procédé injurieux, redemanda sa sœur. L'époux jugea à propos de déférer la demande aux rois des îles voisines, qui décidèrent que Télamon ne devoit pas rendre la sœur de Priam, et décidèrent de plus, apparemment parcequ'on menaçoit de représailles, que si Héléne, femme de Ménélas, venoit à être enlevée, ils se réuniroient tous contre le ravisseur. Hésione ne fut pas rendue, Héléne fut enlevée. Cette injure réciproque explique comment naquit une haine qui, selon l'ordinaire, s'aigrit d'autant plus qu'il étoit plus facile de la finir en se rendant mutuellement justice.

Prise de Troie. Ap. D. 1815. Av. J. C. 1183.

Il a fallu le pinceau d'Homère, sa brillante et féconde imagination, pour rendre intéressante une guerre entre des princes dont chaque état ne s'étendoit pas au-delà d'une île, et même d'une ville; pour ennoblir leurs pirateries et leurs brigandages, et pour donner à leur acharnement un air d'héroïsme. Conférences, marches, stratagêmes, combats, trèves, action et repos, les événements les plus ordinaires dans une guerre, tout devient merveilleux sous sa plume. Ses poëmes, outre ce qu'ils ont d'agréable, sont devenus très utiles, comme fondement de l'histoire et même de la géographie; car Homère est historien et géographe en même temps que poëte sublime. Il raconte l'origine des peuples, leurs coutumes, leurs migrations, leurs mélanges, et jusqu'à leur position géographique.

Les vaisseaux des Grecs portèrent cent mille hommes devant Troie. On présume que les neuf premières années du siége se passèrent en petits combats et en escarmouches. La famine désola le camp des Grecs. Il fallut courir les îles et les côtes voisines, d'où on rapporta des vivres et des esclaves. Revenus devant la ville, ils essuyèrent la peste, occasionée par le mauvais air et par la suite des inondations. Ils se recrutoient dans leurs courses. Les Troyens étoient secondés par les rois de terre ferme, qui leur amenèrent de grands secours. Beaucoup de chefs périrent de part et d'autre, Patrocle, Achille, Hector, Pâris lui-même; et enfin, la dixième année, un effort général ou plutôt un stratagême de guerre, rendit les Grecs maîtres de Troie, qu'ils détruisirent de fond en comble.

Il en reste deux ruines à une demi-lieue l'une de l'autre. La première ruine, plus éloignée du rivage de

la mer, qu'on croit celle de l'ancienne Troie; la seconde, plus près du rivage, qu'on suppose être celle d'une nouvelle Troie, rebâtie par les Romains, qui, se croyant issus du sang troyen, se firent un honneur de la reconstruire. Des Troyens qui échappèrent au fer des Grecs, les uns se réfugièrent dans les contrées voisines, et se confondirent avec les habitants; d'autres portèrent au loin les débris de leur fortune, leurs effets les plus précieux, sauvés du pillage et disputés à l'incendie. Ils gravèrent dans les cœurs de leurs descendants le souvenir de leur patrie, en donnant aux endroits où ils s'établirent les noms des lieux chers à leur enfance.

Beaucoup de vainqueurs ne furent pas plus heureux que les vaincus, et subirent même un destin plus cruel. Retournés dans leurs royaumes après dix ans d'absence, ils n'y trouvèrent que confusion, anarchie et conspirations. Les femmes avoient oublié leurs maris. Les enfants méconnoissoient leurs pères; tous les liens s'étoient relâchés durant leur longue absence. De ces princes, les uns repoussés, les autres mal reçus, s'éloignèrent de ces terres ingrates, et allèrent fonder des colonies où ils portèrent, avec la langue des Grecs, leur religion, leurs lois et leurs usages.

MYSIENS.

Mysie, entre la Propontide, la Lydie, la Phrygie et la Bithynie.

Les Mysiens, voisins des Troyens, vinrent au secours de ceux-ci pendant la durée du siége; mais ils étoient neutres à la fin. Quand la victoire des Grecs eut

rendu la Troade déserte, les Mysiens s'y étendirent, et l'occupèrent par proximité, sans avoir la peine de la conquérir. Ces pays se ressembloient pour la température et la fertilité. Les habitants ont été belliqueux, mais apparemment dans des temps très reculés, puisque, dans des temps postérieurs, quand on vouloit exprimer un homme très lâche, on disoit : « C'est le dernier des Mysiens. » Leur religion étoit celle des Phrygiens ; mais leurs prêtres ne se mutiloient pas. On doit seulement remarquer que, pour obtenir et conserver le sacerdoce, ils devoient s'obliger à ne se point marier.

Les arts étoient en honneur chez les Mysiens, et il reste des preuves de leur habileté en ce genre. La ville de Cyzicus s'appeloit la Rome de l'Asie, et possédoit un temple tout entier de marbre poli. Les colonnes, merveilleuses pour leur grosseur et leur proportion, ont servi à orner Constantinople, quand Cyzicus eut été renversée par un tremblement de terre. La monnoie de Cyzicus étoit si bien travaillée, qu'on la regardoit comme un prodige de l'art. Cyzicus.

C'est à Pergame que les premières tapisseries ont été faites. Euméne, roi de cette ville, ayant la noble ambition de former une bibliothéque égale à celle de Ptolémée à Alexandrie, faisoit copier tous les bons livres dont il avoit connoissance, et pour cela tiroit beaucoup de papier d'Egypte. Ptolémée, qui ne vouloit ni être surpassé, ni même égalé en amour de la science, interdit la sortie du papier. Euméne trouva le moyen de rendre la peau des bêtes propre à recevoir l'écriture. Le parchemin qu'il inventa fut nommé papier de Pergame. Euméne fit transcrire deux cent mille volumes. Pergame.

Lampsaque.

Lampsaque a été fameuse par la débauche de ses habitants et le culte de Priape. Ce culte étoit accompagné de tant d'infamies, qu'Alexandre en eut horreur, et qu'il résolut de détruire ce lieu de la plus honteuse débauche ; il le jura même. Voyant approcher Anaximandre, qui venoit solliciter la grace de cette ville : « Je « promets aux dieux, s'écria-t-il, de ne lui rien ac- « corder de ce qu'il demandera. — Juste et puissant « monarque, lui dit l'adroit orateur, les habitants de « Lampsaque ayant eu le malheur d'encourir votre in- « dignation, et souhaitant expier les crimes énormes « qui provoquent votre colère, supplient votre majesté « de détruire leur malheureuse ville. » Lié par son serment, Alexandre accorda la grace. C'est sur les bords du Granique, fleuve de la Mysie, que ce conquérant commença ses exploits contre les Perses. On ne compte que quatre rois de ce petit pays : on ne connoît ni les actions de ces princes, ni les époques de leurs règnes.

LYDIENS.

Lydie, entre la Mysie, la Carie, la Phrygie et l'Ionie.

L'étendue de la Lydie a varié, comme celle de toutes ces parties de l'Asie mineure, qui tantôt ont été des provinces, tantôt des royaumes. Dans ce dernier état la Lydie a eu pour capitale Sardes, située au pied du mont Tmolus, sur le Pactole, qui rouloit de l'or dans son sable. Cette ville parut si importante aux Perses qui s'en emparèrent, qu'ayant été reprise par les Grecs Darius ordonna que chaque jour, pendant son dîner, on lui crieroit jusqu'à ce qu'il l'eût recouvrée : « Sou-

venez-vous des Athéniens » ; car ce peuple avoit contribué à l'incendie de cette capitale, dont on voit encore de très belles ruines, ainsi que de beaucoup d'autres villes de la Lydie, qui a été long-temps un champ de bataille pour les Grecs et les Perses, et ensuite pour les Romains.

On fait descendre les Lydiens des Egyptiens. Cependant leur mythologie étoit toute grecque. C'est chez eux que les fabulistes ont placé une partie des travaux d'Hercule. C'est chez Omphale, reine de Lydie, qu'ils font naître ou vivre Marsyas, Tantale, Pelops, Niobé, Arachné, presque tous les héros et toutes les héroïnes des métamorphoses. Le gain de la prostitution servoit de dot aux Lydiennes. On accoutumoit les enfants à une vie dure et laborieuse. La fainéantise étoit punie comme un crime. Ils fabriquèrent les premières monnoies d'or et d'argent, pour faciliter le commerce. Les premiers ils tinrent des auberges. On les fait inventeurs des jeux de dés, de la danse et de toute sorte d'instruments, qu'ils imaginèrent, dit-on, pour faire diversion à la faim dans une grande disette qu'ils éprouvèrent. Avec cette singulière provision, ils passoient un jour sans manger, et le lendemain ils mangeoient sans jouer. Il n'y a guère que le commerce qui ait pu mettre un particulier lydien en état de faire présent à Xerxès d'un platane et d'une vigne d'or massif, de traiter l'armée de ce roi, et de lui donner encore une somme immense pour les frais de la guerre. Ce négociant lydien se nommoit Pythius. *Antiquité, mœurs, commerce, religion.*

Seize rois ont précédé les temps connus. Le premier se nommoit Manès. Il étoit esclave, et fut choisi précisément à cause de cette qualité. Les Lydiens s'imaginè- *Rois. Manès. Canèble.*

rent qu'un homme qui avoit gémi sous l'oppressio
craindroit de la faire sentir aux autres. On ne sait si c
raisonnement leur réussit. Des fables absurdes défigu
rent les annales de ce peuple. Canèble étoit tellemen
glouton, qu'il dévora sa femme en dormant, et ne s'e
aperçut que parcequ'en s'éveillant il trouva une d
ses mains dans sa bouche. On cite en passant ces sorte
d'anecdotes, pour empêcher de regretter les ancienne
chroniques.

Candaule.
Ap. D. 2281.
Av. J. C. 717.

Une indiscrétion coûta le trône et la vie à Candaule
un des monarques qui régnèrent dans cette contrée. Il
y eut entre lui et Gigès, son favori, une espèce de déf
sur la beauté de la reine. Candaule prétendoit qu'elle
l'emportoit sur toutes les autres femmes. Pour con
vaincre Gigès, il l'aposte dans un endroit d'où il pou
voit voir la reine sortant du bain. Elle sut l'imprudente
indécence de son mari, elle fit venir Gigès. « Il faut,
« lui dit-elle, tuer le roi, m'épouser, ou mourir. » On
fait à Gigès l'honneur de quelque résistance, mais en-
fin il préféra le trône et une belle femme à la mort;
c'est lui qu'on a dit possesseur de ce fameux anneau
qui rendoit invisible.

Alyatte.
Ap. D. 2330.
Av. J. C. 668.

Les rois suivants, au nombre de trois, furent guer
riers et conquérants. Alyatte fit la guerre avec des suc
cès variés contre les Mèdes et contre les Scythes. Au
moment qu'il étoit près d'en venir aux mains avec ces
derniers, une éclipse de soleil épouvanta tellement les
deux armées, que sur-le-champ elles fuirent récipro
quement, et quelque temps après conclurent la paix.

Crésus.
Ap. D. 2436.
Av. J. C. 562.

Crésus, son fils et son successeur, si riche que son
nom est devenu le signe de l'opulence, porta si lo
armes victorieuses, que son empire étoit pres

tendu, aussi puissant que celui de Babylone. Ce rince se complaisoit dans ses succès, et croyoit que ul bonheur n'égaloit le sien. Sans doute que sa cour éritoit les regards d'un sage, puisque Solon, législa-ur d'Athènes, ne dédaigna pas de s'y arrêter dans ses oyages. Crésus étala à ses yeux ses trésors, son faste, t toute la pompe de sa puissance. « Qu'en pensez-vous, dit-il à l'Athénien, avez-vous jamais connu un homme plus heureux que moi? — Sans doute, répondit le sage. — Et qui donc? — Un homme de bien, père de plusieurs enfants vertueux, qui termina sa vie au sein d'une victoire qu'il venoit de remporter sur les ennemis de l'état. — En connoissez-vous d'autres, insiste Crésus? — Je vous citerai, repartit Solon, deux jeunes Argiens, couronnés aux jeux olympiques, et célèbres par leur piété filiale. Leur mère, prêtresse de Junon, étant pressée d'aller au temple, et les bœufs qui devoient traîner le char tardant à venir, ils s'y attachèrent eux-mêmes. Le peuple, témoin de cette action, les combla de bénédictions, et la mère, transportée de joie, pria la déesse d'accorder à ses fils ce qu'elle croiroit de plus avantageux pour eux. La mère fut exaucée. Immédiatement après le sacrifice ils s'endormirent d'une mort paisible dans le temple même. » résus conclut de ces deux histoires ou apologues, que olon vouloit lui faire sentir qu'il n'y avoit en cette vie e bonheur véritable, que celui qui étoit scellé par la ort, et il l'éprouva bientôt lui-même.

Cyrus étendoit alors ses conquêtes dans toute l'Asie. résus crut devoir s'opposer à ce torrent, qui pouvoit ntraîner lui-même. Cependant avant d'attaquer il onsulta l'oracle, qui lui répondit : « Si vous faites la

« guerre à Cyrus, un grand empire sera détruit. » Sur la foi de cette réponse, dont il ne sentoit pas l'ambiguité, Crésus marche contre les Perses, est battu, pris, chargé de chaînes, et condamné à périr dans les flammes. En montant sur le bûcher il s'écrie douloureusement : « Ah ! Solon ! Solon ! » Cyrus, averti de l'exclamation, se fait amener ce prince malheureux, et lui demande pourquoi il invoque Solon. Crésus lui rapporte la leçon que lui avoit donnée le législateur d'Athènes. Cyrus en fut touché, et, par la considération de l'instabilité des choses humaines, il fit grace à Crésus, l'attacha à sa personne, et le traita toujours en ami ; mais, selon quelques auteurs, sans lui rendre sa couronne. D'autres le font replacer sur le trône ; mais, quoiqu'il en soit, en lui finit l'empire des Lydiens.

LYCIENS.

La Lycie, entre la Carie, la Pamphilie, la Phrygie, la Méditerranée.

La Lycie est très fertile, quoique exposée aux inondations par la fonte des neiges : l'air y est fort sain. Comme la mer borde la Lycie dans sa plus grande longueur, et que des montagnes la ferment par derrière, on présume qu'elle pourroit bien avoir été peuplée par des insulaires Crétois. Les Lyciens avoient une rudesse de mœurs bien opposée aux habitudes douces des Phrygiens, autres habitants de l'Asie mineure, leurs voisins. Ils ont été fameux par la piraterie. On leur attribue l'invention des brigantins, ou vaisseaux plats, propres à la course et à l'abordage. Il paroit qu'ils avoient le courage féroce qu'on acqu

dans la vie et les combats de mer. On peut en juger par le trait suivant.

Xanthus.

Harpage, général perse, campoit dans la Lycie avec une forte armée. Les habitants de Xanthus, une des principales villes des Lyciens, qui n'étoient qu'une poignée d'hommes'l attaquent intrépidement ; ils sont battus, repoussés dans leurs murailles et assiégés. Toute ressource et toute espérance leur manquoient. Ils prennent la résolution désespérée de mourir, mais de vendre chèrement leur vie. Ils commencent par enfermer leurs femmes, leurs enfants, leurs esclaves et toutes leurs richesses dans la citadelle, y mettent le feu, sortent de leur ville, donnent tête baissée dans les bataillons perses, en font un grand carnage ; mais tous ces désespérés y furent tués jusqu'au dernier.

Chimère.

Dans ce pays se trouvoit la Chimère à la tête de lion, qui vomissoit des flammes. Elle avoit un corps de chèvre et une queue de serpent. Bellerophon, un de leurs rois, vainquit ce monstre, c'est-à-dire qu'il délivra le sommet de la montagne nommée Chimère des bêtes féroces qui l'infestoient, qu'il rendit plus propres à la pâture les pentes du milieu, et qu'il saigna les marais du bas, où se nourrissoient des serpents et autres bêtes venimeuses.

Coutumes.

Les Lyciens passoient pour être sobres et pour aimer la justice. Après avoir été soumis à des rois, dont on ignore les noms, aussi bien que les actions, ils sont devenus républicains. Tous les ans, trois députés des grandes villes, deux des moindres, un des plus petites, formoient un sénat, où se portoient les affaires civiles et militaires, et même celles des particuliers qui paroissoient un peu importantes. On ne sait si cette as-

semblée tenoit ses séances toute l'année, jusqu'à la formation d'une autre, ou si elle cessoit après un temps limité.

État des enfants.

Les enfants empruntoient leur nom et leur état, non du père, mais de la mère; de sorte qu'une femme libre qui se marioit à un esclave donnoit à la patrie un enfant libre comme elle; et un père libre qui épousoit une esclave n'avoit que des enfants esclaves comme la mère.

CILICIENS.

Cilicie, entre la Syrie, la Pamphilie, la Cappadoce et la Méditerranée.

Il sembleroit qu'il y eut deux peuples qui habitoient la Cilicie; l'un doux et pacifique, cultivateur laborieux et négociant honnête, qui vivoit dans des plaines où se sont quelquefois déployées de grandes armées; l'autre peuple guerrier, turbulent, corsaire par goût et par situation, étoit niché pour ainsi dire sur les hauteurs escarpées du Taurus et de l'Immaüs.

Les entrées de la Cilicie, au nombre de trois, sont très difficiles. Une poignée d'hommes résolus les défendroient contre des armées entières. Les côtes semées de petits havres, où on peut retirer les vaisseaux, et de promontoires d'où on peut les protéger, donnent de grandes facilités pour la piraterie. Les Ciliciens infestoient les mers voisines, faisoient des descentes en Grèce et jusque dans l'Italie, d'où ils emmenoient des esclaves qu'ils alloient vendre en Chypre, en Egypte et dans toute l'Asie. Plusieurs fois les Romains armèrent contre eux; mais ces pirates, repoussés de la mer, se r

fugioient dans les cavernes, d'où, aussitôt que les flottes disparoissoient, ils revenoient courir l'Archipel, la mer Ionienne et le reste de la Méditerranée. Pompée fut nommé par le sénat de Rome pour détruire ce repaire de brigands, les attaqua avec cinq cents vaisseaux, portant cent trente mille hommes, et vint à bout de purger le monde de la tyrannie de ces écumeurs de mer.

Les Ciliciens des plaines étoient un composé de Phrygiens et d'autres peuples de l'Asie mineure, qui, fuyant la fureur dévastatrice des conquérants babyloniens, perses et égyptiens, se réfugièrent dans ce petit pays, entouré de fortifications naturelles, qu'il est facile de défendre. Ils y eurent des rois dont on ne connoît point les actions. Quant aux Ciliciens maritimes, c'étoit un mélange de toutes les nations. Les malfaiteurs, les bannis, les aventuriers trouvoient au milieu d'eux un asile et leur subsistance par le brigandage. C'est sans doute à cette partie de la nation qu'on doit appliquer les qualifications de menteurs, cruels, trompeurs, qu'on prodiguoit à tous. Leur langue, mêlée de syriaque, de grec, de persan, formoit un idiome particulier aussi grossier que les habitudes de ces peuples.

Le golfe d'Issus est un des meilleurs de la Cilicie. Alexandrette.
Alexandre, pour perpétuer la mémoire de la victoire qu'il avoit remportée en cet endroit, y bâtit une ville si heureusement située, qu'elle a été long-temps le principal entrepôt de tout le commerce de l'Orient. La découverte du Cap de Bonne-Espérance lui a enlevé cet avantage. Cependant cette ville, encore fréquentée, est connue sous le nom d'Alexandrette, diminutif qui convient à l'état de décadence où elle se trouve. Quand

il y arrive des vaisseaux, on en envoie la nouvelle à Alep par des pigeons qu'on y dépêche, portant la lettre d'avis sous une de leurs ailes.

GRÈCE.

Grèce, entre la Macédoine, la Thrace, les mers Égée, Ionienne et de Grèce.

La Grèce est en général un bon pays, situé sous un climat tempéré, qui ne manque de rien de ce qui est nécessaire à la vie, et auquel les mers qui l'environnent apportent abondamment le superflu.

On conjecture avec assez de fondement que la Grèce a été habitée, peu de siècles après le déluge, par des descendants de Javan, petit-fils de Noé. A mesure que nous ferons l'histoire des différents cantons, on verra comment les Grecs se sont élevés peu à peu, d'un état de grossièreté et d'ignorance, à celui d'une habileté supérieure dans les arts, les sciences, les lois, la guerre et le gouvernement. Cette espèce de conception, qui, dans le sein d'une nation barbare, a fait naître un peuple civilisé, a duré environ neuf cents ans. Les ténèbres de cette période, obscure par elle-même, sont encore épaissies par les fables que l'imagination des poëtes, l'ignorance et la vanité des auteurs grecs y ont répandues; mais les fables même laissent quelques traits de lumière dont l'histoire profite.

Mœurs.

Les mœurs des premiers habitants de la Grèce ont été sauvages. Ils se nourrissoient d'herbes, de fruits et de racines. Grands, endurcis et robustes, le droit du plus fort fut long-temps chez eux la loi suprême. On remarque que les hommes foibles se retiroient dans les

lieux stériles pour n'être pas enviés, et c'est ce qui peupla l'Attique. Les fabulistes ont essayé de marquer l'époque de ceux qui enseignèrent l'agriculture, et des premiers qui hasardèrent des voyages de commerce; il résulte de leur chronologie que ces arts ont été long-temps à s'établir. C'est à l'aide des voyages et des expéditions militaires que plusieurs Grecs ont pénétré dans les pays plus avancés en sciences et en connoissances. Ils ont rapporté l'alphabet et l'écriture de Phénicie, la géométrie, l'astronomie et la magie de Perse et de Babylone.

Au défaut de lois, les Grecs ont été long-temps gouvernés par les oracles. C'est le propre de toute religion, bonne ou mauvaise, de servir à contenir les peuples. L'oracle le plus renommé a été celui de Delphes. Apollon lui-même rendoit les réponses par l'organe d'une prêtresse nommée Pythie. Elle devoit d'abord être vierge; mais, par le laps de temps, on lui substitua une femme. Elle s'asseyoit sur un trépied posé sur une ouverture, d'où s'exhaloit une vapeur qui causoit à la prêtresse une sainte fureur. Dans cet accès elle prononçoit, avec un ton et des gestes de maniaque, des réponses presque toujours entortillées et amphybologiques, mais dont on savoit trouver le vrai sens après l'événement. Il est à remarquer que les héros, les rois, les sages même montroient beaucoup de confiance aux oracles, et les consultoient avec solennité. Celui qui penseroit qu'ils ne faisoient qu'affecter cette crédulité doit au moins avouer qu'apparemment ils regardoient comme nécessaire de l'inculquer aux peuples par leur exemple.

SYCIONE.

Sycione, entre le Péloponèse et l'Achaïe.

Sycione seroit la première de toutes les monarchies, sans excepter celles d'Egypte et d'Assyrie, s'il étoit vrai, comme le prétendent quelques chronologistes, qu'elle exista même avant la mort de Noé. Ils appuient ce calcul d'une suite de vingt-six rois, qui embellirent ce petit pays de temples, d'autels, de statues des dieux, et même de leurs propres statues, d'un goût sauvage. Ces magnificences ont duré pendant tout le temps que la Grèce est demeurée agreste, et ont fini quand elle a commencé à se mieux connoître en ornements.

ARGOS.

Argolide, entre les baies de Paros et d'Argos, Sycione, l'Arcadie et la Laconie.

Tout est célèbre dans l'Argolide; forêts, rivières, montagnes, villes, il n'y a aucun lieu qui ne soit marqué par quelque événement fameux, et dont conséquemment on ne doive conserver la mémoire.

Raretés.

Le fleuve Inachus, appelé ainsi du nom d'Inachus, le premier roi, voyoit sur sa rive Inachus, capitale du royaume. Pyrrhus, roi d'Epire, fut tué dans cette ville au milieu de son triomphe, par une tuile que lui lança une vieille femme. Là se voyoit la tour d'airain où Jupiter, transformé en pluie d'or, séduisit Danaé. Les prairies d'Argos, où bondissoient de

nombreux haras, nourrissoient les chevaux de Neptune. La riche Mycènes effaça la gloire d'Inachus, et devint capitale du pays. Le lion de la forêt de Némée, tué par Hercule, donna lieu à l'institution des jeux Néméens. Epidaure s'enorgueillissoit de s[illegible]gnifique temple d'Esculape, et Naplie, depuis no[illegible]polie d'Asie, de sa situation enchanteresse.

Rois.

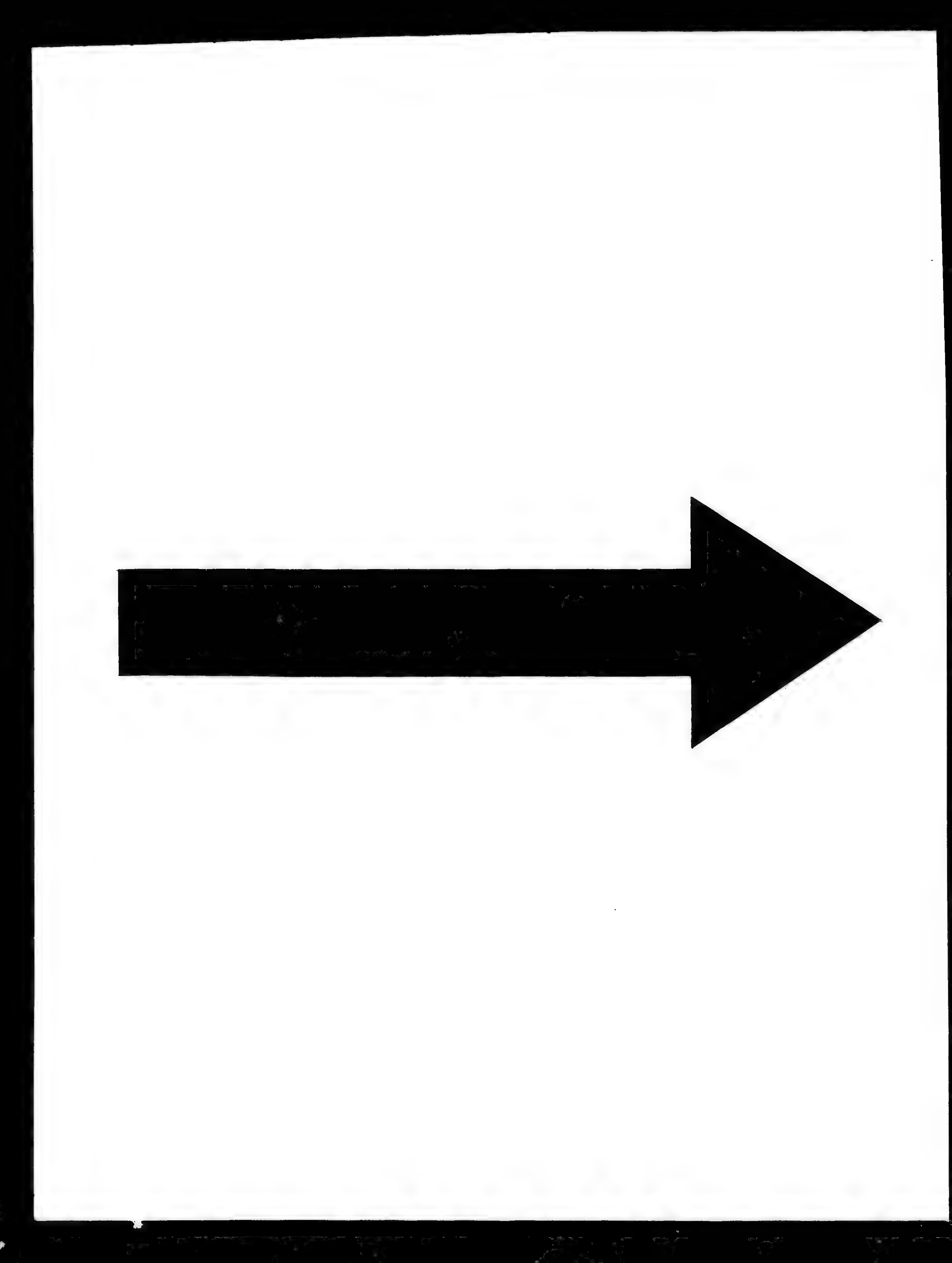
Les Argiens eurent des rois dès les temp[illegible]s reculés. On connoît même leurs dynasties. Les Apiscens, descendants d'Apis, les Pélopides, venus de Pélops, et les Héraclides d'Hercule. Ces règnes durèrent à-peu-près onze cents ans depuis le déluge. Le gouvernement républicain fut substitué à la royauté.

Trépied.

Le premier souverain connu, après Inachus, se nomme Castor. Il transféra son trône à Mycènes. Apis, tyran cruel et barbare, fut obligé de fuir en Egypte, où on l'a adoré sous le nom de Sérapis. Argos fonda la capitale de son nom, et mit en honneur l'agriculture, jusque-là fort négligée. Crotopus eut une fille trop tendre. Elle aima Apollon, accoucha et cacha son enfant dans les joncs. Les chiens du roi le mangèrent. Grande colère du dieu. Il envoie un monstre qui arrache les enfants du sein de leurs mères et les massacre. Cerebus tue le monstre ; nouvelle colère d'Apollon, qui répand la peste. L'oracle est consulté. Il répond : « Prends en main un trépied, et où le trépied tombera, « bâtis un temple à Apollon. » Le trépied fut trouvé, promené, tomba à Delphes ; le temple fut bâti, et la peste cessa.

Danaüs.

Danaüs, chassé d'Egypte pour avoir refusé de donner ses cinquante filles en mariage aux cinquante fils d'Egyptus, son frère, vient à Argos, et prétend y faire



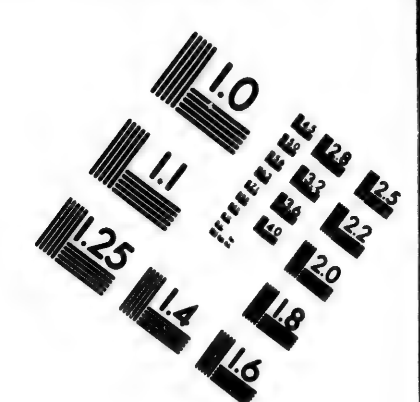
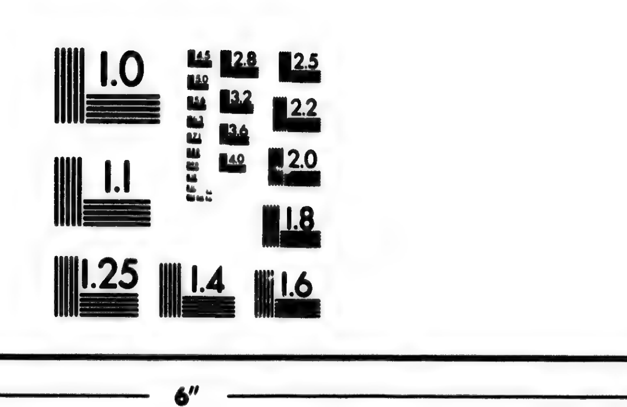


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





valoir son droit comme descendant d'Inachus, contre Sténélus, qui étoit en possession de cet état. Les deux rivaux s'en rapportent au peuple. Pendant que l'assemblée délibère, un loup tue un taureau qui paissoit au milieu d'un troupeau de vaches, sous les remparts de la ville. Voilà la question décidée. Le taureau est le prince régnant, qui ne peut résister au loup ou au prince étranger; par conséquent, c'est celui-ci qui portera le sceptre. Egyptus apprend cet évènement; il imagine que son frère pourra bien donner ses cinquante filles à cinquante princes voisins, et se fortifier de leur alliance pour lui faire la guerre : il revient à la charge en faveur de ses cinquante fils. Danaüs est contraint de donner les cinquante filles; mais en même temps il leur ordonne de tuer leur époux le jour de leurs noces. Quarante-neuf obéissent. La seule Hypermnestre sauve Lyncée, son mari. Elle le réconcilie même avec son père, qui lui laisse sa couronne. Ses quarante-neuf sœurs travaillent, pour l'éternité, dans les enfers, à remplir d'eau un tonneau percé d'une infinité de trous, qui laissent échapper l'eau à mesure qu'elle entre.

Plus on avance, plus la fable prête de faits extraordinaires aux rois d'Argos. Alcméne, femme d'Amphitryon, est trompée par Jupiter, qui prolonge la nuit trois fois plus qu'à l'ordinaire, pour la rendre mère d'Hercule. Ce héros commence ses travaux après un accès de manie furieuse, qui lui fait tuer sa femme Mégase et douze enfants. Thieste déshonore avec violence la femme de son frère Atrée, qui lui donne son fils à manger dans un festin. Agamemnon, le plus puissant monarque des Grecs, appelle tout le peuple au siége de Troie. Avant de s'embarquer il sacrifie

higénie, sa fille ; de retour de l'expédition contre oie, il est tué par sa femme Clytemnestre, et vengé r son fils Oreste. Ce nom ne peut se prononcer sans ppeler celui de Pilade. Ces deux héros, célèbres par r amitié, se disputèrent en Tauride l'avantage de ourir l'un pour l'autre. Le tyran, touché de leur mu-el attachement, leur fit grace.

Les régnes suivants ne présentent que des événe-ents fort ordinaires dans ces temps ; des rapts, des ahisons, des vengeances, des meurtres, et sur-tout aucoup d'oracles, auxquels on recouroit sans se re-ter, quoique leur ambiguité fût souvent cause d'er-rs fâcheuses. On croiroit que le succès étoit ordinai-ment préparé, et que l'oracle étoit fondé sur des récautions prises d'avance : ou bien il faut dire que le asard le favorisoit quelquefois ; mais encore falloit-il e l'adresse pour appliquer ce hasard à la prophétie. « Vous vaincrez, dit l'oracle de Delphes aux Argiens, « si vous faites commander par un général qui aura « trois yeux. » Pendant qu'on cherchoit ce prodige, passe un homme borgne, monté sur sa mule. Ils n'a-voient que trois yeux à eux deux. On le chargea du commandement, et ce bizarre général remporta la vic-toire. Les querelles qui s'élevoient et qui se perpé-tuoient entre tous ces monarques trop voisins lassèrent et dégoûtèrent les Argiens, qui renoncèrent à la royauté et se formèrent en république.

ATHÈNES.

L'Attique, entre la Béotie, le détroit de Négrepont et la mer Égée.

Le nom d'Athènes rappelle la mémoire d'un peuple ami des arts et des sciences, fameux dans la guerre, et créateur du bon goût; mais il faut écarter ces idées brillantes, quand on veut voir ce peuple dans son berceau, habitant un pays stérile, et assez simple pour se croire né de la terre qu'il fouloit aux pieds. Il se distingua de bonne heure par sa bonne foi dans le commerce, qui fut la source de ses richesses. Elles lui acquirent le moyen de lever de grandes armées. Il les faisoit commander par des généraux nés à Athènes, et aucune ville, sans excepter Rome, n'en a jamais eu un si grand nombre de si habiles; mais aucune non plus ne les traita avec plus d'ingratitude.

Rois.

Cécrops bâtit la ville d'Athènes, déifia Jupiter, institua le mariage, en rendit une union sacrée, et défendit de sacrifier aux dieux aucun animal vivant. Le premier prêtre qui viola cette loi dans la suite, frappé d'horreur après le premier coup, jeta sa hache et s'exila. Erichthonius, incommodé des pieds, inventa les voitures. On passe sur une foule de rois, pour arriver à Egée. N'ayant pas d'enfants de ses femmes, il étoit l'objet des railleries de son frère Pallas, qui avoit cinquante fils, sans compter les filles. Désolé de ces plaisanteries, il alla consulter l'oracle, la ressource ordinaire. L'oracle lui prescrit de n'avoir commerce avec aucune femme. Ce moyen d'avoir des enfants parut singulier à Egée. Il alla consulter Pitthée, roi de Trézène, renommé pour

talent d'expliquer les oracles. *Il s'agit de femmes*, dit l'habile interpréte, *mais moi, j'ai une fille; épou-la, et vous connoîtrez le sens de l'oracle*. En effet, il de ce mariage le fameux Thésée.

Thésée.

Il imita Hercule dans ses travaux : comme lui, il rgea la terre de monstres et de brigands, et rendit service signalé aux Athéniens. Minos, roi de Créte, geoit d'eux tous les ans sept jeunes garçons et sept nes filles, qu'il livroit au Minotaure, monstre moi-homme et moitié taureau, fruit des amours impudi-es de Pasiphaé sa fille. Thésée résolut d'affranchir patrie de ce tribut honteux et cruel. Il s'embarqua ur la Créte, déterminé à combattre le Minotaure, nt la mort devoit faire cesser le tribut. Ce monstre oit renfermé dans un labyrinthe dont personne ne uvoit démêler les détours. Ariane, femme de Minos, nna à Thésée un fil à l'aide duquel il sortit vainqueur monstre. Il emmena sa libératrice avec lui, et l'a-ndonna ensuite dans une île déserte; mais Bacchus i survint la consola. Egée, père de Thésée, avoit nné au pilote de son fils deux voiles, une blanche et ne noire, avec ordre, s'il réussissoit, de mettre la oile blanche pour le retour. Le desir d'arriver, la joie u succès firent oublier la précaution. Egée, qui alloit ur les hauteurs guetter, pour ainsi dire, le retour de on fils, voyant la voile noire, se précipite, et de son om cette mer fut appelée la mer Egée.

Thésée, devenu roi par la mort de son père, se livra vec ardeur au gouvernement, afin de pouvoir se don-er ensuite tout entier aux exploits militaires. Il par-agea le peuple en trois ordres, nobles, laboureurs et rtisans; prescrivit des lois, établit des magistrats,

et ne retint de l'autorité royale que le commandemen de l'armée.

On compte entre ses exploits, outre la victoire sur l Minotaure, la mort du taureau de Marathon, anima formidable par ses cornes et ses pieds d'airain, et qu soufffloit la flamme par les naseaux; la défaite du cen taure Nessus; et sa descente aux enfers pour enleve Proserpine, à la prière de son ami Pirithoüs. Après ce exploits il revint à Athènes, mais il trouva ses com patriotes peu reconnoissants des services qu'il leu avoit rendus. Les principes républicains commençoien à germer chez eux. Ils furent prêts à livrer leur libé rateur à un ennemi qui leur offroit la paix à ce prix Obligé de fuir cette ingrate patrie avec toute sa famille Thésée mourut en exil.

Plusieurs rois lui succédèrent, et gouvernèrent ave douceur. Cette qualité étoit nécessaire au chef d'un peuple qui devenoit ombrageux et difficile. Le dernier se nommoit Codrus. Il les avoit gouvernés avec tant de justice, qu'ils prirent, quand il mourut, une réso lution unique dans l'histoire, ce fut de ne plus avoir de roi, dans la crainte de ne pouvoir plus en trouver de semblable. On verra que, comme république, ils se rendirent un des peuples les plus illustres de la terre.

BÉOTIE.

Béotie, entre l'Attique, la Phocide, les détroits de Négrepont et de Corinthe.

L'air de la Béotie est épais; les habitants passoient pour peu spirituels. On ne sait qu'une de leurs coutumes, c'est qu'après avoir transporté la mariée chez

n époux, on brûloit le timon du chariot devant sa
rte, pour lui faire entendre qu'elle ne devoit plus en
rtir. On voit dans ce pays le pas des Thermopyles, et
antre de Trophonius, espèce de caverne. Ceux qui y
oient entrés ne rioient plus de leur vie.

Cadmus, un de leurs premiers rois, leur apporta lphabet de Phénicie, établit des écoles, enseigna le mmèrce, la navigation et le travail en cuivre. Il bâtit hèbes au son de la lyre d'Amphion. Rois.

Un oracle rendit la famille de Laïus criminelle et lheureuse. Il avoit prédit que le fils de ce roi et de ocaste, son épouse, tueroit son père. Celui-ci, pour uver sa vie, fit exposer son fils. Ce fils fut élevé par s bergers qui le trouvèrent. Devenu grand, sans onnoître son père, il le tua par accident. OEdipe explqua la fameuse énigme du Sphinx. « Quel est l'ani« mal qui marche à quatre pieds le matin, à deux dans « la journée, et à trois le soir? » *L'homme*. En récompense de son explication, qui coûta la vie au Sphinx, bête cruelle, femme et lion, qui dévoroit les Thébains, ils engagèrent Jocaste, leur reine, à épouser OEdipe. De ce mariage, dont l'inceste leur étoit inconnu, naquirent Etéocle et Polynice, qui se haïrent dès le berceau. Thèbes les vit en frémissant combattre sous ses murs, tomber sous le fer l'un de l'autre, et expirer en se plongeant encore le poignard dans le sein. OEdipe, quand il découvrit sa naissance, s'arracha les yeux, et Jocaste se tua. Fatigués de ces catastrophes, les Béotiens renoncèrent à la royauté.

ARCADIE.

Arcadie, entre l'Élide, l'Argolide, la Laconie et Corinthe.

Les Arcadiens se disoient le plus ancien peu
de la terre, *et antérieur à la lune.* Ils vivoient d'abo
en sauvages, épars dans les bois. Pélasgus, un de leu
rois, les rassembla en société, leur apprit à bâtir d
cabanes ; mais leur vie étoit extrêmement frugale, sa
délicatesse et presque sans besoins. Cette sobriété
toutes choses les faisoit passer pour invincibles. L
Lacédémoniens demandoient à la Pythie ce qu'il fall
faire pour les subjuguer : « Quand vous auriez po
« vous, répondit-elle, Jupiter et tous les dieux,
« vous flattez pas de vaincre un peuple guerrier, do
« la principale nourriture est le fruit du hêtre. » L
femmes accompagnoient les hommes à l'armée,
ceux-ci leur durent quelquefois leurs succès. Belliqueu
par caractère, ils alloient chercher la guerre chez leu
voisins, et se louoient à eux comme le font de n
jours les Suisses.

De la vie agreste passés à la vie pastorale, les A
cadiens excellèrent dans toutes les occupations de
campagne. Les hommes labouroient, semoient, o
froient aux mouches l'asile des ruches, tissoient
laine ; les femmes pressoient le miel, pressuroient
lait, filoient le lin. Tout étoit en action dans ce pay
peut-être le plus beau du monde. En effet, l'Arcad
présentoit le tableau le plus riant, le plus anim
plaines fertiles, vallées fraîches, montagnes agréabl
ment boisées, aspects enchanteurs, sources limpide

tes prairies couvertes de troupeaux bondissants; en toutes les richesses de la nature et aussi ses plaisirs. Les Arcadiens la goûtoient et les chantoient. Leurs tes champêtres en l'honneur de Pan, dieu des bergers, leurs poésies pastorales, leurs danses ingénues t fait les délices des poëtes, qui se sont plu à les écrire. C'étoit un bonheur d'habiter ce charmant pays, bonheur même d'en rappeler le souvenir. Ces deux ntiments ont été heureusement exprimés par un eintre qui a représenté le tombeau d'une jeune bere situé dans un bocage sombre, avec ces mots que ns doute la douleur d'une mère a gravés: « et moi ssi j'ai vécu en Arcadie. »

Il nous reste une assez longue liste des rois d'Arcadie; mais rien de curieux, ni d'intéressant sur aucun, inon sur le dernier. Il se nommoit Aristocrate. Dans ne guerre entre les Lacédémoniens et les Messéniens, il eut la lâcheté de trahir ceux-ci qui étoient ses alliés, t de les livrer à leurs ennemis. Ses sujets, indignés d'une perfidie si noire, le firent mourir, traînèrent son adavre hors de leur territoire, le jetèrent aux bêtes, et dressèrent dans un bois voisin une colonne avec cette inscription: « Le lâche qui a trahi les Messéniens « a enfin le sort qu'il méritoit; c'est en vain que la perfidie se flatte d'échapper au châtiment. »

THESSALIE ET PHOCIDE.

Voisine de l'Arcadie, la Thessalie jouit des mêmes avantages, pureté d'air, fertilité, sites pittoresques. On Thessalie, entre l'Épire, la Macédoine

et la Grèce. Phocide, entre la Thessalie et la mer de Corinthe.

y trouve la délicieuse vallée de Tempé, où les poëtes sont plu à placer le théâtre de leurs scènes pastoral Agréablement située entre les monts Ossa, Pélion Olympe, on la regardoit comme le jardin des Muses. Da les champs de Thessalie se donna la fameuse bataille Pharsale. Elle abondoit en bœufs et en excellents ch vaux. Aussi les Thessaliens étoient-ils très bons cav liers. C'est leur adresse à manier les chevaux qui fait imaginer la fable des Centaures, qu'on plaçoit da leur pays. Cette habileté faisoit rechercher leur cav lerie, estimée la meilleure de toute la Grèce.

Ce pays a été couvert des eaux du temps de De calion. Tous les sujets de ce prince furent englouti lui seul se sauva avec Pyrrha, sa femme. Fort emba rassés pour reproduire promptement le genre huma détruit par le déluge, ils reçurent des dieux l'ordre jeter des pierres derrière eux. Celles que jetoit De calion se changeoient en hommes, et celles de Pyrrha changeoient en femmes. L'Arcadie, après un autre d luge, avoit aussi été repeuplée par Cadmus, d'une m nière fort étrange, dont les procédés lui étoient i diqués. Un énorme dragon, né du limon, devi l'origine de la génération. Cadmus le tua, laboura terre, y sema ses dents, et vit sortir des hommes de s sillons. Ils étoient armés, et commencèrent à se battr Il en tomboit une multitude; Cadmus crut son labo rage perdu; mais enfin il en resta sept qui firent la pai et qui aidèrent à Cadmus à repeupler le pays. On ne pas où ils prirent des femmes.

Les Argonautes. Ap. D. 1714. Av. J.C. 1284.

De Pégasa, ville et port de Thessalie, partirent l Argonautes pour conquérir la toison d'or. Cette tois étoit gardée par un taureau à pieds d'airain, qui vom

it des flammes, et par un affreux dragon. Jason, veu de Pélias, qui le chargea de cette expédition rilleuse, construisit un vaisseau qu'il nomma Argo, où est venu le nom d'Argonautes, et le monta avec e troupe de braves aventuriers, qu'il avoit rassemblés.

La magie et l'amour le tirèrent d'embarras. Il inspira e violente passion à Médée, fille d'Éétès, très habile agicienne. Elle lui donna les moyens de dompter le ureau, et de se défaire des hommes armés; il lui ffit de leur jeter des pierres, et d'endormir le sernt. Il enleva la toison, et Médée s'enfuit avec lui. Son ère la poursuivoit; elle déchire son jeune frère Abrthe, qu'elle avoit emmené, et sème ses membres rrière elle sur le chemin. Le père, comme elle l'avoit révu, s'arrête pour les ramasser, et donne ainsi à sa lle le temps de s'évader.

Arrivée en Thessalie, Médée y trouva deux vieillards, son, père de Jason, son époux, et Pélias son oncle, ui retenoit le trône par usurpation, et n'avoit envoyé on neveu à la conquête de la toison d'or que dans espérance qu'il y périroit. Jason pria Médée de raeunir son père. Elle fit couper le vieillard par moreaux, le jeta dans un vase d'airain, avec des herbes ont elle connoissoit la vertu, les fit bouillir, et, moyenant quelques paroles, Éson sortit de l'airain, sain, igoureux, orné de toutes les graces de la jeunesse. es filles de Pélias, voyant cette espèce de résurection, demandèrent la même grace pour leur père. édée se prêta à leurs desirs, et leur prescrivit le proédé qu'elle venoit d'employer. Elles n'hésitèrent pas, achèrent aussi leur père, le firent bouillir; mais la

magicienne supprima ou les herbes ou les paroles vivifiantes, et laissa à ces malheureuses le regret d'avoir sacrifié leur père sans succès. Ainsi Médée vengea Jason son époux, et le plaça sur le trône que son oncle lui avoit ravi. L'expédition des Argonautes passe pour un voyage de commerce qui produisit aux Thessaliens de grandes richesses, mais qui furent achetées par de grandes difficultés. Cet événement est précieux pour l'histoire, parcequ'il a une date certaine.

Achille. Achille fut roi de Thessalie. La déesse Thétis, sa mère, sut que s'il alloit au siége de Troie il y seroit tué, mais que Troie ne pourroit être prise sans lui. Certaine que les Grecs ligués voudroient l'avoir, elle l'envoya à la cour de Lycoméde, roi de Scyros, vêtu en fille. Il ne put y être caché pour Ulysse. Ce prince adroit alla, déguisé en marchand, offrir des bijoux à acheter aux filles de Lycoméde. Il y avoit mêlé des armes. Achille ne les eut pas plutôt aperçues, qu'il se jeta dessus, et se fit ainsi découvrir.

Les Thessaliens et les Phocéens étoient ennemis acharnés. Les premiers l'emportoient par la cavalerie; mais, quand les Phocéens pouvoient les attirer dans leurs montagnes, ils étoient sûrs de la victoire. Le caractère dominant des Phocéens paroît avoir été l'opiniâtreté. Ils ne savoient ce que c'étoit que céder. Dans une occasion, pressés par les Thessaliens, ils enfermèrent les statues de leurs dieux, leurs femmes et leurs enfants dans une ville, avec ordre à des esclaves qu'ils laissèrent auprès d'y mettre le feu, s'ils étoient vaincus. Leur résolution devint fameuse sous le nom de désespoir phocéen. Dans une autre circonstance, ils tinrent tête à toute la Grèce, qui les avoit condamnés

à une amende pour avoir labouré une terre consacrée à Apollon. Ils furent battus, revinrent à la charge, et plus de dix mille furent précipités dans la mer.

Apollon, dont ils respectoient si peu les propriétés, avoit cependant au milieu d'eux, dans la ville de Delphes, son principal temple. Ce n'étoit dans l'origine qu'un trou, d'où sortoit une exhalaison qui fut remarquée, parcequ'elle excitoit des mouvements extraordinaires dans les chévres qui en approchoient. Les bergers curieux en approchèrent aussi. Saisis d'une espéce de transport, ils sautoient comme des insensés, disoient des choses extraordinaires, et quelques uns se jetèrent dans la caverne. Pour prévenir ces accidents, on couvrit l'ouverture d'une machine faite en forme de trépied, qui n'empêchoit pas l'exhalaison. Sa vertu devint célébre. On raffina sur les moyens de recevoir la vapeur qui produisoit des effets divins, et les phrases peu intelligibles prononcées par la prêtresse qu'on y alloit consulter furent traitées d'oracles. La Phocide possédoit les monts Parnasse et Cithéron, séjour des muses, et étoit arrosée par le Céphise, célébré par les poëtes. Delphes.

CORINTHE.

L'état de Corinthe n'étoit qu'une montagne couronnée par une citadelle, la capitale au bas, et une ville sur chacun des côtés de l'isthme, par où le promontoire se joignoit à la terre ferme, position admirable qui rendoit Corinthe le centre du commerce de toute la Gréce, et par conséquent le dépôt des richesses. Les arts y Corinthe, entre le Péloponèse et la mer.

étoient portés au dernier degré de perfection. Le plus élégant des ordres d'architecture a retenu le nom de Corinthien.

Avec les arts régnoient le luxe et la débauche. Les courtisanes mettoient un prix excessif à leurs complaisances, et elles trouvoient des acheteurs. Démosthènes, auquel on proposoit un de ces honteux marchés, répondit : « Je n'achète pas si cher un repentir. » C'est aussi de la difficulté d'atteindre à ces faveurs qu'est venu le proverbe : « Il n'est pas permis à tout le « monde d'aller à Corinthe. »

Ce petit état s'est fait craindre de toute la Grèce, par les soldats mercenaires que ses richesses le mettoient en état de soudoyer. Ils en réservoient le commandement à leurs citoyens ; et il est sorti de ces écoles des généraux célèbres.

Le sceptre n'a pas toujours été dans la même famille, ni toujours été porté avec une égale autorité. Le premier roi fut Sisyphe, que Thésée tua, et que Jupiter condamna, après sa mort, à des efforts non interrompus, pour faire arriver au haut d'une montagne une grosse pierre qui roule en bas, aussitôt qu'elle est prête à toucher le sommet.

On retrouve ici Jason et Médée fuyant la Thessalie, d'où ils étoient chassés. Jason y devint amoureux de Glaucé, fille du roi. La magicienne, furieuse, tue les enfants qu'elle avoit de Jason, embrase le palais, et bravant la colère de son mari, se sauve dans un char traîné par des serpents. Bellerophon, fils d'un roi de Corinthe, est célèbre par deux exploits : il vainquit les Amazones, et tua la Chimère. Pour cette dernière action, Minerve lui procura le cheval Pégase, et lui ap-

prit à le manier. Il voulut s'élever jusqu'au ciel ; mais il fut précipité, et mourut aveugle.

Corinthe étoit ornée de temples, de palais, de portiques, de théâtres, de bains, de fontaines, de tombeaux, et d'autres édifices superbes. Les eaux, élevées à grands frais sur les montagnes, retomboient par des canaux de marbre qui les distribuoient dans la ville. La citadelle étoit de la plus grande force. Elle a été long-temps imprenable. On remarque que les Corinthiens ne firent point de conquêtes. Il semble qu'ils ne fussent armés que pour tenir la balance entre leurs voisins, et les forcer de garder l'équilibre. Les grandes richesses acquises par le commerce éclipsèrent chez eux la royauté, qui finit par une aristocratie sous des magistrats annuels.

LACÉDÉMONE.

Laconie, entre le Péloponèse, l'Arcadie, la Messénie et la Méditerranée.

Laconiens étoit le nom primitif des habitants de ce pays ; Spartiates, le second, tiré de Sparte, la capitale, et Lacédémoniens, le troisième, d'un de leurs premiers rois. Il y avoit sur la côte beaucoup d'excellents ports, et l'Eurotas, la principale rivière, étoit navigable jusqu'à Sparte. Le pays est montueux, fertile en paturages, mais peu favorable à l'agriculture. Les Lacédémoniens étoient un peuple courageux, sachant également faire la guerre sur terre et sur mer, détestant le luxe, jaloux de son honneur et de sa liberté, aussi bien que du pouvoir de ses voisins.

Ils furent d'abord gouvernés par un seul roi. Des in-

térêts de famille établirent deux souverains qui ne commandoient pas alternativement, ou dans des parties différentes du royaume, mais qui occupoient ensemble le même trône. Ce gouvernement, si exposé aux dissentions, dura cependant sous plus de cinquante rois; mais les troubles furent continuels; chaque prince tâchoit de s'attirer la bienveillance du peuple, pour l'emporter en puissance sur son collègue. L'anarchie étoit à son comble, lorsque Lycurgue fut engagé à régler le gouvernement. Il n'osa, ou ne put détruire le partage du pouvoir suprême; mais il établit un sénat supérieur aux deux rois, et qui tenoit la balance égale entre eux.

Amyclas. On trouve de grands noms parmi les anciens rois de Lacédémone. Tyndare, père de Castor et de Pollux, d'Hélène et de Clytemnestre. On sait qu'il n'eut pas à se louer de la vertu de ses deux filles, dont l'une se laissa souvent enlever, et l'autre tua son mari pour épouser son amant. A Tyndare succédèrent Castor et Pollux, célèbres par leurs exploits; Ménélas, frère d'Agamemnon, qui provoqua la guerre de Troie; Amyclas, moins connu, bâtit la ville d'Amyclée. Souvent, dans cette ville, on entendoit, pendant la nuit, un bruit pareil à celui de gens de guerre qui entrent dans une place. Les citoyens s'en inquiétèrent. Ils se portoient sur le lieu, et ne trouvoient rien. Las de ces fausses alarmes, ils défendirent par une loi de se mettre dans ces occasions sur une défensive qu'ils croyoient inutile. Mais les Doriens, avec lesquels ils étoient en guerre, les trompèrent. Peut-être n'ignoroient-ils pas la cause de ces bruits; mais, qu'ils la sussent ou non, ils profitèrent de la loi, et surprirent la ville sans défense. Les Amy-

déens méritoient bien un pareil sort ; peuple superstitieux et crédule, attaché à la doctrine de Pythagore, qui défendoit de tuer aucun animal, ils se faisoient scrupule de détruire les serpents, qui les déchiroient par des morsures cruelles.

Soüs, un des derniers rois lacédémoniens de ces temps fabuleux et héroïques, se trouvoit renfermé avec son armée dans un endroit sec et aride. Il offrit à l'ennemi de lui rendre tout ce qu'il avoit pris, si on le laissoit, lui et son armée, boire à une source voisine. La condition étant acceptée, Soüs assemble ses soldats, et propose de remettre sa couronne à celui qui s'abstiendroit de boire. Il ne s'en présenta aucun. Quand ils eurent tous bu, le roi prit de l'eau dans le creux de sa main, et s'en arrosa seulement le visage. La victoire qu'il remporta sur la soif ardente qui le dévoroit annula le traité; il garda son butin et ses conquêtes. Alors il n'y avoit qu'un roi chez les Lacédémoniens. On ignore le temps où ils ont commencé à en avoir deux : ce qui les a amenés à un état républicain qui les a rendus si fameux. Soüs.

ÉLIDE.

On fait descendre les habitants de l'Elide d'Elisca, fils de Javan, petit-fils de Japhet. En général, tous les habitants des cantons autour du Péloponèse passoient pour s'être fixés dans ces lieux depuis le déluge, sans mélange d'étrangers. Ils trouvoient sur leurs côtes un coquillage qui donnoit de la pourpre aussi belle que celle des Tyriens. Élide, entre le Péloponèse, la mer Ionienne, l'Arcadie et l'Achaïe.

Dans les plaines olympiques se célébroient les jeux de ce nom, si fameux en Gréce, et qui ont fourni aux chronologistes une époque et des dates certaines. La première olympiade historique commence l'an 776 avant Jésus-Christ. Les Eléens et les Piséens se battirent pour le droit de célébrer ces jeux. Ce droit demeura aux premiers, chez qui étoient la ville d'Olympie et le temple dédié à Jupiter Olympien.

Hercule nettoya en Elide les étables du roi Augias. C'étoit un des travaux qui lui étoient imposés, et ce n'étoit pas le moindre, à en juger par la quantité de ses bestiaux, qu'on fait monter à cent mille pièces. Le demi-dieu n'eut que la peine de détourner une rivière qu'il y fit passer, et qui emporta les immondices.

ÉTOLIE.

Étolie, entre la Locrie, la Phocide, l'Acarnanie et la baie de Corinthe.

Sur les bords d'Evéne, fleuve d'Étolie, Hercule tua le centaure Nessus, qui lui enlevoit Niobé, son épouse. Ce pays est raboteux, semé de montagnes, dont quelques unes étoient si escarpées, que, sans murailles ni fortifications, elles servoient en temps de guerre d'asiles, où chacun venoit apporter ce qu'il avoit de plus précieux. Les hommes avoient besoin de ces refuges pour receler le butin qu'ils faisoient dans les incursions sur leur voisinage. Rarement ils étoient en paix, et ces sortes d'expéditions étoient leurs principales guerres. Les habitants de Pleuron, une de leurs principales villes, se rasoient le devant de la tête, pour ôter toute prise à leurs ennemis; mais ils laissoient croître leurs

cheveux par derrière, afin que ces mêmes ennemis pussent les saisir de ce côté, s'ils avoient la lâcheté de s'enfuir.

LOCRIE ET DORIDE.

L'air de ce petit pays est sain et doux, et le territoire propre à l'agriculture. Il y a beaucoup de montagnes et de vastes plaines. Les Doriens ont été conquérants, et se sont fait redouter au-delà de leur voisinage.

La Locrie, près de la Phocide. La Doride, entre la Thessalie, la Phocide et l'Étolie.

ACHAIE.

Pour terminer ce qu'il suffit de savoir sur les temps fabuleux de la Grèce, prétendus héroïques, on dira que la plupart des rois dont on a parlé n'étoient que des petits chefs de peuplades, souvent chefs de brigands. Il en est de même des autres petits peuples dont nous omettons de parler. L'imagination des poëtes, la flatterie des historiens, ont embelli leurs exploits, qui, envisagés de près, ne sont la plupart du temps que des violences et des injustices. Il ne nous reste rien des rois achaïens; on sait seulement que ce peuple, sage au milieu du délire général, se gouvernoit par des assemblées régulières, qui devinrent par la suite le centre des délibérations de la Grèce entière.

L'Achaie, entre Sycione, l'Élide, l'Arcadie et Corinthe.

ATHÉNIENS.

Archontes. Après avoir légèrement esquissé les temps fabuleux et héroïques des républiques de la Gréce, nous allons présenter le tableau des principales.

On a vu que les Athéniens, désespérant de trouver jamais un roi aussi bon que Codrus, prirent la singulière résolution de n'en plus avoir; mais par reconnoissance ils placèrent dans sa famille la dignité de leur premier magistrat, qu'ils nommèrent Archonte. Ils fixèrent la durée de cette charge, d'abord pour la vie, sur la même personne. La famille de Codrus s'étant éteinte, ils rendirent l'archontat décennal, puis annuel; en adoptant cette dernière magistrature, au lieu d'un seul, ils élurent neuf archontes, qui avoient chacun un département séparé. Ils étoient choisis par le peuple, mais pris dans le corps de la noblesse. Alors les Athéniens n'avoient point de lois écrites; le magistrat jugeoit selon la notion qu'il avoit du juste ou de l'injuste. Dracon parut et écrivit un code.

Dracon.

Ap. D. 2375.
Av. J. C. 623.

Il étoit archonte et d'une naissance illustre. On l'a accusé de sévérité et même de cruauté. Ses lois, dit-on, étoient écrites avec du sang. Cependant il a pris pour base ces principes déja révérés chez les Athéniens, et qui, bien expliqués, pourroient suffire: « Honorez vos « parents, adorez les dieux, ne nuisez pas aux ani- « maux. » Il condamnoit impitoyablement à la mort tous ceux qui violoient les lois, et il en confia l'exécution à des magistrats nommés Ephètes. Les choses in-

imées même n'échappoient pas à la sévérité de ce gislateur. Une statue étant tombée sur un homme u'elle tua, fut condamnée au bannissement, et perne n'osa la garder. Soit qu'il ait voulu soutenir ses stitutions avec trop de fermeté, soit pour d'autres isons, Dracon fut banni lui-même : il se retira à Egine. a faveur des Eginètes lui fut plus funeste que n'avoit é la haine des Athéniens. Il expira étouffé sous la uantité de robes, bonnets et habillements qu'on lui ta en témoignage d'estime, comme c'étoit l'usage de e temps.

Les Athéniens étoient perpétuellement en guerre, oit au-dehors, soit au-dedans. Les agitateurs du peuple laissoient rarement tranquille; tantôt ils l'effrayoient ar de sinistres présages, tantôt ils l'enivroient, pour insi dire, de plaisirs, de fêtes publiques accompagnées e sacrifices, d'expiations et de cérémonies, espèces de ortiléges faits pour charmer la multitude.

Solon.

Il falloit de l'extraordinaire au peuple d'Athènes. olon, ce grand législateur, le savoit si bien, qu'il ommença sa mission par une action qui pourroit paser pour de la folie. Les Mégariens avoient pris Salaine sur les Athéniens; ceux-ci, las des tentatives intiles qu'ils avoient faites pour la reprendre, décernèrent peine de mort contre quiconque en feroit la propotion. Solon, ou parcequ'il sentoit l'importance de ette conquête, ou parcequ'il avoit besoin d'un coup 'éclat pour se faire connoître, court à la tribune aux arangues, en désordre, le bonnet de nuit sur la tête. e peuple, frappé de ce spectacle, le suit en foule. Il oit composé une pièce de vers dont le sujet étoit la prise de Salamine : il la débite avec feu; son enthou-

siasme passe chez les auditeurs, et l'attaque de Sal mine est résolue. Solon fut chargé de l'expédition ; el réussit. D'autres victoires lui acquirent la réputatio d'habile guerrier ; mais la qualité qui a mérité à Solo une renommée que les siécles n'ont pu effacer est cel de législateur d'Athènes.

Cette ville, toujours en proie aux divisions, éto alors tourmentée par la plus dangereuse de toute savoir l'insurrection des pauvres contre les riche Ceux-ci prêtoient leur argent à une grosse usure, ex geoient rigoureusement leur paiement, de sorte qu les débiteurs qui se trouvoient insolvables étoient o obligés de se vendre eux-mêmes à leurs créanciers, o vendus malgré eux, et transportés hors de leur patri Désespérés par cette dureté, les débiteurs déclarère qu'ils prétendoient réformer le gouvernement, délivre ceux que leurs créanciers avoient réduits à l'esclavag et faire une nouvelle répartition des terres. Ils cher choient un chef, Solon se présenta à leur esprit.

Sa douceur, sa modération, le faisoient égalemen aimer et estimer des deux partis. Un mot qu'il répéto souvent, et que chaque parti s'appliquoit, lui avoi gagné la confiance : « L'égalité, disoit-il, ne caus « point de division. » C'est l'égalité du pouvoir, disoien les riches ; c'est l'égalité des richesses, disoient les pau vres. Ainsi, d'un commun accord, tous le choisire pour régler leurs intérêts ; les riches, parceque lui même étoit riche ; les pauvres, parcequ'il étoit juste.

Plusieurs personnes l'exhortoient à profiter de l'oc casion pour se placer sur le trône. « Il m'est glorieux « disoit-il dans la suite à ses amis, de n'avoir pas souill « ma réputation du nom de tyran. Il n'a tenu qu'à mo

de porter un coup mortel aux Athéniens, et je n'en ai rien fait; aussi n'ai-je garde de rougir d'une conduite que peu d'autres auroient tenue à ma place. » Il se contenta de la dignité d'archonte, qui lui fut unanimement déférée sans élection.

Son premier soin fut de calmer l'effervescence, en accordant aux pauvres une satisfaction qui ne fût pas trop onéreuse aux riches. On croit qu'il y parvint par une opération de finance, qu'il appela *décharge*. Deux choses lui suffirent; diminuer l'intérêt de l'argent et en hausser la valeur : par la diminution de l'intérêt, le pauvre se trouva devoir moins; par la hausse de l'argent, il lui fut plus facile de s'acquitter par son travail, et le riche n'éprouva pas un ébranlement trop considérable dans sa fortune.

Sans doute cet expédient, qui put bien suffire pour le moment, ne détruisit pas toutes les prétentions du peuple. L'égalité dans la possession des terres lui tenoit toujours à cœur. Solon fut obligé de composer pour ainsi dire avec ce peuple anarchique. Il prononça l'abolition de toutes les dettes, toutefois en stipulant que les terres resteroient aux propriétaires comme elles étoient possédées. Trois de ses amis, auxquels il avoit fait part de son projet avant de le proposer à l'assemblée du peuple, avoient eu la déloyauté d'emprunter de grosses sommes et d'en acheter des terres. On crut, quand on s'en aperçut, que Solon étoit d'intelligence avec eux, et il courut des risques : mais on lui rendit justice, et on admira d'autant plus sa probité et sa bonne-foi, quand on vit qu'il perdoit de grosses sommes qu'il avoit mises à intérêt, et qu'il auroit pu retirer pour en acheter des terres avant qu'on fût dispensé de

le rembourser, et que par sa propre loi il étoit presque ruiné. « J'ai été votre favori dans ce moment, disoit-il « au peuple; vous me regardez actuellement d'un œil « courroucé : aurois-je dû m'attendre à être ainsi ré- « compensé de mes services? » Les Athéniens recon- nurent leur faute ; ils instituèrent un sacrifice solennel pour perpétuer le souvenir de leur acquiescement à l'institution de Solon. Ils lui conférèrent en même temps la charge de législateur, et l'autorisèrent à faire des lois, et à modifier, selon sa sagesse, celles qui étoient déja établies.

Les lois de Solon pour le gouvernement sont courtes et claires : la souveraineté à la totalité du peuple, l'exécution des lois aux principaux. Le peuple fut partagé en quatre classes : les trois premières furent fixées et séparées par la proportion des richesses; la quatrième fut composée de ceux qui n'avoient rien. Ils ne pourront posséder de charges, mais ils opineront dans l'assemblée du peuple. Solon eut soin de laisser quelque obscurité dans les lois, afin que l'obligation de consulter le peuple donnât à la dernière classe assez d'influence pour la contenter. Le conseil de l'aréopage, composé de cent hommes émérites des fonctions publiques, étoit chargé de veiller au maintien de la constitution, et un conseil de quatre cents hommes, tirés de chaque classe, étoit chargé d'examiner toute demande avant qu'elle fût portée au peuple, et de décider si elle devoit lui être présentée. Ainsi Solon refrénoit l'ambition des riches par l'aréopage, et la licence excessive du peuple par le conseil : aussi s'applaudissoit-il de ces bases de son gouvernement, qui en effet sont très sagement posées. « J'ai donné au peuple, disoit-il, une au-

torité suffisante. Je n'ai ni accordé rien de trop, ni ôté rien de juste à personne par mes lois; j'ai contenu dans de justes bornes ceux qui surpassoient les autres en pouvoir ou en richesses; par ce moyen, j'ai conservé à chacun ce qui lui appartenoit, et n'ai fait tort ni aux grands ni aux petits. »

Solon donna encore une loi qu'on doit regarder comme le *palladium* de son édifice politique. Elle paroit outrée au premier coup-d'œil; mais elle est réellement d'une profonde sagesse; en voici les termes: « Si le peuple, animé d'un esprit de faction, se divise en deux partis, en sorte qu'on prenne de part et d'autre les armes, et qu'on en vienne aux voies de fait, et qu'il y ait en ce temps-là quelqu'un qui refuse de prendre parti, et qui tâche de se soustraire aux calamités qui enveloppent son pays, cet homme sera condamné à un bannissement perpétuel, et à perdre tous ses biens. » L'expérience de tous les siècles a justifié cette loi politique. Ceux qui, dans un moment de commotion, par crainte ou par indifférence, s'abstenant d'embrasser un parti, ont obéi sans résistance au mouvement qu'on leur imprimoit, se sont toujours repentis, mais trop tard, de leur indolence, lorsqu'ils ont vu le gouvernement bouleversé, et le parti vainqueur imprimer sur leur front l'anathême de la proscription et de la mort.

Après avoir réglé la forme générale de la république, Solon donna aux Athéniens un corps de lois. Elles ont été si estimées, que les Romains envoyèrent des ambassadeurs chargés de les transcrire pour l'usage de la république. Des Romains elles sont passées aux autres nations, et sont devenues comme le code de l'univers.

Nous citerons quelques unes des plus propres à faire connoître les mœurs.

Le plus proche parent d'une héritière peut la demander en mariage : elle a le même droit à son égard ; sur le refus de l'homme, qui pour lors est obligé de lui payer une espéce d'amende, elle aura recours au plus proche après lui. Une fille, sans doute non héritière, n'apportera à son mari que trois robes et quelques meubles de peu de valeur, de peur que le mariage ne dégénère en trafic. Le marié et la mariée seront enfermés dans un appartement et y mangeront un coing. Le coing rend l'haleine douce. C'étoit un avertissement de ne se dire que des choses agréables. Défense de parler mal des morts. Solon fit des réglements pour restreindre le luxe des funérailles, qui étoit ruineux. Les femmes n'accompagneront pas les défunts à la sépulture, qu'elles n'aient au moins trente ans ; elles ne s'égratigneront point le visage, excepté pour leurs parents. On pourra désormais faire des testaments ; mais ceux qui sont adoptés ne disposeront pas des biens appartenant à la famille où ils ont été incorporés.

Défense sévère de dire des choses choquantes dans les temples, dans les lieux où se rend la justice, et dans les théâtres pendant les jeux, de peur que le recueillement, le respect dû à la joie publique et aux lois, ne soient altérés. Les femmes ne voyageront pas la nuit sans flambeau. Un fils ne sera pas obligé de nourrir son père, si son père ne lui a pas fait apprendre un métier. L'aréopage aura soin de s'informer des moyens dont chacun use pour subsister. Permis à tout homme d'intenter action contre un autre pour crime d'oisiveté : et celui qu'on trouvoit trois fois coupable étoit déclaré

infame. Un mari pouvoit tuer l'adultère, surpris dans le crime, et toutes parures étoient désormais interdites à la femme coupable ; il étoit permis de les lui arracher si elle enfreignoit la loi et d'employer même la violence pour la rappeler à son exécution.

Les lois, tant pour conserver sa propriété, que pour ne pas empiéter sur celle des autres, n'y point causer de dommage, étoient circonstanciées de manière à prévenir ou à réprimer toute infraction. Le dissipateur qui se trouve par sa faute hors d'état d'aider ses parents est déclaré incapable d'occuper aucune place. Comment celui qui n'a pas su gouverner son bien pourroit-il gouverner celui de l'état? Défense à ceux qui fréquentent les femmes de mauvaise vie de haranguer en public. Un homme sans pudeur pourroit-il prétendre à la confiance du peuple? Démosthène réclama avec force l'exécution de cette loi contre un orateur dont il craignoit l'éloquence.

Le tuteur ne pourra pas épouser la mère de son pupille. Le graveur ne pourra garder l'empreinte des cachets qu'il vend, afin qu'il ne puisse en contrefaire. Le voleur de jour sera livré à la justice ; celui de nuit, on peut le tuer en le poursuivant. Le vol dans le lycée, l'académie, et les ports, dont les effets sont censés confiés à la foi publique, étoit puni de mort. Un archonte, qui étoit le magistrat suprême, paroissant ivre en public, étoit puni de mort. A quelle fonction seroit-il propre après s'être rendu un objet de mépris? Un homme qui continuera de vivre avec sa femme surprise en adultère sera déclaré infame. Celui qui refuse d'aller à la guerre, qui déserte de l'armée, ou qui s'y conduit lâchement, ne portera ni couronne, ni guir-

lande, et ne pourra être admis en aucun lieu d'assemblée solennelle. Si un citoyen fait tort à un autre, tout Athénien peut l'attaquer et le traduire en justice, quand même l'homme lésé se seroit accommodé, et ne se plaindroit pas. Il y avoit peu de lois sur la religion; mais elles étoient sévères, et les magistrats s'engageoient par serment à les faire observer. On sait que les Athéniens, ainsi que tous les peuples de l'antiquité, n'entendoient point raillerie sur cet article. On n'établit aucune loi contre le parricide. « Un Athénien, disoit « Solon, seroit-il capable d'un pareil crime? »

Telle est l'esquisse des lois de Solon. Elles marquent un grand jugement et une grande connoissance des hommes. Cependant, interrogé sur ce qu'il en pensoit lui-même, il répondit: « Je ne me flatte pas d'avoir « donné aux Athéniens les meilleures lois possibles; « mais je leur ai donné les meilleures qu'ils étoient en « état de recevoir. » Il les fit ratifier pour cent ans par l'assemblée du peuple, acheta un vaisseau sous prétexte de commerce, obtint permission de s'absenter pour dix ans, et quitta Athènes.

Athènes.

Il y a peu de villes qui aient conservé des monuments aussi entiers de leur ancienne splendeur qu'en présente Athènes. Il est agréable pour les voyageurs, en se promenant entre ces restes augustes, de pouvoir se dire: Ce temple d'un si beau marbre, fait avec tant d'art, qui a résisté aux outrages du temps, est l'ouvrage de Périclès, et il fut dédié à Minerve, protectrice d'Athènes. Cet autre, voisin, aussi bien conservé, est celui de Neptune. Il semble encore voir les jeunes Athéniens accourir dans celui de Thésée, pour faire leurs exercices, et les esclaves y chercher un asile contre la

...auté de leurs maîtres. En admirant le Panthéon, ...regrette les deux chevaux, ouvrage de Praxitelle, ...i en ornoient l'entrée. Sous ces portiques, dont les ...ines inspirent encore le respect, les stoïciens, les ...adémiciens, les péripatéticiens, écoutoient les leçons ...s Aristote, des Zénon, des Socrate et des Platon. Ici ...émosthène découvroit, confondoit les projets de Phi...ppe contre la liberté. Là Alcibiade racontoit ses vic...ires; plus loin s'assembloit l'aréopage, qui les jugeoit ...ous.

On est étonné du grand nombre d'Athéniens qui ...oient employés dans l'administration et dans la po...ce. Tous étoient payés par le trésor public, mais pas ...ssez chèrement pour qu'ils pussent se passer d'un ...utre moyen de subsistance; de sorte qu'on est encore ...trouver quelle étoit la source de l'aisance des trois ...remières classes. Ce ne peut être l'agriculture, car le ...ol de l'Attique étoit ingrat, et pouvoit tout au plus ...ournir aux besoins et non aux richesses, à moins qu'ils ...e prissent des domaines sur les pays conquis dans ...eur voisinage, comme font les Vénitiens dans la Terre ...erme. Leurs richesses étoient donc principalement le ...ruit des contributions, du butin et du commerce. ...insi on ne doit plus être surpris qu'ils fussent presque ...oujours en guerre. Solon ne toucha point à cet article; ...ans ses lois, on n'en voit aucune qui prescrive la ...ustice qu'on doit aux étrangers, et les motifs qui doi...ent autoriser ou défendre la guerre.

Quand il revint de ses voyages, il trouva l'édifice ...u'il avoit pris tant de peine à bâtir chancelant et prêt ...s'écrouler. Les anciennes factions avoient ranimé leurs ...ureurs; toutes lui firent la cour, affectèrent de lui

témoigner le plus grand respect, le conjurant de reprendre son autorité et d'apaiser les troubles. Il refusa cette commission, alléguant son grand âge. Cependant il vit les chefs, et les conjura dans les termes les plus pathétiques de ne pas porter un coup mortel à leur mère commune, mais de préférer l'avantage public à leur intérêt particulier.

Pisistrate.

Ap. D. 2439.
Av. J. C. 559.

De tous ces ambitieux perturbateurs, Pisistrate étoit celui qui paroissoit le plus touché des discours de Solon. Ils étoient parents et intimes amis, et avoient plusieurs traits de conformité dans leur caractère. Pisistrate étoit poli, affable, généreux, et sur-tout très populaire, caressant la multitude, et flattant ses passions. Il se montroit zélé défenseur de l'égalité entre les citoyens, se déclaroit contre toute innovation, et mettoit beaucoup de douceur et de modération dans sa conduite. Solon démêla le but de ses artifices; cependant il ne voulut pas rompre avec lui, espérant de le ramener. « A votre ambition près, lui disoit-il quelquefois, vous « êtes le meilleur citoyen d'Athènes. » Quand Solon vit que ses discours ne faisoient aucune impression sur Pisistrate, il les tint à d'autres Athéniens, afin qu'on fût en garde contre cet ambitieux, et que ses bonnes qualités ne devinssent pas funestes à sa patrie.

Dans ce temps parut Thespis, qu'on croit l'inventeur de la tragédie. Les citoyens se rendoient en foule à son spectacle grossier. Le théâtre est toujours utile aux factions. Solon y alla comme les autres. En sortant il dit à Thespis: « N'avez-vous pas de honte de débiter tant « de mensonges? — Quel mal, dit Thespis? ne sait-on « pas que ce sont des fictions poétiques et que c'est un « jeu? — Oui, repartit Solon en donnant un grand

« coup de son bâton contre terre; mais, si nous souf-
« frons ce jeu, il passera bientôt dans nos affaires les
« plus sérieuses. »

Ce que Solon avoit prévu de Pisistrate ne manqua pas d'arriver. Ce rusé politique, remarquant l'affection que le peuple lui portoit, résolut d'en profiter pour se mettre sur le trône. Il se sauva un jour dans la place où le peuple étoit assemblé, comme s'il étoit poursuivi, et montra quelques légères blessures qu'il disoit lui avoir été faites, mais qu'il s'étoit faites lui-même. Il demanda des gardes. Solon s'y opposa et remontra vivement à ses crédules compatriotes le danger d'acquiescer à une pareille demande. Pisistrate parla ensuite; son discours fut reçu avec de grands applaudissements. Solon se contenta de dire : « Rien de plus « doux que ses paroles. » Le peuple s'échauffoit. Les riches, qui voyoient bien la tournure que l'affaire alloit prendre, ne disoient rien. Solon se retira.

Aussitôt qu'il fut sorti, on accorda quatre cents hommes de garde à Pisistrate. Il ne tarda pas à s'en servir pour s'emparer de la souveraineté. Voici la ruse qu'il employa. Il indiqua une assemblée, et invita le peuple à y venir avec ses armes. Quand l'assemblée fut formée, il se mit à haranguer à voix basse. Le peuple se plaignit de ne pas l'entendre. *C'est*, dit-il, *le bruit des armes qui en empêche.* Il les pria de les déposer dans un temple voisin. Quand elles y furent, ses gardes s'en emparèrent, et il se fit déclarer roi. Solon, dans cette occasion, fit encore de la résistance, assez même pour que Pisistrate en marquât de l'étonnement. « Qui « vous a inspiré tant de hardiesse, dit-il à Solon? — « Ma vieillesse, répondit-il. »

Du reste, la conduite que tinrent à l'égard l'un de l'autre Pisistrate et Solon fut d'une rare modération. A la vérité, celui-ci quitta Athènes, mais Pisistrate tenta l'impossible pour le faire revenir. Il tâcha de se justifier auprès d'un homme qu'il estimoit, lui représenta que, loin de détruire ses lois, il se faisoit un devoir de les soutenir. Il l'engagea avec tendresse à venir finir ses jours dans sa patrie. « Revenez, Solon ne « souffrira jamais aucun dommage de la part de Pi- « sistrate, je n'ai pas besoin d'en faire serment. Mes « ennemis les plus déclarés n'oseroient inspirer des « défiances de moi à cet égard. Si vous voulez être du « nombre de mes amis, vous serez le premier. Si vous « êtes déterminé à n'avoir aucune liaison avec moi, « vivez à Athènes comme vous le jugerez à propos, et « que je ne sois pas cause que notre pays ait le mal- « heur de ne vous pas posséder. » La réponse de Solon n'est pas moins affectueuse. Le mot de tyran qui s'y trouve ne doit point choquer. C'étoit le nom qu'on donnoit aux rois, sans prétendre les insulter, car le mot grec *tyrannos* signifie simplement celui qui gouverne. « Je suis bien persuadé, dit-il, que vous ne me « ferez aucun mal. Avant que vous ne fussiez tyran « j'étois votre ami, et je ne suis pas plus votre ennemi « que tout autre Athénien qui désapprouve votre ty- « rannie. Que le peuple décide quel est le meilleur « gouvernement, du vôtre ou de la démocratie que j'ai « établie. Pour moi, je vous déclare le meilleur des « tyrans. » Il s'excuse ensuite de revenir, sur ce que son retour pourroit faire croire qu'il approuve les desseins de Pisistrate. En effet, il mourut dans l'exil qu'il s'étoit choisi, et Athènes lui éleva des statues. On a en-

core des lettres tout entières de Solon et de Pisistrate. Les égards réciproques qu'on y remarque devroient servir de régle à ceux qui, dans les temps de troubles, pensent différemment les uns des autres, et sur-tout aux chefs; mais ces deux personnages avoient de la probité, et ils s'estimoient l'un l'autre.

Pisistrate, qui avoit trompé le peuple pour en devenir le maître, en fut abandonné quand il se présenta une faction plus puissante. Les Athéniens souffrirent même, quand il eut été obligé de fuir, que ses biens fussent mis en vente. Personne à la vérité n'en acheta, de crainte du retour de Pisistrate, et cette conduite fut sage : car Pisistrate, s'étant, par un mariage, réuni à la faction qui l'avoit expulsé, se vit en état de recouvrer la souveraineté. La chose ne fut pas difficile, quand, n'ayant plus d'ennemis parmi les grands, il n'eut que la crédulité du peuple à surprendre. Alors ses émissaires sément par la ville le bruit que Minerve elle-même doit ramener Pisistrate dans la citadelle. En effet, le lendemain paroît sur un char triomphal une fille d'une taille plus élevée qu'il n'est ordinaire à son sexe. Elle avoit tous les attributs de la déesse, et elle traverse ainsi la ville, menant Pisistrate à côté d'elle. Le peuple adora, s'étonna d'une telle aventure, et ne s'avisa pas de former aucun doute. La prétendue déesse étoit une fille sans naissance et sans fortune, mais belle, qu'on avoit instruite pour ce rôle, et qui, pour l'avoir bien joué, fut mariée à Hipparque, fils de celui qu'on venoit de replacer sur le trône.

Le triomphe de Pisistrate ne fut pas de longue durée. Une faction le força encore de quitter la ville et d'abandonner le souverain pouvoir. Il y étoit parvenu deux

fois en recourant à la ruse, la troisième il recourut à la force ouverte. Ses amis lui fournirent des troupes; un parti ménagé dans la ville le seconda. Il surprit les Athéniens, qui faisoient la guerre assez négligemment et sans effusion de sang. Il rentra dans la ville en se faisant précéder d'une amnistie. Alors à sa douceur ancienne il méla de la rigueur. Quelques uns des démocrates les plus obstinés furent bannis. Comme il savoit par expérience que ce sont l'oisiveté, la communication, les assemblées, qui engendrent et nourrissent les factions, il donna de l'occupation aux Athéniens, en renvoya le plus grand nombre qu'il put de la ville à la campagne, et, par d'autres moyens qui joignoient l'utilité à la douceur, il se procura, le reste de sa vie, un régne tranquille.

Les Athéniens payoient la dîme de leurs revenus. Quoique cet impôt fût employé au service de l'état, Pisistrate, qui le faisoit payer, en avoit tout l'odieux. Un jour, en se promenant dans la campagne, il aperçoit un vieillard qui se traînoit dans un endroit pierreux, d'où il arrachoit quelque chose. « Que vous pro« duit votre travail? demanda Pisistrate. — Des peines « et quelques plantes de sauge sauvage : encore faut-il « en donner la dixième partie à Pisistrate. » Le lendemain il fit venir le vieillard en sa présence, et l'exempta de toute taxe pour toujours.

Il se trouva une fois embarrassé à l'égard de jeunes insolents ivres, qui, ayant rencontré sa femme dans les rues, lui avoient manqué de respect d'une manière très grossière. Ils vinrent le lendemain se jeter aux pieds de Pisistrate et lui demander grace. Il étoit dangereux, pour l'exemple, de ne les pas punir. Il les

écouta avec bonté, et leur dit : « Je vous conseille de « vous conduire plus modestement à l'avenir ; mais pour « ma femme, elle ne sortit pas hier de tout le jour. » S'il vouloit bien pallier les fautes des autres, il savoit adroitement faire excuser les siennes. Il avoit choqué quelques uns des principaux d'Athènes, qui s'étoient retirés à la citadelle fort piqués. Le lendemain, il va les trouver avec une valise sur le dos. « Que veut dire « cela ? lui demandent-ils. — Rien autre chose, sinon « que je voudrois ou vous emmener avec moi à Athènes, « ou rester ici avec vous. Si vous restez, voilà mon ba- « gage. » Ils revinrent avec lui.

Il laissa sa puissance à ses deux fils, Hipparque et Hippias. On ne sait s'ils en jouirent ensemble. Le parti contraire conjura leur mort. Hipparque seul succomba. C'étoit un homme doux, et dont la conduite retraçoit les vertus de son père. Hippias, qui jusqu'alors avoit montré les mêmes qualités, irrité de la mort de son frère, devint féroce et même cruel. Il fit appliquer à la torture Aristogiton, un des principaux conjurés. Le malheureux, comme s'il n'eût pu résister à la douleur, nomma un grand nombre de personnes attachées au prince tyran, et ses meilleurs amis. Sans autre examen ils furent exécutés. Quand il l'eut ainsi privé de ses amis : « A présent, lui dit Aristogiton, je ne con- « nois plus personne digne de mort que toi-même. » Dans la même occasion, une courtisane, nommée Leæna, craignant de succomber à la force des tourments et de déclarer son amant, se coupa la langue avec les dents, et la cracha au visage d'Hippias.

Ces cruautés révoltèrent les Athéniens contre lui. Ils le chassèrent, et lui jurèrent une haine éternelle, à lui

et à sa famille. De son côté, Hippias mit tout en œuvre pour leur susciter des ennemis. Il y avoit déja un germe de rivalité entre Athènes et Lacédémone ; cette rivalité Hippias essaya de la tourner en animosité. Les Lacédémoniens prétendoient que les Athéniens ne devoient pas reprendre la démocratie, parceque le gouvernement, étant tumultueux et variable, n'inspiroit aucune confiance à leurs alliés, et que désormais on ne pourroit traiter avec eux. Les Athéniens trouvèrent très mauvais qu'on voulût leur donner des lois. Cependant ils vinrent à bout de faire rougir Lacédémone de la protection qu'elle accordoit à Hippias, et celui-ci, obligé de se retirer à la cour de Darius, fils d'Hystaspe, tâcha de susciter des ennemis à la ville d'Athènes. Enfin, quelques années après, les Perses, commandés par Datys et Artaphernes, débarquèrent dans l'Attique, près de Marathon ; Hippias étoit dans leur armée. Les Athéniens et les Perses en vinrent aux mains.

Marathon. Dans cette journée commandoit Miltiade, secondé par Aristide, tous deux recommandables par leurs grandes qualités, et par les services rendus à la république, et qui tous deux furent mal récompensés de leurs services. Les chefs agitèrent d'abord la question, s'ils devoient attaquer les Perses, ou les attendre. Miltiade fut pour l'attaque, et son avis prévalut. Ils commandoient alternativement. C'étoit le jour d'Aristide. Il remit généreusement le commandement à Miltiade, et ne se réserva que l'honneur de donner l'exemple aux autres. L'audace des Athéniens, qui, en si petit nombre, osoient attaquer une armée formidable, étonna les Perses, et les ébranla. La fière contenance de leurs ennemis, leur discipline, leur fermeté décidèrent la

victoire. On cite cette action remarquable d'un Athénien, nommé Cynégyre. Au moment où les Perses commençoient à se débander, il aperçut un de leurs vaisseaux chargé de fuyards, qui cherchoit à quitter le rivage. Cynégyre veut l'arrêter de la main droite, elle est abattue d'un coup de hache; il y porte la gauche, elle est coupée aussi: alors il saisit avec les dents la galère, et se fait tuer sans vouloir lâcher prise.

Les Perses s'embarquoient précipitamment pour aller surprendre Athènes, dont toutes les forces avoient été envoyées à l'armée; mais Miltiade, qui s'aperçut de leur dessein, força la marche, et arriva assez à temps pour sauver la ville. On érigea sur le champ de bataille des arcs de triomphe à la gloire des vainqueurs. Athéniens, alliés, esclaves même, qui s'étoient fait une patrie de celle de leurs maîtres, et avoient donné leur vie pour elle, eurent chacun leur monument distinct. Cette victoire fut représentée sur les murs des portiques d'Athènes, et Miltiade eut pour récompense d'y voir son nom inscrit.

Il profita du moment de faveur populaire que lui procuroit sa victoire pour demander qu'on lui donnât une flotte qu'il destinoit à une expédition secrète. L'entreprise, disoit-il, devoit procurer de grandes richesses. On ne s'informa pas si elle étoit injuste. Miltiade la dirigea contre l'île de Paros; mais les Pariens se défendirent vaillamment. Il fut dangereusement blessé, et ramena tristement les débris de la flotte athénienne dans ses ports. On l'attaqua en justice, comme ayant abusé de la confiance de la république, pour l'engager dans une entreprise peu honorable et ruineuse; reproche qu'on auroit pu faire aux Athéniens eux-mêmes,

puisqu'ils auroient dû examiner auparavant. A cette imputation on joignit celle d'avoir sacrifié l'intérêt de la république à son intérêt personnel, et de n'avoir attaqué les Pariens que pour se venger d'une injure qu'il prétendoit en avoir reçue. Les esprits s'échauffèrent tellement, qu'on ne voulut pas lui accorder le temps de guérir sa blessure pour se défendre lui-même. On lui donna un avocat. L'affaire fut plaidée avec une grande solennité devant le peuple, qui condamna Miltiade à être précipité du Barathre ; mais cette peine capitale fut commuée en une amende équivalente aux frais de l'armement. Il se trouva hors d'état de la payer. On le mit en prison, où ce grand homme languit quelque temps et mourut.

Aristide. Thémistocle.

Le peuple, content de ce qu'on lui laissoit exercer quelques actes de souveraineté, ne songeoit pas qu'il étoit le jouet des factieux et l'instrument de leurs passions. Il y avoit toujours deux partis dans la ville, l'un pour le gouvernement aristocratique, l'autre pour le gouvernement démocratique. Le premier s'autorisoit de la probité d'Aristide, le second s'appuyoit sur l'habileté de Thémistocle.

Ces deux hommes avoient été élevés ensemble, et dès leur plus tendre jeunesse il avoit régné entre eux une émulation qui mettoit une opposition perpétuelle dans leurs sentiments. Cette disposition à se contrarier ne fit qu'augmenter avec l'âge. Si l'un faisoit une proposition, l'autre étoit toujours prêt à le contredire. Ce penchant se manifestoit sur-tout dans les affaires publiques. Comme ils aimoient l'un et l'autre leur patrie, ils ne pouvoient s'empêcher de sentir le danger d'une pareille conduite, et un jour, en sortant de l'assemblée

du peuple, il échappa à Aristide de dire : « Il n'y a point de salut pour les Athéniens, à moins qu'ils ne nous fassent jeter tous deux dans le Barathre. » C'étoit le lieu où l'on précipitoit les coupables condamnés à mort.

Aristide étoit d'un caractère ferme, inflexible, pour peu que la justice y fût intéressée, ne connoissant en ce cas ni parenté, ni amitié, incapable de se prêter à aucune complaisance : ce qui lui avoit acquis le surnom de Juste. Thémistocle admettoit des égards et des ménagements. « A Dieu ne plaise, disoit-il, que je sois assis sur un tribunal où mes parents et mes amis n'auroient pas plus de crédit que les étrangers ! » Il étoit naturellement impétueux, subtil, hardi, et propre à prendre toutes sortes de formes pour arriver à son but. Aristide au contraire ne connoissoit que le droit chemin sans aucuns détours. Il étoit d'une des premières familles d'Athènes, sans mélange de sang étranger, et faisoit un cas particulier des lois de Lycurgue, dont la rigidité s'accordoit avec son caractère ; à force de méditer sur les principes de ce législateur, il devint grand partisan de l'aristocratie. Thémistocle embrassa le parti contraire, et se déclara pour ceuli du peuple, auquel il tenoit par sa mère, qui n'étoit pas d'une naissance fort distinguée.

Dans l'intervalle du repos qu'eurent les Athéniens après la victoire de Marathon, les querelles sur le gouvernement recommencèrent. Thémistocle se trouvoit toujours Aristide en tête, et étoit arrêté à chaque pas dans son projet de dominer par l'influence du peuple. L'ostracisme lui donna le moyen de se délivrer de ce rival incommode. *Ostracisme.*

L'ostracisme bannissoit pour dix ans ceux qui avoient des qualités assez distinguées pour mettre en danger la liberté publique. Ainsi c'étoit la punition du mérite, inventée, à ce que croyoit le peuple, pour diminuer le trop grand pouvoir de quelques particuliers; mais en effet c'étoit un moyen sûr à un factieux adroit d'écarter un homme sage et ferme qui pouvoit nuire à ses pernicieux desseins.

Voici comme l'ostracisme se pratiquoit. Chaque citoyen écrivoit sur une coquille le nom de celui qu'il vouloit bannir. On comptoit les votants. S'il y en avoit moins de six mille, l'ostracisme n'avoit pas lieu; mais si le nombre des voix alloit au-delà, celui qu'elles condamnoient devoit quitter le pays pour dix ans, avec permission cependant de disposer de ses biens comme il l'entendoit.

Thémistocle vint à bout de son dessein, en semant le bruit qu'Aristide, se parant du nom de juste, et affectant de se faire choisir arbitre dans la plupart des différents, s'étoit insensiblement formé une monarchie, quoique sans gardes ni aucun appareil de souveraineté. « Car, disoient les émissaires, qu'est-ce qui « constitue le tyran? sinon de prescrire des lois. » Les esprits étant bien préparés par ce sophisme, dans le temps qu'on s'y attendoit le moins, le peuple et les gens de la campagne se répandent dans la place, et demandent l'ostracisme. On est forcé d'y procéder. Un paysan d'un des bourgs de l'Attique, qui ne savoit pas écrire, apporte sa coquille à Aristide, et le prie d'y mettre le nom d'Aristide. « Aristide, s'écrie-t-il: eh! « qu'avez-vous à lui reprocher, vous a-t-il fait du tort? « — Du tort, à moi, reprend le paysan, je ne le con-

nois seulement pas ; mais je suis fatigué et blessé de l'entendre par-tout appeler le juste. » Aristide prit n souriant la coquille, et écrivit son nom. Quand les agistrats lui signifièrent l'arrêt, il se retira modeste-ent, et levant les yeux au ciel, il dit : « Je prie les dieux que les Athéniens ne voient jamais le jour qui les obligera de se souvenir d'Aristide. » Il est à re-arquer que l'ostracisme a cessé à Athènes à l'occasion d'un malhonnête homme qui, dans la suite, fut con-damné (*Hyperbolus.*) On regarda cette espèce de puni-tion comme souillée et déshonorée, et on ne s'en servit plus.

Quatre ans ne se passèrent pas sans que l'espèce de ophétie d'Aristide s'accomplit. Les Perses prépa-roient une invasion formidable en Grèce, destinée prin-cipalement contre la république d'Athènes. Thémistocle, qui s'y étoit enfin rendu maître, mais cependant tou-jours obligé à des ménagements à l'égard du peuple, consulta l'oracle, quoique vraisemblablement il sût bien le parti qu'il avoit à prendre. L'oracle répondit que l'état ne seroit sauvé que par des remparts de bois. Ce que cette réponse avoit d'obscur, Thémistocle l'ex-pliqua, et fit entendre aux Athéniens qu'il n'y avoit pas d'autre ressource que d'abandonner leur ville, de monter sur la flotte qu'il avoit préparée d'avance, et d'aller combattre celle des Perses, avant que la multi-tude que la flotte persane devoit vomir sur la Grèce ne l'eût inondée.

Abandonner la ville, ses maisons, ses temples, les tombeaux de ses ancêtres, quelle dure extrémité ! et que deviendront les femmes et les enfants ? L'orateur, qui s'efforçoit d'un ton pathétique de faire valoir ces

raisons pour empêcher le décret, fut lapidé au milieu de sa harangue. Les femmes, afin qu'on ne les crût pas moins déterminées que les hommes, lapidèrent sa femme. Comment d'ailleurs résister à l'explication de Thémistocle, lorsque les prêtres annoncèrent que le dragon sacré refusoit de manger, qu'il venoit de disparoître, que sans doute il fuyoit une ville qu'on devoit abandonner : la déesse elle-même l'avoit précédé. Des femmes l'assuroient ; elles l'avoient vue sortir. Le moyen après cela de rester. On distribua aux citoyens pauvres de l'argent pour faire leurs préparatifs, et comme il ne s'en trouvoit pas assez dans le trésor public, que les citoyens réélus ne se pressoient pas d'y suppléer, Thémistocle répandit le bruit que le bouclier de Minerve, sur lequel étoit gravée la tête de Méduse, avoit été volé. Il ordonna une visite dans toutes les maisons. Elle se fit sans obstacle ; le bouclier ne se trouva point ; mais en revanche on trouva beaucoup d'argent dont on gratifia les moins aisés.

Salamine. Dans cette extrême détresse, le peuple commença à
Ap. D. 2549. regretter Aristide. Thémistocle se fia assez à la vertu
Av. J. C. 479. de son rival pour le faire rappeler ainsi que les autres bannis. Aristide à son retour le traita civilement. Thémistocle en agit de même, et ils eurent assez de grandeur d'ame pour faire céder leur ressentiment à l'intérêt public.

Les flottes persane et grecque furent en vue près du Péloponèse, non loin de Salamine. A l'approche du danger qui menaçoit les Athéniens, le reste de la Grèce sentit enfin qu'elle couroit tout entière les mêmes dangers. Chacun s'empressa d'envoyer des secours. Les Lacédémoniens se distinguèrent, et le commande-

ment général fut déféré à Eurybiade, leur chef. Il n'étoit pas d'avis de combattre dans le détroit de Salamine. Thémistocle, qui avoit formé son plan, le soutint avec force, et peut-être trop de chaleur. Eurybiade lève sa canne. « Frappe, lui dit l'Athénien, mais écoute. » Cette modération désarma le Lacédémonien ; il adopta l'opinion de Thémistocle, et il fut décidé que la bataille se donneroit au détroit. Mais il se présentoit un autre embarras : les Péloponésiens ne vouloient pas d'une bataille si proche de leurs terres, et qui les exposoit à un ravage inévitable si l'on étoit battu. Ils s'y opposèrent, et firent la nuit leurs préparatifs pour quitter l'armée le lendemain. Thémistocle, alarmé d'une défection dont l'exemple pouvoit être contagieux, envoie, pendant les ténèbres, à l'armée persienne, un homme de confiance qui se dit transfuge. Il avertit le général persan qu'une partie des Grecs, trop certains d'être défaits, se disposent à se sauver, et que cette fuite, si les Perses ne l'empêchent, va les priver d'un butin sûr et considérable. Quand les Péloponésiens voulurent le lendemain mettre à la voile, ils trouvèrent les Perses préparés à leur fermer le passage. Ils furent donc obligés de rester et de prendre part au combat aussi bien que les autres Grecs.

Avant la bataille, Aristide, qui avoit examiné avec attention les actions et les mouvements de Thémistocle, alla le trouver. « Si nous sommes sages, lui dit-il, nous « renoncerons à nos dissentions, et nous combattrons « avec une noble émulation à qui servira mieux la « Grèce, vous en commandant et en faisant le devoir « d'un brave capitaine, et moi en vous obéissant, et « en vous aidant de ma personne et de mes conseils.

« Je vois que vous seul avez bien jugé, en conseillant « de combattre au plus tôt dans le détroit: nos alliés sont « d'un avis opposé; mais les ennemis mêmes semblent « fortifier le vôtre, en vous enveloppant de tous côtés « de leurs vaisseaux, de sorte que ceux même qui veu- « lent éviter une bataille seront obligés de combattre, « par l'impossibilité de s'enfuir. — J'ai honte, ô Aris- « tide, lui répondit Thémistocle, d'avoir été vaincu en « générosité. Je ferai tous mes efforts pour remporter « à mon tour quelque avantage sur vous, et pour éga- « ler, s'il est possible, par mes actions, la noble démar- « che que vous venez de faire. »

Il lui fit part ensuite du stratagême dont il s'étoit servi pour retenir les Péloponésiens, et Aristide l'ap- prouva.

L'événement de cette bataille, avantageux aux Grecs, les délivra du péril présent, et l'adresse de Thémistocle leur ôta, par un nouveau stratagême, la crainte des projets dangereux que Xerxès auroit pu former avec ce qui lui restoit de troupes. Il fit savoir secrétement à ce prince que les Grecs se préparoient à aller couper le pont qu'il avoit fait construire sur l'Hellespont. Aussitôt Xerxès prit la fuite, et sa grande armée se dispersa. La jalousie de gloire, l'amour- propre national, ne permirent pas aux Lacédémoniens d'être assez justes pour ne point accorder le prix de la valeur à Eurybiade, leur général; mais ils déférèrent à Thémistocle le prix de la sagesse par une couronne d'olivier. Ils lui firent présent d'un beau char, et le comblèrent de tous les honneurs qui pouvoient mar- quer leur estime. Il y eut une fête générale sur l'isthme du Péloponèse. Tous les capitaines s'y rendirent. L'a

les principaux motifs de l'assemblée étoit de marquer les deux d'entre tous les Grecs qui s'étoient le plus distingués à Salamine ; le choix dépendoit de leur témoignage. Ils écrivirent chacun deux noms dans un billet. Quand on les ouvrit, il se trouva que chacun s'étoit donné la première place, et que la seconde avoit été donnée à Thémistocle ; ce qui prouva que Thémistocle méritoit la première.

Pendant ces triomphes, Athènes éprouvoit le sort qui lui avoit été annoncé ; elle fut détruite. Les Perses la punirent des échecs qu'ils avoient essuyés, et auxquels ils croyoient que les Athéniens avoient la plus grande part. En effet, ils contribuèrent beaucoup à la victoire de Platée, où Aristide les commandoit. Leurs vaisseaux secondèrent aussi puissamment les efforts des autres Grecs à Micale, où la flotte persane fut presque détruite. La fureur et la vengeance ramenèrent encore une fois les Perses contre Athènes, qui commençoit à se relever, et ils s'efforcèrent d'en effacer jusques aux ruines.

Mais cette ville, renaissant de ses cendres, ne tarda pas à recouvrer sa force et sa splendeur. Les citoyens y ramenèrent leurs familles qu'ils avoient dispersées par toute la Grèce. Thémistocle répara les pertes du trésor public par un moyen peu délicat, mais dont les forts ne se font pas de scrupule contre les foibles. Il parcourut les îles et les côtes, et leva de fortes contributions de ceux qui n'avoient pas voulu prendre part à la guerre. Il leur fit payer cher la neutralité qu'ils avoient adoptée. Ces excursions renforcèrent la marine athénienne, au point que les Lacédémoniens en devinrent jaloux.

Non seulement Athènes se repeuploit et s'embel lissoit, mais elle se fortifioit de bons remparts. Un por sûr, capable de contenir une grande flotte, se creusoi au Pyrée, et se joignoit à la ville par des muraille Les Lacédémoniens virent bien que, s'ils laissoien achever ces ouvrages, c'en étoit fait de la dominatio qu'ils exerçoient sur la Grèce, et qu'elle passeroit au Athéniens. Ils envoyèrent des députés chargés de les in terrompre dans leurs travaux. Sans parler de leur in térêt particulier, ils alléguèrent l'intérêt général. « S « vous rendez, dirent-ils, Athènes une place forte, « vous l'avantagez d'un bon et vaste port, les Perses « s'ils viennent à la prendre, s'y cantonneront, comm « dans un fort inexpugnable, et de là donneront la lo « à toute la Grèce. » Ils prièrent donc les Athéniens d cesser cette préjudiciable entreprise. Après les avoi priés en vain, ils insistèrent; après avoir insisté, il ordonnèrent. Les Athéniens vouloient opposer la fiert à l'insolence, et rompre plutôt que de plier. Thémis tocle représenta que le moment n'étoit pas favorabl pour parler avec hauteur, que ce seroit peut-être ex citer les Lacédémoniens à un effort violent, dont l'événe ment seroit de détruire ce qui étoit commencé; qu valoit mieux mettre l'affaire en négociation, et il s'offri pour la conduire.

Il part avec les députés lacédémoniens, prend chemin le plus long, et les amuse en route. Cependan malgré ses lenteurs, il arrive avant ses collègues d'am bassade. On veut à Sparte entamer l'affaire; mais il re présente qu'il ne peut traiter sans l'autorisation et présence de ceux qu'on lui a adjoints. Pendant qu les attendoit, les Athéniens travailloient jour et nuit

fortifier leur ville; tous les citoyens y mettoient la main, et s'y employoient avec la plus grande ardeur. Les collégues arrivent enfin, et avec eux la nouvelle que les ouvrages sont presque achevés. On en fait reproche à Thémistocle; il ne peut le croire, et se tient sur la négative. Forcé de céder aux preuves qu'on lui donne, il doute encore, et dit que la chose vaut bien la peine qu'on s'en assure positivement, qu'il faut envoyer des commissaires sur les lieux. En arrivant ils reconnurent combien on avoit abusé de la bonne foi des Lacédémoniens. Ils voulurent partir. Thémistocle avoit prévenu ses compatriotes de la conduite qu'ils devoient tenir avec eux. Ils furent retenus, et on ne les relâcha que quand Thémistocle fut de retour. Lorsqu'on lui parloit de cette supercherie, accompagnée de tant de mensonges, il répondoit: « C'est pour le bien de la patrie, il n'y a rien qu'on ne doive faire « pour elle. »

Aristide, malgré son dévouement, ne se seroit pas permis des procédés pareils, quand même Athènes auroit dû en retirer les plus grands avantages. Il le fit bien voir dans l'occasion suivante. Thémistocle, toujours ardent pour l'augmentation du pouvoir et des richesses des Athéniens, avoit conçu le projet de les rendre maitres de la mer, et par-là seuls possesseurs des trésors du commerce. Pour cela il imagina de brûler les vaisseaux des autres états, et il en avoit les moyens. Il se présente au peuple, et annonce une entreprise extrêmement utile, mais qui exige le secret, et demande qu'on l'autorise à l'exécuter. L'assemblée répond qu'il peut la communiquer à Aristide, et que, s'il l'approuve, elle sera exécutée. Aristide écoute, et

dit à l'assemblée : « Ce que Thémistocle propose est la « chose la plus avantageuse aux Athéniens, mais aussi « la plus injuste. » A ces mots, le peuple rejette le projet. Sans doute il se souvint d'avoir été trop favorable à une proposition de Miltiade, semblable à celle-ci. Il est beau de voir tout un peuple se repentir d'avoir été injuste.

La guerre dont les Grecs étoient toujours menacés de la part des Perses fit prendre la résolution d'entretenir, à frais communs, un corps d'armée toujours prêt à se porter d'abord au danger le plus pressant. Mais comment déterminer ce que chaque état fourniroit de troupes et d'argent ? Les Grecs jetèrent unanimement les yeux sur Aristide pour faire cette répartition ; il s'en acquitta avec une équité qui contenta tous les intéressés. Sa fidélité inviolable dans la garde et la distribution des deniers lui mérita les louanges de toute la Gréce. Thémistocle, impatienté de ces éloges dont au fond il étoit jaloux, dit un jour : « Eh « bien ! c'est le mérite d'un coffre-fort. — C'en est un « du moins, lui dit Aristide en une autre occasion, « d'avoir les mains nettes, et de n'être pas esclave de « l'argent. »

Ainsi ces deux hommes, si estimables d'ailleurs, ne pouvoient se refuser la petite satisfaction de se piquer. Thémistocle commandoit alors dans Athènes ; il y faisoit régner la démocratie, qui lui concilioit l'amour du peuple. Malgré Aristide, il avoit obtenu que les archontes, ces premiers magistrats de la république, qui n'étoient autrefois choisis qu'entre les premiers citoyens, pussent être pris désormais indistinctement dans les différentes classes du peuple. Aristide souffrit

patiemment ce triomphe de son rival, et ce fut le dernier.

Les Lacédémoniens ne pardonnoient pas à Thémistocle de les avoir joués dans l'affaire des fortifications d'Athènes. D'autres occasions dans lesquelles il s'étoit avec raison opposé à leurs entreprises injustes, et où il les avoit fait succomber, leur persuadèrent qu'ils avoient en lui un ennemi dont ils ne pourroient se débarrasser qu'en le perdant. Ils intriguèrent si bien à Athènes, suscitèrent tant de plaintes contre lui, gagnèrent tant de gens, que ce même peuple dont il étoit l'idole, non seulement l'abandonna, mais encore le bannit par l'ostracisme. Il se retira à la cour d'Admète, roi des Molosses. Les Lacédémoniens l'y poursuivirent. Ce roi, trop peu puissant pour le défendre, lui donna de l'argent pour se sauver en Asie. Il se réfugia chez les Perses, auxquels il avoit causé tant de mal: ils le reçurent bien. Le roi lui donna une femme persane, des terres, de grands priviléges pour lui et ses descendants. Ils en jouissoient encore cinq cents ans après. Aristide, loin de triompher du malheur de son rival, refusa de se joindre à ses ennemis. Il s'opposa à la peine de mort qu'ils vouloient faire porter contre Thémistocle, et n'en parla jamais qu'avec égards et ménagements.

Il avoit formé, pour le lui opposer, un jeune homme nommé Cimon, fils de Miltiade, le vainqueur de Marathon. Digne d'un tel père, Cimon l'égala par la fermeté du courage; mais il fut plus heureux. On le compara à Thémistocle pour la force du jugement, et à Aristide pour la probité. Cimon fit ses premières armes à Salamine, et ne tarda pas à être chargé du commandement

Cimon et Périclès.

en chef. Sous ses ordres, les Athéniens ne connurent jamais que la victoire. Il en remporta deux dans le même jour contre les Perses, l'une sur mer, près l'embouchure du fleuve Eurymédon; l'autre sur terre, où il poursuivit les soldats de la flotte qui s'étoient joints à ceux du camp. Il les défit entièrement, et fit, tant dans les vaisseaux qu'à terre, un butin immense. Avec quatre vaisseaux il attaqua une flotte et la battit, se rendit maître de la Chersonèse, et s'empara des mines d'or de Thrace, qui étoient le but principal de son expédition. Il rapporta des sommes prodigieuses au trésor public, et ne s'oublia pas lui-même. Ses richesses lui procurèrent le moyen de satisfaire le goût de générosité qui lui étoit naturel. Il donnoit libéralement, prévenoit même la demande. Jamais un citoyen pauvre ne sortit mécontent d'auprès de lui; sa familiarité étoit sans bassesse, et sa réserve sans hauteur.

Dans le même temps paroissoit sur la scène publique un homme dont le caractère contrastoit en plusieurs points avec celui de Cimon; Périclès, descendant de ceux qui avoient chassé les Pisistratides. Cet avantage lui donnoit déja un degré de faveur auprès du peuple; au lieu que la franchise de Cimon, qui ne cachoit pas son penchant pour l'aristocratie, lui faisoit tort auprès de la multitude, et rendoit même sa générosité suspecte. Cimon aimoit à paroître, portoit sur son visage un air de sérénité, et avoit dans ses manières une affabilité qui charmoit. Périclès ne se montroit que rarement, et comme s'il y eût été forcé par le devoir de ses emplois. On ne lui voyoit jamais que la gravité d'un magistrat sévère ou d'un juge. Il cachoit même son talent pour l'éloquence, qu'il possédoit au souve-

ain degré, de peur d'éveiller la jalousie. S'il avoit pu, auroit changé sa physionomie, qui tenoit un peu de elle de Pisistrate, parcequ'il s'étoit aperçu que cette essemblance étoit remarquée, et que les zélateurs de a démocratie en tiroient des inductions fâcheuses; tant es républicains sont ombrageux.

Une lutte s'établit entre les deux rivaux, chefs de eux factions qui n'avoient, prétendoient-elles, que l'intérêt public en vue. Si vous laissez aux grands, disoient es zélés démocrates, les dignités militaires et civiles, es charges judiciaires, les emplois lucratifs, le peuple era traité en esclave, et écrasé d'impôts pour nourrir le faste des riches. Ceux-ci, défendant les prérogatives dont ils jouissoient, répliquoient: Le peuple, occupé de ses travaux journaliers, ne peut acquérir les qualités nécessaires pour commander, pour juger; et souvent ses besoins l'empêcheroient de manier avec intégrité les deniers de la république. C'est donc pour son propre intérêt qu'il faut lui ôter les moyens de se procurer des pouvoirs qui deviendroient dangereux pour lui-même. En conséquence, on combinoit les formes d'élection, les manières de prendre les suffrages, les prohibitions, les exclusions, en un mot, tout ce qui pouvoit donner au peuple plus ou moins de prépondérance dans les élections : c'étoit là le grand art du gouvernement. Dans cette vue, les chefs s'entouroient d'émissaires qui se répandoient dans la place publique, pour diriger les vœux et le choix du peuple.

Périclès avoit une grande habileté dans ce genre de manége. Il se présentoit toujours seul, mais il avoit une foule de partisans actifs et bien instruits qui agitoient le peuple dans le sens nécessaire à la réussite de

ses projets. Quand il montoit à la tribune, c'étoit avec un air de timidité, de circonspection, on pourroit dire d'hypocrisie. « Plaise aux dieux, disoit-il, qu'il ne m'é-
« chappe rien qui puisse compromettre les intérêts du
« peuple ! » Il parloit, et disparoissoit. Malgré ces artifices, le parti des grands l'emportoit, parceque Cimon, étant plus riche, pouvoit donner davantage. Périclès trouva le moyen de réparer cette inégalité, en distribuant l'argent du public. Ainsi il gagnoit le peuple à ses propres dépens; conduite que les politiques habiles ont imitée depuis.

La victoire balança quelque temps entre les deux partis. Enfin elle se décida par une accusation publique contre Cimon. On lui reprochoit d'avoir reçu des présents des Macédoniens pour ne pas entrer chez eux quand il eut enlevé aux Perses les mines d'or de Thrace. « Je ne l'ai pas fait, répondit fièrement Cimon,
« parceque je ne suis pas l'ennemi du genre humain.
» J'ai respecté une nation distinguée par sa justice, et
« dont les bienfaits, dignes de reconnoissance, ont été
« utiles à mon armée et à moi pendant que j'étois sur
« ses frontières. Si mes concitoyens regardent ce que
« m'objectent mes ennemis comme un crime, je subirai
« leur jugement, sans néanmoins concevoir en quoi j'ai
« failli. » On savoit si bien que cette accusation étoit provoquée et dirigée par Périclès, que ce fut à lui qu'on s'adressa pour en suspendre les effets. Il étoit au nombre des accusateurs nommés par le peuple, et peut-être le plus redoutable. Elpinice, sœur de l'accusé, alla le solliciter en faveur de son frère. Il la reçut avec un sourire moins désobligeant que la réponse : « Vous n'êtes
« point assez jeune, lui dit-il, madame, pour être em-

ployée avec succès dans de pareilles affaires. » On prétend que cette réponse peu galante cachoit l'impression que la solliciteuse avoit faite sur lui ; impression dont on crut remarquer les effets par la suite.

Dans le cours du procès, Périclès ne parla qu'une fois, et avec les plus grands égards pour Cimon. Il passa si légèrement sur l'affaire, qu'il sembloit ne le pas croire coupable. Il comptoit sans doute sur des orateurs moins complaisants, et il ne se trompa point. Cimon fut banni par l'ostracisme. Les lois de ce bannissement étoient si sévères, que, dans une guerre contre les Lacédémoniens, Cimon ne put obtenir la permission de combattre. Il se présenta à sa tribu, et demanda à être reçu dans les rangs comme simple soldat. On le refusa. Ses amis le prièrent du moins de leur laisser ses armes, comme un gage de la victoire. Mais ce gage n'opéra point. Les Athéniens furent battus, et tous les braves amis de Cimon périrent courageusement sur le champ de bataille. Ils regrettèrent Cimon, et Périclès le laissa rappeler. On croit qu'il y eut entre eux une convention dont Elpinice fut médiatrice ; savoir, que Cimon ne se mêleroit pas des affaires, mais que Périclès lui laisseroit commander les armées.

Ces belles armées, toujours victorieuses sous Cimon, Ap. D. 3550.
étoient son ouvrage. On a vu que les états de la Grèce Av. J.-C. 444.
avoient pris, du temps d'Aristide, l'engagement de fournir de l'argent et des soldats pour un corps d'armée qui seroit toujours subsistant. Insensiblement ce zèle se refroidit. Les corps de plusieurs cantons ne se recrutoient plus. Les Athéniens vouloient les forcer à envoyer leurs contingents d'hommes. Mais Cimon opina à recevoir plutôt de l'argent. « C'est le moyen, dit-il,

« de les désaccoutumer de la guerre ; et avec cet argent « nous léverons des soldats qui ne dépendront que de « nous. » On prétend que, sûr d'une armée bien soldée, et qui ne dépendroit pas de l'inconstance de la populace athénienne, il conçut un projet qui paroîtroit insensé, si Alexandre ne l'avoit pas réalisé : c'étoit de porter la guerre en Perse, dans l'intention de ne point poser les armes qu'il n'eût conquis l'empire. Comme il connoissoit les Athéniens très avides de butin, il commença par attaquer l'île de Chypre, où se trouvoient de très grandes richesses, afin que cet appât les déterminât à approuver son projet ; mais il mourut au sein de la victoire. Les Athéniens commençoient de nouveau à se lasser de lui. L'ame noble et généreuse de Cimon ne pouvoit s'accoutumer aux vues basses et intéressées de ses compatriotes. Il blâmoit hautement leur disposition à sacrifier la vertu au gain et l'honneur à l'ambition. Cimon faisoit à cet égard, entre Sparte et Athènes, une comparaison humiliante pour celle-ci. Lorsque les Athéniens se permettoient quelque chose de semblable, il avoit coutume de dire : « Les Lacédémoniens ne feroient « pas cela. »

Ap. D. 2553. Av. J. C. 445. L'exil de Cimon avoit établi le pouvoir de Périclès. La mort de ce grand homme le consolida. Mais ce ne fut pas sans peine et sans dégoûts de toute espèce qu'il put en jouir. Il vit d'abord Athènes attaquée et serrée de près par les Lacédémoniens. Il la délivra, en gagnant, à force d'argent, le conseiller du jeune roi de Lacédémone. Alors il jouissoit encore d'une autorité généralement respectée, de sorte que, quand il rendit ses comptes sur cet article, on se contenta de cette note : « Dix ta« lents employés à propos. » Mais il fut obligé de con-

entir à une expédition mal concertée, dont un capitaine, plus bouillant que sage, arracha l'aveu aux Athéniens. Périclès espéroit faire oublier l'entreprise en la suspendant. « Le temps, disoit-il, est le plus sage des conseillers » ; mais on ne l'écouta point. Les Athéniens comptoient piller ; c'en fut assez pour courir sur les Béotiens. Les agresseurs furent battus, et leur avidité bien reconnue leur suscita un grand nombre d'ennemis. On fit alors un cens des citoyens d'Athènes. Le nombre n'alloit pas au-delà de quatorze mille quarante personnes, On doit regarder comme une chose bien étonnante qu'au milieu de tant d'ennemis cette ville, avec si peu d'hommes, osât songer à fonder des colonies, à humilier ses voisins, et même à subjuguer les étrangers.

Périclès n'étoit pas toujours maître de tempérer cette ardeur guerrière ; alors il s'y prêtoit, et c'étoit ordinairement avec succès. On ne voit pas qu'il ait essuyé de défaites, au lieu qu'on lui compte beaucoup de victoires. Ce qui plaisoit au peuple d'Athènes, c'étoit le zéle de ce général à propager la démocratie. Il l'établissoit tant qu'il pouvoit dans ses conquêtes. Mais, ce zéle, il ne l'avoit que pour la démocratie qui lui étoit favorable ; c'est-à-dire, qu'il ne soutenoit le pouvoir du peuple que pour être puissant, et pour être seul puissant par lui. Thucydide étoit un homme d'un mérite distingué ; Périclès trouva moyen de le soumettre à l'ostracisme. On remarqua qu'après cela il changea ses manières, affecta des airs de prince, et prit hautement, comme une chose qui lui étoit due, l'administration de toutes les affaires.

Pendant qu'il jouissoit de son autorité avec une hauteur qui sembloit défier l'envie, il vit tout d'un coup une nuée d'ennemis, qui n'osoient s'attaquer à lui,

fondre sur ses amis les plus chers. Périclès avoit chargé Phidias, sculpteur célèbre, de faire la statue de Minerve. Par une flatterie que Périclès souffrit, le sculpteur l'avoit réprésenté sur le bouclier de la déesse, combattant une Amazone. On n'attaqua pas cette adulation; mais on accusa l'artiste de s'être approprié une partie de l'or et de l'argent que le trésor public lui avoit donné pour la statue. Phidias, prévoyant sans doute la calomnie, avoit employé l'or et l'argent de manière qu'on pouvoit les ôter et les peser. L'expérience faite, Phidias fut déclaré innocent. Il n'en fut pas moins mis en prison, où il mourut empoisonné; on eut la noirceur de faire tomber sur Périclès le soupçon de ce crime.

Hermippe, accusateur de profession, accusa d'impiété Aspasie, fameuse courtisane, présidente, pour ainsi dire, de la société de Périclès, et l'accusa en outre de lui servir de complaisante, et de séduire pour lui les femmes et les filles des citoyens. Diophite, autre accusateur, fit déclarer par une loi que ce seroit un crime de ne pas informer l'aréopage de la conduite de ceux qui enseigneroient des choses contraires à la religion du pays, ou même qui établiroient des disputes à ce sujet, sous prétexte de donner des leçons de physique et d'astronomie. Ce trait portoit contre Anaxagore, précepteur de Périclès, et contre Périclès lui-même. En conséquence, Anaxagore fut cité en justice. Dracontide, troisième accusateur, pour embarrasser Périclès de tous côtés, proposa qu'on lui ordonnât de rendre ses comptes. Périclès se tira de tous ces pièges. Aspasie plaida elle-même sa cause d'une manière si victorieuse, qu'elle fut renvoyée absoute. Des auteurs ont

qu'elle dut sa justification plus à ses charmes qu'à son éloquence; que Périclès l'amena lui-même devant le tribunal, couverte d'un simple manteau, qu'il fit tomber à ses pieds, et que les juges, frappés de sa beauté, la déclarèrent tout d'une voix innocente: anecdote peu digne de la gravité de Périclès et du caractère sérieux de l'aréopage. A l'égard d'Anaxagore, son disciple ne crut pas pouvoir sauver un homme dont tout le crime consistoit dans un mérite supérieur. Il lui conseilla sagement de quitter l'Attique, et l'accompagna jusqu'à une certaine distance, pour témoigner combien il l'estimoit. Alcibiade lui conseilla de songer plutôt aux moyens de ne pas rendre ses comptes, que de les rendre, comme Périclès s'en occupoit sérieusement; pour détourner l'attention du peuple de cette affaire, il profita habilement des circonstances. Les Lacédémoniens et les Athéniens se disputoient l'empire de la Grèce. Les peuples de cette contrée se partagèrent entre ces deux républiques, et la guerre du Péloponèse, allumée par la politique de Périclès, embrasa tous les peuples de cette contrée.

Guerre du Péloponèse.

Ap. D. 2567. Av. J. C. 431.

On l'appela la guerre du Péloponèse, parceque ce petit pays en fut le principal théâtre. Dire quelles en furent les causes préparatoires, ce seroit entrer dans un long détail de querelles de famille, de jalousies de villes voisines, d'animosités excitées par les entraves du commerce, de refus de droits de cités, de violations d'hospitalité; on verroit des pillages, des trahisons, des brigandages, des atrocités. Enfin les Athéniens et les Lacédémoniens, nations rivales, qui jusqu'alors, en aidant les prétentions réciproques, avoient fomenté ces inimitiés partielles, ont fait éclore une haine géné-

rale qui s'est partagée en deux grands corps sous les dra-
peaux spartiates et athéniens, et a enfanté la guerre
du Péloponèse, qui dura environ trente ans. Nous
croyons convenable d'écrire les événements de cet es-
pace en style de sommaire, afin qu'il soit plus aisé d'en
saisir le fil, et de se représenter distinctement les
causes qui ont amené la décadence d'Athènes.

1re *année*. Les Lacédémoniens ravagent le territoire
d'Athènes, et viennent jusque sous ses murs. Périclès
croyant qu'Archidamas, leur chef, qui étoit son ami,
pourroit épargner ses terres, déclare qu'en ce cas il en
fait don à la patrie. Les Athéniens veulent tenter
une sortie contre leurs ennemis, beaucoup plus forts
qu'eux. Périclès s'y oppose. « Les arbres, leur dit-il,
« quand on les a taillés, ou même coupés, repoussent;
« mais des hommes une fois perdus le sont pour tou-
jours. » Juste censure des généraux prodigues de la
vie des hommes. Il fait sortir des flottes qui rendent
aux ennemis les maux qu'Athènes en recevoit. Pendant
ce temps il amuse les citoyens par des distributions
d'argent pris dans le trésor public, par une loi sur le
partage des terres, par des honneurs funèbres rendus
aux morts.

2e *année*. Continuation des malheurs. Une peste af-
freuse désole l'Attique pendant que les ennemis la
ravagent. Périclès retient les Athéniens malgré eux
dans leurs murs. La peste gagne la flotte, et l'empêche
d'agir. Les Athéniens perdent courage, demandent la
paix, et ne peuvent l'obtenir. Aigris par ce refus, ils
ôtent à Périclès ses dignités, et le condamnent à une
amende. Xantippe, son fils, libertin et prodigue, irrité
de ce que son père ne lui donnoit pas l'argent qu'il

vouloit pour ses débauches, quitte la maison paternelle, et accuse son père d'un commerce déshonnête avec sa femme. Ce fils dénaturé meurt de la peste. Périclès perd sa sœur, presque tous ses parents et amis, et enfin Paralus, son dernier fils. Ce fut alors que toute sa fermeté l'abandonna. Ayant voulu mettre la couronne de fleurs, selon la coutume, sur le tombeau de ce fils malheureux, il ne put soutenir ce cruel spectacle. Sa douleur éclata par des cris et des sanglots. Depuis ce temps il mena une vie fort retirée, et s'abandonna à la mélancolie.

Les Athéniens, sur les remontrances d'Alcibiade, se repentent de leur injustice à l'égard de Périclès. Il se remet au timon des affaires. Le peuple le revoit avec des acclamations de joie. Un ambassadeur des Lacédémoniens au roi de Perse, tombé entre les mains des Athéniens, est mis à mort, en représaille de pareils meurtres commis par les Spartiates. Les Athéniens assiégent Potidée, dont les habitants sont réduits à une telle famine, que plusieurs d'entre eux mangent de la chair humaine. Ils sont forcés de se rendre; les assiégeants les chassent de leur ville; et ne permettent aux hommes d'emporter qu'un habit, et aux femmes deux.

3e *année*. Les succès et les revers sont partagés; Périclès meurt de la peste, qui le minoit insensiblement. Comme il étoit à l'extrémité, quelques uns de ses amis s'entretenoient auprès du lit de ce grand homme de son rare mérite, parcouroient ses exploits, comptoient ses victoires; ils ne croyoient pas être entendus du moribond, qui, rompant le silence, leur adressa ces paroles : « Je m'étonne que vous releviez si fort des choses aux-

« quelles la fortune a tant de part, et qui me sont com-
« munes avec tant d'autres guerriers, pendant que
« vous oubliez ce qui m'est personnel et plus glorieux
« que tout le reste, c'est qu'il n'y a pas un seul citoyen
« à qui j'aie fait prendre le deuil. » Il comptoit apparemment pour rien la mort lente de ceux qui, s'opposant à ses projets, et refusant seulement de subir son joug, bannis, fugitifs ou ruinés, avoient péri de misère, de tristesse, de désespoir, et dont on n'avoit pas osé porter le deuil. De plus, pour gouverner le peuple, il ne se fit point de scrupule de le corrompre; juste reproche qu'on fait à sa mémoire, et bien capable de la flétrir, quelques grandes qualités qu'on lui reconnoisse.

4e, 5e, 6e, 7e et 8e *années*. Les Lacédémoniens et les Athéniens s'occupent à établir, les premiers, l'aristocratie, les seconds, la démocratie dans les villes dont ils s'emparent. Ils y forment des partis, fomentent des divisions, et mettent les citoyens aux mains les uns contre les autres. Les malheureux habitants de Corcyre, capitale de l'île du même nom, offrent un funeste exemple des excès auxquels on se porte dans les guerres civiles. Le gouvernement y étoit démocratique. Les Corinthiens, alliés des Lacédémoniens, et partisans de l'aristocratie, ayant fait un grand nombre de prisonniers dans une action, les pénètrent de leurs principes, et les renvoient à Corcyre pour y établir le pouvoir des grands. Ces hommes obtiennent d'abord l'avantage sur les partisans du pouvoir populaire, dont ils massacrent un grand nombre; ceux-ci, devenus les maîtres à leur tour par le secours des Athéniens, se vengent cruellement. En vain les malheureux imploroient la pitié de

leurs compatriotes, et embrassoient les autels; ils en étoient arrachés et tués impitoyablement. Quelques uns échappèrent; les Corcyriens les poursuivirent, et en égorgèrent plusieurs. Il n'en restoit plus que soixante, qui tombèrent entre les mains des Athéniens. Ces malheureux les supplioient de ne pas les livrer à leurs compatriotes, et de les tuer plutôt eux-mêmes. Les Corcyriens, craignant la pitié des Athéniens, entourent le lieu où leurs concitoyens étoient gardés, et tâchent de les percer de flèches. Réduits au désespoir, ces bannis se tuent les uns les autres.

9e et 10e *années*. Propositions de paix, trève et traité entre les Lacédémoniens et les Athéniens. Mais l'exécution des conditions fait naître des difficultés; les prétentions des petits alliés étant mal réglées, ils continuent les hostilités, et les principales puissances deviennent auxiliaires.

11e, 12e et 13e *années*. Alcibiade, que nous avons déja nommé, paroît sur la scène. Il étoit neveu de Cimon, descendant en droite ligne d'Ajax par son père, et des Alcméonides par sa mère: il étoit d'une beauté peu ordinaire, plus riche que la plupart des nobles d'Athènes, savant, éloquent, infatigable, magnifique, affable, et sur-tout habile à se prêter aux circonstances; c'est-à-dire qu'il savoit, quand il en étoit besoin, se parer de ces belles qualités. Mais, quand il lâchoit la bride à ses passions, il étoit indolent, luxurieux, dissolu, adonné aux femmes, intempérant et irréligieux. Enfin, il surpassoit tous ses concitoyens en vices et en vertus. Il s'attacha à Socrate, philosophe célèbre, et gagna à cette liaison des lumières qu'un philosophe aussi sage pouvoit seul lui donner. Socrate fit concevoir

de grandes espérances d'Alcibiade aux Athéniens, qui, portés à l'indulgence, admirèrent jusqu'aux étourderies de leur jeune compatriote.

Il y avoit à Lacédémone des familles dévouées à la démocratie; à Athènes des familles aristocrates, et ces familles correspondoient entre elles. Celle d'Alcibiade avoit de tout temps montré de l'attachement pour les Spartiates; mais, soit peu d'estime de ses talents en négociation, soit défiance de son crédit, des ambassadeurs lacédémoniens, qui venoient à Athènes traiter une affaire importante, s'adressèrent à Nicias, qui avoit inspiré de la jalousie à Alcibiade. Leur première démarche, d'après le conseil de Nicias, fut de dire dans le sénat qu'ils avoient de pleins pouvoirs. Alcibiade, qui vouloit les faire repentir de la préférence qu'ils avoient donnée à Nicias, les engage à souper. Ils s'y rendent en considération des liaisons d'Alcibiade avec leur patrie. Dans la liberté et la franchise du repas, l'hôte leur fait un reproche amical de ne s'être pas adressés directement à lui; dit qu'il leur auroit donné de bons avis pour la réussite de leur affaire; qu'il n'auroit eu garde sur-tout de leur conseiller de dire qu'ils avoient de pleins pouvoirs; que ce sera un moyen de les forcer à des conditions qui déplairont à ceux qui les envoient; qu'il n'y a de remède à cette faute que de rétracter leur déclaration.

On convient du fond et de la forme de la rétractation. Le lendemain ils paroissent à l'assemblée du peuple, et proposent leur affaire. La première question d'Alcibiade est: « Avez-vous de pleins pouvoirs? Ils répon-« dent: non. — Voyez, s'écrie Alcibiade, la bonne-foi « de ces Lacédémoniens, qui vous nient aujourd'hui

« hardiment ce qu'ils ont affirmé hier dans le sénat. » Le peuple irrité refuse d'entendre les ambassadeurs, qui auroient découvert la fraude, et vouloit sur-le-champ conclure avec les Argiens une ligue que les Lacédémoniens avoient intérêt d'empêcher. Il survint un tremblement de terre qui rompit l'assemblée. Nicias obtint que l'affaire se traiteroit à Lacédémone, où il se fit envoyer. Mais le parti démocratique de cette ville étoit prévenu, et Alcibiade eut le plaisir d'empêcher que Sparte ne mît obstacle à la ligue avec Argos, qui pouvoit devenir le germe d'une longue guerre, où il trouveroit occasion de se distinguer.

Les habitants de Patras, dans l'Argolide, plus proche de Sparte que d'Athènes, auroient bien voulu ne pas faciliter aux Athéniens l'entrée dans leur pays. « Si nous vous donnons, disoient-ils à Alcibiade, la fa-« cilité que vous demandez, vos compatriotes pourront « nous engloutir un jour. — Je n'en sais rien, répondit-« il d'un air dégagé; mais s'ils le font, ils seront obli-« gés de commencer par les pieds, au lieu que si vous « ne vous appuyez pas de notre secours contre les La-« cédémoniens, ils commenceront par la tête et vous « dévoreront tout d'un coup. » Belle alternative pour ces malheureux !

14e, 15e, 16e et 17e *années*. Les Argiens se déclarent pour Sparte, abolissent chez eux la démocratie, et établissent le gouvernement aristocratique. Ils s'en lassent, chassent les Lacédémoniens, bannissent les chefs du parti aristocratique, et rappellent les Athéniens. Alcibiade va seconder la démocratie, et fait exiler ceux qui étoient soupçonnés de favoriser Lacédémone. Beaucoup d'habitants de la petite île de Mélos sont pu-

nis encore plus cruellement de leur attachement à Sparte. Les Athéniens font mourir tous ceux qui étoient en état de porter les armes, et emmènent les femmes et les enfants captifs.

Les Athéniens et les Lacédémoniens font de la Sicile un nouveau champ de bataille. Les premiers veulent la conquérir. « De là, disoit Alcibiade, qui « partageoit le généralat, nous passerons en Afrique, « nous réduirons Carthage et la Libye, et l'Italie « sera subjuguée à son tour. » Pendant qu'on préparoit l'expédition, presque au moment du départ toutes les statues de Mercure se trouvent mutilées en une nuit. On chercha les auteurs du sacrilége, mais les perquisitions furent inutiles. Comme on avoit publié que toutes personnes, de quelque condition qu'elles fussent, seroient admises à déposer, les esclaves déclarèrent que des jeunes gens, à la tête desquels étoit Alcibiade, échauffés par le vin, avoient en quelque circonstance jeté du ridicule sur des cérémonies religieuses.

Les soupçons se tournèrent donc sur Alcibiade; il demande à être jugé; mais peut-être ne parut-il pas sûr de le mettre en justice en présence de la jeunesse d'élite qui alloit servir sous les ordres de ce général. On différa, sous prétexte que le départ pressoit; mais lorsque la flotte eut mis à la voile, on intenta action contre Alcibiade, et l'ordre fut expédié à un des généraux, son collègue, de l'envoyer sous bonne garde à Athènes, avec ses compagnons les plus notés. Ils en furent prévenus et s'évadèrent. Alcibiade erra quelque temps en Gréce, puis se jeta dans Lacédémone. En quelques semaines, ce libertin, fondu, pour ainsi dire

dans la mollesse, devint un Spartiate grave et sévère. Il gagna la confiance des Lacédémoniens, et par la conformité de mœurs qu'il sut prendre tout d'un coup, et en leur révélant les projets d'Athènes, et montrant contre elle toute l'ardeur du Lacédémonien le plus déterminé.

18e et 19e *années*. Les Spartiates, profitant des conseils d'Alcibiade, fortifient, près des frontières, une place qui tient ceux-ci en bride. Cet avantage des Spartiates, et les défaites essuyées en Sicile, déterminent Athènes à faire des changements dans le gouvernement. Le peuple décidoit de tout, et ce peuple étoit trompé, entraîné par des orateurs vendus à des factions, ou dominés eux-mêmes par des intérêts particuliers. On établit un conseil de vieillards, pour agiter les affaires, avant de les porter devant le peuple. On décide aussi de retrancher les dépenses superflues, et de traiter les alliés avec plus de douceur.

20e *année*. Alcibiade rend un grand service aux Lacédémoniens, en leur procurant l'alliance des Perses. Mais il séduit la femme d'Agis, leur roi, qui veut le faire tuer. Il se sauve chez Tissapherne, général des Persans, et aussitôt le sévère Spartiate devient un voluptueux Asiatique, précepteur de goût, arbitre des plaisirs. Mais ses galantes occupations ne l'empêchèrent pas de faire des plans politiques et de les suivre. Les Lacédémoniens lui avoient servi à se venger des Athéniens. Il emploie ceux-ci à punir les autres, et se sert du même moyen, savoir d'une alliance qu'il fait espérer à ses compatriotes avec les Perses. Il en écrit aux principaux officiers de l'armée athénienne, qui étoit à Samos. « Mais, dit-il, les Perses ne promettent leur

« alliance et de grands secours à Athènes contre Lacé-
« démone qu'autant qu'Athènes abjurera la démocra-
« tie, et y substituera l'aristocratie, ou le gouvernement
« d'un petit nombre, et moi-même je ne rentrerai dans
« cette ville qu'autant que ce changement sera opéré. »

21ᵉ *année*. Des députés de l'armée partent pour faire cette proposition. Ils avoient déja été bien servis d'avance par leurs partisans. Le changement projeté s'étoit presque achevé, soit en flattant le peuple, soit en faisant périr, par la main de quelques assassins, ou d'une manière plus cachée, les partisans de la démocratie. Débarrassée de ces obstacles, la faction dominante propose d'ôter l'autorité seulement à ceux de la lie du peuple, et de confier la puissance souveraine à cinq mille des plus riches citoyens, qui seroient considérés comme constituant le peuple. Mais cette forme ne donnant pas aux chefs tout le pouvoir qu'ils desiroient, ils prennent leurs mesures pour introduire le gouvernement, non pas des grands, qui est l'aristocratie, non pas de tout le peuple, qui est la démocratie, mais des chefs choisis entre les plus riches du peuple, qui est l'oligarchie.

Un orateur, nommé Antiphon, si séduisant, que le peuple lui avoit défendu de parler en public, s'avance néanmoins à la tribune, et propose d'élire dix hommes qu'on chargera d'établir des lois conformes aux circonstances. Ils sont élus, convoquent le peuple, et, lorsqu'on s'attendoit à un corps de lois, Antiphon demande seulement qu'il soit permis à chaque Athénien de dire librement son avis. *Rien de plus juste*, s'écrie-t-on. Antiphon, qui étoit tout prêt, mais qui n'avoit pas voulu s'exposer, sans une autorisation aussi précise, à

proposer un plan qui abolissoit totalement l'ancien gouvernement, développe son systéme par l'organe de Pysandre, député de l'armée.

On choisira cinq prytanes ou cinq chefs de colonne, qui nommeront cent hommes dont ils feront partie. Chacun de ces cent hommes s'associera trois collégues; ce qui fera quatre cents hommes, auxquels on donnera un pouvoir absolu, et qui porteront l'affaire aux cinq mille, quand ils le jugeront à propos. Cette forme est reçue avec acclamation par le peuple, qu'on dépouilloit de toute autorité. Les élections se font en présence de l'assemblée. Quand elle est séparée, les quatre cents, armés de poignards, et accompagnés d'une garde, entrent dans le sénat, et chassent les sénateurs, après néanmoins avoir payé ce qui étoit dû de leurs appointements.

Ce plan, qui, par ses altérations, étoit tout différent de celui qu'on avoit annoncé à l'armée, ne lui plut pas. Alcibiade, qui s'y étoit rendu, avoit été reçu par ses anciens camarades avec les plus vifs applaudissements, et soutenoit cet enthousiasme par les victoires qu'il leur faisoit remporter. Un gouvernement qui excluoit la noblesse, presque autant que la démocratie, ne pouvoit être de son goût : l'armée déclara qu'elle ne reconnoitroit jamais les quatre-cents; qu'elle aimoit mieux la démocratie : il se mit à la rétablir ou à la fortifier dans tous les endroits où l'exemple d'Athènes l'avoit détruite ou affoiblie. Les quatre cents, de leur côté, prenoient toutes les mesures possibles pour se soutenir. Ils envoyèrent des commissaires à l'armée pour la faire entrer dans leurs vues. Ils tâchèrent de se faire un appui des Lacédémoniens, en proposant, ou plutôt en

demandant la paix. Leur dessein étoit de soutenir leur autorité dans toute l'Attique et ses dépendances, et s'ils ne pouvoient y réussir, de la conserver au moins dans la ville; et, plutôt que de céder à la démocratie et de tomber entre les mains de ceux qu'ils avoient offensés, ils étoient déterminés à tâcher d'obtenir des Lacédémoniens les conditions les plus favorables, et à leur livrer Athenes. Ils commencèrent même de nouveaux ouvrages au port de Pyrée, pour s'opposer à la flotte que monteroit l'armée, si elle s'approchoit.

Le peuple ne vit pas tranquillement ces préparatifs. Les soldats, s'apercevant qu'ils étoient destinés contre leurs camarades, s'y opposèrent. Il y eut une émeute plus bruyante que dangereuse. Cependant les quatre cents, saisis d'effroi, promirent de faire tout ce que le peuple voudroit. On se contenta de les obliger à réunir les cinq mille, dont apparemment ils avoient suspendu l'assemblée. Cette assemblée ordonna qu'il en seroit choisi quatre cents autres dans les cinq mille. Une nouvelle loi abolit l'autorité des quatre cents, et rendit la puissance souveraine aux cinq mille. Ceux-ci enfin rappelèrent Alcibiade.

Ap. D. 2588. C'étoit ce général qui, du sein de ses victoires et de
Av. J. C. 410. ses conquêtes, faisoit jouer à Athènes tous les ressorts dont l'effet devoit être de lui procurer enfin le pouvoir absolu. Il étoit sûr de son armée; son affabilité, son courage, et sur-tout ses succès, lui avoient gagné tous les cœurs. Il les combloit de gloire et les enrichissoit, deux moyens bien puissants pour s'attacher les soldats. En un même jour, ce qui n'étoit arrivé qu'à Cimon, son oncle, il remporta deux victoires, l'une sur mer et l'autre sur terre, et partit pour Athènes à la tête de sa flotte

omphante, chargée de plus de dépouilles qu'on n'en oit vu dans cette ville depuis la guerre des Perses.

Le peuple laissa la ville déserte, pour aller au port r Alcibiade. On ordonna que le décret de son bannisment seroit jeté dans la mer, et les prêtres des divités infernales furent chargés de l'absoudre des malétions qu'ils avoient prononcées contre lui. Le peuple nomma général de terre et de mer, sans borner sa issance, et s'efforça de lui faire oublier ses injures r ses bienfaits. Mais, sentant qu'avec un peuple aussi ger son crédit ne pouvoit se soutenir que par des ccès réitérés, il s'embarqua et battit les Lacédémoens. Malheureusement, pendant qu'il étoit absent de armée pour quelques jours, le commandant qu'il avoit is à sa place fut battu à son tour. On attribua ce maleur à l'indolence et au déréglement qui avoient retenu lcibiade à terre pour ses plaisirs. A ces imputations mêla des soupçons d'intelligence avec les Lacédémoiens, et le défenseur d'Athènes, le réparateur de ses ertes, fut déposé. Il se retira en Thrace, où il se fit omme une petite principauté, et y bâtit un château, ù il pouvoit braver la mauvaise volonté de ses enneis.

On le remplaça par dix amiraux. Ils remportèrent ne grande victoire qui fut très disputée, et coûta cher ux Athéniens. Théramène, un de ces généraux, acusa ses collègues de n'avoir pas fait enlever leurs orts après le combat, pour leur rendre les derniers evoirs. Le peuple frémit d'horreur sur la simple déonciation. Les accusés répondirent que la tempête les n avoit empêchés. Théramène fit alors un discours athétique. En le prononçant, il faisoit exprès des pau-

ses, afin qu'on entendît les gémissements et les sanglots des parents et amis de ceux qui avoient péri dans le combat. A la fin de sa harangue, il produisit un homme qui prétendoit avoir entendu les malheureux qui se noyoient dire qu'ils demandoient pour toute grace aux Athéniens de punir leurs généraux. Le peuple aussitôt, sans vouloir rien entendre, condamna les vainqueurs à la mort.

Deux généraux seulement n'avoient pas voulu courir le risque du jugement, et s'étoient sauvés. Les autres étoient présents. Diomédon, un d'entre eux, demanda à être entendu : « Athéniens, dit-il, je souhaite que le « jugement que vous venez de prononcer contre nous « ne retombe pas sur la république. La seule grace que « nous ayons à vous demander, c'est de nous acquitter « envers les dieux, des vœux que nous avons faits « auxquels nous devons la victoire remportée sur nos « ennemis. » Ces actions de graces rendues, ils furent exécutés, et subirent tous la mort avec une tranquillité et un courage admirables. Le gouvernement d'Athènes étoit alors purement démocratique.

Les trente tyrans.

Alcibiade apprenoit ces excès dans son asile. Comme l'armée en approcha, il vit par lui-même le mauvais choix que la populace faisoit de ses généraux. Il voulut leur donner des avis. Cette liberté de la part d'un exilé d'un vagabond, les choqua. Ils menacèrent, s'il récidivoit, de l'envoyer à Athènes. Pour eux, ils étoient si assurés de la victoire, que tout leur embarras consistoit à savoir comment ils traiteroient leurs prisonniers, s'ils se contenteroient de leur couper la main droite, pour qu'ils fussent encore propres à la rame. Pendant qu'ils s'entretenoient de ces projets et qu'ils négligeoient la

discipline, le général lacédémonien tombe sur eux, et les défait complétement. Par un jugement unanime des confédérés, trois mille prisonniers avec leurs officiers furent égorgés.

Les Lacédémoniens poursuivent leurs succès, prennent les villes d'Attique qui environnoient Athènes, et y renvoient tous les prisonniers. Ce n'étoit point par compassion, mais pour multiplier les bouches dans cette ville, qu'ils se proposoient de prendre par famine. Leur projet réussit, Athènes fut obligée de se rendre, et les Spartiates, qui avoient délibéré s'ils la ruineroient de fond en comble, se contentèrent de décider que les longues murailles et les fortifications du port seroient rasées; que les Athéniens livreroient tous leurs vaisseaux, excepté douze; qu'ils recevroient tous leurs bannis, et que désormais ils suivroient la fortune des Lacédémoniens. Lysandre, général lacédémonien, fit démolir les fortifications au son des fifres, à pareil jour que les Athéniens avoient gagné la fameuse bataille de Salamine. Avant de quitter cette ville, il nomma pour gouverner trente hommes, qu'on appela les trente tyrans, à cause de l'abus qu'ils firent de leur pouvoir.

Ils devoient d'abord faire des lois; mais ils commencèrent par établir un sénat et des magistrats, c'est-à-dire, des exécuteurs de leurs volontés. Ils les employèrent à punir les délateurs, dont les fausses accusations avoient fait perdre la vie à plusieurs gens de bien; mais, lorsqu'ils eurent gagné le commandant de la garnison lacédémonienne, ils laissèrent les méchants en paix, et tournèrent leur fureur contre les gens de bien qui étoient riches. A la tête des trente il y avoit deux hommes qui ne se ressembloient nullement : Critias,

ambitieux et cruel outre mesure ; Théraméne, compatissant, et qui répugnoit aux actes sanguinaires.

Dans le conseil des trente il fut représenté qu'il seroit ridicule de prétendre gouverner une multitude à l'aide de la seule garnison, qui n'étoit qu'une poignée de monde. Cette réflexion, avancée pour autoriser les trente à se donner des satellites, fut suivie d'une délibération dans laquelle on conclut qu'il seroit choisi trois mille hommes, lesquels représenteroient le peuple. On les investit du singulier privilége qu'aucun d'eux ne pourroit être condamné à mort qu'en vertu d'une sentence du sénat. C'étoit comme si les trente avoient dit : Excepté ces trois mille, nous pouvons faire mourir tous les autres citoyens, sans forme de procès. En effet, les exécutions arbitraires commencèrent aussitôt. Théraméne s'y opposa ; Critias l'accusa devant le sénat de trahir la cause publique. Pendant qu'il se défendoit, Critias envoie rassembler des gens armés, et entre brusquement à leur tête dans la salle du sénat, en criant : « J'ai déchiré le nom de Théraméne de la « classe des trois mille ; ainsi la connoissance de son « procès n'appartient plus au sénat. » C'étoit le mettre sans ressource entre les mains des trente. Théraméne le comprit bien. Prêt à être saisi, il se jette à l'autel qui étoit dans le lieu des séances, l'embrasse, et dit : « Je « ne cherche pas un refuge ici, par l'espérance ou le « desir d'échapper à la mort, mais afin que mes impies « meurtriers, en m'arrachant de l'autel, hâtent la juste « vengeance des dieux, et rendent eux-mêmes, par ce « moyen, la liberté à ma patrie. » Les satellites l'arrachèrent de l'autel, et le menèrent au lieu de l'exécution. Il y but la ciguë d'un air intrépide, et dit en mourant

Je m'étonne que des gens sages ne voient pas qu'il n'est pas plus difficile d'effacer leur nom du rôle des citoyens inviolables que celui de Théramène. » Il avoit été un des plus ardents pour le gouvernement dont il fut victime.

Sa mort ôta le dernier frein à la férocité des trente. Ils remplirent la ville de meurtres. Les Lacédémoniens, qui furent instruits de ces cruautés, sembloient voir d'un œil satisfait que les Athéniens, leurs anciens rivaux, se détruisoient les uns les autres. Ils ordonnèrent par un décret que ceux qui se déroberoient par la fuite à la domination des trente seroient ramenés à Athènes. Plusieurs villes de leurs alliés eurent horreur de cette barbarie, et donnèrent asile à ces infortunés.

Thrasybule en rassembla un petit nombre à Thèbes, gens déterminés à s'exposer à tout, plutôt que de vivre bannis à jamais de leur patrie. En habile général, il prit d'abord un point d'appui dans l'Attique. Les exilés s'y rendirent en foule. Il s'empara du Pyrée, dont les fortifications étoient presque détruites, et s'y fortifia assez bien pour repousser la garnison lacédémonienne, que les trente envoyèrent contre lui. Quand les trente députèrent un héraut pour demander leurs morts, il harangua le peuple qui suivoit le héraut, et lui fit si bien sentir la tyrannie sous laquelle il gémissoit, que ce peuple détrompé chassa les trente et confia le gouvernement à dix magistrats. Les trente sortirent de la ville, mais demandèrent du secours à Sparte, qui arma en leur faveur. L'affaire tourna en négociation entre Thrasybule et les Lacédémoniens. Il fit statuer que tous les citoyens rentreroient en possession de leurs maisons et de leurs priviléges, excepté les trente, les

dix qui avoient succédé à leur tyrannie, et onze autr
qui, du temps de l'oligarchie des trois mille, avoient ét
préposés au commandement du Pyrée; qu'on n'inquié
teroit personne pour le passé; et que si quelqu'un n
se fioit pas à cet accord, il lui étoit libre de se retirer
Eleusis, où étoient les trente et leurs partisans. Cet acte
de pardon, qui est bien connu dans l'histoire, sous le
nom d'amnistie, termina tous les malheurs de la répu
blique, où fut rétablie la démocratie. Thrasybule entr
à la tête des siens à Athènes, et offrit avec tous le
autres citoyens un sacrifice dans le temple de Minerve

Les habitants d'Eleusis envoyèrent dans Athènes de
émissaires chargés de renouer les liaisons qu'ils y
avoient, et d'y semer la jalousie et la discorde. Ils fu
rent découverts et punis. Les tyrans avoient fait mou
rir quatorze cents citoyens, et en avoient condamn
cinq mille au bannissement. On les soupçonne auss
d'avoir eu beaucoup de part à la mort d'Alcibiade.

Ils savoient que les bannis fondoient de grandes es
pérances sur les talents de ce général. Alcibiade, la
des agitations de sa vie, quoiqu'il n'eût encore que qua
rante ans, ne songeoit qu'à jouir d'un paisible repos
dans la compagnie d'une femme nommée Timandre
qui lui étoit fort attachée. La jalousie d'une faction om
brageuse le poursuivoit dans sa retraite. Critias, che
des trente, qui avoit été son ami, insinua aux Lacédé
moniens que le repos même de ce lion étoit à craindre
Ils envoyèrent des soldats pour le tuer. N'osant l'atta
quer en personne, ils mirent le feu à sa maison. Alci
biade fondit sur eux l'épée à la main, le bras gauche
enveloppé de son manteau. Ils s'écartèrent et le tuèrent
de loin à coup de flèches. Ainsi périt dans la force d

sage, cet homme dont les actions auroient pu illustrer plusieurs vies, immolé à la crainte de ses ennemis, moins pour le mal qu'il leur faisoit, que pour celui qu'il pouvoit faire.

Sa mort précéda de peu celle de Socrate, son maître et son ami. Brave à la guerre, d'une société douce et facile, estimé pour sa sagesse et sa probité, il ne pouvoit que déplaire aux tyrans. Ils tâchèrent d'abord de rendre ses mœurs et sa doctrine suspectes. On chercha aussi à l'avilir par une action injuste, ou à le rendre coupable de désobéissance, en lui ordonnant en plein sénat d'aller saisir un homme nommé Laon, dont les richesses excitoient la cupidité des tyrans. « Je n'obéirai pas, dit-il, je suis résolu à ne jamais aider « volontairement à faire une action injuste. Vous imaginez-vous, Socrate, lui dit un des trente, parler « toujours si fièrement, sans qu'il vous en arrive aucun « mal? — Bien loin de là, répondit-il, je m'attends à « souffrir mille maux, mais dont aucun n'égalera le « mal qu'il y a à faire une injustice. » Il n'y a point de genre de persécution qu'on n'employât contre lui; celle du théâtre, sur-tout, si puissante et si usitée dans les temps de factions pour décrier et noircir. Aristophane l'introduisit sur la scène, débitant des sophismes pour rendre bonne une mauvaise cause, prêchant de nouveaux dieux, et se moquant des choses les plus sacrées. Socrate assistoit à la représentation; un de ses amis lui demanda si cela ne lui faisoit aucune peine? « Point du tout, dit-il, je crois être à un festin où je « régale tout le monde. » Il fut enfin accusé en forme de ne point reconnoitre les dieux de la république. Socrate plaida lui-même sa cause victorieusement, si on

Socrate.

pouvoit avoir raison devant des hommes déterminés à condamner ; aussi fut-il condamné. Platon, très jeune encore, voulut défendre son maître ; il monta dans la tribune aux harangues, et commença par ces mots : « Quoique je sois le plus jeune de ceux qui montent « dans cette tribune. » Le peuple s'écria : « De ceux « qui en descendent », et il fallut obéir. Socrate pouvoit racheter sa vie par une amende ; ses amis offroient de la payer. « Non, dit-il, ce seroit m'avouer coupable, « et ce qui m'a attiré la sentence mérite plutôt des ré- « compenses qu'une amende. » Il avala la ciguë, sans marquer la moindre répugnance, et continua de parler à ses amis, avec tranquillité et sérénité, jusqu'à sa mort.

En voyant l'ingratitude des Athéniens envers leurs grands hommes on est forcé d'avouer que jamais peuple ne mérita moins d'avoir dans son sein de zélés patriotes, et cependant jamais ville ne fut plus aimée de ses citoyens que celle d'Athènes. A des généraux victorieux et maltraités en succédoient d'autres, qui, avec les mêmes talents, n'obtenoient pas un traitement plus heureux. Leurs actions étoient exposées à la censure d'un peuple malin et oisif, qui condamnoit aisément et pardonnoit peu. Peut-être, au reste, quelques capitaines ont-ils dû leurs belles qualités à cette surveillance jalouse de leurs concitoyens : Conon, sa persévérance et son opiniâtreté dans les entreprises ; Chabrias, la ruse et le talent de profiter des circonstances ; Iphicrate, l'esprit de précaution et de vigilance. Les soldats de ce dernier, fatigués de ses précautions, lui reprochoient de s'entourer toujours de retranchements. « Mes amis, « leur disoit-il, c'est afin de n'être pas obligé d'employer

« une phrase qui convient moins que toute autre à un « général : Je n'y pensois pas. »

Paix d'Antalcide.

Ap. D. 2610. Av. J.C. 388.

La Gréce étoit toujours en feu malgré la paix honteuse d'Antalcide, ainsi nommée du négociateur qui la conclut. Par un traité général fait avec le roi de Perse, il prétendit régler les intérêts de toutes les villes de Gréce. Les Lacédémoniens et les Athéniens y acquiescèrent, mais ne l'observèrent pas long-temps. Bientôt les deux républiques se mêlèrent des querelles qui survinrent entre des peuples qu'on s'étoit imaginé pouvoir accorder. On avoit stipulé la liberté de quelques villes, et ces villes n'en vouloient pas. On en avoit réuni d'autres à des cités plus considérables, comme à des espèces de capitales, et ce parti excita leur mécontentement; on en vint bientôt aux armes. Les mêmes villes, alternativement gouvernées par la démocratie et l'aristocratie, expulsoient leurs citoyens, qui étoient reçus par les peuples voisins : sujet d'animosité et de guerre. On vit quelquefois les Lacédémoniens et les Athéniens, unis de bonne foi, agir de concert pour rétablir la paix et la faire régner; mais l'avidité athénienne, et la fierté spartiate ramenoient souvent ces républiques à leurs anciennes dispositions hostiles, la première pour piller, la seconde pour dominer.

Guerre des alliés.

Cette passion pour le butin rendoit les Athéniens très sensibles aux disgraces de leurs généraux. On ne peut guère attribuer qu'à cette cupidité la part qu'ils prirent à la guerre des alliés, qui fut allumée au sujet de quelques différents entre plusieurs villes particulières, dont Athènes pouvoit se dispenser d'épouser la querelle; mais elle crut pouvoir y gagner, et cette république envoya des troupes. Le général Timothée, fils de

Conon, qui avoit rebâti les murs d'Athènes, et célèbre lui-même par d'autres exploits, ne fit pas dans cette circonstance tout ce qu'on espéroit de lui. Il prouva que c'étoit une tempête qui l'avoit empêché de combattre; mais il n'en fut pas moins condamné à une amende si forte, qu'il se trouva hors d'état de la payer. Il en mourut de chagrin. On en remit la moitié à Conon II, son fils. Il fut obligé de payer le surplus, qu'on appliqua à la réparation des mêmes murs que son grand-père avoit reconstruits.

Guerre sacrée.

Ap. D. 1644.
Av. J. C. 354.

La guerre sacrée fait encore preuve de cette avidité de gain reprochée aux Athéniens. Elle avoit pour cause quelques portions de terre appartenant au peuple de Delphes, que les Phocéens avoient labourées. Condamnés à l'amende par les amphictions, qui étoient comme un conseil général de la Grèce, ils refusèrent de la payer. Les Béotiens, qui possédoient le temple de Delphes, attaquèrent les sacriléges. Les Phocéens furent vainqueurs, et prirent toutes les richesses du temple. Avec cette proie ils soudoyèrent des troupes. Les Athéniens, sachant que la solde étoit considérable, allèrent se ranger sous les drapeaux des profanateurs. Ils furent fort blâmés de cette cupidité sacrilége; mais l'amour de l'argent n'étoit pas alors un vice qui leur fût particulier, c'étoit celui de presque toute la Grèce.

Philippe de Macédoine.

Philippe, roi de Macédoine, qui commença pour lors à y figurer, dut l'influence qu'il y acquit aux mines d'or de Thrace dont il s'empara, et qu'il sut exploiter avantageusement. Il avoit des gens à ses gages dans toutes les villes importantes, et sur-tout à Athènes. C'étoit sur les démagogues, c'est-à-dire, ceux qui gouvernoient le peuple par leurs discours, que ce

prince faisoit agir son puissant ressort. Les Perses employoient les mêmes moyens. On a cru que l'attrait de l'or ne leur avoit pas été inutile auprès de Démosthène, qui, par son éloquence, prit dans ce temps un ascendant prodigieux sur ses concitoyens.

Démosthène et Phocion.

Le talent d'orateur étoit devenu un état. On s'y formoit dès la jeunesse, on s'essayoit dans des plaidoyers: avec quelque connoissance des affaires d'état et de la hardiesse on parvenoit à gouverner les assemblées du peuple, à faire donner les emplois lucratifs ou honorables à ses partisans, sans s'oublier soi-même, mais il falloit pour cela tenir à un parti, sur-tout quand on n'avoit pas d'autre mérite que l'éloquence. Démosthène s'attacha aux Perses contre Philippe, et employa souvent contre ce prince les mouvements d'une éloquence abondante et énergique que nous admirons encore. Phocion, soldat, capitaine, homme d'état, se piquoit moins d'être orateur. Il parloit juste, sensément, brièvement, n'avoit de préférence pour aucun parti, ne tenoit qu'à la patrie, à la probité et à la raison. Aussi étoit-il estimé de ceux même d'une opinion contraire. Rarement il s'accordoit avec Démosthène, parceque celui-ci, vif et ardent, proposoit toujours pour la multitude des projets hardis et surprenants. Phocion, au contraire, d'un caractère doux, ne proposoit que des choses convenables et faciles. Rarement il se prêtoit au goût du peuple : il le censuroit même hardiment. Démosthène, qui ne l'épargnoit pas non plus quelquefois, étonné de sa franchise, qu'il regardoit comme outrée, lui dit un jour : « Phocion, les Athéniens vous « tueront dans quelqu'un de leurs transports de folie.— « Démosthène, répondit-il, je crains la même chose

« pour vous, s'ils rentrent jamais dans leur bon « sens. »

En effet, s'ils eurent à se louer de la sagacité avec laquelle il leur dévoiloit les projets ambitieux de Philippe, et des bons conseils qu'il leur donnoit en conséquence, ils eurent aussi à se plaindre de ce que la fougue de son éloquence les entraina quelquefois dans des démarches hasardées, et dans des guerres ruineuses. L'orateur ne se fit point honneur dans les expéditions militaires; il fuit lâchement dans une bataille qui décidoit d'une guerre qu'il avoit conseillée. Phocion[1], brave et vaillant, n'hésitoit pas d'exhorter à la paix même dans le fort de la guerre. « Comment, lui dit un jour un « orateur fanfaron, oses-tu détourner les Athéniens de « la guerre, à présent que l'épée est tirée? — Je l'ose, « sans doute, répondit Phocion, quoique je sache qu'en « temps de guerre je ne puis manquer d'être ton maître, « au lieu qu'en temps de paix tu pourrois être le « mien. » Sa conduite dans la guerre répondit à ces dispositions pacifiques. Les alliés craignoient les autres généraux athéniens, et avoient pleine confiance en Phocion. Ils repoussoient les premiers comme des brigands, quand ils venoient à leur secours. Quand c'étoit Phocion, ils alloient au-devant de lui, et le logeoient lui et ses soldats dans leurs villes.

Les harangues de Démosthène n'empêchèrent pas Philippe d'avancer dans le projet d'assujettir la Grèce. Il gagna contre les Béotiens la fameuse bataille de Chéronée, qui mit Athènes à sa discrétion. Un détachement d'Athéniens s'y comporta vaillamment, et fut fait prisonnier. Philippe leur rendit la liberté. Ils demandèrent leur bagage. « Je crois, en vérité, dit ce prince, qu'ils

« s'imaginent que je les ai battus pour rire. » Cependant il accorda leur demande, et fit même avec eux une espece de paix, mais qui n'étoit sincère d'un côté ni de l'autre : de sorte que le roi de Macédoine étant mort, les Athéniens se laissèrent aller à une joie folle, et se couronnèrent de guirlandes, comme s'ils avoient remporté une grande victoire. « Hélas, leur dit Phocion, le nombre de ceux qui vous ont défaits à Chéronée n'est « diminué que d'un homme. » Encore cet homme fut-il remplacé bien malheureusement pour les Athéniens. Alexandre continua de les resserrer comme Philippe son père, et les réduisit au point de demander humblement la paix. Le jeune vainqueur leur déclara qu'il ne les recevroit point en grace qu'ils ne lui eussent livré Démosthène et sept autres de leurs orateurs. Ils dépêchèrent des ambassadeurs pour tâcher de faire adoucir ces propositions : Alexandre les reçut avec mépris. Ils envoyèrent Phocion; non seulement il lui accorda sa demande, mais il conçut pour lui une estime qui ne se démentit jamais, et se contenta du bannissement de Charidème.

Pendant que Phocion se faisoit respecter par sa probité, Démosthène se déshonoroit par son avarice. Un des généraux d'Alexandre, nommé Harpalus, coupable de quelques fautes, redoutant le ressentiment de son maître, se retira dans Athènes avec de grandes richesses. Ce cortége fit ouvrir les yeux aux orateurs. Comme ils ne doutoient pas qu'Alexandre ne le redemandât, ils vont trouver Harpalus, pour savoir en quoi ils pourront lui être utiles, et à quelles conditions. En effet, Alexandre le réclame : Démosthène monte à la tribune, conseille aux Athéniens de renvoyer Harpalus, qui ne

valoit guère mieux qu'un brigand, et dit qu'il y auroit de l'imprudence à exposer la république à la guerre pour un pareil sujet. Mais Harpalus ayant trouvé moyen de lui faire accepter un présent très considérable, le lendemain, jour où l'affaire devoit être décidée, et qu'on s'attendoit que Démosthène soutiendroit sa première opinion, il parut dans la place le cou enveloppé de linges et de bandelettes. Quand son tour fut venu de parler, il fit signe qu'il avoit une extinction de voix. Les plaisants dirent qu'il avoit été surpris la nuit, non d'une esquinancie, mais d'une argyrancie.

Harpalus fit tous ses efforts pour gagner aussi Phocion, en lui offrant à lui seul plus qu'il n'avoit donné à tous les autres. Non seulement Phocion refusa ses présents avec mépris, mais menaça de le dénoncer, s'il continuoit à vouloir corrompre ceux qui avoient quelque pouvoir sur le peuple. Quand Harpalus fut mis en justice, ceux qui avoient reçu de lui furent les premiers à l'insulter, pour mieux se masquer : Phocion, au contraire, se montra si sensible à son malheur, parla avec tant de douceur, qu'Harpalus crut encore pouvoir lui offrir de l'argent ; mais il fut de nouveau refusé. A la fin, les Athéniens chassèrent Harpalus de leur ville, et ordonnèrent à l'aréopage d'informer contre ceux qui s'étoient laissé corrompre par des présents. Démosthène, bien convaincu, fut condamné à l'amende, et mis en prison jusqu'au paiement. Il s'échappa et se retira à Egine jusqu'à la mort d'Alexandre.

Ce prince, quoique de loin, tenoit les Athéniens en bride, de sorte que sa mort causa à Athènes une joie dont Phocion craignit les excès. Il les voyoit prêts à prendre

un parti extrême, sans qu'ils fussent encore bien assurés de l'événement. « Hé bien ! leur dit-il, supposons « que cela soit : Si Alexandre est mort aujourd'hui, il le « sera demain, il le sera après demain, et les jours sui« vants; de sorte que nous aurons le temps de délibérer « sur ce qu'il conviendra de faire. »

Débarrassés d'Alexandre, ils crurent pouvoir tout oser. Ils armèrent, et eurent l'imprudence de se mesurer avec Antipater, un des généraux de ce conquérant, qu'il avoit chargé des affaires de la Grèce. Ils furent défaits, et obligés de recevoir de dures conditions. Elles portoient que Démosthène et Hippérile, autre orateur, lui seroient livrés; que l'ancienne méthode de lever des taxes seroit rétablie, qu'ils recevroient garnison dans le port; qu'ils paieroient les frais de la guerre et une certaine somme dont on conviendroit. L'article de la garnison étoit ce qui pesoit le plus aux Athéniens. Phocion fit ce qu'il put auprès d'Antipater pour les exempter de ce joug. Ce général lui répondit : « Pho« cion, je ne vous refuserai rien que ce qui tendroit à « votre ruine et à la mienne. » Démosthène prit la fuite, de peur qu'on ne le livrât à Antipater, et étant poursuivi par ordre de ce général, il s'empoisonna.

L'observation d'Antipater sur la nécessité d'une garnison macédonienne, pour la sûreté de Phocion lui-même, devint par l'événement une prophétie. Antipater mourut. Cassandre, son fils, et Polisperchon, régent du royaume de Macédoine, se disputèrent l'autorité. Le premier envoya Nicanor, officier expérimenté, commander la garnison d'Athènes. Il étoit honnête homme et fut ami de Phocion. Polisperchon, pour s'attacher les Grecs, déclara libres toutes les villes, et principa-

Ap. D. 2692.
Av. J. C. 306.
Phocion.

lement celle d'Athènes, dont il rappela la garnison, et donna ordre en même temps de rétablir le gouvernement démocratique. Nicanor refusa d'obéir; Phocion approuva ce refus, et l'appuya même, sans se mettre en garde contre les suites. Polisperchon parut près d'Athènes avec une forte armée. Nicanor ne put protéger Phocion, qui étoit resté dans la ville. Il fut traîné enchaîné devant Polisperchon avec ses amis. « Vous êtes « des traîtres, leur dit le vainqueur, mais je laisse aux « Athéniens, comme à un peuple libre, le droit de vous « juger. » On convoque l'assemblée, qui se montre très tumultueuse. « Avez-vous dessein, s'écrie Phocion, de « nous juger suivant les lois? Quelques voix disent : « Oui. — Comment cela se peut-il? réplique-t-il, puis- « qu'il n'y a pas moyen de se faire entendre? » Les clameurs continuent : alors il prononce d'un ton ferme ces paroles : « Pour ce qui me concerne, je confesse le crime « dont on m'accuse, et me soumets à ce que la loi décide « sur ce sujet; mais considérez quelle injustice ce se- « roit, ô Athéniens, d'envelopper dans ma calamité des « hommes qui n'ont aucune part à mon crime. — Ils « sont tes complices; cela suffit », s'écrie ce peuple forcené, et ils furent tous condamnés à la mort. Quelques Athéniens poussèrent la rage jusqu'à proposer de donner la question à Phocion en pleine assemblée, pour lui faire avouer ses autres complices; d'autres se couronnèrent de fleurs en donnant leurs voix pour sa mort. On lui demanda s'il avoit quelque chose à ordonner à son fils. « Oui, certes, dit-il, c'est d'oublier de quelle « manière les Athéniens ont traité son père. » Quelque temps après sa mort ils reconnurent leur faute, lui firent des obsèques publiques, et lui élevèrent une sta-

tue de bronze. On lança une sentence de mort contre ses accusateurs, dont les principaux périrent dans les supplices.

Démétrius de Phalère.

Ce qui reste de l'histoire des Athéniens, jusqu'à l'époque de la ligue des Achéens, dont ils firent partie, seroit pour un particulier un temps de délire qu'il faudroit oublier ; c'est pour une république un exemple qu'il faut conserver. Cassandre, à l'aide de la garnison macédonienne, qui ne s'étoit pas encore retirée, se rend maître d'Athènes, et y établit, comme gouverneur et en quelque façon comme souverain, Démétrius de Phalère, dont les richesses, quoique très grandes, n'égaloient pas encore la probité et la vertu. Il gouverna les Athéniens avec toute la douceur possible, augmenta les revenus de la république, embellit Athènes par de nouveaux édifices, répara ceux qui tomboient en ruine, et fit tant de bien qu'on lui éleva par-tout des statues.

Un autre Démétrius, nommé Poliorcète, preneur de villes, le plus bel homme de son temps, fils d'Antigone, autre capitaine d'Alexandre, prétend affranchir Athènes du joug de Cassandre, chasse Démétrius de Phalère, que tout le monde abandonne sur-le-champ, et qui court risque d'être massacré. Démétrius Poliorcète est reçu dans la ville avec acclamations ; on lui donne à lui et à Antigone, son père, le nom de rois qu'ils n'avoient pas encore porté. Ils sont appelés Dieux tutélaires, Dieux sauveurs. On statue que toutes les fois qu'on enverra des ambassadeurs à lui ou à son père, on les appellera les ambassadeurs des Dieux. On établit un prêtre pour leur culte, et on déclare que l'année ne portera plus le nom de l'archonte en charge, mais celui

de ce prêtre. A l'endroit où Démétrius étoit descend de son char pour entrer dans la ville, les Athénien érigent un autel, ajoutent à leurs tribus deux nouvelle tribus, qu'ils appelèrent Démétriade et Antigonide. Il donnèrent aussi à un mois le nom de Démétrien, e quand ils ne surent plus qu'imaginer, ils tournèren leurs pensées contre Démétrius de Phalère, dont il renversèrent les statues, et dont ils mirent la tête prix. Pour mieux établir le gouvernement démocrati que, on changea l'enseignement; il fut défendu de don ner des leçons sans une permission du sénat et du peu ple. Ce fut par Sophocle, homme de lettres, que furen mises à la science ces entraves, qui forcèrent Théo phraste, disciple d'Aristote, de fermer son école.

Une victoire que Démétrius Poliorcète remporta su Cassandre, lequel menaçoit les Athéniens, lui valut d leur part de nouveaux honneurs. Ils lui assignèren pour son logement le derrière du temple de Minerve et même les appartements des vierges consacrées a service de cette déesse : complaisance d'autant plu scandaleuse, qu'on connoissoit les mœurs impures d ce prince. Enfin, pour l'initier aux grands et aux petit mystères de Cérès, on intervertit l'ordre des mois Rassasié de ces flatteries, Démétrius partit pour l'Asie où l'attendoient quelques disgraces. Quand il voulu revenir dans sa chère Athènes, il trouva en chemin des ambassadeurs, qui lui déclarèrent qu'il n'y pouvoi pas rentrer, parceque le peuple avoit décrété de n point recevoir de rois. Il demanda qu'on lui rendit du moins sa femme Desdamie, qu'il y avoit laissée. Ell lui fut renvoyée. Mais les Athéniens firent un décre qui ordonnoit que tous ceux qui proposeroient de tra

ur, ou d'avoir la moindre liaison avec Démétrius, seroient punis de mort.

Ce nouvel outrage lassa sa patience. Il mit le siége devant Athènes, qui se rendit à discrétion. Le vainqueur commanda aux habitants de s'assembler dans le théâtre. Il environna la scène de gens armés. Les Athéniens attendoient leur sentence avec une grande frayeur ; le vainqueur paroît, leur fait quelques reproches avec douceur, leur pardonne, et promet même un présent de blé. Alors recommencèrent les adulations : les orateurs ne savoient de quels termes se servir pour exalter sa bienfaisance et sa générosité. Quelque temps après, Démétrius perd le royaume de Macédoine : aussitôt son prêtre est dégradé, son autel renversé, et les mois sont rétablis comme ils étoient.

Le fils de Démétrius, nommé Antigone Gonatas, les punit de l'insulte qu'ils avoient faite à son père, et mit garnison dans la citadelle d'Athènes. Aratus, chef de la ligue achéenne, tenta deux fois de chasser la garnison ; ce n'étoit pas pour garder la ville, mais pour lui rendre la liberté. Les Athéniens le savoient ; cependant, sur le bruit qui se répandit de la mort d'Aratus, ils se parèrent de guirlandes. Ils furent trop heureux ensuite de le retrouver pour recouvrer la liberté qu'il leur procura, en payant cinquante talents, dont vingt de son propre argent, au gouverneur macédonien, qui retira sa garnison. Ainsi Athènes redevint libre sous la protection de la ligue achéenne, qui a aussi été la sauvegarde de Lacédémone.

LACÉDÉMONIENS.

Nous avons déja fait observer qu'on voyoit à Lacédémone, ce qui est sans exemple dans une autre nation, deux rois assis sur le même trône et commandant avec une égale autorité. Sans doute il se trouvoit beaucoup d'autres vices, d'autres incohérences dans l'administration, puisque les habitants de Sparte demandèrent une constitution à Lycurgue.

Lycurgue.
Ap. D. 2020.
Av. J. C. 978.

Il étoit de naissance royale. Son frère, un des rois, étant mort, le trône lui appartenoit, faute d'héritier direct. Sa belle-sœur lui fit dire qu'elle étoit enceinte; mais que, s'il vouloit l'épouser, elle détruiroit le fruit qu'elle portoit dans ses entrailles. Lycurgue eut horreur de la proposition; cependant, pour ne pas exposer l'enfant de son frère à la fureur ambitieuse de cette marâtre, il lui dit qu'il ne vouloit pas lui faire hasarder à elle-même sa vie par l'effet des remèdes violents; qu'elle eût à se conserver, qu'aussitôt qu'elle seroit accouchée, il la débarrasseroit de l'enfant, et l'épouseroit. Quand elle fut près du terme, il ordonna que si c'étoit une fille on l'abandonnât aux femmes, si c'étoit un garçon, on le lui apportât.

Lycurgue étoit en ce moment à table en grande compagnie. On lui remet un enfant mâle. Voilà votre roi, leur dit-il. On sut qu'il auroit pu s'assurer le trône; ce désintéressement lui fit infiniment d'honneur, mais sa belle-sœur ne lui pardonna pas une conduite aussi vertueuse. Malgré la preuve de modération qu'il avoit

sonnée, elle vint à bout de persuader qu'il ambitionnoit le pouvoir suprême. Elle affectoit de trembler pour son fils. Beaucoup de personnes paroissoient penser comme elle. Lycurgue, fatigué de ces soupçons et des désagréments qu'ils lui attiroient quelquefois, après avoir élevé son neveu, le voyant en âge de régner, partit pour voyager.

Il prit pour compagnon de voyage Thalès le poëte, qui lui fit trouver en Egypte la totalité des poëmes d'Homère, dont on n'avoit que des parties. Il parcourut la Crète, alors fameuse par ses lois; l'Asie où la mollesse des mœurs contrastoit avec la sévérité des mœurs crétoises; l'Egypte, séjour des sciences et de la sagesse. Quelques historiens le font voyager en Espagne, en Afrique et jusqu'aux Indes. On ne peut dire dans quel pays il étoit lorsque les Spartiates lui envoyèrent une députation chargée de l'engager à revenir pour régler leur gouvernement.

Sans doute il avoit formé d'avance son système, qui étoit de tout détruire, de nettoyer, pour ainsi dire, la place, afin d'élever un édifice uniforme et durable. Il se fit rendre, en passant à Delphes, un oracle qui n'étoit si obscur, ni embrouillé, comme tous les autres. La prêtresse le nommoit ami des dieux. « Ses lois, ajoutoit-elle, sont parfaitement bonnes, et la république dans laquelle elles seront observées deviendra la plus fameuse de la terre. » Arrivé à Sparte, il concerta avec ses amis, et convint des mesures à prendre pour aider et faire valoir l'oracle.

Au jour marqué pour la promulgation d'un corps de lois, ils parurent dès le matin dans la place au nombre de vingt-huit, armés de poignards. Cet ap-

pareil effraya le jeune roi Charilaüs, neveu de Lycurgue. Il se réfugia dans le temple de Minerve. On le ramena par la douceur, et il se joignit à ces réformateurs. Leur première opération fut d'établir un sénat qui devoit être médiateur entre les rois et le peuple. Sans doute les vingt-huit et leurs principaux amis furent les premiers sénateurs, et la perspective de ces places ne servit pas peu à gagner les grands. Quant au peuple, afin qu'il ne se crût pas tout-à-fait oublié, on lui donna le droit non pas de proposer, ni de délibérer en assemblée, mais seulement d'accepter ou de refuser, par la simple formule de oui ou de non. Ces préliminaires établis, vinrent les lois civiles et morales, dont quelques unes, fort bizarres, firent de Lacédémone une république toute singulière. On les partagea en douze tables.

Religion.

La religion tenoit le premier rang. Tous les dieux et toutes les déesses seront représentés armés, afin que les Spartiates, qui doivent être un peuple de soldats, n'aient que des modèles de valeur et de courage. Les sacrifices et les offrandes seront de peu de valeur : par ce moyen rien n'empêchera de rendre aux dieux ce qui leur est dû. Les prières seront courtes : les dieux savent ce qu'il nous faut. Les sépulcres seront près des temples, afin qu'en les fréquentant on se familiarise avec l'idée de la mort. Point de sépultures magnifiques, pas même d'inscriptions, excepté pour les hommes tués à la guerre, et pour les femmes qui se dévouent à la vie religieuse. Point de gémissements ni de cris aux funérailles : ils seroient indignes de la grandeur d'ame et de la fermeté des Spartiates.

Distribution des terres.

Toute la Laconie sera divisée en trente mille portions

égales, et la ville de Sparte en six mille. On ne pourra jamais morceler ces portions; il faut qu'elles passent entières entre les mains des héritiers ou des acquéreurs. S'il se trouve par la suite plus de citoyens que ces portions n'en pourroient nourrir, on en fera des colonies.

Lois domestiques.

Quand un garçon naîtra, le père le portera à un comité d'hommes graves de sa tribu. S'ils le trouvent bien conformé, ils le rendront au père, sinon, on le jettera dans une caverne au pied du mont Taygette. Le temps que séjourneront des étrangers à Sparte sera borné, de peur qu'ils ne corrompent les mœurs des citoyens. Celui dont les talents paroîtroient utiles à la république sera adopté comme citoyen. Cependant il ne pourra jouir des privilèges de Sparte, s'il ne se soumet point à la sévérité du régime de la république.

Mariages.

Le célibat sera réputé infame pour les hommes. Le vieux garçon sera obligé de se promener nu, au cœur de l'hiver, dans la place publique, en chantant une chanson satirique contre lui-même. On ne lui rendra aucun honneur dans sa vieillesse. Il y avoit action en justice contre celui qui laissoit passer l'âge fixé pour le mariage, ainsi que contre ceux qui se marioient au-dessus ou au-dessous de leur condition. Ceux qui avoient trois enfants ne payoient qu'une taxe fort modérée. Ceux qui en avoient quatre ne payoient rien du tout. Point de dot pour les filles; ainsi rien n'empêchera que chacun ne suive son penchant. La fille devoit être à la fleur de l'âge; l'époux pendant les premières années du mariage ne pouvoit s'introduire auprès d'elle que furtivement, comme s'il eût commis un

rapt : trop de facilité auroit pu ralentir les desirs. Il étoit permis de prêter sa femme : les rois seuls ne devoient pas le faire. En général, les femmes de Sparte ne se piquoient nullement de pudeur.

Nourriture. Dès le berceau la nourrice devoit quelquefois refuser le sein à l'enfant, pour l'accoutumer à la sobriété. Un jeune Spartiate étoit formé à rester la nuit sans lumière, à marcher dans l'obscurité, et à se mettre au-dessus des foiblesses ordinaires à l'enfance. Riches et pauvres, tous étoient élevés également dans un lieu commun, couchés sur des lits durs, sans autre bain que le lit du fleuve Eurotas. Ils mangeoient en public. Les vieillards se trouvoient à leur table, pour les examiner et les instruire. Le mets le plus agréable étoit la sauce noire, mets composé de sel, de vinaigre et de sang. Un Lacédémonien ne savoit ce que c'étoit de boire par plaisir. L'ivresse étoit regardée comme infame. On faisoit enivrer des esclaves, afin d'inspirer aux jeunes gens de l'horreur pour cette turpitude.

Habits. On se vêtissoit pour se garantir des injures de l'air, et non pour se parer. Les habits, pour la façon et l'étoffe, seront égaux entre les riches et les pauvres : c'est par la vertu qu'on se distingue, et non par la beauté des vêtements. Jusqu'à l'âge de douze ans, ils porteront une tunique. Passé cet âge, on y ajoutoit un manteau d'une étoffe si mince, que vêtement lacédémonien, pour dire un vêtement approchant de la lésine, étoit passé en proverbe. Ils ne portoient point de souliers ni de cheveux longs dans l'enfance. En grandissant, ils laissoient croître leur chevelure dans toute sa longueur, et ne la coupoient plus ensuite. Un Lacédémonien ne connoissoit ni les essences ni

les parfums : à la guerre ils portoient des habits de pourpre, et se couronnoient de fleurs avant de charger l'ennemi. Les robes des filles ne descendoient qu'aux genoux ; les seules femmes d'une vertu équivoque pouvoient porter de l'or, de l'argent, des pierreries, et d'autres ornements précieux. Les filles paroissoient en public sans voile, et les femmes voilées ; les premières avoient besoin d'être regardées, et non les autres. Dans les gymnases, filles et garçons combattoient nus. En ôtant au sexe la pudeur, Lycurgue eut dessein de le rendre moins dangereux, et de prévenir, par l'égalité de la naissance et des richesses, les motifs de jalousie, qui ont coutume de causer des troubles dans les républiques.

Ordonnances générales.

Le grand devoir imposé aux Lacédémoniens étoit l'obéissance aux lois, obéissance qui ne permettoit même pas de rechercher le motif du commandement. Tous les enfants appartenoient à l'état; chaque citoyen avoit droit sur eux. Si un vieillard ne reprenoit pas un enfant par distraction ou par complaisance, il devoit subir la même peine qu'on auroit imposée au coupable. Parmi les enfants mêmes il y avoit un chef qui devoit réprimander et punir, et qui le faisoit quelquefois très rigoureusement. Un jeune Spartiate étoit réservé, silencieux, ne regardoit que devant lui ou à terre, et ne se présentoit que dans l'attitude la plus modeste.

Etudes et sciences.

Les Lacédémoniens étudioient peu, cultivoient peu l'écriture, et ne se piquoient pas de parler correctement. D'où étoit venu le proverbe : Il parle assez bien pour un Lacédémonien. Cependant on estimoit leur brièveté, qu'on appeloit laconisme. Il a donné à plu-

sieurs de leurs phrases un air sentencieux, qui les a fait conserver. Ils s'enorgueillissoient de leur rudesse même, et de leur attachement aux maximes de leurs ancêtres. Un Spartiate n'étoit que soldat. Les professions de nécessité étoient exercées par les Ilotes, qui n'étoient pas absolument esclaves, mais qui formoient une espèce de bourgeoisie inférieure. Les acteurs, les diseurs de bonne aventure, les orateurs et autres charlatans, n'étoient pas soufferts dans la ville. Ils s'exerçoient à des questions utiles, comme celles-ci : « En quoi « consiste le mérite de telle action? La réputation de tel « héros est-elle bien fondée? » La raillerie, pourvu qu'elle fût délicate et point choquante, étoit recommandée comme une leçon dont on pouvoit profiter. Ils aimoient la musique, si on peut appeler ainsi des chansons anciennes, dont ils étoient si jaloux, qu'ils ne permettoient pas à leurs esclaves d'en apprendre l'air, ou du moins de les chanter publiquement. Quand on s'attachoit à une fille, il n'y avoit point de jalousie entre les rivaux; mais, au contraire, une liaison plus intime entre eux, et plus d'émulation pour plaire à la personne aimée.

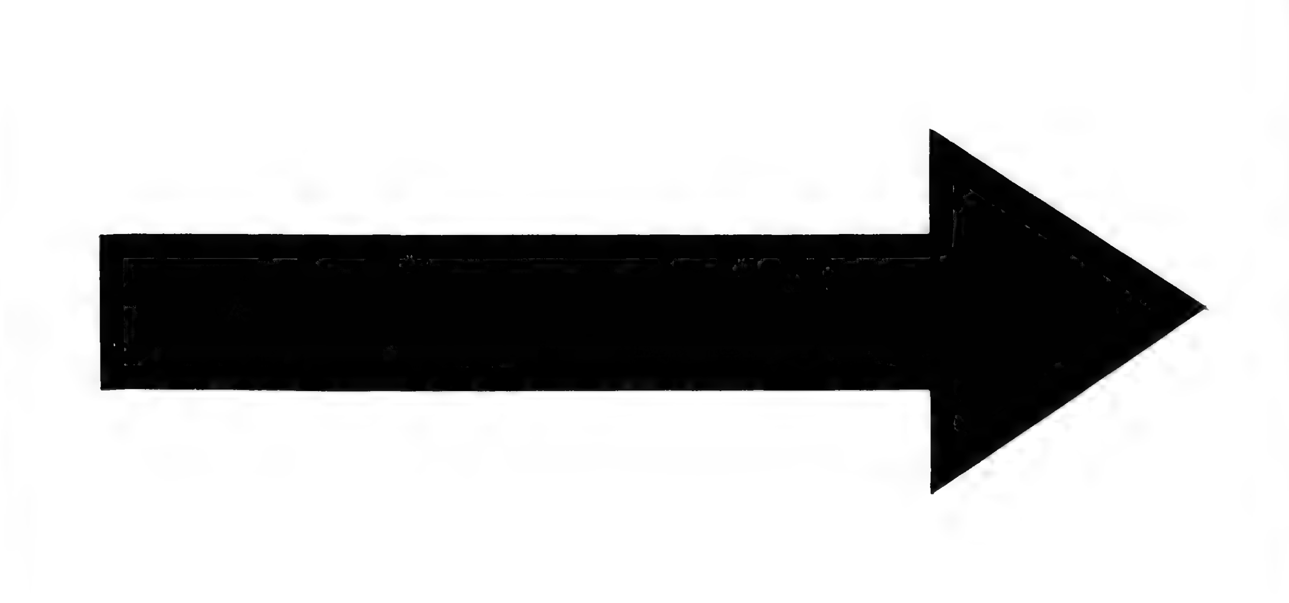
Exercices. La chasse étoit un amusement de la jeunesse, prescrit pour donner au corps de la souplesse et de l'agilité. La danse, les exercices violents et guerriers étoient communs aux deux sexes, qui s'y livroient ensemble. Ainsi les femmes, devenues aussi fortes que les hommes, ne mettoient au monde que des enfants sains et vigoureux; mais elles perdoient cette tendresse, peut-être le plus grand charme de la maternité. On en a vu regarder d'un œil sec leurs enfants déchirés de verges devant les autels, et s'applaudir de la fermeté qu'elles

leur avoient inspirée, lorsque ces malheureux souffroient ce tourment sans verser une larme, ni pousser un soupir. Le vol entroit dans les exercices. Il étoit permis, pourvu qu'il fût fait adroitement; mais le voleur qui se laissoit surprendre étoit sévèrement puni, non pour avoir manq[illegible]nneur, mais uniquement pour avoir manqué d[illegible]

Presque tous les m[illegible]e faisoient par échange. Monnoie.
Cependant, comme il falloit une monnoie pour égaliser les ventes et les achats, Lycurgue en fit faire une, mais de fer, et si pesante, qu'il falloit deux chevaux pour traîner une assez petite somme. Ainsi les Lacédémoniens ayant tous la même quantité de terre, et ne pouvant amasser de numéraire, restoient nécessairement égaux, d'autant plus que les monnoies des autres pays n'avoient point cours chez eux, qu'il n'étoit pas permis de prêter à rente, ni de recevoir des présents étrangers. Ainsi point de moyen de s'enrichir les uns plus que les autres.

On ne pourra, avoit statué Lycurgue, approcher des Justice.
tribunaux qu'à trente ans, même pour entendre plaider, de peur qu'on ne prît le goût des procès. On ne recherchera pas la raison de telle ou de telle loi; obéir, voilà la loi suprême. Les libertins ou prodigues ne seront jamais juges ni magistrats dans la république. Comment pourroient-ils prononcer sur les intérêts des autres, eux qui n'ont pas pu gérer leurs propres affaires.

Que la première et principale loi militaire soit l'o- Lois militaires.
béissance. La vaillance ne se prescrit pas: elle étoit comme innée chez les Lacédémoniens, sucée avec le lait, augmentée par les exemples, confirmée par les



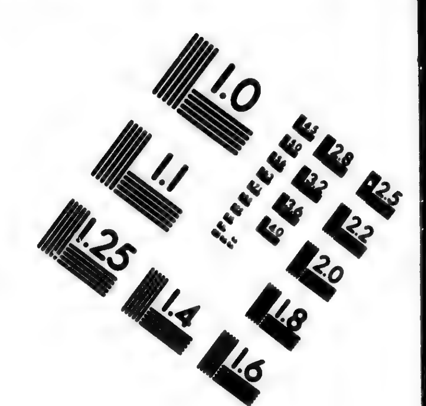
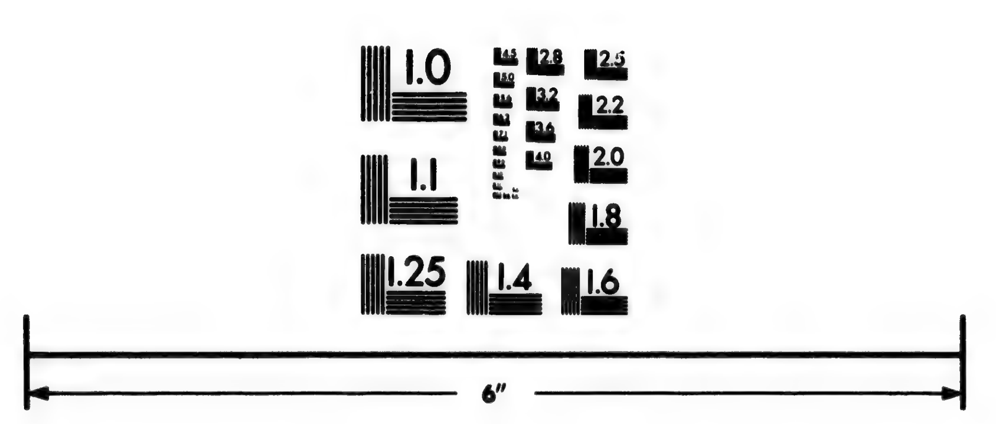


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





louanges prodiguées aux héros, et par le mépris dont les lâches étoient accablés. « Reviens avec ton bouclier « ou sur ton bouclier, disoit une mère spartiate à son « fils partant pour l'armée. » Cela veut dire: Sois vainqueur ou meurs, parcequ'on rapportoit les morts sur leurs boucliers. On ne fera pas la guerre long-temps contre le même ennemi, de peur de l'aguerrir. Ils n'aimoient ni la mer, parceque le commerce des matelots et des étrangers corrompt les mœurs; ni les siéges, parcequ'ils n'estimoient pas la gloire de forcer et de vaincre en quelque sorte des murailles. Lacédémone elle-même n'avoit point de remparts; le courage de ses habitants en tenoit lieu. Pendant la guerre ils se relâchoient un peu de l'austérité de leur vie, afin de faire desirer la profession militaire. En campagne ils dormoient tout armés. L'avant-garde n'avoit point de boucliers. Privés de cette défense, ils étoient avertis de ne point s'abandonner au sommeil. Dans toutes les expéditions ils avoient grand soin de pratiquer leurs rites religieux. Le soir, après le repas, les soldats chantoient ensemble des hymnes à la louange des dieux. Quand ils étoient près de charger l'ennemi, le roi offroit des sacrifices aux Muses, afin qu'elles les aidassent à faire des actions dignes d'être transmises à la postérité. Les soldats se couronnoient de fleurs, et l'armée avançoit au son des flûtes qui jouoient l'hymne de Castor. Ils ne poursuivoient l'ennemi qu'autant qu'il falloit pour assurer la victoire. Celui qui la remportoit par stratagème offroit un bœuf à Mars, et le vainqueur à force ouverte n'offroit qu'un coq. La ruse qui épargnoit les hommes étoit plus estimée que la valeur qui les prodigue.

Cryptie. On ne sait si Lycurgue est l'auteur d'une précaution

politique bien cruelle, employée par les Lacédémoniens pour diminuer le nombre de leurs esclaves, lorsqu'ils paroissoient trop multipliés ; elle se nommoit cryptie, c'est-à-dire embuscade. Elle consistoit à armer de poignards les plus hardis des jeunes gens; on leur donnoit l'ordre d'exterminer jusqu'à un certain nombre de ces malheureux esclaves, ce qu'ils faisoient, soit en les massacrant de nuit, soit en les surprenant de jour occupés à leurs ouvrages, cela de sang froid, sans avoir contre eux le moindre sujet de plainte, uniquement pour mettre le reste hors d'état de rien entreprendre.

Quelques précautions que Lycurgue eût prises, ses lois ne passèrent pas sans contradiction. Il y eut une émeute dans laquelle il fut blessé par un jeune homme nommé Alcandre, qui lui creva un œil. Lycurgue eut la magnanimité de pardonner à cet ennemi ; cette violence donna lieu d'ajouter cette loi, que personne ne viendroit armé dans les assemblées du peuple ou des magistrats. S'il restoit encore quelques difficultés, elles furent suspendues par l'espérance de l'opposition que le législateur eut l'adresse de laisser aux malveillants. Il convoqua une assemblée générale. « Il me reste, « leur dit-il, un objet important, et peut-être le plus « important, à vous communiquer; mais je ne le puis « qu'après avoir consulté l'oracle d'Apollon à Delphes. « Je pars pour m'y rendre. Promettez-moi de maintenir jusqu'à mon retour les lois qui viennent d'être « établies. » Les deux rois, le sénat, le peuple, tous en firent le serment. Arrivé à Delphes, Lycurgue envoya à Lacédémone cette réponse: « Les lois données à « Sparte sont excellentes; tant qu'elle les observera,

« elle sera la ville la plus glorieuse du monde. » En recevant l'oracle les Lacédémoniens apprirent que leur législateur, après avoir offert un sacrifice solennel à Apollon, avoit pris congé de ses amis et de son fils, et s'étoit laissé mourir de faim. Alors, après un dévouement aussi héroïque, ils se crurent obligés d'être pour toujours fidèles aux lois qu'ils avoient juré de garder jusqu'à son retour.

En effet, il n'y a point de peuple qui ait jamais été plus fidèle observateur de ses lois. Sans doute elles convenoient au caractère de la nation, puisqu'elles l'ont rendue et maintenue si long-temps florissante. Elles ont éprouvé peu de changements. L'histoire de Sparte ne présente presque pas de ces secousses intérieures qui font l'intérêt de celle d'Athènes. Outre les expéditions militaires dont nous abrégerons les récits, parceque trop détaillés ils deviendroient fastidieux, la vie des rois de Lacédémone offre des traits héroïques de patriotisme, des réflexions sentencieuses, des mots d'une fierté sublime, et une magnanimité quelquefois féroce.

Ap. D. 2095. Av. J. C. 903. Charilaüs, neveu de Lycurgue, conserva toujours beaucoup de respect pour son tuteur. Il fit observer ses lois. Quelqu'un se plaignoit de ce qu'il n'en avoit pas fait davantage. « Il n'en faut pas beaucoup, dit-il, à « ceux qui ne parlent guère. » La première guerre remarquable qu'eurent les Lacédémoniens fut contre les Messéniens; elle fut aussi cruelle qu'injuste. Ceux-ci offrirent en vain de s'en rapporter à l'arbitrage des amphictyons, ou de l'aréopage d'Athènes. Les Spartiates gardèrent pendant trois ans leur ressentiment pour une foible injure, et fondirent à l'improviste sur la ville

frontière des Messéniens, dont ils tuèrent tous les habitants, sans distinction d'âge ni de sexe. Ils étoient alors gouvernés par le roi Nicandre, qui commanda ou souffrit cette barbarie, mais qui se faisoit scrupule de recevoir des présents. « Si j'en acceptois, disoit-il, les « lois et moi ne pourrions être d'accord ensemble. »

Cette guerre se continua avec acharnement. Les Messéniens toujours maltraités consultèrent l'oracle, qui répondit qu'il falloit sacrifier aux dieux une vierge du sang royal. On voulut prendre la fille du roi; il s'enfuit avec elle. Aristodème, parent du roi, offrit la sienne. Un jeune homme à qui elle étoit promise s'écria qu'il avoit consommé le mariage avec elle et qu'elle étoit enceinte. Aristodème, regardant comme une honte pour sa maison l'imputation faite à sa fille, la tua de sa propre main, lui ouvrit le ventre, et fit voir au peuple que c'étoit à tort qu'elle avoit été taxée de cette foiblesse. A ce prix, Aristodème acquit la couronne. Il la mérita ensuite par sa conduite sage et prudente, et gagna ses compétiteurs au trône, en leur donnant les premières places, et en leur marquant la plus grande confiance.

Guerre de Messène.
Aristodème.
Ap. D. 2226.
Av. J. C. 752.

L'impétuosité des Lacédémoniens les rendoit redoutables en pleine campagne. Aristodème les attiroit dans les défilés, les harceloit, les fatiguoit. Ils feignirent de condamner à mort, pour crime de trahison, une centaine d'hommes, qui s'enfuirent à Ithome, ville des Messéniens, dont ils devoient ouvrir les portes quand ils y seroient reçus. Aristodème découvre leur dessein : aussi généreux que brave, il renvoie les prétendus criminels sans les maltraiter, et écrit ces mots aux Spartiates : « Votre ruse est usée. » Les efforts d'Aris-

todème n'empêchèrent pas que les Messéniens ne fussent souvent battus. Le découragement s'empara d'eux. Désespéré de ne pouvoir relever leur courage, il se laissa dominer par la mélancolie, qui le conduisit sur le tombeau de sa malheureuse fille, où il se tua. Ses sujets furent condamnés par les Lacédémoniens à leur donner la moitié du produit de leurs terres, dont les propriétaires devinrent ainsi les fermiers, à assister aux convois des rois de Sparte, et à en porter le deuil; conditions onéreuses et humiliantes.

Ephores. Vers ce temps furent établis les éphores. On ne sait à quelle occasion. Ces magistrats étoient au nombre de cinq, choisis parmi le peuple, par le peuple, et quelquefois de la lie du peuple; car tout citoyen hardi, factieux, et qui savoit parler, pouvoit aspirer à cette charge. Ils étoient chargés de tenir en bride les rois et le sénat. Pour décider une affaire quelconque, l'unanimité entre eux étoit nécessaire. Ils acquirent successivement une autorité illimitée. Ils présidoient aux assemblées générales, déclaroient la guerre, faisoient la paix, déterminoient le nombre de troupes à lever, régloient les impôts, distribuoient au nom de l'état des peines et des récompenses. On ne voit point après cela ce qui restoit à faire au sénat et aux rois, sinon à ces derniers de commander les armées. Les éphores avoient le privilége de ne point se lever en présence du roi, de faire intituler l'année de leur nom, comme faisoient les archontes d'Athènes, et enfin, le plus important, de censurer la conduite des rois, et de prononcer des peines contre eux.

Cette conduite auroit été inutile à des rois qui auroient pensé comme Théopompe, celui même qui insti-

ma cette magistrature populaire. Il disoit que, pour avoir à craindre le moins possible, « il faut qu'un monarque permette à ses amis de lui dire librement leur avis, et qu'il soit lui-même prêt à punir sévèrement les méchants. » Ce prince, sage dans sa conduite, savoit en même temps apprécier les hommes. « Le temps, disoit-il, fortifie les médiocres, et emporte ceux qui sont trop grands. »

La guerre de Messène occasiona à Sparte un mouvement qui pensa lui être funeste. Les hommes s'étoient engagés par serment à ne point revenir dans la ville qu'ils n'eussent subjugué les Messéniens. L'expédition dura dix ans. Pendant ce temps les femmes et les filles s'ennuyèrent. Les femmes écrivirent à leurs maris que pendant qu'ils délivroient la patrie de ses ennemis ils négligeoient d'autres intérêts, qui ne devoient pas être moins chers. Les guerriers comprirent le sens de la plainte, et y pourvurent en partie. Ils choisirent ceux de leurs jeunes gens qui, arrivés à l'armée depuis le commencement de l'expédition, n'étoient pas liés par le serment, et les renvoyèrent à la ville. De ces unions illégitimes vinrent les Parthéniens, enfants de vierges. Comme apparemment les liaisons n'avoient pas été fort régulières, ces enfants, en grandissant, se trouvèrent sans pouvoir de réclamer ni pères ni biens.

Parthéniens.
Ap. D. 2309.
Av. J. C. 689.

Cet abandon piqua leur amour-propre. Ils joignirent leur dépit à la haine des Ilotes, qui étoient toujours prêts à se soulever contre leurs tyrans, et résolurent de demander à main armée, dans une assemblée du peuple, des biens et un rang. Le signal devoit être un bonnet jeté en l'air. Presque au moment de l'exécution, les éphores défendirent de jeter un bonnet en l'air dans

l'assemblée du peuple. Cette prohibition fit connoître que le complot étoit découvert. On en vint à des arrangements. Les jeunes gens, sous le chef qu'ils s'étoient choisi, furent pourvus de tout ce qui étoit nécessaire pour établir une colonie, et, en partant, ils délivrèrent Lacédémone de ses inquiétudes.

Aristomène. Elle ne tarda pas à en avoir de trop bien fondées de
Ap. D. 2314. la part d'Aristoméne, nouveau chef des Messéniens.
Av. J. C. 684. Les conditions qui leur avoient été imposées étoient si dures, qu'il n'eut pas de peine à soulever le peuple : il leur trouva des alliés, et recommença une guerre que sa valeur et ses autres talents rendirent très opiniâtre, et très dangereuse pour les Spartiates. Après quelques premiers avantages, après s'être fait craindre par les armes, il les attaque par la superstition. A la faveur d'un déguisement, il entra la nuit dans Lacédémone, et eut la hardiesse d'aller attacher à la porte du temple de Minerve un bouclier avec cette inscription : « Aristoméne consacre à la déesse cette partie des dépouilles « des Lacédémoniens. » La ville fut troublée. On consulta l'oracle, il répondit : « Que les Spartiates fassent « venir un chef d'Athènes. » Les Athéniens, jaloux des Lacédémoniens, desirant peu de contribuer aux succès de tels rivaux, leur envoyèrent pour général un certain Tyrtée, maître d'école, poëte, boiteux, et qui avoit la réputation d'être un peu fou. Ils le reçurent, et, rassurés par leur soumission à l'oracle, ils allèrent au combat comme à la victoire ; mais ils furent battus.

Consternés de cette défaite, ils songeoient à demander la paix, lorsque Tyrtée releva leur courage par des chants guerriers, les dirigea par ses conseils, recruta leur armée de quelques hommes choisis entre les Ilotes,

et leur fit continuer la guerre. Aristomène eut de nouveaux succès, mais fut blessé. Il battit les Spartiates, et fut battu par leurs femmes, mit leur territoire en feu, et vit ravager le sien. Blessé deux fois, il fut pris la seconde, et mené à Lacédémone. On eut grand soin de le faire guérir, pour en tirer une vengeance qui déshonore les Spartiates. Ils le condamnèrent au supplice qu'on infligeoit aux criminels de la lie du peuple, à être précipité, avec ses compagnons d'esclavage, dans une profonde caverne. L'infortuné demanda pour grace de conserver ses armes. On les lui accorda. Il resta trois jours dans cet antre affreux, marchant sur les morts, écrasé par les mourants. Près d'expirer de faim et d'infection, il entend un petit bruit auprès de lui. C'étoit un renard qui rongeoit un corps mort. Aristomène le saisit par la patte de derrière ; l'animal veut fuir. Aristomène se prête à ses mouvements, et se laisse conduire jusqu'à un trou, où l'animal passe sa tête. Le prisonnier, apercevant une lueur, conçoit quelque espérance. Avec ses ongles et ses armes, malgré son extrême foiblesse, il s'ouvre un passage et gagne Ira, forteresse des Messéniens.

On apprit à Sparte son aventure par ses victoires ; peu s'en fallut qu'il n'en portât lui-même la nouvelle, et il l'auroit fait s'il n'avoit pas été trahi par un de ceux qui devoient le seconder dans le projet formé d'aller surprendre Lacédémone, pendant que l'armée spartiate étoit devant Ira. Ce malheur ne découragea pas Aristomène ; il eut même la hardiesse de s'exposer à la cruauté des Spartiates. Il fut pris, et il échappa par la compassion d'une fille qui l'arma d'un poignard, avec lequel il se débarrassa de sept hommes qui le gardoient.

Le siége d'Ira dura onze ans. Pendant qu'Aristoméne étoit retenu au lit par une blessure, les Lacédémoniens surprirent les portes ; les Messéniens se retranchèrent dans la ville ; on combattit trois jours et deux nuits ; les femmes montroient autant de courage que les hommes. Après ce terme, toute espérance de conserver la ville étant perdue, Aristoméne rassemble ses malheureux compatriotes, place les femmes et les enfants au centre, forme l'avant-garde et l'arrière-garde de la jeunesse messénienne, qu'il fait commander par Gorgus, son fils, et Théoclès, brave Messénien. Lui-même se met à la tête, fait ouvrir la barrière, et, brandissant sa lance, marche droit à l'ennemi. Le général lacédémonien, soit prudence, soit compassion, respecte ces malheureux réduits au désespoir, fait retirer ses troupes, et Aristoméne gagne l'Arcadie, plus triomphant que ses vainqueurs. Le roi qui termina la guerre des Messéniens se nommoit Eurycrate. On lui demandoit pourquoi les Spartiates ne conservoient point d'argent dans le trésor. Il répondit : « C'est afin que les « gardiens ne soient pas tentés d'en devenir les vo- « leurs. »

Léonidas.

Les faits militaires, se ressemblant presque tous, méritent peu d'exercer la plume de l'historien. Il y en a cependant qui, par leur singularité, excitent l'admiration. Telle est l'action du roi Léonidas, partant avec trois cents hommes pour s'opposer à l'armée immense de Xerxès. « Je pars, dit-il, pour fermer le pas des « Thermopyles, mais mon vrai dessein est d'aller mou- « rir pour ma patrie. » Lorsqu'il prit congé de sa femme, elle lui demanda s'il n'avoit rien de particulier à lui dire. « Rien, répondit-il, sinon que vous épousiez un

« vaillant homme, et que vous lui donniez de vaillants « enfants. » Elle se nommoit Gorgo, fille du roi Cléomène. Dès l'enfance elle donna une preuve bien frappante de son attachement à sa patrie. Aristagore de Milet vouloit engager Cléomène, son père, à déterminer les Lacédémoniens à porter la guerre en Asie. Gorgo, âgée de huit ans, étoit présente à leur conférence. Aristagore le pria de faire sortir sa fille, afin de pouvoir parler plus librement; « Vous le pouvez, reprit Cléomène, ce n'est qu'un enfant. » Aristagore commença par offrir au roi de Sparte une somme considérable, s'il vouloit engager ses sujets à seconder les efforts des Ioniens. Il doubla, il tripla cette somme. « Fuyez, mon « père, s'écria la petite fille; fuyez, cet étranger vous « corrompra. »

Arrivé aux Thermopyles, Léonidas, jetant les yeux sur les trois cents soldats qui l'accompagnoient, remarqua que beaucoup d'entre eux avoient à peine atteint l'âge viril. C'est ce moment qu'il faut saisir pour exciter l'enthousiasme. Il en fit partir quelques uns, sous prétexte de les charger de messages pour les éphores. Un de ceux auxquels il s'adressa, pénétrant son dessein, lui dit: « Seigneur, je suis venu pour servir comme « soldat, et non comme courrier. » Un autre répondit: « Combattons premièrement, après cela je porterai la « nouvelle de la bataille. » On a vu qu'ils furent tous tués.

Pausanias, vainqueur de Platée, offre dans sa con- Pausanias.
duite un contraste étrange. Se trouvant, après la vic- Ap. D. 2508.
toire, dans la tente de Mardonius, général perse, il Av. J. C. 491.
ordonne à ses cuisiniers d'apprêter un repas fourni de toutes les délicatesses asiatiques. En même temps il

fait servir une table à la spartiate, et s'adressant aux Grecs qui l'environnoient : « Admirez, dit-il, mes amis, « la folie de ce roi des Mèdes, qui, pouvant vivre chez « lui aussi somptueusement, vient de si loin pour dé- « pouiller les Grecs, qui font si pauvre chère. » Heureux Pausanias, s'il eût persisté dans ces sentiments ! Mais il se laissa gagner par ce même luxe qu'il avoit dédaigné, prit goût aux manières des Perses, et tourna en ridicule les coutumes simples de son pays. Ces habitudes voluptueuses le perdirent, et le conduisirent à écouter volontiers les propositions que les Perses lui firent de le rendre souverain de la Gréce.

Pendant qu'il se repaissoit de cette espérance criminelle, l'inquiétude, qui accompagne toujours celui qui médite le mal, lui causa un malheur qui empoisonna le reste de sa vie. Une femme très belle, nommée Cléonice, dont il étoit amoureux, lui avoit promis de venir le trouver la nuit. En approchant, elle fit un bruit qui réveilla en sursaut Pausanias. Plein de l'idée qu'on vient le saisir, il se jette sur son épée, et blesse mortellement sa chère Cléonice. Pour apaiser les mânes de sa maîtresse il eut recours aux devins qui évoquèrent son ombre. Le fantôme lui dit : « Quand vous serez à Sparte, « vous trouverez la fin de vos infortunes. » En effet, ses complots y furent découverts, les éphores voulurent l'arrêter, il se sauva dans le temple de Pallas. C'étoit un sanctuaire inviolable. On ne savoit comment l'en tirer. Pendant qu'on délibéroit, sa mère, sa propre mère, prend une grosse pierre, la pose à la porte du temple, et se retire sans proférer une seule parole. Le peuple l'imite : Pausanias, ainsi enfermé, périt faute d'aliments.

Agis a passé pour un grand politique. C'est lui qui disoit « qu'on trompoit les enfants avec des jouets, et « les hommes avec des serments. » On raconte des éphores de son temps une action digne de la maxime d'Agis. Les Ilotes se multiplioient quelquefois assez pour donner de l'inquiétude à la république. Dans une de ces circonstances, les éphores firent publier une promesse de liberté à ceux des Ilotes qui voudroient servir comme volontaires dans une expédition qui se préparoit. Il s'en présenta deux mille. Cet empressement servit à faire connoître les plus vaillants. Des deux mille, on en fit périr treize cents secrètement[1], le reste fut envoyé à la guerre. Agis connoissoit les dangers de la puissance. « Quand on veut gouverner un « grand nombre d'hommes, disoit-il, il faut en com- « battre un grand nombre. » Agis. Ap. D. 2331. Av. J. C. 667.

Sous son règne parurent deux généraux célèbres, Callicratidas et Lysandre. Le premier étoit d'un désintéressement au-dessus de tout éloge. Cyrus, le jeune, dont les Lacédémoniens s'étoient rendus auxiliaires, en envoyant le prêt de l'armée, jugea à propos d'ajouter des présents pour le général. Callicratidas reçut l'argent des troupes, et renvoya les présents. « Il n'est « pas nécessaire, dit-il, qu'il y ait une amitié particu- « lière entre Cyrus et moi. S'il est fidèle à son alliance « avec les Lacédémoniens, ils seront tous ses amis, et « je serai du nombre. » Il mourut en héros, comme il avoit vécu. Au moment d'une bataille navale qu'il alloit livrer, le devin lui dit que les Spartiates seroient victorieux, mais que l'amiral seroit tué. « Cela est fort bien, « dit-il, combattons donc. Sparte ne perdra pas beau- « coup en me perdant ; mais elle perdroit son honneur, Callicratidas.

« si je me retirois à la vue de l'ennemi. » Il nomma son successeur, et mourut dans le sein de la victoire.

Lysandre. Lysandre eut la gloire de soumettre les Athéniens. Ce fut lui qui détruisit leurs murailles et brûla leurs vaisseaux. Il ramena à Lacédémone la flotte chargée d'immenses richesses. Les Spartiates en furent embarrassés ; recevoir ces trésors, c'étoit porter atteinte aux lois de Lycurgue. Après bien des débats, ils décidèrent que l'état pourroit se servir d'or et d'argent ; « mais « qu'aucun particulier ne pourroit posséder l'un ou « l'autre de ces métaux, sous peine de mort. »

Agésilas. Après la mort d'Agis, Lysandre contribua à mettre sur le trône Agésilas, frère cadet du défunt. Ce prince réunissoit des qualités qui semblent s'exclure. Ambitieux et hardi, il étoit doux et aimable. La valeur, la fierté s'allioient chez lui à la bonté. Il aimoit sa patrie jusqu'à la préférer à sa sûreté et à sa tranquillité personnelle. Ses vertus effrayèrent les éphores, qui le condamnèrent à une amende, « parcequ'il s'attiroit trop l'affection du « peuple. » Agésilas connoissoit le caractère ombrageux du peuple, et se mettoit autant qu'il pouvoit en garde contre les soupçons et la jalousie, au point de n'avoir pas voulu accepter le commandement d'une armée, qu'on ne lui eût nommé un conseil de trente personnes. Il est vrai que cette armée devoit décider du sort de la Grèce. Agésilas jouoit alors le rôle d'Agamemnon, chef de la ligue grecque contre Troie. Le roi de Sparte étoit chef de la ligue grecque contre les Perses. Se trouvant en Aulide, la ressemblance de sa situation avec celle d'Agamemnon lui fit rêver que les dieux l'exhortoient à imiter le sacrifice du roi de Mycènes, dont il étoit successeur. Il ne crut pas devoir se refuser tout à-fait

à cette inspiration ; mais à une vierge il substitua une biche, et voulut la faire immoler par son augure. Les habitants du pays prétendirent que c'étoit violer leurs droits. Ils renversèrent l'autel et la victime. Ce petit événement coûta dans la suite aux Spartiates l'empire de la Gréce, parcequ'il excita entre eux et les Béotiens une guerre à laquelle toute la Gréce prit part, et que la valeur et l'habileté d'Epaminondas rendirent funeste aux Lacédémoniens.

Il y eut entre Agésilas et Lysandre quelque froideur causée par la jalousie. Le roi usa un peu durement à l'égard du général de la supériorité de son rang. Celui-ci plia sans s'abaisser, et ces deux grands hommes, qui n'étoient pas faits pour être ennemis, continuèrent à travailler de concert à la gloire de leur patrie. Lysandre finit ses jours dans cette glorieuse carrière, et fut tué en combattant contre les Thébains. Il avoit eu mille occasions de s'enrichir, et il laissa si peu de bien, qu'un riche citoyen qui avoit fiancé ses filles, les voyant sans dot, refusa de les épouser. Les éphores le condamnèrent à une amende, et motivèrent ainsi leur sentence : « Parcequ'il a un caractère assez bas pour « aimer mieux prendre une femme dans une maison « opulente que dans une maison vertueuse. »

Bataille de Leuctres.

Ap. D. 3628. Av. J. C. 370.

La guerre contre les Béotiens, dont Thèbes étoit la capitale, et dont on a vu la cause si peu importante, se continuoit avec vigueur. Les Lacédémoniens succombèrent dans les plaines de Leuctres. Ils y firent une perte sans exemple dans la république. Quand la nouvelle de cette défaite parvint à Sparte, on y célébroit les jeux gymniques. Les éphores ne voulurent pas les interrompre. Ils se contentèrent d'envoyer dans

les maisons les noms des morts qui les intéressoient. Alors parut dans tout son éclat le patriotisme des Spartiates. Les parents de ceux qui avoient été tués s'embrassoient et se félicitoient réciproquement, pendant que les autres n'osoient se montrer; ou s'ils étoient obligés de paroître, ils alloient les bras croisés, les yeux fixés à terre, donnant toutes les marques de la honte la plus douloureuse. Ceux qui s'étoient sauvés du combat furent dégradés de leurs emplois, condamnés à ne jamais se montrer en public, qu'en habits bigarrés, la barbe à moitié rasée, et à souffrir les coups et les insultes du premier venu, sans se défendre.

L'exécution de cette sentence, conforme aux lois de Lycurgue, causoit de l'embarras. On donna au roi Agésilas l'autorité la plus étendue, afin qu'il se conduisît comme il l'entendroit dans une conjoncture aussi délicate. Il parut dans l'assemblée du peuple, et d'un mot il calma les frayeurs des lâches, et conserva aux institutions de Lycurgue toute leur autorité. « Que les lois, « dit-il, dorment aujourd'hui, et qu'elles reprennent « demain leur autorité. » Il enrôla tout ce qu'il put trouver de gens de bonne volonté, même parmi les Ilotes, et résolut d'aller lui-même au-devant des ennemis. Mais ils lui épargnèrent la moitié du chemin. Epaminondas parut devant la fière Sparte, dont les murs n'avoient jamais vu le camp ennemi. Agésilas fit si bonne contenance que les Thébains se retirèrent.

Parmi tant de malheurs, on découvrit dans la ville une conspiration. On sut même que deux cents conspirateurs s'étoient emparés d'un poste important. Le sénat vouloit qu'on les attaquât, et qu'on les passât au

fil de l'épée. Agésilas crut dangereux d'employer la force parcequ'on ignoroit le nombre des complices. Il alla, suivi d'un seul domestique, à l'endroit où étoient assemblés les rebelles, et leur dit : « Camarades, ce « n'est pas là que je vous avois envoyés. » En même temps il leur marqua différents postes pour les séparer. Persuadés qu'ils n'étoient pas découverts, ils s'y rendirent, furent pris et punis.

L'orgueilleuse Sparte eut encore le chagrin de voir les Thébains sous Epaminondas prêts à pénétrer dans leur ville. Femmes, enfants, vieillards, tous furent obligés de s'armer et de combattre pour leurs foyers. Ils chassèrent encore une fois les Thébains, mais ils les poursuivirent témérairement, et ils essuyèrent un échec considérable. Des revers successifs les forcèrent de recourir aux Athéniens, qu'ils avoient tant humiliés. Sur la fin du régne d'Agésilas, la mort d'Epaminondas leur fit remporter quelques avantages ; mais ils ne purent remonter dans la Gréce à la hauteur de crédit et de réputation dont ils étoient déchus. Dans cet état même de décadence, ils refusèrent de signer un traité avantageux, parceque les Messéniens, leurs anciens rivaux, y étoient compris, Agésilas mourut à quatre-vingt-quatre ans, après un régne de quarante, couvert de gloire par ses actions guerrières, mais non exempt de reproches, pour avoir engagé sa patrie dans des guerres ruineuses, que moins d'obstination et d'orgueil auroient fait éviter. On l'estimoit aussi pour sa frugalité et la simplicité de ses mœurs ; en quoi il ne fut pas imité par Archidame, son fils, qui aimoit la liberté et les plaisirs, et pensoit *qu'un bon repas n'étoit pas incom-*

patible avec la vertu. Pour s'y livrer sans gêne et sans risque, il se fit donner des commissions qui l'éloignoient de Sparte.

Archidame. Agis II. Ap. D. 2653. Av. J. C. 345. Fils d'un père austère, mais peu sévère lui-même, Archidame eut un fils nommé Agis, qui pratiqua les âpres vertus de Sparte. Jeune, il fut envoyé ambassadeur à Philippe, roi de Macédoine, auquel les Grecs flatteurs, dans le temps de sa grande prospérité, faisoient des députations nombreuses. Ce monarque fut piqué de voir l'ambassadeur de Lacédémone seul. « Quoi, rien qu'un seul de Sparte, dit-il. — Aussi n'ai-je « été envoyé qu'à un seul, répondit fièrement le jeune « Agis. » Percé de coups dans une bataille, il renvoya ceux qui vouloient le défendre. « Réservez-vous, leur « dit-il, pour être encore utiles à votre patrie. » Ne pouvant encore se soutenir, il mit un genou en terre, et tomba sur le corps de ceux qu'il immola avant de mourir.

Eudamidas. Eudamidas, son fils, s'opposa toujours à la guerre. Il desiroit faire goûter aux Lacédémoniens, affoiblis par les expéditions militaires, les avantages de la paix. « Je la veux, disoit-il, afin de leur faire sentir le tort « qu'ils ont eu. » On lui représentoit les avantages que ses ancêtres avoient obtenus contre les Perses, afin de l'exciter contre les Athéniens bien moins nombreux. « Vous croyez, répondit-il, que c'est la même chose « de faire la guerre à mille moutons ou à cinquante « loups. » Il entra un jour dans l'école de Xénocrate, et remarqua que le philosophe étoit fort âgé. « Quelle est « sa profession? demanda-t-il. — C'est un sage, répon- « dit-on, qui cherche la vertu. — Hélas! dit-il, s'il la « cherche à présent, dans quel temps en fera-t-il « usage? »

Siége de Sparte.

Ap. D. 2672.
Av J. C. 320.

Sous Aréus, son petit-fils, Lacédémone courut le plus grand danger de la part de Pyrrhus, roi d'Epire, qui fut amené devant la ville par Cléonyme, prétendant à la couronne comme fils d'Agis. Pyrrhus, bien conduit, se trouva aux premières maisons, sans que les habitants connussent la nouvelle de sa marche. On lui conseilloit d'entrer sur-le-champ; mais il étoit trop tard, son armée étoit trop fatiguée : il remit au lendemain. Quand les Lacédémoniens le virent campé à leurs portes, ils conçurent quelque espérance, et délibérèrent sur ce qu'ils avoient à faire. Le premier point de leur résolution fut d'embarquer les femmes, et de les faire passer en Crète. A la nouvelle de cette décision, les femmes s'assemblent et députent Archidamie, une d'entre elles, au sénat. Elle entre l'épée à la main. « Sénateurs, leur dit-elle, quelle opinion avez-vous des « Lacédémoniennes ? les croirez-vous assez lâches pour « survivre à la perte de la liberté de leur patrie ? ne dé« libérez pas sur l'endroit de notre retraite. Nous som« mes à Sparte, c'est à Sparte que nous devons mourir. « D'ailleurs comptez sur nous ; il n'y a rien que nous « ne soyons prêtes à entreprendre. »

En effet, dans les travaux qui furent assignés, elles en prirent un tiers pour elles, qu'elles finirent avec les vieillards pendant la nuit. Durant l'assaut, elles se trouvèrent dans les endroits les plus périlleux de la mêlée, elles retiroient les blessés, les pansoient, retournoient vers les combattants, les excitoient, leur portoient à boire et à manger. On se battit jusque dans les rues avec un égal acharnement. L'assaut se renouvela à deux jours différents ; enfin il arriva aux Lacédémoniens un secours qui força Pyrrhus de se retirer

avec le regret d'avoir, par le délai de quelques heures, laissé échapper une si belle proie. Il voulut, en se retirant, s'emparer d'Argos. Déja il étoit entré dans la ville, lorsqu'une vieille femme, voyant du toit de sa maison ce prince lever l'épée sur son fils qui se défendoit, détache une tuile, la jette sur la tête du roi et le tue.

Les malheurs firent revivre dans Lacédémone le zèle patriotique, et l'amour des lois de Lycurgue, qui étoient fort affoiblis. Ce retour vers les anciens principes donna lieu à des scènes tragiques dont il faut d'abord connoître les principaux personnages, pour mieux suivre le fil de l'intrigue. Léonidas, roi de Sparte, fils de Cléonyme le rebelle; Agis son collégue, successeur de son père Eudamidas; Agésilas, son oncle maternel, partisan feint de Léonidas; Lysandre, éphore, ami d'Agis; Cléombrote, gendre de Léonidas, ennemi de son beau-père; Chélonide, fille de Léonidas et femme de Cléombrote; Archidamie, sœur de Léonidas, et mère d'Argésistrate; Argésistrate, mère d'Agis.

Léonidas avoit passé plusieurs années à la cour brillante et voluptueuse de Séleucus. Il en rapporta le goût du luxe. Sous un tel roi, un éphore nommé Opytadée, crut l'occasion favorable pour détruire la loi de Lycurgue qui ôtoit à chaque citoyen la liberté de disposer de ses terres, par don, par vente, ou par testament. L'infraction avoit déja lieu, mais sans loi qui l'autorisât, et une centaine de familles possédoit toutes les terres.

Agis, l'autre roi, jeune homme de grande espérance, doux, modeste, quoique élevé, par Archidamie, sa grand'mère, et Argésistrate, sa mère, dans la déli-

catesse et la splendeur, à vingt ans avoit déja renoncé aux plaisirs, vivoit en vieux Spartiate, et vouloit rétablir l'ancienne discipline. Il étoit encouragé à cette entreprise par Agésilas, son oncle maternel, homme éloquent, mais peu vertueux.

Il vint à ce parti un renfort qu'on ne devoit pas attendre. Ce fut l'accession d'Archidamie et d'Argésistrate, ces deux mères qui avoient donné à Agis une éducation si éloignée des mœurs lacédémoniennes. Elles se laissèrent persuader par Agésilas, frère de l'une et oncle de l'autre, et entraînèrent dans leur opinion les femmes les plus considérables de l'état. Il paroît que le but d'Agésilas étoit seulement de supplanter Léonidas, en se faisant un parti considérable dans le peuple. Léonidas s'appuya des riches, et les deux factions commencèrent une guerre ouverte.

La loi favorable aux riches, proposée par l'éphore Opytadée, fut contredite par une loi que Lysandre, autre éphore, presenta au sénat. Les principaux articles portoient que tous les débiteurs seroient déchargés de leurs dettes, qu'il y auroit une nouvelle distribution des terres, et que comme le nombre des anciennes familles étoit fort diminué, on y suppléeroit par une espèce d'adoption de voisins et d'étrangers, dans la fleur de l'âge, qu'on assujettiroit pour les exercices et les repas à la discipline prescrite par Lycurgue.

On conçoit combien cette loi devoit plaire au peuple. Elle ne fut pas non plus désagréable à une grande partie du sénat, puisqu'elle ne fut rejetée que d'une voix. Les deux partis travaillèrent alors à s'étayer chacun d'un roi; les pauvres, d'Agis; les riches, de Léonidas. Comme ce dernier avoit de la fermeté et de l'influence même

dans le peuple, on ne chercha pas à la lui faire perdre; mais l'éphore Lysandre lui intenta un procès pour avoir épousé une femme étrangère, crime digne de mort pour un roi de Lacédémone. Ce prince fut tellement effrayé de l'accusation, qu'il chercha un asile dans le temple de Minerve. Lysandre mit alors sur la scène Cléombrote, mari de Chélonide, fille de ce roi, lui-même prince du sang royal, qui, en vertu de la déchéance de son beau-père, demanda la couronne et l'obtint. Léonidas s'enfuit, et Chélonide préféra d'accompagner son père malheureux à l'avantage de vivre sur le trône avec son époux. Agésilas vouloit faire tuer le fugitif, mais Agis le sauva.

Les deux rois, se trouvant dans les mêmes principes, étoient près de faire passer la loi en faveur des pauvres, lorsque l'époque du changement des éphores arriva. Les chefs de la faction opposée trouvèrent moyen de se faire élire, et firent citer devant eux Lysandre, pour se justifier de ce que, contre la loi, lui et les autres éphores, ses collègues, avoient proposé l'abolition des dettes et le partage des terres. Les accusés recoururent aux rois, ils leur remontrèrent que les éphores n'ayant été établis que pour décider entre les deux rois quand leurs sentiments étoient partagés, la puissance de ces magistrats devenoit nulle quand les rois étoient d'accord. D'après ce raisonnement, les deux rois se présentent à l'assemblée, ordonnent aux éphores de quitter leurs siéges, et en nomment d'autres, à la tête desquels ils mettent Agésilas.

Cet homme, doué, comme on l'a vu, de beaucoup d'esprit, mais rusé et méchant, jouoit tous les partis. Il étoit venu à bout de persuader à Agis, son neveu,

jeune homme franc et droit, enthousiaste de la liberté, qu'il ne travailloit que pour elle; à sa sœur, à la reine sa niéce, aux principales dames de Sparte, qu'il étoit beau de se dépouiller de leurs richesses; au peuple enfin, qu'il ne travailloit que pour ses intérêts, pendant que le fourbe ne songeoit qu'aux siens propres. Il avoit beaucoup de dettes, et possédoit une grande et belle terre. Quand il vit les deux rois d'accord sur l'abolition des dettes et le partage des terres, il fit entendre à ces princes qu'il y auroit du danger à faire ces deux opérations à-la-fois. Ils le crurent, firent porter toutes les obligations dans la place publique, et y mirent le feu; sous différents prétextes, l'adroit Agésilas, à qui sa terre restoit sans dettes, trouva moyen de différer le partage. Une guerre qui survint força Agis de partir. Pendant son absence, Agésilas, qui gouvernoit en qualité d'éphore, commit les violences les plus injustes. Le peuple, déja irrité d'avoir été trompé, le chassa, et rappela Léonidas. Agis, qui étoit revenu, se réfugia dans le temple de Minerve, et Cléombrote dans celui de Neptune.

Léonidas employa toutes sortes de moyens pour tirer Agis de son asile, mais aucun ne lui ayant réussi, il aposta des assassins. Un d'entre eux, nommé Amphares, avoit un intérêt direct à la mort du roi et à la destruction de sa famille, parcequ'il avoit emprunté de sa mère de la vaisselle d'argent et des meubles magnifiques, qu'il comptoit s'approprier par leur mort. Au nombre de trois, ils surprirent Agis et le menèrent en prison; de nouveaux éphores, établis par Léonidas, s'y rendirent. Il s'y trouva aussi quelques sénateurs, dont le suffrage étoit acheté. Entre autres interroga-

tions, ils lui demandèrent s'il n'avoit pas été forcé par Lysandre et par Agésilas à faire ce qu'il avoit fait. « Je « n'ai été forcé par personne, répondit-il, c'est moi qui « ai formé le dessein, et mon intention étoit de rétablir « les lois de Lycurgue. — Mais, insista un des juges, « ne vous repentez-vous pas? — Non, répondit-il, la « mort, que j'ai sous les yeux, ne sauroit me faire re- « pentir d'une action noble et vertueuse. » Cette réponse fut sa sentence. Les éphores ordonnèrent qu'on l'étranglât. On eut de la peine à trouver un bourreau. Les gardes pleuroient. « Mon ami, dit le roi à l'un « d'entre eux, ne pleure pas sur moi, je n'ai pas mérité « le supplice qu'on veut me faire subir. Je suis plus « heureux que ceux qui m'ont condamné. » Il reçut la mort avec une fermeté digne du rang qu'il avoit occupé.

Amphares, un des traîtres qui l'avoient arrêté, présidoit à l'exécution. Quand elle fut faite, en sortant du cachot il rencontre Argésistrate, mère d'Agis, qui se jette à ses genoux. Il la relève. « Votre fils, lui dit-il, « n'a à craindre aucun mauvais traitement, vous pou- « vez le voir. » Elle demande, pour Archidamie, sa mère, la même permission, qui lui est accordée. Elle entre la première dans le cachot; Amphares fait fermer la porte, les ordres étoient donnés, elle est étranglée. Quand il juge l'exécution faite, le monstre fait entrer sa mère, elle voit Agis étendu à terre sans vie, et sa fille suspendue au plancher. Après le premier instant de la douleur, elle aide elle-même aux exécuteurs à détacher sa fille, l'étend doucement auprès du corps de son fils, la couvre d'un linge, et, se jetant ensuite sur le corps de son fils, elle le baise tendrement, en disant: « O mon

« fils, c'est l'excès de ta bonté qui t'a perdu, et qui nous « a perdues avec toi. » Amphares, qui écoutoit à la porte, entre furieux : « Puisque vous approuvez les ac- « tions de votre fils, lui dit-il, vous en partagerez la « récompense. » Il ordonne qu'on l'étrangle. « Veuil- « lent les dieux, dit-elle, que ceci soit utile à Sparte ! » Elle présente le cou au bourreau et meurt.

Léonidas en vouloit encore plus à Cléombrote, son gendre, et celui-ci auroit eu peine à échapper à sa colère, sans Chélonide. On a vu qu'elle avoit courageusement partagé la disgrace et l'exil de Léonidas. Elle se présente à ce père irrité en habits de deuil, et en posture de suppliante, tenant ses deux enfants dans ses bras. Voici son discours, trop beau pour n'être pas conservé. « Ces « vêtements lugubres sont les restes du deuil que j'ai « pris quand vous avez quitté Sparte; maintenant que « vous êtes rendu à la patrie et remonté sur le trône, « faut-il que je continue à vivre dans les larmes? ou « faut-il que je prenne des robes magnifiques, lorsque je « vois le mari que vous m'avez donné prêt à être égorgé « dans mes bras par vos propres mains? Si Cléombrote « ne peut vous fléchir par les larmes de sa femme et « celles de ses enfants, il sera plus puni qu'il ne mérite, « lorsqu'il verra mourir avant lui une épouse qui lui fut « si chère. Et comment pourrois-je me résoudre à vivre « et à me trouver parmi les autres femmes de Sparte, « moi qui n'aurai pu toucher par mes prières, ni mon « mari pour mon père, ni mon père pour mon mari? « Malheureuse ! je suis née pour souffrir également « comme femme et comme fille de la part de ceux à « qui je suis unie par les liens les plus forts. Quant à « Cléombrote, j'ai assez blâmé sa conduite, quand je

« l'ai abandonné pour vous suivre ; mais, à présent, « vous le justifierez vous-même, en montrant à l'uni- « vers que le desir de régner autorise le meurtre d'un « gendre, et rend insensible aux prières et aux larmes « d'une fille. » Elle obtint sa grace, mais comme elle avoit refusé de partager le trône de son mari pour suivre son père en exil, de même, au lieu de jouir de la fortune de son père, elle s'attacha au malheur de son mari, et le suivit dans son bannissement. Cette tragédie finit par un mariage. Archidame, frère d'Agis, fut obligé de fuir. Il laissa sa femme qui venoit d'accoucher. Comme c'étoit une riche héritière, Léonidas la força d'épouser Cléoméne, son fils : son âge et ses charmes lui donnèrent un grand ascendant sur ce jeune époux. Elle lui inspira sur le gouvernement ses sentiments, qui étoient bien différents de ceux de Léonidas, son père. Quant au perfide Agésilas, véritable cause de tous ces meurtres, on ne sait ce qu'il devint. Il traîna apparemment une vie trop méprisable pour que l'histoire en fasse mention.

Cléomène. Ap. D. 2783. Av. J.C. 215.

Après la mort de Léonidas, Cléoméne, son fils, monta sur le trône avec toutes les vertus des anciens Spartiates, et le desir de les faire revivre. Son régne commença par des victoires qui le firent redouter des éphores. Ils appréhendoient que l'éclat de ses succès ne lui donnât trop de crédit auprès du peuple. Cléoméne pensoit en effet qu'une guerre qui nécessiteroit la levée d'une armée étoit le vrai moyen de faire réussir son projet. A force d'argent il engagea les éphores à recommencer la guerre, et à lui confier le commandement des troupes. Cratésiclée, sa mère, veuve de Léonidas, bien éloignée des opinions de son mari,

appuyoit le partage des terres. Elle se remaria, afin de fortifier le parti de son fils de quelqu'un des principaux de Sparte; elle s'engagea de céder ses biens en cas qu'un nouveau partage eût lieu, et fit promettre la même chose à son époux.

Cléoméne conduisit à la guerre ceux qui lui étoient le plus suspects, et se signala par des exploits dignes d'un prince lacédémonien. Près de revenir, il fatigua son armée par des marches et des contre-marches, de sorte que plusieurs demandèrent à rester dans les lieux conquis par sa valeur. Il ne prit donc avec lui que ceux qui convenoient à ses desseins. Arrivé près de Sparte, il se fit précéder par une troupe sûre qui devoit le débarrasser des éphores, dont il avoit déja éprouvé et dont il craignoit la résistance. De cinq, on en tua quatre; le cinquième se sauva, et on ne s'en embarrassa plus.

Le lendemain, Cléoméne paroît dans la place publique. Il avoit fait ôter les siéges des éphores, et n'en avoit fait laisser qu'un, qu'il occupa .Après avoir rendu compte au peuple de ses vues et de sa conduite, il proteste que c'est malgré lui qu'il s'est servi de moyens violents et qu'il ne s'en permettra plus qu'un seul qui est l'exil de quatre-vingts citoyens, dont il fait afficher les noms. Il fut ensuite le premier à mettre ses biens en commun. Ses amis et son beau-père l'imitèrent. Dans le partage il assigna une portion à chacun de ceux qu'il avoit bannis, et promit de les rappeler lorsque les circonstances le permettroient. Il nomma son frère Euclidas roi avec lui, ce qui plut beaucoup au peuple, qui craignoit qu'il ne voulût occuper seul le trône. Les autres lois de Lycurgue, sur-tout par rapport à l'édu-

cation des enfants, furent rétablies, et pour soutenir ces changements il leva un corps de troupes considérable, qu'il disciplina et qu'il arma d'une manière nouvelle. Il donna aussi, quant au luxe, l'exemple de ce qu'il prescrivoit. On ne trouvoit chez lui ni habits ni ameublements précieux; tout y respiroit l'ancienne austérité; elle ne bannissoit cependant pas la gaieté et l'affabilité qui lui étoient naturelles. On remarque qu'ami de la liberté jusqu'à sa table, il ne vouloit pas que des invitations trop pressantes en gênassent les plaisirs.

Malheureusement il s'éleva une rivalité entre Cléoméne et Aratus, chef des Achéens. Malgré les efforts et l'habileté du roi des Lacédémoniens, affoiblis par des guerres antérieures, ceux-ci furent vaincus. Cléoméne, pressé par l'ennemi, eut recours à Ptolémée, roi d'Egypte, qui lui promit du secours, pourvu qu'il lui envoyât sa mère et ses enfants en otages. Cette demande embarrassa cruellement Cléoméne. Plus d'une fois il fut près d'en parler à sa mère, mais il avoit peine à s'y résoudre. Quand enfin il lui eut déclaré la chose, elle se mit à rire. « Quoi! dit-elle, c'est donc là « ce que vous n'osez me découvrir! Eh! que ne me « jetez-vous au plus tôt dans quelque vaisseau, pour « m'envoyer par-tout où vous croirez que mon corps « pourra être utile à Sparte, avant que la mort ne « vienne le détruire? » Quand Cratésiclée fut sur le point de s'embarquer, elle tira son fils à part, et le mena seul dans le temple de Neptune, où elle l'embrassa, le baigna de larmes; mais voyant couler celles de son fils, elle lui dit: « Allons, roi de Lacédémone, es- « suyons nos larmes, afin qu'en sortant de ce temple « personne ne nous voie pleurer, ni rien faire qui soit

« indigne de notre patrie. Nous ne sommes maîtres que « de nos actions ; mais les événements sont entre les « mains des dieux. » Arrivée en Egypte, elle lui écrivit : « Roi de Sparte, faites hardiment ce qui vous paroîtra « utile ou glorieux pour la patrie, et qu'une vieille « femme et un enfant ne vous fassent pas craindre « Ptolémée. » Ce sont là les derniers élans de la magnanimité lacédémonienne. Cléomène, battu par les Macédoniens à la journée de Sérasie, fut obligé d'abandonner Sparte, et de se réfugier en Egypte, où il périt misérablement, ainsi que nous l'avons déja raconté dans l'histoire des Ptolémées, rois d'Egypte. Ptolémée Philopator fit mettre son cadavre en croix, aux yeux de sa mère, qu'on massacra avec le reste de sa famille.

La fuite de Cléomène avoit livré Sparte et la Laconie au pouvoir des Macédoniens. Ceux-ci se contentèrent de les tenir dans une espèce de sujétion ; mais ils leur laissèrent élire des rois, qui furent Agésipolis, fils de Cléombrote, et Lycurgue, qui n'étoit pas de la famille royale, et qu'une somme donnée à chaque éphore fit reconnoître. Il chassa Agésipolis, et lui-même, menacé par d'autres éphores, fut contraint de fuir. Il laissa le trône à Machanidas, qui anéantit la puissance des éphores, et fut tué en combattant contre les Achéens.

Après sa mort, Sparte gémit sous la puissance de Nabis, qu'on regarde comme le plus odieux des tyrans. On ignore comment il parvint au trône, mais on sait que, parvenu à la puissance suprême, il se montra ennemi de tous ceux qui se distinguoient par leur naissance, leur mérite ou leur courage, massacrant les uns, bannissant les autres, pour les faire ensuite plus aisément assassiner. Il inventa une machine qui repré-

Nabis.
Ap. D. 2803.
Av. J. C. 195.

sentoit une femme vêtue d'habits magnifiques. Chaque fois qu'il vouloit extorquer de l'argent et qu'on refusoit de lui en donner, il faisoit avancer la machine, qui, toute garnie de pointes de fer, embrassoit le malheureux, et le forçoit d'accorder au tyran ce qu'il exigeoit. Sous son gouvernement, tout cruel qu'il étoit, Sparte reprit quelque splendeur; ses succès forcèrent les Achéens d'appeler les Romains à leur secours. T. Quintius vint comme arbitre. Son arrivée en Gréce, sa marche contre Lacédémone, inquiétèrent Nabis. Il craignoit les ennemis qu'il avoit dans Sparte. Pour prévenir leur soulévement à l'approche du général romain, il assemble les citoyens hors de la ville, les fait environner par les troupes, et dans un discours étudié il leur rappelle les peines qu'il a déja prises en plusieurs occasions pour sauver Sparte, assure qu'il est toujours dans la même disposition de s'exposer pour eux à tous les périls: « Mais je me vois forcé, ajoute-t-il, d'exiger une chose « aussi nécessaire à votre sûreté qu'à la mienne. Il y « en a parmi vous dont la conduite m'est suspecte: j'ai « dessein de les faire mettre en prison, jusqu'à ce que « le danger étant passé, j'aie le plaisir de leur rendre la « liberté. » La multitude étonnée reste immobile. Ses satellites saisirent quatre-vingts citoyens distingués par leur réputation de gens d'honneur, et la nuit suivante le monstre les fit égorger dans la prison. Il fit aussi fouetter jusqu'au sang et mettre à mort beaucoup d'Ilotes dont il se défioit.

Le général romain, selon la politique de sa nation, obtint contre le tyran assez de succès pour l'humilier; mais il ne voulut pas le détruire, de peur que les autres parties de la Gréce, débarrassées de Nabis, ne devins-

sent plus difficiles à subjuguer. Il se forma contre le tyran de Lacédémone une grande ligue, dont les Étoliens étoient les chefs. Malgré tant de forces réunies, on ne vint cependant à bout de dompter Nabis que par une surprise. Après sa mort, les Spartiates, encouragés par Philopœmen, général des Étoliens, reprirent leur liberté, et se joignirent à la ligue Achéenne.

On attribue l'esclavage des Lacédémoniens sous les derniers tyrans à trois causes : 1° la corruption des mœurs, qui est toujours le premier pas vers la servitude ; 2° la proscription des gens les plus distingués par leurs richesses, leur mérite et leur autorité ; 3° la patience des gens d'un caractère bon et doux, qui dans le malheur se nourrissoient d'espérance et se croyoient libres tant que la république asservie par ses enfants ne plioit pas sous un joug étranger. Ainsi disparut d'entre les puissances celle de Lacédémone, qui avoit tenu un rang si distingué. Elle n'eut même pas l'honneur de figurer avec les républiques grecques, que la ligue Achéenne soutint quelque temps contre les Romains, et il ne reste plus de Sparte que le nom. On nomme la ville nouvelle qui remplace l'ancienne Misithra.

LIGUE ACHÉENNE.

L'Achaïe a été le centre de la plus longue ligue qui ait existé ; il faut que le génie de ses habitants et de ceux des pays voisins, il faut que leur position respective aient été bien propres à favoriser une association, pour

qu'elle ait commencé dès le temps de Gigès, leur dernier roi, c'est-à-dire, au moment où finissent les temps héroïques; cette ligue se maintint jusqu'au régne d'Alexandre. Détruite par ce conquérant, elle se reproduisit sous le nom de ligue Achéenne, et ensuite se soutint avec éclat jusqu'au moment où elle succomba sous la puissance énorme des Romains.

Cette ligue embrassoit d'abord les provinces du continent qu'on appeloit la Gréce; savoir, l'Attique, le pays de Mégare, la Locride, la Phocide, la Béotie, l'Étolie et la Doride. Elle s'est ensuite resserrée entre la baie de Corinthe, Sicyone et l'Elide.

D'une considération assez médiocre, l'Achaïe s'éleva insensiblement à un degré de pouvoir supérieur à celui des grands états de la Gréce. Elle ne dut sa prépondérance ni à la population, ni à la valeur des Achéens, mais à la sagesse de ses lois. Après avoir secoué le joug des rois, les Achéens se formèrent le plan d'un gouvernement démocratique, qu'adoptèrent toutes les villes de leur petite république; de telle sorte cependant que ces villes, ne formant qu'un seul corps, étoient néanmoins indépendantes les unes des autres. Elles étoient unies par une étroite alliance, gouvernées par les mêmes lois; elles avoient la même monnoie, les mêmes poids, les mêmes magistrats; en un mot, il régnoit tant d'uniformité entre elles, que toute l'Achaïe ne paroissoit être qu'une seule ville. C'est ce qui détermina plusieurs peuples de leur voisinage à adopter leur forme de gouvernement, et à accéder à leur ligue. Quand il s'éleva une puissance à laquelle ils ne purent résister, comme celle d'Alexandre, l'association cessa d'elle-même.

Mais les Achéens, n'ayant pas encore eu le temps, sous ses successeurs, d'oublier le prix de la liberté, résolurent de secouer un joug aussi incommode que honteux. Les habitants de Patra et de Dima, deux assez petites villes, renouvelèrent leur ancienne association. D'autres villes voisines, qui n'étoient pas beaucoup plus considérables, s'y joignirent, après avoir tué les tyrans qui les opprimoient. Le bon ordre qui régnoit dans cette petite république, dans laquelle la liberté et l'égalité se trouvoient réunies avec un amour sincère pour la justice et le bien public, engagea plusieurs autres villes à imiter leur exemple. Mais la ligue n'acquit une force remarquable de résistance et d'agression qu'à l'époque seulement où les conseils et les exploits d'Aratus lui eurent donné quelque consistance.

Il étoit fils de Clinias, un des meilleurs citoyens de Sicyone. Les habitants avoient choisi Clinias pour chef, et vivoient heureux sous son gouvernement, lorsqu'un nommé Abandidas trouva moyen de s'emparer de l'autorité souveraine. Son premier soin fut de se défaire de Clinias et de toute sa famille. Aratus, quoiqu'il n'eût que sept ans, n'auroit pas été épargné, s'il ne s'étoit échappé à la faveur du tumulte qu'occasionoit dans la maison le meurtre de son père. Après avoir erré quelque temps autour de la ville, il entra par hasard dans la maison de la sœur du tyran, pour s'y cacher. Elle regarda comme une inspiration divine que cet enfant eût choisi sa maison comme un asile, et le fit conduire à Argos, où il fut élevé avec tous les soins possibles par quelques amis de son père.

Aratus. Ap. D. 2723. Av. J. C. 275.

Aratus n'avoit que vingt ans lorsqu'il forma le projet de rendre la liberté à sa patrie. Malgré l'attention de

Nicoclès, successeur d'Abandidas, qui surveilloit toutes ses démarches, le jeune Sicyonien trouva moyen de lever des troupes. Il escalada la nuit les murailles de Sicyone. Le tyran Nicoclès s'enfuit. Les habitants, réveillés par le bruit, s'assemblèrent. Un héraut parut, et fit la proclamation suivante : « Aratus, fils de Clinias, « invite tous les citoyens à reprendre leur ancienne « liberté. » Cette invitation fut reçue avec de vives acclamations de joie. Il n'y eut pas une goutte de sang répandue dans cette révolution. Mais Nicoclès, ne voulant point renoncer à sa puissance, eut recours, pour la recouvrer, à Antigone, roi de Macédoine. Pour lui résister, Aratus ne trouva pas de meilleur moyen que de joindre Sicyone à la ligue des Achéens, qui se relevoit. Lui-même l'augmenta de la ville de Corinthe, dont il enleva la citadelle aux Macédoniens. Elle devint un point d'appui important pour la ligue, à laquelle se réunirent plusieurs villes considérables, dont les rois, qu'on nommoit tyrans, résignèrent volontairement leur autorité. C'est à-peu-près de ce temps qu'on doit dater l'établissement des lois que cette ligue s'imposa.

Toutes les villes étoient soumises à un grand conseil qui s'assembloit deux fois par an. Chacun y envoyoit un nombre de députés, élus par leurs concitoyens à la pluralité des voix. Ce conseil décidoit de la paix et de la guerre, et disposoit des places vacantes. Le président étoit élu dans l'assemblée générale à la pluralité. Il pouvoit réunir la présidence et le commandement de l'armée. Il avoit une grande puissance, mais il étoit comptable et responsable. On lui choisissoit pour conseil dix magistrats, qui s'appeloient Demiurges. Ils étoient chargés de la direction des affaires en l'absence

du président, et pouvoient même, dans des cas pressants, assembler le conseil général. Lorsqu'une ville de la ligue n'acquiesçoit pas aux résolutions de l'assemblée, ou refusoit de fournir son contingent en temps de guerre, on pouvoit l'y contraindre par la force des armes. On ne pouvoit être incorporé à la ligue que du consentement de ceux qui la composoient. Nulle proposition des étrangers ne pouvoit être faite à l'assemblée qu'elle n'eût été auparavant communiquée par écrit au président. Il y avoit défense aux membres du conseil de recevoir des présents, sous quelque prétexte que ce fût. L'assemblée générale ne dura jamais que trois jours.

La première guerre importante de la ligue fut contre les Lacédémoniens, et fut suscitée par Cléoméne, leur roi, qui avoit besoin d'occuper ses sujets; ils eurent aussi à combattre contre les Étoliens. Les succès de ces deux ennemis forcèrent la ligue d'appeler à son secours Antigone avec les Macédoniens. Ces forces réunies écrasèrent Cléoméne. Les Étoliens, privés de l'appui de Lacédémone, furent forcés de se tenir tranquilles. Les Étoliens vivoient sur terre comme des corsaires sur mer, c'est-à-dire de rapines. Ils s'ennuyèrent du calme qui avoit succédé à la guerre de Cléoméne. Las d'une paix qui les ruinoit, ils attaquèrent les Messéniens. Ceux-ci étoient du corps de la ligue, qui prit leur défense. Mais Aratus, qui commandoit les troupes achéennes, essuya un échec considérable. Il conseilla d'appeler encore les Lacédémoniens. Philippe, successeur d'Antigone, vint au secours de la ligue. Pendant qu'il ravageoit l'Étolie, les Étoliens pillèrent la Macédoine, et tout étoit en feu dans le Péloponèse.

Ap. D. 2778.
Av. J. C. 220.

Une intrigue de cour hâtoit ou ralentissoit les ruines et les massacres. Philippe, jeune prince tout entier à la gloire des armes, se reposoit de la conduite des affaires sur Apelle, son ministre. Celui-ci prit ombrage de l'estime que son maître montroit à Aratus. Il fit entrer plusieurs grands dans ses sentiments, et en forma une cabale qui s'efforçoit, par tous les moyens, de renverser le crédit de l'étranger. Il y eut des entreprises manquées, des projets bien combinés qui échouèrent, parceque Aratus les avoit conseillés. Philippe n'en persévéroit pas moins dans son attachement. Le roi remarqua dans son ministre des perfidies si claires, qu'il résolut de le punir. Il essaya de le disgracier. Apelle revenoit d'une expédition qui avoit été heureuse, parceque, la conduisant lui-même, il étoit de son intérêt de la faire réussir : à son retour, tous les courtisans coururent au-devant de lui, et l'accompagnèrent, comme en triomphe, jusqu'au palais ; mais, lorsqu'il s'attendoit à être reçu avec les marques de la plus grande faveur, la garde lui refusa l'entrée. Aussitôt la foule des flatteurs disparoît, et le ministre gagne tristement sa maison. Mais, comme il avoit de la capacité, après ce léger châtiment qui auroit dû le corriger, le roi lui rendit sa confiance. Apelle en abusa de nouveau. Ses manœuvres soulevèrent l'armée, à laquelle il persuada que de prétendues injustices, commises dans le partage du butin, étoient inspirées par Aratus. Philippe crut alors devoir couper le mal par la racine. Il dissimula quelque temps, et toutes les mesures étant bien prises, il fit arrêter Apelle, qui fut puni de mort, avec un de ses principaux complices : un autre se tua lui-même.

Les désastres de ces guerres inspirèrent à toutes les parties et à Philippe lui-même le desir de la paix. Dans les conférences qui s'ouvrirent à Naupacte, Agélas, ambassadeur des alliés, fit en présence du roi un discours que l'événement pourroit faire regarder comme une prophétie. « Il seroit à desirer, dit-il, que les Grecs « ne se fissent jamais la guerre, qu'ils se tinssent, pour « ainsi dire, par la main, et qu'ils unissent leurs forces « pour se garantir des barbares qu'ils doivent tant appréhender. Si une pareille intelligence ne peut être « éternelle, nous devons du moins nous réunir dans la « conjoncture présente, et veiller à la conservation « de notre liberté, menacée de toutes parts. L'homme « le moins instruit en politique prévoit que les vainqueurs, carthaginois ou romains, ne borneront pas « leur ambition à l'empire de l'Italie ou de la Sicile, et « qu'ils y comprendront la Gréce. Tous les Grecs, et « vous-même, ô Philippe ! devez considérer le péril « dont nous sommes menacés. Vous pouvez en garantir « les Grecs, si, au lieu de les attaquer comme vous avez « fait jusqu'à présent, et si, au lieu de les affoiblir, vous « prenez leurs intérêts à cœur, et veillez pour leur « défense. Par ce moyen vous gagnerez leur affection, « et vous les engagerez à vous demeurer fidèlement « attachés. Si, soupirant après la gloire, vous avez le « dessein de faire quelque grande entreprise, tournez « les yeux vers l'occident, profitez des événements « d'une guerre qui a mis toute l'Italie en feu. Sachez « saisir l'occasion, et je vous promets l'empire universel. « Si, au contraire, vous souffrez que l'orage qui s'éléve « du côté de l'occident fonde sur la Gréce, il est bien à « craindre que vous ne soyez bientôt plus en pouvoir

Prophétie d'Agélas.

« de faire la guerre ou la paix, et de régler vos affaires « selon votre volonté. »

Mort d'Aratus. Ap. D. 2787. Av. J. C. 211.

Ce sage discours détermina la conclusion d'une paix générale, mais elle ne dura pas long-temps. Annibal engagea Philippe à rompre avec les Romains. Ce prince, pour être utile à son nouvel allié, crut intéressant de se rendre puissant en Grèce. Il s'empara d'Ithome, place forte de Messénie. Aratus n'étoit point d'avis de faire cette conquête. « En la gardant, lui dit-il, vous « perdez votre principale citadelle, qui est votre « crédit. » La franchise du républicain déplut; il s'en aperçut, et se retira à Sicyone avec son fils, jeune encore, mais déja très estimé. Philippe, craignant pour ses projets ambitieux les conseils et la bravoure de ces deux hommes, fit donner au père un poison lent, dont les effets pouvoient être regardés comme les symptômes d'une maladie ordinaire. Aratus ne s'y trompa nullement. Un de ses amis lui témoignant sa surprise de lui voir cracher du sang, le malade lui dit: « Voilà, mon cher Céphalion, le fruit de l'amitié des « rois. » Le fils fut traité encore plus inhumainement. On lui donna un de ces poisons qui jettent dans la démence, et qui lui fit commettre des actions abominables, dont il auroit été déshonoré, si on avoit pu les croire volontaires. Les Sicyoniens honorèrent les obsèques du père par des hymnes, des cantiques et des jeux funèbres, et lui déférèrent les honneurs divins. On doit le regarder comme le principal soutien de la ligue Achéenne.

Ap. D. 2796. Av. J. C. 202.

Déja la prophétie d'Agélas s'accomplissoit. Philippe, dans les villes qu'il assiégeoit, et dans les armées qu'il attaquoit, trouvoit des Romains en tête. Il engagea les

Achéens à se joindre à lui contre eux. La ligue avoit alors Philopœmen pour commandant de ses troupes. Ses succès amenèrent une paix générale, pendant laquelle des ambassadeurs romains déterminèrent les Achéens à s'unir à eux.

La Gréce déclarée libre.

Ap. D. 2807. Av. J. C. 191.

Ils joignirent leurs troupes, et eurent ensemble des succès qui forcèrent Philippe à accepter la paix aux conditions que Rome et la ligue voulurent lui imposer. La principale fut qu'il ne lui resteroit dans la Gréce aucune domination, et qu'il rendroit toutes les villes dont il étoit en possession. Les Romains auroient bien voulu en garder quelques unes qui leur auroient servi de point d'appui en Gréce; mais Flaminius, leur ambassadeur, crut qu'il falloit se faire honneur d'un entier désintéressement. Du rôle d'allié, selon le génie orgueilleux de la nation, il passa à celui de protecteur. Il prit occasion des jeux isthmiques, qui rassembloient des députés de toutes les parties de la Gréce, pour faire lire par un héraut ce fameux décret: « Le sénat et le « peuple romain, et Quintius Flaminius, proconsul, « après avoir vaincu Philippe, et donné la paix à la « Macédoine, déclarent les Corinthiens, les Phocéens, « les Locriens, les Eubéens, les Magnésiens, les Thes- « saliens, les Perrhébes, les Achéens et les Phtiotes « entièrement libres. Que tous ces peuples vivent dans « un état d'indépendance, et se gouvernent par leurs « propres lois. »

Désintéressement de Philopœmen.

Ap. D. 2812. Av. J. C. 186.

Par cette liberté générale, la ligue Achéenne s'augmenta de plusieurs alliés entre autres de Lacédémone, que le généreux Philopœmen délivra de l'affreuse tyrannie de Nabis. Des dépouilles trouvées dans le palais de cet usurpateur, les Spartiates tirèrent une somme très

considérable, qu'ils vouloient offrir à leur libérateur. Mais quand il fut question de la lui présenter, la vénération qu'on avoit pour sa vertu, et la crainte de le désobliger, firent qu'on ne put trouver personne, et on fut obligé d'avoir recours à un décret qui enjoignoit à Timolaüs, son ami particulier, de s'acquitter de cette commission. Deux fois il se mit en devoir de la remplir, et deux fois il fut si frappé de l'austérité des mœurs de Philopœmen, de sa grandeur d'ame et de sa frugalité, qu'il n'osa parler de présent. Une troisième fois, toujours forcé par les Spartiates, il gagne sur lui de faire sa proposition. Philopœmen l'écoute de sang froid, assemble les citoyens, et, après leur avoir témoigné la vive reconnoissance dont il est pénétré, il ajoute: « Gardez « cet argent, ô Lacédémoniens, pour gagner ceux qui, « par leurs discours séditieux, mettent le trouble dans « votre ville, afin qu'étant payés pour se taire, ils ne « causent plus de désordre; car il est bien plus avanta- « geux de fermer la bouche à un ennemi qu'à un ami. « Quant à moi, vous pourrez toujours compter sur « mon amitié, qui ne vous coûtera jamais rien. »

Sa mort.

Ap. D. 2820.
Av. J. C. 178.

Sous le commandement de Philopœmen, la ligue Achéenne se soutint malgré les efforts secrets des Romains pour la miner et la détruire. Ce grand homme, qu'on a nommé le dernier des Grecs, fut blessé et pris dans une action contre les Messéniens qui s'étoient détachés de la ligue. Les vainqueurs étoient partagés de sentiments à l'égard de leur prisonnier. Les uns ne pouvoient, sans verser des larmes, voir dans les fers ce héros de la Grèce, sous lequel la plupart avoient combattu et triomphé, et qui les avoit délivrés de la tyrannie de Nabis. Les autres aimoient à voir en lui un

ennemi humilié. Pour jouir à leur aise de ce spectacle, ils demandèrent que, tout blessé qu'il étoit, il fût placé sur le théâtre; mais ses ennemis, remarquant que ce spectacle ranimeroit l'estime et l'affection du peuple pour lui, le retirèrent brusquement, et le firent porter dans un cachot, où, blessé, malade et fatigué, il passa une nuit cruelle. Le lendemain, le peuple s'assembla. Il desiroit obtenir des ennemis des conditions avantageuses en échange du prisonnier; mais ceux qui avoient entraîné le peuple dans la révolte contre la ligue, et qui craignoient de trouver en lui un ennemi implacable, convinrent de le faire mourir. L'exécuteur alla, par leur ordre, porter le poison à Philopœmen. Quand ce dernier le vit entrer, une coupe à la main, il se souleva avec peine, et demanda d'un air tranquille si les jeunes gens qui avoient combattu avec lui, et auxquels il avoit été possible de se sauver, avoient gagné un lieu de sûreté. « Pas un n'a été tué ni pris, « répondit l'exécuteur. — Je meurs content, dit Philo- « pœmen. » Il prit la coupe, et la vida, la joie peinte sur le visage. Sa mort ne tarda pas à être vengée; les Achéens investirent Messène et demandèrent que les meurtriers de Philopœmen leur fussent livrés. Le peuple n'hésita point. Le principal d'entre eux, nommé Dinocrate, se tua lui même. Les autres servirent à la pompe funèbre de ce héros. L'urne qui contenoit sa cendre fut portée en triomphe à Mégalopolis, sa ville natale. Toute l'armée l'escortoit. A la suite marchoient enchaînés les Messéniens coupables de sa mort. Ils furent lapidés sur son tombeau; et il y eut peu de villes de la Grèce qui n'érigeassent quelques trophées en son honneur.

Injustice des Romains.

Ap. D. 2836. Av. J.C. 162.

Les Romains enchaînèrent, pour ainsi dire, la ligue Achéenne, par des égards politiques, tant qu'ils craignirent qu'elle ne secourût Persée, roi de Macédoine, auquel ils faisoient une guerre à outrance; mais quand ils eurent vaincu ce prince, ils cessèrent leurs complaisances, ou plutôt ils commencèrent les injustices dont le plan bien combiné les rendit à la fin maîtres de la Grèce. Non seulement ils excitèrent les villes les unes contre les autres, mais dans le sein même des villes ils entretenoient par des émissaires une division funeste. Leurs partisans étoient sûrs d'être soutenus, quelle que fût l'iniquité de leurs prétentions. Ils soulevoient les esclaves contre les maîtres, soudoyoient d'infames délateurs; bientôt ce fut un crime d'avoir manqué de dévouement aux intérêts des Romains. Il y eut des listes de proscription. Ils envoyèrent des commissaires chargés de mettre leurs sentences secrètes à exécution. Dans une assemblée publique des Achéens, ils eurent l'impudence de demander que ceux qui avoient assisté Persée fussent préalablement condamnés à mort; après quoi ils les nommeroient. « Après la condamna-« tion ! s'écria l'assemblée; quelle justice est-ce-là? « commencez par les nommer, et qu'ils se défendent. « S'ils ne peuvent rien dire pour leur justification, nous « promettons de les condamner. — Vous le promettez, « répliqua le commissaire : eh bien ! tous vos capitaines « généraux, tous ceux qui ont rempli quelque charge « dans votre république, sont coupables de ce crime. » Xénon, homme de grand crédit, et fort respecté dans la ligue, se lève et dit : « J'ai commandé l'armée, j'ai « eu l'honneur d'être chef de la ligue. Je proteste de « n'avoir jamais rien fait contre les intérêts des Ro-

« mains, et si quelqu'un m'attaque, je suis prêt à me « justifier, soit ici devant l'assemblée des Achéens, soit « à Rome devant le sénat. » Le Romain saisit cette dernière parole, et dit : « Puisque Xénon a nommé le « sénat, lui et les autres accusés ne peuvent appeler à « un tribunal plus équitable. » Il nomma ensuite ceux qui étoient accusés, et leur ordonna de partir pour aller plaider leur cause à Rome. Ils étoient plus de mille, tous hommes d'un mérite distingué, et c'étoit là leur crime.

Leur départ fut une plaie bien sensible pour la ligue Achéenne. Arrivés en Italie, on les distribua dans différentes villes, où ils restèrent prisonniers comme s'ils avoient déja été condamnés. Le conseil d'Achaïe députa à Rome pour demander qu'ils pussent plaider leur cause. Le sénat répondit, avec une insigne mauvaise foi, que les bannis avoient été trouvés coupables en Achaïe, et ne s'étoient rendus à Rome que pour savoir quel châtiment leur seroit infligé. Les Achéens envoyèrent une ambassade solennelle, qui embarrassa le sénat ; mais il répondit qu'il ne lui paroissoit pas qu'il fût de l'intérêt des Achéens que les exilés retournassent dans leur patrie. A une autre ambassade, qui s'abaissa à des supplications, le sénat inexorable opposa toujours le même refus. On ne gagna même à ces instances que de rendre l'esclavage des proscrits plus dur. Dix-sept ans se passèrent en prières inutiles. Ils étoient réduits à environ trois cents, lorsque Polybe, qui étoit un de ces infortunés, et qui avoit rendu des services à Paul Emile dans l'éducation de ses enfants, obtint, par cette protection, que leur affaire fût rappelée au sénat. Caton, par complaisance pour le jeune Scipion, promit

d'appuyer la demande. Quand elle fut présentée, les opinions se partagèrent; le plus grand nombre cependant étoit défavorable. Quand le tour de Caton arriva, il prit l'air le plus grave, et dit : « A nous voir disputer « avec tant de chaleur pour savoir si quelques vieillards « de Gréce seront enterrés en Italie ou dans leur pro- « pre pays, ne croiroit-on pas que nous n'avons rien à « faire? »

Cette plaisanterie rendit le sénat honteux, et la demande fut accordée. Polybe auroit desiré qu'on prononçât qu'en arrivant ils seroient rétablis dans leurs charges et dignités. Avant de présenter sa requête il demanda conseil à Caton. Le sénateur lui répondit en souriant : « Polybe, vous n'imitez pas la sagesse d'U- « lysse; vous voulez rentrer dans l'antre du Cyclope, « pour quelques méchantes hardes que vous y avez « laissées. »

Deux de ces députés, Critolaüs et Diœus, revenus dans leur patrie la vengeance dans le cœur, se proposèrent de rendre à la ligue son ancienne autorité; mais ils ne firent que précipiter sa ruine. Ils n'avoient ni la sagesse d'Aratus ni la force de Philopœmen; et ils entreprirent un ouvrage que ces héros auroient eu peine à imaginer dans les circonstances actuelles. L'ancien patriotisme étoit détruit chez les grands. Il ne subsistoit plus dans le peuple que comme une effervescence passagère. Avec ces dispositions, on ne pouvoit compter sur des efforts grands et durables, qui étoient cependant nécessaires contre la politique et la puissance des Romains. Les deux Achéens eurent la maladresse d'attaquer les Romains de front. Ils se déclarèrent hautement contre eux, décrièrent leurs intentions, et firent

insulter leurs députés par le peuple. Ne se voyant pas soutenus par les grands, ils maltraitèrent ceux-ci, les dénoncèrent à la populace comme des ennemis de la patrie, et leur attirèrent des persécutions qui les engagèrent à fuir. Les troupes de la république se ressentirent de cette espèce de défection; elles se trouvèrent composées d'une tourbe sans discipline, mais pleine d'audace et de présomption.

Prise de Corinthe.

Ap. D. 2857.
Av. J. C. 141.

Telle étoit l'armée que Critolaüs et Diœus opposèrent, sous les murs de Corinthe, à Memmius, général romain. Une bataille décida du sort de la république achéenne. Le courage aveugle fit balancer quelque temps la victoir; mais l'habileté et l'expérience l'emportèrent. Critolaüs fut tué; Diœus s'enfuit à toute bride à Mégalopolis où étoit sa femme; il la tua, mit le feu à sa maison, et s'empoisonna. Il auroit pu se retirer à Corinthe, qui étoit une des plus fortes places de la terre, et y obtenir une capitulation honorable. Les Corinthiens furent tellement étourdis de cette défaite, qu'ils ne songèrent pas seulement à fermer leurs portes. Elles restèrent trois jours ouvertes, et les remparts sans défenseurs. Memmius n'osoit y entrer dans la crainte de quelque embuscade; enfin il s'y hasarda, et quand il eut assuré sa possession, il en abandonna le pillage à ses soldats. Les hommes furent passés au fil de l'épée, les femmes et les enfants furent vendus comme esclaves.

Les trésors qui s'y trouvèrent surpassent toute imagination. Corinthe l'emportoit sur toutes les villes, tant par la quantité que par la richesse des meubles, des statues et des tableaux. Plusieurs pièces d'un prix inestimable tombèrent entre les mains des soldats, qui,

n'en connoissant pas la beauté, les détruisirent ou les vendirent à vil prix. On cite entre autres un tableau d'Apelle, sur lequel les soldats jouèrent aux dés, qu'ils troquèrent pour une table plus commode, et qu'Attale, roi de Pergame, acheta une somme qui équivaudroit à plus de cent mille livres de notre monnoie. Le général n'étoit pas plus connoisseur ni plus habile que les soldats; car, ayant fait porter à bord des vaisseaux plusieurs statues et tableaux qu'il vouloit faire servir à son triomphe, il menaça très sérieusement les maîtres des navires, si quelques unes de ces pièces venoient à se gâter ou à se perdre, de les obliger à en fournir d'autres.

Après le pillage, la ville, en exécution des ordres venus de Rome, fut réduite en cendres. L'or, l'argent et l'airain fondus ensemble dans cet incendie formèrent des ruisseaux d'un métal composé des trois que nous venons de nommer, métal fort célèbre et fort recherché dans la suite. Les murailles de la ville furent abattues, et on arracha jusqu'aux fondements. Avec Corinthe périt la ligue Achéenne, dont elle étoit comme la capitale. Les Romains abolirent le gouvernement populaire dans toutes les villes. Elles eurent cependant la permission de se gouverner par leurs propres lois, sous l'inspection d'un préteur; ainsi la Grèce devint une province romaine, et fut assujettie à un tribut annuel.

Néron rendit à la Grèce ses anciens privilèges, et rejeta sur la Sardaigne le tribut de l'Achaïe. Vespasien la réduisit à son premier état de sujétion. Nerva et Trajan accordèrent à l'Achaïe une ombre de liberté. Constantin fit entrer cette province dans le partage de l'empereur d'Orient. Pendant le règne d'Honorius et

d'Arcadius les Goths ravagèrent ces provinces, sous le roi Alaric, et changèrent en monceaux de ruines les beaux édifices qui restoient. Dans le dixième siècle l'empereur Emmanuel partagea le Péloponèse en sept provinces qu'il donna à ses fils. On l'appela la Morée, à cause du rapport entre la figure de cette province et la feuille d'un mûrier (*morus*), ou plutôt parceque les premiers mûriers apportés de la Sérique, furent sous l'empire de Justinien transplantés dans cette presqu'île, où ils réussirent très bien. Dans le treizième siècle, quand les princes d'Occident prirent Constantinople, la Morée tomba au pouvoir des Vénitiens: les Mahométans s'en rendirent maîtres sous Mahomet II, la gardèrent jusqu'en 1637, qu'elle revint aux Vénitiens; elle retourna en 1715 à l'empire ottoman, qui la possède actuellement et la gouverne par un sangiac, sous le beglierbey de la Grèce, qui demeure à Modon.

ÉTOLIENS.

Étolie ou la Petite-Grèce, entre la Locrie et l'Acarnanie, l'Épire et la baie de Corinthe.

On nous peint les Étoliens comme un peuple inquiet, turbulent, rarement en paix entre eux, toujours en guerre avec leurs voisins. On ajoute qu'inaccessibles à l'honneur, ils furent toujours prêts à trahir leurs meilleurs amis pour le moindre gain; en un mot, leurs voisins les regardoient comme des brigands. Ce caractère, tracé par Polybe, Achéen, par conséquent ennemi naturel des Étoliens, paroît outré en ce qu'il a de plus déshonorant. Les Étoliens n'ont pas été plus brigands, plus avides de butin, plus incommodes à

leurs voisins que les autres peuples de ces contrées. Passionnés pour la liberté, ils s'agitèrent dans leurs liens pour les rompre. Attaqués, ils attaquoient; c'étoit une réaction continuelle, et on ne voit pas qu'ils aient été plus inquiets, plus turbulents que les Achéens.

Il seroit difficile de décider entre ces deux peuples quels étoient les agresseurs, lequel a le premier établi la confédération qui a réuni sous les mêmes lois des villes voisines, et en a fait un corps fédératif. Les conditions de la ligue étolienne, sont les mêmes que celles de la ligue achéenne; excepté qu'ils ne s'engageoient pas à forcer par les armes ceux d'entre eux qui ne concouroient pas à une guerre résolue par le plus grand nombre: modération qui fait honneur à leur justice, si elle n'en fait pas à leur politique.

Action des Étoliens.

Ils furent les premiers des Grecs qui se laissèrent tromper par les insinuations perfides des Romains. Ils firent alliance avec eux, pour repousser Philippe, roi de Macédoine, qui menaçoit leur liberté. Lorsqu'ils espéroient que les Romains les aideroient à terminer cette guerre de manière à n'avoir plus rien à craindre des Macédoniens, ils se virent trompés par ces alliés infidéles, qui, ayant intérêt de faire la paix, la conclurent, sans beaucoup s'inquiéter du danger auquel ils exposoient les Étoliens. Alors ceux-ci acceptèrent le secours d'Antiochus, roi de Syrie.

Antiochus.

Ap. D. 2812.
Av. J. C. 186.

Ce prince étoit engagé par Annibal, auquel il avoit accordé un asile dans sa cour, à faire la guerre aux Romains. Il falloit décider s'il la porteroit en Italie, ou s'il la feroit dans la Gréce. Annibal, toujours persuadé que les Romains ne pouvoient être vaincus que chez eux, insistoit pour le premier parti; mais Antiochus

crut qu'il lui suffiroit, contre l'ambition de ces républicains, de se faire un rempart de la Gréce, sur-tout ayant pour lui les Étoliens, qui soutiendroient les premiers efforts. Antiochus travailla à les gagner; il envoya des ambassadeurs à une assemblée générale où devoit être discuté le parti à prendre entre un roi et une république. Flaminius, général romain, s'y rendit.

Les ambassadeurs du monarque syrien firent une longue énumération des nations que leur maître améneroit au secours de la Gréce, en désignant ces peuples chacun par leur nom. Flaminius, à son tour, prit la parole et dit: « On veut vous épouvanter par le dénombrement de tous les peuples qui vont inonder la Gréce comme un torrent. Ceci me rappelle un repas que me donna Chalcéïs, un ami d'une humeur gaie, et qui reçoit parfaitement bien son monde. Il m'invita à un festin dans un temps où le gibier étoit fort rare; cependant sa table en étoit couverte. Surpris de cette abondance, je lui demandai où il avoit pu trouver tant de gibier? Ce n'est, me répondit mon ami, que du cochon assaisonné diversement, et mis à différentes sauces. Il en est de même des troupes du roi, dont on vient de faire une si pompeuse énumération. Daces, Médes, Caddusiens, Elyméens, noms inconnus en Gréce jusqu'à ce jour, ne sont qu'un peuple, et encore un peuple d'esclaves. Quelque déguisement qu'on emploie, ils ne forment tous qu'une même nation: que la sauce soit ce qu'on voudra, c'est le même mets. » Flaminius entra ensuite dans des raisonnements politiques, qui firent impression sur les Achéens, chez lesquels l'assemblée se tenoit. Ils se joignirent aux Romains, et les Étoliens à Antiochus.

Flaminius.

Ce prince ne répondit pas aux espérances de ses alliés. Dans un âge plus que mûr il épousa une très jeune femme, auprès de laquelle il oublia, pendant plusieurs mois très précieux, Rome, la Grèce et la Syrie. Il eut d'autant plus grand tort de s'amollir dans ce repos, qu'il auroit dû profiter de la première ardeur des Étoliens, peuple redoutable dans le commencement d'une entreprise, et dont l'impétuosité étoit terrible. Ils avoient déployé ce caractère dans une guerre contre Lacédémone, qui ne put leur résister. Antiochus fut tiré de sa léthargie par les succès des Romains; mais, poussé de poste en poste, après un échec considérable, il fut obligé de s'embarquer honteusement. Les Étoliens, abandonnés, se réfugièrent dans leurs villes, qu'ils défendirent avec vigueur. Naupacte, une de leurs principales villes, vit échouer devant ses murs la valeur des légions. Les Étoliens profitèrent de la lueur d'espérance que leur donnoit la levée du siége pour tenter à Rome un accommodement. Ils firent leur proposition d'un ton soumis. Le sénat les reçut d'un air altier. Il agit comme il avoit coutume lorsqu'il vouloit retenir ce qui ne lui appartenoit pas, en se conservant l'honneur d'une apparence de justice. Ce fut d'imposer une alternative inacceptable : savoir, de payer une somme énorme, ou de se soumettre à tout ce que les Romains voudroient ordonner.

La somme étoit infiniment au-dessus des moyens des Étoliens. Ils demandèrent quelles seroient les bornes de cette volonté qu'on leur proposoit pour loi irréfragable. On ne leur donna à cet égard que des réponses très vagues, qui leur firent voir que le véritable dessein des Romains étoit de les avoir à discrétion. Trans-

portés de rage, les Étoliens, au retour de leurs envoyés, tombèrent en furieux sur les alliés de la république, parcoururent en désespérés la Macédoine, que les Romains protégeoient, y mirent tout à feu et à sang; pendant ce temps les Romains avançoient insensiblement, faisoient une guerre sage et mesurée, et toujours accompagnée de succès. Ils prirent Lamia, capitale d'Étolie, et enfin se trouvèrent devant Ambracie, la dernière ressource de la république étolienne.

Si les Romains employèrent contre cette ville tous les moyens en ruses et en machines qu'avoit fait imaginer l'art des siéges, les Étoliens ne négligèrent aucun des moyens de rendre cette attaque inutile. On remarque entre autres une machine ingénieuse que les assiégés inventèrent pour ralentir les progrès des mines. Elles se faisoient alors en creusant sous le mur, que l'on soutenoit avec des étais de bois. On y mettoit le feu : la muraille tomboit et ouvroit une brèche, plus ou moins large, par laquelle entroient les assaillants, qui se tenoient tout prêts. Les assiégés s'assurèrent, par les coups de pioches qu'ils entendoient, que la mine avançoit. Ils creusèrent de leur côté, rencontrèrent les mineurs opposés, et se battirent; mais les assiégeants n'abandonnoient pas la mine. Les Ambraciens, pour les y forcer, apportèrent de leur côté une machine ainsi construite : c'étoit un vaisseau creux avec un fond de fer, percé de plusieurs trous, et garni d'un grand nombre de pointes, afin d'empêcher les Romains d'en approcher. Ce vaisseau étoit rempli de plumes auxquelles ils mettoient le feu, ensuite avec des soufflets ils chassoient la fumée du côté des assiégeants, les obligeoient de sortir de la mine, pour n'être pas suffoqués, et par

Siége d'Ambracie.

conséquent d'interrompre leur travail, ce qui donnoit aux Étoliens le temps de réparer les fondements de leurs murailles.

Ambracie capitula à des conditions dures, qui annonçoient celles que toute la nation, divisée par les intrigues des Romains, se laissa imposer. Elles prescrivoient une vénération profonde pour la majesté du peuple romain, la remise des prisonniers et déserteurs, une grosse amende, dont une partie payable comptant, et l'autre en plusieurs termes, quarante otages au choix du vainqueur; enfin cette capitulation renfermoit toutes les obligations qui pouvoient enchaîner un peuple subjugué et conquis.

Après ces conditions dures et vexatoires, les Romains trouvèrent mauvais, non pas que plusieurs Étoliens, dans la guerre de Persée, prissent parti, mais qu'ils inclinassent simplement pour ce prince. Tous ceux qui se trouvèrent soupçonnés de ces sentiments furent contraints d'aller se justifier à Rome, où on les retint prisonniers, et d'où ils ne revinrent jamais. On compta cinq cent cinquante des principaux de la nation assassinés, sans autre crime que celui d'être suspects, et les commissaires envoyés par le sénat déclarèrent que c'étoit justement qu'ils avoient été tués, puisqu'ils s'étoient attiré ce malheur en favorisant le parti macédonien.

Les Étoliens restèrent dans un état de servitude stricte, jusqu'à la destruction de la ligue achéenne. Alors ils participèrent à l'espèce de liberté qui fut laissée à la Grèce. L'Étolie, tantôt resta attachée à l'empire d'Orient, tantôt passa entre les mains des princes particuliers. En 1532, Amurat II, en réunit toutes les

parties sous sa domination. Le fameux George Castriot, appelé Scanderberg, la défendit long-temps, comme son patrimoine, contre toutes les forces de l'empire ottoman, et en laissa une partie aux Vénitiens. Ils la perdirent sous Mahomet II, dont les successeurs l'ont gardée jusqu'à ce jour.

ATHÈNES (PROVINCE).

Le peu de liberté qui étoit restée aux Athéniens, après la destruction de la ligue achéenne, leur fut enviée par Philippe, roi de Macédoine. Ce prince les menaça : ils appelèrent contre lui Attale, roi de Pergame, les Rhodiens, et sur-tout les Romains. Ceux-ci commençoient à cultiver les sciences et les arts. Ils se firent honneur d'une alliance avec la ville qui passoit, à juste titre, pour le centre des connoissances agréables. Ils envoyèrent du secours ; Philippe fut battu et obligé de fuir. Athènes.

Ce service important, qui auroit dû attacher invariablement les Athéniens à la république, n'empêcha pas ce peuple de prendre contre elle le parti de Mithridate, roi de Pont. Il y fut excité par un philosophe de la secte d'Epicure, nommé Aristion, qui jouissoit d'un grand crédit dans la ville. Les principaux citoyens n'approuvoient pas cette nouvelle alliance. N'espérant pas les gagner, Aristion résolut de les enchaîner en se rendant maître d'Athènes. Il concerta l'exécution de son dessein avec Archélaüs, général de Mithridate : celui-ci s'empara de l'île de Délos, et pilla le célèbre Siége d'Athènes. Ap. D 2912. Av. J. C. 86.

temple d'Apollon Délien. Cette île avoit autrefois appartenu aux Athéniens. Archélaüs annonça qu'il feroit porter ce butin à Athènes, comme devant lui appartenir. Les Athéniens, charmés de ce trait de générosité, ne songèrent seulement pas à l'escorte qui accompagnoit le présent : ils laissèrent entrer jusqu'à deux mille hommes ; mais ces troupes n'eurent pas plutôt été reçues, qu'Aristion disposa de tous les emplois, et régna dans Athènes avec une autorité souveraine. Tous ceux qui étoient favorables aux Romains furent ou massacrés ou envoyés à Mithridate.

La guerre commença à se faire avec une cruauté qu'on reprocheroit aux nations les plus barbares. Bruttius, général romain, ayant pris une petite île qui avoit donné asile à quelques vaisseaux de Mithridate, fit crucifier les esclaves, et couper le bras droit à tous les insulaires qui tombèrent entre ses mains. Ce Bruttius précéda Sylla, nommé pour soutenir la guerre contre Mithridate. Sylla crut devoir ôter la ressource de la Grèce à ce prince, et se proposa de lui enlever Athènes. Cette ville très forte étoit composée de trois parties, 1° la citadelle ; 2° la basse ville, en deux parties, séparées par un gros mur, et entourées chacune d'un bon rempart ; 3° enfin les deux ports Munychie et le Pyrée, qui n'en faisoient qu'un, joints à la ville par deux murailles très hautes et très épaisses. Aristion se chargea de la défense de la ville, et Archélaüs de celle des ports.

Sylla se flatta de prendre le port d'assaut, et fut repoussé. Il se détermina donc à attaquer Athènes dans les formes. Il la bloqua pendant l'hiver, et il employa ce temps à faire des préparatifs, sur-tout en

machines. Des forêts entières furent coupées. Il n'épargna ni les bocages, ni les arbres du Lycée, abattit tous les édifices qui pouvoient lui nuire, ou dont les décombres pouvoient favoriser les approches. Comme le pays, de lui-même assez stérile, avoit en outre été ravagé, des vaisseaux conduits par vingt mille matelots étoient journellement occupés à apporter des vivres.

Ces dépenses eurent bientôt épuisé la caisse militaire. Dans sa détresse, Sylla eut recours aux trésors sacrés. Il écrivit aux Amphictyons, alors assemblés à Delphes, et les pria de lui envoyer les trésors d'Apollon, s'engageant solennellement à rendre au dieu qu'il honoroit véritablement la valeur de ce qui seroit avancé. Un certain Caphis, natif de Phocide, qu'il envoya présenter sa requête, dit aux prêtres qu'il ne s'en étoit chargé que malgré lui. Il pleura devant eux, et les supplia de consulter l'oracle. Le dieu ne répondit point, mais le son de sa lyre fut entendu dans le sanctuaire. Quand cette circonstance fut rapportée à Sylla, il dit à Caphis : « Comment ne comprend-on pas que « la musique ne peut jamais être qu'une expression de « joie? Partez, rapportez les trésors, et comptez que « vous ferez plaisir au dieu. » Ce premier pas fait, il n'eut pas plus de scrupule de prendre les richesses d'Esculape dans son temple d'Epidaure. Avec ces secours Sylla se mit au printemps à serrer la ville de plus près.

Les principaux efforts de ce général se dirigèrent contre le Pyrée, qui fut attaqué et défendu avec une égale valeur. Sylla avoit sur Archélaüs l'avantage d'être, presque à chaque heure, instruit, par des espions ren-

fermés dans la place assiégée, de tous les projets du commandant ennemi. Ces avis lui étoient donnés inscrits sur des balles de plomb, qu'on lançoit avec des frondes dans le camp de Sylla; mais la valeur d'Archélaüs rendoit presque toujours la trahison inutile. Surpris, attaqué contre toutes les régles et contre toute vraisemblance, parceque ses desseins étoient découverts, il n'en repoussoit pas moins les Romains; et il soutint jusqu'à trois assauts en un jour sans pouvoir être forcé.

Pendant ces combats, la famine causoit de nouveaux ravages dans Athènes. Plusieurs citoyens ne vivoient plus que d'herbes et de racines, qu'ils alloient arracher sur les remparts. Dans cette funeste conjoncture, les sénateurs et les prêtres allèrent se jeter aux pieds d'Aristion, le suppliant d'avoir pitié de la ville, et de se rendre à des conditions supportables. Loin de les écouter, il les fit chasser violemment de sa présence. Au milieu de la misère publique, ce tyran et ses complices passoient en vrais épicuriens les jours et les nuits dans la débauche, et avoient leurs tables couvertes de mets exquis. Cependant, après avoir mangé tous les animaux, chevaux, chiens, chats, on en vint à cette extrémité, de se nourrir de vieux cuirs bouillis, et même de chair humaine.

Alors Aristion feignit d'avoir pitié du peuple. Il députa à Sylla; mais ses envoyés n'étoient que des déclamateurs qui parlèrent de Thésée, des grands hommes d'Athènes et de leurs anciens exploits contre les Médes. Pas une proposition sur les circonstances. « Gardez « pour vous, leur dit Sylla, ces fleurs de rhétorique. « La république ne m'a pas envoyé pour entendre vos

« antiques prouesses, mais pour punir votre rebel-
« lion. » L'excès de la famine faisoit attendre tranquillement au général romain le jour où quelque émeute dans la ville la lui remettroit entre les mains ; mais un hasard précipita ce moment. Il apprit qu'un côté foible de la place étoit peu gardé, il l'attaqua, fit une brèche, et entra avec ses troupes ; les soldats mirent bas les armes, et le peuple demanda grace. Mais ce peuple insolent et malin s'étoit permis contre Sylla des termes de mépris, des railleries piquantes, des propos insultants, dont le vainqueur tira une vengeance exemplaire. Il accorda le pillage à ses troupes, et fit passer au fil de l'épée jusqu'aux femmes et aux enfants. Le carnage fut horrible. Le soldat, animé du ressentiment de son général, punit également et ceux qui avoient fait l'affront et ceux qui ne l'avoient pas empêché. Sylla accorda la vie aux habitants qui échappèrent à la première fureur. Ce général défendit qu'on fermât jamais la brèche par laquelle il étoit entré, et ôta aux citoyens le droit d'élire leurs magistrats ; mais il leur rendit bientôt après ce privilége.

Ils embrassèrent dans la suite le parti de Pompée contre César, et soutinrent un siége contre ce dernier, qui pardonna aux vivants, dit-il, en faveur des morts, et prit Athènes sous sa protection. Après sa mort, ils épousèrent les intérêts de Brutus, ensuite ceux d'Antoine. Auguste les punit de s'être déclarés pour les meurtriers de César, leur bienfaiteur. Germanicus leur accorda un licteur, ce qui étoit une marque de souveraineté. Vespasien réduisit l'Attique en province romaine, disant que les Athéniens ne savoient pas être libres ; Adrien avoit été archonte d'Athènes, par hon-

neur ou bien autrement. Il s'en souvint étant empereur, rendit à la ville ses priviléges, lui donna une somme d'argent considérable, lui assura une rente en blé, et répara ses ports; bienfaits qui lui méritèrent le titre de second fondateur de la ville. Les deux Antonin, le pieux et le philosophe, confirmèrent ces priviléges; Sévère en retrancha quelque chose; Valérien fut plus favorable, et les rétablit en entier.

Constantin se déclara protecteur et ami des Athéniens, et honora leur premier magistrat du titre de grand duc. La générosité de Constance alla jusqu'à les mettre en possession de plusieurs îles de l'Archipel. Les Goths les maltraitèrent cruellement sous Arcadius et Honorius, et ruinèrent presque tout ce qui restoit de leurs bâtiments magnifiques. Dans le treizième siècle, Athènes appartint successivement à des seigneurs latins, à l'empire grec, aux Arragonois, qui furent dépossédés par un Florentin, nommé Reinier Acciaioli. Il laissa Athènes aux Vénitiens, et la Béotie à son fils naturel nommé Antoine. Celui-ci reprit l'Attique aux Vénitiens, et voulut défendre ses états contre les Turcs, qui les lui enlevèrent avec la vie. En 1787, Athènes retomba entre les mains des Vénitiens, et fut reprise quelques années après par les Turcs, qui l'ont gardée jusqu'à présent. Les petits états circonvoisins d'Athènes, et dont nous avons déja parlé, ont subi les mêmes changements qu'elle.

BÉOTIENS.

Après l'expulsion des rois, les Béotiens se formèrent en république. Elle étoit présidée par un préteur, qui encouroit la peine de mort quand il ne résignoit pas sa charge au bout de l'année révolue. Un conseil de sept, neuf ou onze personnes nommées Béotarques, modéroit l'autorité du préteur. Ils possédoient les premières places dans l'armée ; et des magistrats nommés Polémarques rendoient la justice. Il y avoit quatre conseils, vraisemblablement composés chacun des députés de leur canton, qui, étant réunis, décidoient des affaires générales. On remarque comme une singularité qu'à Thèbes, capitale de la Béotie, les marchands et les artisans étoient admis au nombre des citoyens, mais qu'ils étoient exclus des emplois publics. Une loi qui fait honneur à leur humanité défendoit d'exposer ses enfants. Ceux qui se trouvoient hors d'état de les nourrir devoient recourir au magistrat, lequel cherchoit quelqu'un de bonne volonté, et l'enfant devenoit esclave de celui qui l'avoit nourri. Béotie, entre l'Attique, la Phocide et Corinthe.

Les Béotiens, entourés de républiques plus puissantes, se laissoient aller au mouvement qu'elles leur imprimoient. Leurs plaines servirent souvent de champ de bataille à leurs ennemis et à leurs alliés. Quelquefois aussi ils figuroient dans les combats ; et leurs soldats, plus fermes qu'impétueux, étoient fort estimés. On leur a reproché, lorsque la république tiroit à sa fin, d'avoir été traîtres et assassins ; mais un peuple ne de-

vient pas méchant tout-à-coup et sans cause. Ils étoien tourmentés par les Romains, tyrans de tous les peu-ples qui ne courboient pas servilement la tête sous leur empire. Les Béotiens, n'étant pas en état de leur résister en corps de nation, s'en défaisoient par par-ties. Tout Romain qui passoit par leur pays pour affaire de commerce ou autre étoit tué et jeté dans un lac. On fu´ long-temps sans deviner la cause de l'absence de ceux qui disparoissoient. On la découvrit enfin. Le pro consul romain chargé de les châtier imposa d'abord une forte amende à toute la nation; ensuite, mélan la douceur à la sévérité, il en retrancha la plus fort partie, et exigea seulement qu'on lui livrât les meurtriers les plus coupables. Ils furent punis de mort, et la Béo-tie devint province romaine.

ACARNANIENS.

Acarnanie, entre l'Étolie et l'Épire.

La position des Acarnaniens les attachoit beaucou plus que les autres Grecs aux rois de Macédoine. Ce pendant le consul Flaminius entreprit de leur faire épouser les intérêts de Rome contre Philippe, et d'ôte par-là à ce prince ses plus fidèles alliés. Il les assembla à Corcyre, où se fit un projet de traité, dont la ratifi cation fut renvoyée à une seconde entrevue, qui eut lieu à Leucade, capitale d'Acarnanie. Il s'y trouva, contr l'attente du négociateur romain, des hommes fermes qui déclamèrent hautement contre l'espèce d'infamie qu'on vouloit faire commettre à la nation, en violan la foi des traités. Le peuple, très prévenu contre les Romains, déclara qu'il ne se soumettroit jamais à cett

impérieuse république ; et le préteur, c'est-à-dire, le chef de l'assemblée, seulement pour avoir proposé l'affaire, fut cassé. Le consul gagna du moins par ses intrigues de jeter le trouble entre les Acarnaniens. Il espéroit que leur division les livreroit à lui sans défense. Dans cette confiance, il mit le siége devant Leucade ; mais il fut étonné en approchant de voir les murailles bordées de soldats préparés à une vigoureuse résistance. Les actions ne démentirent pas la contenance. Trois fois Flaminius attaqua les remparts, et trois fois il fut repoussé. Le siége auroit pu durer longtemps, sans la trahison de quelques bannis Italiens, qui, pour avoir leur grace, introduisirent les Romains dans la place. La prise de la capitale épouvanta tellement les Acarnaniens, qu'ils abandonnèrent Philippe, et se soumirent aux Romains, qui laissèrent à l'Acarnanie ses lois, jusqu'à ce qu'elle devînt une province romaine, après la prise de Corinthe.

ÉPIROTES.

Les Épirotes fournissent un exemple frappant de la barbarie de la république romaine, qui, du sein de ses triomphes et de ses plaisirs, envoyoit l'incendie et le carnage chez les nations rebelles à ses volontés absolues, et imposoit à ses généraux la nécessité d'exécuter même malgré eux les proscriptions qu'elle commandoit.

Épire, entre l'Étolie, la mer Adriatique, la Macédoine, le Ténare et la mer Ionienne.

Ces peuples tenoient leur liberté de Déidamie, petite-fille de Pyrrhus. Elle les affranchit en mourant de

toute domination, et ils établirent entre eux le gouvernement républicain, sous le commandement de magistrats élus annuellement dans une assemblée générale. Les rois de Macédoine, regrettant que les Épirotes, qui avoient été leurs sujets, leur eussent échappé, faisoient des courses continuelles en Epire. Les Romains secoururent les Epirotes contre Philippe; mais Persée trouva moyen de les gagner. Ils épousèrent sa querelle contre les Romains; ce qui irrita tellement le sénat, qu'il envoya ordre à Paul Emile, après la conquête de la Macédoine, d'abandonner ce pays au pillage et d'en raser les villes jusqu'aux fondements.

Etrange effet du despotisme de la république! Paul Emile, en recevant le décret, pleura, mais obéit. Sous prétexte de relever les garnisons, afin que l'Epire pût jouir d'une entière liberté, il envoya dans toutes les villes des corps de troupes proportionnés, qui furent reçus par-tout avec de grandes démonstrations de joie, et dans le même jour, à la même heure, il lâcha la bride à ses soldats, qui pillèrent, volèrent, assassinèrent avec un ordre régulier et des conditions prescrites, de sorte que le butin fut rapporté en commun, et distribué par égales portions aux troupes. Outre l'argent de toutes les recettes, qui avoit été mis à part pour le trésor de la république, on vendit au profit du fisc cent cinquante mille hommes, comme esclaves. Les principaux du pays furent transférés à Rome, et condamnés à une prison perpétuelle; et il y eut soixante-dix villes démantelées.

L'Epire ne s'est jamais relevée de cette terrible exécution. Elle devint sous les Romains partie de la province de Macédoine, tomba après Constantin en partage

à l'empire d'Orient, se conserva à des princes grecs, après la prise de Constantinople par les Latins, reçut par les victoires de Scanderberg un éclat passager, et enfin aujourd'hui est possédée par les empereurs ottomans, sous le nom d'Albanie, d'où ils tirent leurs plus braves soldats.

IONIE.

Ionie, entre l'Étolie, la mer Égée, la Carie et la Lydie.

L'Ionie renferme plusieurs villes célèbres, encore moins par la beauté de leurs édifices que par les événements dont elles on été le théâtre. Les vicissitudes de chacune de ces villes feront l'histoire de ce pays.

Phocée.

Entre les principales, on distingue Phocée, qui n'est à présent qu'un petit village, nommé Foggia, sur le bord de la mer, à peu de distance de Smyrne. Les Ioniens et les Athéniens se disputoient l'honneur de l'avoir fondée. Ses habitants étoient regardés comme les premiers Grecs qui eussent entrepris des voyages de long cours. Ils voguèrent jusqu'en Espagne, et trouvèrent dans la baie de Cadix un roi qui les reçut très favorablement. Ils lui firent le récit des craintes qu'ils avoient d'être inquiétés par Cyrus. Le roi leur offrit généreusement un asile; et, sur leur refus, il leur donna une grosse somme pour fortifier leur ville.

Les Phocéens furent en effet attaqués par Harpagus, général de Cyrus. Près d'être forcés, ils demandèrent une trêve de trois jours : quoique Harpagus se doutât bien de l'usage qu'ils vouloient en faire, il l'accorda. Les Phocéens embarquèrent leurs femmes, leurs en-

fants et toutes leurs richesses, et cinglèrent vers l'île de Chio. Ils se proposoient d'acheter de ces insulaires des petites îles qui leur appartenoient ; mais les habitants de Chio ne voulurent pas du voisinage de gens si habiles. Les Phocéens revinrent donc sur Phocée, surprirent les Perses qui s'y étoient établis, et les passèrent au fil de l'épée ; mais, dans la crainte de ne pouvoir s'y soutenir, ils n'y restèrent pas, et s'engagèrent par un serment solennel à n'y jamais revenir, qu'une masse de fer rougie au feu qu'ils jetèrent dans la mer ne reparût ardente sur l'eau. Cependant, après l'assurance d'une amnistie que les Perses leur promirent, plus de la moitié de la flotte revint à Phocée.

Le reste se mit à exercer la piraterie sur les côtes des Gaules, d'Italie et de Carthage. Ils firent d'Aleria en Corse l'asile de leurs brigandages. Chassés par une ligue que les peuples tourmentés formèrent contre eux, ils déposèrent leurs femmes et leurs enfants à Rhége, les transportèrent ensuite à Pouzac, petite ville de la mer de Toscane, où on les perd tous de vue. Les Phocéens, tantôt sous la domination des Perses, tantôt sous celle de leurs propres tyrans, exercèrent la piraterie sur les côtes de Phénicie, mirent leurs prises à l'abri dans les ports de la Sicile, d'où ils firent des courses contre les Carthaginois et les Toscans, sans jamais inquiéter les Grecs. Phocée se déclara pour Antiochus-le-Grand, contre les Romains, qui prirent cette ville, et lui firent grace ; elle récidiva en faveur d'Attale, roi de Pergame. Sa perte étoit prononcée à Rome ; mais les Massiliens, colonie des Phocéens, arrêtèrent l'exécution de la sentence. Pompée lui accorda de grands priviléges, qui la rendirent, sous les premiers empereurs,

une des plus florissantes villes de l'Asie mineure.

On croit que Smyrne fut bâtie par les Eoliens. Les habitants de Colophon, ville d'Ionie, chassés de leurs foyers, on ne sait par quel peuple, furent reçus très affectueusement par les Smyrnéens. Un jour ceux-ci, étant sortis pour un sacrifice, trouvèrent leurs portes fermées par les Colophoniens. Tout ce qu'ils purent obtenir, fut qu'on leur rendît leurs meubles. Pour eux, ils se répandirent dans les villes d'Asie, qui les adoptèrent. Smyrne.

La chimère des Smyrnéens étoit de croire que leur ville avoit été fondée par une Amazone, et rebâtie par Alexandre, et qu'elle ne seroit détruite que par un tremblement de terre. En effet, elle en éprouve souvent; mais sa position avantageuse pour le commerce la fait bientôt après sortir de ses ruines. C'étoit « la capitale, « la première, la principale ville d'Asie, l'ornement de « l'Ionie », ainsi que portent des inscriptions trouvées dans des décombres. On y a trouvé de très belles statues, et on y voit des restes assez bien conservés d'un théâtre de marbre, d'un cirque, de bains, de temples. Un ancien auteur nous apprend que les rues en étoient tirées au cordeau, larges et pavées, qu'il y avoit une bibliothèque publique, et que le port se fermoit.

Elle s'est distinguée par son attachement aux Romains, même dans les temps de détresse de ce peuple, notamment pendant les plus grands succès des Carthaginois. Les Smyrnéens poussèrent la flatterie pour leur alliée jusqu'à bâtir un temple avec cette inscription : « A Rome, déesse. » Lorsque le gouvernement monarchique eut remplacé dans Rome le gouvernement républicain, les empereurs donnèrent de grands privi-

léges à Smyrne. Tibère et Marc-Aurèle se distinguèrent à cet égard. Elle est encore très peuplée pour une ville d'Asie, et le centre d'un commerce très actif, quoique sous la domination des Turcs, qui le favorisent peu. Les Smyrnéens passoient pour aimer beaucoup les plaisirs ; mais ils n'en étoient pas moins braves.

Clazomène. Clazomène a d'abord appartenu aux Lydiens, après eux aux Perses, enfin à Alexandre. Elle a été située sur le continent, ensuite dans une île qu'Alexandre joignit à la terre ferme par une chaussée. Les Romains en ménagèrent toujours beaucoup les habitants, à cause de sa situation propre à favoriser leurs projets sur l'Asie, et à appuyer leurs conquêtes. Ils étoient déclarés peuple libre ; Auguste embellit cette ville, qui est peu de chose actuellement.

Érythrée. Une sibylle rendoit ses oracles à Erythrée. Téos a été le berceau d'Anacréon. Priène se glorifioit de la naissance de Bias ; Colophon de celle de Ménandre, et prétendoit même avoir vu naître Homère.

Éphèse. Ephése se croyoit bâtie par les Amazones. Mais, quand ils ne recouroient point aux fables, les Ephésiens reconnoissoient Lysimaque pour leur fondateur. L'emplacement qu'ils occupoient lui déplut. Il construisit une nouvelle ville dans un endroit qui lui paroissoit plus commode, mais qui ne convint pas aux Ephésiens. Ils refusèrent de quitter leurs anciens foyers. A leur insu, Lysimaque fit boucher tous les canaux par où l'eau s'écouloit dans les marais voisins : de sorte qu'à la première forte pluie la ville fut inondée, et les habitants s'estimèrent très heureux de trouver la ville que Lysimaque leur avoit préparée.

Le temple d'Ephèse a été fameux, tant par sa con-

struction, à laquelle tous les états de la Gréce concoururent, que par son incendie. Erostrate y mit le feu pour faire passer son nom à la postérité. Les Ephésiens défendirent de le prononcer; et c'est peut-être cette défense qui l'a conservé. On traite Erostrate de fou, parcequ'il a brûlé un temple, et on ne suspecte seulement pas la sagesse de ceux qui, pour se faire un nom, mettent en feu des provinces et des royaumes. C'est que la folie d'Erostrate a été plus singulière. On construisit ce temple dans un marais, afin qu'il fût moins sujet aux tremblements de terre. On y jeta des carrières entières. On fut deux cent vingt ans à le bâtir. Cent vingt-sept rois y envoyèrent chacun une colonne de soixante-dix pieds de haut. Les canaux qui déchargeoient les eaux du marais subsistent encore, et sont regardés par les habitants actuels comme un labyrinthe. Les gens de l'art décideront si c'est un moyen bien propre pour le dessèchement, que celui qui fut, dit-on, employé, savoir: de mettre alternativement des couches de charbon de bois, bien battues, et des lits de laine. Le temple et ses cavernes servoient d'asile. Les prêtres étoient fort considérés. La grande Diane d'Ephése étoit une petite statue d'ébéne qu'on avoit trouvée dans le tronc d'un arbre. Elle avoit été envoyée du ciel par Jupiter. Au tronc, premier sanctuaire de la déesse, on substitua le fameux temple qui fut brûlé le même jour qu'Alexandre naquit. Ce conquérant proposa de faire toute la dépense d'un second, à condition que son nom seroit gravé sur le frontispice: il y avoit du danger à refuser l'offre; les Ephésiens s'en tirèrent habilement. « Il ne convient pas, « répondirent-ils, qu'un dieu bâtisse un temple à un « autre dieu. »

Ephèse a été long-temps la principale ville d'Ionie, gouvernée par des rois dont les descendants, quand elle fut devenue république, conservèrent le privilége de porter le manteau d'écarlate, le sceptre et la couronne. Un tyran, nommé Aristagore, remplit la ville de sang, et ne respecta pas l'asile du temple. Ses successeurs furent plus ou moins bons ou méchants. Ils se soutenoient par le moyen des Perses. Alexandre chassa le dernier, et donna en revenu au temple ce que la ville payoit aux Persans. Dans la guerre de Mithridate, les Ephésiens se déclarèrent contre les Romains, et massacrèrent tous ceux qui se trouvèrent dans leur ville. Le sanguinaire Sylla ne punit ce crime que par une amende. Ils étoient fort adonnés à la magie. Possesseurs d'un temple fameux, ils avoient ce que gardent de la superstition ceux qui ont intérêt de l'inspirer à d'autres. La grande Ephèse est réduite à quelques cabanes habitées par trente ou quarante familles grecques. Son port, première source de ses richesses, est comblé; le temple, qui les augmentoit, est détruit.

Milet. Si l'on en croit quelques auteurs, les Milésiens ont fondé, les uns disent quatre-vingts, d'autres trois cents colonies. Leur ville avoit un temple d'Apollon et un oracle. Près de Milet étoit le mont Lathmus, où la lune rendoit des visites secrètes à Endymion. Thalès, un des sept sages, y est né. Elle fut agitée par des troubles domestiques. Les habitants, ne pouvant les terminer, prièrent les Pariens de rétablir la concorde entre eux. En traversant les campagnes qui entouroient Milet, les députés pariens remarquèrent qu'elles étoient presque toutes mal cultivées. Ils demandèrent à les considérer de plus près. Après l'examen les arbitres dirent: « Re-

« mettez l'autorité souveraine à ceux dont les terres « sont en meilleur état. Ce sont ceux qui gouvernent « bien leurs affaires qu'on doit choisir pour gouverner « celles du public. »

Milet a soutenu avec succès et avec ses seules forces la guerre contre quatre rois de Lydie successivement. Les Perses, après avoir été amis de Milet, la détruisirent, et transportèrent ailleurs les habitants de cette ville. Les malheurs de ces infortunés parurent à Phrynique, poëte dramatique d'Athènes, un sujet propre à la tragédie. Les Athéniens avoient été touchés jusqu'aux larmes des malheurs des Milésiens. Le souvenir que le poëte en renouvela fit éclater les spectateurs en sanglots. Les Athéniens n'aimoient pas à être attristés : ils condamnèrent l'auteur à une amende, pour avoir rappelé leur douleur, et ils défendirent de jouer la piéce davantage.

Les Milésiens revinrent de leur captivité, et rebâtirent leur ville ; mais ils ne purent jamais lui rendre la splendeur et les richesses qui la faisoient regarder comme une des premières de l'Ionie. Ils eurent le malheur de se voir souvent assujettis par des tyrans domestiques. On remarque entre autres Thrasybule, qui entretenoit une grande paix et une grande union dans la ville. Le tyran de Corinthe lui envoya demander quel étoit son secret pour être si tranquille. Thrasybule mena le messager dans un champ de blé, et se mit à abattre, comme par amusement, avec son sabre, les plus hauts épis. Le Corinthien entendit la leçon, et en profita.

Alexandre rendit aux Milésiens leur liberté, quoiqu'ils ne se fussent soumis à lui qu'à la dernière extré-

mité. Ils jouirent de grands priviléges sous la république romaine, et de plus grands encore sous les empereurs.

Toutes ces villes composoient ce qu'on a appelé la ligue ionique, dont on ne counoît pas les lois : s'il y en a eu, elles n'ont jamais été beaucoup en vigueur. Il paroît que presque toutes ces villes subsistoient dans l'indépendance, et se gouvernoient par leurs propres magistrats. Quelque danger commun de la part des puissances étrangères les réunissoit; et le péril étant passé, l'amour de l'indépendance les isoloit.

Eolide, entre l'Ionie et la Propontide.

Onze villes composoient l'Eolide, où se trouvoit la Troade, le champ où a été Troie, plus fameuse que ces onze villes ensemble. On propose aux artistes de rechercher comment les habitants de Pitane faisoient des briques qui nageoient sur l'eau comme du bois.

Doride, promontoire de la Carie.

Halicarnasse étoit la capitale de la Doride, célèbre par le monument qu'Artémise fit élever à son mari Mausole. Il étoit si admirable qu'on le regardoit comme une des merveilles du monde. Du nom de ce prince, les monuments funèbres ont été appelés mausolées. Il ne reste plus de traces de cet ouvrage de l'art, et nous jouissons de ceux de l'esprit dans les livres d'Hérodote et de Denys d'Halicarnasse. Héraclite et Callimaque, deux poëtes fameux, y sont nés aussi. Gnide, autre ville célèbre, conservoit la Vénus de Praxitèle.

Ioniens. Religion. Commerce.

La religion de l'Ionie étoit la même que celle de la Grèce. Les Ioniens, qui avoient été fort vaillants, devinrent voluptueux, efféminés, superstitieux. On leur attribue l'invention des parfums, des couronnes de fleurs dans les festins, et l'art de confire les fruits, qui étoient excellents en Ionie, un des pays les plus déli-

cieux de la terre, où tout abondoit, productions indigènes et étrangères, et d'où l'on transportoit librement les marchandises par des flottes nombreuses. Les Ioniens trouvent leur place dans le tableau de ces peuples qu'on a peints par leurs goûts. Les Crotoniates, disoit-on, aiment les jeux olympiques, les Spartiates de belles armes, les Crétois la chasse, les Sybarites les habits magnifiques, les Ioniens les danses lascives.

Outre les secousses particulières aux villes d'Ionie dont nous avons parlé, il y en a eu de communes au corps de la nation. Ou comme sujets ou comme alliés, les Ioniens se louoient du gouvernement de Crésus. Ils prièrent son vainqueur Cyrus de les traiter aussi favorablement; mais ils ne faisoient cette prière qu'à regret et comme contraints; il leur répondit par cet apologue: « Un joueur de flûte, ayant aperçu dans la mer « beaucoup de poissons, s'imagina qu'il pouvoit par « ses sons en attirer un grand nombre sur le rivage, et « se mit à jouer. Mais, ne réussissant pas, il jeta le filet « et en amena une grande quantité. Quand il les vit sau- « tiller sur terre, il leur dit: Puisque vous n'avez pas ju- « gé à propos de danser quand je vous y invitois par ma « musique, il est inutile que vous dansiez maintenant. » Cela veut dire apparemment, vous ne m'avez pas écouté quand je vous invitois avec douceur; maintenant que je vous tiens par force, je ne vous sais aucun gré de votre soumission.

Histoire.

Ap. D. 2441.
Av. J. C. 557.

Les Ioniens furent réduits par les Perses, se relevèrent, devinrent alliés de leurs vainqueurs, les aidèrent contre la Grèce, et au moment d'une action décisive abandonnèrent les Perses et se rejoignirent aux Grecs. Ils participèrent à la liberté que les ligues achéenne et

étolienne propagèrent dans leur voisinage. Les Romains les flattèrent, et ensuite les assujettirent comme les autres Grecs. Comme les autres peuples aussi, ils détestèrent les Romains et les massacrèrent. Sylla fit tuer les hommes, emporta l'argent, et l'Ionie épuisée jouit en vain de quelque convalescence sous les empereurs; elle n'eut jamais que la santé d'un corps mutilé.

SICILE.

Sicile, île de la Méditerranée, entre l'Italie et l'Afrique.

Les îles ont eu leurs tempêtes politiques, ainsi que la terre-ferme. La Sicile est la plus grande île de la Méditerranée. Elle est de forme triangulaire, et a à-peu-près deux cents lieues de tour. Son sol est très fertile, sur-tout en blé. On l'appeloit pour cela autrefois le grenier de Rome. L'air y est pur et sain, la mer fort poissonneuse. Par sa situation et par ses ports, c'est un des pays du monde le plus propre au commerce. On y trouve des mines. Le mont Etna y lance des feux, vomit des pierres et des cendres. Ses mugissements effraient les habitants. Ses secousses ont souvent renversé des villes, et couvert l'île de décombres. Il n'y a point de pays qui ait produit plus d'hommes de savoir et de génie. Eschyle, Diodore de Sicile, Empédocle, Gorgias, Euclide, Archiméde, Epicharme, Théocrite, étoient natifs de cette île.

Dans la mer de Toscane, près de la Sicile, sont les îles Ioniennes et Vulcaniennes, ainsi nommées parceque Vulcain y avoit ses forges, et qu'Eole y renfermoit les vents soumis à son empire, c'est-à-dire que le siffle-

ment des vents qui s'échappent des cavernes, et les feux d'une terre volcanique, réveillent l'idée des forges et des tempêtes. Lipari, la principale de ces îles, est fertile, abonde en alun, en soufre et en bitume, et a des bains chauds. Stromboli, aussi fertile, est tourmentée par un volcan très actif. Beaucoup d'autres petites îles environnantes sont désertes. On trouve quelques habitants dans les îles Egéennes, qui sont sur l'autre côté, mais sont peu considérables.

Origine.

Les détails relatifs à l'origine des Siciliens appartiennent plus à la fable qu'à l'histoire.

La ville la plus célèbre, Syracuse, fut fondée par un Corinthien. Cette ville, qui long-temps fut la dominatrice de la Sicile, étoit divisée en quatre parties, qu'on regardoit comme autant de villes, chacune fortifiée, et le tout enveloppé d'une triple muraille garnie de tours : elle avoit deux ports défendus par des châteaux. Son commerce la rendoit une des plus riches villes du monde. Elle eut d'abord des rois, ensuite le gouvernement démocratique s'y établit. Cette alternative s'est perpétuée, et Syracuse, pendant plusieurs siècles, nous offre successivement le spectacle d'un état de liberté sous le gouvernement populaire, et d'esclavage sous les tyrans.

Gélon.
Ap. D. 3514.
Av. J. C. 484.

Le premier fut Gélon. Ce prince doit nous réconcilier avec le nom de tyran. Dans notre langue il présente l'idée d'un oppresseur; mais Gélon fut doux, juste, généreux. L'histoire lui reconnoît toutes les vertus, et ne lui reproche aucun vice. Il paroît cependant que son autorité a été sinon usurpée, du moins surprise. Il s'introduisit par adresse dans Syracuse, et gagna le peuple, qui lui conféra la puissance absolue. Quelques

guerres avec des voisins tournèrent à l'avantage de la capitale. Il en tiroit tous les riches d'entre eux, qu'il ramenoit à Syracuse, et par ce moyen il fonda l'immense commerce qui rendit cette ville si opulente. Il ordonnoit qu'on transportât hors de Sicile les esclaves qu'on faisoit dans cette guerre. En général, il n'en voulut pas souffrir un trop grand nombre dans les villes, non plus que de bas peuple, par cette maxime, « qu'il est plus facile de gouverner mille citoyens « riches, qu'un seul qui n'a rien à perdre. »

Avec ces moyens, lorsque Xerxès fit sa fameuse invasion en Grèce, Gélon se trouva en état d'offrir aux Grecs deux cents galères, quatre mille chevaux, vingt mille fantassins, deux mille archers, deux mille frondeurs, et de nourrir l'armée grecque pendant la guerre, à condition qu'il auroit le commandement en chef. Heureusement pour les Syracusains, les Grecs refusèrent de se soumettre à ces conditions; car, pendant que Gélon songeoit à faire sortir presque toutes ses forces de la Sicile, les Carthaginois, que Xerxès avoit soudoyés pour opérer une diversion, jetèrent dans cette île, sous le commandement d'Amilcar, une armée de trois cent mille hommes, ramassée de toutes les parties de l'Afrique. Ils mirent à terre leurs vaisseaux, qui étoient au nombre de cinq mille, et assiégèrent la ville d'Himère. Gélon les observoit avec inquiétude, d'autant plus que les Carthaginois avoient des partisans en Sicile, entre autres les habitants de Sélinonte. Gélon surprit une lettre, par laquelle il sut que le lendemain, pendant qu'Amilcar devoit faire un sacrifice à Neptune, dans un camp occupé par ses gens de mer, qu'il avoit mis à terre, il lui arriveroit un corps de

cavalerie de Sélinonte. La lettre fut, par ordre de Gélon, exactement remise à Amilcar. Pendant qu'il faisoit son sacrifice, qu'il n'avoit autour de lui que des soldats sans armes, la cavalerie arrive en nombre indiqué, sous le costume des Sélinontins, va droit à Amilcar, qui est tué; elle disperse les troupes, et met le feu aux vaisseaux. En même temps Gélon attaque l'autre camp. L'incendie des vaisseaux jette la terreur parmi les Carthaginois. Les Syracusains n'eurent que la peine de tuer et de faire des esclaves qui transportèrent le butin à Syracuse. Il n'échappa que huit vaisseaux, qui étoient en mer. Ayant été submergés par une tempête, il ne resta qu'une chaloupe pour aller porter à Carthage la nouvelle de ce désastre. Les Carthaginois consternés, croyant déja voir Gélon à leurs portes, lui envoyèrent une députation suppliante. Il les reçut en grace, et n'imposa que ces conditions : une somme d'argent pour les frais de la guerre, la construction d'un temple où le traité seroit conservé, et l'abolition des sacrifices humains. Il est beau de ne faire usage de sa puissance que pour imposer de pareilles lois.

Libre de toute guerre, Gélon écarta les troupes étrangères de la ville, et indiqua une assemblée générale, avec ordre à tous les citoyens de s'y trouver armés. Lui seul y parut sans armes; adressant la parole à cette multitude étonnée et inquiète, il fit un détail circonstancié de sa conduite : Il dit à quels usages il avoit consacré les sommes qui lui étoient confiées, et quel emploi il avoit fait de son autorité. « Jamais, « ajoute-t-il, je n'ai eu en vue que le bien public. Si « néanmoins il m'est arrivé de commettre quelque faute

« par ignorance, il ne tient qu'à vous de m'en punir, « puisque je n'ai ni gardes, ni aucun autre moyen de « me défendre contre vous, qui êtes armés. » La vérité de son récit, la confiance qu'il marquoit, touchèrent tous les cœurs. Jusque-là il n'avoit pris que la qualité modeste de préteur de Syracuse; on voulut qu'il prît le titre de roi, qui passeroit à Hiéron et à Thrasybule, ses deux frères.

Les Syracusains ordonnèrent aussi qu'en mémoire de la confiance qu'il avoit eue de se présenter sans gardes et sans armes, et de remettre sa vie entre leurs mains, on lui érigeroit une statue qui le représenteroit en habit de simple citoyen. Lorsque dans la suite les statues des rois ou tyrans se furent multipliées, un d'entre eux, plus jaloux de plaire à ses concitoyens que de leur commander, non seulement rendit la liberté à Syracuse, mais, afin d'effacer jusqu'aux traces de l'esclavage, il ordonna que toutes ces statues fussent fondues au profit du public. Cette exécution ne se fit point par une populace aveugle, sans ordre et sans discernement. On instruisit le procès de toutes ces statues, ou plutôt des personnages qu'elles représentoient, comme d'autant de criminels. Toutes furent condamnées; la statue seule de Gélon fut exceptée, comme un juste monument de la reconnoissance que les Syracusains conservoient pour un si digne monarque.

Il est du petit nombre de ceux qui sont devenus meilleurs sur le trône. On loue son attention à ne point charger ses sujets d'impôts. Dans les occasions embarrassantes il empruntoit. On prêtoit volontiers, parcequ'il rendoit exactement. Il n'aimoit point les arts frivoles, et se déclaroit ennemi de tous ceux qui peuvent

corrompre les mœurs. Souvent il se promenoit dans les champs, et conversoit familièrement avec les laboureurs. Gélon ne prenoit de la royauté que les peines et les soins. On lui entendit plus d'une fois dire : « Les Syra-« cusains, en me mettant la couronne sur la tête, n'ont « pu avoir d'autre objet, dans une faveur si marquée, « que de m'engager à défendre l'état, à protéger l'in-« nocence, et à donner à mes sujets, par une vie sim-« ple, modeste et frugale, l'exemple des vertus qu'ils « doivent pratiquer. » Il fut fidèle à cette espéce d'engagement, et on remarque que dans son lit de mort sa dernière parole fut un ordre à son frère de ne pas s'écarter, dans ses funérailles, de la simplicité qui étoit prescrite. Le peuple le paya de ce respect pour les lois par ses larmes et ses regrets, et en lui décernant les honneurs qu'on rendoit alors aux héros ou demi-dieux.

Voici deux portraits bien différents d'Hiéron, frère et successeur de Gélon. Diodore de Sicile le représente comme un prince avare, cruel, très éloigné de la sincérité de son frère Gélon. Il ajoute que, sur de simples soupçons, il tâcha de se défaire de son frère Thrasybule, et qu'il opprima ses sujets au point qu'ils l'auroient déposé, s'ils n'avoient été retenus par le souvenir des vertus de son frère Gélon. Elien, au contraire, exalte la justice, la libéralité, l'excellent naturel de ce prince. Il dit que les plus pauvres sont moins disposés à recevoir qu'il ne l'étoit à donner ; que sa générosité n'avoit point de bornes, qu'il étoit l'ami et le protecteur des sciences et des beaux-arts, que rien n'égaloit sa candeur et sa sincérité, et qu'il vivoit dans la plus parfaite harmonie avec ses frères.

Thrasybule.
Ap. D. 3530.
Av. J. C. 468.

On explique ces contradictions en distinguant deux

époques dans la vie et le règne d'Hiéron. La première époque où, plein de force et de vigueur, il se laissa aller à l'instinct d'un naturel féroce et sauvage ; la seconde où, étant attaqué d'une maladie de langueur, il se renferma dans son palais, et y fit des réflexions qui produisirent en lui un changement admirable. Durant cette maladie, son plus grand plaisir étoit de converser avec des personnes savantes qu'il faisoit appeler auprès de lui de toutes parts. De ce nombre furent Bazilide, Epicharme, Eschyle, Simonide, Pindare, trois poëtes et deux philosophes courtisans : c'en est assez pour tailler le crayon de l'histoire de manière qu'il ne puisse plus tracer que des louanges.

Quant à Thrasybule, il n'y a point deux manières de le peindre : il fut cruel et sanguinaire. On eût dit, à son orgueil, qu'il se croyoit d'une autre nature que ses sujets. Tous ceux qui lui donnoient le moindre ombrage étoient massacrés. La richesse devint sous lui un titre de proscription. Outrés de ces vexations, les Syracusains prirent les armes contre lui. Il se retrancha dans un quartier de la ville, d'où il demanda à traiter. Il n'obtint point d'autres conditions, sinon qu'il abdiqueroit, et sortiroit de la Sicile. Il se soumit, et alla traîner une vie obscure en Italie.

Pétalisme.

Ap. D. 2544.
Av. J.C. 454

Son départ rendit la liberté aux Syracusains. Ils établirent une démocratie : cependant les magistratures furent dévolues aux principaux citoyens. On en excluoit aussi les étrangers auxquels Gélon avoit donné les droits de cité, en reconnoissance de très grands services rendus à la guerre. Ils firent des plaintes, ne furent pas écoutés, et s'emparèrent d'un quartier de la ville ; on leur coupa les vivres ; ils furent

obligés de combattre, et succombèrent. La même chose arriva dans plusieurs autres villes, où des étrangers se trouvoient établis pour les mêmes raisons, avec les mêmes priviléges. Les Siciliens crurent pour lors que, débarrassés de troupes étrangères, ils n'avoient plus de tyrans à craindre : cependant il se montra de temps en temps parmi les riches des hommes qui sembloient aspirer à l'autorité. On en réprima quelques uns avant l'éclat de leurs prétentions ; d'autres furent punis après. Enfin, pour se délivrer de l'embarras de la surveillance, les Syracusains firent une loi pareille à l'ostracisme d'Athènes, et qu'ils nommèrent le *pétalisme*, parcequ'ils y employoient une feuille de figuier, appelée en grec *petallos*. On traçoit dessus le nom de celui que ses richesses, son crédit ou son mérite pouvoient élever à l'autorité suprême. D'après la pluralité des opinions, sans autre examen, il étoit banni. La rigueur de la loi, l'usage fréquent qu'on en fit, engagèrent les gens de mérite à ne s'y point exposer. Ils désertèrent. La magistrature se trouva remplie par les derniers du peuple et des citoyens sans mérite. L'abus appela le remède. On renonça au pétalisme, et les rênes du gouvernement furent remises en des mains capables de les tenir.

Guerre contre les Athéniens.

Ap. D. 2588. Av. J. C. 410.

Il n'est pas rare de voir l'esprit de domination se glisser dans les républiques. Syracuse, qui n'avoit pas voulu obéir à d'autres, prétendit soumettre les villes voisines. Elles se liguèrent contre l'ennemi commun, et, ne se trouvant pas assez fortes, elles appelèrent à leur secours les Athéniens. Soit par desir du butin, soit par amour de gloire, ils ambitionnoient depuis long-temps un établissement en Sicile. Aussi, quand

les villes liguées envoyèrent leurs orateurs exposer leurs besoins, à peine se donna-t-on le temps de délibérer. Nicias, général prudent, que l'estime publique désignoit pour cette expédition, voulut faire quelques remontrances; sa voix fut couverte par les clameurs de quelques jeunes officiers qui ne respiroient que la guerre; le peuple, enthousiasmé, s'indignoit des retards. On demanda à Nicias ce qu'il vouloit: cent galères, on les arma : cinq mille hommes de débarquement, ils furent levés: de l'argent, on ouvrit les trésors. Le sénat appela les chefs pour recevoir les derniers ordres.

Le lendemain, l'armée, forte de sept mille hommes d'élite, avec cet air de triomphe que prend volontiers la jeune milice, marche depuis la ville jusqu'au Pyrée, où la flotte l'attendoit. Tout ce qu'il y avoit de citoyens et d'étrangers accourt au port. On s'embarque, la voile se déploie, la trompette donne le signal du départ. On adresse des prières solennelles aux dieux, et les officiers et les soldats boivent, suivant la coutume, dans des vases d'or et d'argent, à l'heureux succès de l'entreprise.

Elle ne fut pas si facile que les Athéniens se l'étoient imaginé. Ils trouvèrent peu de ressource dans les alliés qu'ils étoient venus secourir. Presque tout le fardeau de la guerre tomba sur eux. Cependant ils la commencèrent d'une manière assez brillante, et arrivèrent devant Syracuse, qu'ils assiégèrent par terre et par mer. Déja la famine, et sur-tout la soif, tourmentoient les Syracusains. Ils parloient de se rendre, lorsqu'on leur annonça l'arrivée de Gylippe, général des Lacédémoniens. Par-tout où les Athéniens combattoient ils étoient

sûrs de trouver des Spartiates en tête. Ces auxiliaires ranimèrent les Syracusains abattus ; ils remportèrent des avantages, et Nicias fut obligé de demander du renfort à Athènes.

Après les espérances qu'on avoit conçues, cette demande étonna, mais ne découragea point. On fit partir une nouvelle flotte, commandée par Démosthène, général audacieux et confiant. Elle étoit chargée de huit mille hommes de troupes, de machines, et d'une quantité prodigieuse de vivres. Elle arriva avec un appareil et un air de victoire. Les poupes étoient couronnées de fleurs, les mâts ornés de bandelettes. Les échos de Syracuse assiégée renvoyoient le bruit des trompettes et des cris qui partoient de la flotte et du camp.

Ces troupes fraîches brûloient de l'ardeur de se signaler. Démosthène détermina Nicias à un assaut, il ne fut pas heureux. Les Athéniens, qui bloquoient Syracuse, se trouvèrent bloqués dans le port. La nécessité d'une retraite les engagea aux derniers efforts, dont ils commençoient à sentir le besoin, pour sauver leur flotte, et ce besoin occasiona un des plus terribles combats dont l'histoire fasse mention. Les deux armées de terre étoient rangées sur les bords; les habitants garnissoient les murs et les endroits élevés de leurs maisons qui avoient vue sur le port. Les deux flottes s'attaquèrent avec une bravoure qui devint bientôt acharnement. Le massacre étoit affreux des deux côtés. Les cris lamentables des blessés et de ceux qui périssoient dans la mer, joints à ceux que jetoient les deux armées placées sur le rivage, empêchoient d'entendre le commandement. Chacun ne prenoit conseil que de son courage. Comme la bataille se donnoit au bas des

murs de la ville, les parents étoient témoins de la mort de leurs enfants, les femmes de celle de leurs maris. Un ami voyoit son ami percé de coups, sans pouvoir le secourir. Après que l'engagement eut duré quelques heures, les deux partis se trouvèrent accablés de lassitude, et hors d'état de pouvoir manier leurs armes. Cependant, s'il arrivoit à quelque vaisseau de vouloir gagner le rivage, ceux qui les montoient essuyoient les plus amers reproches. « Voulez vous regagner Athènes « par terre » ? disoient les Athéniens à leurs soldats; et, quoique couverts de blessures, ils les repoussoient en mer. Si un Syracusain, prêt à couler bas, vouloit aborder: « Sauvez votre vie », lui crioient ses compatriotes « en sautant dans un vaisseau ennemi, ou mourez glo« rieusement en défendant la patrie. » Le combat dura tout le jour. Les Athéniens furent vaincus. Un cri de joie des Syracusains sur la flotte, auquel l'armée de terre, et les spectateurs sur les murs, répondirent par d'autres cris d'alégresse, annonça la victoire.

Il ne restoit aux Athéniens d'autre ressource que de tâcher de gagner quelque ville alliée, où ils pussent attendre du secours d'Athènes, ou des vaisseaux pour y retourner. Ils se mirent en marche, mais avec la consternation d'une armée forcée d'abandonner ses munitions, son bagage, et incertaine sur sa subsistance. La désolation étoit encore augmentée par la vue des morts et des mourants, dont les uns restoient exposés aux bêtes, les autres à la vengeance des ennemis. Les malades et les blessés, tenant leurs camarades ou leurs amis serrés entre leurs bras, les conjuroient, avec larmes, de les emmener. D'autres, se traînant après eux, suivoient aussi loin qu'il étoit possible, et quand

les forces venoient à leur manquer, ils demandoient vengeance aux dieux de la cruauté avec laquelle on les abandonnoit. L'air retentissoit de gémissements, et leur route étoit tracée par des cadavres.

L'ennemi les suivoit avec chaleur, sans leur laisser le temps de reposer. Arrivés à une rivière, l'ardeur de la soif les y précipita sans ordre ni discipline. Les Syracusains y entrèrent avec eux, et en firent un carnage affreux. Les deux généraux furent pris. Nicias n'avoit jamais approuvé cette guerre. Il s'y étoit prêté parcequ'il savoit que dans une république il est dangereux de montrer une volonté différente de celle du peuple. Il n'avoit osé faire ni paix ni trève, quoiqu'il en sentît le besoin, parcequ'une république rend ses généraux responsables des événements, mais du moins il avoit fait la guerre avec égard et humanité. Le peuple syracusain, malgré les réclamations des principaux de la ville, n'en condamna pas moins l'infortuné Athénien et son collègue à être battus publiquement de verges et précipités. Les soldats furent enfouis dans des carrières, où on ne leur donnoit que ce qu'il falloit de nourriture pour s'apercevoir qu'ils alloient mourir, et qu'à leur tour ils infecteroient, de leurs cadavres, les survivants, comme ils étoient infectés par les morts.

Deuxième guerre contre les Carthaginois.

Ap. D. 2692.
Av. J. C. 306.

Si on veut savoir jusqu'où peut s'étendre la cruauté des hommes, il faut lire l'expédition d'Annibal en Sicile. Il étoit petit-fils d'Amilcar, qui avoit été tué devant Himère, en venant secourir les habitants de Sélinonte. Maintenant ses intérêts étoient changés. Les habitants de Sélinonte refusèrent un accord insidieux que leur proposoient les Carthaginois, et ce fut par eux que ceux-ci commencèrent leurs ravages. Ils étoient appelés

en Sicile par la division des insulaires qui leur faisoit espérer d'y réparer, à l'aide d'un butin abondant, les pertes qu'ils avoient faites dans leur première guerre. Par cette raison ils donnèrent le commandement à Annibal, qui avoit à venger la mort de son grand-père. Il débarqua avec trois cent mille hommes, presque tous Africains, soldats féroces et barbares.

Ce fut souvent le sort des Siciliens, de se défendre en héros et d'être vaincus. Les habitants de Sélinonte l'éprouvèrent. Ils disputèrent leurs murailles, puis leurs rues, leurs places publiques, leurs maisons. Partout le nombre les accabla. Environ deux mille se retirèrent, à la faveur de la nuit, dans une ville voisine où ils furent bien reçus; le reste fut passé au fil de l'épée. Il ne resta pas un homme en vie. On mit le feu à la ville. Les soldats repoussoient les femmes et les enfants dans les flammes. On en vit porter des pieds, des mains, et d'autres membres à leurs ceintures; et promener des têtes sanglantes au bout des piques; trophées affreux d'une horrible barbarie.

Des ruines de Sélinonte, Annibal courut sur Himère. La défense y fut aussi vigoureuse, et aussi inutile, et la prise par assaut suivie des mêmes atrocités. Le général y ajouta un raffinement de cruauté et de vengeance. Il fit amener trois mille Himériens à l'endroit où son grand-père avoit été tué, et, après les avoir exposés aux insultes de ses barbares, il les fit inhumainement massacrer. Couronné de ces lauriers sanglants, il porta à Carthage un immense butin, que les tranquilles citoyens de cette ville opulente se partagèrent, sans donner un soupir de compassion à tant de maux qu'ils causoient.

Les Syracusains envoyèrent à leurs voisins attaqués des secours, mais trop foibles, et trop tardifs pour empêcher leurs désastres. Ils étoient eux-mêmes peu d'accord entre eux. Deux factions partageoient la ville. Il paroît que c'étoit, comme à l'ordinaire, celle des riches et celle des pauvres. A la tête de la première paroissoit Hermocrate, homme de mérite, qui, après la défaite des Athéniens, avoit commandé contre eux, en Attique, les secours que les Syracusains envoyèrent aux Spartiates, et étoit revenu de cette expédition avec gloire. A la tête du parti populaire se montroit Dioclès, homme sévère, dont on estimoit la probité et la sagesse. Les magistrats, avant lui, étoient nommés à haute voix ; il introduisit la coutume de les élire par un scrutin secret, méthode plus favorable à la liberté, et plus propre à donner un bon choix. Il fit aussi adopter une loi qui portoit que celui qui viendroit armé dans le sein de l'assemblée générale seroit mis à mort, quand même il y passeroit par mégarde. Il survint une alarme aux portes de Syracuse. On s'écria que l'ennemi approchoit. Dioclès s'arma pour le repousser. Sans y songer il passa par l'endroit fatal. On lui fit observer qu'il avoit son épée au côté, et qu'il violoit la loi. « Je « m'en punirai », dit-il, et il se tua. Cette action lui valut une statue. Hermocrate. Dioclès.

On ne sait quand elle arriva ; mais, dans le temps dont nous parlons, il étoit antagoniste d'Hermocrate. Il le fit bannir comme suspect de vouloir aspirer à l'autorité souveraine. Ses amis remontrèrent en vain que son mérite avoit engagé des jaloux à animer contre lui l'ingrate multitude ; ils ne purent le faire rappeler. Alors ils lui conseillèrent de se faire recevoir par force.

Hermocrate rassembla une armée, mais qui ne se trouva pas assez considérable. Il fut battu et tué. Tous ses partisans furent condamnés à un bannissement perpétuel, entre autres Denys, qu'on a surnommé le Tyran.

Agrigente.

Attirés par l'appât du butin, les Carthaginois revinrent en Sicile, toujours avec trois cent mille hommes, levés en Afrique, disent les historiens. Ils tombèrent sur Agrigente, la plus opulente ville de Sicile après Syracuse. Les récits des exploits de ces hordes de barbares jetés sur cette malheureuse île se ressemblent tous. Défense plus qu'humaine des assiégés, succès des assaillants dus à la multitude, plaisir cruel à s'abreuver, pour ainsi dire, de sang humain. Au siége d'Agrigente se passèrent des événements mémorables. Dès le commencement, les habitants, dans une sortie, brûlèrent les machines des assiégeants, et firent un grand carnage. Les Carthaginois, pour tenir lieu de leurs machines, démolirent les tombeaux autour de la place, et, avec les matériaux, élevèrent des terrasses à la hauteur des murs. La peste se mit dans leur camp. On auroit pu croire qu'elle étoit causée par les exhalaisons des cadavres exhumés ; mais les devins annoncèrent que c'étoit un châtiment des dieux, pour la violation des tombeaux. L'armée se mit en prières. On immola un enfant à Saturne, et, afin d'apaiser Neptune, on jeta plusieurs prêtres dans la mer. C'étoit violer, sur le lieu même, la loi imposée par Gélon aux Carthaginois, de ne point faire de sacrifices humains.

A la peste succéda la famine. Les Carthaginois, après l'avoir vivement ressentie, se délivrèrent de ce fléau en surprenant le convoi des blés destinés aux Agrigentins. La famine alors tourmenta les assiégés. Entre l'alterna-

tive de périr de faim, ou d'aller chercher une mort certaine dans le camp ennemi, le conseil prit un parti mitoyen qui étoit encore pénible, ce fut d'abandonner Agrigente. Aussitôt que cette résolution devint publique, des cris lamentables partirent de chaque maison. Il n'est pas possible d'exprimer l'accablement, la tristesse dont les citoyens étoient saisis. Perdre en un instant le fruit de leurs travaux, leurs biens, leurs richesses, leur patrie! Et les gens âgés, les malades, les infirmes qu'il falloit laisser à la merci des cruels Carthaginois! Plusieurs ne purent se déterminer à les abandonner. Ils restèrent pour leur donner les derniers soins, et mourir avec eux. Leur triste intention ne fut que trop remplie. Les Carthaginois n'épargnèrent personne, pas même ceux qui s'étoient réfugiés dans les temples. Ils trouvèrent des richesses immenses, une quantité prodigieuse de tableaux, de vases et de statues, sortis des mains des plus grands maîtres, et tout ce qu'on peut imaginer dans une ville des plus opulentes, qui n'avoit jamais été pillée, ni même assiégée.

Il y avoit dans Agrigente des troupes syracusaines qui protégèrent la sortie des expatriés, et les accompagnèrent, une partie à Gèle, l'autre à Syracuse même, où ils furent reçus avec beaucoup de générosité. On leur y donna le privilége de citoyens. Cette faveur ne les empêcha pas de se plaindre hautement des troupes de Syracuse, et sur-tout de leurs généraux ou principaux officiers, qu'ils prétendoient s'être laissé gagner par les Carthaginois. Ils furent appuyés dans leurs plaintes par un jeune homme nommé Denys.

Denys.
Ap. D. 2600.
Av. J. C. 398.

On ne sait s'il étoit d'une famille illustre ou d'une basse extraction. Il est cependant probable que sa nais-

sance n'étoit pas absolument obscure, puisqu'il est compté entre les partisans d'Hermocrate, et qu'il fut même blessé dans le combat que celui-ci soutint aux portes de Syracuse. On ne le sauva du dernier supplice qu'en répandant le bruit de sa mort. Il n'eut permission de reparoître qu'à l'occasion du siége d'Agrigente, où il prit parti. Denys se distingua singulièrement dans la seule action importante, qui eut lieu sous les murs d'Agrigente. Après avoir vaillamment combattu pour les infortunés habitants, il plaida leur cause. Non seulement il blâma les généraux, mais il taxa les magistrats mêmes de s'être laissé corrompre, d'entretenir commerce avec les Carthaginois, afin d'être aidés par eux à concentrer l'autorité souveraine dans la magistrature, et à établir l'olygarchie, c'est-à-dire la puissance du petit nombre. Que ne persuade-t-on pas au peuple lorsqu'on flatte ses passions, sur-tout cette jalousie qui le porte naturellement contre les riches? Le discours de Denys échauffa les esprits, au point que les chefs des troupes furent déposés sur-le-champ, et d'autres nommés à leur place : de ce nombre étoit Denys, aussi chéri alors de la populace qu'il en avoit été haï et persécuté auparavant. Sa conduite, présentée sans intermédes, offre une espéce de drame dont le principal personnage hâte les événements, et les précipite vers le but d'une manière bien remarquable.

Denys, vaillant et éloquent, d'un côté brave ses collégues, est toujours d'un avis opposé dans les conseils, rend leurs intentions suspectes, et marque de la répugnance à servir avec des gens qui songent plus à leur intérêt particulier qu'à celui du public. Il appréhende, dit-il, d'être trahi, s'il concertoit avec eux ses plans

d'attaque et de défense. D'un autre côté, il amuse le peuple par de beaux discours, et gagne sa bienveillance, au point que le sénat commence à le craindre, et se propose de lui interdire la tribune. Une loi défendoit d'y paroître tant qu'on n'auroit pas payé une amende à laquelle on seroit condamné. Il est accusé comme perturbateur du repos public; on lui impose une amende si forte, qu'il lui étoit impossible de la payer; mais un citoyen très riche satisfait pour lui, et promet de payer tant qu'il en aura besoin.

Appuyé de ces trésors, Denys recommence ses discours. Il étoit question de lever un corps de troupes pour grossir celui qui étoit revenu d'Agrigente, et faire un effort victorieux contre les Carthaginois. On parloit à ce sujet d'une taxe sur le peuple. « Qu'est-il besoin, « dit Denys, de faire venir à grands frais des troupes « d'Italie et du Péloponèse, pendant que nous avons « des compatriotes que nos riches ont bannis, qui sou- « pirent après leur rappel, et qui ne demandent pas « mieux que de l'acheter par un service gratuit. » On goûte l'expédient; les exilés sont rappelés, et deviennent autant de partisans dévoués à Denys.

Toujours actif, il apprend qu'il y a des troubles dans Géla, ville importante. Il craint que les Carthaginois ne profitent de la division pour s'en emparer. Sur-le-champ il s'y transporte avec un bon corps de troupes. Il décide que les prétentions de la noblesse sont outrées, fait mourir tous ceux que condamne la multitude, rendue juge dans sa propre cause, confisque leurs biens, en distribue une grande partie à ses soldats, et leur promet encore double part de ce qui viendra. On sortoit du théâtre lorsqu'il arriva à Syracuse. Tout le

monde se porte en foule vers lui, et lui demande des nouvelles des Carthaginois. « Des Carthaginois ? leur « répondit-il d'un air triste : Syracuse a des ennemis « bien plus dangereux qu'eux. Vos généraux, vos ma- « gistrats, qui, au lieu de faire les préparatifs pour « vous défendre, vous amusent par de vains spectacles, « et laissent manquer du nécessaire les troupes, dont « ils détournent la paye à leur profit particulier. Depuis « long-temps je soupçonnois la cause de cette conduite. « Mais je n'en suis plus aux simples conjectures. Imil- « con, le général des Carthaginois, sous prétexte d'é- « change de prisonniers, m'a envoyé un officier dont « le vrai but étoit de me prier, si je ne veux pas me « prêter aux vues de mes collégues, du moins de ne pas « examiner leur conduite avec rigueur. Je ne veux plus « servir avec des traîtres, et je vous déclare que je viens « donner ma démission. »

Le lendemain le peuple s'assemble ; les plus sages proposoient d'examiner la dénonciation de Denys contre ses collégues ; mais une voix s'écrie qu'on aura tout le temps de faire cet examen, que le plus pressé actuellement et le plus important est de nommer un bon général contre trois cent mille Carthaginois dont on est menacé, et que c'est dans une conjoncture à-peu-près pareille que Gélon avoit été nommé généralissime. L'exemple cité détermine la multitude. Denys est proclamé généralissime, et sur-le-champ il fait décréter la double paye aux soldats. Sous prétexte d'une expédition secrète, il fait publier l'ordre à tous les bannis et autres gens de bonne volonté, au-dessus de quarante ans, de se rendre à Léonte, ville des Syracusains, avec des vivres pour trente jours. Il s'y rend lui-même à la tête

des soldats qu'il venoit d'enrichir de la double paye. Avec cette troupe, il campe dans un champ près de la ville. La nuit il se fait un grand bruit autour des tentes. Denys se sauve comme en désordre dans la ville, criant qu'on veut l'assassiner. Ses soldats le suivent, les bannis et autres rassemblés à Léonte l'environnent. Tous crient qu'il ne faut pas différer de pourvoir à la sûreté d'une personne si précieuse. On lui décerne six cents gardes. Sur-le-champ il s'en choisit mille, mande à la garnison laissée dans Géla, qui faisoit partie de ses premiers soldats, de le venir joindre. Précédé de ce cortége, il entre dans Syracuse, s'empare de la citadelle, se fait proclamer roi à vingt-cinq ans, fait condamner à mort ses principaux adversaires, et finit par un double mariage entre lui et la fille d'Hermocrate, dont il avoit autrefois soutenu les intérêts au prix de son sang, et entre sa propre sœur et Polixène, beau-frère d'Hermocrate.

Denys eut beaucoup plus de peine à conserver la royauté qu'il n'en avoit eu à l'acquérir. Sa vie est capable d'effrayer ceux qui tenteroient d'élever un trône à leur ambition, sans songer que mille bras sont toujours prêts à l'ébranler, et que les marches en sont ordinairement ensanglantées. Le premier échec qu'il essuya contre les Carthaginois donna lieu de publier qu'il étoit d'intelligence avec eux. Le peuple, ce peuple si léger, si inconstant, ajoute foi à cette imputation, se joint à ses ennemis, et l'enferme dans une partie de la ville, où il eut des combats à soutenir. En prolongeant sa défense, des soldats étrangers lui arrivent. Les Carthaginois même semblèrent le seconder en acceptant la paix. Une nouvelle insurrection le met dans un si

cruel embarras, qu'il délibère avec ses amis, non pas s'il mourra, mais de quel genre de mort. Un d'entre eux lui conseille de vivre, de régner, et de ne renoncer à la couronne qu'avec la vie. Cet avis fut appuyé par un renfort de troupes étrangères qui se firent jour jusqu'à lui. De la partie de la ville où il étoit retiré il fit une sortie sur les Syracusains, en tua un grand nombre, et eut soin de faire enterrer les morts. Cet acte religieux toucha les cœurs. Les armes tombèrent, pour ainsi dire, des mains des habitants, et, pour plus grande sûreté, il les leur enleva. Il n'y eut qu'un corps de cavalerie, apparemment composé des principaux citoyens, qu'il ne put jamais gagner.

Afin d'occuper le peuple, Denys déclare de nouveau la guerre aux Carthaginois, qui de leur côté se mettent dans un état de défense formidable. Il leur enlève la plus importante des villes qu'ils possédoient en Sicile; mais les Carthaginois se présentent devant Syracuse, et l'assiégent. Comme devant Agrigente, ils détruisent les tombeaux, et se servent des décombres pour favoriser les approches. Comme à Agrigente aussi, ils furent attaqués de la peste; mais on reconnut qu'elle étoit causée par l'infection, tant des cadavres exhumés, que de ceux qu'on n'avoit pas le temps d'enterrer.

Pendant que la peste affoiblissoit chaque jour les Carthaginois, Denys se trouva exposé au danger peut-être le plus pressant qu'il eût jamais couru. Il étoit allé avec un détachement de la flotte chercher des vivres. Les Syracusains, en son absence, avoient obtenu un avantage. Denys, revenant, appelle hors des portes de la ville le peuple pour le féliciter, et promet de terminer bientôt la guerre, et de les délivrer de leurs enne-

mis. « Cela dépend de vous, répond Théodore, citoyen « très estimé, vous n'avez qu'à résigner le commandement, et nous remettre en liberté; car quand même « vous nous procureriez la victoire, à quoi serviroit-« elle, qu'à nous rendre les esclaves d'un tyran domes-« tique? » S'adressant ensuite au peuple : « Si la fortune « se déclare pour les Carthaginois, ils nous demanderont « un tribut, et nous laisseront vivre selon nos lois; mais, « si Denys reste le maître, il pillera nos temples et « nos maisons, s'emparera de nos terres, se jouera de « notre vie et de tout ce que nous avons de plus cher. « Défaisons-nous d'un ennemi qui loge dans notre sein, « avant que de songer à repousser un ennemi extérieur « et bien moins dangereux. Après avoir mis tout nou-« vellement en fuite des milliers d'hommes, aurons-« nous peur à présent d'un seul? nous avons nos ar-« mes, et contre qui pouvons-nous en faire un meilleur « usage que contre un tyran? Si Denys consent à ab-« diquer, ouvrons-lui nos portes; s'il refuse de résigner « son autorité usurpée, qu'il éprouve ce que peut dans « des hommes généreux l'amour de leur liberté. » L'assemblée restoit suspendue entre la crainte et l'espérance. Les regards se fixèrent sur Pharacide, qui commandoit un corps de Lacédémoniens, envoyé au secours de Syracuse. Qui n'auroit cru qu'un Spartiate se seroit déclaré pour la liberté? Mais il dit qu'il étoit venu pour secourir les Syracusains et Denys, et non pas pour faire la guerre à Denys, et détruire son autorité. Ce mot arrêta tout. La garde du tyran arriva, et l'assemblée se dispersa.

Jusque dans sa propre famille il comptoit des ennemis. Dans ses vengeances il ne les épargnoit pas plus

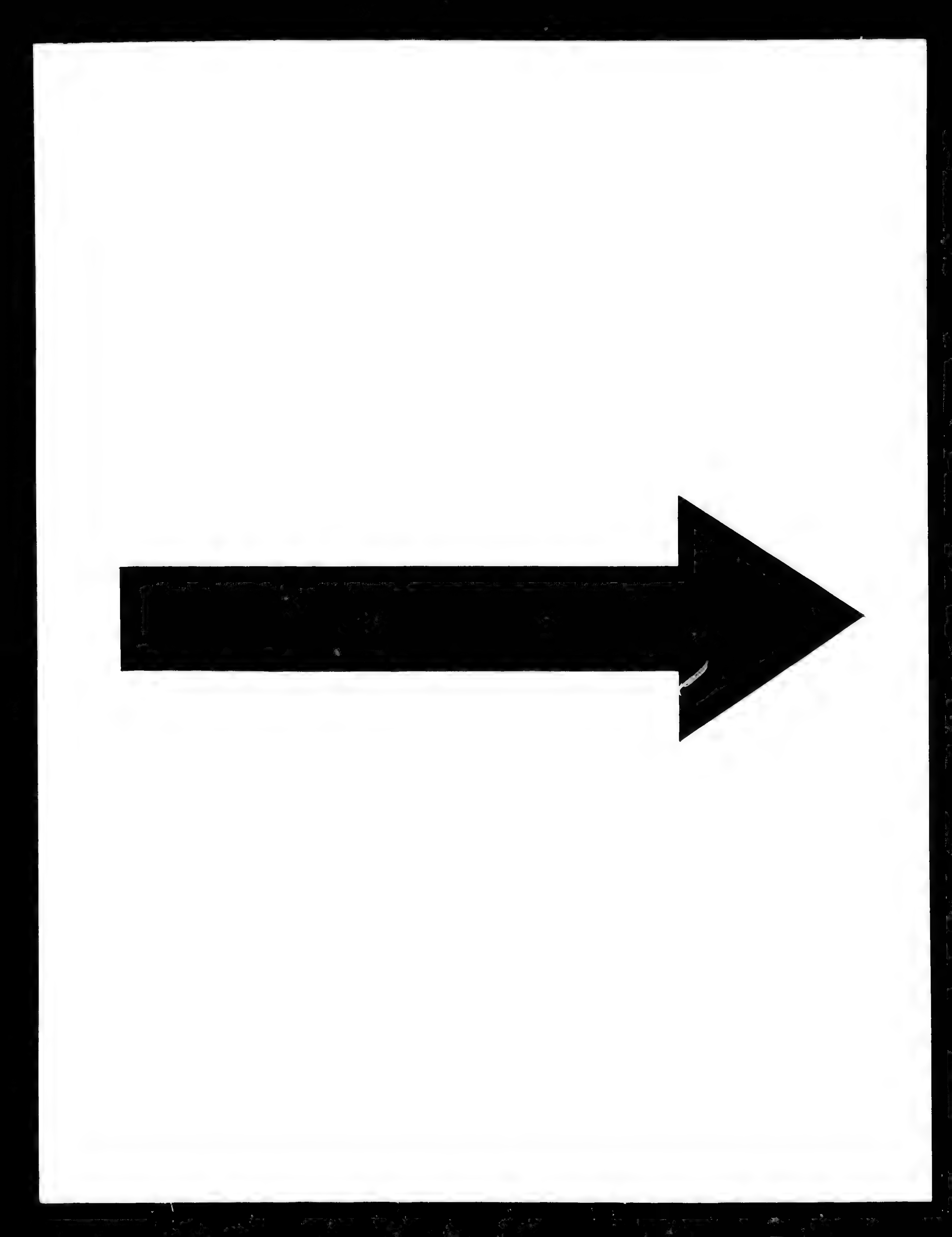
que les autres. Polixène, époux de Thesta, sa sœur, fut obligé de fuir en Italie. Denys voulut faire des reproches à sa sœur de ce qu'elle ne l'avoit pas averti. Elle lui répondit : « Me jugez-vous femme assez lâche « pour croire que si j'avois su que mon mari voulût « s'enfuir, je n'eusse pas fait tous mes efforts pour « l'accompagner ? Je n'ai pas su son dessein, mais ; s'il « me l'avoit communiqué, j'aurois partagé avec lui ses « dangers et ses malheurs. Oui, je me serois trouvée « bien plus heureuse d'être appelée la femme de Polixè- « ne banni, que la sœur de Denys le tyran. »

Les Carthaginois, épuisés par la peste, furent obligés de lever le siége. Denys les laissa partir tranquillement, moyennant une grosse somme d'argent qu'ils lui donnèrent. Dans le dessein d'occuper les Syracusains, il tourna ses armes contre l'Italie. Rhége, ville forte, avoit excité sa colère, parcequ'elle lui avoit refusé une de ses citoyennes en mariage, et avoit accompagné ce refus de propos désobligeants. La ville résista à ses attaques, mais elle succomba à la famine. Il traita les habitants avec son inhumanité ordinaire ; mais il se distingua à l'égard de Python, leur chef, qui s'étoit bravement défendu. Il fit précipiter son fils dans la mer. Quant au père, il ordonna qu'on l'attachât à l'extrémité d'une des plus hautes machines, et dans cet état il lui fit dire que son fils avoit été noyé la veille. « Eh bien, « dit l'infortuné, mon fils a été d'un jour plus heureux « que moi. » On le détacha, et on le promena par la ville, en le battant de verges, et en lui faisant essuyer mille outrages. Un héraut le précédoit, et crioit : « C'est « ainsi qu'on traite le perfide qui a excité à la guerre « les habitants de Rhége. — Dites plutôt, s'écrioit Py-

« thon, qu'on me traite ainsi parceque je n'ai pas « voulu livrer ma patrie au tyran. » Ce spectacle, contre l'intention de Denys, toucha les soldats, et, dans la crainte qu'ils ne délivrassent le malheureux, il le fit promptement jeter dans la mer.

Il n'est guère échapp[illegible]s d'action de clémence que par intérêt. Il sembl[illegible]manité lui étoit naturelle. Il ne paroît cep[illegible]s s'être plu dans le spectacle des supplices, comme un Phalaris, et beaucoup d'autres monstres de cette espèce; mais il comptoit la vie des hommes pour rien, et il commandoit la mort d'un ennemi ou d'un homme qui lui étoit seulement suspect, le massacre d'une troupe, l'incendie d'une ville, comme une de ces actions ordinaires dont on ne doit pas même s'étonner. Cependant personne n'étoit plus que lui-même attaché à la vie, si on en juge par les précautions qu'il prenoit pour conserver la sienne. Il ne haranguoit jamais le peuple que du haut d'une tour, de peur de se laisser approcher. Personne, pas même ses frères ni ses fils, n'étoit admis en sa présence, qu'il n'eût été fouillé, et lui-même n'alloit dans l'appartement de ses femmes qu'après avoir fait par-tout des visites. Outre les serrures et les verroux, il étoit encore environné d'un fossé, avec un pont-levis. Le moindre bruit dans les rues ou dans son palais le faisoit frissonner. Les services personnels de propreté, qu'il ne pouvoit se rendre lui-même, il les exigeoit de ses filles, encore seulement quand elles étoient petites. Tant de précautions, si le récit n'en est pas exagéré, prouvent combien est misérable la vie de celui qui, ayant fait du mal à tous, est exposé à craindre de tous.

Un pareil état de frayeur est capable d'empoisonner



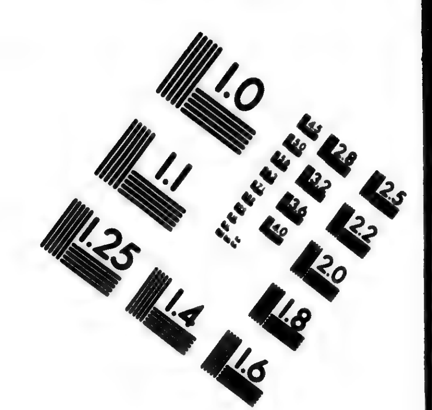
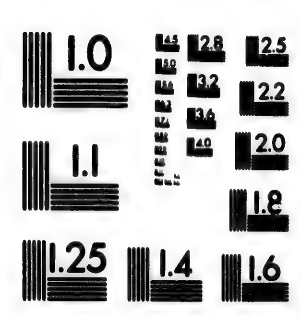


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"



les plus grands plaisirs. Denys le prouva à un de ses courtisans, nommé Damoclès, qui, enchanté des prospérités dont le tyran paroissoit jouir, puissance absolue, richesses, palais magnifiques, lui vantoit perpétuellement son bonheur. « Voulez-vous le goûter un jour, « lui dit Denys. » Damoclès y consent. Le lendemain il est invité à dîner à la table du tyran, et placé sur un lit d'or, couvert de tapis richement brodés. La table étoit chargée des mets les plus exquis, entourée d'esclaves d'une rare beauté, et magnifiquement vêtus, attentifs à ses moindres signes pour le servir. Le courtisan nageoit dans la joie, et convenoit qu'il se croiroit le plus heureux des hommes, s'il pouvoit toujours se promettre la même félicité. Mais, dans le moment où il savouroit avec le plus de volupté ces plaisirs, il aperçoit sur sa tête une épée suspendue, qui ne tenoit qu'à un cheveu; une sueur froide le saisit, tout disparoît à ses yeux, excepté l'épée. Il demande avec empressement qu'il lui soit permis de se retirer, et déclare qu'il renonce pour toujours à un pareil bonheur.

L'épreuve de Damoclès marque que Denys ne s'aveugloit point sur son état. Il cherchoit quelquefois à y faire diversion par la société de gens d'esprit; mais il ne falloit pas se fier à ses faveurs. Il appela auprès de lui le célèbre Platon, et, sur un mot du philosophe qui lui déplut, il le fit mener au marché pour être vendu comme esclave. Il se croyoit grand poëte, et récitoit des vers avec complaisance. Philoxène, un de ses courtisans, éprouva qu'il n'étoit pas sûr de ne point applaudir à des talents soutenus d'une pareille puissance. Il eut la hardiesse, non seulement de l'écouter froidement, mais

de le critiquer. Denys l'envoya aux carrières, qui étoient la prison publique. Cependant, à la recommandation de ses amis, il lui fit grace le lendemain. Pour sceller la réconciliation, il l'invita à dîner. Le tyran, persuadé que le censeur si bien averti seroit plus complaisant, se met à réciter ses vers. « Qu'en pensez-vous, dit-il à « son convive » ; Philoxène se tourne tranquillement vers les esclaves, et dit : « Qu'on me remène aux car- « rières. » Denys, pour cette fois, tourne la réponse en plaisanterie, et lui pardonne.

L'amour de la poésie n'étoit pas un simple goût chez Denys, c'étoit une passion. Il en disputa le prix à Athènes, et marqua plus de satisfaction de l'avoir remporté que de ses plus belles victoires. Aucun genre de gloire ne lui étoit indifférent. Il ambitionna la couronne des jeux olympiques : le déplaisir d'avoir échoué dans cette entreprise le plongea, pour quelque temps, dans une véritable mélancolie. On a de lui des plaisanteries sur les dieux. Après une expédition qui avoit été très heureuse, quoiqu'il eût pillé le temple de Proserpine, il dit : « Voici « comme les dieux immortels favorisent les sacriléges. » Il ôta à une statue de Jupiter un manteau d'or massif. « Il est, dit-il, trop pesant en été, et trop froid en « hiver. » Plusieurs statues des dieux tenoient à la main des coupes et des couronnes d'or, il les prit en disant : « Je ne fais que les recevoir : il y auroit bien de la sim- « plicité à demander continuellement des biens aux « dieux, puis à les refuser, quand ils étendent eux- « mêmes la main pour en donner. » Ces dépouilles furent, par son ordre, vendues à l'encan. Le lendemain il fit publier que ceux qui avoient quelque chose chez

eux appartenant aux dieux immortels en fissent restitution, mais il ne rendit pas l'argent : malheur à ceux qui les avoient achetées !

Denys le jeune. Dion.

Denys le tyran mourut dans son lit. On l'a aussi surnommé l'ancien, pour le distinguer de Denys le jeune, son fils, qui le remplaça. A un roi ferme et absolu succéda un prince foible et irrésolu. Deux partis essayèrent de s'emparer de l'esprit du nouveau tyran; l'un se parant de l'austérité de la sagesse, l'autre présentant l'appât des plaisirs. Ce dernier l'emporta d'abord. Denys, échappé à la contrainte que lui imposoit un père ombrageux, se livra sans mesure à la liberté d'une vie dissolue. De l'excès vint le remède. Dion, frère d'Aristomaque, femme de Denys l'ancien, disciple et ami de Platon, fit honte au jeune prince d'une conduite capable de lui attirer le mépris de ses sujets. Il le détermina à chasser les complices de ses désordres, remplit le palais de personnages graves, et l'engagea à rappeler Platon. Le philosophe, oubliant les mauvais traitements qu'il avoit reçus du père, voulut bien s'exposer à l'ingratitude du fils. Il ne tarda pas à se repentir de sa complaisance. Sur de faux rapports imaginés par l'intrigue des courtisans que Dion avoit fait disgracier celui-ci fut disgracié à son tour, et Platon fut renfermé dans la citadelle. Il eut quelques jours après permission de se retirer.

On vit alors se développer le système de toute faction dominante, qui consiste à porter les choses à la dernière extrémité, et à rendre ses partisans irréconciliables avec ses adversaires. Tous les amis de Dion furent persécutés; mais on auroit bien voulu l'avoir lui même. Il s'étoit retiré à Athènes, où Platon étoit allé le trou-

ver. Denys feignit de se repentir de ses injustices à l'égard du philosophe. Il employa ses amis pour l'engager à revenir. On lui présenta la flatteuse espérance de réconcilier Dion avec Denys. Platon ne put tenir contre cet appât. Il revint. Mais quand il voulut parler de l'espèce d'engagement pris avec lui, et du rappel de son ami, les choses étoient changées. Denys avoit remporté une victoire qui l'empêchoit de craindre son oncle. Les instances de Platon furent mal reçues. Cette troisième fois il fut non seulement banni de la cour, mais il courut risque de la vie.

Son départ, dont il obtint la permission avec peine, fut le signal des plus violentes persécutions contre Dion lui-même. On lui refusa le revenu de ses biens, que Denys lui avoit promis en le congédiant, et il poussa l'outrage jusqu'à forcer Arêtée, femme de Dion, que son mari aimoit beaucoup, d'épouser Timocrate, un de ses flatteurs. Tant de provocations irritèrent Dion, qui seroit peut-être sans cela resté tranquille auprès de ses amis d'Athènes. Il leva une petite troupe, mais brave et résolue, arriva à Syracuse pendant que Denys étoit occupé à la guerre en Italie, publia qu'il venoit non pas se venger, mais affranchir Syracuse et la Sicile du joug du tyran. Sous cet étendard de la liberté, Dion s'empara d'une partie de la ville. La citadelle fut gardée par les troupes du tyran, qui revint, livra à Dion un combat dans lequel celui-ci fut blessé et pensa tomber entre les mains de Denys. Les Syracusains le sauvèrent; mais bientôt ils se dégoûtèrent de leur héros, à l'instigation d'Héraclide, un des généraux de Dion, qui vint à bout de le supplanter dans l'esprit du peuple. Il attaqua son général, qui ne voulut pas se défendre contre ceux

qu'il étoit venu délivrer et aima mieux quitter la ville avec ses troupes. Denys, d'un autre côté, étoit allé chercher du secours en Italie, et avoit laissé la citadelle à son fils Apollocrate.

Il y souffrit constamment les extrémités de la famine, attendant patiemment l'occasion d'attaquer la ville. Les divisions qui y régnoient firent naître cette occasion. La discipline pendant les troubles étoit oubliée; une petite victoire que remportèrent les Syracusains la fit encore négliger davantage. Dans cette circonstance, la garnison profite d'une fête que se donnoient les vainqueurs, sort de la citadelle au nombre de dix mille, taille en pièces tout ce qu'elle rencontre, et répand parmi les habitants une frayeur inexprimable: alors tous s'écrient: « Où est Dion? » On alla le prier de revenir. Il étoit temps. Nypsius, général de la garnison, venoit de faire une attaque meurtrière. Les rues et les places publiques étoient jonchées de cadavres; il partoit des maisons un torrent de flammes. Derrière cette espèce de remparts, la garnison, fièrement postée sur une brèche faite à l'avant-mur qui défendoit la citadelle, attendoit l'assaut avec intrépidité. Il fut terrible. Après une longue résistance, la garnison, obligée de se retirer dans la citadelle, capitula, et Dion y entra à la tête de ses troupes.

Sa sœur, Aristomaque, qui y avoit été renfermée, vint au-devant de lui; elle conduisoit le fils de Dion et sa femme Arêtée, si cruellement arrachée à son amour. L'infortunée attendoit en tremblant sa sentence. « Comment vous embrassera-t-elle, dit Aristomaque en la « présentant? est-ce comme son époux, ou bien ex- « pirera-t-elle à vos pieds, sans avoir jamais manqué

« volontairement à la fidélité qu'elle vous avoit jurée? » Dion, le visage baigné de larmes, l'embrassa tendrement, lui remit son fils entre les bras, et la reçut dans sa maison. Il rendit la citadelle aux Syracusains, et congédia ses gardes.

Il songea pour lors à donner un gouvernement à ses concitoyens. Suivant son plan, l'autorité suprême devoit résider dans un conseil dont les membres seroient élus par le peuple et par la noblesse. Ce projet fut encore traversé par Héraclide, qui avoit déja enlevé une fois à Dion la faveur du peuple. Fatigué des obstacles que cet homme mettoit à ses desseins, Dion permit qu'on le tuât, et avoua le meurtre; mais il en fut puni par des regrets et des remords qui le jetèrent dans une profonde mélancolie. Il attribua à un juste châtiment des dieux le malheur de son fils, qui tomba d'un toit et se tua. Lui-même fut puni de cet homicide par une mort violente. Callype, son hôte, son ami, mais qui aspiroit à la souveraineté, l'assassina dans sa maison. Il semble que Dion ne daigna pas se soustraire à ce malheur, dont il avoit des indices. Sa vertu sévère lui fit peut-être regarder comme une expiation nécessaire le sacrifice d'une vie qu'il avoit souillée par un crime. L'assassin profita peu de sa trahison. Syracuse, qu'il avoit asservie un moment, le chassa. Il traîna quelque temps une vie errante et malheureuse, et fut enfin égorgé par deux amis de Dion, du même poignard dont il s'étoit servi pour assassiner son ami. La malheureuse Arêtée, arrachée d'abord des bras de son époux qu'elle aimoit, livrée à un hymen involontaire, rétablie auprès de son mari, forcée de pleurer la mort funeste d'un fils, plongée dans le deuil par celle de son époux,

tomba entre les mains d'Icétas, tyran de Léonte, autre ami perfide de Dion. Pour se debarrasser d'une veuve inutile, Icétas l'embarqua, donna ordre de la tuer et de la jeter dans la mer, ce qui fut exécuté. Qu'il y a de tristes destinées dans le monde!

La mort de Dion et la fuite de Callype rappelèrent Denys à Syracuse. Les citoyens lui opposèrent cet Icétas dont nous venons de parler; ils comptoient en même temps se servir de ses talents et de ses forces contre les Carthaginois qui les menaçoient de nouveau; mais ils découvrirent qu'abusant de leur confiance, Icétas avoit fait avec les Carthaginois un traité secret, par lequel ils s'engageoient à le rendre maître de Syracuse. De son côté il promettoit de ne pas traverser leurs conquêtes en Sicile. Effrayés de cette trahison, les Syracusains envoyèrent demander du secours à Corinthe, dont ils prétendoient tirer leur origine. Les députés furent bien reçus, et on convint de les satisfaire.

Timoléon. Près de Corinthe vivoit un homme que le zéle brûlant de la liberté avoit porté à un crime atroce contre son frère Timocrate. Ce frère, Timoléon l'aimoit tendrement, il lui avoit même sauvé la vie dans une bataille; mais sa patrie lui étoit plus chère encore. Ayant des preuves certaines qu'il aspiroit à la souveraineté de Corinthe, et tous ses efforts pour l'en détourner étant inutiles, il le fit tuer en sa présence. Les principaux citoyens de la ville louèrent cette action comme un trait d'héroïsme admirable. D'autres la condamnèrent comme un crime détestable, digne d'attirer la vengeance des dieux sur lui et sur sa famille. Sa mère, quand il alla pour la consoler, le chargea d'impré-

Ap. D. 2658.
Av. J. C. 340.

cations, et refusa de le voir. Le désespoir de sa mère le frappa d'horreur pour lui-même. Ne s'envisageant plus que comme un criminel dévoué à la mort, Timoléon prit le parti de s'abstenir de toute nourriture. Ses amis eurent beaucoup de peine à le faire revenir de cette funeste résolution; mais du moins il se condamna à passer le reste de ses jours dans la solitude. Il renonça aux affaires publiques, s'absenta de la ville, n'habita pendant vingt ans que des lieux déserts, toujours livré à une noire mélancolie. Au bout de ce temps il revint à Corinthe, mais il y vivoit en simple particulier, toujours retiré, sans se mêler du gouvernement.

Il s'agissoit de délivrer Syracuse d'un tyran et peut-être de purger beaucoup d'autres villes de la Sicile de ceux qui asservissoient leurs concitoyens. On crut ne pouvoir mieux choisir pour cette expédition qu'un homme qui avoit montré tant d'horreur pour la tyrannie. Les Corinthiens le nommèrent chef de l'entreprise, mais avec si peu de soldats, qu'il sembloit qu'ils ne comptassent que sur lui seul. En effet, la ruse lui servit d'abord plus que la force. Il trompa les Carthaginois, qui lui fermoient le passage, et surprit Icétas, qui se flattoit de le retarder par d'adroites propositions. Icetas étoit maître de la ville, l'amiral carthaginois des ports, Denys de la citadelle. Celui-ci étoit réduit aux abois. Timoléon se détermine à traiter avec lui plutôt qu'avec les autres. Il lui laisse emporter une partie de ses trésors, et le fait escorter jusqu'à Corinthe, qui lui servit d'asile. On dit que Denys le jeune se ruina avec des parfumeurs, des comédiens et des chanteurs, et qu'il fut obligé d'ouvrir une école pour subsister. Cicéron pré-

tend qu'il choisit cet état, afin d'exercer du moins sur des enfants une tyrannie qu'il ne pouvoit plus exercer sur les hommes.

Timoléon ne s'enferma pas dans la citadelle; il y laissa quatre cents Corinthiens sous un habile commandant nommé Léon. Icétas et les Carthaginois réunis le bloquèrent étroitement; mais lorsqu'ils comptoient réduire Léon par famine, il surprit lui-même un quartier de la ville, et s'y établit. En même temps Timoléon, ayant reçu des renforts, se présente en bataille devant les alliés, et trouve moyen de débaucher une partie de leurs troupes. Le général carthaginois, effrayé de cette défection, monte sur ses vaisseaux, et s'enfuit. Icétas soutint dans la ville une espéce d'assaut; c'est-à-dire que ses soldats parurent sur les remparts et les abandonnèrent. Il se retira avec eux. Timoléon s'empara de la ville.

Le lendemain il fit inviter à son de trompe les habitants à venir avec des outils pour démolir la citadelle et les autres forteresses, qu'il appeloit les nids des tyrans. Ils y accoururent en foule, rasèrent les murs, les palais, jusqu'aux tombeaux, et tout ce qui pouvoit rappeler le souvenir de la tyrannie. Sur cet emplacement Timoléon fit bâtir des édifices publics destinés à l'administration de la justice. Il s'appliqua ensuite à repeupler Syracuse, que les derniers troubles avoient réduite à un état déplorable. Les bannis y revinrent. Il en arriva de toutes les parties de la Sicile, de l'Italie et de la Grèce. De concert avec deux législateurs que les Corinthiens envoyèrent, Timoléon donna de nouvelles lois, dont la base étoit le gouvernement démocratique, présidé par un magistrat annuel.

Après avoir, pour ainsi dire, ressuscité Syracuse, Timoléon parcourut la Sicile en vainqueur, soumit les tyrans de plusieurs villes, et les envoya à Corinthe tenir compagnie à Denys. Son dernier exploit fut la défaite des Carthaginois, qui reparurent encore en Sicile. S'il ne put les chasser, du moins il les confina dans une partie de l'île, d'où ils ne purent nuire aux Syracusains. Icétas, meurtrier de la malheureuse Arêtée, femme de Dion, n'échappa point à une juste vengeance. Il fut tué avec son fils, et sa femme et sa fille furent immolées par les Syracusains aux mânes d'Arêtée.

Si la plus grande partie de la vie de Timoléon, empoisonnée par le souvenir de la mort de son frère, se passa dans la tristesse, il jouit dans les dernières années d'une douce et glorieuse tranquillité. Les Syracusains, pour reconnoître ses services, lui donnèrent la plus belle maison de la ville, et une magnifique maison de campagne, où il se retira avec sa femme et ses enfants qu'il fit venir de Corinthe. Ce fut là qu'il passa le reste de sa vie, goûtant le bonheur d'avoir fait la félicité de tant de villes. Il perdit la vue dans sa vieillesse. Ce malheur fournit une occasion aux Syracusains de lui témoigner leur considération et leur respect. Ils lui rendoient de fréquentes visites, lui amenoient les étrangers de marque qui passoient chez eux, afin qu'ils vissent leur bienfaiteur et leur libérateur. Dans les affaires importantes, ils ne manquoient pas de le consulter et de suivre ses avis. Il venoit ordinairement dans Syracuse monté sur un char, et étoit introduit dans l'assemblée avec des cris de joie de tout le peuple, qui le reconduisoit hors des portes avec les mêmes acclamations. Rien ne manqua à la magnifi-

cence des funérailles de ce grand homme. Les Syracusains y destinèrent une somme considérable, mais les larmes mêlées aux bénédictions dont tous les citoyens honoroient sa mémoire furent le plus bel ornement de son convoi. Il fut ordonné que tous les ans le jour de sa mort seroit rappelé par une fête funèbre, et que, toutes les fois que Syracuse seroit en guerre avec les barbares, elle demanderoit un général à Corinthe.

Agathocle. Ap. D. 2662. Av. J.C. 336.

Dans une ville composée de tant de nations, il est plus étonnant que la paix de Timoléon ait duré quelque temps, que de la voir rompue au bout de vingt années. Ce fut au milieu des troubles que s'éleva le plus cruel tyran de Syracuse, nommé Agathocle. Il étoit fils d'un potier, d'une beauté extraordinaire, très bien conformé; en grandissant il acquit une force prodigieuse; sa bravoure répondoit à sa force. Nul soldat ne pouvoit porter des armes plus pesantes que lui, et aucun n'étoit plus hardi dans l'occasion. Il plut à un riche Syracusain, nommé Démas. Elu chef des Agrigentins, Démas n'oublia pas son favori, et lui donna le commandement de mille hommes. Sans doute il n'avoit pas déplu à la femme de son protecteur, qui l'épousa après la mort de son mari, et le mit à la tête d'un bien considérable.

Syracuse étoit alors assujettie à un tyran nommé Sosistrate, auquel Démas s'étoit rendu suspect. Son successeur ne lui inspirant pas moins d'ombrage, il voulut le faire assassiner. Agathocle échappa par une ruse à ce danger, et alla tenter fortune ailleurs. Son ambition éclata dans deux villes d'Italie, qui le chassèrent. Soit que Sosistrate le poursuivît dans ses retrai-

tes, soit que le hasard les opposât l'un à l'autre, il y eut entre eux et leurs troupes un combat dont Agathocle sortit vainqueur. Par une suite de malheurs, Sosistrate fut chassé de Syracuse avec sept cents des principaux citoyens plus que suspects de vouloir substituer l'oligarchie à la démocratie. Sosistrate étoit secondé par les Carthaginois qui menaçoient Syracuse. Une victoire déja remportée sur lui par Agathocle devint aux Syracusains une raison déterminante pour donner à celui-ci le commandement de leurs forces. Il défit les troupes réunies de Sosistrate et des Carthaginois, et reçut sept blessures dans le combat. Le crédit qu'un dévouement si bien marqué aux intérêts de la ville lui acquit parmi le peuple lui fit hasarder quelques actes de souveraineté. Les esprits n'étoient pas encore assez préparés; il lui en coûta le généralat, qui fut transféré à un Corinthien.

On prit même des mesures pour le faire périr; il se sauva d'une embûche si bien préparée qu'on le croyoit mort. Pendant que les Syracusains étoient dans cette ferme confiance, il reparut sous leurs murs à la tête d'une forte armée, qu'il avoit levée dans le cœur de la Sicile. On négocia. Les habitants consentirent à recevoir Agathocle, s'il vouloit renvoyer ses troupes et promettre de ne rien entreprendre contre la démocratie. Il s'obligea par un serment solennel à soutenir les intérêts du peuple. C'étoit une espéce d'engagement contre le sénat, composé de six cents des principaux citoyens. Agathocle avoit congédié ses soldats, mais de manière à les retrouver. Sous le prétexte d'une guerre avec Erbite, ville voisine, il se fit nommer comman-

dant. Ainsi autorisé à rassembler des troupes, Agathocle se vit bientôt à la tête d'une armée; alors il ne connut plus de ménagements.

Après avoir prononcé une harangue atroce, il lâche la bride à la fureur des soldats, qui égorgent tout ce qu'ils rencontrent, sans distinction de rang, d'âge ni de sexe. En peu d'heures plus de quatre mille personnes tombèrent sous les coups des meurtriers.

Ce n'étoit pas encore assez pour Agathocle. Il vouloit non seulement exterminer les nobles, mais qu'on ne laissât en vie seulement qu'un petit nombre de citoyens aisés, afin de les gouverner plus facilement. Dans cette intention, il fait continuer deux jours le pillage et le massacre; ensuite il assemble ceux qui avoient survécu à cette boucherie. « Le mal, leur dit-il, étoit grand; il a « fallu lui appliquer un violent reméde. Mon unique « but a été de rétablir la démocratie, et d'affranchir la « ville du joug de quelques magistrats tyranniques. « Maintenant je veux vivre tranquille, et je me retire. » Il y avoit peu de ceux qui l'écoutoient qui ne fussent complices de ses cruautés. Ils sentoient bien qu'ils ne pourroient s'assurer l'impunité qu'en confiant la puissance souveraine au premier auteur du massacre. Tous le prièrent de prendre l'autorité absolue, et le proclamèrent roi.

Sa première loi fut l'abolition des dettes, et le partage égal des terres entre les pauvres et les riches. Ainsi les nobles se trouvèrent de niveau avec les derniers du peuple, que par ce moyen il attacha fermement à sa révolution. Quand elle fut bien établie, il devint plus juste et plus humain, fit des lois sages, et s'affermit sur le trône par la conquête de toute la Sicile,

excepté des villes qui appartenoient aux Carthaginois.

Quoiqu'il respectât la propriété de ces étrangers, ses succès leur causèrent de l'ombrage. Ils envoyèrent contre lui une armée sous le commandement d'Amilcar. Les mécontents et les ennemis d'Agathocle s'y joignirent en grand nombre, et remportèrent sur lui une victoire complète, qui le força de se renfermer dans Syracuse. Réduit à cette extrémité, il conçoit un projet qui a été imité depuis; mais il en a tout l'honneur, puisqu'il l'a conçu le premier. Il ne le confie à personne, exhorte seulement les Syracusains à soutenir le siége avec patience, pendant qu'il va leur chercher du secours, embarque ses meilleures troupes, cingle droit avec sa flotte en Afrique, et débarque dans ce pays.

Ses vaisseaux l'embarrassoient. Laisser un corps de troupes pour les garder, c'étoit affoiblir son armée déja peu nombreuse pour les projets qu'il méditoit. Les abandonner sans défense, c'étoit les livrer aux Carthaginois qui étoient maîtres de la mer. Dans cet embarras, Agathocle prend une résolution digne d'un génie élevé et hardi comme le sien, résolution qui ôteroit tout espoir aux soldats, et les forceroit de vaincre ou de mourir. Il les assemble, après avoir prévenu les officiers, et leur dit : « Quand nous partîmes de Syracuse, « poursuivis de près par les ennemis, je fis vœu à Cérès « et à Proserpine, déesses tutélaires de Sicile, de brû« ler tous nos vaisseaux, si elles nous empêchoient de « tomber entre les mains des Carthaginois, et si elles « nous faisoient aborder heureusement en Afrique. « Aidez-moi, soldats, à m'acquitter de mon vœu; les « déesses nous dédommageront aisément de ce sacri-

« fice. » Il lance le premier un flambeau dans le vaisseau qui l'avoit apporté; chaque capitaine en fait autant. Les tourbillons de flammes s'élèvent, les trompettes sonnent, et tout le rivage retentit de cris de joie. Mais, quand la réflexion vint, lorsqu'ils songèrent qu'ils se trouvoient séparés de leur patrie par une vaste mer, dans un pays ennemi, sans aucun moyen d'en sortir, l'accablement succéda au transport. Agathocle les ranime par la vue d'un pays délicieux qu'ils alloient parcourir, et sur-tout par la perspective de la grande ville, cette Carthage superbe, dont les dépouilles ne pouvoient leur échapper.

La frayeur y étoit grande; on ne savoit que penser de cette subite invasion. Amilcar étoit-il battu? Ses troupes étoient-elles anéanties? Comment avoit-il laissé passer une armée entière sans coup férir? En attendant les éclaircissements, les Carthaginois firent sortir de leurs murs une armée commandée par Bomilcar et Hannon. Agathocle, qui avoit intérêt d'en venir aux mains, ne tarda pas à les joindre. Hannon fut tué dans l'action. Bomilcar retira son aile sans grande perte. Il vouloit réserver ses soldats pour parvenir dans sa patrie à la souveraine autorité, dont la mort d'Hannon, son rival, lui frayoit le chemin. Ainsi Agathocle ne dut pas la victoire uniquement à la valeur de ses troupes. Il avoit su les animer par un prestige religieux. Au commencement de l'action, il lâcha des hiboux dont il avoit fait provision. Ces oiseaux, consacrés à Minerve, ne pouvant voler loin en plein jour, se perchèrent naturellement sur les boucliers des soldats d'Agathocle, qui se sentirent merveilleusement encouragés par cette marque de protection de la déesse.

Syracuse étoit toujours assiégée, et même pressée. Amilcar reçut des messages par lesquels il étoit sommé de revenir promptement au secours de sa patrie. Avant d'abandonner une proie qu'il comptoit prête à lui appartenir, il s'avisa d'une ruse. On lui avoit envoyé quelques ferrements des vaisseaux syracusains, trouvés dans les cendres. Il les fit passer à Syracuse, comme une preuve de la défaite entière du roi. Plusieurs le crurent; il y eut un grand parti pour se rendre, mais l'opinion contraire l'emporta. On chassa même ceux qui inclinoient à la capitulation. Ils sortirent au nombre de huit cents, qu'Amilcar reçut. Agathocle de son côté envoya à Syracuse la tête d'Hannon, dont la vue encouragea les habitants, et leur fit soutenir avec succès un dernier assaut. Ensuite, dans une sortie, ils mirent en déroute les Carthaginois, prirent Amilcar, et à leur tour envoyèrent sa tête à Agathocle. Il étoit alors campé devant les Carthaginois, qui s'étoient renforcés; mais ce spectacle leur imprima une grande frayeur.

Agathocle les poursuivoit de toutes manières. Il séduisoit leurs alliés, et leur suscitoit des ennemis. Il étoit sur-tout tenté de s'attacher Ophellas, roi des Cyrénéens, qui avoit une armée de vingt mille hommes bien disciplinés. Le Syracusain lui fait entendre que lui Agathocle, avec un royaume aussi beau que la Sicile, ne pense point à s'établir à Carthage; qu'il lui assurera ce trône, s'il veut se joindre à lui pour détruire l'orgueilleuse république. Ophellas se laisse prendre à cet appât et amène ses troupes. Aussitôt qu'il est arrivé, Agathocle le fait tuer. Cette armée, qui étoit sans chef et éloignée de son pays, fut forcée de se donner à l'assassin de son roi.

Comme la guerre traînoit en longueur, l'activité d'Agathocle lui fit prendre la résolution de repasser en Sicile. Il donne les ordres nécessaires pour que son absence ne cause aucun événement fâcheux, embarque avec lui deux mille hommes d'élite, arrive à Syracuse, y régle les affaires, détruit une ligue qui s'étoit formée dans l'île, entre plusieurs villes, pour se soustraire à son obéissance, et repart. En arrivant il trouve les choses bien changées en Afrique. Archagathe, son fils, auquel il avoit laissé le commandement, avoit perdu une bataille. Les vivres manquoient, l'armée étoit près de se révolter. Agathocle examine tout, ne voit point de ressource, et se mettant peu en peine du salut de ses sujets, pourvu qu'il se sauve lui-même, prend le parti d'abandonner l'armée. Son dessein transpire. Les soldats l'arrêtent ; mais bientôt, à la faveur d'un tumulte, il se sauve et met en mer. Les soldats, outrés de rage, tuent Archagathe et un autre fils qu'Agathocle avoit laissé, se nomment des chefs, et concluent la paix, dont une des principales conditions fut que les Carthaginois les transporteroient en Sicile, et leur abandonneroient Sélinonte pour leur demeure.

Arrivé en Sicile, Agathocle attaque les Egestins qui s'étoient révoltés, prend leur ville d'assaut, et fait passer tous les habitants au fil de l'épée ; les nobles ne furent exécutés qu'après avoir souffert les plus cruelles tortures. Le reste de la vie de ce tyran n'est plus qu'un assemblage de crimes. A la nouvelle de la mort de ses enfants en Afrique, il ordonna à Antendre, son frère, gouverneur de Syracuse, de faire mourir tous ceux qui étoient liés par le sang ou par l'amitié à ceux des Syracusains qui l'avoient accompagné dans cette expé-

dition. La boucherie fut horrible. On ne marchoit que dans le sang. Les eaux de la mer, le long des murailles, en étoient rougies. Tous les parents des soldats ou officiers qui composoient l'armée d'Afrique, depuis le bisaïeul jusqu'à l'enfant à la mamelle, furent massacrés.

Sa mort.

Cette barbarie souleva tous les esprits. Les ennemis du tyran, qui étoient en grand nombre, se rassemblèrent sous la conduite d'un banni, nommé Dinocrate, adversaire digne d'Agathocle par ses vices. Celui-ci se trouve réduit à demander la paix, sous la condition de remettre la souveraineté à Dinocrate, et de conserver seulement deux forteresses où il vivroit tranquille. Ces propositions sont rejetées. Tirant alors des forces de son désespoir, il attaque le camp des ennemis, et les disperse. Un corps détaché s'étoit retiré sur une hauteur, d'où il proposoit de capituler. Agathocle promet la vie aux hommes qui le composent, s'ils veulent rendre les armes. Aussitôt qu'ils les ont déposées, il les fait entourer de tous côtés, et massacrer jusqu'au dernier. Dinocrate, qui étoit un homme de sa trempe, eut la vie sauve. Agathocle le prit en amitié, et l'employa depuis.

De roi, le tyran devint corsaire. Tout métier lui étoit bon, pourvu qu'il trouvât à gagner. Il parcourut les côtes d'Italie, où il fit un grand butin; attaqua les îles de Lipari, dont les habitants vivoient paisibles, sans se mêler des affaires de leurs voisins. Il en arracha une grosse somme, et quand il eut dépouillé les insulaires, il pilla leurs temples, emporta le trésor sacré, et tous les ornements. Peut-être se proposoit-il de jouir tranquillement du fruit de ses crimes, mais la vengeance

céleste l'attendoit au moment le plus éclatant de sa prospérité. Un nommé Ménon, auquel il avoit fait un sanglant outrage, l'en punit de la manière suivante. Il avoit remarqué qu'Agathocle, après le repas, se nettoyoit les dents avec une plume. Ménon la trempa dans un poison si violent, que ses dents et ses gencives en furent consumées. Tout son corps ne devint qu'une seule plaie, et, au moment où il souffroit les plus cruelles douleurs, on le porta sur un bûcher, où le feu fut mis pendant qu'il vivoit encore. On assure qu'il fit mourir pendant les dernières années de sa vie plus de personnes que les tyrans qui l'avoient précédé, pendant tout le cours de leur règne. Si on lui connoît quelques qualités estimables, elles sont bien effacées par sa barbare cruauté.

Il y avoit dans les troupes d'Agathocle un corps de Mammertins, c'est-à-dire, guerriers invincibles. A la mort du roi, ils gagnèrent Messène dans l'intention de s'embarquer, pour se rendre en Campanie, leur patrie. Les Messéniens les reçurent en amis. Ces soldats, trouvant ce pays à leur bienséance, la ville commode par son port, et propre à former une république, tuent les hommes et épousent les femmes. Ils travaillèrent ensuite à augmenter leur puissance, pendant que celle de Syracuse déclinoit. Des mains d'Agathocle l'autorité suprême passa dans celles de Ménon, son meurtrier, qui fut chassé par Héractas. Celui-ci prit le titre modeste de préteur. Pendant qu'il étoit absent pour remettre sous le joug les Agrigentins, Timon lui enleva l'autorité souveraine, qui lui fut disputée par Sosistrate, deux chefs de faction. Les Carthaginois les attaquèrent tous deux, et de concert ils appelèrent à leur

secours Pyrrhus, roi d'Epire, qui faisoit la guerre contre les Romains.

Ce prince quitta avec plaisir un théâtre où sa gloire, quelque temps florissante, commençoit à se flétrir. En arrivant, armées, trésors, autorité, Timon et Sosistrate lui mirent tout entre les mains. Le peuple, pour lequel il n'avoit encore rien fait, le reçut avec les plus vives démonstrations de joie. Il gagna les cœurs par sa conduite insinuante et son extrême affabilité. Son activité à faire rentrer sous le joug les villes qui l'avoient secoué flattoit l'orgueil des Syracusains. Chaque cité qu'il réunissoit à la république étoit comme un nouveau fleuron qu'il attachoit à leur couronne. On ne tarissoit point sur ses louanges. Mais, plus politique que complaisant, il se mit en tête, pour se délivrer des Carthaginois, d'aller les attaquer chez eux. Les Syracusains auroient voulu qu'il les chassât auparavant de toute l'île, entre autres de Lilybée, qui leur offroit toujours un port commode. Son attachement à son projet les choqua. Ses préparatifs, pour lesquels il employa leurs richesses, déplurent à ces républicains turbulents. Les autres villes prirent les impressions de la capitale. En peu de temps Pyrrhus se trouva entouré de mécontents, dont la contenance étoit menaçante. Comme, sur l'invitation des Siciliens, il s'étoit trouvé heureux de quitter l'Italie, où sa fortune chanceloit, il saisit volontiers l'occasion de se rendre aux vœux des Italiens, qui l'appeloient une seconde fois. Pyrrhus.

Il laissa Syracuse dans un état d'anarchie vraiment déplorable. Bientôt les troupes s'emparèrent de toute l'autorité, et se donnèrent des commandants, qui, par l'effet des circonstances, devenoient chefs de la répu- Hiéron. Ap. D. 2738. Av. J. C. 260.

blique. L'un d'eux se nommoit Hiéron, d'une naissance distinguée par son père, mais dont la mère avoit été esclave. Son éducation fut soignée. Il fit ses premières armes sous Pyrrhus. Une figure aimable, une constitution robuste, une force extraordinaire, et, plus que tout cela, une valeur éclatante, beaucoup d'esprit, de la douceur, de l'application, attirèrent sur lui les regards de Pyrrhus et ses faveurs. Il jouissoit déja d'une réputation distinguée quand ce prince quitta la Sicile. La modération qu'il mit dans l'exercice du commandement que les troupes lui avoient conféré lui gagna les citoyens, et quoiqu'ils fussent mécontents de ce que les soldats s'étoient arrogé le droit de leur donner un maître, ils confirmèrent ce choix, et revêtirent Hiéron de toute la puissance civile et militaire.

On n'eut dans toute sa vie à lui reprocher qu'une seule cruauté, que les circonstances rendoient peut-être nécessaire. Il y avoit une partie de l'armée composée d'étrangers, qui n'avoient ni respect pour les commandants, ni affection pour un état dont ils ne faisoient point partie, et qui étoient toujours prêts à se révolter. Ils étoient si unis entre eux, qu'en entreprenant de punir les plus coupables, leur châtiment auroit irrité tous les autres. Il falloit donc ou souffrir tous leurs excès, ou se défaire de tous à-la-fois. Hiéron en trouva le moyen. Dans une action contre les Mammertins, soldats féroces et déterminés, il plaça les étrangers sur le front de son armée, et se mit derrière avec les Syracusains. Les étrangers chargèrent; les Mammertins soutinrent le choc avec leur valeur ordinaire, repoussèrent et poursuivirent les assaillants, qui,

n'étant point secourus par les Syracusains, furent tous taillés en piéces.

En quittant la Sicile Pyrrhus s'étoit écrié: « Quel « beau champ de bataille nous laissons aux Cartha- « ginois et aux Romains! » En effet, ces deux peuples en firent comme une arène, où ils se disputèrent l'empire du monde. Hiéron balança quelque temps entre eux; mais enfin il s'attacha inviolablement aux Romains. Les fâcheux revers qu'ils éprouvèrent à Trasiméne et à Cannes ne furent pas capables d'ébranler son amitié. Plusieurs fois il leur fournit des vivres en abondance, et leur envoya gratuitement en Italie des approvisionnements de blé. Hiéron possédoit l'art de donner, souvent plus agréable que le don même. Soupçonnant que les Romains pourroient bien avoir la délicatesse de ne pas accepter une somme considérable, dont ils avoient pourtant besoin, il la convertit en une Victoire d'or dont il leur fit présent. Ils la reçurent comme une marque précieuse d'amitié, et comme un augure favorable, dont ils le remercièrent. Les Carthaginois eux-mêmes éprouvèrent sa générosité dans les temps de disette; enfin, il envoya de l'argent, des meubles et des habillements aux Rhodiens, dont les maisons avoient été renversées par un tremblement de terre.

On parle d'une galère qu'il fit construire, à vingt rangs de rames, et qui contenoit tout ce qu'on peut desirer dans un vaste palais. Trois corridors, une salle d'exercices, des promenades, des jardins, des tuyaux de plomb et de terre pour l'arrosement, une bibliothéque, des baignoires, un grand réservoir, huit tours

d'attaque et de défense, une forte baliste, sans parler des décorations extérieures, peintures, dorures, sculptures, parqueteries des bois les plus précieux, et de la main des plus grands maîtres. C'étoit un présent destiné à Ptolémée Philadelphe, roi d'Egypte. Il fut accompagné de soixante mille muids de blé, vingt mille quintaux pesant de chair salée, dix mille grands vases de terre pleins de poissons salés, et d'une immense quantité d'autres provisions.

Mais cette galère, toute merveilleuse qu'elle étoit, si la renommée n'a pas exagéré, n'approche pas du miracle d'avoir rendu le peuple de Syracuse docile, paisible et reconnoissant de la tranquillité qu'on lui procuroit. La prudence de Hiéron étouffa jusqu'aux moindres semences de discorde. Les soldats et les citoyens le regardoient moins comme leur souverain que comme leur protecteur et leur père. Il s'appliqua particulièrement à mettre l'agriculture en honneur, et ne dédaigna pas d'écrire sur cet objet. Il mourut à l'âge de quatre-vingt-dix ans, après en avoir régné cinquante-quatre, infiniment regretté de ses sujets et des étrangers.

Hiéronyme.

Ap. D. 2789.
Av. J. C. 209.

Hiéron eut dessein, en mourant, d'abolir la royauté, parcequ'il prévoyoit des troubles sous Hiéronyme, son petit-fils, jeune homme de quinze ans, qui devoit lui succéder. Mais il en fut détourné par Démarate, sa fille aînée, épouse d'Andranodore, grand seigneur sicilien. Ces époux voyoient avec plaisir la perspective d'une minorité pendant laquelle ils se flattoient de gouverner sous le nom du neveu, en attendant l'occasion de s'emparer peut-être eux-mêmes du trône. Une autre fille d'Hiéron, nommée Héraclée, étoit mariée à un seigneur

nommé Zoippe, homme d'un naturel tranquille, éloignés l'un et l'autre de toute ambition. Le vieux roi nomma pour son petit-fils un conseil de quinze personnes qu'on appela tuteurs, auxquels il recommanda, entre autres choses, de ne jamais se départir de l'alliance des Romains.

Le testament fut écouté par le peuple assemblé avec assez de froideur; il y avoit déja deux partis, les royalistes et les républicains. Celui-ci se contenta de ne donner aucun signe d'approbation, et Hiéronyme fut proclamé. Peu de jours se passèrent sans que les mesures du sage Hiéron ne fussent rompues. En nommant tuteurs quinze des plus grands seigneurs, il avoit eu intention de les attacher à son petit-fils, ainsi qu'à sa puissance qu'ils partageroient en quelque manière. Mais ce partage ne convenoit pas à Andranodore. Il vouloit commander seul. Sous prétexte que le roi étoit en état de gouverner, il congédia le conseil. Ces seigneurs se retirèrent, et il ne resta à la cour que les deux oncles du roi, et un nommé Thrason, courtisan adulateur, mais qui, connoissant bien les intérêts du royaume, faisoit profession d'être partisan des Romains.

Le jeune prince, sans autre frein que la présence de personnes qui avoient intérêt de flatter ses goûts, se livra à la débauche, devint méprisable et bientôt odieux. Il se forma une conjuration contre lui; le Syracusain qui la découvrit ne put indiquer qu'un conjuré nommé Théodore: mis à la torture, celui-ci n'accusa que des amis du roi, entre autres Thrason lui-même, qui fut mis à mort sans beaucoup d'examen. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que les complices se crurent si sûrs

de la fermeté de Théodore, que pendant qu'il fut dans les tourments aucun d'eux ne jugea nécessaire de s'éloigner.

La mort de Thrason donna aux Carthaginois, dans le conseil d'Hiéronyme, une supériorité qui ne fut plus contestée. Les Romains firent des démarches pour resserrer les nœuds de l'ancienne alliance. Le jeune roi, instruit des victoires d'Annibal, les regarda comme perdus. Non seulement il refusa de traiter avec eux; mais encore il accompagna son refus de railleries piquantes sur leurs défaites. La fierté romaine ne pardonna pas cette insulte, Rome déclara la guerre; mais ce ne fut pas le plus grand mal pour Hiéronyme. Selon toutes les apparences, le préteur romain qui commandoit en Sicile se lia aux conjurés, dont Théodore avoit tu les noms dans les plus cruels tourments, et s'associa à Théodore lui-même, qui paroît avoir survécu aux tortures. Quelle qu'ait été la trame de l'intrigue, Hiéronyme fut assassiné en passant dans une rue étroite, et le peuple prit si peu d'intérêt à sa personne, qu'on laissa pourrir le cadavre sur le lieu même où il étoit tombé.

Au premier bruit de cet assassinat, Andranodore s'empara du quartier le plus fort de la ville. Le peuple, dans les autres quartiers, restoit immobile d'étonnement. Les conjurés, à la tête desquels on trouve Théodore, le tirèrent de cette espèce de stupeur, en lui promettant les trésors du roi. Alors il se déclara de toutes parts pour les conjurés. Il couroit en foule pour attaquer Andranodore. Un citoyen sage et prudent conseilla de lui faire des propositions. Il les écouta malgré les réclamations de sa femme, qui lui rappeloit

ce mot célèbre de Denys le tyran, « qu'il ne faut point « descendre du trône qu'on n'en soit arraché par les « pieds. » En se soumettant, Andranodore n'eut que le dessein de se réserver pour de meilleures circonstances. Il congédia ses soldats, remit au sénat les trésors de son neveu, et après une félicitation aux conjurés, qui n'auroit pas dû sortir de la bouche d'un oncle du roi, il leur dit : « Ne croyez pas que la glorieuse entreprise « de rétablir la liberté soit accomplie. Vous n'avez « fait que commencer. Une populace indomptée est « aussi dangereuse dans une république qu'un tyran « même. »

La soumission d'Andranodore lui valut l'avantage d'être mis au nombre des nouveaux magistrats que le peuple élut, avec Thémiste, mari d'Harmonie, sœur du feu roi. Les agents des Carthaginois, nommés Hippocrate et Epicide, s'aperçevant que dans ce changement ils étoient mal vus des Syracusains, demandèrent à se retirer, et qu'on leur donnât une escorte. Le sénat, en consentant à leur départ, négligea d'en fixer le temps. Les Syracusains laissèrent ainsi parmi eux deux hommes très habiles, politiques adroits, généraux estimés, propres à conduire une intrigue, aussi bien qu'à faire une action d'éclat.

On ne peut assurer qu'ils aient été l'ame du complot formé par Andranodore pour monter sur le trône. Mais du moins est-il très vraisemblable qu'il comptoit sur leur secours. Sa femme Démarate l'excita sans cesse à lui faire porter la couronne de son père : « Tout « est tranquille dans Syracuse, lui disoit-elle, mais les « soldats accoutumés à recevoir la paye du roi ne sont « pas encore dispersés et n'ont pas encore pris l'esprit

« républicain. Deux grands généraux, disciples d'Annibal, sont prêts à se mettre à leur tête. Qu'attendez-« vous? pourquoi différer? »

Andranodore prit ses mesures, s'assura de mercenaires ibériens et africains, qui devoient exterminer les principaux citoyens de Syracuse, dont les biens serviroient de récompense aux citoyens assassins. Il confia ses arrangements à Thémiste, ou les fit de concert avec lui. Thémiste eut l'imprudence de s'en ouvrir à un comédien nommé Ariston. Celui-ci alla tout découvrir au sénat. Sur sa simple déposition, Andranodore et Thémiste sont condamnés en leur absence, et tués en entrant au sénat.

Ce meurtre, exécuté si brusquement, cause de la rumeur. Le peuple s'assemble autour de la salle, demande quels sont les coupables, et quel est le crime? On lui jette les cadavres. En même temps Sapater, orateur véhément, s'avance et lui dit : « Reconnoissez « ceux qui sont cause de nos malheurs, bien plus cri-« minels qu'Hiéronyme, qui n'étoit qu'un enfant. Ce « sont ses tuteurs qui régnoient sous son nom, qu'il « auroit fallu détruire avec le tyran. L'impunité les a « encouragés à de nouveaux crimes. Ils ont porté l'au-« dace au point d'aspirer à la souveraineté; n'ayant pu « y réussir par la force, ils ont mis en œuvre la dissi-« mulation et la perfidie. Vous le voyez; quoique An-« dranodore ait été nommé à la première magistrature, « parmi les libérateurs de la patrie, une faveur si dis-« tinguée n'a pu vaincre sa mauvaise volonté. Ce sont « leurs femmes qui leur ont inspiré le desir effréné de « régner. Ces furies sont les causes de nos calamités. » A ces mots, un cri général s'éléve, qu'aucune d'elles

ne mérite de vivre, et qu'il faut extirper entièrement la race des tyrans.

A peine cette cruelle sentence est prononcée, que les préteurs, qui auroient dû travailler à empêcher les premiers effets de la fureur du peuple, ordonnent qu'elle soit exécutée. Démarate et Harmonie, princesses du sang royal, sont massacrées. On court à la maison d'Héraclée, femme de Zoippe. Cette princesse étoit la seule de la famille royale qui n'eût pas trempé dans la conspiration. Son époux, connu par ses sentiments républicains, s'étoit fait nommer à l'ambassade d'Egypte, pour n'être pas témoin des désordres qu'il prévoyoit. Sa vertueuse épouse, tout occupée de l'éducation de ses deux filles, menoit la vie la plus retirée. Avertie qu'on venoit chez elle, elle se retire dans l'endroit le plus reculé de sa maison où étoient ses dieux pénates; mais cet asile sacré n'arrête pas les assassins.

Elle se présente les cheveux épars, les yeux baignés de larmes. « Qu'ai-je fait, malheureuse! s'écria-t-elle, « ne suis-je pas moi-même victime de ce roi que vous « avez eu tant sujet de haïr et qui m'a séparée de mon « époux? Que peut-on craindre de moi dans l'état d'a« bandon où je suis réduite? Que peut-on craindre de « mes filles, malheureuses orphelines, sans crédit et « sans appui? Reléguez-moi à Alexandrie, permettez« moi d'y aller rejoindre mon époux. » Elle se jeta aux pieds des assassins, les supplia d'avoir pitié de ces innocentes victimes. Féroces et inexorables, les bourreaux lui plongèrent le poignard dans le sein, auprès de ses filles qui furent couvertes de son sang, et aussitôt égorgées elles-mêmes. Lorsqu'elles rendoient le dernier soupir arriva l'ordre du peuple de suspendre

l'exécution. Quand ils surent qu'il étoit trop tard, de la pitié pour l'innocente Héraclée, les Syracusains passèrent à la fureur contre les magistrats qui s'étoient si fort hâtés de faire exécuter une sentence cruelle, sans laisser au peuple le temps d'en sentir l'injustice.

L'horreur de ce meurtre mit à Syracuse une espéce d'équilibre entre le parti des Romains et celui des Carthaginois. Les premiers, outrés républicains; les seconds, partisans du royalisme. Telle étoit l'opinion qu'ils inspiroient d'eux; mais au fond ni les Romains ne s'embarrassoient que le gouvernement populaire s'établît à Syracuse, ni les Carthaginois, que ce fût le gouvernement royal ou aristocratique, pourvu qu'ils dominassent dans cette ville, et qu'ils pussent en exclure leurs adversaires. Les Syracusains, croyant que ces rivaux s'armoient pour leurs querelles, n'étoient effectivement que les instruments et le jouet de deux nations ambitieuses. S'ils avoient eu la sagesse de ne se pas livrer plus aux Carthaginois qu'aux Romains, ils auroient pu vivre tranquilles dans une entière neutralité. Mais Hippocrate et Epicide, ces deux habiles Carthaginois qu'on avoit négligé de renvoyer, comme ils le demandoient, après la mort d'Hiéronyme, se firent une faction si puissante, qu'ils furent élus magistrats et admis dans le sénat. Ils agitèrent ensuite la ville par mille faux bruits, tantôt que les Romains vouloient y entrer, tantôt qu'ils égorgeoient ceux qui se réfugioient dans leur camp; tout cela avoit été précédé de quelques expéditions militaires qui leur avoient servi à entretenir un bon corps de troupes, avec lequel, moitié par ruse, moitié par force, ils s'emparèrent enfin de Syracuse. Ne doutant pas que le consul Marcel-

lus ne vînt bientôt les assiéger, ils chassèrent les personnes suspectes, qui étoient les plus considérables de la ville. Quant au peuple, il fut bientôt gagné par quelques largesses; on procéda à la nomination de nouveaux préteurs, parceque les autres avoient été tués dans le tumulte. Hippocrate et Epicide en firent réduire le nombre à deux, et surent faire tomber le choix sur eux. Ils ouvrirent les prisons, affranchirent les esclaves, dont ils firent des soldats, et promirent aux déserteurs des troupes romaines un accueil et des récompenses qui leur en procurèrent un grand nombre.

Marcellus étoit aux portes. Avant de commencer les hostilités il envoya une ambassade aux Syracusains, leur dire qu'il n'étoit pas venu pour les priver de la liberté, mais au contraire pour les délivrer de l'oppression sous laquelle ils gémissoient, et venger la mort de leurs préteurs inhumainement massacrés; que s'ils permettoient à leurs magistrats qui avoient cherché un asile dans son camp de retourner dans leurs maisons, et s'ils remettoient dans les mains du consul les auteurs du dernier massacre, il s'engageoit à ne pas commettre la moindre violence : mais que s'ils refusoient de si justes demandes, ils seroient traités en ennemis. Hippocrate, qui reçut l'ambassade, répondit par une ironie, et la congédia.

Le consul assiégea Syracuse par terre et par mer, et tenta d'abord un assaut général. Les galères s'avançoient fièrement, chargées de machines propres à lancer des traits. D'autres, aussi élevées que les murailles, devoient y décharger les soldats : mais, à leur grand étonnement, une pierre énorme, ou plutôt un rocher

lancé des remparts, écrase la plus forte des machines. Une main de fer s'avance au bout d'une poutre, accroche une galère toute chargée d'hommes, l'enlève hors de l'eau, la laisse retomber et la submerge, en attire une autre, et la fracasse contre les rochers. Les soldats approchent des remparts pour éviter ces machines; mais d'autres les accablent de traits, de pierres, de masses de plomb, sans qu'ils puissent se garantir, parceque les machines étoient placées derrière les murailles, la plupart hors de vue. Elles étoient l'ouvrage d'un habile mathématicien, nommé Archimède. Par la force de son génie, sans faire usage de son épée, un seul homme eut la gloire, en cette occasion, de repousser deux armées romaines. On ne conçoit pas trop des machines qui lancent des pierres de douze cents pesant, et leur font faire effet à une grande distance, qui enlèvent des galères chargées de soldats, qui répandent dans l'air une multitude de grandes flèches, de fortes piques, et les font toucher au but. Ces inventions paroissent exagérées; mais, exagérées ou réduites à leur vraie proportion, elles suffirent pour forcer Marcellus à lever le siége.

Il le convertit en blocus, alla faire dans l'île quelques expéditions contre des villes qu'il soumit, gagna des batailles contre les Carthaginois, qui avoient envoyé une forte armée avec des éléphants, et revint après plusieurs mois contre Syracuse. Il y retrouva Archimède. « Ferons-nous, disoit le Romain à ses ingénieurs; « ferons-nous toujours la guerre à ce Briarée, à ce « géant à cent mains? » En effet, c'étoit un ennemi bien embarrassant. Aussitôt que les soldats voyoient une corde, une perche sortir des murailles, ils s'ima-

ginoient être déja enlevés, ils fuyoient sans qu'on pût les ramener. Marcellus avoit voulu ouvrir quelque correspondance avec la ville, afin de terminer par négociation un siége qui, à plusieurs reprises, duroit depuis deux ans : mais ses efforts furent inutiles. Les déserteurs romains, ceux qui avoient trempé dans les assassinats, sachant bien qu'il n'y avoit point de grace pour eux, retenoient le peuple, quelque ennuyé qu'il fût d'une si longue captivité.

Un heureux hasard servit Marcellus. Passant souvent devant la muraille, un soldat s'avisa de compter les pierres ; il reconnut qu'elle n'étoit pas aussi haute qu'on le pensoit. Sur son rapport, le consul ordonna une escalade qui réussit. Quand il se vit dans la première enceinte, pendant que les officiers le félicitoient sur cet avantage et sur ceux qu'il avoit droit d'attendre, il considéra avec attendrissement cette ville infortunée ; on dit même qu'il versa des larmes sur le triste sort que ses citoyens, autrefois si riches, si heureux, étoient sur le point d'éprouver. On doit dire à la louange de Marcellus que, s'il n'épargna pas aux Syracusains tous les malheurs, il fit du moins tous ses efforts pour les diminuer. Il ne put refuser à ses soldats le pillage des parties de la ville prises d'assaut ; mais il y mit des régles. Jamais ville ne fut pillée avec autant d'ordre et si peu de cruauté. Les soldats entroient dans les maisons, prenoient or, argent, meubles, provisions, tout ce qui leur convenoit, sans la moindre violence contre les personnes.

L'Achradine, le plus fort quartier de la ville, n'étoit pas encore prise ; elle renfermoit, outre l'élite des soldats étrangers, les déserteurs romains. Le consul ne

voulut pas exposer ses troupes contre ces désespérés. Il eut encore recours au blocus. Une peste survint, qui fit de grands ravages chez les assiégeants et chez les assiégés. Tant de malheurs engageoient le peuple à recevoir les conditions justes que proposoient toujours les Romains : mais ce peuple n'étoit pas le plus fort : il étoit obligé de souffrir et de gémir. Cet esclavage finit encore par un assaut ; mais il ne fut pas meurtrier. Le consul avoit gagné un officier qui lui livra une porte ; il arrêta le carnage dès le commencement, et l'humanité lui fit donner l'ordre de laisser échapper les déserteurs romains.

Archiméde étoit dans l'Achradine. On raconte qu'occupé d'une démonstration mathématique, il n'entendit pas le bruit de l'assaut. Il traçoit tranquillement quelques lignes. Un soldat se présente, et lui met l'épée sur la poitrine. « Attendez un moment, mon ami, lui dit « Archimède, et mon problême sera résolu. » Le soldat, étonné de la tranquillité de cet homme dans un si grand danger, voulut le mener au consul. Archiméde partoit, mais il prit auparavant une boîte d'instruments de mathématiques. A l'attachement que le géométre montroit pour cette boîte, le soldat crut qu'elle étoit pleine d'or, et le tua. Marcellus, très fâché de cet accident, lui fit faire de magnifiques funérailles, et élever un tombeau.

Le consul traita les Syracusains moins en ennemis qu'en alliés. Il leur rendit le droit d'élire des magistrats, les remit en possession de leurs anciens priviléges, les exhorta à la paix, à l'union, et répara autant qu'il fut en lui cette ville désolée. Malgré sa bonté indulgente, il fut accusé en plein sénat par ces mêmes

Syracusains d'avoir abusé de son autorité à leur égard. C'étoit une cabale des ennemis de Marcellus, qui se servoient de ces ingrats pour le mortifier. Sa justification fut noble et simple. Les Syracusains se repentirent de leur injustice : ils décrétèrent que toutes les fois que quelqu'un de la famille de Marcellus aborderoit en Sicile, le peuple iroit au-devant de lui, couronné de fleurs, et célébreroit cet heureux jour par des sacrifices. L'île entière resta sous la protection de Marcellus, et les Siciliens devinrent clients de cette famille.

Après la prise de Syracuse il resta encore quelques villes à soumettre. Les Romains, qui, lorsqu'ils abordèrent la première fois en Sicile, ne demandoient pour ainsi dire qu'à être soufferts, prétendoient maintenant qu'on ne leur résistât plus, et punissoient sévèrement l'opposition à leurs volontés. Agrigente refusant de subir le joug de ces maîtres impérieux, le consul Lavinus l'assiégea et la prit. Les chefs furent par son ordre battus de verges et décapités ; le peuple fut réduit à l'esclavage et vendu au plus offrant ; et l'argent qui provint des dépouilles grossit le trésor de la république. Après ce terrible exemple, il n'y eut plus de résistance, et la Sicile fut réduite en province romaine.

RHODES.

Rhodes, dans la Méditerranée, vis-à-vis la Carie et la Lycie.

L'île de Rhodes, vue de la mer, présente un aspect riant, des vergers, des vignes qui donnent de bon vin, une ville encore belle, qui s'élève sur un coteau en amphithéâtre, au bas un bon port, fermé par deux

rochers éloignés de cinquante pieds, qui servoient de base au fameux colosse.

Colosse. C'étoit une statue de cuivre érigée en l'honneur d'Apollon et du Soleil, dieu tutélaire de l'île. On lui donne cent cinq pieds de haut ; de sorte que les navires passoient à pleines voiles entre ses jambes. L'ouvrier, nommé Charès, fut douze ans à le faire. Le colosse ne subsista debout que soixante ans. Un tremblement de terre l'abattit, et il resta huit cent quatre-vingt-quatorze ans dans l'endroit où il étoit tombé. Celui qui le dépeça en chargea neuf cents chameaux, et le poids du cuivre, évalué par la charge de chaque chameau, a dû monter à sept cent vingt mille livres.

Religion. On ne sait rien de la religion des Rhodiens, qu'une singularité. Tous les ans ils célébroient une fête, non pas avec des bénédictions, mais avec des imprécations, de sorte que s'il échappoit à quelqu'un un seul mot de bienveillance, on en tiroit un mauvais augure ; et il falloit recommencer la cérémonie.

Habitants. Les premiers habitants, originaires de l'île de Crète, se sont emparés de la Carie, et ont établi des colonies tant dans la terre-ferme que dans les îles. On leur attribue les premières notions d'astronomie, que les Egyptiens ont tirée d'eux. Les émigrations produites par la guerre de Troie ont aussi fourni à Rhodes des habitants.

Commerce. Les Rhodiens se sont adonnés de bonne heure au commerce et à la navigation. Pendant plusieurs siècles ils se sont vus souverains de la mer. Leurs lois, connues sous le nom de lois rhodiennes, sont devenues une espèce de code, d'après lequel on décidoit toutes les contestations relatives à la marine. Elles ont paru si

sages qu'elles ont été incorporées aux lois romaines, et observées dans toutes les provinces maritimes de l'empire.

Le gouvernement a d'abord été monarchique. On a les noms de plusieurs rois de Rhodes avant la guerre de Troie, mais aucune action qui mérite d'être rapportée. Après cet événement, on trouve un Cléobule qui va chercher la sagesse en Egypte, et qui est compté entre les sept sages de la Grèce : Cléobulie, sa fille, très savante, poëte, philosophe, astrologue, à qui il laissa sa couronne : Diagoras, contemporain de Pindare, vainqueur dans tous les jeux olympiques, isthmiques, néméens et argiens, ainsi que son fils ; tous célébrés par ce poëte, qu'ils payoient bien. Il étoit défendu aux femmes, sous peine de mort, d'approcher des jeux olympiques. Gouvernement.

A la royauté succéda le gouvernement républicain ; on en ignore la forme, s'il fut démocratique ou aristocratique, ou mêlé de l'un et de l'autre ; mais, quel qu'il ait été, on doit le croire très analogue au caractère des Rhodiens. Jamais la discorde ne se mit parmi eux, et durant la paix, ainsi que durant la guerre, on voit l'harmonie la plus parfaite régner entre eux. C'est sous l'égide de ce gouvernement qu'ils ont fait un commerce florissant ; qu'ils ont eu une marine militaire redoutable ; qu'ils ont repoussé avec gloire les ennemis de leurs remparts, et qu'enfin leur république a été quelque temps l'émule de la république romaine. Ap. D. 2643. Av. J. C. 355.

Il convient de retrancher de l'éloge des Rhodiens ce qui leur arriva avec Artémise. Elle étoit reine de Carie, fameuse par son deuil, ses regrets et le magnifique édifice élevé à la mémoire de Mausole, son époux. Ce Artémise.

prince les avoit subjugués. Ils se vengèrent sur sa veuve, et ravagèrent son royaume. Artémise sut qu'ils devoient se présenter devant Halicarnasse, sa principale ville; elle dit aux habitants de se tenir sur leurs murailles, et, quand les ennemis paroîtroient, d'exprimer, par des acclamations et des battements de mains, une grande envie de se rendre. Les Rhodiens, attirés et flattés par ces démonstrations, descendent, sont reçus dans la place, et laissent leurs vaisseaux vides. Artémise, qui se tenoit en embuscade, y fait monter ses soldats, y place sa propre chiourme, et cingle vers Rhodes. Les habitants, qui reconnoissent leurs vaisseaux, et les voient couronnés de fleurs, ne doutent pas qu'Halicarnasse ne soit prise, et que leurs compatriotes ne leur en apportent le butin. Ils ouvrent le port, la flotte y entre, et les Cariens se rendent maîtres de la ville. Artémise fit mourir les principaux citoyens, parcequ'ils avoient été auteurs de l'expédition en Carie, et punit de mort dans Halicarnasse la stupide confiance de ceux qui y étoient entrés. La reine fit dresser un trophée de sa victoire, avec deux statues de bronze, dont l'une représentoit la ville de Rhodes, et l'autre, Artémise, qui marquoit l'effigie d'un fer chaud. Les Rhodiens n'osèrent détruire ce monument, parcequ'il étoit consacré; mais ils l'entourèrent d'un mur, afin de cacher du moins leur honte, s'ils ne pouvoient en effacer les vestiges. Rhodes devint libre par le secours des Athéniens, qu'elle avoit cependant offensés.

Siége de Rhodes.

Ap. D. 2798.
Av. J. C. 200.

Un des événements les plus célèbres de l'ancienne Rhodes est le siége qu'elle soutint contre Démétrius, fils d'Antigone. Elle n'avoit cependant pas encouru l'indignation de ce prince. Tout son crime étoit d'avoir

voulu rester neutre entre lui et Ptolémée, roi d'Egypte. Quand Démétrius la força d'opter, elle n'hésita pas à se déclarer pour son ancien allié ; ce qui attira contre elle les forces redoutables d'Antigone, commandées par son fils Démétrius, surnommé le preneur de villes. On étoit si persuadé que celle-ci ne lui échapperoit pas, que sa flotte, portant quarante mille hommes, étoit suivie, aussi loin que la vue pouvoit s'étendre, de corsaires, de marchands d'esclaves et de tous les infames trafiquants qui s'attachent à une armée victorieuse.

Les Rhodiens prirent de sages mesures pour soutenir le siége, et mirent dehors les bouches inutiles. Le dénombrement ne leur donna que sept mille hommes en état de porter les armes ; mais ils promirent la liberté aux esclaves qui feroient quelque belle action, et la ville s'engagea à rendre à leurs maîtres le prix de ceux qui seroient tués ou affranchis. On déclara que la république feroit enterrer honorablement ceux qui mourroient en combattant, qu'elle pourvoiroit à la subsistance de leurs pères, mères, femmes et enfants ; qu'elle fourniroit aux filles une dot ; et quand les enfants auroient atteint l'âge viril, qu'on leur donneroit, dans la grande solennité des Bacchanales, une couronne et une armure complète.

Tant d'encouragements, d'intérêt et de gloire, allumèrent une ardeur incroyable dans tous les ordres de la ville. Les riches alloient en foule porter leur argent pour les dépenses du siége ; tout ce qu'on pouvoit avoir de bois, de métaux propres pour les armes et les machines, on le fournissoit gratuitement aux ouvriers. C'étoit principalement par son génie inventif que Démétrius se rendoit redoutable dans les siéges. Les Rho-

diens ne lui opposèrent pas moins d'industrie et d'intelligence dans cette partie. Quant aux assauts, aux combats de près sur les remparts et dans les mines, si quelquefois les soldats de Démétrius eurent des avantages, ils furent promptement repoussés, et au bout d'un an ce prince s'estima heureux de trouver un prétexte de lever le siége sans déshonneur. En partant il fit présent de ses machines aux Rhodiens. De l'argent qu'ils en tirèrent, ils achetèrent le cuivre qui forma le colosse dont nous avons parlé.

Protogène, peintre célèbre, avoit son atelier dans un faubourg hors de la ville quand Démétrius en fit le siége. La présence des ennemis, le bruit des armes qui retentissoit sans cesse à ses oreilles, ne lui firent point quitter sa demeure ni interrompre son travail. Le roi, surpris de cette tranquillité, lui en demanda la raison. Protogène lui fit une réponse digne d'être connue des princes : « C'est, dit-il, que je suis persuadé que vous « avez déclaré la guerre aux Rhodiens, et non aux « arts. »

Le tremblement de terre qui renversa le colosse occasiona une quête générale en faveur des Rhodiens. Ils écrivirent de tous côtés, et ce qu'on envoya peut servir à faire connoître quelles étoient les productions et les richesses de chaque pays. Le roi d'Egypte donna de l'argent, un million de mesures de froment, des matériaux pour bâtir vingt galères à cinq rangs de rames, et autant à trois rangs. Il envoya aussi cent maçons, trois cents manœuvres, avec promesse de payer les ouvriers tant qu'il en seroit besoin. Antigone donna de l'argent, dix mille poutres de seize coudées de longueur chacune, sept mille planches, trois mille livres de fer,

autant de poix résine, et mille mesures de goudron; une dame nommée Chryséis, cent mille mesures de froment, trois mille livres de plomb; Antiochus, dix galères, deux cent mille mesures de blé, et plusieurs effets précieux. Prusias, Mithridate, tous les rois d'Asie, les nations grecques, les princes de l'Europe, signalèrent leur générosité, et le moindre présent fut celui des monarques qui exemptèrent d'impôts toutes les marchandises que leurs sujets transporteroient à Rhodes. Jamais quête ne fut plus abondante. Le prétexte en étoit le rétablissement du colosse, acte religieux qui encouragea la libéralité; mais les Rhodiens laissèrent l'idole à terre, et s'appliquèrent les offrandes.

A l'occasion d'une guerre avec Philippe, roi de Macédoine, les Rhodiens firent alliance avec les Romains. Ils traitèrent d'égal à égal, et leurs ambassadeurs furent reçus avec déférence par le sénat; cette union leur donna beaucoup de prépondérance dans les états dont ils étoient voisins. Les succès leur inspirèrent de l'orgueil. Ils parloient avec hauteur non seulement aux républiques de la Grèce leurs égales, mais encore aux plus grands rois. Les services qu'ils rendirent aux Romains dans plusieurs combats sur mer leur persuadoient que la république ne pouvoit trop payer leur fidélité; mais ils trouvèrent dans Euméne, roi de Pergame, un compétiteur dont les prétentions furent mieux écoutées.

Brouillerie avec les Romains.

Ap. D. 2825.
Av J.C. 173.

L'un et l'autre, après la défaite d'Antiochus, demandèrent aux Romains quelques états conquis sur ce prince et qui étoient à leur bienséance. Euméne fut le mieux partagé, au grand regret des Rhodiens, qui n'eurent que la Lycie. Quoique idolâtres de la liberté,

ces républicains se permirent d'opprimer cruellement les Lyciens. Ce peuple se plaignit, et trouva protection auprès des Romains. Le sénat écrivit aux Rhodiens une lettre qui sentoit la supériorité. Ceux-ci, piqués, traitèrent leurs sujets encore plus durement. Les Lyciens se révoltèrent et furent vaincus. De la dureté, leurs maîtres passèrent à la cruauté. Les opprimés eurent encore recours à Rome, qui envoya des commissaires chargés de terminer ce différent. On ne les reçut pas avec les marques d'affection ordinaire; cependant on céda, et les Lyciens furent mieux traités.

Il ne seroit pas étonnant que la conduite des Romains, impérieuse à quelques égards, eût piqué les Rhodiens; qu'ils n'eussent pas été fâchés de voir ces fiers républicains humiliés, et qu'ils eussent souhaité des succès à leurs ennemis. Dans cette disposition, peut-être marquèrent-ils de l'inclination pour Persée, avec lequel les Romains étoient alors en guerre. Ils furent obligés de se justifier en plein sénat sur ce soupçon; mais ils le firent avec tant de morgue, qu'ils perdirent tout le prix de leur démarche. Pour toute réponse, le sénat fit lire devant eux le décret qui leur ôtoit la Lycie. Dans le premier moment de leur orgueil blessé, les Rhodiens se déclarèrent neutres entre les Romains et Persée, et rappelèrent les vaisseaux qu'ils avoient dans la flotte romaine. Cependant, pour ne pas se brouiller tout-à-fait, ils envoyèrent à Rome des ambassadeurs chargés d'exhorter le sénat à la paix.

Fâcheuse conjoncture! ils arrivèrent en même temps que la nouvelle de la défaite entière de Persée. Ils voulurent parler: « Allez, leur dit le consul; allez, per-« fides, dire à votre république que ses soins pour les

« intérêts de Persée ne sont plus de saison. » Ce fut alors aux Rhodiens à s'humilier. Astymède, chef de leur ambassade, le fit d'une manière qui dut lui être pénible. Il avoua que la vanité étoit le caractère dominant de ses compatriotes : « mais regarderez-vous ce « trait d'imperfection nationale comme un crime qui « ne peut-être expié que par la ruine totale de notre « pays ? » Il parla ensuite des services rendus par les Rhodiens à la république. « S'ils ont cessé, ajouta-t-il, « d'assister les Romains, au moins n'ont-ils jamais « commis d'hostilités contre eux. Au reste, je vous dé« clare que nous nous soumettrons entièrement au bon « plaisir de Rome, et que nous avons résolu de n'op« poser aucune résistance en cas d'attaque. » On alloit aux voix, un grand nombre opinoit pour déclarer la guerre aux Rhodiens, lorsque Caton estima qu'il falloit laisser aux Rhodiens la possession de leur île. Cet avis l'emporta. Il ne fut plus question de guerre. Le sénat exigea seulement qu'ils banniroient ceux qui s'étoient montrés partisans de Persée. Ils obéirent. Cette condescendance désarma le sénat, qui déclara les Rhodiens alliés de la république.

Depuis ce temps Rhodes fut traitée par Rome en sœur, mais en sœur cadette, dont l'aînée recevoit les prévenances comme une dette. Rhodes se trouva engagée dans une guerre de Carie, sans avoir pu, avant les hostilités, demander à Rome son consentement. Elle fut victorieuse, et envoya porter ses lauriers aux pieds des sénateurs, comme un hommage et une excuse d'avoir vaincu sans leur permission. Le sénat daigna la faire remercier de cette déférence. Rhodes redoubla d'attentions respectueuses, en priant qu'il lui fût permis

de placer dans le temple de Minerve, à Rome, une statue de la déesse, haute de trente coudées. Sans doute on mesuroit la dignité de l'offrande par la hauteur. Cette grace fut accordée, et on y joignit la restitution de la Lycie, que la république romaine avoit enlevée à Rhodes lorsqu'elle en étoit mécontente.

Ap. D. 2911. Av. J. C. 87. Les Romains se regardoient dans cette île comme en famille. Ils s'y rassemblèrent lorsque Mithridate, roi de Pont, les chassoit de l'Asie. Ce prince y auroit fait d'illustres prisonniers, s'il avoit pu la forcer à se rendre lorsqu'il y mit le siége; mais il trouva une résistance opiniâtre, tant de la part des habitants que des réfugiés, qui combattoient tous comme pour leur commune patrie.

Cette espéce de fraternité fut pernicieuse aux Rhodiens, en ce qu'elle ne leur permit pas d'être neutres dans les troubles domestiques de leur alliée. Ils se déclarèrent pour Pompée, ensuite pour César, se défendirent avec courage contre Cassius, son meurtrier, livrèrent deux combats, et y perdirent la plus grande partie de leurs vaisseaux. La ville fut livrée par trahison à Cassius, qui la dépouilla de ses ornements, en fit tuer les principaux habitants, et en exigea de fortes contributions. Marc-Antoine lui rendit ses privilèges, et lui donna en propriété des îles adjacentes. Les Rhodiens, ces zélés partisans de la liberté, accablèrent tellement de taxes ces différents pays, que le dictateur fut obligé de les reprendre. Vespasien imposa un tribut à Rhodes, qui, de souveraine, devint seulement la capitale des îles assujetties à Rome dans la Méditerranée. On verra que depuis elle a recouvré son indépendance, que la puissance ottomane lui a ensuite enlevée.

CRÈTE.

La Créte, actuellement nommée Candie, est une des plus grandes îles de la Méditerranée, beaucoup plus longue que large. On lui donne environ deux cents lieues de tour. Elle est bien arrosée, et produit de bons vins. Le territoire est fertile et l'air excellent. Cette île étoit autrefois couverte de cent villes, dont il reste des vestiges qui présentent encore des curiosités remarquables, quoique le plus grand nombre ait été enlevé par les Vénitiens, quand ils en étoient possesseurs. On y voit des colonnes torses et cannelées de granit, de dix-huit pieds de circonférence, chefs-d'œuvre de l'art, que nous aurions peine à exécuter. La principale montagne est Ida; on y jouit de la vue des mers qui l'environnent.

Crète ou Candie, la première île de l'Archipel, au sud-est.

Sur cette montagne et dans les environs ont vécu les premiers habitants de la Créte, les Dactyles qui montrèrent à faire du feu, à fondre le cuivre et le fer, et à les mettre en œuvre, qui ont aussi enseigné la poésie, la musique et les cérémonies sacrées. Ils demeuroient dans les cavernes des montagnes couronnées de grands arbres, et ces hommes si habiles en choses moins utiles ne savoient pas bâtir des maisons. C'est probablement lorsqu'ils parvinrent à cette industrie qu'il réunirent les hommes en société, qu'ils les formèrent à gouverner les troupeaux, à apprivoiser les chevaux, à chasser, à danser, à faire des épées et des casques, et beaucoup d'autres choses qu'on attribue aux Curétes.

Habitants.

Les Titans, autre race indigène, ne furent pas moins utiles au genre humain. Loin de les faire battre contre les dieux, les Crétois tiroient d'eux leurs divinités, Saturne, Jupiter, Neptune, Rhéa, Thétis, Mnémosyne, Latone, Cérès; et, de ces dieux, ils faisoient descendre Minos, le premier législateur de la Gréce.

Gouvernement.

Minos.

On sait, ou l'on croit savoir les noms des anciens rois de Créte jusqu'à Minos. Ce prince fut le premier qui équipa une flotte, et se fit craindre sur mer. Mais c'est sur-tout à ses lois qu'il doit sa réputation. Elles ont servi de modèle à Lycurgue pour Lacédémone. On y trouve les repas communs, le respect pour les vieillards, les peines portées contre le luxe et la paresse, les exercices militaires, la vie dure recommandée à l'enfance, les entretiens politiques des vieillards après les repas publics; toutes lois qui depuis furent adoptées par Lycurgue, et furent en vigueur dans Sparte.

Une autre loi, que les Romains ont imitée, étoit l'obligation imposée aux maîtres de servir leurs esclaves pendant quelques jours de fêtes instituées à ce sujet. Une autre coutume établie par Minos, et admirée par Platon, consistoit à inspirer de bonne heure aux jeunes gens un grand respect pour les maximes, les coutumes et les lois de leur pays; à leur défendre de mettre jamais en question, ou de révoquer en doute la sagesse de leur institution, parcequ'ils devoient les regarder non comme prescrites par les hommes, mais comme dictées par les dieux mêmes; lois qui, bien observées, contribueroient infiniment à la tranquillité publique. Minos, ce grand législateur, est le même qui imposa aux Athéniens le cruel tribut de sept garçons et d'autant de jeunes filles, qu'il faisoit dévorer par le Mino-

taure, monstre moitié homme et moitié taureau. Cette barbarie, si toutefois elle fut jamais commise, feroit penser que ceux qui font des lois pour les autres auroient quelquefois besoin que d'autres en fissent pour eux-mêmes.

La fable de Pasiphaé, amoureuse d'un taureau, se réduisit selon l'histoire à une reine libertine, qui s'abandonna à un courtisan de son mari, nommé Taurus. Le labyrinthe, Dédale, Icare, qui se tire de ses détours avec des ailes, c'est-à-dire, avec les voiles d'un vaisseau, sont les embellissements de cette histoire. On remarquera que les Crétois, possesseurs de si belles lois, devinrent dans la suite les plus débordés des hommes, et, qu'en fait de mœurs, leur nom donné à quelqu'un étoit une injure.

Deucalion, fils et successeur de Minos, fut père de Phédre, dont l'amour incestueux pour Hippolyte, son beau-fils, a été transporté avec tant d'intérêt sur notre théâtre. Idoménée, tuant son fils aîné pour s'acquitter d'un vœu, et ramené à la sagesse par les leçons de Mentor dans les murs de Salente, a fourni un épisode instructif à l'auteur du Télémaque.

Au gouvernement monarchique succéda le gouvernement républicain. On ne sait dans quel temps, ni pour quelle cause. La puissance souveraine résidoit dans le sénat, composé de trente membres. Ses décisions cependant n'obtenoient force de lois que du consentement du peuple. Il y avoit dix cosmes, ou hommes chargés de maintenir l'ordre dans l'état. On les choisissoit, comme les éphores de Sparte, parmi le peuple; les derniers de cette classe pouvoient être élus. C'étoit République.

parmi eux qu'on choisissoit les sénateurs, qui n'étoient responsables de rien tant qu'ils étoient cosmes, mais qui devenoient responsables aussitôt qu'ils prenoient place dans le sénat. Ces magistratures étoient assez bien balancées. On ne sait combien de temps elles duroient, ni s'il y en avoit dans chaque ville, ni quel étoit le lien qui unissoit les cités pour en faire un corps politique.

Vraisemblablement depuis l'abolition de la monarchie, jamais il n'y a eu d'union fédérative entre les Crétois. On attribue aux guerres perpétuelles qui régnoient entre eux leur grande habileté à se servir de l'arc et de la fronde. Il y avoit peu de puissances belligérantes qui ne tâchassent d'attirer à leur service des archers et des frondeurs crétois. Une preuve qu'ils n'avoient aucune liaison entre eux, comme corps de nation, c'est qu'on ne leur voit presque pas de guerres nationales avec les autres insulaires voisins; et que quand ils sortoient de leur île pour attaquer ou se défendre, ce n'étoit qu'avec des vaisseaux, pour ainsi dire, isolés, et non en flotte, comme il convient à un peuple lié par des intérêts communs.

Ap. D. 2929. Av. J. C. 69. Les Crétois préféroient la guerre de corsaire à toute autre, ils infestoient la Méditerranée, et troubloient la navigation jusque sur les côtes d'Italie. Cette conduite fournit aux Romains un prétexte spécieux pour attaquer la Crète, qui avoit toujours été parfaitement indépendante. Mais la vraie raison du sénat étoit la situation de cette île, très commode, dans quelque partie du monde, Europe, Asie ou Afrique, que les Romains portassent le théâtre de la guerre. Ils changèrent son

gouvernement, lui imposèrent un tribut, et en firent une province de l'Empire. Les Ottomans, qui dans presque toutes les îles de ces mers ont succédé aux Romains après les Grecs, sont devenus maîtres de Candie, arrachée aux Vénitiens, non sans peine, comme on le verra.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES

TITRES DU TOME PREMIER.

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.